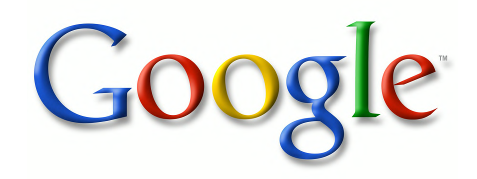



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07585860 9

NKE

Tressan



ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN;

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

Cette espèce de Traduction libre des Amadis restitués par Nicolas d'Herberay, Seigneur des Essarts, est faite d'après la belle édition in-fol. *de la Bibliothèque du Roi, de 1540, imprimée chez Denis Janot, Libraire-Imprimeur, demeurant rue Neuve Notre-Dame, à l'Enseigne de S. Jean-Baptiste, contre Sainte-Geneviève des Ardens.*


LOUIS ELISAB.TH DE LA VERGNE,
COMTE DE TRESSAN,
Lieutenant Général des armées du Roi &c.
L'un des Quarante de l'Academ.ie Franc.se &c.

TRADUCTION

LIBRE

D'AMADIS DE GAULE,

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.



A EVREUX,

Chez J. J. L. ANCELLE.

1796.

AVERTISSEMENT.

L'INDULGENCE avec laquelle on a reçu quelques extraits de nos anciens Romans de Chevalerie, que j'ai donnés dans la Bibliothèque des Romans, m'avoit fait entreprendre celui d'Amadis de Gaule. J'avoue qu'entraîné par l'invention, l'abondance & la variété des tableaux répandus dans ce célèbre Roman, il m'en auroit trop coûté pour en supprimer bien des traits & des aventures que les Lecteurs auroient regrettés ; j'en étois à peine à la moitié de l'Ouvrage, lorsque je m'apperçus que je faisois plutôt une traduction libre, que le simple extrait que je m'étois proposé.

C'est avec bien du regret que je me trouve forcé de faire imprimer séparément un foible ouvrage, qui par son étendue ne pouvoit plus entrer dans la Bibliothèque des Romans, & qui s'écarte peut-être quelquefois des loix sages & sévères auxquelles ses Rédacteurs se sont assujettis. La jeunesse trouve dans cet immense Recueil, devenu de jour en jour plus utile, une instruction

agréable propre à former ses mœurs en éclairant son esprit ; l'homme instruit y trouve de même une critique judicieuse, des anecdotes très-recherchées qu'il pouvoit ignorer, des faits, des dates précises qu'il remet sous ses yeux, & un esprit philosophique qui lui fait apprécier le goût national des différens siècles, & les moyens dont nos anciens Romanciers se sont servis pour allier l'Histoire avec la Fable.

La Traduction libre de l'Amadis de Gaule, telle que je la donne aujourd'hui, paroît dans le même format que la Bibliothèque des Romans ; & si je peux espérer qu'elle soit reçue avec la même indulgence que mes premiers Extraits, j'aurai peut-être le courage de suivre l'Histoire immense des nombreux successeurs que les Auteurs Espagnols ont donnés aux trois braves & aimables fils de Perion, Roi de Gaule, & de la continuer par extraits, selon le premier dessein qui m'avoit fait commencer celui de l'Amadis de Gaule.

Ceux des Lecteurs qui connoissent l'original de ce Roman, m'excuseront peut-être de ne

n'être pas assujetti à le suivre dans tous ses détails, d'en avoir retranché quelques-uns, & même d'en avoir quelquefois supplée de nouveaux.

Plusieurs aventures de ce Roman sont écrites avec des expressions supportables à peine dans la langue Latine ; il est même étonnant que des Cours aussi polies que l'étoient celles de François I & de Henri II, n'eussent pas déja banni des Ouvrages d'agrément, des expressions grossières, des images maussades & révoltantes, dont la sécheresse ou le mauvais ton n'ont dû plaire en aucun temps.

J'ai conservé fidellement la charpente & la marche de ce Roman plein d'invention, de noblesse & de sentiment ; je n'ai ajouté dans la narration que ce que j'ai cru nécessaire pour mieux lier les événemens ; j'ai tâché de conserver aux héros de ce Roman leur vrai caractère, & (s'il est permis de se servir de cette expression) de leur conserver aussi leur physionomie & le costume de leur temps.

J'ai cru devoir mettre un peu plus de vraisemblance dans le récit de plusieurs actions de

guerre. Je n'ai pu rien ajouter aux traits sublimes ou charmans qui caractérisent les actes, les principes & l'amour du tendre & fidèle Amadis; & j'espère que les Graces ne feront que sourire, & ne rougiront jamais en lisant les aventures de son aimable frère Galaor, telles que j'ai cru qu'il m'étoit permis de les conter.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

NOUS devons à Mademoiſelle de Lubert, qui mérita dès ſa plus tendre jeuneſſe le ſurnom de *Muſe* & de *Grace*, que M. de Fontenelle & la Société éclairée lui donnèrent, le premier Extrait que nous ayions d'une partie des anciens & nombreux Romans connus ſous le nom des *Amadis*.

Il étoit impoſſible qu'il n'échappât bien des aventures & bien des traits au jeune & modeſte Auteur de ce premier Extrait : nous avons eſpéré qu'il nous ſeroit permis de les rappeller, & que nous pouvions ne rien ſouſtraire de cet Ouvrage qui fit les délices de la charmante & vertueuſe Reine de Navarre, ſœur de François I.

L'Extrait de Mademoiſelle de Lu-

bert, très-agréable & très-digne de son succès, étant fort abrégé, nous croyons qu'un travail plus étendu sur le même objet peut être utile pour faire connoître un Ouvrage qui dans le seizième siècle influa beaucoup sur les mœurs de deux grandes Nations, qui fit les délices des Cours éclairées de François I & des Valois ses successeurs, & dont les éditions complètes sont devenues très-rares.

Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, qui servit avec distinction dans les premières charges de l'artillerie sous François I & Henri II, fut le premier qui traduisit les Amadis du Castillan dans notre langue (selon la superbe édition, en quatre gros volumes in-folio, de la Bibliothèque du Roi.) On voit qu'il fit paroître la traduction du premier Livre d'Amadis de Gaule en 1540; qu'il le dédia, & ceux qu'il fit successivement imprimer, à François I; & qu'après la mort de ce Prince, arrivée en 1547,

il dédia ceux qu'il traduisit encore, à Henri II, à l'aimable & surprenante Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois; & au Connétable de Montmorency.

La plus grande incertitude nous paroît régner encore sur le nom du véritable Auteur du premier Roman des Amadis. Mademoiselle de Lubert, dans sa Préface, rapporte plusieurs opinions différentes, sans se décider. Quelques Savans attribuent la première invention de ce Roman à Vasco de Lobeira, Portugais; mais nous croyons qu'ils lui font trop d'honneur: ce que l'on trouve de plus certain, c'est que les Amadis furent augmentés & rédigés par Garcias Ordognès de Montalvo, Auteur Castillan, qui les fit imprimer dans sa langue, à Salamanque en 1547, & qui dit avoir travaillé d'après des éditions antérieures qu'on peut présumer devoir être de la fin du quinzième siècle, sous les règnes de Ferdinand &

d'Iſabelle, qui protégèrent & cultivèrent les lettres dans leur Cour que la conquête du royaume de Grenade avoit rendue également éclairée & brillante; les débris des ſciences & des lettres Grecques ayant paſſé dans la Cour des Zégris & des Abencérages, avant que d'être reçus dans celle des deſcendans & des ſucceſſeurs de Pélage.

Dans un Prologue du ſixième Livre des Amadis, écrit en Eſpagnol, & imprimé en 1526, l'Auteur Caſtillan dit qu'il a traduit ce ſixième Livre de l'Italien; il ſuppoſe que Féralite, diſciple de Pétrarque, trouva ce manuſcrit en langue Grecque daus la Bibliothèque de l'amant de Laure, & que ce Féralite le traduiſit dans ſa langue maternelle.

Un autre Auteur Eſpagnol, traducteur du quatrième Livre, répand encore ſur cet ouvrage plus de merveilleux que le traducteur du ſixième; il prétend l'avoir traduit d'un manuſcrit Grec trouvé

ſous une tombe, dans un Hermitage près de Conſtantinople.

Nous ſommes sûrs que Nicolas d'Herberay ne s'eſt point ſervi du travail de Montalvo, puiſque l'édition du premier Livre qu'il dédia à François I, eſt de 1540 ; mais d'Herberay nous apprend lui même que c'eſt d'après des manuſcrits en langue Caſtillane qu'il traduiſit, & cette langue n'étoit malheureuſement que trop familière alors à la Cour de France, par le ſéjour de François I à Madrid, & par les voyages que ſa belle & ſavante ſœur la Ducheſſe d'Alençon, & les grands Seigneurs François y avoient faits.

Quoiqu'il ſoit donc prouvé que c'eſt du Caſtillan que d'Herberay fit ſa traduction, il ne l'eſt pas de même que tous les livres qui compoſent les Amadis aient été écrits originairement en cette langue.

Pluſieurs des Romans du quinzième ſiècle ſervent à prouver (à ceux qui

connoiſſent la littérature françoiſe depuis ſon berceau), que lorſque le goût des Romans renaquit en France dans ce ſiècle d'ignorance, les Romanciers de ce temps recueillirent avec ſoin tout ce qui pouvoit être reſté de ceux du douzième & du treizième ſiècle. Ruſticien de Puiſe, Auteur de preſque tous les Romans de la Table Ronde, Guillaume de Loris, Chriſtian de Troyes, le Hérault d'armes Adenez, Ruteboeuf & pluſieurs autres, laiſsèrent des fragmens dont les Romanciers du quinze & du ſeizième ſiècle ſe ſervirent ſans goût, ſans invention, & qu'ils déshonorèrent par les fables groſſières, la ſuperſtition & l'ignorance qui règnent dans tout ce qu'ils joignirent à ces fragmens, pour leur donner plus de conſiſtance & de longueur. L'homme de goût qui voudra ſe donner la peine d'examiner attentivement la plus grande partie des Romans, depuis l'époque de ceux de la Table ronde qui ſont reſtés preſque

intacts, remarquera que le commencement de tous ces Romans montre beaucoup plus d'invention, de goût, de noblesse & de vraisemblance, que leur fin presque toujours insoutenable à lire, & qu'il est impossible que ces Romans puissent être de la même main.

Nous avouons que nous ne pouvons nous empêcher de présumer que les Amadis ont éprouvé le même sort; l'Amadis de Gaule nous paroît être bien supérieur à ceux qui le suivent, & voici sur quoi nous fondons nos conjectures.

Nicolas d'Herberay nous apprend lui-même qu'il se souvient d'avoir vu des manuscrits de l'Amadis de Gaule écrits en langue Picarde, & que peut-être ce sont ces mêmes manuscrits dont les Espagnols se sont emparés, pour les traduire dans leur langue, & les continuer en les accommodant au goût de leur Nation.

Cette première idée de d'Herberay

pouvoit acquérir bien de la force & des degrés de probabilité, s'il l'eût approfondie par des rapprochemens bien faciles & bien naturels à faire.

L'espèce de langage que d'Herberay désigne par le nom de langue Picarde, paroît ne s'être jamais altéré dans la Picardie; celui qu'on y parle encore aujourd'hui n'est point un patois (toujours sujet à perdre ou à s'enrichir.) Quiconque aura la connoissance des anciens manuscrits qui nous restent écrits en ancienne langue Romance, reconnoîtra sans peine que l'idiome du paysan Picard depuis Abbeville, Péronne, Sainr-Quentin, Sailly, jusqu'à, Genlis, Noyon & Chaulny, est absolument le même dans lequel les Mémoires du Sire de Joinville sont écrits; il y reconnoîtra la même acception dans tous les mots d'un usage commun, & la même orthographe que dans les manuscrits qui nous restent des Moralités & des Lays, Tençons & Fabliaux

bliaux que Monsieur de Barbasan nous a restitués. J'ose dire plus encore..... oui, j'ose assurer que le premier Magister d'un village Picard qui sera doué de quelque intelligence, lira tout aussi facilement, entendra peut-être mieux nos plus anciens manuscrits en langue Romance, que ceux qui, sans avoir lu le catéchisme Picard & bégayé ce langage dans leur enfance, ont fait depuis une étude suivie de ces anciens écrits.

Quelque singulier qu'il soit que la langue Romance du douze & du treizième siècle se soit conservée intacte en Picardie, le fait n'en est pas moins vrai, & tous les gens éclairés de cette Province m'accorderont cette assertion.

C'est donc d'après cette observation, que je présume que les Espagnols ont pu commencer par n'être que les traducteurs de l'Amadis de Gaule, (le seul de cette nombreuse race que je prétende & que j'aime à revendiquer sur eux.) Il est bien simple que les manuscrits Pi-

cards (ſelon l'expreſſion de d'Herberay) ſoient tombés entre leurs mains ; Philippe le Bon & Charles le Téméraire portèrent aſſez ſouvent leurs armes victorieuſes dans la Picardie, pour que ces manuſcrits ſe ſoient trouvés dans la bibliothèque de Marie de Bourbon.

Si l'on rapproche l'Amadis de Gaule, & ſur-tout les quatre premiers livres, des Romans de Lancelot du Lac & de Triſtan de Léonis, l'homme de goût reconnoîtra leur analogie ; il trouvera la même vraiſemblance reſpectée, le même ton de nobleſſe & de galanterie qui caractériſent les ingénieux Romans qu'écrivit en latin Ruſticien de Puiſe, dans le commencement du douzième ſiècle, & qui furent traduits en langue Romance ſur la fin du même ſiècle ſous Philippe Auguſte.

Il faut l'avouer, Amadis, Galaor & Floreſtan, ces trois braves & aimables fils de Perion, Roi de Gaule, ne paroiſſoient point occupés dans ces quatre

& la force de cette isle qui étoit bordée de rochers inaccessibles ; on ne pouvoit y arriver que par le port tres-facile à défendre, & par une langue de terre que trois châteaux en demi-cercle l'un sur l'autre rendoient impossible à forcer. A peine avoient-ils eu le temps de s'assurer que l'armée la plus formidable les attaqueroit vainement, que Balais de Carsantes, qu'Amadis avoit délivré des chaînes d'Arcalaüs, accourut de Londres pour le rejoindre, après avoir été vainement à la Cour de Lisvard pour l'y chercher : il leur rapporta que ce Prince étoit toujours dans la résolution de faire trancher la tête à Madasime, si Grodomase ne lui remettoit l'isle de Montgase avant la fin du mois. Galvanes, désespéré d'une si funeste résolution, excita dans ses compagnons la même indignation dont il étoit agité : les loix de la Chevalerie les autorisoient à défendre les douze Demoiselles en ôtages : Amadis leur conseilla de faire partir douze Chevaliers, d'aller trouver Lisvard, de lui reprocher sa cruauté, & de lui dire qu'ils venoient soutenir l'innocence des douze Demoiselles contre ceux de sa Cour qui soutiendroient qu'elles étoient coupables. Agrayes, Florestan, Brian, fils du Roi d'Espagne & cousin germain d'Amadis, Ymosil,

frère du Duc de Bourgogne, voulurent suivre Galvanes; & ce fut avec plaisir qu'Amadis connut & les assura que Lisvard auroit peine à leur opposer douze autres Chevaliers qui pussent les égaler par leur naissance, & par leur force & leur courage. Pendant le temps que ces douze Chevaliers se préparoient à leur départ, Gandandel & Brocadan, inépuisables en ressources pour exécuter leurs lâches desseins, trouvèrent le moyen d'exciter encore la colère de Lisvard, & tinrent conseil ensemble sur ce qu'ils auroient à lui dire pour avancer la mort des ôtages & de Madasime. Se croyant tous les deux en sûreté, ces deux méchans vieillards parloient librement d'un complot qui (disoient-ils) rendroit Lisvard & Amadis irréconciliables. Heureusement ce qu'ils dirent fut entendu par Sarquilles, neveu d'Angriotes d'Estravaux. Ce jeune Chevalier, amoureux d'une nièce de Brocadan, avoit obtenu de venir la voir dans l'absence de son oncle; mais celui-ci l'ayant presque surpris, Sarquilles n'avoit eu que le temps de se cacher sous une tapisserie, d'où bien facilement il avoit entendu toute la teneur de ce noir complot.

Dès que Sarquilles put sortir sans être apperçu, Lisvard fut informé par lui de tout ce qu'il

venoit d'entendre ; &, quoique très-nouveau Chevalier, il eut l'assurance de dire à Lisvard, que n'étant point né son sujet ni son vassal, il ne vouloit plus servir un Prince qui venoit de perdre Amadis & la fleur des Chevaliers de sa Cour, par la confiance qu'il avoit eue pour deux traîtres ; il ajouta qu'il alloit retrouver à l'isle ferme son oncle Angriotès, & que bientôt il en reviendroit avec lui pour les défier. Lisvard laissa partir Sarquilles sans lui rien répondre ; mais ce Prince ne put s'empêcher de reconnoître tout le tort qu'il s'étoit fait à lui-même en offensant Amadis avec tant de précipitation, sur la foi de deux vieillards ambitieux. Tous les services qu'ils avoit reçus de ce Prince lui revinrent en mémoire, il se repentit ; mais nous l'avons déja dit, les Souverains, trop accoutumés à l'empire absolu, n'ont presque jamais que des retours inutiles sur eux-mêmes ; ils croiroient s'avilir en se laissant aller à ce sentiment si naturel aux vrais sages, celui de réparer un tort qu'ils reconnoissent & qu'ils ont eu. Le caractère altier de Lisvard ne lui permit de faire aucune démarche pour rappeller Amadis auprès de lui : cependant, le rapport de Sarquilles fut utiles aux ôtages, & lorsque les deux vieillards osèrent encore le presser de faire tran-

cher la tête à Madasime, il ne les écouta qu'avec un mépris mêlé d'indignation, & leur dit de penser à se défendre eux-mêmes des accusations qu'on alloit bientôt porter contre eux.

Sur ces entrefaites, ce Prince fut averti que douze Chevaliers de l'isle ferme venoient d'arriver & de faire tendre leurs pavillons sur le bord de la Tamise, à demie lieue de Londres; & qu'Ymosil, frère du Duc de Bourgogne, demandoit à lui parler au nom de ses compagnons.

Lisvard le reçut avec politesse, & parut touché de ce qu'Ymosil lui dit en faveur des ôtages; le Prince Bourguignon lui représentant sur-tout que Madasime, forcée par sa mère de demeurer en ôtage, n'étoit point dans le cas d'être condamnée, les loix de la grande Bretagne ne punissant les femmes de mort que dans le cas d'adultère ou de haute trahison. Ymosil ajouta, que si quelques Chevaliers de sa Cour osoient soutenir le contraire, ils étoient partis de l'isle ferme au nombre de douze, pour délivrer chacun l'une des douze Demoiselles parmi lesquelles Madasime étoit comprise.

Lisvard qui sentoit toute la justice de la demande d'Ymosil, voulut cependant avoir l'air de ne se rendre qu'à l'avis de son Conseil qu'il

premiers livres de la converſion des Mécréans ; ce n'eſt que dans l'hiſtoire de leurs ſucceſſeurs qu'on commence à voir le zèle cruel & trop intéreſſé de Simon de Montfort, le même qui fit lever la hache ſanglante des deſtructeurs des Caciques & des Incas.

Je dis plus, on trouve un rapport de faits contemporains dans les Romans de Ruſticien de Puiſe, & les quatre premiers Livres d'Amadis, tels que celui du combat d'Amadis contre Abyes, Roi d'Irlande, & celui de la victoire de Triſtan ſur le Morhoult d'Irlande.

On ne trouvera point dans le commencement de l'Amadis de Gaule, la ſuperſtition, les miracles & les anachroniſmes abſurdes & révoltans qu'on voit dans la longue ſuite de cet ouvrage ; le coſtume dans les mœurs, dans les armes, dans les parures, dans les loix de la Chevalerie, & dans la manière de combattre, eſt fidèle ſur-tout dans les trois premiers livres ; & l'on n'y trouve

pas de ville aſſiégée à coups de canon, ni l'aile d'une armée à moitié détruite à coups de couleuvrines, d'arquebuſe & de mouſqueterie, comme on le trouve dans les livres ſuivans. Cette différence extrême entre le premier Roman & la ſuite nombreuſe de ceux compris ſous le titre des Amadis, n'avoit point échappé à l'ingénieux & ſpirituel Cervantes; on voit toute celle qu'il met entre l'Amadis de Gaule & ſes ſucceſſeurs, dans la revue qu'il fait de la bibliothèque de Dom Quichotte; l'Amadis de Gaule eſt conſervé par le ſévère Curé qui livre ſans regret Eſplandian à la gouvernante, pour ſervir de baſe au bûcher prêt à brûler ceux qui lui ſuccèdent.

Tout me porte donc à préſumer que nous devons l'Amadis de Gaule à l'un de nos Romanciers de la fin du règne de Louis le Jeune ou de celui de Philippe Auguſte, & que ce Roman fut écrit dans le temps où la langue Romance commença d'être aſſez formée, aſſez ri-

che, assez polie, pour que les Auteurs pussent s'en servir dans les ouvrages de pur agrément. L'éloquent saint Bernard, la tendre Héloïse, ni son malheureux amant, n'osèrent encore écrire en cette nouvelle langue sous Louis le Jeune; elle dut sa formation aux bons Auteurs qui honorèrent le berceau de la littérature Françoise, comme aux Cours brillantes & éclairées de Philippe Auguste & des Rois d'Angleterre.

L'alliance étroite qui nous unit aujourd'hui avec l'Espagne, étoit encore bien loin de subsister lorsque les Amadis parurent; une rivalité cruelle entre deux nations également braves, généreuses & spirituelles, étoit alors portée jusqu'à la haine. Est-il donc vraisemblable que les Espagnols eussent été choisir leur principal Héros parmi les Princes du sang de France? n'en faut-il pas conclure au contraire, que ce n'est qu'étant forcés par la première traduction qu'ils ont faite en Castillan de l'Amadis de

Gaule écrit en langue Romance qu'ils ont été obligés de conserver ce nom, qui me paroit être encore une raison de plus pour nous assurer la propriété de la première invention de ce beau Roman.

Je n'ose m'en fier absolument à ma mémoire ; je suis intimement convaincu d'avoir vu ces manuscrits (prétendus Picards) écrits en ancienne langue Romance, dans la Bibliothèque du Vatican ; c'est-à-dire, dans la partie de cette Bibliothèque formée de celle que la célèbre Reine Christine avoit rassemblée, & dans laquelle presque tous nos meilleurs & nos plus anciens Romanciers François sont compris.

Plusieurs passages des trois premiers Livres d'Amadis de Gaule viennent à l'appui de notre opinion ; le savant Louis des Mazures, secrétaire du célèbre Cardinal de Lorraine, remercie des Essarts, dans la pièce de vers qu'il lui adresse, d'avoir repris sur les Espagnols la partie des Amadis due à nos anciens Ro-

manciers François *. Nous le répétons encore, nous en appellons au goût juste & éclairé, au costume national ; & j'espère que l'examen exact, & la comparaison entre le commencement des Amadis & leur suite, fortifiera les raisons que nous rapportons d'ailleurs, & sur lesquelles nous fondons notre opinion.

Depuis la première édition de cet ouvrage, M. de Couronne, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Rouen, de laquelle nous avons l'honneur d'être associés, ce Savant aussi cher à la société par les

* Tous nobles cœurs qui desirez savoir
Ce qui vous fait gloire & honneur ensuivre,
Et vous amans qui voulez lire, & voir
Les passions telles qu'amour vous livre,
Vous trouverez l'un & l'autre en ce Livre,
Que détenoit l'Espagnole arrogance;
Mais à la fin, la Françoise élegance
Nous l'a rendu, &, en le rendant, fit
Que, le lisant dans sa langue de France,
Venez y prendrez & plaisir & profit.

agrémens de son esprit, que célèbre dans la république des Lettres par une érudition aussi choisie qu'elle est étendue, nous a fait observer que quelques Auteurs ont attribué les Amadis à la plume d'une Dame Portugaise, & d'autres à celle de Dom Pedro, Infant de Portugal, fils de Jean I.

Nous nous croyons obligés de rapporter cette observation, quoique M. de Couronne ne lui donne point une autorité qui seroit d'un grands poids, s'il favorisoit l'une ou l'autre opinion. Il termine même cette observation par montrer quelque plaisir à se rendre à l'opinion qui restitue au berceau de la Littérature Françoise les trois premiers Livres de l'Amadis de Gaule, que les Castillans nous avoient enlevés.

TRADUCTION

TRADUCTION
LIBRE
D'AMADIS DE GAULE.

LIVRE PREMIER.

VERS la fin du cinquième ſiècle, & peu de tems après qu'une partie des anciens Celtes connus ſous le nom de Bretons, eurent été forcés d'abandonner la grande Iſle d'Albion, de traverſer la mer, & de s'établir à main armée dans la partie des Gaules nommée l'Armorique, à laquelle ils donnèrent le nom de petite Bretagne; Garinter, de l'ancienne race Royale de la grande Bretagne, donnoit des Loix à la petite qui l'avoit reconnu pour ſon Roi.

Garinter, Prince Chrétien, & digne du trône par ſes vertus, régnoit en paix avec une épouſe

d'une naiſſance illuſtre. Il venoit de marier à Languines, Roi d'Ecoſſe, l'aînée de deux filles qu'ils avoient: la beauté des cheveux de la Reine d'Ecoſſe avoit porté ſon père & ſon époux à la prier de ne les orner jamais que d'une guirlande de fleurs; ce qui lui fit donner le ſurnom de Dame de la Guirlande. Ce fut de cette union conſtamment heureuſe, que naquirent le Prince Agrayes & la Princeſſe Mabile. Tous deux paroîtront ſouvent dans cette Hiſtoire qui célèbre le Prince comme un héros, & ſa ſœur comme la perſonne la plus ſpirituelle & la plus aimable.

La ſeconde fille du Roi Garinter ſe nommoit Eliſène. Elle ſurpaſſoit ſa ſœur en beauté: mais l'amour de la ſolitude, une dévotion portée à l'extrême, lui faiſoit rejetter les vœux d'un grand nombre de Princes qui demandoient ſa main: les Bretons ne voyoient qu'à regret tant de charmes enſevelis ſous les voiles qu'elle portoit ſans ceſſe, & n'avoient pu s'empêcher de la nommer *la Dévote perdue*.

Garinter, quoique déjà vieux, aimoit beaucoup la chaſſe, & ſouvent même il y devançoit ſes Piqueurs & ſa ſuite. Un jour qu'un cerf vigoureux l'avoit entraîné juſqu'à l'extrémité d'une grande forêt, il fut bien ſurpris de

voir un Chevalier combattant ſeul avec courage contre deux autres Chevaliers, qu'il reconnut pour être deux Seigneurs Bretons que l'orgueil & la rebellion avoient fait éloigner de ſa Cour. Seul & ſans armes il ne put aller au ſecours de celui qu'ils attaquoient avec tant d'avantage; mais ſes vœux furent exaucés en le voyant bientôt renverſer ſes deux ennemis ſur la pouſſière. Garinter s'avance; & l'autre, encore ému de ſon combat, lui demande s'il eſt loin de la Cour du Roi de la petite Bretagne, auquel il portera ſes plaintes de l'attentat de ſes deux Chevaliers: Garinter ſe fait connoître, & l'inconnu délaçant ſon caſque, lui dit qu'il eſt Périon, Roi des Gaules, & qu'il vient exprès pour le voir, & pour admirer de plus près la ſageſſe avec laquelle il gouverne ſes nouveaux ſujets.

Garinter connoiſſoit la réputation brillante de Périon. Pénétrés d'eſtime l'un pour l'autre, les deux Rois s'embraſſent & marchent enſemble pour rejoindre les Piqueurs: ſur ces entrefaites, un cerf bondit à côté d'eux, ils le pourſuivent; mais à l'inſtant un grand lion ſort de l'épaiſſeur du bois, s'élance ſur le cerf, le terraſſe, & regarde fiérement les deux Rois, comme prêt à défendre ſa proie. Roi des forêts,

dit en riant Périon qui ſauta légérement de ſon cheval, laiſſez-nous du moins la partager avec vous. Le lion qui le voit s'avancer contre lui l'épée nue, quitte le cerf & s'élance ſur lui: Périon lui fend la tête, l'étend mort à côté du cerf dont il avoit déchiré les flancs: les Piqueurs & la ſuite de Garinter arrivent à temps pour voir porter le coup qui rend Périon vainqueur de ce monſtre redoutable. Les deux Rois retournent enſemble à la Cour, où quelques Veneurs les avoient devancés, & rendoient compte à la Reine de l'arrivée de Périon, & de la double victoire qu'il venoit de remporter. La Reine s'avance au-devant des deux Rois, ſuivie de la jeune & charmante Eliſène; ce moment ſi long-temps attendu par l'amour, fut celui de ſon triomphe. Périon fléchit un genou pour baiſer la main de la Reine qui l'embraſſe tendrement, comme le libérateur de ſon époux. Elle-même le préſente à ſa fille qui juſqu'alors avoit baiſſé les yeux; mais obligée de rencontrer ceux de Périon, lorſque ce Prince fut à ſes genoux, & porta l'une de ſes belles mains ſur ſes lèvres, les roſes de ſon teint s'animèrent, la belle dévote perdue ſoupira, une douce chaleur lui parut s'élancer de ſa main juſques dans ſon cœur; elle voulut en vain détourner ſes regards des traits

si touchans & si nobles, & des beaux cheveux noirs de Périon; elle voulut dérober sa main à sa bouche brûlante; elle n'en eut pas le courage, le double trait étoit lancé; & Perion interdit, éperdu, & connoissant pour la première fois le pouvoir & les charmes de l'amour, eut bien de la peine à cacher son trouble, & à se relever, pour recevoir les hommages des principaux Chevaliers de la petite Bretagne, que Garinter lui présentoit.

Les fêtes les plus brillantes signalèrent l'arrivée du Roi de Gaule. Elisène ne put se refuser à les partager, & la parure brillante & décente à son rang, qui jusqu'alors l'avoit peu touchée, sembla lui plaire & l'occuper par un sentiment secret, dont elle n'osoit plus démêler la cause. Périon signala son adresse & sa grace dans toutes ces fêtes; il reçut plusieurs fois le prix de la belle Elisène, & plusieurs fois à ses genoux il jouit du bonheur de sentir ses mains tremblantes s'appesantir sur sa tête, & toujours lentes, en la couronnant de fleurs. L'ame sensible d'Elisène avoit senti de bonne heure le besoin d'aimer; les idées sublimes qui, dans ses jeunes années, suffisoient à son bonheur, avoient exalté cette ame. Rien ne l'en avoit encore détournée; le vœu de la nature

avoit toujours été inconnu pour elle; mais Périon, l'aimable Périon, lui donna bientôt une nouvelle exiſtence. Le bonheur d'aimer & d'être aimée, & l'eſpérance d'être unie à l'amant qui triomphoit d'elle, firent des progrès bien rapides dans ce cœur nouvellement ouvert à l'amour: nulle réflexion ne combattit un eſpoir que ſon penchant lui faiſoit paroître ſi légitime: bientôt, ſe livrant toute entière à cette nouvelle paſſion, la naïve & tendre Eliſène ne put ni la contraindre ni la cacher à la ſpirituelle & complaiſante Dariolette *, que depuis ſon enfance elle avoit toujours laiſſé lire dans ſon cœur.

Dariolette avoit aimé; elle connoiſſoit par elle-même l'inutilité de ces longs combats qui tourmentent ſi cruellement deux jeunes amans, & qui ſe terminent toujours par leur défaite; elle ſavoit que l'amour qui ne ſe nourrit que d'une légère eſpérance, eſt toujours imprudent, & ne peut ſe cacher; elle avoit éprouvé que

* Dariolette fut dans la ſuite bien récompenſée par Perion qui lui donna de grandes poſſeſſions en Touraine. Son nom devint célèbre: ſa poſtérité fut très-étendue; le Conſeiller Bonneau, du règne de Charles VII, en deſcendoit par les femmes.

l'amour heureux se couvre plus facilement des voiles du mystère : il est d'ailleurs si naturel qu'une confidente donne les mêmes conseils qu'elle a pris pour elle ! Tout concourut donc à bien attendrir la bonne Dariolette, lorsqu'elle entendit la nuit suivante sa jeune Maîtresse s'agiter & se retourner mille fois dans son lit en soupirant. Tout lui suggéra le désir & les moyens de consoler Elisène, d'éprouver le cœur de Périon, & de rendre ces deux amans heureux.

Dès le lendemain matin, elle saisit le moment d'entrer dans la chambre de Perion, sans être apperçue : Seigneur, lui dit-elle, tout Roi des Gaules doit être plein d'honneur ; votre valeur éclatante vous a couvert de gloire ; l'amour peut faire votre félicité ; votre cœur pourroit-il n'être pas fidèle, & craindriez-vous de faire le serment de l'être à jamais ? Ah ! chère Dariolette, s'écria Perion (en la serrant dans ses bras, & la reconnoissant pour être la favorite d'Elisène), quel aveugle, quel monstre pourroit manquer aux sermens que l'adorable Elisène daigneroit recevoir ? Eh bien, continua-t-elle, je ne crains donc plus de vous dire que vous êtes aimé ; mais votre prochain départ ne vous permet que de laisser entrevoir au Roi de la

petite Bretagne, combien son alliance vous seroit chère; il doit aux grands Princes qu'Elisène vient de refuser, de ne vous pas accorder sa main dans ce moment, de peur d'attirer une guerre cruelle dans ses États: ma Maîtresse se doit à elle-même de ne pas changer en un moment le projet de retraite qu'elle avoit formé. Ce n'est donc que de retour dans la Gaule, que vous pouvez faire demander sa main par vos Ambassadeurs; mais si vous attestiez l'Être suprême du nœud que vous formeriez avec elle, si vous juriez en ma présence de la recevoir pour épouse, votre bonheur mutuel ne seroit pas différé; le Ciel recevroit vos sermens, & ce seroit comme votre épouse que j'amenerois ma Maîtresse en vos bras. Perion éperdu, brûlant d'amour, plein de cette candeur antique, & de la Religion pure qui régnoit dans son ame, prend la croisée de son épée, la baise avec foi, lève sa main au Ciel, & jure qu'il reçoit & qu'il prend Elisène pour sa légitime épouse.... Dariolette le quitte, court chez sa Maîtresse, qui lui tend les bras, & dont le cœur palpite en la voyant. Dariolette ferme la porte, & prenant un ton presque aussi grave que celui de l'Evêque de Léon auroit pu l'être, elle exige de la jeune Princesse les mêmes sermens que Perion

venoit de proférer; la belle dévote perdue cessa de l'être dans ce moment, & baisant la croix attachée sur son sein d'albâtre, elle prononça le serment d'être à jamais fidelle à Perion, avec un transport qu'elle n'avoit jamais éprouvé en formant le projet de ces vœux indiscrets auxquels son amour & Dariolette la faisoient renoncer pour toujours.

On croira sans peine que toute crainte & tout scrupule étant bannis de l'ame sensible & timorée de Dariolette, cette excellente confidente ne s'occupa plus que d'assurer la félicité du mariage dont elle venoit d'être le ministre. Dès le même soir, elle feint devant les femmes qui servoient Elisène, qu'une migraine cruelle tourmente sa jeune Maîtresse : elle éteint les lumières, elle les fait retirer en silence & reste seule auprès d'elle : bientôt elle prend sa main qu'elle trouve brûlante ; elle porte la sienne sur son cœur qui bat rapidement, & fait soulever son beau sein. Ah, ma Princesse ! lui dit-elle, je connois bien cette espèce de fièvre : l'amour la donne, l'amour seul peut la guérir. Elisène n'ose lui répondre; elle garde le même silence, lorsqu'elle sent Dariolette jetter un manteau de lit sur ses épaules, la soulever, l'entraîner doucement hors de son lit, & guider ses pas

tremblans vers l'appartement de Perion. Dariolette entr'ouvroit déja la porte de la chambre de ce Prince, lorsqu'elle est effrayée de le voir se lever brusquement & sauter sur son épée.

Dans ce moment même, Perion venoit d'être éveillé par un songe pénible ; il avoit rêvé qu'une main cruelle lui arrachoit le cœur & le jettoit dans une riviere, dont le courant rapide l'entraînoit dans la mer.

L'horreur qu'il sentoit après ce songe funeste, fut bientôt dissipée, lorsque la lumière tremblante d'une lampe que portoit Dariolette, lui fit reconnoître celle que l'hymen & l'amour conduisoient dans ses bras : il se précipite aux genoux d'Elisène, (& ces beaux genoux étoient presque nuds,) il y renouvelle ses sermens, il reçoit ceux qu'elle prononce d'une voix tremblante. Dariolette unit leurs mains dans les siennes, les serre tous les deux dans ses bras : C'est votre épouse que je remets dans les vôtres, dit-elle à Périon ; cette nuit sera longue ; elle est bien froide, je vais me retirer dans la chambre de la Princesse, & j'aurai soin de précéder le jour dans la vôtre. A ces mots, Dariolette & la lampe disparoissent ; les aîles de l'amour, les voiles de l'hymen, les ombres de la nuit enveloppent ces amans fortunés.... Malheureuse

l'ame glacée qui pourroit en ce moment reprocher à l'Auteur de se taire! plus malheureuse encore celle qui ne pourroit se former une idée de leur félicité!

Dariolette leur tint parole; une lumière pâle éclairoit à peine l'orient, lorsqu'elle troubla des momens délicieux qu'Elisène venoit d'apprendre à regretter. Les jeunes époux se séparent en soupirant, & c'étoit la Reine de Gaule que Dariolette ramena dans sa chambre, & qu'elle embrassa dans son lit en souriant.

Cette nuit heureuse fut suivie de plusieurs autres, dont aucune ne parut trop longue aux jeunes époux. Perion employoit le jour à mériter la tendresse & la confiance du Roi de la petite Bretagne: Je prévois, lui disoit-il, que le refus de la Princesse va vous attirer des ennemis; mais de tous vos voisins, je suis le plus puissant & le plus à portée de vous secourir: plût au Ciel d'inspirer à la charmante Elisène de former un nœud qui réuniroit à jamais & notre destinée & nos deux Royaumes!

Perion n'ouvrit son cœur à Garinter, qu'au moment de son départ; Dariolette fut seule témoin de ses larmes, de ses regrets, & des nouveaux sermens qu'il fit à sa chère Elisène, à laquelle il laissa son épée & le riche anneau qu'il portoit à son doigt.

Perion retournoit en diligence dans ſes Etats, pour en faire partir une célèbre ambaſſade, & demander en règle la main d'Elisène ; mais pluſieurs aventures qui lui donnèrent l'occaſion d'exercer ſa valeur, retardèrent l'exécution de ſes deſſeins. Pendant ce temps, Elisène pénétrée d'amour, de regret & de douleur, faiſoit de vains efforts pour diſſimuler ſa triſteſſe, & verſoit toujours des larmes dans le ſein de Dariolette : ſes inquiétudes & ſon affliction redoublèrent lorſqu'elle s'apperçut, en frémiſſant, qu'elle portoit un gage de l'amour de ſon époux. Les loix de la petite Bretagne étoient les mêmes que celles de la grande ; elles condamnoient ſans exception à la mort toute femme ou fille qui ſe trouvoit avoir manqué à l'honneur ſévère de ſon état.

Elle n'avoit que Dariolette pour confidente, & cette fille courageuſe ne ſavoit imaginer & choiſir que les moyens les plus sûrs & les plus expéditifs. Vous êtes perdue ſans reſſource, dit-elle à la Reine de Gaule ; & vous & votre enfant vous ſubirez la mort, ſi nous ne trouvons le moyen de cacher votre état & ſa naiſſance. Vous connoiſſez ce château ſolitaire, aſſis ſur le bord d'une rivière qui ſe jette dans la mer à peu de diſtance ; un ſouterrain du château con-

duit à des bains ménagés dans le lit de cette rivière ; ces bains accompagnés d'un appartement où vous ferez vos couches, sont fermés par une grille de fer ; c'est-là, Madame, où nous cacherons la naissance de l'enfant que vous mettrez au jour ; vos cris ne seront point entendus ; un berceau fait en gondole recevra l'enfant, vous l'abandonnerez aux soins de la Providence, le courant de la rivière l'emportera, & votre honneur & votre vie seront à couvert.

Elisène répandit des torrens de larmes, & combattit en vain le projet barbare d'exposer ainsi son malheureux & cher enfant. Dariolette sçut lui démontrer avec tant de fermeté que la perte de cet enfant & la sienne étoient sûres, sans ce seul moyen qui pouvoit les sauver tous les deux, qu'Elisène enfin se rendit.

Elle obtint facilement de Garinter la permission de se retirer pour quelque temps dans ce château, dès qu'elle craignit qu'on pût avoir connoissance de son état ; & suivie d'un petit nombre de femmes qu'elle sçut accoutumer à ne la servir que rarement, & à ne pénétrer jamais dans l'intérieur de sa retraite, elle s'abandonna toute entière aux soins de Dariolette. Cette adroite confidente eut l'industrie de former un coffre de cèdre, fermé parfaitement, & construit

de façon à se soutenir sur l'eau. Elle prépara dans l'intérieur de ce coffre un petit lit, de riches langes, plaça sur un de ses côtés l'épée que Perion avoit laissée en partant, & s'enfermant avec sa Maîtresse dans l'appartement des bains, dès que de légères douleurs parurent en annoncer de plus vives, elle reçut le fils qu'Elisène mit au jour, sans qu'aucune des femmes qui la servoient pût avoir connoissance de cet événement.

Elisène prend cet enfant entre ses bras, & le baigne de larmes: elle attache à son col l'anneau précieux qu'elle tient du Roi son époux; elle lui donnoit son sein pour la premiere & dernière fois, lorsque Dariolette, comme si elle eût été entraînée par un pouvoir supérieur, arrache ce bel enfant de ses bras, le couche dans son berceau, met dans son sein de riches tablettes où sont écrits ces mots: *Cet enfant est Amadis, fils de Roi, qui n'a point d'âge.* Le dérobant ensuite aux yeux de sa mère éperdue, Dariolette pose, en gémissant, le berceau sur le courant de la rivière qui l'entraîne & le fait disparoître en un instant. Elle referme la porte de fer, & revient consoler sa Maîtresse, dont l'aventure reste absolument ignorée.

Le berceau porté rapidement vers la mer qui



C. P. Marillier inv. 1786. R. Delvaux Sculp.

n'étoit éloignée que d'une lieue, entra dans le ſein de ce vaſte élément, qui pour-lors étoit tranquille; & le zéphir raſant la ſuperficie des ondes, le porta doucement vers un cap, dans le même temps qu'un navire Ecoſſois venoit de le doubler.

Le maître de ce navire ſe nommoit Gandales; il poſſédoit un fief conſidérable en Ecoſſe; il dirigeoit ſa route pour aborder ſur les côtes de ce Royaume, & ſa femme, ſurpriſe par les douleurs ſur ce vaiſſeau, venoit de lui donner un fils.

Gandales appercevant le berceau doucement agité ſur la ſurface des ondes, deſcend dans une chaloupe, enlève cette frêle barque, & voit un bel enfant qui ſourit, & lui tend les bras. Attendri du ſort de cet innocent, frappé de la richeſſe de ſes langes comme de ſa beauté, Gandales le porte à ſon épouſe; elle éprouve les mêmes ſentimens que lui; l'abondance de ſon lait lui permet de le partager entre cet enfant & ſon propre fils; elle reçoit les mêmes careſſes de tous les deux, & bientôt ils lui deviennent également chers.

Un vent favorable porte en peu de jours le vaiſſeau dans le port d'Antalia; & c'eſt dans le château de Gandales, voiſin de ce port, que

le petit Amadis fut élevé comme le frère de Gandalin son fils, & qu'il reçut le nom d'enfant de la mer, (Gandales n'ayant pu trouver le secret qui fermoit les tablettes, & n'ayant pu connoître son véritable nom).

Périon, après avoir mis à fin plusieurs aventures brillantes, étoit enfin de retour en ses Etats, & faisoit préparer l'ambassade qu'il devoit envoyer au Roi de la petite Bretagne. Pénétré d'amour & du regret d'être séparé de sa chère Elisène, le songe funeste qui précéda le plus heureux moment de sa vie, lui revint en mémoire. Le célèbre Ungan, philosophe Picard *, jouissoit de la réputation d'expliquer les songes qui paroissoient les plus mystérieux. Perion avoit beau douter de la réalité de ces sciences occultes, il ne put se défendre de le consulter. Toutes les leçons de la Philosophie ne sont plus rien contre le plus léger rayon d'espérance que donne l'amour. Aimez; & si vous êtes bien passionné, vous écouterez jusqu'à la Bohémienne qui flattera cet amour.

* Pourquoi les Espagnols eussent-ils été chercher ce Philosophe en Picardie? Plusieurs inductions de la même force, concourent à prouver que l'Amadis de Gaule ne leur est point dû.

Seigneur,

Seigneur, dit Ungan à Perion, je frémis en vous expliquant ce songe : celle qui vous aime vous donne un fils, elle l'adore, mais son honneur la force à l'abandonner & à l'exposer aux flots de la mer. Perion surpris & consterné, récompense l'Astrologue, lui prescrit le silence ; il entrevoit quelque vraisemblance dans cette explication, & s'enfonce dans l'épaisseur d'un bois, en pensant à l'état & à l'embarras cruel où son épouse peut être en son absence. Tout-à-coup il voit paroître une Dame richement vêtue, & montée sur une licorne blanche : « Roi » Perion, lui dit-elle, ta perte peut se réparer » un jour ; mais ce n'est que lorsque l'Irlande » perdra sa gloire & son appui, que tu jouiras du » bonheur de tenir dans tes bras ce que tu re» grettes. » A ces mots, la Dame s'enfonça dans le bois, & disparut à ses yeux.

Il se passoit aussi dans le même temps bien des merveilles en Ecosse, dans le château de Gandales; ce vertueux Chevalier voyoit croître sous ses yeux son jeune fils, & l'enfant de la mer, qui lui étoient également chers. Il s'attachoit à leur donner de bonne heure l'idée de l'ordre de Chevalerie, qu'ils devoient tâcher de mériter ; & quelquefois il montoit à cheval armé de toutes pièces, & passoit la nuit dans la forêt,

pour leur apprendre les devoirs laborieux de celui qui se consacre à protéger l'innocence, & à secourir ses semblables.

Un jour que Gandales s'étoit écarté loin de son château, la même Dame que Perion avoit vue dans la Gaule, parut tout-à coup à ses yeux. » O Gandales, lui dit elle, que de périls tu » courrois, si tant de Chevaliers puissans en » Etats comme en armes, savoient que tu » nourris dans ta maison celui qui doit les abat- » tre, ou leur donner la mort ! » A ces mots, elle s'éloigne rapidement; & Gandales, étonné de ce qu'il vient d'entendre, cherche en vain l'explication de ce peu de mots. Il se préparoit à la suivre, lorsqu'il la voit revenir à lui très-effrayée, & se dérobant à la fureur d'un Chevalier armé qui la poursuit.

Gandales porte son cheval en avant, la prend sous sa sauve-garde, l'autre Chevalier qui n'a point de lance, court vers une jeune Dame qui s'étoit arrêtée à l'entrée du bois. Elle lui donne une forte lance, avec laquelle il revient pour attaquer Gandales qui court sur lui, l'étend sur la poussière, descend de cheval, arrache son casque, & se prépare à lui couper la tête. La Dame qu'il venoit de défendre, s'élance entre eux deux; elle arrête Gandales, & touche le

Chevalier inconnu sur le front. Tombe à mes genoux, lui dit-elle, & demande moi pardon de ton infidélité ! Gandales surpris, s'arrête, & voit le Chevalier embrasser les genoux de cette Dame, qui lui dit d'un ton impérieux : Apporte-moi la tête de celle qui t'a séduit ; c'est à ce prix que tu peux mériter ton pardon. Ce Chevalier soumis à ses ordres, n'hésite pas à courir l'épée haute sur cette jeune personne qu'il ne peut atteindre, & qui s'enfuit en gémissant.

Le Chevalier, plus soumis que jamais, revient aux pieds de la Dame inconnue, qui lui dit : Il faut bien que je te pardonne, puisqu'un Dieu dont le pouvoir est supérieur au mien, me force à t'aimer. Gandales, admirant en effet la jeunesse & les graces de ce Chevalier, reconnoît sans peine que la Dame qui n'avoit plus qu'un reste de beauté, ne peut se l'être soumis que par la force de ses enchantemens. Puisque vous l'aimez, lui dit Gandales, c'est par ce beau Chevalier que je vous conjure de m'expliquer le sens de ce peu de mots que vous m'avez dit en m'abordant la première fois. Ah ! mon cher Gandales, lui répond-elle, ce que tu viens de faire pour moi, me force à ne te rien refuser ; apprends donc que l'aimable enfant que tu sauvas des flots, & que tu nommas l'enfant

de la mer est fils de Roi ; que la destinée la plus brillante sera la sienne, & que sa valeur & ses grandes actions effaceront les héros les plus célèbres. Nomme-le désormais le Damoisel de la mer : c'est sous ce premier nom qu'il doit commencer à se faire connoître. Ne m'en demande pas davantage ; ce que je peux te dire de plus, c'est que tu vois en moi la célèbre Urgande la Déconnue, & que le Damoisel de la mer m'est bien cher, comme me le doit être le seul Chevalier destiné à me sauver des plus grands périls que je puisse jamais essuyer.

A ces mots, Urgande & son Chevalier disparurent aux yeux de Gandales qui retourna sur le champ à son château plein de tout ce qu'il venoit d'apprendre de celle dont il connoissoit la haute sagesse & le savoir.

Le Damoisel de la mer & le petit Gandalin accoururent au-devant de Gandales qui les reçut dans ses bras ; mais il ne put s'empêcher de sentir une espèce de respect pour le Damoisel dont il venoit d'apprendre la haute destinée & la naissance.

Gandales ne confia ce secret qu'à son épouse ; il continua d'élever le Damoisel de la mer comme son fils ; ces deux enfans s'aimoient comme frères ; mais l'autorité que le Damoisel

prenoit facilement sur tous les autres enfans de son âge, fit connoître à Gandales qu'il sembloit né pour commander un jour aux hommes. Sur ces entrefaites, Languines, Roi d'Ecosse, & la Dame à la Guirlande son épouse & sœur d'Elisène, se promenant de châteaux en châteaux, arrivèrent à celui de Gandales, qui les reçut avec magnificence. Tous les deux enchantés de la beauté & des graces naissantes du Damoisel de la mer, furent également attendris lorsque Gandales leur raconta son aventure, & lorsqu'il leur dit qu'il tenoit de la célèbre Urgande, que cet enfant étoit de race royale : l'un & l'autre le demandèrent à Gandales pour l'élever dans leur Cour ; mais le Damoisel se jettant au col du jeune Gandalin, déclara qu'il ne pouvoit s'en séparer. La Dame à la Guirlande l'embrassa tendrement, consentit facilement d'élever avec lui le fils d'un noble & valeureux Chevalier, tel que Gandales ; & appelant aussitôt Agrayes, Prince d'Ecosse : Mon fils, lui dit-elle, regardez ces aimables enfans comme vos frères. Une douce sympathie, dès ce premier moment, unit ces enfans, destinés à devenir des héros, par les liens de la plus tendre & de la plus constante amitié.

Le Damoisel de la mer ne fut point étonné de

ſe trouver dans une Cour brillante ; il s'occupa & réuſſit, ſans peine, à plaire ; mais il ne s'écarta jamais de la rigidité des principes qu'il avoit reçus du vertueux Gandales ; & loin de s'abandonner à la molleſſe, on le vit toujours ſe livrer avec ardeur à toutes les eſpèces de jeux militaires, & aux exercices violens, par leſquels la jeune Nobleſſe ſe préparoit alors à porter les armes. Peu de temps après que le Damoiſel de la mer fut à la Cour d'Ecoſſe, Garinter, Roi de la petite Bretagne, finit ſa carrière. Eliſène en ayant informé le Roi Perion, ce Prince accourut & reçut ſa main.

Le Roi de Gaule ne pouvoit faire un meilleur choix ; & quoique les amours de Perion & d'Eliſène n'euſſent plus beſoin du ſecours de Dariolette & des ombres du myſtère, ils eurent tout le feu, toute la galanterie des premiers temps de leur naiſſance & de leur bonheur. Perion, toujours agité par le ſonge qu'il avoit eu, & par l'explication que l'aſtrologue Ungan en avoit faite, n'oſoit cependant faire de queſtions embarraſſantes à la Reine ſon épouſe : il eſt du véritable amour de craindre d'affliger ce que l'on aime ; mais Perion ne pouvoit être un moment loin de celle qu'il adoroit, ſans être troublé par la crainte qu'elle ne lui cachât quelque ſecret important.

Quelque tems après son mariage, Perion ayant fait les partages des Etats de Garinter, se sépara du Roi Languines, & retourna dans le cœur de la Gaule, avec la Reine Elisène. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'un jour se trouvant près d'un hermitage où demeuroit un ancien Solitaire vivant en odeur de sainteté, il ne put résister au desir de lui raconter ses peines, & de le prier de demander au Ciel de répandre quelque lumière sur les soupçons qui l'agitoient. Je ne sais point interroger le Ciel, lui répondit humblement l'Hermite ; j'attends en silence & avec respect ce qu'il daigne révéler à un foible pécheur tel que moi. Ce que je peux vous dire, Sire, c'est qu'il y a quelques mois qu'une Dame montée sur une licorne blanche, me dit : « Ecoute-moi. Il sortira de la » petite Bretagne deux grands dragons qui pla- » neront sur la Gaule d'où leur vol se portera » sur différens pays : fiers & terribles, ils dé- » truiront tous ceux qui prétendront leur résis- » ter ; justes & bienfaisans, ils secourront les » opprimés, & répandront les richesses & la » splendeur sur tous ceux qui se mettront à » l'abri sous leurs aîles. » Perion ne put tirer aucun éclaircissement de cette prophétie, qu'il reconnut avoir été prononcée par Urgande la

Déconnue, au portrait que l'Hermite lui fit de la Dame à la licorne.

L'amour paiſible & toujours heureux de Perion pour la belle Eliſène, paroiſſoit augmenter de jour en jour : une fille qu'ils nommèrent Mélicie, un fils auquel ils donnèrent le nom de Galaor, occupèrent leurs plus tendres ſoins, & ce fils conſola Perion & diſſipa pour quelque tems les ſoupçons qui l'avoient agité. Le jeune Galaor donnoit à Perion la plus douce eſpérance ; ce tendre père ne pouvoit s'en ſéparer. Ayant été paſſer le printems avec ſa famille dans la ville d'Urangil, où les Rois, ſes ayeux, avoient fait bâtir un palais également magnifique & agréable, ſur les bords de la mer, Perion appuyé ſur un balcon, s'amuſoit un matin à voir le petit Galaor jouer avec des enfans de ſon âge, au milieu de ſes Gouvernantes ; tout-à-coup, une porte du jardin eſt enfoncée, un géant terrible entre à grands pas, ſaiſit le jeune Galaor, le charge ſur ſon épaule, gagne le rivage, s'élance avec ſa proie dans un brigantin, & ſes voiles déployées ainſi que le vent le font bientôt diſparoître. Perion vole en vain pour enlever ſon fils à ſon raviſſeur, aucun vaiſſeau ne ſe trouve prêt pour le ſuivre ; il reſte éperdu, baigné de larmes ſur le rivage, ou bientôt les

cris d'Elisène viennent augmenter sa douleur. Ce fut dans ce moment si cruel, qu'Elisène, n'écoutant plus que son désepoir, ne put s'empêcher d'apprendre au malheureux Perion que c'étoit le second fils qu'il perdoit.

La puissance divine veilloit cependant sur les jours du petit Prince Galaor. Le géant n'ayant point les mœurs féroces de ses semblables, n'avoit enlevé cet enfant que sur l'avis d'Urgande qui l'avoit averti que le fils du Roi Perion pouvoit seul le venger du terrible géant Albadan meurtrier de son père ; & dès qu'il fut de retour dans ses Etats, il confia le jeune Galaor à un Hermite, auquel il recommanda de l'élever dans les principes d'un Chrétien, & d'un digne Chevalier. L'Hermite, qui ne s'étoit retiré dans la solitude qu'après avoir exercé long-temps avec honneur la profession de Chevalier, remplit les intentions du géant, avec autant de capacité que de zèle.

L'Auteur d'*Amadis*, par une de ces sortes de transitions brusques, que nous avons souvent remarquées dans les Romans de la *Table Ronde*, semble s'écarter de son sujet, pour nous apprendre que le prince Lisvard, après avoir épousé Brisène, fille du Roi de Dannemarck,

venoit de succéder à Falangris son frère, & de monter sur le trône de la Grande-Bretagne.

Lisvard, en partant du Dannemarck pour prendre possession de ses nouveaux Etats, aborda dans un port d'Ecosse, avec la Reine Brisène & la jeune Princesse Oriane, âgée de dix ans, qui se trouvoient toutes les deux incommodées de la mer. Languines les reçut avec magnificence; & Lisvard, pressé d'aller soumettre quelques vassaux rebelles, pria la Reine d'Ecosse de garder la jeune Oriane dans sa Cour, jusqu'à ce qu'il fut maître & paisible dans ses Etats.

Le Damoisel de la mer avoit alors douze ans, & la seule Oriane pouvoit le surpasser en beauté. Ces charmans enfans ne purent se voir sans s'admirer; une douce sympathie unit promptement deux jeunes cœurs destinés à l'être à jamais par le plus tendre & le plus fidèle amour. La Reine d'Ecosse ne se lassoit point d'admirer l'esprit & les graces de la petite Oriane & du Damoisel de la mer. Elle dit un jour en badinant à la jeune Princesse : Je vous donne le Damoisel de la mer; je veux qu'il vous serve, en attendant qu'il mérite d'être votre Chevalier. Oriane rougit, & son timide embarras fut le premier hommage que, sans le savoir, elle rendit à

l'amour. Pour le Damoiſel, il n'héſita pas à tomber aux genoux d'Oriane : Oui, Madame, j'atteſte le Ciel, s'écria-t-il, de vous ſervir juſqu'à la mort, de n'avoir d'autres volontés que les vôtres, & de combattre ſans ceſſe pour votre gloire. Oriane lui répondit d'un air auſſi doux que modeſte, qu'elle obéiſſoit à la Reine, & qu'elle l'acceptoit pour ſon Chevalier. Ce que la Reine d'Ecoſſe n'avoit regardé que comme un badinage, fut l'acte le plus déciſif de la vie de ces deux aimables enfans. Dès ce moment, le Damoiſel ne fut occupé qu'à ſe rendre digne de l'honneur de ſervir Oriane ; & ſentant que ſa force lui permettoit déjà de porter les armes, il fit les plus vives inſtances au Roi Languines, pour qu'il lui conférât l'ordre de Chevalerie.

Languines lui repréſenta vainement qu'il n'étoit pas encore d'âge à pouvoir en remplir les devoirs. Ah ! Sire, dit le Damoiſel de la mer, les yeux baignés de larmes, ſi vous me refuſez, permettez-moi donc d'aller trouver le Roi Perion, qui peut-être exaucera mes vœux. Languines le conſola, lui preſcrivit ce qui devoit le préparer à recevoir l'ordre de Chevalerie ; & le bruit en étant parvenu juſqu'à Gandales, ce ſage Chevalier envoya promptement au Damoiſel les ſignes de reconnoiſſance, & la

belle épée qu'on avoit trouvée dans son berceau.

Ces signes furent portés au Damoisel, dans un moment où il étoit près d'Oriane. On vint lui dire qu'une Demoiselle demandoit à lui parler de la part de Gandales, & il se préparoit à sortir, lorsqu'Oriane lui dit : Avez-vous donc des secrets pour moi ? Ah ! que ce peu de mots fit d'impression sur le cœur du jeune Damoisel ! Non, dit-il, je n'en aurai jamais d'autres que celui que peut-être vous ne daignerez pas pénétrer. Oriane fit entrer la personne qui le demandoit, & que le Damoisel reconnut pour être une nièce de Gandales. Elle lui présenta les tablettes & l'anneau, qu'il porta sur-le-champ à la belle Oriane ; & s'emparant de l'épée, il fut la poser à ses pieds, en lui jurant qu'il la consacroit à jamais à son service.

Oriane consentit à lui conserver l'anneau, & fit avec bien du regret des tentatives toujours inutiles pour ouvrir les tablettes, dans lesquelles elle desiroit bien vivement de trouver des éclaircissemens sur la naissance du Damoisel de la mer. Déjà le cœur d'Oriane avoit besoin que cette naissance fût illustre ; il palpitoit, il étoit serré par la douleur, lorsqu'elle formoit quelque soupçon contraire à son espérance.

Peu de jours après cet événement, Languines & la Dame à la Guirlande furent surpris par l'arrivée inattendue de leur beau-frère, le Roi Perion. Ce Prince étoit accouru pour demander du secours à Languines, contre le redoutable Abyes, Roi d'Irlande & des Orcades, qui, traversant la mer à la tête d'une armée formidable de Montagnards & de Pictes, venoit de faire une incursion dans la Gaule.

Le jeune Prince d'Ecosse, Agrayes, ne perdit pas un moment pour se jetter aux pieds du Roi son père, & lui demander l'ordre de Chevalerie & le commandement de l'armée qu'il enverroit au secours de Perion. Languines n'hésita pas à le lui accorder, un fils unique n'étant alors, aux yeux du père le plus tendre, que le premier tribut qu'il devoit à l'honneur & à la patrie. Le Damoisel de la mer, moins âgé de deux ans, & n'ayant pas les mêmes droits qu'Agrayes, eut recours à la seule protection qui lui fût chère & sacrée. Permettez-moi, divine Oriane, dit-il tout bas à la Princesse de la grande-Bretagne, permettez-moi d'offrir mon bras au Roi Perion ; un secret attachement m'entraîne à la suite de ce Prince ; mais vous devez croire que je n'ai plus de volonté...... j'attends vos ordres souverains...... Quoi ! lui

dit Oriane, vous n'iriez pas au secours de Perion, si je ne vous l'ordonnois? Non, Princesse, dit-il avec émotion; mais je gémirois sans cesse que vous m'eussiez laissé perdre une occasion d'acquérir de la gloire.

L'ame d'Oriane étoit aussi élevée que tendre: touchée de la soumission du Damoisel de la mer, elle ne balança pas à s'avancer vers Perion, avec autant de noblesse que de grace. Seigneur, lui dit-elle, j'ose vous requérir un don...... Ah! Madame, répondit ce Prince, quelle ame assez farouche pourroit vous refuser? Ordonnez.... Eh bien, lui dit-elle, je vous prie d'armer Chevalier ce Damoisel, que la Reine d'Ecosse m'a fait accepter. C'est après vous avoir servi contre vos ennemis, en suivant le Prince Agrayes qu'il aime comme son frère, qu'il peut mériter d'être avoué par une Princesse de mon rang pour son Chevalier. Perion n'avoit pu voir le Damoisel de la mer, sans en ressentir la plus tendre émotion. Il n'hésita pas à dire à la Princesse qu'elle pouvoit lui annoncer de se préparer pour le lendemain matin, & qu'après la cérémonie il l'emmeneroit avec lui.

Oriane, entraînée par l'élévation de son caractère, n'avoit pas réfléchi dans les premiers momens sur tout ce qu'il en alloit coûter à son

cœur, en se séparant du Damoisel de la mer, & en le sachant, dans un âge encore si tendre, exposé aux périls d'une guerre longue & cruelle. Après ce premier effort, son ame troublée par de tristes réflexions, eut besoin d'aide. Elle courut retrouver l'aimable Princesse Mabille, sœur d'Agrayes. Elle la trouva donnant des larmes au départ d'un frère tendrement aimé: Oriane attendrie laissa bientôt couler les siennes; mais celles que Mabille versoit pour un frère, étoient bien moins amères que celle qu'Oriane versoit pour un amant.

Pendant ce temps, le jeune Gandalin, apprenant que le Damoisel de la mer étoit près de recevoir l'ordre de Chevalerie, & de passer dans la Gaule, court le chercher, le trouve, l'arrête, & le serre dans ses bras. Seriez-vous assez cruel, lui dit-il, pour m'abandonner & partir sans moi? Non, mon cher Gandalin, dit le Damoisel; je ne me séparerai jamais de celui dont j'ai partagé le lait, & que j'aime comme mon propre frère: viens avec moi partager aussi les hasards que je vais chercher; & bientôt, en méritant l'ordre de Chevalerie, tu deviendras l'égal de ceux qui suivent cette profession avec gloire. Gandalin, dès ce moment, jura de ne le point quitter & de lui servir d'Ecuyer.

Nous paſſons ſous ſilence la ſplendeur de la cérémonie où Perion donna l'accolée au Prince Agrayes, & au Damoiſel de la mer. Lorſqu'il vit ce charmant Damoiſel à ſes genoux, il le regarda fixement, & les larmes coulèrent de ſes yeux en ſe diſant tout bas : Hélas ! je pourrois avoir un fils de cet âge. Revenant enfin à lui, Perion lui demanda ſelon l'uſage : Voulez-vous être reçu Chevalier ? Au ſon de la voix de Perion, l'ame du Damoiſel eſt émue, il embraſſe ſes genoux, & s'écrie : Oui, Seigneur, je le veux recevoir ce caractère auguſte, & je deſire encore plus répandre mon ſang pour vous. Perion lui donne l'accolée, l'embraſſe, le relève, & le conduit aux pieds d'Oriane. Madame, lui dit-il, je vous amène votre Chevalier, pour que vous lui faſſiez l'honneur de lui ceindre vous-même l'épée. Oriane ne répondit rien ; il fallut le plus grand effort de ſon ame élevée, pour cacher le trouble qui l'agitoit. Elle ceignit l'épée du Damoiſel, d'une main tremblante, & Perion fut obligé de le relever des genoux de la Princeſſe, où ſon amour & ſa reconnoiſſance le faiſoient reſter éperdu.

Perion partit dès le même jour avec Agrayes, pour retourner dans ſes Etats ; & Languines retint encore quelques jours auprès de lui le

Damoiſel

Damoïsel de la mer, pour l'envoyer porter à Perion des nouvelles certaines du temps où l'armée qu'il faisoit rassembler, pouvoit passer à son secours. Le rang de Chevalier que le Damoisel de la mer venoit d'acquérir, lui donnoit de nouveaux droits dans la cour de Languines; il fut admis à sa table & dans la société de la Reine, non plus comme un enfant, mais comme le chevalier qui donnoit les plus hautes espérances. Il ne quitta presque point la belle Oriane pendant le peu de jours qui lui restoient, & ne manqua pas un seul moment de l'assurer qu'il ne respiroit que pour elle. La Princesse Mabille, pénétrée des mêmes sentimens que son frère Agrayes, lui prouvoit souvent le zèle empressé de la sœur la plus tendre, & croyoit ne pouvoir en donner des marques plus touchantes qu'en lui ménageant quelques instans de s'approcher seul de la charmante Oriane. Celle-ci s'en apperçut, gronda sa cousine; mais ce fut d'un ton si doux & si charmant, qu'elle avoit plutôt l'air de lui dire alors : Vous lisez dans mon cœur, je vous aime trop pour craindre qu'il vous soit ouvert.

Le Damoïsel ayant reçu les derniers ordres du Roi d'Ecosse, & devant partir le lendemain matin, chercha le moment de prendre congé

d'Oriane ; il lui fut facile de le trouver. Oriane avoit une queſtion bien importante à lui faire. Damoiſel, lui dit-elle en baiſſant les yeux, êtes-vous bien le fils de Gandales, comme on l'a cru juſqu'ici ? Non, Madame, Gandales n'eſt point mon père : je l'aime & le reſpecte comme s'il l'étoit ; mais c'eſt de lui-même que Languines ſçait que votre Chevalier eſt né fils de Roi. A cette réponſe, Oriane leve ſes beaux yeux, les attache ſur ceux du Damoiſel, & lui dit d'un air auſſi noble que tendre : Rendez-vous digne de votre naiſſance & du titre de Chevalier ; mais n'oubliez jamais que vous êtes le mien. Ah ! Madame, s'écria-t-il, ce n'eſt qu'en penſant à vous, ce n'eſt qu'en m'en occupant ſans ceſſe, que mon ame peut s'élever aux actes les plus héroïques. A ces mots, il mit un genou en terre pour baiſer le bas de ſa robe ; Oriane baiſſa ſes mains pour l'en empêcher ; un heureux haſard les approcha des lèvres du Damoiſel, & l'amour les y fixa pendant un moment bien doux, & dont le ſouvenir fut bien durable.

Gandalin ayant eu ſoin de tout préparer, le Damoiſel de la mer partit de la Cour d'Ecoſſe, & dirigea ſa marche vers un port du Royaume, pour s'embarquer & paſſer dans la Gaule. Vers la fin de cette première journée, des cris plain-

tifs qui partent d'un bois, lui font connoître que quelque malheureux peut avoir besoin de son secours. Le Damoisel court vers le lieu d'où partent ces cris : bientôt il apperçoit un Chevalier percé de coups, renversé mort sur la poussière ; il en apperçoit un autre étendu sur le dos, baigné dans le sang qui sortoit de ses blessures : mais ce qui l'étonne davantage, c'est de voir une femme cruelle agenouillée sur lui, s'efforcer d'agrandir les plaies, & de faire couler le reste de son sang. Barbare, retirez-vous, lui dit le Damoisel, ou craignez que je ne vous punisse. Cette femme confuse obéit, & se retire à quelques pas. Le Damoisel & Gandalin descendent, secourent le blessé, & le portent dans un hermitage. Chemin faisant, le blessé leur raconte qu'ayant eu le malheur d'épouser la plus méchante de toutes les femmes, elle l'a mis dans le cas de ne plus douter de son deshonneur, & que la nuit passée, l'ayant surprise dans son château avec un Chevalier qui violoit les droits de l'hospitalité, il avoit forcé ce traître à combattre ; qu'il en avoit reçu de grandes blessures en lui donnant la mort ; que la perte de son sang l'ayant fait tomber sans force, sa barbare épouse avoit profité de sa foiblesse pour lui arracher un reste de vie de ses propres mains.

A peine le Damoiſel avoit-il remis à l'Hermite le Chevalier bleſſé, qu'il ſe vit bruſquement attaqué par trois Chevaliers bien armés, qui fondirent ſur lui la lance en arrêt, en criant: Traître, meurtrier, tu mourras. A peine le Damoiſel a-t-il le temps de ſe mettre en défenſe, il ſoutient l'atteinte des trois lances ſans en être ébranlé; il renverſe, ſans connoiſſance, celui qu'il frappe de la ſienne; & mettant l'épée à la main, il bleſſe, il met les deux autres en déſordres, & les force à lui crier merci. Auſſi généreux que redoutable, il leur pardonne: il entre en explication avec eux, il apprend qu'ils ſont tous trois frères du Chevalier bleſſé, & que, ſur le rapport de leur belle-ſœur qui leur a dit qu'il venoit de tuer un de ſes parens, & de bleſſer à mort ſon mari, ils ont pris le parti de l'attaquer. Pendant cette explication, Gandalin voyant cette femme s'évader entre les arbres, l'arrêta, & la conduiſit à ſes beaux-frères. Le Damoiſel leur dit: Chevaliers, le motif de votre vengeance a pu vous paroître légitime, & mérite d'être excuſé; mais venez apprendre de la bouche de votre malheureux frère juſqu'où cette furie a oſé porter la ſienne, & le menſonge qui vous a ſéduits. A ces mots, il les conduit à l'hermitage où le bleſſé qui

commençoit à reprendre un peu de force, confirma devant ſes frères le rapport qu'il avoit fait au Damoiſel. Ces trois frères ſe jettent à ſes genoux, lui crient de nouveau merci. Tout ce que j'exige, leur dit-il, c'eſt qu'un de vous reſte auprès du bleſſé, & que les deux autres conduiſent cette méchante femme à la Cour du Roi d'Ecoſſe, comme ſouverain qui doit décider de la punition qu'elle mérite, & vous direz à ce Prince que c'eſt le nouveau Chevalier qui vous envoie à ſes genoux : les Chevaliers jurerent de lui obéir.

Après avoir paſſé la nuit dans l'hermitage, les Chevaliers partirent pour ſe rendre près de Languines, & le Damoiſel reprit ſon chemin, en traverſant la forêt.

Au moment d'arriver dans une étoile formée par pluſieurs routes, il vit approcher deux Demoiſelles bien montées, dont l'une portoit une forte lance qu'elle vint lui préſenter de bonne grace. Jeune Chevalier, lui dit-elle, prenez cette lance qui bientôt vous ſera néceſſaire pour ſauver la maiſon dont vous tirez votre exiſtence : apprenez que vous m'êtes parfaitement connu, & que vous m'êtes bien cher, comme un défenſeur dont je dois recevoir du ſecours dans les plus grands périls de ma vie. Le Damoiſel

eût bien désiré la faire expliquer un peu plus clairement ; mais à peine eut-il reçu la lance, que la Demoiselle le salua d'un air riant, & partant à toute bride, elle disparut à ses yeux comme un éclair.

L'autre Demoiselle lui dit : Seigneur, sur le rapport que la Demoiselle à la lance m'a fait, en me disant qu'elle la destinoit au meilleur Chevalier du monde, permettez moi de vous suivre jusqu'à ce que je voie l'accomplissement de ce qu'elle vient de vous annoncer. Le Damoisel étoit trop poli pour n'y pas consentir, & rien n'étoit plus commun alors que de voir des Princesses & des Demoiselles du plus haut parage se mettre sous la garde des Chevaliers, & passer souvent la nuit avec eux au fond des forêts, sans qu'aucune eût jamais occasion de se plaindre d'eux : l'amour & le silence, le respect, ou la fidélité pour leur Dame, mettent toujours à couvert l'honneur des belles voyageuses.

Le tendre & toujours présent souvenir d'Oriane, troubla bien le repos du Damoisel pendant la nuit suivante ; mais il assura pleinement la tranquillité de celle que la Demoiselle passa près de lui.

Dés que l'aube du jour parut, ils se remirent en marche : au bout de quelques heures, ils s'ap-

perçurent qu'ils s'étoient égarés ; & la Demoiselle qui croyoit connoître la forêt qu'elle avoit plusieurs fois traversée, s'étant avancée seule vers un carrefour où elle espéra reconnoître la route, elle fut tout-à-coup arrêtée par six rustres couverts de corselets, de brigandines, & armés de haches, qui voulurent lui faire jurer de renoncer à l'amant qu'elle aimoit, ou de forcer cet amant à passer au service du Roi Abyes, pour le secourir dans la guerre qu'il faisoit au Roi des Gaules. Le premier mouvement de cette Demoiselle, fut d'appeler le Chevalier son-conducteur, à son secours ; & celui du Damoisel fut d'y voler, & de renverser sur la poussière ceux qui vouloient lui faire violence. Il achevoit de la rassurer, lorsqu'il fut lui-même troublé par un bruit d'armes & de combattans, qui paroissoit venir d'un château voisin. Le Damoisel s'en approche en diligence ; il en voit sortir un jeune Ecuyer couvert de sang, qui s'écrie : Se peut-il que la fleur de la Chevalerie périsse sans secours, pour n'avoir pas voulu prêter un serment qu'il lui seroit impossible de pouvoir tenir ? Le Damoisel ne balance pas à se jetter dans la porte du château, & le premier objet qui le frappe, c'est le Roi Perion, entouré de morts & de mourans tombés sous sa redoutable épée ; mais

épuisé par les coups qu'il a portés, & ne se défendant plus qu'à peine contre plusieurs Chevaliers, à la tête d'un grand nombre de gens armés qui l'attaquent de toute parts. Le Damoisel fond sur eux comme un faucon, armé de la lance qu'il a reçue ; il fait mordre la poussière à ceux qui lui résistent, il met les autres en fuite, & dégage le Roi Périon qui, reprenant sa premiere vigueur, achève la défaite de ces brigands, & les poursuit avec le Damoisel dans les détours du château qu'ils parcourent pour se dérober à la mort.

Le hasard conduit les deux braves chevaliers à l'appartement du Maître du château : ils le cherchent, & trouvent en lui le vieillard le plus décrépit, & dans l'impuissance de sortir d'un lit où il paroît près de sa dernière heure : cependant l'amour de la vie le porte encore à leur crier merci. Perion l'interroge, & le vieillard lui apprend que ne pouvant plus porter les armes, & secourir son petit-neveu Abyes, dans la guerre qu'il vient de commencer, il a dressé cette embuscade pour forcer tous les Chevaliers qui passeront près de son château, de marcher à son service.

Périon se fait donner les clefs des prisons, & délivre plusieurs Chevaliers que le vieillard y

tenoit dans les fers, pour les punir de n'avoir pas voulu prêter le ferment qu'il en exigeoit : il reconnut plufieurs de fes fidèles fujets ; & fon premier foin, après les avoir délivrés, fut d'aller avec eux pour remercier le Chevalier qui l'avoit fecouru. Perion le pria vainement de fe faire connoître, le Damoifel s'en défendit long-temps avec modeftie ; mais la Demoifelle, qui le fuivoit depuis trois jours, l'arrêta comme il paroiffoit prêt à s'éloigner : Sire Chevalier, lui dit-elle, la Demoifelle à la lance ne m'a point trompée ; j'en ai affez vu depuis qui je vous fuis, pour être fûre que vous êtes un des premiers Chevaliers du monde : je pars pour aller remplir ma miffion, & vous devez du moins me laiffer voir celui dont le fouvenir doit être à jamais gravé dans ma mémoire. Le Damoifel ne put lui refufer d'ôter fon cafque, & Perion le reconnoiffant, courut pour le ferrer dans fes bras : le Damoifel fit tous fes efforts pour baifer la main qui l'avoit armé Chevalier, & lui renouvella le ferment de l'aller fervir, & de le fuivre dans peu de jours.

Le Damoifel, par un fecret preffentiment, pria la Demoifelle de lui dire qu'elle étoit la miffion dont elle étoit chargée. Je vais, dit-elle, à la Cour du Roi d'Ecoffe, de la part de Lif-

vard, Roi de la Grande-Bretagne, pour le remercier d'avoir gardé la Princesse Oriane dans sa Cour, & le prier de la renvoyer dans la sienne.

Au seul nom d'Oriane, le Damoisel fut si saisi, que tout son sang se retira vers son cœur; une pâleur mortelle altéra les beaux traits de son visage; il chancela, & seroit tombé, si le Roi Perion ne l'eût retenu dans ses bras.

Quelques instans après, revenu & honteux de sa foiblesse, il dit à la Demoiselle avec un profond soupir: Puisque vous avez voulu malgré moi me connoître, mettez aux pieds de la divine Oriane celui qui n'ose encore se nommer son Chevalier, mais qui conserve à jamais ce titre glorieux dans son ame.

La Demoiselle partit: elle arriva dès-le lendemain à la Cour de Languines, où les deux Chevaliers qui conduisoient la méchantefemme, l'avoient précédée d'un jour; ils venoient d'y célébrer la valeur & la générosité du Damoisel de la mer, & la jeune Oriane avoit éprouvé les émotions les plus douces en les écoutant; mais elles redoublèrent bien vivement, lorsque la Messagère du Roi son père raconta les derniers exploits du Damoisel, & sur-tout lorsqu'elle dit en particulier à cette Princesse, le trouble

que le nom seul d'Oriane avoit excité dans son ame.

La méchante femme expia son crime dans les flammes ; & les deux Chevaliers offrirent leurs bras à Languines, pour passer en Gaule avec l'armée qu'il préparoit. Ici l'Auteur s'interrompt pour parler du jeune Galaor, que le géant Balan avoit enlevé ; il nous apprend que cet enfant croissoit en force & en beauté, & que le géant l'ayant jugé en état d'être bientôt armé Chevalier, le retira des mains de l'Hermite, & le garda pendant un an près de lui, pour l'exercer à manier un cheval, & à se servir de ses armes avec adresse.

Perion s'étant séparé du Damoisel de la mer avec regret, marcha vers la côte, & fut assez heureux pour trouver un vaisseau prêt, & pour repasser dans ses Etats où sa présence étoit bien nécessaire. Abyes avoit déja pénétré dans le centre de la Gaule à la tête d'une armée formidable, & s'approchoit de la Capitale où la Reine Elisène & la Princesse Mélicie s'étoient renfermées. Perion avoit laissé le Prince Agrayes, avec une partie du secours qu'il devoit conduire, près du port d'Aberdour. Agrayes avoit établi, près de cette ville, un camp dans lequel il attendoit le second détachement qui devoit le

joindre ; & le Damoifel de la mer, inftruit du temps où ce détachement devoit arriver, fe promettoit bien d'y rejoindre à temps fon ami ; mais, enflammé par le defir de mériter le titre de Chevalier de la belle Oriane, il profitoit de ce délai, pour chercher des occafions d'acquérir de la gloire *.

Le Damoifel ne fut pas long-temps fans en trouver une ; à peine fe fut-il féparé de Périon, qu'il apperçut de loin le donjon des tours d'une forterefſe ; il fuivit une des avenues de ce château, d'où bientôt il vit fortir une femme échevelée, dont les habits étoient en défordre, & qui jettoit de grands cris. Le Damoifel court au-devant d'elle, & lui dit qu'il eft prêt à la fecourir. Ah Dieux ! s'écria-t-elle par un premier mouvement, il vous eft impoffible de réparer le tort que l'indigne Galpan, maître de ce château, vient de me faire : vous ne pourriez que me venger ; mais ce feroit bien vainement que vous oferiez l'entreprendre. A ces mots, elle s'arrache les cheveux, & continue à

* Je dois avertir une fois pour toutes, que je me fuis permis de changer quelquefois la fuite de la narration, lorfque j'ai cru pouvoir y mettre plus d'ordre, & amener les événemens avec plus de vraifemblance & d'intérêt.

montrer un désespoir, qui fit juger au Damoisel qu'il devoit avoir la discrétion de ne la pas questionner sur l'espèce d'injure qu'elle avoit reçue. Le temps des grands Saints & des Héros fut presque toujours aussi celui des grands criminels : & peut-être avons-nous à nous consoler d'être un peu dégénérés des sentimens sublimes qui exaltoient les ames des premiers, en vivant dans un siècle où des mœurs plus douces & des loix plus sages nous mettent à couvert des attentats des seconds.

Galpan, en effet, s'étoit rendu bien coupable, & le Damoisel, dont l'ame vertueuse étoit épurée par son amour pour Oriane, se sentit enflammé de courroux, & du desir de punir le plus lâche & le plus atroce de tous les crimes. Suivez-moi, cria-t-il, & venez voir laver votre injure dans le sang de ce monstre. A ces mots, il s'avance vers la porte du château, d'où soudain une troupe en armes lui défend l'entrée : le Damoisel, animé par la colère comme par son courage invincible, fond sur cette troupe, l'enfonce, en fait un massacre affreux ; & bientôt achevant de la dissiper, il pénetre dans la grande cour du château.

Le coupable Galpan avoit eu le temps de s'armer, pendant que ses soldats avoient fait quel-

que résistance : doué d'une force prodigieuse & d'un courage féroce, il crut triompher facilement d'un adversaire épuisé par un combat sanglant; il fondit comme la foudre sur le Damoisel, brisa sa lance sans l'ébranler; & soudain, se frappant l'un & l'autre à coups d'épée, en peu d'instans la cour fut couverte du débris de leurs armes : le combat fut long & opiniâtre, & le Damoisel vit couler son sang; mais enfin, portant le coup le plus terrible sur le casque de son ennemi, l'acier brisé ne peut en ralentir la force, Galpan tombe sanglant & sans connoissance sur l'encolure de son cheval, & d'un revers le Damoisel fait rouler sa tête sur la poussière : sur le champ il descend de cheval, relève cette tête, & la présente à la Demoiselle outragée. La Demoiselle rejetta cette tête avec horreur, mais elle conserva précieusement le casque enfoncé du traître; & pénétrée de reconnoissance pour le Damoisel, elle crut ne pouvoir rien faire de mieux, pour sa gloire, que de partir sur le champ pour la Cour de Languines, & d'y porter ce casque comme le gage de la nouvelle victoire que le Damoisel venoit de remporter sur le redoutable Galpan. Cette Demoiselle étoit envoyée par la Princesse Olinde, fille du Roi de Danemarck, au Prince Agrayes, qu'elle ai-

moit & dont elle étoit adorée. C'est cette même Demoiselle, connue sous le nom de la Demoiselle du Danemarck; qui s'attacha depuis au service de la belle Oriane. Elle dissimula sa cruelle aventure, & fut assez heureuse pour n'être pas forcée à la découvrir.

Oriane fut plus émue que jamais, par le récit que lui fit cette Demoiselle; mais elle auroit eu peine à cacher son trouble & sa douleur, lorsqu'elle lui dit que le Damoisel avoit été légérement blessé, si la Princesse Mabille qui l'avoit vue pâlir, & prête à s'évanouir, ne l'avoit prise dans ses bras, & ne l'avoit soutenue jusqu'à son appartement: c'est-là que, donnant un libre cours à ses larmes, elle ne put s'empêcher d'ouvrir son cœur à Mabille; & cette charmante amie, digne de sa confiance, apprit ainsi à quel point le Damoisel de la mer étoit aimé.

Que ce tendre amant eut été heureux, s'il eut osé le croire! mais, loin de former le plus léger espoir, toutes les réflexions qu'il faisoit sur son état présent, étoient désespérantes. Qui suis-je, hélas! se disoit-il, pour oser élever mon amour & mes vœux jusqu'à l'héritière de la grande Bretagne? moi, malheureux abandonné dès ma naissance, & qui suis peut-être destiné à ne jamais connoître ceux à qui je dois le jour!

Oriane ! divine Oriane ! ah ! vous ne pourriez entendre mes plaintes ſans en être offenſée, & je dois condamner mon malheureux amour au ſilence.

Le ſang qui couloit des bleſſures que le Damoiſel avoit reçues, l'obligea de reſter pendant huit jours dans le château d'un des Chevaliers qu'il avoit délivrés des priſons de Galpan. Dès que ſes forces lui permirent de porter les armes, il prit le chemin d'Aberdour, pour y rejoindre le Prince Agrayes, qu'il prévoyoit devoir arriver vers ce port dans le même temps : il marchoit lentement, toujours occupé de ſon amour, & ſe plaignant du ſort malheureux qui mettoit une barrière inſurmontable entre ſon état & celui de la beauté qu'il adoroit. Le Damoiſel, dans ſa rêverie profonde, ne s'étoit point apperçu qu'un Chevalier ſorti du camp d'Agrayes, dont il approchoit, avoit marché doucement à côté de lui, ſans chercher à le diſtraire de ſes plaintes. A la fin, ce Chevalier croyant ſe faire un jeu du trouble & de l'état douloureux où le Damoiſel étoit plongé, l'arrête, & lui dit : Vraiment, Chevalier, il ſe peut bien que vous vous rendiez juſtice ; mais puiſque vous aimez une Dame ſi parfaite & de ſi haut parage, nommez-la donc ; peut-être s'en trouvera-t-il

vera-t-il un autre plus digne que vous de porter ses chaînes. En tout cas, lui répondit le Damoisel avec dédain, je ne crois pas que ce fût vous qui puissiez l'être. A ces mots, ce Chevalier ébranle sa lance, s'affermit sur ses étriers, & semble menacer le Damoisel : tous les deux d'un même temps s'éloignent, mettent leurs lances en arrêt, fondent l'un sur l'autre, & le Damoisel de la mer lui fait vider les arçons, & l'étend sur l'herbe. Un autre Chevalier du camp d'Agrayes, voit la chûte de son compagnon, & s'avance en défiant le Damoisel, qui lui fait éprouver le même sort. Le Prince Agrayes qui se promenoit alors à la tête de son camp, voyant la défaite de ses deux Chevaliers, se saisit d'une forte lance, & court au-devant de leur vainqueur qu'il défie ; mais le Damoisel, reconnoissant le Prince d'Ecosse son frère d'armes & son ami, baisse jusqu'à terre le fer de sa lance ; &, délaçant son casque qu'il arrache de sa tête, il se fait reconnoître par Agrayes, & vole dans ses bras. Agrayes plaisante beaucoup les deux Chevaliers qui revenoient à pied, bien honteux d'avoir été si facilement vaincus ; mais il s'en consolèrent en reconnoissant le Damoisel de la mer, dont la renommée étoit déjà si brillante. Agrayes qui n'attendoit plus que son ami pour

s'embarquer, fit partir son armée des ports d'Aberdour & de Palingues ; le vent le plus favorable le porta dans trois jours dans la Gaule où son armée débarqua sans obstacle, au port du Havre de Galfrein, au moment où le Roi Perion avoit le plus besoin d'un prompt & puissant secours.

Agrayes & le Damoisel apprirent avec douleur, en débarquant, que le Roi Perion, après plusieurs échecs, avoit été forcé de se retirer dans la forte ville de Baldaen, avec l'élite de ses Chevaliers, pour y veiller à la sûreté de la Reine Elisène & de la jeune Princesse Mélicie, qui s'étoient renfermées dans cette place ; & que l'armée d'Abyes, fortifiée par celle de Galin, Duc de Normandie, & par un renfort que le Duc Aganil, neveu d'Abyes, avoit amené, formoit déjà la circonvallation de cette place.

Agrayes ne perdit pas un moment pour marcher avec ses braves Ecossois au secours de Perion ; &, forçant un des quartiers de l'armée d'Abyes, il entra dans Baldaen avec les drapeaux & la dépouille des premiers ennemis qu'il avoit combattus. Perion se crut invincible avec Agrayes & le Damoisel de la mer ; il les conduisit à la Reine qui reçut son neveu Agrayes

dans ſes bras. Perion lui préſenta le Damoiſel de la mer, comme ſon libérateur : le jeune Chevalier fléchit le genou pour baiſer la main d'Eliſène qui fut ſurpriſe de ſa beauté, & ſurtout de ce que dans un âge ſi tendre, il ſe fût illuſtré déjà par les actes les plus héroïques. Emue juſqu'au fond de l'ame, en fixant ſes yeux ſur le jeune Chevalier, elle ne put s'empêcher de ſe dire en elle-même : Hélas ! le fils que j'ai perdu ſeroit de ſon âge, & peut-être il eût acquis déjà une auſſi brillante renommée. Un mouvement involontaire lui fit paſſer ſes bras autour du col du Damoiſel. De quels heureux parens, lui dit-elle, avez-vous reçu le jour ? Hélas ! Madame, répondit-il, je l'ignore encore; mais ſi j'oſois en croire une Demoiſelle inconnue, qui prétend en être inſtruite, je n'aurois pas à rougir de ma naiſſance. Perion remarqua l'attendriſſement de la Reine pour le Damoiſel, & ne l'attribua pour lors qu'à la reconnoiſſance qu'elle avoit des grands ſervices qu'il en avoit reçus.

Il voulut que le Damoiſel logeât dans ſon palais; & l'on remit au lendemain matin à délibérer ſur les moyens d'attaquer & de repouſſer les aſſiégeans avec avantage.

Le Damoiſel parut au Conſeil, les yeux

rouges & humides encore de larmes ; il avoit passé presque toute la nuit à réfléchir sur son état incertain, la question de la Reine lui rappellant celle que la belle Oriane pourroit en tous les temps lui faire ; & , quoique résolu de perdre la vie, ou de se rendre digne du nom de son Chevalier, nulle espèce d'espérance ne flattoit son cœur, que jamais cette charmante Princesse daignât lui en faire porter un plus glorieux & plus doux encore.

Oriane, de son côté, n'étoit pas plus tranquille ; sa seule consolation étoit de cacher souvent ses larmes dans le sein de sa tendre amie, la Princesse Mabille : elle frémit en apprenant qu'elle touchoit au moment d'en être séparée.

Le Roi Lisvard son père, ayant dompté les rebelles & pacifié la grande Bretagne, ne put se priver plus long-temps d'une fille si chère ; il fit partir trois grands vaisseaux de guerre avec cent Chevaliers, commandés par Galdar de Rascuit, célèbre & ancien Chevalier, pour servir d'escorte à la Princesse sa fille, que Galdar avoit ordre de redemander au Roi Languines, après l'avoir remercié de l'asyle agréable dont elle avoit joui dans sa Cour, & lui avoir présenté de sa part cent chevaux & cent

chiens, les plus beaux que la grande Bretagne eût produits.

Galdar s'acquitta de sa commission avec noblesse. Languines y répondit en montrant le plus grand attachement pour Lisvard; il fut bientôt à même de lui en donner la preuve la plus touchante : les cris de quelques femmes, qui partoient de l'appartement d'Oriane, l'y firent entrer avec précipitation. Il trouva cette jeune Princesse & sa fille Mabille sans connoissance, se serrant dans leurs bras & baignées de larmes. Languines & Galdar partagèrent leurs soins entr'elles; ils parvinrent à les faire revenir; & les premiers mots que ces deux tendres amies proférèrent, furent que c'étoit leur arracher la vie que de les séparer. Galdar attendri, proposa de lui-même à Languines de confier la Princesse Mabille à sa garde, l'assurant que son maître la recevroit comme une seconde fille, & que Mabille seroit traitée dans sa Cour comme l'égale d'Oriane. Languines consentit sans peine à laisser partir sa fille; & Oriane voulut se jetter avec elle à ses genoux, pour l'en remercier. Le vent se trouvant favorable, le départ des Princesses fut marqué pour le lendemain : Oriane s'occupa le reste du jour à mettre en ordre ce qu'elle avoit de plus précieux. Les tablettes & l'anneau

que le Damoisel de la mer lui confia lorsque Gandales les lui fit remettre, tombèrent les premiers entre les mains d'Oriane. Saisie en les voyant par la passion qui maîtrisoit son ame, elle les serre dans ses mains ; elle sent la cire qui s'écrase ; un billet que cette cire renferme s'offre à ses yeux ; son cœur palpite ; elle ouvre ce billet en frémissant ; elle a peine à en croire ses yeux lorsqu'elle lit : *Cet enfant est fils d'un grand Roi, & se nomme Amadis.......* Ah ! s'écria-t-elle, mon cœur ne m'a point trompé. Ah ! cher Amadis, je peux donc t'aimer sans avoir à rougir de mon choix. Le second mouvement d'Oriane fut de voler chez son amie, & de lui faire part de son bonheur & de sa découverte.

Lorsque les premiers momens de surprise furent passés, Mabille fit sentir à son amie combien il étoit important de cacher ce secret aux deux Cours d'Ecosse & de la grande Bretagne, & combien il l'étoit également que le Damoisel de la mer en fut informé, & reçût ces marques authentiques, propres à lui faire reconnoître ceux dont il tenoit le jour.

Mabille connoissoit l'adresse & la fidélité de la Demoiselle de Danemarck, qui, depuis le message important qu'elle avoit fait au Prince

Agrayes son frère, étoit restée auprès d'elle. fut cette Demoiselle que ces Princesses choisirent pour aller promptement dans la Gaule chercher le Damoisel de la mer, lui porter ces signes précieux, & une lettre de la main des deux Princesses, dans laquelle elles lui faisoient savoir leur départ pour la grande Bretagne.

La vertu la plus pure, la prudence, la modestie, ont beau retenir une main que conduit l'amour ; il est impossible qu'il ne la force à tracer quelques traits qui le caractérisent. Oriane ne put s'empêcher d'écrire : « Puisse Amadis » retrouver son père, & revenir bientôt victo- » rieux à Vindisilore, faire partager sa joie & » ses triomphes à ses fidèles & anciens amis ! » La Demoiselle de Danemarck s'embarqua dès le lendemain pour la Gaule ; & le même vent qui portoit les vaisseaux que montoient ces Princesses à l'embouchure de la Tamise, lui étant favorable, elle fit en trois jours le trajet, & arriva sans accident à la ville de Baldaen où la valeur des assiégés tenoit toujours une porte libre, pour recevoir des vivres & des secours.

De grands événemens étoient arrivés en ce siège, depuis qu'Agrayes & le Damoisel de la mer avoient joint le Roi de Gaule.

Abyes, fier de sa puissance, du nombre de Chevaliers renommés, & de l'armée qu'il avoit sous ses ordres, n'apprit qu'avec une sorte de dédain que Perion venoit de recevoir du secours. Il ne suffira pas (dit-il aux Princes & aux Chevaliers qui l'entouroient) pour donner l'audace à Perion de sortir de ses murs, & de nous combattre. Les Ducs de Normandie & d'Aganil, desirant flatter son orgueil, le confirmèrent dans cette opinion; mais, lui dirent-ils, votre armée est assez nombreuse pour la partager, & notre seule ressource est de tromper les Gaulois, pour les attirer au combat; dès demain nous nous présenterons près des murs de la ville avec un assez petit nombre de troupes pour les encourager à nous attaquer. Après un léger combat, nous feindrons de vouloir nous dérober à leurs coups, & nous nous retirerons avec un désordre apparent jusqu'à la forêt voisine, où vous pouvez vous cacher avec le gros de votre armée; alors, nous ralliant & faisant ferme, il vous sera facile d'envelopper les Gaulois, de couper leur retraite, & de vous emparer des postes de Baldaen. Abyes approuva ce projet, dont l'exécution fut remise au lendemain. Pendant ce temps le brave Agrayes & le Damoisel de la mer formoient celui de faire une vigoureuse sortie à la

pointe du jour, & de battre les quartiers des assiégeans.

Les troupes commandées des deux côtés, s'étant portées à leur destination avant l'aurore, Agrayes fut surpris de trouver celles des ennemis sous les armes, & de leur voir porter quelques échelles, comme si les Irlandois eussent osé se disposer à l'escalade de la place qu'ils défendoient : indignés de cette audace, il font ouvrir les portes, & fondent, la lance en arrêt, sur les ennemis qui s'ébranlent en même temps pour charger. Ce premier choc fut terrible. Le Duc de Normandie & Aganil, qu'Agrayes & le Damoisel avoient choisis, comme étant les plus apparens, furent renversés, & leurs Ecuyers ne purent les remonter qu'avec peine : Agrayes & le Damoisel perçant jusqu'aux derniers rangs, renversèrent de même tout ce qui s'opposoit à leurs efforts ; la mêlée devint bientôt si furieuse & si générale, que Galin & Aganil ne furent plus à temps d'exécuter leur premier projet, & de se retirer vers Abyes. Furieux d'avoir été abattus, ils rallient autour d'eux leurs plus braves Chevaliers, & cherchent les adversaires qui leur ont fait essuyer ce premier affront ; ils les reconnoissent bientôt aux grands coups qu'ils portent, & que les Irlandois ne peuvent plus

soutenir ; ils fondent sur les deux redoutables Chevaliers, avec l'avantage du nombre, & leur auroient fait courir le plus grand risque, si, dans ce moment, le Roi Perion ne fût accouru à leur secours, à la tête de quelques escadrons. Perion arriva à temps pour soutenir les deux Chevaliers ébranlés par le choc d'un grand nombre de lances ; alors l'un & l'autre s'attachent au combat avec les deux Ducs du parti d'Abyes ; mais la victoire n'est pas long-temps incertaine, le Damoisel fend le casque & la tête d'Aganil, neveu d'Abyes, le jette mort entre les pieds des chevaux ; & d'un même tems, trouvant sous sa main le Duc de Normandie, qui reculoit aux coups qu'Agrayes lui portoit, il lui fait voler la tête, du revers de son épée.

La fuite qui, dans le projet ne devoit, qu'être simulée, devint alors générale dans les troupes que les deux Ducs avoient conduites au combat: le plus grand nombre court vers la forêt. Un Chevalier blessé arrive des premiers près d'Abyes, & lui apprend la mort du Duc de Normandie & de son neveu. Abyes, outré de douleur & de rage, sort à la tête des troupes fraîches & nombreuses embusquées dans la forêt ; il fond sur les Gaulois qu'il surprend dans

le désordre d'une armée victorieuse, qui croit n'avoir plus à poursuivre qu'un reste de fuyards; le Roi Perion soutient, en pliant un peu, ce premier effort; &, commandant ses troupes en général expérimenté, il fait retirer son armée par échelons sur la ville, en présentant toujours un front impénétrable à son ennemi.

Le Chevalier blessé, par qui Abyes avoit appris la mort d'Aganil & du Duc de Normandie, après avoir fait bander sa plaie, avoit eu le courage de rejoindre son Roi, & combattoit aux premiers rangs à ses côtés. Ce fut lui qui fit connoître à ce Price le Damoisel de la mer, comme le Chevalier dont le bras venoit de le priver de son neveu & du Duc de Normandie : plusieurs fois Abyes s'élança contre le Damoisel, ils se portèrent des coups terribles; mais des flots de combattans les ayant toujours séparés, & Abyes voyant le Damoisel prêt à rentrer dans la place avec une des dernières troupes de cette arrière-garde : Arrête, Chevalier, s'écria-t-il d'une voix terrible; tu m'as privé des deux têtes qui m'étoient les plus chères : si ton cœur est sensible à l'honneur, défends la tienne contre moi, & ne refuse pas le combat mortel que je te propose, à la tête de tel nombre de Chevaliers de ton parti que

tu voudras choisir. Roi Abyes, lui répondit le Damoisel, il n'a déjà coulé que trop de sang dans l'injuste guerre que tu fais à Perion : tu me hais pour t'avoir privé de deux Chevaliers qui t'étoient chers ; je te hais pour les ravages que tu fais dans la Gaule, & pour avoir attaqué Perion, Prince aussi loyal que brave : si tu veux accepter un combat seul-à-seul, qui décide du sort de cette guerre, donne-moi ta parole, & reçois la mienne : dès demain la seconde heure du soleil éclairera notre combat, & décidera du destin de cette ville & du reste de la Gaule.

Abyes étoit trop présomptueux, & se croyoit trop supérieur à son adversaire, pour le refuser : les paroles mutuelles furent reçues. Abyes à l'instant fit retirer ses troupes, & laissa le Damoisel de la mer rentrer librement dans Baldaen.

Quelque confiance que Perion eût dans la force & dans la valeur du jeune Damoisel, il ne put s'empêcher de ressentir quelque terreur, en apprenant que son sort & celui de la Gaule dépendroient de l'événement de ce combat ; mais réfléchissant à la justice de sa cause, & pénétré de confiance & d'admiration pour le Damoisel, il accepta les conditions proposées,

& sur-le-champ il envoya un Hérault au Roi d'Irlande, pour les confirmer de sa part.

Perion & Agrayes avoient conduit le Damoisel en triomphe, & comme ayant acquis le prix de cette grande journée, dans la chambre de la Reine Elisène. Cette Reine sentit la même émotion que la première fois; cet attendrissement augmenta lorsqu'elle apprit le combat qui devoit se faire le lendemain; une pâleur mortelle parut sur son visage, & tous ses sens affoiblis la firent tomber presque sans connoissance.

Sur ces entrefaites, on vint dire au Damoisel qu'une Demoiselle inconnue, arrivée en toute diligence, demandoit à lui parler sur-le-champ: il passe seul dans son appartement, c'est la Demoiselle de Danemarck qu'il y trouve: il la reconnoît.... Éperdu de crainte & d'amour, il étend ses bras vers elle....... Ah! Dieux, dit-il, m'apportez-vous ou la vie ou la mort? l'une & l'autre dépendent du sort & de la volonté de la divine Oriane. Rassurez-vous, lui dit la Demoiselle en souriant: hélas! on étoit aussi vivement émue en me faisant partir, que vous me paroissez l'être en recevant les bonnes nouvelles que je vous apporte: ouvrez cette lettre & ce paquet, & remerciez la fortune &

l'amour qui semblent également occupés de votre bonheur.

Qui pourroit exprimer les transports du Damoisel, en voyant sur cette lettre les traits chers & sacrés pour lui de la main de la divine Oriane ? Il les baise mille fois, ses larmes coulent ; ce n'est qu'à la longue qu'il apprend enfin que sa naissance royale est confirmée aux yeux de celle qu'il adore, & qu'il lit l'ordre charmant de revenir victorieux auprès d'elle. Il ouvre enfin les tablettes, il sçait quel est son véritable nom ; mais il ignore encore quels sont ceux qui le lui ont donné : tout ce qu'il lui suffit de sçavoir en ce moment, c'est qu'Oriane ne le dédaigne plus, & qu'il pourra porter avec gloire le nom de son Chevalier.

On imagine sans peine à quel point cette idée & cette première faveur d'Oriane élève encore son courage ; à peine pense-t-il un instant au combat qu'il doit livrer le lendemain ; il est trop sûr qu'Oriane vaincra le téméraire Abyes par sa main : il ne s'occupe que de mille questions précipitées qu'il fait sans ordre à la Demoiselle de Danemarck, il ne les interrompt que pour baiser la lettre d'Oriane : il attache cette lettre sur son cœur; il serre précieusement les tablettes ; il met à son doigt l'anneau qui

les accompagne ; il apprend enfin à la Demoiselle de Danemarck quelles sont les conditions du combat avec Abyes ; il la conjure d'en attendre le succès, & lui promet de partir trois jours après avec elle, pour se rendre aux ordres d'Oriane, à Vindifilore. La Demoiselle de Danemarck ne voulant se faire connoître que du Damoisel, se retira secrétement après avoir rempli sa mission, & lui laissa malgré lui la liberté de retourner près du Roi & de la Reine des Gaules.

La joie qui brilloit dans les yeux du Chevalier, ajoutoit à sa beauté quelque chose de céleste qui lui donnoit l'air d'un demi-Dieu ; & tous ceux qui l'admiroient, crurent trouver dans son air & dans ses regards, des présages certains de la victoire.

Le Damoisel renferma son secret dans son cœur ; mais dans les douces distractions dont il ne pouvoit se défendre, il élevoit tour-à-tour les vœux les plus ardens au Ciel & à sa chère Oriane ; la pureté de son amour lui permettoit d'en faire hommage à l'Etre suprême, & de lui demander de le couronner par de nouveaux bienfaits. Le Roi Perion & le Prince Agrayes le forcèrent à prendre quelque repos, & préparèrent les armes dont il devoit se cou-

vrir pour combattre Abyes. Le lendemain le Damoisel, selon le respectable usage de ce temps, se prépara par la prière à défendre une cause que la justice & son attachement pour Perion lui rendoient chère : ce Prince se revêtit d'armes étincelantes, & voulut sur-tout conserver la bonne épée qu'il avoit déjà si glorieusement éprouvée.

Le son des trompettes annonçoit dans le camp & dans la ville, que l'heure du combat approchoit, lorsque le Damoisel sortit de Baldaen, monté sur un superbe cheval blanc, nourri dans les belles prairies de la Neustrie. Perion portoit son casque, Agrayes portoit son écu, sur lequel deux lions d'azur rampans l'un contre l'autre, étoient peints ; & le fidèle Gandalin portoit sa forte lance. Le redoutable Abyes sortoit en même temps de son camp, monté sur un puissant cheval noir. Surpris de la jeunesse & de la beauté du Damoisel qui n'avoit point encore lacé son casque, & dont les cheveux blonds flottoient au gré du vent sur ses épaules, il dédaignoit dans son cœur un si foible ennemi ; mais, animé par la colère & la douleur que lui causoit la perte de Galin & de son neveu, il sentit une barbare joie en pensant qu'il le sacrifieroit bientôt à sa vengeance.

Le

Le signal du combat fatal est donné par les trompettes ; un profond silence succède à ce son terrible ; les deux Chevaliers courent impétueusement l'un sur l'autre, & se rencontrent au milieu de la carrière ; leurs lances volent en éclats sans qu'ils soient ébranlés ; mais les deux coursiers, ne pouvant résister à l'impétuosité de ce choc, roulent tous les deux sur la poussière. Les deux Chevaliers se relèvent avec la même légéreté, & tirant leurs redoutables épées, ils s'attaquent avec une égale fureur. La vengeance & l'importance du combat animoient le courage d'Abyes : mais que ces sentimens étoient foibles en comparaison de celui qui pénétroit le Chevalier d'Oriane ! L'heureux & brave Damoisel sentoit qu'il avoit la lettre d'une maîtresse adorée, attachée sur son cœur ; les coups qu'il recevoit lui paroissoient légers, ceux qu'il portoit étoient terribles ; le sang des deux combattans commençoit à rougir la terre ; mais l'amour, animé par l'espoir, est une source de vie qui sembloit renouveller celui du Damoisel. Abyes fut le premier à sentir qu'il perdoit haleine, & que son bras s'appesantissoit : Le jour qui nous reste, dit-il au Damoisel, nous permet d'interrompre pendant quelque temps ce combat ; ta valeur me force à t'estimer ; & si tu ne

m'avois pas privé de celui qui m'étoit le plus cher, je regretterois d'être obligé de te donner la mort. Roi Abyes, regrette plutôt de t'être exposé follement aux hasards d'une guerre injuste, dit le Damoisel, & songe à défendre ta tête que je dois à Perion & à la Gaule opprimée. A ces mots, ces deux combattans se chargent avec plus de fureur que jamais ; à peine leur reste-t-il quelques fragmens de leurs écus pour se couvrir : le Damoisel reçoit sur son casque un coup qu'il ne peut parer ; ses yeux étincellent, se ferment un instant ; mais en les rouvrant, il reconnoît la Demoiselle de Danemarck, qui s'étoit cachée parmi les spectateurs ; il voit celle qui racontera son combat à la belle Oriane ; cette idée lui rend toutes ses forces ; sa légéreté, l'impétuosité de ses coups eussent fait croire, en ce moment, qu'il ne faisoit que de commencer à combattre. Abyes, perdant son sang par une infinité de blessures, fait un dernier effort pour porter un coup que le Damoisel pare avec son épée dont en même temps il frappe le jarret découvert d'Abyes qui tombe presque sans force sur la poussière. Le Damoisel court sur lui, lui arrache son casque : Tu es mort, lui crie-t-il, si tu ne te reconnois vaincu. Oui, je le suis, répondit Abyes d'une

voix mourante, & je reçois la punition de mon injuste entreprise : mais tu dois être aussi généreux que vaillant : procure-moi la consolation d'un Chevalier Chrétien, avant que j'expire. Je vais donner ordre à mes Généraux de sortir de la Gaule ; pour toi, brave Chevalier, fais honneur à la victoire que tu remportes sur moi, par de nouveaux exploits : je te pardonne ma mort, & te prie de me conserver dans ta mémoire.

A ces mots, le Damoisel attendri relève Abyes entre ses bras ; il appelle ses Généraux & le leur remet, en versant des larmes. Abyes exécute ce qu'il a promis, & ce qu'il dessine avant que d'expirer ; & le Damoisel, vainqueur, est reçu dans les bras de Perion & d'Agrayes, qui le font rentrer triomphant dans la cité qu'il vient de délivrer.

On arrête son sang ; Elisene fait visiter en sa présence ses blessures qui se trouvent légères ; les soldats & les peuples s'attroupent ; ils demandent à voir leur libérateur ; on le porte sur un balcon, & toutes les voix s'élèvent en criant : Que béni soit le vainqueur d'Abyes ! vive, vive le libérateur de la Gaule.

Peu de jours suffirent pour fermer les blessures du Damoisel de la mer ; & l'impatience

qu'il avoit de partir avec la Demoiselle de Danemarck, pour se rendre auprès de sa chere Oriane, le pressoit d'essayer ses forces. Un matin qu'il prenoit l'air dans une riche galerie, voisine de son appartement, il y trouva l'Infante Melicie toute en larmes. Qu'avez-vous donc, charmante petite Princesse, lui dit-il tendrement ? Ah ! Damoisel, je suis perdue. Ah Dieu ! que va dire papa Roi ? Il m'a prêté par complaisance un anneau d'or, qui lui est bien cher. Hélas ! je viens de le perdre en jouant, & je ne sais où me cacher.

Mais, dit en souriant le Damoisel, cet anneau seroit-il donc si précieux qu'il ne put être remplacé ? voyez si vous pourriez rendre celui-ci pour l'autre. A ces mots, il tire celui qu'Oriane lui avoit envoyé, & le lui présente. La petite Melicie le regarde : Ah ! méchant que vous êtes, s'écrie-t-elle, pourquoi me le faisiez-vous chercher ? où l'avez-vous donc trouvé ? A ces mots, elle le quitte en sautant de joie, & court le porter à Perion, qui le remet à son doigt. Quelques momens après, Perion vient se promener dans cette même galerie d'où le Damoisel venoit de se retirer ; il apperçoit quelque chose de brillant sous un tabouret ; il le ramasse, & voit, avec une surprise extrême que c'est un anneau

absolument semblable au sien. Il fait appeller Melicie, il lui demande quel est celui qui a fait retrouver l'anneau qu'elle avoit égaré. Eh! vraiment, dit-elle, c'est ce malicieux Damoisel de la mer, qui s'est levé de son lit tout exprès pour me le faire chercher.

Perion ne répondit rien, mais il courut se renfermer dans son cabinet, où, comparant les deux anneaux, il reconnut qu'ils étoient parfaitement semblables, & que l'un des deux ne pouvoit être que celui qu'il avoit donné à Elisene, lorsque la bonne Dariolette s'étoit occupée des premières cérémonies de son mariage avec cette belle Princesse.

Pour la première fois, la tête si sage de Perion conçut quelque ombrage; & l'on tient qu'il en est peu d'assez forte pour résister aux soupçons inspirés par la jalousie. Le Damoisel de la mer étoit charmant, & Perion ne put s'empêcher de se rappeller que la plus tendre émotion agitoit la Reine toutes les fois qu'il paroissoit à ses yeux; le vif intérêt qu'Elisene avoit pris à ses blessures, que souvent elle avoit visitées elle-même, tout concourut à redoubler ses inquiétudes: mais si dans les ames communes ou coupables, la jalousie réalise les soupçons, les cache, & les aggrave elle-même, une ame généreuse

ne peut les dissimuler, & s'en explique bientôt avec celle qu'il estime & qu'il aime.

Perion, plein de candeur, va trouver la Reine dans son cabinet : De grace expliquez-moi, Madame, lui dit-il, comment il est possible que le Damoisel ait un anneau semblable en tous points à celui que je vous donnai pour gage de ma tendresse. Ah! Seigneur, dit-elle, cela n'est pas possible. Mais, reprit Perion, qu'est donc devenu celui que j'espérois qui vous seroit cher, & que depuis ce temps-là je ne vous ai plus vu porter? La Reine ne lui répond rien, se saisit des deux anneaux, les considère longtemps; ses yeux se couvrent de larmes, & tout-à-coup, se jettant à genoux, elle s'écrie : O grand Dieu! daignez confirmer mes soupçons, rendez-moi ce fils si regretté, qui m'a tant coûté de larmes. Perion, surpris & attendri, s'écrie à son tour : Ah! poursuivez, Madame, expliquez-moi ce mystere. Il faut donc vous rappeller, Seigneur, ce secret fatal que je cachai quelque temps à votre tendresse. Hélas! ce fils qui fut le gage de nos premiers amours, nous l'avons perdu tous les deux. A ces mots, elle raconte une seconde fois à Perion toute l'histoire du petit Amadis, & lui jure que c'est ce même anneau qu'elle pendit à son col, avant que Dario-

lette l'exposât au courant de la rivière ; & elle lui apprend en même temps qu'elle mit dans le même berceau, des tablettes qui annonçoient sa naissance, & la riche épée qu'il avoit laissée dans sa chambre en la quittant.

Perion se rappelle à l'instant qu'il fut en effet frappé de la forme de cette épée, dont le Damoisel voulut se servir pour combattre contre Abyes, quoiqu'il n'eût fait que l'entrevoir ; & son cœur s'ouvrant alors aux sentimens impétueux que donne une vive espérance : Ah! courons, chère Elisene, s'écria-t-il, allons éclaircir nos doutes. A ces mots, ils volent tous les deux à la chambre du Damoisel de la mer, qui s'étoit recouché, & qu'ils trouvèrent endormi. Le premier objet qui frappe les yeux de Perion, c'est l'épée pendue au chevet de son lit ; il la prend, la tire & la reconnoît : pendant ce temps, la Reine apperçoit les tablettes & le billet que Dariolette avoit écrit. Ah Dieux ! s'écria-t-elle, le Damoisel est notre fils. Eperdue par les transports qui l'animent, elle le réveille, & lui crie d'une voix tremblante : Ah ! Sire Chevalier, un seul mot ; Gandales est-il votre pere ? Le Damoisel, voyant la Reine les yeux baignés de larmes, la bouche entr'ouverte, & comme entraînée par la passion la plus violente, lui ré-

pond en frémissant : Non, Madame, il ne l'est pas ; je ne suis qu'un malheureux enfant, qu'il trouva dans un berceau flottant sur la mer. Ah! mon fils, ah ! grand Dieu, s'écrie la Reine, qui dans ce moment va se jetter à son col, & qui tombe évanouie entre ses bras : Perion s'écrie à son tour, & se précipite sur le lit, en les serrant tous les deux dans les siens. La voix de la nature parle également à tous les trois, & l'heureux Damoisel ne doute déja plus que ce ne soit son père & sa mère qu'il trouve.

Quels momens pour Amadis, qui dès-lors perdit le nom de Damoisel de la mer! Toute l'étendue de son bonheur se peint à la fois à ses yeux, & remplit son ame : mais bientôt un seul sentiment la fixe & la transporte. Amadis le fils du Souverain des Gaules, devenoit digne de la main d'Oriane : l'espérance enfin naissoit dans son cœur..... Les transports d'Elisene & de Perion, sans être aussi impétueux que ceux d'un amant, étoient aussi tendres : Perion trouvoit un héros dans son fils ; ce héros avoit sauvé sa vie, il venoit de triompher du redoutable Abyes, & de délivrer la Gaule. Eh! quel sentiment plus délicieux que celui de l'heureux père qui doit de la reconnoissance à ses enfans Les aimer, les secourir, ce n'est pour lui que

l'exercice des droits respectifs entre un père & ses enfans ; en être secouru lui-même, c'est les voir s'élever à côté de lui, c'est trouver en eux des amis aussi généreux que tendres ; & la reconnoissance que ce pere doit sentir est un sentiment si doux, qu'il doit avoir pour lui la force & la valeur d'un bienfait.

Le nom d'Amadis, reconnu par son père, retentit dans le palais : on accourt de toutes parts, & les Chevaliers Gaulois (qui furent de tous les temps, & qui seront toujours si fidèles & si passionnés pour le sang de leurs Maîtres) entrent en foule, pour baiser les mains victorieuses du fils aîné de leur Souverain.

Agrayes & Gandalin furent reçus par Amadis comme deux freres. La Demoiselle de Danemarck trouva l'instant de lui dire en secret : Ah ! Seigneur, laissez-moi repartir ; vous vous devez quelque temps à la tendresse de vos proches, & je regrette tous les momens qui retardent le bonheur dont la belle Oriane va jouir. Ce nom adoré fit couler les larmes d'Amadis : Partez, chère amie, lui dit-il ; assurez la Princesse que je ne perdrai pas un moment pour aller à Vindisilore ; &, desirant y rester inconnu de toute la Cour pendant les premiers jours, dites-lui que je monterai le même cheval, & que

je porterai les mêmes armes que vous avez vues lorsque j'ai combattu contre Abyes : à ces signes, vous pourrez me reconnoître.

La reconnoissance d'Amadis rappella bien douloureusement à Perion la perte de son second fils, & le peu d'espérance qu'il avoit de le retrouver, à moins que le Ciel ne fit encore un miracle en sa faveur. Amadis partagea ses regrets, & jura sur le champ de chercher son frère dans toute l'Europe, dès qu'il seroit libre de partir.

Agrayes voyant la guerre finiè, & ne pouvant plus résister à l'amour qui le pressoit de voler en Danemarck auprès de sa belle Olynde dont la Demoiselle de Danemarck avoit porté la lettre peu de jours après qu'Amadis l'eut délivrée des attentats de Galpan, ce Prince confia son amour & son départ à son cousin, & lui jura de venir bientôt le rejoindre pour l'aider dans la recherche qu'il devoit faire de son frère.

Amadis commençoit à se remettre de ses blessures, & à se promener à cheval avec le Roi son père. Un jour, ayant été visiter cette forêt où l'embuscade d'Abyes avoit été dressée, une Demoiselle, montée sur un grand palefroi, s'avance d'un air libre, & saisissant la bride du

cheval de Perion : Roi des Gaules, lui dit-elle, ſouviens-toi de celle qui te dit que tu retrouverois ta perte lorſque l'Irlande perdroit la fleur de ſa Chevalerie ; apprends qu'elle ne la recouvrera que lorſque le brave frère de la Dame couronnée, aſſujettira ſes voiſins à lui rendre de riches & honteux tributs ; mais ce frère périra bientôt lui-même par la main de celui qui doit mourir à ſon tour pour l'amour de celle qu'il aimera le mieux. Urgande eſt ton amie, & t'annonce encore un nouveau bonheur. A ces mots, la Demoiſelle, ſans attendre de réponſe, tourna bride & diſparut dans l'épaiſſeur de la forêt.

» *C'eſt ici que l'ancien Auteur de l'Amadis* » *de Gaule, nous a fait préſumer que ce Roman* » *eſt relatif & preſque contemporain avec ceux* » *de Ruſticien de Piſe ; l'Auteur expliquant ainſi* » *cette dernière prédiction d'Urgande la Dé-* » *connue.*

On vit bientôt après, dit-il, cette prophétie accomplie, lorſque le fier & brave Morhout, frère de la Reine d'Irlande, aſſujettit le Royaume de Cornouailles, & lui impoſa la loi du tribut : mais le brave Triſtan de Léonois, neveu du Roi,

Marc de Cornouailles, en délivra son oncle & ses Etats. Tristan combattit & tua le Morhout, & ce fut le premier des exploits de ce tendre & valeureux Chevalier qui termina sa glorieuse vie, en mourant de douleur & d'amour pour la charmante Reine Yseult.

» *Il est plus que vraisemblable qu'un Auteur* » *Espagnol n'eût point rappellé le Roman de* » *Tristan, écrit en latin, & en France, au com-* » *mencement du douzième siècle ; il est facile aussi* » *de distinguer dans l'Amadis de Gaule, le ton* » *& la marche des Aventures & des récits des* » *premiers Romans François ; comme il est fa-* » *cile de reconnoître la tournure & le caractère* » *national des Espagnols, dans les derniers livres* » *de la suite des Amadis.*

La Demoiselle de Danemarck étoit partie pour la grande Bretagne ; &, quelque sensible que fût Amadis à la tendresse de Perion & d'Elisène, il comptoit & regrettoit tous les jours qu'il passoit éloigné de sa chère Oriane ; une mélancolie profonde commençoit à s'emparer de lui, lorsque Perion lui en demanda la cause. Amadis lui répondit qu'il ne pouvoit jouir d'un moment de tranquillité, jusqu'à ce qu'il eût re-

trouvé son frère, & Perion fut forcé de consentir au départ d'Amadis pour la grande Bretagne & l'Ecosse. Un vent favorable porta ce Prince au port de Bristoie, ville célebre de la grande Bretagne. Il y débarqua comme il avoit promis à la Demoiselle de Danemarck, monté sur le méme cheval blanc, & couvert des mêmes armes dont il s'étoit servi contre Abyes.

A peine étoit-il éloigné de deux lieues du port, qu'il rencontra sur une haquenée très-vîte une Demoiselle qui lui demanda si elle pouvoit espérer de trouver à Bristoie un vaisseau prêt à mettre à la voile pour la-Gaule. Amadis lui ayant demandé quelle raison pressante l'y appelloit, elle lui dit qu'elle y alloit de la part d'Urgande pour y chercher un Chevalier, nommé Amadis, dont elle avoit le plus pressant besoin, & qu'elle appelloit à son secours. Malgré l'amour qui l'entraînoit à Vindisilore, la reconnoissance qu'il devoit à la célèbre Urgande, ne le laissa pas hésiter à se faire connoître, & à suivre la Demoiselle, qui, bien satisfaite, se mit à marcher devant lui pour le conduire à sa maîtresse.

L'Auteur retourne au jeune Galaor, frère d'Amadis, que le géant Gandalac avoit retiré depuis un an des mains de l'Hermite, pour l'instruire dans tous les exercices de la Chevalerie,

Le jeune Galaor, qui regardoit le géant comme son père, le pressoit avec instance de le conduire à la Cour du Roi Lisvard, pour y être armé de la main de ce Prince qui jouissoit également de la réputation d'être un grand Prince & un très-brave Chevalier. Gandalac se rendit à sa prière, & se mit en chemin avec lui.

Trois jours après leur départ, ils arrivèrent à la vue d'un château très-fort tout entouré de marécages, & qui n'étoit abordable que par une chaussée étroite sur laquelle ils apperçurent deux Demoiselles, un Ecuyer, & un Chevalier monté sur un cheval blanc, dont l'écu d'or portoit deux lions d'azur rampant l'un contre l'autre. Bientôt Galaor, appercevant un Chevalier armé sortir la lance en arrêt du château, pria le géant Gandalac de lui permettre de s'avancer pour qu'il pût être à portée de voir de plus près le premier combat qui se fût offert à ses yeux.

Ce combat ne fut pas long, le Chevalier du château fut renversé sans connoissance par celui qui s'avançoit sur la chaussée. Un autre le remplaça, sortit du château d'un air furieux, & attaqua celui qui portoit deux lions sur son écu; mais celui-ci le renversa d'une telle force, qu'il le précipita dans l'eau, où la pesanteur de ses armes le fit noyer à l'instant. Le Chevalier des

Lions s'avançoit toujours sur la chaussée, & il étoit déja près de la porte du château, lorsque trois autres Chevaliers en sortirent & l'attaquèrent tous les trois à la fois.

Celui qu'il attaqua de droit fil fut percé d'outre en outre : les deux autres, le chargeant à coups d'épée, le blessèrent légérement : bientôt il fit tomber mort l'un des deux, & saisissant l'autre, il lui arracha son casque, & lui mit la pointe de son épée sur la gorge. Les deux Demoiselles s'étant avancées aussi-tôt, le Chevalier des Lions demanda quel sort elles destinoient au vaincu. Qu'il me rende sur-le-champ celui qui m'est cher, s'écria l'une, ou tranchez-lui la tête. Ah ! pour Dieu, merci, s'écria le malheureux, prêt à recevoir la mort, & sur le champ vous serez obéie : le Chevalier des Lions suspend le coup mortel, & les ordres du maître du château font amener un Chevalier d'une figure charmante qui court se précipiter aux genoux de la Demoiselle qui l'embrasse tendrement. Une personne assez belle l'avoit suivi, comme entraînée par une force supérieure : Téméraire, lui cria la Demoiselle, oses-tu te jouer à moi ? la mort la plus cruelle va punir ta noire trahison. A ces mots, cette malheureuse créature se jette à terre, & se roule dans une marre d'eau,

en poussant des cris affreux ; elle étoit prête à se rouler jusques dans les profonds fossés du château, lorsque le Chevalier des Lions intercéda pour elle, en disant : Madame, soyez aussi généreuse que puissante : pardonnez à ces deux misérables, & abandonnez-les à leur malheureux sort. Eh bien, dit la Demoiselle, je leur pardonne, mais que désormais ils soient forcés de vivre ensemble. Celle dont les cris furent à l'instant arrêtés, ainsi que le Chevalier vaincu, vinrent se jetter aux pieds du Chevalier des Lions, qui ne put s'empêcher de demander à cette Demoiselle quelle avoit été la cause de l'état cruel où il l'avoit vue ? Ah ! Seigneur, à l'instant qu'elle a parlé, il me sembloit que des flammes me dévoroient de toutes parts, & c'est en me roulant dans l'eau que j'essayois d'en modérer l'atteinte. Tu méritois cette punition, lui dit la Demoiselle triomphante, pour celle dont tu brûlois si témérairement.

Le couple puni s'étant retiré dans le château, le Chevalier des Lions dit à celui qu'il venoit de délivrer : Vous devez aimer bien constamment cette Demoiselle, après ce qu'elle vient de faire pour votre délivrance. Seigneur, dit-il, je l'adorerai toujours, & je sens autant d'amour pour mon aimable Fée, que d'horreur pour l'in-

fâme

femme forcière dont les enchantemens m'avoient fait perdre la raifon & la liberté.

Le jeune Galaor avoit été fpectateur de tous ces événemens ; & plein d'admiration pour le Chevalier des Lions, il court vers le géant Gandalac, & lui dit : Père, je defirois d'être armé Chevalier par le Roi Lifvard, fur fa réputation ; mais, frappé de la valeur héroïque du Chevalier des Lions, permettez que je le préfère, & que je le prie de m'armer Chevalier.

Le Géant approuva fon jeune éleve, qui courut fléchir un genou devant le Chevalier des Lions, en le conjurant de lui accorder un don. Vous êtes fi beau, lui répondit-il, un air fi noble règne dans toute votre perfonne, que je ne peux me refufer à vous l'accorder. Eh bien Seigneur, reprit le jeune Galaor, j'allois à la Cour de Lifvard pour lui demander l'ordre de Chevalerie ; mais ce que je viens de voir, me porte à vous préférer à tous les Rois de la terre. Le Chevalier des Lions, à ces mots, regarde la Demoimoifelle (qui fourioit) & lui dit: A Dieu ne plaife que je laiffe ce charmant Damoifel donner la préférence à fi pauvre Chevalier que moi, fur le brave & puiffant Roi de la grande Bretagne. La Demoifelle prit auffi-tôt le jeune Galaor par la main, & le préfentant au Chevalier ;

N'hésitez plus, dit-elle, d'accorder au Damoisel ce qu'il vous demande, & croyez que l'ordre de Chevalerie & votre bras ne peuvent jamais être employés plus dignement que pour lui, ce que vous connoîtrez encore mieux dans la suite : sachez qu'il est d'un sang royal, & déja digne de la grace qu'il vous demande.

Le Chevalier des Lions n'hésita plus ; & le Damoisel ayant assisté le matin aux saints Offices, ce qui pouvoit remplacer la veille des armes dans un lieu saint, il lui donna l'accolée, & l'embrassa tendrement : aussi-tôt il appella le fidele Gandalin, & lui demanda une épée pour la ceindre au nouveau Chevalier ; mais la Demoiselle lui dit : Prenez plutôt l'épée qui pend à cette branche ; elle est plus belle & d'une meilleure trempe que celle que vous pourriez lui donner. Les deux Chevaliers & Gandalin portent les yeux de tous côtés, & n'apperçoivent rien ; la Demoiselle qui les leur dessille à l'instant, leur dit : Il y a déjà plus de dix ans que je la pendis à cette branche, ayant prévu l'usage que vous en allez faire. A ces mots, le Chevalier des Lions appercevant une riche épée, courut la détacher, & la ceignit au nouveau Chevalier, qu'il serra tendrement dans ses bras, en lui disant : Qui que vous soyez, je sens que vous me devenez bien cher ; & c'est

avec satisfaction que je vois le Ciel vous favoriser: Galaor, très-attendri par ses caresses, lui jura de le servir & de lui être à jamais attaché; &, prenant congé de lui, le supplia de lui dire où il pourroit le rejoindre. A la Cour de Lisvard, lui dit-il, où je compte me rendre en peu de temps.

Galaor s'étant éloigné, courut rejoindre le géant Gandalac qui s'étoit tenu caché entre des rochers: ils s'éloignèrent, & ce ne fut que sur la fin de la journée, qu'un Ecuyer de la suite de Galaor, les rejoignit, & leur apprit qu'étant resté avec l'une des deux Demoiselles de l'aventure du château, il avoit sçu d'elle que le célèbre Amadis, fils de Perion, Roi de Gaule, étoit celui qui l'avoit armé Chevalier.

Nos lecteurs ont facilement deviné que la Demoiselle, en détournant Amadis de son chemin lorsqu'il venoit de débarquer, & qu'il prenoit le chemin de Vindisilore, l'avoit conduit à sa maîtresse. Urgande, qui ne pouvoit tirer que par la force des armes le jeune Chevalier qu'elle aimoit, & qu'une enchanteresse retenoit dans un fort château, sous la garde de quelques Chevaliers qu'elle s'étoit assujettis par ses enchantemens; c'est cette grande & belle aventure qui occasionna la rencontre d'Amadis & de Galaor, qui se séparèrent sans s'être connus.

Urgande, quand elle vit Galaor éloigné, se plut à demander si le cœur d'Amadis n'avoit point été vivement ému en donnant l'accolade à ce charmant Damoisel. Ah ! Madame, dit-il, elle n'eût pas été plus forte, quand j'eusse tenu dans mes bras le jeune frère que nous avons perdu, & dont j'ai entrepris la découverte. Connoissez donc ce nouveau Chevalier, lui dit-elle ; son courage digne du vôtre, rendroit toute rencontre entre vous deux trop dangereuse, si vous ne vous connoissiez pas ; sachez que ce Damoisel se nomme Galaor, qu'il est votre frère, que c'est l'enfant que le Géant enleva des mains de ses gouvernantes, & que ce sera l'un des meilleurs & des plus redoutables Chevaliers de la terre. Ah ! Madame, s'écria-t-il, les larmes aux yeux, pourquoi m'avez-vous caché que c'étoit mon frère ? De grace, apprenez-moi du moins où je pourrai le retrouver. Non, lui dit-elle, vous ne pouvez le savoir maintenant ; & avant que vous le retrouviez, il faut que ce que le destin ordonne s'accomplisse. A ces mots, Urgande embrassa, remercia tendrement Amadis ; & cette bonne Fée étant partie avec son jeune amant, Amadis reprit le chemin de Vindisilore.

Galaor, enchanté d'avoir reçu l'ordre de Chevalerie par la main du brave Chevalier des Lions,

revint promptement près du géant Gandalac : Mon père, lui dit-il, viennent à présent les aventures ; plus elles seront périlleuses, plus je me sens le desir & la force de les éprouver. Mon fils, lui dit Gandalac, d'un air tendre & soumis, j'ai pris soin de votre enfance, & vous avez surpassé tout ce que j'attendois du sang dont vous êtes né ; j'espère en recevoir le prix, & je vous réquiers un don. Ah ! dit le jeune Galaor, les larmes aux yeux, ordonnez ; & croyez que tel que je puisse être, je vous regarderai toujours comme mon père. Eh bien, mon fils, dit Gandalac, vous m'avez souvent vu pleurer la mort de mon père, que le traître & féroce géant Albadan tua en trahison, pour s'emparer de la roche de Galtares qui m'appartient ; je vous demande sa tête, & de me remettre en possession de la seigneurie qu'il m'a usurpée.

Conduisez-moi, répondit fièrement Galaor, & que mon premier exploit puisse être consacré par la reconnoissance ! Marchons.... Gandalac qui voit briller dans les yeux de Galaor tout le courage & tous les sentimens de son ame élevée, se met en chemin avec lui vers la roche de Galtares ; l'un & l'autre furent arrêtés en chemin par Urgande qui les avoit suivis par des chemins détournés. Galaor, dit-elle, apprends

qu'elle eſt ton illuſtre origine ; le Roi Perion eſt ton père, la Reine Eliſène eſt ta mère ; le Chevalier qui t'arma Chevalier, eſt le célèbre Amadis, ton frère ; adieu, je ne te perds pas de vue, vole à la gloire, & rends-toi digne de ton ſang. Galaor, plus animé que jamais par les paroles d'Urgande, marche & brûle d'impatience d'en venir au combat avec Albadan. Il trouve deux jeunes Demoiſelles en chemin qui s'arrêtèrent, ſurpriſes de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. Galaor, quoique bien jeune, trouve l'une de ces deux Demoiſelles fort jolie ; & ſans trop ſavoir encore à quel point une jeune demoiſelle peut être utile lorſqu'un nouveau Chevalier paſſe la nuit dans les bois pour chercher des aventures, il entre en propos avec elles, & leur demande quel eſt le but de leur voyage. On dit, répondit celle qui lui plaiſoit le plus, qu'un Chevalier ſe prépare à combattre le redoutable Géant de la roche de Galtares ; il faut qu'il ſoit bien téméraire de courir à une perte certaine, & nous allons voir quel ſera l'événement de ce combat. J'y vais comme vous, répondit en riant Galaor ; & en ce cas, j'eſpère que nous ne nous quitterons pas : les Demoiſelles y conſentirent.

Rien n'établit plus promptement la familia-

rité, que de voyager enſemble; celle dont uſa Galaor fut très-galante : ſa candeur, ſon éducation ſauvage & ſa jeuneſſe, ne lui avoient point encore donné l'eſpèce de galanterie qui fait voiler les deſirs : les deux Demoiſelles cependant ne purent en être choquées, & parurent le trouver de très-bonne compagnie.

Elles furent bien ſurpriſes & bien effrayées, lorſqu'étant arrivées près du fort château de Galtares, elles virent leur jeune compagnon de voyage voler au ſentinelle du château, & lui crier: Cours avertir ton maître, qu'un Chevalier ſe préſente pour le combattre & pour le punir de ſes forfaits. Ah ! Seigneur, dit la plus jolie, que prétendez-vous faire ? Dix Chevaliers tels que vous, ne viendroient pas à bout d'un pareil monſtre; vous me faites frémir .... Raſſurez-vous, belle & jeune amie, répondit Galaor; retirez-vous dans cette cabane voiſine, & croyez que l'ardeur de triompher d'Albadan à vos yeux, augmentera mes forces & mon courage.

Les deux Demoiſelles ſe retirent les larmes aux yeux; & le Géant ſortit bien-tôt du château, le corps tout couvert de fortes lames d'acier, & tenant dans ſa main une peſante maſſue, hériſſée de longues pointes.

Que viens-tu faire ici, demi-homme ? s'écria

le Géant d'un air insultant ; le lâche qui t'envoie devoit emprunter ton audace, ou te prêter sa lourde & difforme structure. Tais-toi, grand vilain, lui répondit Galaor ; te crois-tu plus redoutable que le Philistin Goliat ? pense à te défendre. A ces mots, il court sur lui, & lui donne un si furieux coup de lance, qui lui fait plier les reins. Albadan veut en vain lui porter un coup de sa massue, il ne peut le frapper ; & la force de ce coup terrible ne trouvant rien qui l'arrête, la massue retombe sur les flancs du cheval du Géant, & l'un & l'autre tombent ensemble. Le Geant fait de vains efforts pour se relever ; Galaor le renverse à chaque fois, le blesse, l'étourdit, & se jettant à temps de son cheval, il lui tranche la tête ; il la prend & la porte à Gandalac qui, dans son premier transport, baise ses mains victorieuses.

Les gens du château descendent ; ils voient sans regret le corps du Géant sur la poussière ; &, reconnoissant leur légitime Seigneur dans Gandalac, ils s'empressent à lui rendre hommage.

Galaor très-content d'avoir prouvé sa reconnoissance à celui qui l'avoit élevé, desiroit un second prix de sa victoire ; il court à la jeune Demoiselle qu'il trouve encore tremblante à

bientôt il lui voit baisser les yeux, elle soupire & lui dit : Ah ! Seigneur, un prix plus glorieux & plus doux doit être celui de votre victoire. A ces mots, elle entre dans une route de la forêt ; Galaor, quitte envers Gandalac, le laisse jouir de sa conquête, & la suit. C'est en vain, lui dit-elle, que vous tenteriez la fidélité que je dois à ma maîtresse ; attendez-moi trois jours dans cette forêt, & vous aurez de mes nouvelles. Après ces mots, elle s'échappe au travers des buissons ; Galaor la perd de vue, la cherche en vain pendant plus d'une heure, & ce n'est qu'en l'entendant pousser des cris perçans, qu'il parvient à la retrouver,

Galaor la voit entre les mains d'un nain suivi de cinq Chevaliers armés ; ce nain la tenoit par les cheveux, & l'accabloit de coups. Galaor furieux frappe le nain du gros bout de sa lance, & le jette de son cheval, en lui criant : Monstre abominable, oses-tu donc outrager la beauté ! A l'instant même il est attaqué par les cinq Chevaliers, dont l'un lui tue son cheval ; Galaor en tue deux, remonte sur l'un de leurs chevaux, en tue un troisième, & met les deux autres en fuite. La Demoiselle, plus reconnoissante que jamais, lui dit : Seigneur, nous n'avions à craindre que ce méchant nain, dont la maligne curiosité

ſemble avoir pénétré le ſecret de ma maîtreſſe; il eſt en fuite, & dès ce moment je peux lui conduire ſe héros vainqueur d'Albadan. A ces mots, elle marche devant Galaor, & le conduit à la porte d'un beau château qui dominoit ſur la ville de Grandares. Elle le laiſſe ſeul un moment; elle entre, & revient bientôt ſuivie d'une autre Demoiſelle, qui demande à Galaor s'il eſt en effet le fils de Perion, Roi de Gaule. Galaor l'en aſſure avec ſerment. Suivez-moi donc, lui dit la Demoiſelle. A ces mots, elle le prend par la main, lui fait traverſer de riches appartemens, l'introduit dans une chambre plus brillante encore, & le préſente à une jeune perſonne telle que l'on peint les Graces, aſſiſe ſur le bord de ſon lit, & peignant alors ſes beaux cheveux blonds, qui couvroient à moitié ſa gorge d'albâtre.

De toutes les vertus qui caractériſent un héros, il ne manquoit à Galaor que celle de la fidélité. L'amour ſembloit l'avoir formé pour plaire, pour ſéduire, & pour être léger; il oublia facilement la Demoiſelle de la forêt, & ne fut plus occupé que des charmes de la Demoiſelle du château, qui ſe leva pour prendre une couronne de fleurs, qu'elle poſa en rougiſſant ſur ſa tête.

Je vous avois bien promis, dit alors la De-

moiselle de la forêt à Galaor, que vous recevriez un prix plus glorieux & plus doux que votre victoire, que celui que vous aviez l'air de desirer; sachez que ma maîtresse est la Princesse Aldène, fille du Roi de Sérolis, & nièce du Duc de Bristoie; & vous, Madame, sachez que vous avez près de vous le vainqueur d'Albadan, & le fils de Perion, Roi de Gaule, qu'Urgande vous a si souvent annoncé: vous êtes tous les deux charmans, & faits pour vous aimer. A ces mots, les deux Demoiselles sourient aux deux jeunes amans, & se retirent.

O charmant embarras, précieuse ignorance de la jeunesse innocente, quand elle est troublée par les premiers desirs! Qui pourroit exprimer les charmes que tu répandis sur les premiers momens qu'Aldène & Galaor passèrent ensemble? ... Nous savons qu'Aldène reprit sa première place, nous savons bien aussi que Galaor se mit à ses genoux; mais si ce brave Chevalier fut quelquefois volage, il fut toujours discret; il n'a rien dit du reste de l'aventure, & nous devons l'imiter.

L'aube du jour en fut la fin, & les deux Demoiselles vinrent séparer deux heureux amans que l'amour avoit trouvés bien intelligens, bien dociles, en écoutant sa première leçon: ils en

eussent desiré vivement une seconde ; mais quelques précautions que les deux Demoiselles eussent prises pour se cacher du méchant nain, le traître avoit découvert qu'elles avoient fait entrer Galaor dans le château ; &, lorsqu'elles voulurent faire sortir l'heureux Chevalier par une poterne détournée, pour aller attendre la nuit prochaine dans un bois voisin, à peine y fut il qu'il fut attaqué par une troupe de satellites que le nain animoit à lui arracher la vie. Cette vil troupe fut bientôt détruite par l'épée de Galaor qui fit de vains efforts pour punir le nain de sa trahison ; mais ce traitre s'enfuit le premier de ceux qui purent échapper à sa vengeance, courant avertir le Duc de Bristoie de ce qu'il avoit découvert. Ce Prince commanda que cent Chevaliers prissent les armes pour s'emparer du coupable, & le ramener vif ou mort. Galaor, qui s'étoit rapproché du château pour attendre le nain, apperçut à une fenêtre la belle Aldène toute en larmes, qui lui faisoit signe avec son mouchoir de s'éloigner promptement. La seule crainte de la compromettre, en justifiant le rapport du méchant nain, le força de s'éloigner à toute bride ; & les Chevaliers du Duc étant rentrés après une recherche inutile, le Duc fit enfermer les deux Demoiselles de sa nièce, dans une tour, en atten-

dant qu'il eut aſſez de preuves pour les faire condamner au dernier ſupplice.

Pendant ce temps, Amadis, s'étant ſéparé d'Urgande, avoit repris le chemin de Vindiſilore. Occupé de ſon amour, ouvrant ſon cœur à l'eſpérance de voir bientôt la divine Oriane, il s'égara dans un bois où la nuit le ſurprit : bientôt la pluie, le froid & l'obſcurité lui firent chercher un aſyle ; il eſpéra d'en trouver un, en voyant au milieu de ce bois un château très-éclairé. Le ſon des inſtrumens & l'eſpèce de bruit agréable qui accompagne les feſtins, lui firent connoître que les maîtres du lieu doivent être à table. Amadis frappe long-temps ſans que perſonne réponde ; à la fin on ouvre une fenêtre ; une voix rauque lui dit : Qui peut te porter à me venir troubler à pareille heure ? Je ſuis, répondit Amadis, un Chevalier égaré de ſa route, qui demande à être reçu dans le château juſqu'au jour. Un Chevalier ! reprit la même voix : parbleu ! tu me parois avoir de bonnes raiſons pour fuir la lumière ; & peut-être, de peur d'être forcé à combattre, tu n'oſes marcher le jour. Amadis indigné d'une pareille réponſe : Qui que tu ſois, dit-il, je crois que tu ne mérites pas en effet l'honneur que je voulois te faire en entrant dans ton château ; mais oſerois-tu bien me dire ton

nom ? Oui, répondit la voix, mais à condition que lorſque tu me trouveras, tu ne refuſeras pas de me combattre. A cela ne ne tienne, répondit Amadis, & je te le jure Frémis donc, malheureux, repartit la voix, & ſaches que je ſuis Dardan, & que le jour que je te trouverai ſera plus fâcheux encore pour toi, que la méchante nuit que tu vas paſſer. Sors, malheureux, repartit Amadis furieux de cette inſolence, fais apporter des flambeaux, & je t'apprendrai quelle eſt la réception que tu dois aux Chevaliers. Ah ! ah ! s'écria Dardan, avec un ris moqueur, Dieu me préſerve de faire brûler des flambeaux pour punir une eſpèce de chat-huant, tel que toi. Bon ſoir ; la pluie augmente, & je vais me remettre à table.

Amadis ſe promit bien de ne pas tarder à ſe venger de l'inſolente gaberie de cet indigne Chevalier, &, ſuivant une des avenues du château, il prit le parti de s'en éloigner : heureuſement quelques momens après, il trouva deux Demoiſelles qui hâtoient leurs palefrois pour arriver à des tentes qu'elles avoient fait dreſſer dans la forêt, où leurs gens les attendoient. Surpriſes de trouver un Chevalier couvert d'armes brillantes au milieu de cette forêt, elles ſe doutèrent qu'il s'étoit égaré, & le prièrent avec politeſſe, de

venir passer la nuit sous leurs tentes. Amadis leur conta son aventure avec Dardan. C'est le plus insolent de tous les hommes, lui répondirent-elles ; c'est aussi le plus présomptueux & le plus injuste. Hélas ! continuèrent-elles, son audace s'est augmentée depuis qu'il est amoureux d'une Demoiselle assez lâche pour l'écouter, sous la condition de la mettre en possession des biens d'une riche veuve sa parente, & qu'il se présenta à la Cour du Roi Lisvard, pour soutenir la justice de cette usurpation, & offrir le combat à celui qui voudra soutenir les intérêts de cette veuve. Dardan est très-redouté ; la veuve est peu connue, & personne ne se soucie de combattre Dardan pour elle.

A ce récit, Amadis se mit à rêver un moment ; & l'une des Demoiselles lui ayant demandé ce qui l'occupoit : Je pense, leur dit-il, que voilà la meilleure occasion de faire un acte de justice, & de punir une insolence ; je vous prie de me garder un secret inviolable, & je jure de combattre Dardan. Ces Demoiselles admirèrent sa générosité ; mais elles ne lui cachèrent point que Dardan étoit redoutable, & combien elles craignoient la suite de ce combat.

Amadis eut bientôt une occasion de les rassurer. Dès le lendemain matin, tous les trois s'étant

remis en marche, deux Chevaliers très-discourtois osèrent insulter les deux Demoiselles sous sa garde, & voulurent les enlever. Amadis les corrigea de leur audace, si promptement, & avec si peu d'effort, que les deux Demoiselles bien touchées de ce service ; & admirant sa force & sa valeur, n'hésitèrent plus à lui dire que toutes deux parentes & amies de la veuve, elles s'étoient mises en quête pour lui trouver un défenseur. Amadis leur fit promettre de nouveau de tenir son entreprise secrette, leur dit d'être tranquilles, & les avertit qu'il ne se montreroit qu'à l'instant que Dardan paroîtroit dans la lice, où, selon la loi de ces sortes de combats, il devoit attendre pendant trois heures, pour combattre celui que la veuve pourroit présenter pour lui servir de champion.

Amadis s'étant avancé vers la cité de Vindisilore, resta sur le bord d'un bois qui couronnoit une montagne d'où l'on découvroit en entier la ville & la plaine voisine où l'on avoit dressé la lice que Dardan devoit occuper comme tenant. Amadis, suivant la promesse qu'il en avoit faite à la Demoiselle de Danemarck, étoit couvert des mêmes armes, & montoit le même cheval blanc dont il s'étoit servi pour combattre Abyes. Son écu seul étoit fort endommagé par

ses

ſes derniers combats, & l'on diſtinguoit à peine les deux lions d'azur.

Le Roi de la grande Bretagne, les Princeſſes Oriane & Mabille, avoient déja pris place ſur des échafauds, & deſiroient que quelque Chevalier ſe préſentât pour défendre les droits de la veuve qui verſoit un torrent de larmes, tandis que Dardan, ſuivi de ſa maîtreſſe, ſe promenoit fièrement dans la lice, inſultoit à ſon malheur, & tiroit vanité de ce que perſonne n'oſoit ſe préſenter pour la défendre.

Amadis ne l'eût pas laiſſé jouir plus long-temps de l'avantage qu'il en tiroit, s'il n'eût pas alors diſtingué la belle Oriane près du Roi ſon père. Cette vue ſi déſirée le rendit comme immobile, quoiqu'il ne pût diſtinguer de ſi loin les traits charmans de celle qu'il adoroit; mais il jugeoit que c'étoit elle, au trouble qui l'agitoit. Il ne pouvoit en détourner la vue; & ſi Gandalin ne l'eût pas retiré de cette douce rêverie, lorſque le ſon des trompettes annonça la ſeconde heure de la ſtation que Dardan devoit faire, il eût peut-être oublié & les intérêts de la veuve, & la gloire qui l'appelloit à combattre le Chevalier diſcourtois qui l'avoit outragé. Sur le champ il deſcend de la montagne, il vole vers la lice dont les barrières s'ouvrent pour le recevoir: il s'approche

de l'échafaud un peu plus avancé que les autres, qu'occupoit la veuve. Madame, lui dit-il, m'acceptez-vous pour votre défenseur ? Ah ! Seigneur, répondit-elle, je vous avoue du combat que votre générosité vous fait entreprendre, comme un ange tutélaire que l'Être suprême daigne envoyer à mon secours.

Amadis, poussant son cheval avec grace vers le balcon où le Roi Lisvard & les Princesses étoient assises, le salua respectueusement, sans oser lever les yeux sur Oriane, connoissant l'impression qu'une vue si chère pouvoit faire sur tous ses sens. Il joignit bientôt son adversaire : Dardan, lui dit-il, j'ai la parole de la veuve qui m'avoue pour son défenseur, & je viens de tenir celle que je te donnai de te combattre de jour à notre première rencontre. Oh! parbleu, reprit Dardan, je crois te reconnoître à la voix ; mais tu risques beaucoup plus ici que lorsque je m'amusai si bien de ta vaine colère, & je te tins exposé toute la nuit au mauvais temps. A l'instant, chacun d'eux retourne joindre les poteaux marqués par les juges du camp; les trompettes sonnent; ils s'élancent, s'atteignent, & Dardan est renversé ; mais ce Chevalier, d'une adresse & d'une force peu communes, n'avoit point abandonné les rênes de son cheval ; &, avant qu'A-

madis eût fourni sa carrière, il se remit légérement en selle, & vint, l'épée haute, au devant de lui. Ce combat, l'un des plus mémorables qui se fut donné jusqu'alors dans la Cour de Lisvard, dura près de deux heures : à la fin Dardan, sentant son cheval hors d'haleine, proposa de descendre & de le terminer à pied ; il comptoit sur sa force, mais il ne connoissoit pas quelle étoit celle du redoutable Amadis : bientôt celui-ci le fit reculer & se battre en retraite jusques sous l'échafaud qui portoit le balcon royal. Quelques-unes des femmes s'écrièrent : L'orgueilleux Dardan est perdu. Amadis distingua parmi ces voix celle de la Demoiselle de Danemarck ; il lève la vue sur le balcon, il voit Oriane, & cette vue lui devient si fatale, qu'elle suspend en lui tout autre sentiment que celui du bonheur de la voir : son épée tombe de sa main. Dardan profite de cet avantage ; mais les coups qu'il porte sur les armes d'Amadis, presque sans défense, font revenir ce héros qui s'élance sur lui, le terrasse, lui arrache son casque & son épée, & le menace de lui trancher la tête, s'il ne tient la veuve quitte, & s'il ne se tient pour vaincu. Dardan fut obligé de lui crier merci ; & les Juges du camp s'étant approchés, Dardan déclara qu'il renonçoit à ses prétentions sur les seigneuries de la veuve.

Au moment où Dardan prononça ces mots, la Demoiselle pour laquelle il venoit de combattre s'étoit avancée, &, les ayant entendus, elle lui cria durement: Dardan, tu peux aussi renoncer pour toujours à moi; je ne veux aimer ni voir de ma vie le foible Chevalier, qui vient de si mal défendre mes droits. Ah, cruelle! s'écria Dardan, qu'Amadis venoit de releveren lui rendant son épée, est-ce là le prix de tant d'amour, de mon honneur & de ma vie, que je viens d'employer pour vous? La Demoiselle ne lui répondit que par un regard méprisant & de nouvelles offenses. Alors Dardan, transporté de fureur, s'écria: Ingrate, sers d'exemple à ton sexe perfide, & que ta mort effraye ceux qui s'attacheront à celles qui te ressemblent! A ces mots, & sans qu'on fût à temps de l'arrêter, il fait voler la tête de cette Demoiselle, & se jettant aussitôt sur la pointe de son épée, il tombe expirant sur elle, & mêlant des flots de son sang avec le sien.

Amadis fut vivement touché de cette mort cruelle; mais, ne voulant pas être connu, il profita de la rumeur qu'elle excita parmi les spectateurs, pour s'échapper du lieu du combat, & remonter dans le bois où Gandalin lui avoit dressé une des tentes que les Demoiselles lui avoient laissées.

Le Roi Lifvard, touché de la fin funefte des deux amans qui venoient de périr fous fes yeux, voulut que leur hiftoire fût confervée dans les faftes de la grande Bretagne, & leur fit élever un fuperbe monument.

Ce Prince s'occupa vainement à faire chercher le vainqueur de Dardan, perfonne ne put en donner des nouvelles : il regretta de ne pouvoir lui rendre tous les honneurs qu'il méritoit, & célébra hautement, en la préfence de fa Cour, & fa valeur & la générofité avec laquelle il en avoit ufé vis-à-vis d'un ennemi fuperbe, dont les propos arrogans l'avoient vivement offenfé.

Oriane, émue du fpectacle cruel quelle venoit de voir, s'étoit retirée dans fon appartement avec Mabille & la Demoifelle de Danemarck : cette dernière avoit foupçonné que le vainqueur de Dardan étoit Amadis, elle avoit cru reconnoître fon cheval & fes armes ; mais elle n'avoit pu diftinguer les deux lions qui devoient être peints fur fon écu, la multiplicité de coups portés fur cet écu les ayant abfolument effacés. Ce foupçon augmenta lorfqu'elle fçut que le vainqueur de Dardan avoit difparu d'abord après le combat, & que la veuve ignoroit elle-même, quel étoit fon défenfeur.

La Demoifelle de Danemarck fit part de fon

espérance aux deux Princesses : Ce qui la confirme, dit-elle à la belle Oriane, c'est que, quelque soit votre beauté, il n'y a que l'amant le plus passionné qui puisse éprouver un trouble assez violent pour laisser échapper son épée, & rester comme immobile au moment le plus décisif d'un combat, après avoir seulement élevé les yeux sur vous. Oriane rougit ; elle avoua qu'elle l'avoit remarqué, & que dans ce moment le plus vif intérêt l'avoit fait frémir, craignant que Dardan ne profitât du moment de désordre où son vainqueur paroissoit être.

Amadis venoit de voir Oriane, dont la guerre de Gaule l'avoit long-temps séparé. Plus éperdu que jamais pour elle, mais trop tendre & trop timide pour espérer, il n'osoit se présenter devant elle que de son aveu. Gandalin lui reprocha vainement de ne s'être pas fait connoître. Ah ! cher ami, dit Amadis, lis dans mon cœur ; apprends qu'un seul regard d'Oriane où je croirois reconnoître le courroux ou le dédain, me coûteroit la vie. Cours, cher Gandalin, trouve quelque prétexte pour t'introduire dans la Cour de Lisvard : tâche de la voir, de la toucher, de m'obtenir la permission de paroître devant elle, & reviens m'apporter ou la vie ou la mort.

Gandalin, touché d'avoir entendu toute la nuit les plaintes & les soupirs d'Amadis, partit dès l'aurore pour se rendre au palais; il feignit d'arriver d'Ecosse, & d'être chargé de quelques commissions de la Reine de ce pays, pour la Princesse Mabille sa fille, & pour Oriane qui, comme on le sait, avoit assez-long-temps demeuré près de cette Reine.

Le Roi de la grande Bretagne, dont Gandalin étoit connu, lui demanda des nouvelles d'Amadis; & le fidèle Ecuyer lui répondit, que l'ayant cherché vainement depuis dix mois, & que n'en ayant pas eu de nouvelles en Ecosse, il étoit venu dans l'espérance de le trouver dans sa Cour.

Lisvard l'envoya lui-même chez les Princesses, auxquelles il fit entendre que la Reine d'Ecosse, l'avoit chargé de quelques commissions pour elles. Oriane rougit; elle n'osoit avoir l'air de deviner que Gandalin cherchoit le moment de lui parler d'Amadis: Mabille, cette bonne & fidèle amie, le devina pour elle, & le menant dans le cabinet d'Oriane, en lui faisant mille questions sur la Reine sa mère, Oriane y fut bientôt appellée par elle; & Gandalin, sûr de la discrétion de Mabille, ne craignit plus de leur apprendre à toutes les deux qu'Amadis, après avoir vaincu Dardan, s'étoit retiré dans le bois

voisin, & qu'il l'avoit laissé tout en larmes, & dans l'incertitude mortelle de savoir si elle lui permettroit de paroître à ses yeux. Une pareille crainte, dit Oriane avec un air doux & modeste, eût pu convenir au Damoisel de la mer; mais le fils de Perion, cet Amadis couvert de gloire, ne peut qu'honorer la Cour des plus grands Rois, par sa présence. Ah! Madame, n'aurois-je rien de plus à répondre à ce Prince, dit Gandalin? Oriane baissa les yeux, quelques larmes coulèrent sur ses joues de roses; elle n'eut que la force de tirer un anneau de son doigt, en disant à Gandalin: Portez-le à votre maître, & parlez à la Princesse Mabille; elle connoît les plus secrets sentimens de mon cœur.

Transportons-nous à ces temps où la simplicité des mœurs se rapprochoit bien plus qu'aujourd'hui de la loi naturelle, où le don du cœur entraînoit celui de la main, où l'amour pur juroit d'être fidèle, & manquoit rarement à ses sermens, où la loi la plus respectée dans les mariages, étoit celle de l'égalité des conditions. Oriane trouvoit dans Amadis tout ce qui pouvoit attacher à jamais une ame noble & sensible; elle le regardoit déja dans son cœur comme l'époux que le Ciel lui destinoit: elle aimoit trop pou craindre de n'être pas aimée; &, sûre du respect

d'un amant jaloux de la réputation & de la gloire de la Dame souveraine de son cœur, elle eût regardé comme un déguisement coupable, de feindre un éloignement ou des rigueurs qui l'eussent rendu malheureux. Mabille, quoique son cœur n'eût point encore été sensible, n'avoit imaginé aucun conseil sévère qui pût combattre l'amour d'Oriane pour Amadis; elle connoissoit d'ailleurs tout l'intérêt que son cousin & son amie avoient de convenir ensemble des mesures qu'ils avoient à prendre pour cacher leur amour à la Cour du Roi Lisvard, & pour ménager les moyens d'obtenir son consentement à leur union. Ce fut Mabille elle-même qui détermina la belle Oriane à permettre que son cousin vint la nuit prochaine se cacher dans un verger, sur lequel un cabinet de l'appartement de bain d'Oriane avoit une fenêtre grillée. Gandalin reçut de Mabille la clef de ce verger, & l'ordre d'y conduire Amadis vers le milieu de la nuit.

On imagine sans peine quels furent les transports de ce Prince en recevant l'anneau d'Oriane, avec un ordre si cher à son cœur : il attendit la nuit avec la plus vive impatience, &, suivi du fidèle Gandalin, se rendit dans le verger, où bientôt son cœur tressaillit de joie & d'amour, en entendant ouvrir la fenêtre grillée, sur la-

quelle ſes yeux étoient attachés : il a beau ſe rappeler les jeux de ſon enfance avec Oriane, lorſqu'ils étoient élevés enſemble dans la Cour de Languines, Roi d'Ecoſſe ; l'idée de la douce familiarité dont il avoit joui dans ce temps trop cher à ſon ſouvenir, ne pouvoit raſſurer cet amant trop paſſionné pour n'être pas timide ; il fléchit un génou vis-à-vis la fenêtre, & n'oſa s'exprimer que par ſes ſoupirs.

Oriane, intérieurement bien pénétrée de voir le vainqueur d'Abyes & du ſuperbe Dardan à ſes pieds, dans ce reſpect & ce ſilence, ſignes certains de ſon embarras & de ſon amour, ne parla la première, que dans la crainte que Mabille ne la ſoupçonnât de partager le trouble d'Amadis. Seigneur, lui dit-elle, l'amitié qui nous unit dans notre enfance, ne s'eſt point éteinte en mon cœur : j'ai cru, ſans manquer à mes devoirs pouvoir jouir la première du plaiſir de revoir le Damoiſel de la mer, de le féliciter ſur ſon bonheur d'avoir retrouvé ſon père dans un grand Roi, & de lui dire toute la part que je prends à la gloire dont il s'eſt couvert. Ah ! Madame, lui répondit Amadis, c'eſt par vous, c'eſt pour vous ſeule que je reſpire : le premier ſentiment que je formai, quoique enfant, fut de vous adorer & de vous être ſoumis : ſi je deſirai

d'être né dans un rang qui m'approchât du vôtre, c'eſt pour que vous n'euſſiez point à rougir de votre conquête. Quant aux combats que j'ai livrés, ah Ciel ! pourrois-je en tirer quelque gloire en préſence de celle qui dirigeoit mon bras, & qui, toujours préſente à mon idée, rempliſſoit mon ame de force, d'élévation & d'audace ? Seigneur, dit Oriane, ſi j'ai toujours quelque pouvoir ſur vous, j'eſpère que vous vous attacherez au Roi mon père, & que vous paroîtrez à ſa Cour, où votre aimable couſine Mabille & moi nous deſirons vous voir plus ſouvent & plus librement que pendant les ombres de la nuit. Dans ce moment, Amadis & Oriane, preſque auſſi troublés l'un que l'autre, voulurent en même temps s'appuyer ſur les barreaux de la grille : leurs mains ſe rencontrèrent : le reſpectueux Amadis eût cru profaner la belle main d'Oriane en la touchant avec la ſienne, & l'amoureux Amadis crut ne lui rendre qu'un culte, en la preſſant avec ſes lèvres brûlantes.

Il eſt même douteux ſi la belle Oriane crut accorder une faveur, & ſi ſon amant crut en recevoir une. Ce que Mabille connut de plus certain, c'eſt que ce moment les rendit auſſi diſtraits qu'heureux, & qu'elle fut obligée de reprocher en riant à ſon couſin, qu'il ne lui

disoit rien qui pût lui prouver qu'il eût quelque plaisir à la revoir. Amadis lui répondit avec la galanterie & la grace qui lui étoient naturelles : ils convinrent tous les trois qu'Amadis ne s'éloigneroit point de la Cour de Lisvard, sans les ordres d'Oriane. L'enjouement de Mabille mit plus de liberté dans les propos de ces jeunes & timides amans ; mais ils ne s'en tinrent aucun qui ne portât l'empreinte de l'état présent de leur ame. Cette nuit heureuse étoit déja prête à finir. Gandalin apperçut les premières couleurs de l'aurore à l'horison : il en avertit Amadis qui, jaloux de la gloire d'Oriane, ne balança pas un moment à se retirer ; mais il eut encore le bonheur de retrouver les mains d'Oriane, de les baiser, de les mouiller de quelques larmes ; & Mabille apperçut après, qu'Oriane n'avoit pu se résoudre à les essuyer.

Amadis, de retour dans ses tentes, y trouva les deux Demoiselles, parentes de la veuve qu'il avoit défendue contre Dardan : selon la loi de ces sortes de combats, elle étoit restée prisonnière, & ne pouvoit profiter de la victoire de son champion, qu'en le représentant. Amadis les suivit à Vindisilore, monté sur le cheval blanc, & couvert des mêmes armes avec lesquelles il avoit combattu. Il alla chercher la

veuve dans le palais qu'on lui avoit donné pour prison ; & , délaçant son casque , il marcha vers le palais de Lisvard , au milieu des trois cousines.

Reconnu bientôt par les Chevaliers & le peuple qui l'avoient vu combattre , ce fut au milieu de leurs acclamations qu'il s'avança vers le palais : chacun admiroit sa beauté , & l'on s'étonnoit que dans un âge si tendre encore, il eût pu vaincre un des meilleurs Chevaliers de la grande Bretagne.

Lisvard accourut au-devant de lui , le releva quand il voulut se mettre à ses genoux : Seigneur, lui dit Amadis , cette Dame ignore encore quel est son défenseur ; je viens vous supplier de la tenir quitte , & de lui faire restituer ses seigneuries. Je lui dois tant de reconnoissance , lui répondit le Roi , de m'avoir procuré le plaisir de voir un aussi bon Chevalier dans ma Cour , que je joindrai de nouveaux bienfaits aux seigneuries que lui rend votre victoire.

Amadis feignit de vouloir prendre congé de Lisvard & de se retirer. Ah ! Chevalier , lui dit-il , je ne peux me résoudre à vous perdre sitôt sans vous connoître ; & , si ma prière ne suffit pas pour vous retenir dans ma Cour , j'espère que vous ne résisterez pas à celles de la

Reine & de ma fille. A ces mots, il le prend par la main & le conduit à ces deux Princesses, devant lesquelles il fléchit le genou en baissant les yeux ; son ame agitée en ce moment lui faisoit trop sentir le danger d'oser les lever sur la belle Oriane.

Ce fut aussi dans ce même moment que Gandalin, qui se trouvoit à la suite des Princesses, fit un grand cri, comme s'il eût trouvé son maître après une longue & vaine recherche ; il courut embrasser ses genoux. Sire, dit-il, ce Prince voudroit en vain vous déguiser son nom ; sachez, Sire, que c'est Amadis, fils du Roi Perion, & que vous avez dans votre Cour le vainqueur d'Abyes, & le libérateur de la Gaule. Lisvard, à ces mots, embrassa tendrement Amadis ; la Reine voulut lui faire le même honneur, & voyant Oriane embarrassée, & n'oser lui faire quelque prévenance : Quoi! ma fille, avez-vous oublié le Damoisel de la mer, & la fidélité de votre ancien Ecuyer à la Cour d'Ecosse ? Mabille, pour les aider à sortir de l'embarras où ils étoient tous deux, vint se jetter au col d'Amadis, en lui disant : Mon cousin, dites-moi des nouvelles de mon frère Agrayes?

Vous aurez tout le temps de causer avec votre cousin, interrompit Lisvard ; car j'espère que la

Reine le retiendra dans une Cour, où le Roi Perion & son fils ont acquis des droits qui nous sont si chers. La Reine, se joignant à Lisvard, dit : Seigneur Amadis, me refuserez-vous de devenir mon Chevalier? Madame, répondit-il, je me fais un si grand honneur de l'être, que je jure de ne plus quitter cette Cour sans votre permission. A ces mots, Lisvard l'embrassa de nouveau & fut suivi de ses Courtisans, qui ne cessoient d'applaudir à la promesse qu'Amadis venoit de faire ; il rentra dans l'intérieur de son palais, où la belle Oriane jouit du bonheur de voir traiter Amadis comme s'il eût été son propre frère.

Quelle fut la douce & charmante agitation de l'ame de ces jeunes amans, en se trouvant habiter le même palais ! Vous l'éprouverez encore vous-mêmes, cœurs sensibles, si vous vous rappellez combien il est doux de se dire le soir : Je reverrai demain matin ce que j'adore. . . . Eh ! quelle plus charmante idée peut occuper à son réveil, que de penser qu'on habite sous le même toit, qu'on respire le même air, & qu'on va passer le jour près d'un objet aimé !

Amadis, le plus tendre & le plus fidèle des amans, étoit bien plus capable de s'occuper délicieusement de ces charmes connus par les ames

paſſionnées, que ſon aimable & galant frère Galaor : celui-ci ne ſe ſouvenoit déja preſque plus des plaiſirs dont il avoit joui pendant la nuit qu'il avoit paſſée avec la nièce du Duc de Briſtoie, que pour en goûter de ſemblables. Amadis, dans un jardin émaillé de fleurs, n'eût deſiré qu'une ſeule roſe; Galaor eût cueilli toutes celles qu'il eût trouvées ſous ſa main, & la roſe qu'il tenoit, lui paroiſſoit alors être la plus agréable de toutes. Amadis fut mieux aimé..... Galaor le fut plus ſouvent.... Nous craindrions de bleſſer quelqu'un de nos lecteurs, ſi nous oſions décider lequel des deux dut être le plus heureux.

Ils ſe ſoviendront que Galaor s'étoit heureuſement échappé du château de Briſtoie, & que, courant à l'aventure, il s'étoit égaré dans une grande forêt, qu'il traverſa toute entière avant qu'il apperçut une habitation. Sur la fin du jour il découvrit un château; il ne douta point d'être bien reçu par le Seigneur Châtelain, ſelon l'uſage de ces temps, où la Chevalerie étoit trop honorée pour qu'un Chevalier égaré ne fut pas bien accueilli par tous ceux dont la naiſſance les faiſoit jouir du droit de girouettes & de donjon; mais à peine Galaor fut-il ſur le pont, qu'il fut attaqué bruſquement par une troupe de gens armés, & l'un d'eux le bleſſa dans

dans ce premier choc. Il en tira bientôt la vengeance la plus complette ; le dernier qui résista quelque temps à ses coups, ce fut le Seigneur du château : une voix douce & plaintive qui demandoit du secours, anima tellement Galaor, que, se jettant sur son adversaire, il l'enleva, & courut le précipiter dans les fossés du château. Son premier soin fut de voler au secours de celle qui se plaignoit ; il fut bien vivement ému lorsqu'il vit une jeune Demoiselle, telle que l'on peint les Graces, & vêtue aussi légérement qu'elles, mais le cou attaché par une grosse chaîne de fer. Dans un instant cette chaîne fut brisée. Galaor n'ayant plus d'ennemis, ôta son casque & la jeune Demoiselle fut éblouie par sa jeunesse & sa beauté. Ce Chevalier eût dès ce premier moment oublié sa blessure ; mais la jeune Demoiselle voyant couler son sang, le repoussa doucement & le conduisit dans un appartement du château, où ses belles mains s'occupèrent à le désarmer & à étancher son sang. Ce soin, dont elle s'occupoit d'un air tendre, lui donna le temps d'apprendre à Galaor qu'elle étoit fille du Comte de Clare, & que le Châtelain n'ayant pu l'obtenir en mariage, l'avoit enlevée d'un monastère voisin où sa mère l'avoit conduite, & qu'il l'avoit amenée dans une pri-

d'ouragan, qui, dans peu de temps, souleva les vagues jusqu'aux nues. Bientôt il apperçut un vaisseau qui luttoit contre les flots, & qu'il craignit à chaque instant de voir submergé ; la nuit étoit prochaine. Agrayes, craignant que ceux du vaisseau ne perdissent la terre de vue, fit allumer des feux ; & les mariniers, dirigeant leur vaisseau vers cette clarté, furent assez heureux pour arriver sur le rivage. Agrayes qui les observoit de loin, vit descendre plusieurs femmes auxquelles les gens de l'équipage dressèrent deux riches tentes ; ils allumèrent aussi plusieurs feux, autour desquels ces femmes s'assirent pour sécher leurs habits mouillés par l'orage & par les lames d'eau qui les avoient couvertes. Agrayes ne voulut point les troubler dans ces premiers momens ; mais vers le milieu de la nuit, le silence qui régnoit autour des tentes lui faisant croire que, fatigués de la tempête, ceux du vaisseau s'étoient livrés au sommeil, il s'approcha sans faire de bruit, pour reconnoître de quelle nation ils étoient, & pout leur offrir de nouveaux secours. Qui pourroit exprimer la surprise & les transports d'Agrayes, lorsque, parmi ces femmes abattues par la peur & par la fatigue, il reconnut sa chère Olinde ? Il fit un grand cri, & courut se jetter à ses ge-

noux : c'étoit la première fois de sa vie qu'il jouissoit du bonheur de les embrasser. Olinde, loin de l'en arracher, ne put s'empêcher de passer ses bras autour de son cou, & de pencher sa tête sur son front. Quoi ! c'est vous, cher Agrayes, dit-elle, que le Ciel envoie à mon secours ; c'est vous que je retrouve au moment même où nous avons été prêts d'être séparés pour toujours ? Agrayes trop ému, trop saisi pour lui répondre, crut aussi fortement qu'Olinde, que le Ciel avoit dirigé cette rencontre imprévue pour les unir à jamais ; l'un & l'autre le prirent à témoin de leurs sermens ; les Dames de la suite d'Olinde les leur ayant entendu prononcer, crurent devoir leur laisser le temps de se raconter leurs aventures ; elles se retirèrent sous l'autre tente, celle d'Olinde se ferma jusqu'au jour. Le soleil brilloit d'une lumière pure, les vents étoient appaisés, & la mer étoit déja calme lorsque cette tente se rouvrit, & qu'Olinde & Agrayes reparurent aux yeux des Dames Norvégiennes, qui ne purent s'empêcher d'admirer à quel point une seule nuit avoit embelli la jeune Olinde, & fait renaître les roses de son teint. Nous ignorons ce que ces heureux amans avoient pu se dire pendant le cours de cette nuit ; mais Olinde n'avoit pas encore eu le temps d'appren-

dre au Prince d'Ecosse que la Reine de Norvège, ancienne amie & proche parente de Brisène, Reine de la grande Bretagne, l'envoyoit à cette Cour, pour y être élevée avec la belle Oriane. Agrayes n'ayant plus rien à desirer que la continuation du bonheur inespéré dont il venoit de jouir, perdit toute idée de poursuivre son voyage, & ne fut occupé que de celle de rejoindre promptement Olinde à la Cour de Lisvard.

Trop jaloux de l'honneur de celle avec qui ses derniers engagemens étoient devenus si sacrés, il n'osa s'embarquer avec elle sur le même vaisseau; il la vit partir les larmes aux yeux, & longea la côte pour trouver un port & un autre vaisseau qui pût le conduire dans la grande Bretagne. Chemin faisant, il délivra les deux Demoiselles de la nièce du Duc de Bristoie, que ce Duc vouloit faire brûler; il enleva sa nièce qui avoit si bien reçu Galaor; il la mit sous une autre garde; & défiant l'oncle, comme ayant usé d'un pouvoir tyrannique contre sa nièce, dont il avoit usurpé la principale seigneurie, il l'appella à la Cour de Lisvard, son seigneur suzerain, pour y terminer ce différend. Galvanes & Olivas, deux célèbres Chevaliers, ayant encore de plus fortes raisons de se plaindre du Duc

de Briſtoie, joignirent leur défi à celui d'A-grayes, & tous les trois partirent enſemble, & ſe rendirent à Vindiſilore.

Nous avons laiſſé l'heureux Amadis jouiſſant du bonheur de voir ſans ceſſe la belle Oriane ;& la Reine Briſène, qui l'avoit choiſi pour être ſon Chevalier, partageoit avec Liſvard le ſoin de lui rendre ſa Cour agréable. Un jour que la Reine ſe plaiſoit à lui faire répéter les aventures de ſon enfance, une Demoiſelle inconnue entra dans ſa chambre, ſe mit à ſes genoux, & lui demanda de parler en particulier à ſon Chevalier : l'ayant obtenu, cette Demoiſelle conduiſit Amadis aſſez loin pour n'être pas entendue. Souvenez-vous, Seigneur, lui dit-elle, du beau Damoiſel que vous armâtes Chevalier, le jour que votre bonne amie Urgande vous dut la liberté de ſon amant ; apprenez qu'il eſt digne de vous, qu'il eſt temps que vous vous réuniſſiez enſemble. A ces mots, elle lui fit le récit de la victoire que Galaor avoit remportée ſur le redoutable géant Albadan, & les autres aventures qui l'avoient couvert de gloire. Amadis ne put entendre parler de ſon frère, ſans être attendri; & la jeune Oriane, lui voyant les larmes aux yeux, & n'ayant rien entendu des propos de la Demoiſelle, craignit qu'elle ne lui eût fait

quelque meſſage plus intéreſſant que celui de lui parler d'un frère. Elle rougit & pâlit tour-à-tour ; &, ne pouvant cacher à la Princeſſe Mabille le trouble & l'inquiétude qui l'agitoient : Appellez de grace votre couſin, lui dit elle ; que peut-il apprendre qui le toucheau point de faire couler ſes larmes ? Mabille ſourit : elle connoiſſoit trop la loyauté d'Amadis, pour former des ſoupçons injurieux à ſon amour ; mais, ayant pitié du trouble de ſon amie, elle ſe fit rendre compte par lui du meſſage de la Demoiſelle, & revint, en riant, raconter à la jalouſe & tendre Oriane ce qu'Amadis venoit d'apprendre de ſon frère Galaor.

Oriane confuſe d'avoir pu ſoupçonner Amadis, ſe plut à l'en dédommager par le regard le plus tendre ; & lorſqu'il vint rendre compte du meſſage de la Demoiſelle à la Reine ſa mère, & qu'il leur demanda la permiſſion à toutes les deux d'aller chercher ſon frère, elle crut ne devoir point s'y oppoſer.

Dès le lendemain matin, Amadis partit avec le ſeul Gandalin pour aller à la recherche de ſon frère ; à peine étoit-il éloigné d'une lieue de Vindiſilore, qu'il trouva dans une litière un Chevalier de la Cour de Liſvard, cruellement bleſſé ; il apprit de ſa femme qui l'accompagnoit

toute éplorée, qu'il venoit de combattre des parens du superbe Dardan, mécontens des honneurs dont Lisvard combloit celui qui l'avoit vaincu, & ayant juré de s'en venger sur tous ceux qui se diroient attachés à son service. Amadis, indigné de l'audace & de l'injustice de ces Chevaliers, courut les attaquer, et leur fit mordre la poussière assez près de la litière, pour que le Chevalier blessé pût jouir du plaisir d'être vengé.

Quelque temps après, Amadis sortit de la forêt; il entra dans une grande plaine parée de cette espèce de richesse que la nature prodigue au printemps, & qui fut toujours plus précieuse aux yeux du sage, & plus agréable à ceux d'un amant, que celle dont se pare le luxe des Cours. Le chant des oiseaux, l'émail & le parfum des fleurs, tout lui rappelloit Oriane Un amant bien épris peut-il jouir d'une sensation agréable, qu'elle ne lui fasse sentir qu'il est privé de la plus touchante pour son ame, lorsqu'il ne peut ni voir ni entendre celle qu'il adore? La rencontre d'un nain bien vêtu, monté sur un beau coursier, le tira de cette douce rêverie. Le nain, frappé de l'air noble d'Amadis, s'arrêta pour l'admirer, & ne put s'empêcher de dire: Je crois que ce beau Chevalier surpasse encore celui du Val-du-pin.

Amadis, depuis qu'il avoit entrepris la découverte de Galaor, ne perdoit pas une occasion de prendre des informations sur les Chevaliers que leurs actions rendoient célèbres. Au portrait que le nain lui fit du Chevalier du Val-du-pin, il se flatta que ce pouvoit être le frère qu'il cherchoit; il le pria de le conduire au Val-du-pin: le nain y consentit à condition qu'il l'accompagneroit jusques dans le château d'un traître de Châtelain, qui l'avoit outragé, & qui retenoit plusieurs bons Chevaliers dans les chaînes. Amadis n'hésita pas à le lui promettre; & le nain, retournant sur ses pas, le conduisit vers une des extrémités de la plaine, terminée par une chaîne de montagnes, où l'on appercevoit une gorge plantée de pins qui s'élevoient jusqu'aux nues. Chemin faisant, le nain lui conta que le passage de cette grotte étoit défendu par un brave Chevalier, que sa maîtresse avoit obligé de soutenir sa beauté contre celle de toutes les maîtresses des Chevaliers qui se présenteroient pendant six mois pour le combattre. Ah! dit Amadis en lui-même, ce Chevalier n'a donc jamais vu la belle Oriane; un seul de ses regards le forceroit à ne combattre que pour elle: c'est à moi de le punir de sa témérité.

Plein de cette idée, il s'avance vers le pin

qui ſoutenoit l'écu du Chevalier, & frappe cet écu de ſa lance; le Chevalier ſort de ſa tente, monte à cheval, s'approche d'Amadis avec un air poli : Sire Chevalier, lui dit-il, pourquoi me refuſeriez-vous d'avouer une vérité que tant de Chevaliers ont été forcés de reconnoître? Ce jour eſt le dernier de ceux pendant leſquels je me ſuis engagé à la ſoutenir; il vous en coûtera peu pour me laiſſer jouir du prix des combats que j'ai livrés, & votre Dame n'en ſera pas moins agréable à vos yeux, en confeſſant que la mienne, qui vous eſt inconnue, peut la ſurpaſſer en beauté. Ah! s'écria vivement Amadis, Vénus même ne triompheroit pas de celle que j'adore; &, tant qu'une goutte de ſang coulera dans mes veines, nulle Dame de Chevalier ne pourra ſe vanter d'avoir remporté le prix ſur la mienne.

En ce cas, répondit ſon adverſaire, d'un air tranquille, le ſort des armes en va décider. A ces mots, ils s'éloignent tous deux, ils reviennent l'un ſur l'autre, briſent leurs lances ſans s'ébranler, & mettant auſſi-tôt l'épée à la main, ils s'attaquent avec la même valeur. Le combat fut très-long, & Amadis n'en avoit point eſſuyé de pareil depuis celui qu'il eut contre le Roi d'Irlande; mais la force d'Amadis ſembloit

s'augmenter à chaque coup qu'il portoit, en pensant à sa chère Oriane : son adversaire, le bras appesanti par le sang qu'il répandoit, & par les coups qu'il avoit portés, se laisse tomber sur l'herbe rougie de son sang ; son épée échappe de sa main, son casque se délace, & c'est Angriote d'Estravaux, un des meilleurs Chevaliers de Lisvard, qu'Amadis reconnoît dans son ennemi.

En toute autre occasion, Amadis eût exposé sa vie pour sa défense ; mais les intérêts d'Oriane lui étoient trop chers & trop sacrés pour qu'il n'achevât pas de la faire triompher d'une rivale ; il saute légérement à terre, court au Chevalier : Reconnoissez votre erreur, lui cria-t-il, & ne regrettez point de faire un aveu, que vous feriez bientôt de vous même, si vous connoissiez celle qui m'a fait remporter la victoire. Prends ma vie, s'écria d'une voix foible le malheureux Angriote ; j'aime mieux mourir de la main du meilleur de tous les Chevaliers, que de la cruauté de celle qui s'est fait un jeu d'exposer aussi long temps la vie de l'amant le plus fidele. Non, brave & loyal Chevalier, lui répondit Amadis, je n'abuserai point de votre malheur ; reprenez cette épée dont vous vous servez avec tant de courage ; espérez plus de la justice qui vous est due,

& soyez sûr que je vais employer tous les moyens possibles pour vous la faire obtenir de celle qui vous est chère. A ces mots, il enleva lui-même Angriote, le remit entre les mains de ses écuyers; & s'éloigna sans se faire connoître.

Angriote d'Estravaux ne fut pas long-temps sans savoir qu'il avoit été vaincu par Amadis. Lisvard & la Reine Brisène, à la prière de ce dernier, trouvèrent facilement le moyen de convaincre la Demoiselle dont Angriote étoit amoureux, qu'elle ne pouvoit faire un meilleur choix.

Amadis, content d'avoir fait triompher la beauté d'Oriane, mais affligé de voir son espérance trompée dans la recherche de Galaor, suivit pendant quatre jours le nain auquel il avoit promis un don; ils arrivèrent à la vue d'une forteresse qui paroissoit déserte: Où m'as-tu conduit, dit-il au nain? Seigneur, répondit-il, ce château se nomme Varderin, & celui qui le possède est le plus redoutable que je connoisse. Hélas! j'avois un maître aussi brave qu'aimable; il m'avoit élevé, j'aurois donné ma vie pour lui: son mauvais sort l'ayant conduit près de ce château, le traître qui l'habite vint l'attaquer, suivi de plusieurs satellites, dont l'un d'eux tua son cheval entre ses jambes: ce fut en vain qu'accablé du poids de son cheval, mon maître lui

cria merci; le barbare Seigneur du château sembla se plaire à le percer de coups, & lui arracha la vie. Depuis six mois, je lui cherche en vain un vengeur; tous les Chevaliers que j'ai conduits ici pour punir son lâche meurtrier, ont perdu sa vie ou la liberté. Tenez-vous sur vos gardes; & défiez vous des ruses & des enchantemens du traître Arcalaüs, car je ne peux plus vous cacher que c'est ce redoutable enchanteur que vous avez à combattre.

Animé par le récit du nain, & par la certitude que la Cour de la grande Bretagne n'avoit point de plus mortel ennemi que l'enchanteur Arcalaüs, Amadis n'hésite pas à pénétrer jusques dans la seconde cour du château : nul être vivant ne s'offre à sa vue : il prend le parti d'attendre que quelqu'un se présente; mais le même silence régna dans le château jusqu'à deux heures avant la nuit. Le nain qui commençoit à s'effrayer, lui crioit vainement : Seigneur, sortons d'ici; je vous rends votre parole. Non, répondit Amadis, je ne sortirai point sans avoir connu l'intérieur de ce château; & se défiant un peu du nain, cette espèce de créature passant pour être très-discourtoise, il chargea Gandalin de s'en assurer, & de l'obliger de le suivre. Etant descendu de cheval, il parcourut les deux cours:

on ne pouvoit entrer dans le château que par deux portes de fer, qu'il étoit impossible de forcer; mais voyant l'entrée d'une voûte obscure ouverte, le courageux Amadis n'hésita point à descendre l'escalier qui conduisoit dans ce souterrain : il n'y marcha pas long-temps sans entendre les cris lamentables de quelques malheureux qui secouoient leurs chaînes, en appellant la mort à leur secours. Amadis s'avançoit vers le lieu d'où partoient ces cris, autant que l'obscurité pouvoit le lui permettre ; tout à coup, il entendit la voix rauque d'un homme qui crioit à son camarade : Leve-toi, prends ces fouets, & va-t-en faire crier d'un autre sorte ces misérables qui troublent notre sommeil. Amadis tire son épée, & s'avance; la lumière d'une lampe lui fait découvrir une troupe de gens armés dont quelques-uns sommeilloient : mais ceux qui veilloient appercevant Amadis, dont la lumière faisoit briller l'épée, crièrent aux armes, & cette troupe l'assaillit armée de haches & de hallebardes. La force prodigieuse d'Amadis & le tranchant de son épée, lui firent terrasser en peu de temps cette vile troupe ; &, voyant un trousseau de clefs à la ceinture du plus apparent d'entr'eux, il s'en empara, & réussit à mettre en liberté les malheureux dont il avoit entendu les cris. Parmi

les prisonniers qu'il délivra, Amadis apperçut une jeune personne, belle encore, quoique pâle & défaite, couverte de haillons, & attachée par le cou à un poteau. Dès qu'il l'eut délivrée, elle embrassa ses genoux. Elle lui apprit qu'elle étoit fille de Roi, qu'elle se nommoit Grindaloia, & qu'Arcalaüs l'avoit enlevée pour se venger d'Arban de Norgales, avec lequel elle étoit accordée depuis son enfance, & dont elle étoit tendrement aimée.

Arban de Norgales étoit parent & l'intime ami d'Amadis ; ce qui le détermina à se faire connoître de Grindaloia. Madame, dit-il, j'ai vu souvent couler les larmes qu'il donne à votre perte, & je regarde comme un des jours le plus heureux de ma vie, celui qui vous rend à votre amour. Amadis étant sorti du souterrain avec les prisonniers qu'il venoit de délivrer, fut frappé d'un bien étrange spectacle en entrant dans la cour ; il vit le pauvre nain suspendu par un pied à une potence, au-dessus d'un feu plein de poix-résine & de tourbe, dont la fumée l'avoit déja presque étouffé : le fidèle Gandalin étoit aussi couvert de chaînes, à portée de souffrir également de l'épaisse & noire fumée que ce feu exhaloit. Son premier soin fut de les délivrer tous les deux.

La

La nuit s'étoit presque écoulée pendant tous ces événemens, le jour étoit prêt à paroître ; Amadis n'attendoit plus que le lever du soleil pour sortir de ce château, lorsque tout-à-coup il vit ouvrir une fenêtre ; un grand homme y parut, & lui dit d'un ton menaçant : Est-ce toi, malheureux, dont l'audace s'est portée jusqu'à massacrer la garde de mon château ? Descends, si tu l'oses, lui répondit Amadis, & je vais te rendre compte de ce que j'ai déja fait, & de ce que j'ai dessein de faire. Attends-moi donc, si tu l'oses toi-même, lui dit l'autre d'un air furieux. A ces mots, la fenêtre se referme, & peu de temps après la porte s'ouvre avec fracas, & le Chevalier du château vient attaquer Amadis. Malgré la taille gigantesque & la force d'Arcalaüs, les coups terribles qu'il reçut d'Amadis, dont le dernier lui fit tomber son épée, le forcèrent bientôt à prendre la fuite : il rentre dans le château, franchit l'escalier avec vitesse, Amadis le suivant toujours, & le menaçant de la mort. Arcalaüs se sauve vers une chambre, où soudain une femme lui donne une nouvelle épée : alors il se présente à la porte de cette chambre, & semble vouloir recommencer à combattre. Amadis, par respect pour la Dame qui paroissoit éplorée & vouloir les séparer,

s'étoit arrêté sans oser suivre plus loin son ennemi. Arcalaüs ordonne à cette Dame de se retirer, insulte Amadis par les plus grossières injures, & le défie de passer le seuil de la porte. Fût-ce aux enfers, s'écria le héros, j'irois attaquer un monstre tel que toi. A ces mots, il veut s'élancer dans la chambre ; mais à peine a-t-il fait un pas, qu'il perd l'usage de ses sens, & tombe sans connoissance.

Arcalaüs aussi-tôt le désarme, rappelle la Dame & lui dit : Je laisse mon ennemi sous votre garde ; il m'est facile de lui donner la mort ; mais je serai mieux vengé par la prison cruelle à laquelle je le condamne, & par le projet que je vais exécuter. A ces mots, Arcalaüs ôtant ses armes, se couvre de celles d'Amadis, prend sa redoutable épée, & montant son cheval qu'il trouve attaché dans la cour, il sort du château, & prend le chemin de Vindisilore pour se rendre à la Cour de Lisvard. La Dame de ce château étoit femme d'Arcalaüs, mais ses mœurs douces & son humanité la rendoient digne d'un meilleur sort : elle fut attendrie par les gémissemens de Gandalin, de Grindaloia & des autres prisonniers qui ne doutoient plus de la mort d'Amadis étendu sans donner aucun signe de vie : elle pleuroit avec eux, & blâmoit

la barbarie de son époux, lorsque tout-à-coup elle vit entrer deux demoiselles chargées de douze flambeaux qu'elles allumèrent, & qu'elles placèrent autour de la salle : bientôt une troisième Dame, d'une taille élevée, tenant un petit brasier d'une main & un livre de l'autre, arriva dans cette chambre, suivie de six Demoiselles qui portoient des flûtes & des harpes, & qui formoient ensemble un concert harmonieux : cette Dame brûla quelques parfums autour d'Amadis, lut dans le livre qu'elle tenoit ; & plusieurs voix parurent répondre dans la langue inconnue qu'elle parloit en lisant ce livre. Tout-à-coup elle s'approcha de celui que l'on croyoit mort ; elle le prit par la main, en lui criant : Réveillez-vous, Amadis : la gloire, Oriane, & votre amie Urgande vous rappellent à la vie. A ces mots, Amadis se relève, reconnoît Urgande, se jette à ses genoux. Ah ! Madame, lui dit-il, que ne vous dois-je pas ? Ne perdons point de temps, lui répondit Urgande, & tâchons de prévenir la suite funeste de la noire trahison d'Arcalaüs ; il a pris vos armes, il se flatte de paroître comme votre vainqueur : couvrez-vous des siennes, & volez pour démentir le faux récit qu'il va faire de sa victoire & de votre mort.

Amadis obéit à la ſage Urgande ; & ne voulant pas porter ſa vengeance plus loin, en conſidération de la femme d'Arcalaüs, il prit les armes & le cheval de ce dernier, & ſortit du château, ſuivi de Grindaloia & des captifs qu'il avoit délivrés; le plus apparent s'étant fait connoître à lui pour être le célèbre Chevalier Brindaboias, dont Liſvard & ſa Cour regrettoient depuis trois ans la perte, & ayant retrouvé ſes armes dans le château, fit choix du meilleur cheval des écuries, & ſe mit en état de combattre, au cas qu'Amadis eſſuyât de nouvelles attaques. Amadis le chargea de veiller ſur la Princeſſe qu'il avoit délivrée, & de la conduire à la Cour de Liſvard, ſi quelque nouvelle aventure les ſéparoit.

Il fut très-heureux qu'Amadis eût pris une précaution auſſi ſage, car à peine eurent-ils marché pendant une heure, que les cris d'une Demoiſelle, qui couroit dans la forêt, appellèrent Amadis à ſon ſecours : il pria Grindaloia de continuer ſa route ; & , reconnoiſſant que la Demoiſelle qui crioit étoit une de celles qu'Urgande avoit menées avec elle, il vola ſur ſes traces, & la joignit au moment où elle demandoit à un Chevalier de lui rendre une caſſette qu'il venoit de lui ravir, & de lui apprendre

ce qu'étoit devenue sa compagne. Amadis fut indigné de la réponse que le Chevalier fit à la Demoiselle : Croyez-vous, ma mie, lui disoit-il en se moquant d'elle, que je vous aie pris cette cassette pour vous la rendre ? Sachez que chacun a son goût, & que ce butin m'est aussi cher que l'autre Demoiselle peut l'être à mon compagnon, quoique je croie dans ce moment même qu'il l'a force à le rendre heureux. Amadis vit bien qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. Défier le Chevalier larron, le renverser, le percer d'outre en outre, rendre la cassette à la Demoiselle, voler aux cris étouffés que poussoit sa compagne, ce fut pour lui l'affaire d'un moment : il étoit temps pour la pauvre Demoiselle, prête à devenir la proie de son lâche ravisseur. Amadis dédaigna de le combattre, il eût cru ses armes souillées, s'il en eût frappé l'indigne Chevalier qui déshonoroit son ordre : il lui fit passer plusieurs fois son cheval sur le ventre, & ce fut sous les pieds de cet animal qu'il fût puni de son crime.

Echauffé par cette course, il ôta son casque & fut reconnu par les deux Demoiselles d'Urgande ; les voyant en sûreté contre de nouveaux attentats, il ne s'arrêta près d'elles que pour les prier de répéter à leur maîtresse à quel point il

étoit reconnoissant des services essentiels & multipliés qu'il en avoit reçus : il prit congé d'elles, & chercha vainement à rejoindre Grindaloia ; s'étant égaré dans la forêt, il s'éloigna du chemin de Vindisilore, & la nuit survint sans qu'il pût trouver la route qu'il devoit suivre.

Pendant ce temps, le traître Arcalaüs occupé de son projet, & connoissant tous les détours de la forêt, avoit fait une si grande diligence, qu'il étoit arrivé dès le matin du second jour de marche, à Vindisilore. Les Princesses Oriane & Mabille prenoient l'air à leur fenêtre pendant cette belle matinée, & le cœur de la première fut bien vivement ému, en voyant accourir de loin, vers la cité, un Chevalier couvert d'armes brillantes qu'elle reconnut pour être celles d'Amadis ; elle le fit remarquer à Mabille, & cachant sa belle tête dans son sein : Ah ! ma cousine, s'écria-t-elle, qu'on est heureux de revoir ce qu'on aime ! Les Princesses occupées de cette douce idée, se contentèrent de relever & de nouer leurs beaux cheveux, & passèrent dans l'appartement de la Reine, ne doutant point que son Chevalier n'y vînt dès qu'il auroit rendu ses premiers respects à Lisvard. Elles étoient dans l'attente de le voir paroître, lorsque la porte de la chambre de la Reine s'ouvrit, & qu'elles vi-

rent entrer le Roi tout en larmes, qui s'écria d'une voix entre-coupée : Ah ! Madame, quel coup affreux ! le brave Amadis n'eſt plus. La Reine Briſène aimoit ſon Chevalier, comme s'il eût été ſon fils : elle jetta le cri le plus douloureux, & tomba ſur ſon fauteuil ſans connoiſſance. Oriane & Mabille voulurent s'avancer pour la ſecourir ; mais la tendre Oriane, cédant au déſeſpoir qui s'empara de ſon ame, s'évanouit & tomba ſur ſes genoux ; heureuſement ſon état préſent pouvoit s'attribuer à celui dans lequel elle voyoit ſa mère ; & Mabille, quoique déſeſpérée de cette fatale nouvelle, eut la préſence d'eſprit de relever Oriane, & de la porter dans ſa chambre, avec l'aide de la Demoiſelle du Danemarck.

Les ſoins de Liſvard & des Dames du palais ayant fait revenir la Reine Briſène, elle apprit du Roi ſon époux, qu'Arcalaüs venoit de lui rendre compte en ces termes, de ſon combat contre Amadis. « Sire, m'a-t-il dit, Amadis » m'eſt venu défier dans mon château de Val» derin, avec cet air impérieux & offenſant qu'il » conſerve depuis ſon combat contre Dardan : » l'honneur ne me permettoit pas de ſouffrir un » pareil affront. Les conditions de notre combat » ont été que le vainqueur, après avoir arraché

» la vie à son adversaire, se couvriroit de ses
» armes, & viendroit à votre Cour vous rendre
» compte du combat, & vous apprendre la mort
» de son ennemi. Amadis est tombé sous mes
» coups, & je viens remplir les conditions pres-
» crites, selon les loix de la Chevalerie. » Lis-
vard n'eut rien à répondre; mais pénétré d'hor-
reur contre Arcalaüs dont il connoissoit la per-
fidie, & qui le privoit du meilleur Chevalier de
sa Cour, il lui tourna brusquement le dos sans
lui rien dire; & dans son premier mouvement,
étant accouru tout en larmes chez la Reine, le
traître Arcalaüs profita de ce temps pour se re-
tirer : il remonta promptement à cheval, &
sortant du palais, chargé des imprécations de
tous ceux qui regrettoient Amadis, il s'éloigna
promptement, & s'enfonça dans la forêt voisine
pour regagner un de ses châteaux, par des che-
mins détournés.

La Princesse Mabille & la Demoiselle du Da-
nemarck firent, pendant plus de deux heures,
d'inutiles efforts pour rappeller Oriane à la vie;
elles l'agitoient vainement quand elles la voyoient
frémir, Oriane retomboit à tous momens dans
un état approchant de la mort; mais un torrent
de larmes qui commençoit à couler de ses yeux,
leur donna quelque espérance. Ah! chère Oriane,

s'écria Mabille, revenez à la vie, & rappellez votre raiſon. Non, il n'eſt pas poſſible qu'Amadis ait pu ſuccomber ſous les coups du lâche & perfide Arcalaüs. Ce ne ſeroit pas la première fois que ce traître auroit oſé ſe parer d'une fauſſe gloire; rendez-vous maîtreſſe de ces premiers momens qui peuvent découvrir le ſecret de votre ame; il n'eſt pas encore temps de vous livrer au déſeſpoir; non, je ne peux rejetter le rayon d'eſpérance qui me fait croire que le lâche Arcalaüs n'a fait qu'un faux récit, & que nous reverrons Amadis. Ah! chère amie, s'écria la tendre Oriane, que me ſert-il de me contraindre, lorſque je ne deſire & n'attends plus que la mort? Elle alloit pourſuivre, lorſqu'elle fut interrompue par la Reine ſa mère, qui accouroit à ſa chambre, la joie peinte dans ſes yeux, & ſuivie par une jeune Dame & un Chevalier, qui tous les deux lui étoient inconnus. Grace au Ciel! s'écria la Reine, Amadis reſpire; il eſt toujours victorieux, & le lâche Arcalaüs n'a fait qu'un faux rapport. A ces mots, elle lui fit connoître Brindaboias & la Princeſſe Grindaloia; l'un & l'autre lui racontèrent le combat d'Amadis & ſon enchantement, & le ſecours qu'il avoit reçu de la ſage Urgande. A ce récit, les roſes du teint d'Oriane ſe ranimèrent; preſque auſſi peu maîtreſſe de cacher ſa

joie que sa douleur : Ah ! Madame, dit-elle à la jeune Princesse de Sorolis, vous faites renaître le bonheur dans cette Cour, par votre présence & par les bonnes nouvelles que vous nous apportez. A ces mots, elle l'embrasse & lui jure l'amitié la plus tendre.

Ce fut dans la chambre, & presque dans les bras d'Oriane, que le Roi Arban de Norgales revit sa chère Princesse : averti de son arrivée au moment où il montoit à cheval pour poursuivre Arcalaüs & venger Amadis, il la cherchoit dans le palais, & la présence de Brisène & d'Oriane ne put l'empêcher de se jetter à ses genoux. Grindaloia lui raconta comment Arcalaüs l'avoit enlevée, lorsque le Roi son père la fit partir pour Vindisilore ; elle lui répéta ce qu'on avoit fait pour sa délivrance, & tout ce qu'elle venoit de dire en présence d'Oriane. La Reine ayant appris d'elle que la jeune Aldène, dont nous connoissons l'aventure avec Galaor, étoit de Grindaloïs, & que le Duc de Bristoie son oncle en usoit mal avec elle, fit envoyer l'ordre à ce Duc, vassal du Roi son époux, de remettre Aldène en liberté, & de la faire partir sur-le-champ pour venir trouver sa sœur qu'elle fit rester dans sa Cour, après avoir mandé, par un courrier, au Roi de Sorolis, que sa fille étoit délivrée & sous sa garde.

Lisvard enchanté de l'espérance de revoir bientôt Amadis, ne desiroit plus que d'apprendre qu'il avoit retrouvé son frère Galaor ; mais il devoit se passer encore bien des événemens avant qu'il pût jouir du plaisir de les voir ensemble. Amadis, tranquille sur la supercherie qu'Arcalaüs s'étoit proposé de faire à la Cour de Lisvard, & jugeant que l'arrivée de Brindaboias & de la Princesse de Sorolis suffiroit pour en empêcher l'effet, s'occupoit plus vivement que jamais de la recherche de son frère, & il n'imagina point de le chercher dans un couvent de Chanoinesses. Galaor cependant s'y trouvoit si bien, celles qui l'habitoient trouvoient tour-à-tour de si bonnes raisons pour l'y retenir, le jeune & vif Galaor en avoit si facilement de nouvelles pour y rester, que, depuis plus d'un mois, il s'oublioit bien doucement avec elles : l'amour de la gloire sut l'emporter enfin sur celui des plaisirs. La doyenne du Chapitre, jeune & belle Comtesse de l'Empire, avoit brodé de sa main une écharpe pour Galaor. Madame la Secrette, dont la naissance & les charmes ne cédoient en rien à ceux de la Doyenne, avoit tissu de même un riche baudrier. Toutes les deux avoient choisi les ombres de la nuit pour porter leurs présens : toutes les deux ayant pris la même heure, se rencontrèrent,

se devinèrent, s'observèrent, & nuisirent mutuellement à l'accomplissement de leur dessein. Galaor, assez étonné de se trouver seul pendant cette nuit, eut le temps de faire quelques réflexions : se souvenant alors qu'il étoit frère d'Amadis, qu'il avoit été fait Chevalier de sa main, il saisit ce temps de s'armer, de monter à cheval, & de s'éloigner avant l'aube du jour de cet aimable Chapitre, qu'il ne quitta cependant qu'avec regret, & qu'il laissa dans les larmes.

Galaor étoit déjà fort loin de l'Abbaye, lorsque le soleil fut monté sur l'horizon : il s'arrêta sur le bord d'une fontaine, il ôta son casque, & descendit pour faire rafraîchir son cheval : le moment d'après, il vit accourir un Chevalier à pied, sans casque, sans bouclier, & dans le plus grand désordre. Galaor lui demanda par quel accident il se trouvoit en cet état ? Depuis trois jours, dit-il, je cherchois en vain cette fontaine dont les eaux très-salutaires pour la santé, ont de plus la vertu de réparer dans un moment la fatigue & les forces : m'étant endormi dans ce bosquet voisin, un brigand vient de m'enlever une partie de mes armes & mon cheval. Galaor offrit au Chevalier de poursuivre ce brigand ; l'autre lui répondit : Seigneur, vous me paroissez fatigué, & je ne veux ni ne dois accepter

votre offre, qu'après que vous aurez éprouvé l'effet merveilleux des eaux de cette fontaine. Le bon Galaor, qui se ressentoit un peu dans ce moment de son ancienne blessure, des nuits précédentes, & de la longue course qu'il venoit de faire à jeun, s'approcha de la fontaine, & se mit à genou pour puiser de l'eau plus facilement. Pendant ce temps, le prétendu Chevalier s'étant emparé de son casque, de son bouclier & de sa lance, sauta légérement sur le cheval de Galaor, & s'enfuit en lui criant : Damp, Chevalier, rafraichissez-vous à votre aise ; mais ne croyez plus si légérement aux eaux miraculeuses, & conservez mieux votre cheval & vos armes.

Galaor furieux d'avoir été si lâchement trompé, & d'essuyer encore cette mauvaise plaisanterie, courut vainement après lui : l'autre disparut promptement à ses yeux. Accablé du poids de ce qui lui restoit de ses armes, il suivoit tristement à pied la route qu'il vit la plus battue, dans l'espérance de trouver des lieux habités, lorsqu'une Demoiselle montée sur une belle haquenée vint à sa rencontre, & s'arrêta comme paroissant surprise de le voir en cet état. Galaor lui conta son aventure, à laquelle la Demoiselle eut l'air d'être sensible : elle lui proposa, sous la condition de lui accorder un don, de le con-

duire où l'homme qu'il venoit de lui déſigner ſe retiroit ; & Galaor, une ſeconde fois la dupe de ſa bonne-foi, monta ſur la haquenée de la Demoiſelle, la prit en croupe, & ſe laiſſa guider par elle. Le brigand qui l'avoit déjà volé, n'avoit pu voir ſans regret, que Galaor avoit un baudrier étincellant de pierreries ; deſirant s'en emparer, il avoit envoyé la Demoiſelle, ſa complice & ſon amie, au devant de lui, pour tâcher de l'attirer dans ſa retraite, où ce traître comptoit facilement tuer un Chevalier à moitié déſarmé, & s'emparer du reſte de ſes armes. Elle conduiſit, en effet, Galaor au bout d'une avenue qui aboutiſſoit à la tour où ce brigand, lui dit-elle, avoit caché ſon larcin ; & feignant de craindre ſa vengeance, elle pria Galaor de deſcendre, pour lui laiſſer la liberté de ſe ſauver, ſi celui qu'il cherchoit avoit l'avantage.

A peine Galâor fut-il deſcendu, que la porte de la tour s'ouvrit. Le brigand armé de toutes pièces & monté ſur ſon cheval, fondit ſur lui la lance en arrêt : Galaor, ſans bouclier, n'eut que le temps de tirer ſon épée ; & ſe dérobant légérement à l'atteinte de la lance, il ſaiſit adroitement une des rênes du cheval, l'arrêta d'un bras vigoureux, & ſaiſiſſant le brigand par la cuiſſe, il l'entraîna de la ſelle & le terraſſa ſous

ſes pieds. Ah ! donnez lui ſa vie, s'écria la perfide Demoiſelle, c'eſt le don que je vous demande. Galaor trop en colère pour l'entendre, avoit déjà levé ſa redoutable épée, & le coup mortel étoit porté, lorſqu'elle réclama le don qu'il avoit promis.

Chevalier félon & ſans foi, lui cria la Demoiſelle, c'eſt donc ainſi que tu remplis le ſerment ſacré du don octroyé ? Vas, je te pourſuivrai ſans ceſſe, pour manifeſter ton déshonneur, & pour obtenir la vengeance de la mort de celui qui m'étoit ſi cher. Malgré l'horreur & le mépris qu'inſpira ce propos à Galaor pour la perfide Demoiſelle dont il reconnut la trahiſon, il fut très-affligé de n'avoir pu lui donner la vie de ſon complice ; il crut ſe débarraſſer de ſes cris & de ſa pourſuite, en ſautant ſur ſon cheval, après avoir repris ſes armes ; mais il ne put échapper à la Demoiſelle, qui, montée ſur une haquenée très-vîte, le ſuivit en l'accablant d'injures, & lui proteſtant qu'elle ne le quitteroit pas qu'il ne lui eût accordé un autre don. Ah ! j'y conſens, s'écria-t-il pour ſe délivrer d'elle Eh ! quel eſt-il ce don que vous me demandez ? Ta vie, barbare, lui cria-t-elle ! je n'en veux point d'autre, & je ſaurai bientôt la mettre dans un ſi grand péril, que je jouirai du plaiſir de te la voir perdre

à mes yeux. Galaor plia les épaules, & poursuivit son chemin, toujours harcelé par la poursuite importune & par les injures de cette méchante femme. Ils marchèrent ainsi pendant trois jours pour arriver jusquès dans la forêt d'Angadeuse, sans éprouver aucune aventure.

Nous sommes obligés (pour suivre l'Auteur) de laisser l'aimable & brave Galaor en cette mauvaise compagnie, & de nous occuper d'Amadis qui continuoit ses recherches pour le trouver.

Ce brave Chevalier venoit d'éprouver l'aventure la plus périlleuse : il avoit rencontré dans cette forêt un grand chariot couvert, dont il avoit cru qu'il partoit des plaintes ; il avoit demandé poliment au Commandant de l'escorte nombreuse dont ce chariot étoit entouré, ce qu'il renfermoit: non-seulement le Commandant n'avoit répondu qu'avec arrogance, mais il avoit ordonné qu'on le fît prisonnier. Amadis, obligé de se défendre, avoit livré le combat le plus inégal & le plus sanglant, qui s'étoit terminé par la mort de ce Commandant, d'une partie de l'escorte, & par la fuite du reste; s'approchant alors du chariot, & levant un côté des draperies qui le couvroient, il vit un riche cercueil surmonté d'une couronne, deux femmes

en

en deuil qui pleuroient, & un vieux Chevalier, dont la barbe blanche descendoit jusqu'à la ceinture. Ayant interrogé celui-ci sur ce convoi funèbre : Vous ne pouvez l'apprendre, lui répondit-il, que de la Dame du château voisin ; voyez si vous osez m'y suivre. Amadis, après un pareil propos, n'eut pas balancé d'entrer dans le château, quand même la curiosité ne l'eût pas déterminé ; il y suivit le chariot qu'il avoit laissé reprendre sa marche : mais à peine y fut-il entré, que la porte du château fut refermée, qu'on arrêta Gandalin & le nain qui l'avoient suivi, & qu'on l'assaillit de toutes parts.

Quoique fatigué du premier combat qu'il avoit livré, Amadis se fit bientôt un rempart du corps des plus audacieux qui l'attaquèrent ; mais le nombre des assaillans augmentant sans cesse, il eût peut-être succombé, si dans ce moment une jeune Demoiselle en deuil, presqu'aussi belle qu'Oriane, suivie d'une Dame plus âgée, n'eût ouvert le balcon de la fenêtre, & n'eût, par son autorité, fait cesser ce combat inégal. Que vous ai-je fait, seigneur Chevalier? lui dit cette jeune personne d'une voix douce ; pourquoi me venir attaquer jusques dans mon château, lorsque les loix de la Chevalerie & votre honneur devroient plutôt vous engager à m'accorder votre appui?

Amadis, touché de la jeunesse, de la beauté & de la grace avec laquelle cette jeune personne s'exprimoit, lui raconta son aventure en peu de mots, l'attaque brusque de l'escorte du chariot, & celle qu'il venoit d'essuyer en entrant chez elle. Le vieux Chevalier paroissant alors sur le balcon, confirma la vérité du récit d'Amadis. Ah ! Seigneur, s'écria la jeune personne, que j'ai de regret de la brutalité de mes gens ! heureuse encore de l'avoir arrêtée, puisque je vois à votre courage invincible, que vous êtes un des Chevaliers dont je pourrois espérer le plus puissant secours. Mettez-moi, je vous prie, à portée de reparer cet attentat ; descendez sur ma parole, & venez apprendre de moi-même qu'elle est la cause de ma douleur, & de ce que vous avez vu dans la forêt.

Amadis ne balança point à se fier à la parole de la jeune Demoiselle dont la candeur lui paroisoit égaler la beauté : il délaça son casque ; & l'abordant avec l'air le plus respectueux, il s'excusa de nouveau sur la nécessité où ses gens l'avoient mis de se défendre. La jeune personne frappée de l'air noble & de la charmante figure d'Amadis, parut interdite en le voyant ; & la Dame plus âgée prenant alors la parole : Seigneur, lui dit-elle, ce qui vient de se passer sous

nos yeux, nous prouve qu'aucun Chevalier n'est plus capable que vous de soutenir les intérêts de ma nièce ; mais il seroit inutile de vous raconter nos malheurs, si vous ne nous promettez de vous porter à les adoucir. Ah ! Madame, répondit Amadis, quel seroit le Chevalier assez lâche pour refuser de prendre la défense de l'innocence & de la beauté ? Oui Madame, je m'engage à vous servir : puisse la parole que je vous en donne me mériter votre confiance !

Celle que vous voyez, lui di--elle, est fille d'un Roi puissant, adoré de ses sujets, qu'un frère, aussi barbare qu'injuste, a massacré de sa main, pour s'emparer de ses Etats ; c'est le corps de ce malheureux Prince que vous avez vu dans le chariot que vous avez rencontré. Depuis sa mort, un vertueux & ancien Chevalier de sa Cour, dont la valeur & la puissance nous sauva de la barbarie du tyran, fait promener deux fois par mois ce chariot avec une escorte, dans l'espérance de trouver quelque brave Chevalier qui veuille prendre la défense de ma nièce ; mais le traître Abiseos, ce lâche meurtrier de son propre frère, est d'autant plus redouté par sa force & sa férocité, qu'il est soutenu par ses deux fils, Dorison & Dramis, aussi méchans & tout aussi renommés par leurs victoires que par leurs forfaits ; tous les

trois ont juré de se soutenir mutuellement, & de combattre ensemble : votre bras seul ne pourroit même nous suffire, & nous ne pouvons nous flatter de trouver trois Chevaliers qui prennent notre querelle, & qui puissent vaincre Abiséos & ses deux fils.

Madame, répondit Amadis, jamais querelle ne fut plus juste que la vôtre & celle de cette belle Princesse, & je m'engage de trouver deux autres Chevaliers aussi disposés à combattre pour vous; tous les deux me sont assez proches pour oser vous en répondre : je ne veux que le temps nécessaire pour me joindre à eux. Amadis leur ayant demandé le nom du Royaume dont la jeune Princesse étoit légitime héritière, il sut que c'étoit celui de Sobradise, & qu'elle se nommoit Briolanie.

La tante & la nièce enchantées d'Amadis, & reconnoissantes des offres qu'il venoit de leur faire, lui demandèrent à leur tour, quel étoit celui qui venoit d'embrasser si généreusement leur défense. Qu'il vous suffise de savoir, leur répondit-il avec modestie, que je suis, ainsi que les deux Chevaliers dont je vous réponds, de la maison du Roi Lisvard, & que la Reine Brisène, son épouse, m'a honoré du titre de son Chevalier.

Les deux Dames, plus touchées que jamais, reconnurent à ces mots, comme elles l'avoient déjà jugé par son dernier combat, que leur défenseur devoit être un des plus illustres Chevaliers de la grande Bretagne : elles voulurent absolument l'aider elles mêmes à se désarmer ; & le jeune & charmant Amadis, couvert d'un riche manteau, leur parut être le plus parfait Chevalier qu'elles eussent vu de leur vie.

On apporta les tables, qui furent couvertes avec magnificence ; & la jeune Briolanie se fit admirer autant par son esprit que par sa modestie, pendant le festin.

Quoique Amadis, toujours occupé de la belle Oriane, fût insensible aux charmes de Briolanie, il ne put s'empêcher de lui rendre justice en parlant d'elle avec Gandalin, lorsqu'il fut retiré dans le riche appartement qui lui avoit été préparé. Le nain crut sans doute qu'un jeune Chevalier n'avoit pu voir la charmante Briolanie sans en être épris ; & l'entendant louer avec feu par Amadis, il l'en crut amoureux : cette fausse persuasion fut bientôt la cause de la douleur la plus violente qu'Amadis ait jamais essuyée.

Le lendemain matin Amadis ayant repris ses armes, alla prendre congé des deux Dames, &

leur renouvella sa promesse ; la jeune Briolanie lui présenta, d'un air qui fut remarqué par le nain, une belle épée du feu Roi son père. Amadis la reçût d'un air galant, & jura de l'employer à son service. S'étant éloigné d'elle quelques instans, le nain toujours curieux, comme ceux de son espèce, cherchant à pénétrer ce qui se passoit dans le cœur de Briolanie, s'approcha d'elle, & lui dit tout bas : Madame, vous avez acquis aujourd'hui le meilleur & le plus aimable Chevalier qui soit en Europe. Briolanie rougit & ne répondit rien. Le nain, se confirmant dans son opinion, ne douta plus que le même trait ne les eût blessés tous les deux.

Amadis en sortant de ce château, suivi du même nain & de Gandalin, marcha sans éprouver aucune aventure jusqu'à l'entrée de la forêt d'Angaduse ; il longeoit une grande route de la forêt, lorsqu'il apperçut venir à sa rencontre un Chevalier bien armé, suivi d'une Demoiselle; ils n'étoient plus qu'à vingt pas les uns des autres, lorsqu'Amadis vit ce Chevalier tirer son épée, fondre sur le nain, & lui porter un revers qui lui eut fait voler la tête, si le nain ne l'eût évité, par la promptitude avec laquelle il se précipita entre les jambes de son cheval, en

criant au secours. Amadis arrêta le Chevalier qui vouloit encore frapper le nain, & lui demanda ce qu'une aussi chétive créature pouvoit avoir fait pour qu'il se portât à cette violence. Hélas ! rien du tout, lui répondit le Chevalier ; mais la méchante créature qui me suit, vient de me demander sa tête ; je suis assez malheureux pour lui avoir accordé ce don, & je suis forcé de la lui remettre. Certes, répondit Amadis, ce ne sera pas du moins tant qu'il sera sous ma défense. Il ne fallut point d'autre défi pour les déterminer à courir l'un contre l'autre, & l'atteinte fut si violente, que tous les deux en furent également renversés.

Tous les deux s'étant relevés, se chargèrent à coups d'épée, avec une égale fureur ; mais surpris de la résistance qu'ils trouvoient, ils suspendirent un moment leur combat pour se considérer mutuellement. Brave Chevalier, dit celui de la Demoiselle, laissez-moi remplir mon serment, & prendre la tête de ce misérable nain. Parbleu, dit Amadis, vous prendrez plutôt la mienne, ou vous y perdrez la vôtre. Après ce peu de mots, le combat, devenu plus terrible & plus dangereux que jamais, recommença : déjà le sang de tous les deux s'écouloit par une infinité de blessures, lorsqu'un Cheva-

lier, attiré par le bruit des armes, arriva sur le lieu du combat, & demanda d'abord à la Demoiselle quel en étoit le sujet. Dieu merci, dit-elle, c'est moi qui les mets aux mains; j'espère que tous les deux y périront, j'aurai du moins la vie de l'un des deux. Le Chevalier, surpris de la méchanceté de la Demoiselle, s'informa promptement d'elle, quel sujet assez grave l'obligeoit de desirer leur mort. Vraiment, répondit-elle, je suis nièce d'Arcalaüs; puis-je lui rendre un meilleur service que d'avoir mis aux mains les deux frères, ses plus mortels ennemis, & de le défaire d'Amadis ou de Galaor que j'ai déjà le plaisir de voir prêts à perdre la vie? Ah! malheureuse, s'écria le Chevalier, vit-on jamais une aussi cruelle trahison! mais ce sera la dernière que tu feras. A ces mots, il tire son épée, fait tomber la tête de la Demoiselle, vole entre les deux combattans, & crie: Amadis! Amadis! c'est Galaor, votre frère. A ces mots, l'un & l'autre jettent leur épée, se précipitent dans les bras d'un frère; & Galaor s'échappant de ceux d'Amadis, tombe à ses genoux. Mon frère, mon ami, que faites-vous, s'écrioit Amadis? ah! pourrois-je me plaindre des blessures que j'ai reçues d'une main qui m'est si chère, lorsque ce combat me

fait retrouver le frère que je cherchois, & me prouve qu'il est le plus brave Chevalier dont jusqu'ici j'aie éprouvé la force ?

Le Chevalier qui les avoit séparés, voyant leur sang couler plus abondamment, se hâta de leur dire qu'il étoit Balais, seigneur du château de Carsantes, dont on entrevoyoit le donjon entre le sommet des arbres ; il les emmena promptement dans son château où son premier soin fut de faire mettre un appareil à leurs blessures, dont heureusement aucune ne se trouva dangereuse. Il leur apprit qu'il étoit l'un des Chevaliers qu'Amadis avoit délivrés des prisons d'Arcalaüs ; que le jour le plus heureux de sa vie étoit celui qui l'avoit mis à portée de les séparer, & de punir l'horrible trahison qui leur avoit été faite.

Le sang que les deux frères avoient répandu, & leurs blessures ne leur permettant point encore de s'armer, Amadis crut devoir envoyer le nain à Vindisilore, présenter ses respects à la Reine Brisène & à la Princesse sa fille, & leur dire qu'ayant trouvé son frère, il le meneroit à la Cour, dès qu'ils seroient l'un & l'autre en état de monter à cheval.

Lisvard cherchoit à procurer des amusemens à ces Princesses par de grandes chasses & des

fêtes de toute espèce ; cette Cour devint encore plus brillante par l'arrivée d'Agrayes, Prince d'Ecosse ; mais si son aimable sœur Mabille sentit du plaisir à revoir un frère si tendrement aimé, il ne put égaler celui de la belle Olinde qui retrouvoit l'époux qu'une rencontre imprévue, une nuit heureuse & des sermens sacrés lui avoient donné. Oriane, en amie & en bonne parente, partagea leur joie autant que l'absence d'Amàdis put le lui permettre. Le faux récit d'Arcalaüs avoit fait une impression si profonde & si douloureuse sur elle, que la seule présence de son amant pouvoit dissiper un reste de mélancolie qui quelquefois s'emparoit de son ame. Elle fut cependant bien sensible à l'arrivée du brave Angriote d'Estravaux qui vint à ses pieds avouer sa défaite, & qui lui dit, en la voyant, qu'il n'étoit plus surpris qu'Amadis l'eût vaincu lorsqu'il avoit soutenu contre lui qu'elle étoit la plus belle Princesse de l'Univers. Quelques jours après l'arrivée d'Angriote que Lisvard reçut dans sa Cour comme un parent du Roi de Norgales & comme un Chevalier de haute renommée, le nain Dardan arriva près de Brisène, & s'acquitta de la commission dont Amadis & Galaor l'avoient chargé ; ce qui fut une augmentation de joie pour la Cour, & d'espérance pour Oriane.

Amadis & Galaor partirent en effet, dès qu'ils furent en état de monter à cheval : Balais de Carsantes ne put se résoudre à les quitter, & tous les trois prirent ensemble la route de Vindisilore, où ils espéroient se rendre en peu de temps ; mais de nouvelles aventures retardèrent leur marche.

Tous les trois étant arrivés dans un carrefour de la forêt, furent très surpris d'y trouver un Chevalier mort, dont un tronçon de lance traversoit la gorge. Galaor, touché de ce spectacle, se douta bien que quelque personne de la famille du Chevalier l'avoit exposé dans ce lieu, pour animer ceux qui le verroient en cet état à le venger, & son premier mouvement fut de le promettre. Pendant qu'il cherchoit dans les environs quelqu'un qui pût l'instruire de la cause de ce meurtre, Amadis apperçut une jeune Demoiselle qu'un autre Chevalier faisoit marcher devant lui, en la frappant du gros bout de sa lance. Balais vit en même temps une seconde Demoiselle qu'un autre homme armé avoit entraînée dans l'épaisseur du bois ; il ne la battoit pas, mais d'une main il la tenoit par les cheveux, & la pauvre Demoiselle commençoit à ne plus faire que de vains efforts pour se défendre. Amadis & Balais s'écartèrent chacun de leur côté

pour secourir ces deux Demoiselles ; mais leurs lâches agresseuts n'ayant livré qu'un léger combat, & ayant pris la fuite, l'un & l'autre se trouvèrent si séparés de Galaor, qu'ils ne purent se rejoindre avant la nuit.

Galaor étant constamment resté près du Chevalier dont il s'étoit promis de venger la mort, apperçut enfin une jeune personne suivie de quelques domestiques, qui s'avançoit avec crainte entre les arbres, & paroissoit prête à s'enfuir à chaque instant. Il fit de son mieux pour la rassurer, & lui jura sur son honneur de la prendre sous sa garde. La Demoiselle moins tremblante, commença par répandre des larmes, en lui montrant le corps du Chevalier. Hélas ! Seigneur, vous voyez ici l'un des plus vertueux Chevaliers de cette province ; c'est le corps du malheureux Anthebon mon père. Galaor qui avoit souvent entendu parler de sa naissance & de sa valeur, plaignit son sort, & pria sa fille de lui dire quel étoit celui qui lui avoit arraché la vie. Ah ! Seigneur, lui dit-elle, un lâche Châtelain de nos voisins nommés Palinques, après s'être déshonoré par mille actions lâches & criminelles, a rassemblé dans sa forteresse plusieurs misérables aussi scélérats que lui : rien n'égale les horreurs qu'ils ont commises depuis un an, & plu-

ſieurs filles de qualité qu'ils ont enlevées, ſont encore les victimes de leur brutalité. Mon père Anthebon ayant excité pluſieurs Gentishommes voiſins à ſe joindre à lui pour prendre les armes, & faire le ſiège de la fortereſſe de Palinques, ce ſcélérat leur a tendu différentes embûches, & les ſurprenant l'un après l'autre avant qu'ils ſe fuſſent raſſemblés, il les a lâchement aſſaſſinés; mon père eſt l'une de ſes dernières victimes. Palinques s'étant caché dans la forêt, l'a ſurpris par derrière, avant qu'il ait pu ſe mettre en défenſe, & l'a tué d'un coup de lance dont vous voyez encore le tronçon dans ſa gorge. Nos parens & nos amis, s'étant raſſemblés pour venger ſa mort, Palinques & les ſcélérats de ſa ſuite n'oſoient deſcendre de ſa fortereſſe. Tous les matins j'allois avec deux de mes couſines & mes gens expoſer le corps de mon père dans ce carrefour, pour exciter la pitié des Chevaliers, & les engager à ſe joindre à ceux qui ne ſe trouvent pas encore aſſez forts pour l'attaquer. Ce matin nous étions venues, à notre ordinaire, apporter le corps de mon père, & nous nous croyions à l'abri des inſultes de ſon lâche meurtrier, lorſque tout-à-coup nous l'avons vu ſortir de l'épaiſſeur du bois, ſuivi de deux ſcélérats tels que lui. J'ai été aſſez

heureuſe pour me dérober à ſa pourſuite ; mais mes malheureuſes couſines ſont devenues la proie de ſes compagnons.

Pendant le récit de la jeune fille d'Anthebon, Galaor ne pouvoit s'empêcher de la regarder avec des yeux bien tendres ; ſes longs voiles noirs s'étoient déchirés dans les épines pendant ſa fuite, un col d'albâtre qui faiſoit deviner ce qu'il ne pouvoit voir de ſa gorge naiſſante, rappelloit au vif Galaor toutes celles que les guimpes n'avoient pu dérober à ſes yeux ; mais il penſa que ce n'étoit pas le temps de dire à cette jeune perſonne qu'il la trouvoit charmante ; il lui fit relever le corps de ſon père, la reconduiſit à ſon château, & la pria ſeulement de lui donner un homme pour le conduire à la vue du château de Palinques.

Il eut le temps d'y arriver avant la nuit ; & profitant du reſte du jour pour en examiner les avenues, Galaor, qui ne jugeoit rien d'impoſſible à ſon courage, obſerva qu'un chaſſeur chargé de gibier montoit à ce château par un chemin tournant, & rentroit dans ſon enceinte par une poterne, dont il jugea qu'il étoit poſſible de s'emparer.

Dès que la nuit fut venue, il ne balança point à ſuivre le chemin qu'il avoit vu tenir au chaſ-

ſeur ; il ſe coucha dans le ſentier tournant, hors de vue de la poterne, & attendit patiemment qu'au lever du ſoleil quelqu'un ſortit du château par cette iſſue, qu'il avoit bien remarquée, comme la ſeule qui fût abordable.

Son eſpérance ne fut point trompée ; Palinques inquiet de n'avoir pas vu rentrer les deux compagnons qui l'avoient ſuivi la veille, fit ſortir le matin un Sergent & quelques Satellites pour aller à la découverte. Galaor ſe levant auſſitôt, précipita les deux premiers qui ſe préſentèrent, &, terraſſant ceux qui les ſuivoient, il ſe jetta dans la poterne, & pénétra dans l'intérieur du château ; il lui fut aſſez facile de défaire ceux qui ſe préſentèrent à moitié déſarmés pour lui réſiſter ; il n'eſſuya quelque obſtacle qu'en approchant de la chambre de Palinques, où les cris des bleſſés avoient fait raſſembler le reſte des ſcélérats de ſa ſuite, il les eut bientôt renverſés, & ſaiſiſſant Palinques : Traître, lui dit-il, mon épée ſeroit ſouillée ſi je la trempois dans le ſang d'un lâche tel que toi. A ces mots, l'étreignant dans ſes bras, il l'enleva, & l'alla jetter dans le précipice dont la citadelle étoit entourée. Galaor deſcendit du château ſans trouver d'obſtacles ; un de ceux que Palinques y tenoit dans ſes fers, ayant couru ſur le champ

au château d'Anthebon, la Demoiselle & quelques-unes de ses proches accoururent au-devant de Galaor, célébrèrent sa victoire, & l'emmenèrent triomphant dans le château où bientôt, sur un épieu, la tête de Palinques fut apportée & posée au pied du cercueil du brave & malheureux Anthebon. Galaor, animé par sa victoire, n'en parut que plus beau lorsqu'il ôta son casque; on étoit surpris de trouver un héros dans un Chevalier qui sortoit à peine de l'adolescence. Il s'approcha d'un air galant de celle qu'il venoit de venger, & voulut lui baiser la main; mais que ne devoit-elle pas faire pour celui dont le bras avoit puni Palinques? Elle crut devoir l'embrasser. Lorsque leurs joues s'approchèrent, on auroit eu peine à distinguer les roses de leurs teints: Apelle eût pu saisir ce moment pour peindre l'Amour embrassant Psiché; l'Amour en effet n'eût pu donner un baiser avec plus de feu, Psyché ne l'eût pu recevoir avec plus de tendresse.

Ce seul baiser fut bien décisif pour tous les deux; c'étoit le premier que la jeune Anthebon recevoit; l'heureux & volage Galaor, oubliant ceux que reçut Aldène, crut n'en avoir donné jamais un aussi doux. Le premier baiser qu'elle donnoit à la reconnoissance, fut bientôt suivi de ceux

ceux qu'ils donnèrent à l'amour. A quinze ans, l'innocente Anthebon ignoroit qu'il y eût du danger de rester seule avec un Chevalier qui n'en avoit que dix-sept, & qu'elle trouvoit assez beau pour pouvoir le regarder comme une de ses compagnes. Galaor étoit doux, caressant, mais toujours respectueux, jusqu'au moment qu'un amant bien vif & bien tendre fait souvent naître, & qu'il ne perd jamais. Elle ne craignit donc point de se trouver seule avec lui; tous deux parcoururent un jardin émaillé de fleurs; ils s'amusèrent quelque temps près d'une volière de tourterelles, qui leur inspirèrent de les imiter. Galaor, appercevant des moineaux dans un bosquet, les trouvoit aussi d'un bien bon exemple; il courut vers eux, & fut suivi par sa jeune amie. Au fond de ce bosquet, ils trouvèrent une grotte semblable à celle de Didon; &, quoiqu'il ne fît pas d'orage, ils y restèrent long-temps, & n'en sortirent qu'à regret.... O charmes de la jeunesse, que le plaisir embellit encore, que vous parûtes brillans sur le front céleste & dans les yeux de la jeune Anthebon, lorsqu'en soupirant elle sortit de ce bosquet! Hélas! dit-elle à Galaor, en lui serrant tendrement la main, peut-être vais-je vous perdre bientôt? Vous m'oublierez, & le souvenir de ce moment m'occupera le reste

de ma vie. Il voulut la raſſurer par de nouvelles careſſes....... Eh ! ce ſont ces mêmes careſſes, dit la tendre Anthebon, qui me font trembler. Je ne peux penſer ſans frémir, que vous les prodiguerez peut-être à d'autres qu'à moi. Non, chère & charmante amie, dit Galaor qui, dans ce moment, lui juroit de la meilleure foi du monde qu'il l'aimeroit toujours. L'Amour qui le connoiſſoit mieux qu'il ne ſe connoiſſoit lui-même, écoutoit, en riant, ſes ſermens; mais il lui permit de les répéter bien ſouvent encore, pendant les trois jours qu'il s'arrêta près de la jeune Anthebon.

Galaor n'étoit pas du nombre de ces Chevaliers qui ſeroient prêts à remercier celui qui les retireroit au bout de trois jours d'une pareille aventure; Galaor toujours vif, toujours amuſant, n'ennuyoit ni n'étoit ennuyé près de la charmante Anthebon; il avoit toujours de nouvelles choſes à lui dire, & ce ne fut pas ſans regret qu'il apprit l'arrivée d'Amadis & de Balais avec les deux couſines qu'ils avoient délivrées, & dont aucune n'avoit d'auſſi bonnes raiſons pour regretter ſon Chevalier, que celle dont Galaor étoit obligé de ſe ſéparer.

Amadis, en effet, n'avoit rien de plus preſſé que de ſe remettre en chemin pour Vindiſilore:

il ne resta donc plus qu'une nuit à ces jeunes amans ; tous les plaisirs de l'amour, toutes les larmes que peut faire couler une séparation si douloureuse, les sermens les plus tendres les occupèrent pendant cette nuit ; & tous les deux, au moment où les trois Chevaliers montèrent à cheval, avoient également les yeux battus & remplis de larmes.

Amadis sourit en voyant son frère en cet état ; mais le moment d'après il tressaillit, en pensant qu'il alloit bientôt revoir la charmante Oriane. Cette jeune Princesse & celle d'Ecosse étoient le principal ornement de la Cour magnifique que Lisvard tenoit alors à Vindisilore. La ville étoit trop petite pour contenir le nombre de Dames & de Chevaliers qu'il vouloit bientôt rassembler pour un dessein qu'il avoit formé, ce Prince fit publier qu'il tiendroit Cour plénière à Londres le mois de Septembre prochain, & que toutes les Dames & Chevaliers étrangers y seroient reçus avec honneur. Lisvard, l'un des plus braves Chevaliers de son temps & l'un des plus puissans Princes de l'Europe, se proposoit de donner de grandes fêtes, & de tenir une espèce de chapitre général de l'ordre de la Chevalerie, pour consulter sur les moyens de rendre de plus en plus cet ordre aussi célèbre

que florissant. En attendant, il amusoit les Dames de sa Cour par de grandes chasses, des bals & des carrousels. Olivas, selon le dessein qu'il avoit pris d'accuser de trahison le Duc de Bristoie, oncle de la jeune Aldène, vint porter sa plainte à Vindisilore ; & Lisvard envoya sommer le Duc de Bristoie de comparoître dans deux mois à Londres, pour se laver de l'accusation d'Olivas.

Toute cette Cour tranquille jouissoit du bonheur que des Souverains sensibles au plaisir d'être aimés répandent dans les cœurs de tout ce qui les environne, lorsqu'une Demoiselle étrangère se présenta pour parler au Roi ; elle étoit richement vêtue, un Ecuyer lui donnoit la main, & l'on ne douta point que ce ne fût une Dame de haut parage.

Prince, dit-elle à Lisvard, votre puissance, votre renommée, votre Cour brillante, annoncent un grand Roi ; mais les apparences sont quelquefois trompeuses ; votre ame est-elle bien capable de soutenir tout ce que promet cet extérieur imposant? Damoiselle, répondit Lisvard un peu piqué de ce doute, essayez de l'éprouver ; ne vous arrêtez point à ce que vous voyez, vous en jugerez seulement par mes actions. Cette réponse, reprit la Demoiselle, est bien digne

d'un grand cœur ; mais elle renferme de grandes promesses, & j'en prends votre Cour à témoin. Par saint George ! répartit Lisvard, je vous le répète, mettez-moi à l'épreuve, & vous verrez si j'avance rien que je ne veuille tenir. Sire, dit-elle d'un ton un peu plus respectueux, cette parole me suffit : je sais que vous aurez Cour plénière à Londres ; c'est dans ce temps-là que je reviendrai, pour voir si vous serez dans la volonté de me la tenir. A ces mots, elle fit une simple révérence à Lisvard ; &, sans regarder ni saluer la Reine & la belle Oriane, elle se retira, & sortit de Vindisilore sans s'y arrêter.

Les Princesses & toute la Cour remarquèrent ce procédé malhonnête : elles en tirèrent un mauvais augure, & furent très-fâchées de l'engagement que Lisvard avoit eu l'imprudence de prendre avec elle. Dans le temps qu'elles parloient encore de cette aventure, on vit entrer trois Chevaliers, dont deux étoient armés & portoient la visière de leur casque baissée ; le troisième étoit un vieillard sans armes, dont la barbe blanche tomboit jusqu'à la ceinture, & qui portoit un petit coffre de bois de sandal, enrichi de pierreries.

Ce vieux Chevalier, mettant un genou à terre : Dieu garde de mal, dit-il au Roi, l'ex-

cellent Prince qui travaille à faire fleurir la Chevalerie, & qui fait librement les plus grandes promeſſes qu'aucun Souverain puiſſe accomplir! C'eſt ſur votre renommée, Sire, que je vous apporte une couronne digne de briller ſur votre tête. A ces mots, il ouvrit le coffre, dont il tira la plus ſuperbe couronne qui fût jamais ſortie des mains de l'ouvrier : la Reine & toute la Cour l'admirèrent, & convinrent que l'excellence du travail étoit ſupérieure encore aux pierreries éclatantes dont elle étoit ornée. Cette couronne, dit le vieux Chevalier, a de plus la vertu d'augmenter ſans ceſſe le pouvoir & la gloire du Souverain qui la poſſédera. Alors, ſe tournant du côté de la Reine : Et vous, Madame, continua-t-il, vous dont les vertus égalent la gloire du Roi votre époux, je ne vous ai point oubliée, & je vous apporte un manteau qui réunit les richeſſes orientales avec le travail exquis des ouvriers les plus habiles de l'Occident. Le manteau déployé excita de nouvelles admirations, & les deſirs de Liſvard & de Briſène. Les ans, ajouta le même Chevalier, ne pourront altérer la douce union qui règne entre vous, tant que la Reine portera ce riche manteau.

Liſvard & Briſène lui demandèrent à l'envi

quel prix il vouloit mettre à ces deux ouvrages précieux : J'ignore moi-même, répondit-il, ce qu'ils peuvent valoir ; je crois qu'il vaut mieux que dans ce moment je vous les laisse pour en faire l'épreuve, je reviendrai lorsque vous tiendrez votre Cour plénière à Londres : alors, Sire, vous me les rendrez, ou vous m'en donnerez le prix que je vous en demanderai. Ah ! Chevalier, répondit le Roi, votre confiance part d'un grand fonds de générosité ; mais je serois fâché qu'elle surpassât la mienne, & je jure, en présence de cette Cour, que lorsque vous viendrez à Londres, je vous remettrai la couronne & le manteau, ou je vous en donnerai tout ce que vous en voudrez. Mesdames & Messeigneurs, dit le vieux Chevalier à toute la Cour, vous avez entendu la parole royale que je viens de recevoir ; elle me suffit. Alors laissant la couronne & le manteau, le vieillard entre les deux Chevaliers armés se retira sur le champ ; avec l'air le plus respectueux.

Ce fut le soir même du départ de ces Chevaliers, qu'Amadis, Galaor & Balais arrivèrent à la Cour de Lisvard, qui serra tendrement dans ses bras le Prince de Gaule, qu'il n'avoit pas revu depuis que le traître Arcalaüs avoit apporté les fausses nouvelles de sa mort ; il le

conduisit dans un appartement pour le faire désarmer avec ses compagnons, & voulut ensuite les présenter lui-même à la Reine, qui parut l'instant d'après, suivie d'Oriane & de Mabille.

Qui pourroit exprimer quel fut le saisissement des deux tendres amans, au moment heureux de se revoir! Oriane ne put retenir ses larmes, en voyant celui pour lequel le traître Arcalaüs les avoit fait si long-temps couler. Amadis ne put cacher son trouble, qu'en se précipitant aux pieds de la Reine, à laquelle il présenta son frère Galaor; la Reine les embrassa tous les deux. Ce Chevalier, Madame, lui dit Amadis, desire partager avec moi l'honneur de vous servir. A ces mots, Lisvard s'emparant, d'un air doux & riant, du bras droit de Galaor: Ah! Madame, dit-il à Brisène, je compte trop sur votre justice & votre amitié, pour craindre que vous me fassiez le tort de l'accepter: que vous reste-t-il à désirer, quand vous avez Amadis pour Chevalier? ne m'ôtez pas la gloire & le bonheur d'acquérir Galaor pour le mien.

Les deux frères, vivement touchés de cette dispute si flatteuse & si honorable, exprimèrent leur reconnoissance par le serment qu'ils firent de leur être à jamais fidèles; & depuis ce mo-

ment, Galaor, déclaré le Chevalier de Lisvard, ne se départit plus du service de ce Prince, même dans l'occasion la plus cruelle pour son cœur, ainsi que nous le verrons dans la suite de cette Histoire.

Durant ces propos, Oriane, Olinde & Mabille s'étoient écartées, causoient entr'elles, & désiroient vivement de pouvoir à leur tour voir Amadis plus près d'elles. Lisvard & Brisène ayant prié Galaor de leur raconter ses premières aventures, ce jeune Chevalier leur obéissoit avec modestie, & sourioit peut-être en lui-même de toutes celles qu'il avoit à leur cacher. Amadis, profitant du récit de Galaor, s'étoit approché de son cousin Agrayes, & tous deux, se tenant les mains, jouissoient du bonheur de se revoir. Mabille, toujours ingénieuse, & dont l'humeur gaie n'étoit point encore troublée par tout ce qui fait le tourment & les plaisirs des amans, eut pitié de l'état d'Oriane & d'Olinde; elle appella son frère Agrayes, qui s'approcha suivi d'Amadis, & les fit asseoir tous deux entr'elles. Mabille, l'instant d'après, leur dit en riant: Quoique je sois à présent entre les quatre personnes du monde que j'aime le mieux, il faut que je les quitte un moment; j'espère qu'elles me pardonneront de les laisser ensemble.

Ces tendres amans eurent donc la liberté de s'exprimer mutuellement tout ce qu'ils sentoient si vivement dans leur ame. Agrayes & Olinde ne purent craindre qu'Amadis & Oriane pussent être attentifs à les écouter, & ceux-ci n'étoient pas en état d'avoir cette espèce d'inquiétude sur les autres. L'Auteur croit même être sûr que la charmante Oriane, coulant adroitement la main sous son manteau, prit les doigts d'Amadis, & qu'elle les lui serra tendrement, en lui disant : Ah ! cher Amadis, que le perfide Arcalaüs m'a fait verser de larmes ! Sans votre aimable cousine Mabille, depuis long-temps je n'existerois plus. Ah ! Madame, lui répondit Amadis, sans votre idée charmante, qui ne sort jamais ni de ma pensée ni de mon cœur, j'aurois succombé dans les périls que j'ai souvent essuyés ; mais, hélas ! que me sert de vous revoir, & ne vais-je pas mourir chaque jour de mille morts, me voyant toujours aussi loin de la seule espérance qui puisse m'attacher à la vie ?... Il faut bien en convenir avec l'Auteur, quelque modeste, quelque réservée que fût la jeune & tendre Oriane, l'amour parloit en maître dans son ame : elle étoit pénétrée du même sentiment, elle étoit agitée par la même crainte, elle étoit troublée par la même flamme qui brû-

loit Amadis. L'Auteur dit donc qu'elle répondit en baiſſant les yeux, & que ſes joues brilloient de ce feu dont l'amour ſe ſert pour embellir la jeuneſſe. Ah ! mon ami, le temps de notre bonheur ne ſera peut-être pas ſi éloigné ; je ſens que je ne peux plus vivre ſans m'aſſurer de votre amour par le don mutuel de notre foi. Oui, je me ſens capable de tout braver, & juſqu'à la colère du Roi mon père, pour trouver l'occaſion de recevoir vos ſermens, & votre main. En diſant ces mots, l'Auteur ajoute qu'elle lui marcha doucement ſur le bout du pied ; & c'eſt ſans doute depuis cet heureux moment, que ce charmant uſage s'eſt introduit dans ces occaſions ſi douces, où l'on craint également de parler, ou de ne pas être aſſez bien entendu.

L'heureux Amadis reçut cet aveu favorable dans ſon cœur qui palpitoit alors comme ſon pied trembloit ſous celui d'Oriane ; il alloit lui répondre, lorſqu'il apperçut que Galaor avoit fini ſon récit, & bientôt Liſvard appellant Oriane : Quoi ! ma fille, lui dit-il, ne m'aiderez-vous pas à bien recevoir le nouveau Chevalier que je viens d'acquérir ? Oriane s'avança ſur-le-champ avec grace ; & Galaor, fléchiſſant un genou, lui baiſa la main : il reſſem-

bloit trop à ſon frère par la figure & par la valeur, pour ne pas devenir cher à cette Princeſſe. Galaor la trouva charmante ; mais guidé par l'eſpèce d'amour dont il étoit capable, à ne s'arrêter qu'à des conquêtes plus faciles, il devina dès ce moment qu'Amadis ne s'étoit arrêté dans la Cour de Liſvard que par ſon amour pour Oriane ; & dès cet inſtant, loin de former d'inutiles vœux, il en fit un de la ſervir à jamais, comme le frère & l'ami le plus tendre.

De tous les tems, il eſt en uſage dans les Cours d'examiner à toute rigueur, ceux que leur naiſſance ou leurs charges y appellent pour la première fois : cet examen fut en général très-favorable à Galaor ; ſa reſſemblance frappante avec Amadis, ſa brillante renommée décidoient en ſa faveur : les Dames de la Cour cependant, dont le tact eſt bien ſupérieur à celui des grands Officiers de la Couronne, pour bien apprécier un Chevalier de dix-huit ans, crurent reconnoître quelque différence entre les deux frères : celles qui par un maintien ſérieux affectoient de montrer une ame paiſible, étoient pour Amadis ; & quand Galaor leur rappelloit qu'il avoit l'honneur de leur appartenir, quoique jeunes encore, elles le traitoient de neveu. Les autres de meilleure foi, voyant

briller dans ses yeux le feu pétillant de la jeunesse & des desirs, le préféroient à son aîné, rioient, causoient, badinoient avec lui, & l'appelloient mon cousin. La différence de ces espèces de degrés de parenté, détermina l'amour toujours actif de Galaor ; il ne valoit rien du tout pour filer le parfait amour ; il eût plutôt entrepris les travaux d'Hercule les plus incroyables, que de se résoudre à tourner un fuseau près d'Omphale ; aussi respecta-t-il toujours ses nouvelles tantes ; mais il aima bien vivement un grand nombre de ses jolies cousines.

Le temps que la Cour Bretonne passa dans Vindisilore, fut animé par toutes ces espèces de fêtes qui parent & rendent une Cour brillante quand les Dames y président. Le temps étant arrivé où cette Cour alloit habiter Londres pour s'occuper d'objets plus sérieux, elle s'y transporta ; & bientôt les bords de la Tamise furent habités & couverts par des tentes brillantes : la famille royale occupa seule pendant les premiers jours le palais de Londres ; & le nombre prodigieux des vassaux de Lisvard & des étrangers qui arrivoient dans sa Cour, ainsi que la chaleur de la saison, leur fit abandonner le séjour de la ville pour camper sur les bords de la Tamise. Les tentes que l'on y dressa pour

la famille royale, avoient une grande enceinte que l'on avoit enrichie de fleurs, de bosquets & d'arbres chargés de fruits : les jardiniers s'apperçurent bientôt qu'Amadis y cueilloit souvent des guirlandes pour Oriane, & se plaignoient quelquefois de trouver leurs gazons foulés, lorsque Galaor y causoit avec ses cousines. Des illuminations, des fêtes sur la Tamise, des carrousels furent le prélude des tournois & des banquets royaux qui devoient leur succéder.

Peu de jours après l'arrivée de la famille royale, Barsinan, seigneur d'un pays voisin, nommé Sansuège, se fit annoncer à la Cour de Lisvard : ce Barsinan avoit tous les vices qui peuvent déshonorer un Souverain ambitieux & trop foible pour entreprendre des conquêtes. Il ne formoit aucun projet qu'il n'espérât le faire réussir par quelque trahison : parent & ami d'Arcalaüs ; c'est avec ce perfide enchanteur qu'il avoit arrêté de profiter du temps des grandes fêtes, pour se rendre le maître du Royaume de la grande Bretagne. Arcalaüs lui avoit promis de trouver les moyens d'enlever Lisvard & Oriane : Alors, dit-il, je vous donnerai la tête de ce Roi ; vous épouserez Oriane, héritière de ses Etats, & vous monterez sur le trône en le partageant avec elle.

Plein de ce noir projet, Barſinan étoit arrivé, ſuivi d'un grand nombre de ſcélérats dévoués à ſes volontés. Sire, dit-il à Liſvard, ce n'eſt point comme votre vaſſal que je me rends à votre Cour, ne tenant mes Etats que de Dieu & de mon épée : c'eſt comme bon voiſin & comme ami que je viens partager cette fête.

Liſvard étoit un Chevalier trop loyal & trop généreux pour être défiant : prévenant & affable, il combla Barſinan de politeſſes, & lui fit rendre les plus grands honneurs.

Lorſque le traître Barſinan vit de près quelle étoit la puiſſance de Liſvard, & la quantité de Chevaliers de haute renommée qui l'entouroient, le lâche ſe repentit d'avoir formé ſon noir complot avec Arcalaüs ; la crainte d'en devenir la victime l'eût déterminé à le rompre s'il en eût été le maître ; mais, n'étant plus à portée de faire part de ſes craintes, il fut obligé d'attendre l'événement de ce qu'Arcalaüs devoit exécuter.

Ce fut le lendemain de l'arrivée de Barſinan que la charmante, mais cruelle maîtreſſe d'Angriote d'Eſtravaux ſe rendit à la Cour, pour ſe plaindre de l'eſpèce de violence qu'Amadis vouloit lui faire, en l'obligeant d'épouſer ſon ami. Elle expoſa ſes raiſons avec grace ; mais elle ne put

trouver d'objection à faire contre un Chevalier que sa naissance, ses exploits, ses richesses & tous les dons de plaire rendoient digne de sa main. Toute la Cour s'empressa de plaider la cause d'Angriote : cet amant respectueux fut le seul qui ne fit point valoir les droits qu'Amadis lui avoit acquis par ses armes ; il n'employa près de celle qu'il adoroit, que les larmes que sa rigueur lui faisoit verser ; & l'orgueil de sa maîtresse fit place à l'amour, lorsque Lisvard & le Prince de Gaule conduisirent Angriote à ses genoux : elle lui tendit la main pour le relever, & pour lui dire qu'elle l'acceptoit pour époux, & souffrit sans peine que l'Evêque de Salerne bénit les sermens que tous les deux proférèrent ensemble.

La journée du lendemain étoit marquée pour tenir le premier Conseil relatif au projet de Lisvard de discuter en présence des Chevaliers les plus renommés, ce qu'il étoit le plus à propos de faire pour maintenir, & même illustrer encore plus l'ordre de la Chevalerie. Lisvard, voulant mettre le plus grand appareil à cette fête, pria Brisène de se revêtir du riche manteau, & de lui remettre la couronne que le vieux Chevalier avoit laissée entre leurs mains, deux mois auparavant cette fête : la Reine

Reine Brisène fit apporter le coffre dont Lisvard avoit la clef; mais leur surprise & leur douleur furent extrêmes, lorsqu'ils virent que le coffre étoit vuide. Ah ! Sire, s'écria Brisène, ce que j'ai cru n'être qu'un songe, seroit-il donc une réalité ? Hélas! ne sachant ce matin si je rêvois ou si j'étois éveillée, j'ai cru voir la même Demoiselle à laquelle vous avez fait une promesse peut-être trop indiscrette; elle me paroissoit entrer dans ma chambre, ouvrir le coffre, en tirer la couronne & le manteau; & lorsque j'ai voulu m'écrier pour en demander la raison, il m'a semblé qu'une eau glacée me tomboit sur les yeux, & l'assoupissement le plus profond a succédé jusqu'au moment où mes femmes ne m'en ont tirée qu'avec peine. L'affliction de Lisvard fut d'abord très-vive; mais il espéra contenter le vieux Chevalier, à force de présens, quand il reviendroit réclamer son dépôt.

Le Conseil s'étant assemblé le lendemain matin, & les intérêts de la Chevalerie ayant été suffisamment discutés, Lisvard déféra l'honneur à Barsinan de dire le premier son avis; il fut relatif à la bassesse de son ame; ce fut celui d'amasser de grands trésors, à quelque prix que ce fut. Celui du Comte de Clare fut de rendre

ſes ſujets heureux, & d'élever la jeune nobleſſe à la vertu ; il repréſenta même qu'elle négligeoit trop de s'inſtruire, & motiva ſon avis en diſant que les ſciences utiles & la connoiſſance des arts que poſſédoient Phocion, Alcibiade & Jules Céſar, ne les avoient pas empêchés d'être les plus braves & les plus renommés Chevaliers de leur temps. L'illuſtre aſſemblée fut forcée de convenir de cette vérité, & l'on arrêta d'appeller les Savans échappés aux ruines de la Grèce, pour inſtruire la jeuneſſe de la patrie qui devoit produire un jour le grand Roger Bacon, & celui qui devoit fonder l'école Newtonienne.

La Reine Briſène ſe préſenta ſuivi des Dames de ſa Cour, au ſortir de cette aſſemblée : Il ne ſeroit pas juſte, dit-elle à Liſvard, que vous fiſſiez tout pour vos Chevaliers, & que je ne m'occupaſſe point des Dames & Demoiſelles de ma Cour. A ces mots, elles allèrent prendre les places que les Chevaliers venoient de quitter : on diſcuta d'abord quels étoient les vrais moyens de plaire ; on finit par ceux qui rendoient dignes d'attacher à jamais un cœur ſenſible & vertueux. L'Auteur prétend que c'eſt dans cette aſſemblée qu'il fut décidé que la coëffure la plus noble & la plus élégante étoit d'élever de beaux cheveux ſur ſon front, entre-

lacés avec des plumes & quelques fleurs ; que de toutes les couleurs celle que l'on nomma *Puce*, comme étant la plus sombre, formoit le contraste le plus agréable avec la blancheur du teint ; mais qu'il falloit que celle qui portoit cette couleur eût des yeux célestes, la taille & les graces d'une Nymphe, la douceur & la gaieté d'une divinité bienfaisante. Toute la Cour reconnut sa charmante Reine à ce portrait.

Quant aux moyens d'attacher un cœur sensible, on convint qu'après la nécessité de s'attacher soi-même, rien n'étoit plus agréable & plus sûr de plaire que l'amour & la connoissance des beaux arts, & que d'acquérir le goût qui les juge & qui les embellit en les perfectionnant sans cesse.

On remit à la séance suivante à discuter quelques intérêts plus graves, tant pour les Chevaliers que pour les Dames ; mais les grands événemens qui commencèrent dès le jour suivant, interrompirent des assemblées que nous devons bien regretter : elles nous auroient procuré sans doute les leçons les plus sages, & peut-être les aurions-nous toujours suivies.

Le lendemain étant un jour de fête, la jeunesse la plus brillante, & parée des ornemens & des graces de son âge, commençoit à se raf-

fembler près des tentes royales, avec cet air riant & animé que donne l'attente du plaifir, lorfque toute la Cour fut troublée par une Dame qui fe préfenta couverte de voiles & d'habillemens lugubres, & qui vint fe jetter aux pieds de Lifvard. Sire, lui dit-elle en pleurant, ferai-je la feule malheureufe dans vos Etats, quand il vous eft fi facile de mettre fin à mes peines? Lifvard, ému par fes pleurs, lui promit de faire pour elle ce qu'il pourroit felon l'honneur & l'équité. Sire, dit-elle, une Dame de mes voifines avoit chez elle un Chevalier arrogant & fuperbe, dont mon père & mon oncle n'ont pu fupporter l'audace & les injures: appellé par mon père au combat à outrance, il a fuccombé fous fes coups; & la Dame qui le protégeoit étant puiffante en vaffaux, elle a fait arrêter mon père & mon oncle, & les retient dans une aftreufe prifon. Tout ce que j'ai pu par les larmes obtenir d'elle, c'eft de me les rendre, fi vous permettez que votre Chevalier & celui de la Reine viennent lui demander leur grace, & lui nommer un autre Chevalier propre à remplacer celui qu'elle a perdu. A ces mots, la Dame en deuil quittant les genoux du Roi, pour embraffer ceux de la Reine, répéta la même prière en redoublant fes fanglots, &

levant ſes yeux couverts de larmes ſur la belle Oriane, comme pour exciter ſa pitié.

Amadis craignoit trop de s'éloigner d'Oriane, pour répondre le premier à la demande de la Dame éplorée : pour le jeune Galaor, il étoit prêt à demander ſi la Dame qui deſiroit un nouveau Chevalier, étoit jeune & jolie. Après quelques momens de ſilence, Liſvard conſultant les yeux de Briſène qui lui parut fort attendrie, répondit à la Dame en deuil, qu'il ne s'oppoſeroit point à la bonne volonté des deux Chevaliers s'ils vouloient librement la ſuivre. A ces mots, Amadis regarda la belle Oriane, dont le cœur ſenſible n'avoit pu tenir contre les pleurs de la Dame. Elle laiſſa tomber un de ſes gants ; c'étoit le ſigne dont elle étoit convenue avec Amadis pour lui faire connoître ce qu'elle approuvoit. Un ſigne d'Oriane étoit trop déciſif, pour qu'Amadis balançât un ſeul moment ; il offrit ſur-le-champ à la Dame de la ſuivre ; & Galaor étoit trop attaché, trop ſoumis à ſon frère, pour l'abandonner un ſeul moment. Partons à l'inſtant, Madame, lui dit-il ; car je brûle de dégager votre parole, & de revenir promptement prendre part aux fêtes que vous nous obligez de quitter. La Dame en deuil, bien ſatisfaite d'avoir obtenu ſa demande,

fit son remercîment, & partit aussi-tôt avec eux.

Ils marchèrent ensemble le reste du jour, & n'arrivèrent qu'à nuit fermée, à de riches tentes que la Dame leur dit avoir fait dresser pour les recevoir, ayant toujours espéré de leur générosité qu'ils ne lui refuseroient pas leur secours.

Dès qu'ils furent descendus sous les tentes, un grand nombre d'Ecuyers & de jeunes Demoiselles que Galaor lorgnoit déjà, s'empressèrent à les servir & à les désarmer. Peu de temps après, on servit un superbe festin où les meilleurs vins de la Grèce furent prodigués; vers la fin du dessert, vingt hommes armés de pied en cap entrèrent brusquement dans la tente, en criant aux deux frères : Rendez-vous, ou vous êtes morts. Quoique Amadis & Galaor fussent sans armes, ils s'élancèrent sur les premiers, pour se saisir de leurs épées ; & les autres les auroient tués bien facilement, sans l'ordre positif qu'ils avoient de ne les point frapper. Pendant ce premier débat, l'un des assaillans alla demander à une autre Dame, qui n'avoit point encore paru, s'ils tueroient ces deux Chevaliers qui refusoient de se rendre. Gardez-vous-en bien, répondit-elle, je me charge de leur parler.

Cette Dame étoit jeune & très-belle. Elle parut tout-à-coup dans la tente : Rendez-vous mes prisonniers, leur cria-t-elle, & ne me forcez point à vous faire donner la mort. Par saint Denis ! dit Galaor à son frère, cette Dame est trop belle pour être méchante; il vaut mieux se rendre à la beauté qu'à la force ; donnons-lui notre parole. Amadis y consentit, & les deux Princes de Gaule lui dirent qu'ils se rendoient à elle comme ses prisonniers.

Cette jeune Dame ignoroit encore le nom des deux Chevaliers que la Demoiselle avoit amenés avec elle : à peine cette dernière fut-elle arrivée avec eux, que son père, ancien & loyal Chevalier, vint au-devant d'elle lui faire des reproches sanglans de s'être prêtée à la supercherie de cette Dame, nommée Madasime ; il en fut encore bien plus alarmé, quand il sut que les deux Chevaliers étoient Amadis & Galaor. Ah ! malheureuse, s'écria-t-il, ne sais-tu pas que tu les conduis à leur perte, si Madasime qui brûle de venger la mort de son cousin Dardan, peut savoir qu'elle tient Amadis en sa puissance ?

La Demoiselle se repentit trop tard d'avoir conduit une si noire trahison ; elle chercha du moins à la réparer en disant à Madasime qu'elle

ignoroit leur nom, & qu'elle avoit cru remplir ses ordres, en lui amenant les deux premiers Chevaliers de la Cour du Roi Lisvard, qui s'étoient proposés pour la suivre.

Cette jeune Dame, en effet, leur déclara qu'elle n'avoit employé cette ruse que pour enlever deux Chevaliers de Lisvard, sous ses propres yeux, & pour se venger, en les retenant prisonniers, de l'asyle & des honneurs qu'il accordoit dans sa Cour au meurtrier de Dardan. A ces mots, elle voulut les faire charger de chaînes ; mais Amadis & Galaor lui jurèrent qu'ils périroient plutôt mille fois, que de souffrir que ses soldats osassent porter la main sur eux. Ce n'est que de votre main, Madame, lui dit Galaor, que nous pouvons recevoir des chaînes. A ces mots, il remit ses mains dans les siennes, en la regardant avec des yeux si tendres & si vifs, que Madasime un peu troublée les retint, fut prête à les serrer, & se contenta de les attacher légérement avec un des rubans de ses cheveux. Amadis à son tour vint lui présenter les siennes, il reçut le même traitement que son frère. Madasime s'étant écartée pour donner ses ordres à l'escorte des deux Chevaliers, la Demoiselle saisit ce moment pour avertir Amadis qu'il lui seroit facile d'obtenir sa

liberté de Madasime, s'il vouloit lui promettre de la servir lorsqu'elle lui demanderoit son secours, & s'il vouloit feindre d'en être amoureux. L'amant d'Oriane rejetta cette seconde proposition avec horreur, mais l'amant de toutes celles qui pouvoient inspirer des desirs, crut ne pas devoir balancer à l'accepter. Qu'il est doux, Madame, de vous être soumis, dit-il à Madasime, quand elle vint à reparoître ! Ce foible ruban, un seul de vos regards suffisent pour enchaîner à jamais un cœur sensible ; mais, hélas ! que peuvent espérer de malheureux Chevaliers que, jusqu'à ce moment, vous avez l'air de regarder comme vos ennemis ? Il ne tiendroit qu'à vous, répondit Madasime, de cesser bientôt de l'être ; mais je vous crois trop attachés à l'injuste Lisvard, pour ne pas craindre de vous voir bientôt les armes à la main pour l'aider à me déposséder des Etats dont je suis prête d'hériter. Ah ! Madame, quoique Chevaliers de sa Cour, dit Galaor, nous ne sommes point à sa solde, & nous ne prêterons jamais notre bras à l'injustice. Ce n'en est point assez, répondit Madasime que Galaor continuoit à regarder avec des yeux de dix-huit ans qui pétilloient d'un feu dont l'ardeur continuoit de même à la troubler ; non, dit-elle, vous ne pouvez espérer

votre liberté qu'en me jurant tous deux de me ſecourir contre Liſvard même s'il m'attaque, & ſi je vous rappelle auprès de moi. Amadis eut bien de la peine à ſe réſoudre à prêter ce ſerment contre le père d'Oriane ; mais la crainte d'être ſéparé d'elle par une longue captivité, les inſtances de Galaor qui prévoyoit & qui deſiroit la fin de cette aventure, le déterminèrent enfin à prêter le ſerment qu'elle exigeoit. Pour Galaor, il prêta le ſien avec tant de grace & de feu, il baiſa ſi tendrement les belles mains qui dénouoient lentement le ruban qui tenoit les ſiennes attachées, que Madaſime abandonna toute idée de vengeance, pour ſe livrer à celle dont ſon ame étoit alors ſi doucement occupée. Il étoit déja tard ; Madaſime leur fit rendre leurs armes & leurs chevaux ; &, très-ſatisfaite de s'être aſſurée du ſecours de deux Chevaliers d'une ſi haute apparence, elle les conduiſit au château d'une de ſes parentes pour y paſſer la nuit.

La Dame du château leur en fit les honneurs avec autant de grace que de magnificence. Elle félicita Madaſime ſur l'acquiſition qu'elle venoit de faire de deux Chevaliers qui, s'étant déſarmés, lui parurent charmans ; elle ſourit en voyant le jeune Galaor ne pas perdre une occa-

ſion de lui dire des choſes agréables ou de toucher ſa main ; & bientôt elle lut dans les yeux de ſa couſine que ces ſoins empreſſés n'étoient point perdus pour le Chevalier.

Le ſouper fut magnifique ; & le faiſan, la pièce d'honneur des feſtins de ce temps, ayant été ſervi, Amadis renouvella le ſerment de ſecourir Madaſime. Galaor, qui s'étoit mis à table à côté d'elle, s'écria vivement : Non, ce n'eſt point aſſez d'un ſeul vœu ; puiſſent s'accomplir tous ceux que je fais pour elle ! En diſant ces mots, il cherchoit, il trouvoit, il preſſoit doucement un joli pied qu'on ne retira pas ; un coup-d'œil charmant, accompagné d'un ſourire & d'une légère rougeur, furent la réponſe à ce vœu. Ce fut en vain que la Dame du château deſira de trouver Amadis moins diſtrait & plus galant ; l'idée de la divine Oriane étoit encore plus préſente à ſon cœur que celle du plaiſir dans celui de Galaor. Il s'en tint toujours avec elle à l'offre de ſon bras & de ſon épée, quoiqu'elle l'aſſurât qu'elle n'avoit point d'ennemis, & quoiqu'elle lui fît remarquer aſſez finement que ſon compagnon n'avoit point l'air de penſer à ſe battre. La Dame du château, piquée de l'indifférence d'Amadis, & peut-être jalouſe de tout ce qu'elle prévoyoit pour Madaſime, fei-

gnit d'avoir mal à la tête & besoin de repos. Elle pria sa cousine de faire les honneurs de son château, lui fit ouvrir plusieurs appartemens; & l'amour ne permit pas que Madasime put se méprendre dans le choix de ceux qu'elle destina pour Galaor & pour elle.

Nous avons déja parlé de la discrétion de Galaor; le tendre & fidèle amour d'Amadis pour Oriane, est connu; & tout ce que nous pouvons dire de plus certain sur la nuit que les deux frères passèrent dans ce château, c'est qu'Amadis ne s'occupa que du bonheur d'avoir la liberté de partir au lever du soleil pour retourner près d'Oriane, & que Galaor, toujours enchanté d'un bonheur présent, regretta que la clarté naissante vînt si-tôt l'interrompre. Quoique les deux frères eussent très-peu dormi pendant cette nuit, ils s'armèrent promptement, montèrent à cheval, & reprirent le chemin de Londres avant que les Dames fussent réveillées, Amadis craignant qu'elles ne cherchassent quelque prétexte pour les arrêter plus long-temps auprès d'elles.

Pendant le peu de temps qui s'étoit écoulé depuis qu'Amadis & Galaor avoient quitté la Cour de Lisvard, il s'y étoit passé des événemens bien sinistres. Deux jours après leur dé-

part, le vieux Chevalier dont la Reine avoit reçu la couronne & le riche manteau, parut tout-à-coup, & vint se jetter aux pieds de Lisvard : Je m'étonne, Sire, lui dit-il, que dans ces grands jours de fêtes, vous ayiez dédaigné de porter la couronne brillante que j'ai déposée entre vos mains. Et vous, Madame, dit-il à Brisène, comment n'êtes vous pas parée du plus beau manteau que jamais Reine puisse porter ? L'un & l'autre également embarrassés, baissèrent les yeux sans rien répondre. Ah Dieux ! s'écria le Chevalier, que signifie ce silence ? ma tête dépend de ces deux riches joyaux ; il faut que je parte, que je les rende, ou que j'en rapporte le prix ; & ce prix peut-être sera tel que vous refuserez de me le donner, malgré la parole royale que j'ai reçue. Ne craignez rien, Chevalier, lui répondit Lisvard ; j'atteste le Ciel que je perdrois plutôt ma couronne & la vie, que de manquer à la parole que je vous ai donnée ; dites donc hardiment quel prix vous demandez de la couronne & du manteau qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous remettre ?

Pendant cette espèce de débat, une grande partie de la Cour s'étoit rassemblée autour de Lisvard & du Chevalier ; celui-ci lui baisa les

pieds, avec l'air de la plus grande reconnoissance : Sire, dit-il, je ne parlerai point que je n'aie parole que personne de votre Cour ne mettra d'obstacle à l'effet de celle que vous m'avez donnée. Lisvard ne balança pas de le faire promettre à ceux qui l'entouroient, & fit publier hautement que personne n'eût à s'opposer à tout ce qu'il étoit obligé, par son serment, d'accorder au vieux Chevalier. Celui-ci se mit aussitôt à verser un torrent de larmes. Sire, dit-il, puisque le sort a voulu que vous ayiez perdu la couronne & le manteau, il faut que vous me remettiez votre fille aînée, la Princesse Oriane, ou que je perde la tête, & que vous manquiez à votre parole....... A ces mots, la Reine & toute la Cour élevèrent un cri de surprise & d'indignation. Lisvard appuyant sa main sur ses yeux, resta dans la consternation & dans le silence : un murmure général s'éleva, & passa dans un instant jusqu'au fond du palais, lorsqu'on apprit la demande téméraire & barbare qu'on avoit osé faire.

Le vieux Chevalier, après avoir attendu quelques momens, se leva d'un air ferme, & dit à Lisvard : Quelle réponse, Sire, recevrai-je de vous ? votre réputation & ma tête en dépendent. Elle n'est pas douteuse, répondit Lis-

vard en se faisant le plus grand effort ; vas, barbare, prends Oriane. Ah ! que ne m'as-tu plutôt demandé ma vie ?... La Reine Brisène, entendant cette réponse, jetta le cri le plus douloureux, s'évanouit, & fut emportée par ses femmes.

La Demoiselle de Danemarck & la Princesse Mabille, accourant pour savoir la cause de la rumeur qui s'élevoit dans le palais, l'eurent bientôt apprise ; & leur premier mouvement fut de courir à l'appartement d'Oriane, de la serrer dans leurs bras en criant qu'on leur arracheroit plutôt la vie que de la laisser enlever. Le premier sentiment d'Oriane, en apprenant son affreuse destinée, ne fut point pour elle.. Ah ! cher Amadis, s'écria-t-elle douloureusement, on va donc nous séparer ; tu vas donc perdre ton Oriane pour toujours !

Dans ce moment, Lisvard arriva chez Oriane, suivi du vieux Chevalier : Monseigneur, dit-elle d'un ton assez ferme, au Roi son père, que voulez-vous faire de moi ? Ah ! ma fille, s'écria Lisvard en la serrant entre ses bras, & en versant un torrent de larmes, que puis-je, hélas ! si ce n'est de tenir ma promesse, & d'en mourir de douleur ? A ces mots, la constance & le courage d'Oriane succombèrent ; elle tomba sans

connoissance aux pieds de son père. Prends ta victime, dit-il au vieux Chevalier d'un air plein de désespoir ; mais permets du moins, pour la décence que cette Demoiselle l'accompagne. J'y consens, dit celui-ci, & de plus, elle sera, comme Princesse qu'elle est, escortée par deux Chevaliers & deux Ecuyers. Lisvard, détournant les yeux d'Oriane & de Mabille qui toutes deux étoient sans connoissance, & ayant ordonné à la Demoiselle de Danemarck de suivre sa fille, se retira dans l'intérieur de son appartement.

Le vieux Chevalier enleva promptement la Princesse, la posa sur un fort cheval, avec un Ecuyer en croupe pour la soutenir : bientôt il la remit sous la garde de deux grands Chevaliers, couverts d'armes noires & la visière baissée : hélas ! c'étoit entre les mains du cruel enchanteur Arcalaüs que le perfide vieillard savoit bien qu'il la remettoit.

Dans ce fatal moment, Mabille étant revenue de son évanouissement, apperçut Ardan, le nain d'Amadis, monté sur un bon coureur : Ah ! vole à ton malheureux maître, lui cria-t-elle, fais tout au monde pour le trouver : apprends-lui qu'on enlève Oriane ; lui seul peut la secourir. Le fidèle Ardan, à ces mots, vola sur le chemin qu'il savoit que son maître avoit pris

avec

avec Galaor ; & pendant ce tems, ceux qui s'étoient emparés d'Oriane, marchèrent en diligence & s'enfoncèrent dans la forêt.

Dans ce même tems, Lisvard ayant appris que plusieurs Chevaliers de sa Cour, indignés de l'enlevement d'Oriane, s'armoient & se préparoient à suivre ceux qu'ils regardoient comme ses ravisseurs, ce Prince scrupuleux à tenir fidellement sa parole, monta sans armes à cheval, pour empêcher ses Chevaliers de les poursuivre; après les avoir arrêtés, il vit de loin Oriane disparoître dans le fond de la forêt, & il revenoit au petit pas, les yeux baignés de larmes, lorsqu'il fut joint par la Demoiselle qu'il reconnut pour être celle à laquelle il avoit promis un don quelque tems avant qu'il partît de Vindisilore. Cette Demoiselle portoit à son col un écu d'acier poli, avec une riche épée, & tenoit une lance dorée dans sa main : Sire, lui dit-elle, je viens voir si vous savez exécuter d'aussi bon cœur vos promesses, que vous avez l'air de les faire. Ah Dieux ! répondit Lisvard, quel tems prenez vous pour me demander de les accomplir ? mais n'importe, je veux que vous soyiez sûre que mon courage & ma fidélité sont au-dessus de mes malheurs : parlez, qu'exigez vous de moi ? Sire, dit-elle, je ne me suis point

trompée, en m'adressant à vous comme au plus loyal des Chevaliers : apprenez qu'un traître & barbare Châtelain d'une forteresse voisine a massacré mon père qui s'opposoit à la violence qu'il vouloit me faire ; depuis ce tems, il reste impuni sans rien craindre, Arcalaüs son parent, l'ayant assuré qu'il ne pouvoit périr par la main d'aucun Chevalier, à moins que le plus vertueux de la grande Bretagne ne le frappe de cette lance ou de cette épée que j'ai trouvé le moyen de lui ravir, & que je remets en vos mains : il ignore que l'une & l'autre lui soient dérobées ; &, pour avoir l'air de braver ceux que j'engagerois à venger mon père, il se promene souvent dans cette forêt, où je viens de l'appercevoir à peu de distance.

Lisvard, aussi brave que généreux, reçut les armes que la Demoiselle lui présentoit, en lui disant de le conduire ; elle lui fit prendre la même route que les ravisseurs d'Oriane avoient suivie. A peine eut-il fait cinq cents pas, qu'il apperçut un Chevalier couvert d'armes vertes : Ah ! Sire, s'écria la Demoiselle, voilà le meurtrier de mon père, hâtez-vous de venger sa mort. Lisvard ayant défié ce traître, mit la lance en arrêt & fondit sur lui ; il fut très-surpris de voir sa lance se briser jusqu'à la poi-

gnée en le touchant, sans qu'elle eût essuyé de résistance; & son étonnement redoubla, lorsqu'ayant tiré son épée, elle se brisa jusqu'à la garde au premier coup qu'il porta. Lisvard s'appercevant qu'il étoit trahi, n'eut d'autre ressource que de saisir ce traître qu'il enleva de la selle, mais qui l'entraîna dans sa chûte. Quoique Lisvard n'eût aucune arme dont il pût le frapper, il étoit prêt à coups de gantelet de lui briser la tête, lorsque la perfide Demoiselle s'écria: Accourez vîte, Seigneur Arcalaüs, ou votre cousin est mort. A ces mots, Arcalaüs fond à cheval sur Lisvard, le renverse d'un coup de lance, & dix satellites le saisissent en même tems, ils le couvrent de chaînes, l'attachent sur un cheval, & l'enlèvent. Conduisez ce méchant Roi dans mes prisons de Daguanel, dit Arcalaüs à la moitié de sa suite, tandis qu'avec le reste je vais conduire Oriane dans mon château du Mont-Aldin; & vous, dit-il à l'un de ses gens, courez à Londres, & dites à Barsinan que je tiens Oriane & Lisvard sous ma puissance, & qu'il est tems qu'il agisse pour l'exécution du projet que nous avons arrêté.

Nous avons appris à nos lecteurs comment Amadis & Galaor s'étoient échappés des mains de Madasime. Amadis jouissoit du bonheur d'ê-

tre hors de ses fers, & Galaor conservoit un souvenir assez tendre du peu qui lui en avoit coûté pour s'en faire une bonne amie.

Les deux frères étoient déja dans la grande route qui traversoit la forêt, & qui conduisoit à Londres, lorsqu'ils apperçurent Ardan le nain, qui, pressant son cheval, accouroit vers eux à toutes jambes : tous les deux volent au-devant de lui; mais qui pourroit exprimer la douleur & la colère d'Amadis quand il apprit l'enlevement d'Oriane? Son désespoir augmenta, quand il sçut d'Ardan que les ravisseurs d'Oriane étoient sortis de Londres par la porte opposée à celle par laquelle ils devoient entrer. Amadis & Galaor coururent avec plus de vîtesse que jamais, & traversèrent Londres à toute bride sans s'arrêter. Gandalin, qui ne pouvoit les suivre que de loin, fut reconnu par la Reine Brisène en passant sous sa fenêtre; &, sachant de lui qu'Amadis voloit sur les traces des ravisseurs d'Oriane, elle lui remit pour ce Prince l'epée que Lisvard avoit malheureusement oubliée de prendre en sortant de son palais.

Le cheval d'Amadis s'étant embourbé dans une route marécageuse, Gandalin eut le tems de le rejoindre, & de lui apprendre que la Reine étoit aussi dans la plus vive inquiétude sur le

compte de Lisvard, qu'une Demoiselle avoit emmené dans la forêt à sa suite, & dont elle n'avoit aucune nouvelle.

Les deux frères continuant leur poursuite, retrouvèrent enfin des traces assez récentes de la marche de ceux qu'ils desiroient si vivement de pouvoir joindre; ayant vu sur la terre les tronçons d'une lance fraîchement brisée, & trouvant dans le même lieu quelques pâtres qui paroissoient épouvantés, ils les questionnèrent sur ce qu'ils pouvoient savoir: les pâtres leur apprirent qu'un grand Chevalier qu'ils avoient entendu nommer plusieurs fois Arcalaüs, avoit attaqué dans ce bois un ancien Chevalier mal armé, qu'il avoit fait entourer & lier sur un cheval par ses gens, & qu'il avoit donné l'ordre de le conduire dans la prison de l'un de ses châteaux, tandis qu'il enlevoit lui-même deux femmes, dont l'une étoit d'une grande beauté, & dont les yeux étoient baignés de larmes.

Amadis avoit observé que près de l'endroit où les tronçons de la lance se trouvoient, la route se partageoit en deux; il pria Galaor de choisir celle de la droite, & il continua de suivre celle de la gauche avec la même vitesse: vers la fin du jour, il arriva près d'une forteresse, où le bruit des valets qu'il entendit, lui

fit connoître que le maître du château venoit d'arriver.

Amadis ayant reconnu que ce château n'avoit qu'une ſeule porte impoſſible à forcer, prit le parti de ſe retirer ſur une colline couverte de bois, d'où l'on découvroit la porte du château ; c'eſt dans ce bois qu'il paſſa la nuit, dans l'eſpérance que l'on ouvriroit cette porte au lever du ſoleil : il ne fut point trompé dans ſon attente. Dès le point du jour, il vit ſortir Arcalaüs, accompagné de pluſieurs hommes armés & de deux Ecuyers qui tenoient fortement embraſſés la belle Oriane & la Demoiſelle de Danemarck.

Amadis ſe cacha dans l'épaiſſeur du bois, pour donner le temps au perfide Arcalaüs de s'éloigner du château, de gagner la plaine ; & cette troupe paſſa ſi près de lui, qu'il put entendre Oriane s'écrier : Ah ! cher Amadis, aurions-nous pu craindre de nous dire adieu pour toujours, lorſque j'eus l'imprudence de te prier moi-même de ſuivre l'infâme émiſſaire de ce noir enchanteur ? Amadis ne put demeurer plus long-temps caché ; le déſir de délivrer Oriane l'emporta ſur la prudence ; & dès qu'Arcalaüs l'eut dépaſſé de cinquante pas, il fondit ſur lui la lance en arrêt, en s'écriant : Traître, tu n'i-

ras pas plus loin. Arcalaüs crut en vain pouvoir lui résister, il fut renversé de son cheval ; & trois de ses gens avoient déja perdu la vie, avant qu'il fut revenu de son étourdissement.

L'Ecuyer qui tenoit Oriane, entendant la voix terrible d'Amadis, qui crioit, Gaule ! Gaule ! se jetta promptement à terre, & se sauva dans l'épaisseur du bois. Oriane se laissoit couler doucement à terre, lorsqu'Arcalaüs, voyant Amadis entouré par le reste de ses gens armés, courut la saisir entre ses bras, & l'enleva sur les arçons de son cheval ; mais Amadis en quatre coups de sa redoutable épée s'étant défait de ceux qui lui résistoient encore, joignit bientôt le ravisseur d'Oriane, sans oser toutefois lui porter aucun coup, de peur de la blesser ; cependant il frappe assez vivement Arcalaüs à l'épaule, pour le forcer à ne pouvoir plus soutenir Oriane qui s'échappe de ses bras, & saute légérement à terre. Le lâche Arcalaüs prit aussi-tôt la fuite, & Amadis qui venoit de lui faire une nouvelle blessure, fut plus occupé de mettre Oriane en sûreté, que de le poursuivre. La Demoiselle de Danemarck, que l'autre Ecuyer venoit d'abandonner, ramassa la belle épée qu'Arcalaüs avoit laissé tomber au moment de sa seconde blessure, & qu'Amadis reconnut être

celle que le traître lui avoit prise lorsqu'il l'enchanta dans son château, & la même que Dariolette avoit mise dans son berceau, lorsqu'elle l'exposa sur la mer.

Amadis, éperdu de plaisir & d'amour d'avoir délivré sa chère & divine Oriane, courut se jetter à ses genoux; &, voyant tous ses ravisseurs baignés dans leur sang & expirans autour d'elle, il l'enleva dans ses bras pour la dérober à cet affreux spectacle. Oriane, pendant qu'il la portoit, délaça son casque, &, le donnant d'une main à la Demoiselle de Danemarck, elle passa son autre bras autour du col d'Amadis, & ne put s'empêcher d'appuyer sa bouche charmante sur le front brûlant de son défenseur. Amadis, éloigné du lieu du combat, déposa doucement Oriane sur l'herbe fleurie, dans une clairière du bois, à l'abri du soleil.

Qu'ils furent touchans, précipités, interrompus l'un par l'autre, tous les propos que se tinrent ces heureux amans! Quoique ces propos fussent sans ordre & sans suite, qu'ils s'entendoient bien! & même dans les momens de silence, que de douces larmes couloient de leurs yeux! Ces larmes s'unissoient sur leurs joues vermeilles & jusques sur leurs lèvres brûlantes. Gandalin & la Demoiselle de Danemarck les regardoient

& parurent les entendre auſſi. Gandalin les fit ſouvenir que quelques vivres leur étoient néceſſaires, & la Demoiſelle de Danemarck ſe plaignit de la fatigue qu'elle avoit eſſuyée & d'une cruelle migraine : elle s'enveloppa la tête de ſon couvre-chef, & s'enfonça dans le bois pour dormir pendant quelques heures, tandis que Gandalin montant à cheval, alla chercher des proviſions.

Amadis & la tendre Oriane baiſsèrent les yeux, & gardèrent le ſilence en les voyant s'éloigner : ni l'un ni l'autre ne pouvoient imaginer alors aucune bonne raiſon pour les retenir. . . . Le tendre & fidèle Amadis, la ſenſible & fidèle Oriane reſtèrent ſeuls. . . . . le Ciel reçut leurs ſermens ; & depuis ceux que nos premiers parens proférèrent dans le jardin d'Eden, jamais deux cœurs plus unis & plus loyaux n'en élevèrent à l'Eternel. . . . . O vous, dont les ames pures & ſoumiſes à la foi ſacrée du ſerment, n'ont pas beſoin de loix pour la garder, & qui n'avez pas même l'idée du parjure, vous qui conſervez la lumière & la candeur de votre céleſte origine, non vous ne pourrez condamner la charmante Oriane d'avoir cru voir dans Amadis le protecteur, le compagnon, l'époux que le Ciel lui deſtinoit. . . . . Que les voiles de la

pudeur & que les aîles de l'hymen cachent aux regards profanes le bonheur de ces deux tendres époux ! Heureux ceux & celles qui pourront s'en former une idée approchante ! plus heureux mille fois encore ceux & celles qui pourront en jouir & le mériter !

Nous aimons à croire que la Demoiselle de Danemarck fut long-temps à s'éveiller, & que Gandalin fut lent à rapporter des provisions ; & nous profiterons de ce temps avec l'Auteur pour suivre Galaor dans la recherche des scélérats qui s'étoient emparés du Roi de la grande Bretagne.

Galaor suivoit la route qu'il avoit choisie, aussi vîte que les forces épuisées de son cheval pouvoient le lui permettre. Il rencontra dans son chemin un Chevalier qui le voyant presser son cheval des éperons, crut qu'il s'enfuyoit, & se mit à le suivre, en lui proposant de rompre une lance ; mais Galaor, uniquement occupé de sa poursuite, la continua, sans avoit l'air de l'entendre. Ce Chevalier, mieux monté que lui, le devança jusqu'à trois fois, & courut sur lui la lance en arrêt ; Galaor aussi léger & adroit qu'il étoit brave, lui fit manquer les trois atteintes, & se contenta de le plaisanter sur sa mal-adresse : l'autre piqué contre lui, jura de le suivre jusqu'à

ce qu'il en eût tiré raiſon. Chemin faiſant, ce Chevalier rencontra l'un de ſes couſins, courant après ſon cheval; après l'avoir repris, il lui demanda par quelle aventure il l'avoit trouvé dans cet état. Mon couſin, lui dit l'autre, on n'a que trop raiſon de me nommer Guilan le Penſif. Uniquement occupé de la Ducheſſe de Briſtoie, que le traître Souverain de ce pays m'enleva, à peine me ſuis-je apperçu qu'un Chevalier couroit contre moi, que je me ſuis vu déſarçonné par un coup de lance, & m'étant relevé furieux l'épée à la main: Apprenez, m'a dit ce maudit gabeur, à répondre à ceux qui vous ſaluent & qui vous parlent. A ces mots, il s'eſt éloigné ſans répondre à mon défi que par un éclat de rire. Vraiment, lui dit le Chevalier, vous méritiez bien cette petite correction; mais j'aurois mieux aimé trouver le mauvais plaiſant qui vous a renverſé, que l'inſigne poltron qui m'évite depuis trois heures: je n'ai jamais vu d'homme armé, moins ſenſible aux injures, & plus adroit à eſquiver l'atteinte d'une lance; j'ai juré de le ſuivre juſqu'à ce que je l'aie connu: amuſons-nous de ſa terreur; ſon cheval paroît trop fatigué pour qu'il ne nous ſoit pas facile de le rejoindre.

Guilan le Penſif y conſentit, bien réſolu, pour

maintenir l'honneur de la Chevalerie Bretonne, de faire désarmer un Chevalier assez lâche pour refuser la joûte. Tous les deux étant arrivés sur le sommet d'une colline, apperçurent celui qu'ils cherchoient & qui la descendoit sur son cheval prêt à tomber à chaque pas ; ne doutant pas qu'ils ne l'atteignissent facilement dans la plaine, ils descendirent au pas cette colline escarpée par une route tournante & battue. Bientôt ils entendirent un bruit d'armes qui les fit courir vers le lieu du combat ; tous les deux furent très-surpris de voir le Chevalier dont ils avoient soupçonné la valeur, entouré par une grosse troupe de gens armés, dont quatre étoient déja tombés à ses pieds, & que les autres avoient la lâcheté d'attaquer tous ensemble. Guilan & son cousin Ladasin n'hésitèrent pas à le secourir ; & , se lançant comme la foudre sur ses lâches ennemis, au moment que son cheval tomboit percé de coups, ils lui donnèrent la facilité de remonter sur un autre, & le suivirent à l'attaque d'une seconde troupe, au milieu de laquelle paroissoit un homme de bonne mine, lié sur un méchant cheval de suite. Ce qui restoit de la première troupe s'étant joint à la seconde, ce nouveau combat fut encore plus vif & plus opiniâtre que le premier : mais la valeur

des trois Chevaliers & le grand nombre de leurs ennemis tombés sous leurs coups, commençant à donner de la terreur aux autres, l'un de ces brigands s'écria : Massacrez ce prisonnier, de crainte qu'il ne nous échappe. Deux hommes de cette lâche troupe se détachèrent pour obéir à cet ordre ; mais dans ce moment même le prisonnier ayant brisé ses liens, avoit ramassé le bouclier & l'épée d'un de ceux qui mordoient la poussière, & fendit la tête du premier qui s'avança contre lui. Guilan le Pensif considérant alors le prisonnier avec plus d'attention : Ah ! c'est le Roi, s'écria-t-il à son cousin ; & dans l'instant, volant à son secours, il le couvrit contre une nouvelle attaque, pendant que Galaor terrassoit le Commandant de cette troupe ; dont le reste prit la fuite à l'instant. Lisvard cria promptement de ne pas ôter la vie au traître dont il pouvoit apprendre les détails de cette conjuration, & lui ayant enlevé son casque, il le reconnut pour être le neveu d'Arcalaüs.

La crainte de la mort arracha bientôt la vérité de la bouche de ce misérable ; le complot de son oncle avec Barsinan, tout ce qu'Arcalaüs avoit fait pour enlever Oriane, & forcer Lisvard à se livrer à ses plus cruels ennemis, fut découvert par son aveu. Lisvard vit bien qu'il n'avoit

pas un moment à perdre pour voler au fecours de la Reine Brisène, & fauver Londres du pillage & de l'incendie ; &, fe couvrant des meilleures armes qu'il put trouver, il marcha vers fa capitale, fuivi de Galaor & des deux Chevaliers qui venoient de lui rendre la liberté.

Le château de Landafin, compagnon de Guilan le Penfif, fe trouvant à porté [illegible] ard, Galaor & les deux Chevaliers y conduifirent le neveu d'Arcalaüs, couvert de chaînes, & furent y paffer la nuit : l'Ecuyer de Galaor les ayant rejoints, ce Prince l'envoya promptement à Brisène, pour la raffurer fur le fort du Roi fon époux, & pour lui dire qu'Amadis fuivoit de près les raviffeurs d'Oriane.

Brisène, lorfque l'Ecuyer de Galaor arriva, fe trouvoit dans la fituation la plus affreufe & prefque fans nul efpoir ; non-feulement elle avoit appris par des bûcherons de la forêt, qu'Arcalaüs enlevoit Oriane & Lifvard ; mais elle fe trouvoit fans Chevaliers, & prefque fans défenfe dans Londres, tout ce qui portoit les armes étant forti pour voler à leur fecours. Dans ce moment, Barfinan, fuivi des fcélérats que jufqu'alors il avoit tenus cachés, venoit de s'emparer de la citadelle, & n'attendoit plus que les troupes

qu'Arcalaüs lui devoit envoyer pour attaquer la ville & s'en emparer.

Arban, Roi de Norgales, étoit heureuſement reſté près de Briſène, & ce brave Prince fit en peu de temps tout ce qu'elle pouvoit attendre de ſon courage & de ſon attachement pour la défendre. Barſinan oſa demander une entrevue au Roi de Norgales, & fit de vains efforts pour le ſe[illegible]rban rejetta ſes propoſitions avec horreur [illegible]rſinan lui repréſenta que toute défenſe étoit inutile ; & , ſe croyant bien sûr de la mort de Liſvard & de l'enlèvement d'Oriane, il eut l'imprudence de propoſer au Roi de Norgales de capituler avec lui, ſous les conditions qu'il lui rendroit la ville de Londres & le palais, ſi Liſvard ne ſe préſentoit pas dans trois jours pour défendre l'une & l'autre.

Arban qui venoit d'être informé par l'Ecuyer de Galaor que Liſvard étoit en liberté, & comptant que rien ne pouvoit empêcher Amadis de délivrer ſa chère Oriane, accorda ces conditions à Barſinan qui ſe promettoit bien d'attaquer la ville dès qu'il auroit raſſemblé des forces ſuffiſantes.

L'heureux Amadis, en ce moment, eût oublié toute la terre aux genoux de la divine Oriane qui de ſon côté, croyoit n'exiſter que

de ce moment qui les avoit rendus les plus fortunés de tous les époux ; mais le retour de Gandalin troubla les charmes dont ils jouissoient ; ils apprirent par lui la trahison de Barsinan, l'extrémité du péril que couroit la Reine Brisène : Gandalin n'étant pas encore instruit de la liberté de Lisvard, Amadis fut forcé de voler à Londres ; & sa chère Oriane tremblante pour sa mère, fut obligée de l'en presser elle-même. L'un & l'autre soupirèrent en laissant relever ces gazons plus chers pour eux que la pourpre de Tyr, montèrent à cheval, & prirent en diligence le chemin de Londres.

Ils ne furent pas long-temps sans rencontrer un assez gros détachement, commandé par le vieux Chevalier Grumedan qui parcouroit la forêt en s'informant de tout ce qui pouvoit l'instruire sur le sort de Lisvard. Amadis connoissant toute l'importance de ne pas perdre un instant, mit sa chère Oriane sous la sûre garde du vieux Grumedan, & courut vers Londres avec le seul Gandalin : il y arriva dans le moment même où l'Ecuyer de Galaor venoit de rendre compte à Brisène de l'heureuse délivrance de son époux. Amadis arrive près d'elle, jette son casque, embrasse ses genoux, la rassure sur le sort d'Oriane ; & Brisène éperdue, reste immobile

immobile d'attendrissement & de joie en l'appellant son fils, & le serrant entre ses bras.

Amadis ne put jouir que quelques instans du bonheur d'être traité comme un fils par la mère de sa chère Oriane ; une rumeur soudaine, excitée par la fuite & par les cris d'un grand nombre de citadins effrayés, l'obligea de reprendre son casque, & de voler où ces cris l'appelloient : il écarte la foule des fuyards, il arrive avec peine à la principale porte de Londres, où le Roi de Norgales, entouré de morts & couvert de sang, s'opposoit presque seul à l'effort de Barsinan qui venoit de s'emparer de la première barrière.

Ce traître Comte de Sansuègue, malgré la trève & la capitulation jurées, avoit craint le retour des Chevaliers sortis de Londres pour chercher les ravisseurs de Lisvard ; & sachant qu'Arban n'étoit point en état de lui résister, il avoit pris le parti d'attaquer Londres, avec le renfort qu'il venoit de recevoir. Il reconnut bientôt Amadis aux coups qu'il lui vit porter ; & le Prince de Gaule couvrant de son bouclier Arban de Norgales dont le bras appesanti ne portoit plus son épée qu'avec peine, il s'élança contre la tête de la colonne qui s'efforçoit de s'emparer de cette porte ; & portant l'épouvante

& la mort dans les premiers rangs, il fit reculer ceux qui l'attaquoient. Cependant, malgré ses efforts, le nombre d'ennemis excités par Barnan, l'eut peut-être accablé, si, dans ce moment, le Prince Agrayes, suivi de plusieurs Chevaliers de la Cour, ne fût arrivé de la recherche de Lisvard qu'il savoit être en sûreté, & n'eût attaqué brusquement la troupe que Barsinan commandoit : cette attaque imprévue décida sur le champ du sort de cette conjuration.

Barsinan voulut en vain se dérober par la fuite; Amadis le saisit, brisa son épée, le terrassa sous ses pieds ; & bientôt Gandalin l'ayant fait enchaîner, l'envoya dans le même cachot où Lisvard qui rentroit à l'instant par une autre porte, faisoit conduire le neveu d'Arcalaüs.

Lisvard étoit déja dans les bras de la Reine Brisène ; Amadis, Galaor & le Roi de Norgales, jouissoient à leurs genoux du bonheur de leur avoir sauvé la vie, lorsque le bon Chevalier Grumedan arriva, donnant la main à la belle Oriane. Prince de Gaule, dit Grumedan en entrant, c'est vous qui me l'avez confiée, c'est à vous qu'elle doit l'honneur & la liberté, & c'est entre vos mains que je la remets. Oriane n'eut l'air d'écouter Grumedan que par un regard bien tendre qu'elle jetta sur Amadis, &

courut se précipiter aux genoux de Brisène. Cette heureuse famille réunie, fut bien pénétrée en ce moment du bonheur le plus pur dont puissent jouir les bons Rois, celui d'avoir des serviteurs attachés, vertueux & fidèles. Ceux qui n'avoient pas expié leurs forfaits par l'épée d'Amadis ou par celle d'Agrayes, périrent dans les supplices ; le traître Barsinan & le neveu d'Arcalaüs, finirent dans un bûcher leur détestable vie : tout fut calme dans Londres dès le lendemain. Cette aventure écrite dans les fastes de la grande Bretagne, fut une leçon mémorable pour apprendre aux plus grands Rois que l'Eternel tient toujours dans ses mains leur destinée, & qu'il peut à son gré renverser les trônes qui paroissent être les plus affermis, comme celui du puissant Roi de la grande Bretagne avoit pensé l'être en si peu de temps, au moment où son pouvoir l'élevoit au-dessus de tous les Souverains de l'Europe.

La Cour de Lisvard & de Brisène fut plus brillante que jamais, après cet événement qui leur avoit si bien fait connoître tout le prix des services & de l'attachement de leurs Chevaliers. Le tendre & respectueux Amadis n'osoit rien dire devant Oriane qui pût lui rappeller les heureux momens qu'il avoit passés dans la forêt,

fois ; une jeune Dame intéressée à connoître l'impression que cette Princesse feroit sur lui, surprit bientôt entr'eux quelques regards assez expressifs pour qu'ils lui fissent soupçonner leur ancienne intelligence. Elle fut plus attentive que jamais à suivre toutes les démarches de Galaor, & ne fut pas long-temps sans s'appercevoir qu'elle étoit trompée ; mais Galaor étoit un trompeur si séduisant & si capable de réparer ses torts, qu'elle prit le parti d'avoir l'air de le croire fidèle ; & Galaor, toujours plein de courage, soutint avec honneur l'idée qu'il crut qu'elle avoit de sa fidélité.

Nous frémissons d'avance en nous trouvant forcés de suivre l'Auteur dans le récit des malheurs prêts à tomber sur le frère de Galaor & sur son amante ; en pouvoit-il naître de plus affreux pour Amadis que les soupçons & la colère d'Oriane ? & les Euménides mêmes pouvoient-elles briser un cœur aussi sensible que l'étoit celui de cette Princesse, par un tourment plus cruel que celui de la jalousie ? Jeunes amans dont l'ame s'ouvre pour la première fois à la passion la plus douce qui vous fasse aimer la vie, vous qui vous en formez une idée digne de sa céleste origine, vous qui croyez de si bonne foi que vous serez à jamais fidèles, pleu-

rez, pleurez avec moi sur deux amans qui méritoient de ne connoître que les charmes de l'amour. Près d'un an s'étoit écoulé depuis qu'Amadis avoit promis à la belle & jeune Briolanie, Reine de Sobradise, de venger la mort de son père, & de revenir avec deux autres Chevaliers pour combattre l'usurpateur Abyseos & ses deux fils. Nous avons vu qu'Amadis ayant reçu de cette jeune Reine une riche épée, qu'elle l'avoit prié de conserver pour l'amour d'elle, il avoit brisé cette épée dans un combat; mais qu'il avoit eu soin d'en rassembler les pièces pour pouvoir lui prouver qu'il avoit conservé ce don de sa main. Oriane étoit depuis long-temps prévenue de la promesse qu'Amadis avoit faite à Briolanie; mais si l'honneur de son amant lui étoit trop cher pour l'empêcher d'exécuter sa promesse, sa présence l'étoit trop aussi pour qu'elle pût se résoudre à l'en faire souvenir. Ce fut donc Amadis qui fut forcé de rappeller à sa chère Oriane, que la loi du serment & son honneur le forçoient à s'éloigner d'elle pour aller combattre Abyseos. Oriane, le cœur serré par la douleur, fut un instant sans lui répondre; ses yeux se remplirent de larmes; elle prit la main de son amant, & la serrant avec tendresse: Ah! lui dit-elle, cher

Amadis, c'eſt pour vous-même que je vous adore; votre gloire m'eſt chère & la mienne en dépend, puiſque nos ames & notre deſtinée ſont unies juſqu'au dernier ſoupir. Partez, hélas! .... partez, cher Amadis, & puiſſe me tromper le noir preſſentiment qui, malgré moi, m'afflige pour la première fois! Non que je puiſſe craindre que vous ceſſiez d'être invincible; mais vous-même vous m'avez parlé de la beauté de la jeune Briolanie; elle va vous devoir & la vengeance de ſon père & ſes Etats. Ah Dieux! j'avoue que je crains encore plus ſa reconnoiſſance, que le combat ſanglant que vous allez livrer pour elle.

Le ſenſible & fidèle Amadis eut le cœur percé de l'inquiétude offenſante que lui montroit Oriane; il s'en plaignit ſi tendrement, ſa candeur & ſon amour paſsèrent ſi bien dans ſes yeux & ſur ſes lèvres, qu'Oriane parut raſſurée; elle mit la main d'Amadis ſur ſon ſein: Ne deſire jamais d'autre bien, d'autre empire, que le cœur de ton Oriane, lui dit-elle, & reviens promptement me rapporter celui dont ma vie dépend! ....

Amadis, après avoir mêlé ſes larmes avec les ſiennes, fut avertir Agrayes & Galaor qu'il avoit déja prévenus, qu'il étoit temps de partir

pour aller au ſecours de Briolanie ; & tous les trois ſe préparèrent à leur départ pour le lendemain matin.

Amadis dut encore pendant cette nuit quelques momens heureux à la Demoiſelle de Danemarck; la belle Olinde fut raſſurée autant qu'une tendre amante peut l'être, par les ſermens & par les careſſes d'Agrayes ; & la jolie Aldène, & deux ou trois de ſes rivales ne purent avoir l'ingratitude de croire que Galaor ne fût pas le plus vif & le plus aimable de tous les amans.

Dès l'aube du jour les trois Chevaliers partirent enſemble, & ſe retournèrent pluſieurs fois en ſoupirant, tant qu'ils furent à portée de voir les tours de Londres ; ils n'en étoient encore éloignés que d'une demi lieue, lorſqu'Amadis ſe reſſouvint de l'épée de Briolanie, & demanda ſi Gandalin avoit eu le ſoin d'en emporter les pièces ; malheureuſement Gandalin les avoit oubliées, & plus malheureuſement encore il chargea le nain d'Amadis de retourner à Londres pour les chercher.

Le nain exécute cette commiſſion avec diligence, trouve l'épée caſſée, en rapporte les pièces, & paſſe ſous les fenêtres d'Oriane qui le reconnoît, l'appelle, & lui demande pour quelle raiſon il eſt revenu ſur ſes pas. Voyez

Madame, répondit le nain, en lui montrant les pièces de l'épée. Eh ! lui dit-elle, quel prix ton maître peut-il mettre à ces débris inutiles ? Tout celui qu'on peut mettre aux présens d'une main qui nous est chère, répondit le nain, (qui, comme tous les valets intrigants & curieux, croient toujours avoir pénétré les secrets les plus cachés de leurs maîtres.) Eh ! quelle est donc la main dont Amadis reçut cette épée, reprit vivement Oriane ? Celle de la jeune Princesse pour laquelle il va combattre, repartit le malheureux nain ; & je ne doute pas, après quelques propos que je leur entendis tenir la dernière fois qu'ils se virent, que mon maître ne se soit offert & n'ait été accepté pour être désormais son Chevalier. A ces mots, le menteur de nain donna deux coups d'éperon à son cheval, & la tendre Oriane éperdue, immobile à sa fenêtre, s'en seroit précipitée de désespoir, si la Princesse Mabille & la Demoiselle de Danemarck accourues au premier cri qu'elle n'avoit pu s'empêcher de jetter, ne l'avoient retenue entre leurs bras.

Cependant le nain courant toujours avec la même vîtesse, rejoignit bientôt les trois Chevaliers; mais en montrant l'épée brisée qu'il avoit rapportée, il ne parla point des questions qu'O-

riane avoit faites, ni des cruelles réponses qu'elle avoit reçues de lui. Rien ne troubla donc pendant leur premier jour de marche, l'entreprise qu'ils avoient faite de joindre promptement la jeune héritière de Sobradise.

Ils passèrent la nuit chez un riche Vavasseur *, qui les reçut avec magnificence, & qui leur apprit qu'ils auroient peine à traverser le lendemain la forêt voisine, sans être obligés de jouter contre un Chevalier qui, depuis quinze jours, gardoit la principale route de cette forêt. A la bonne heure, répondit en riant Galaor; je suis bien aise de savoir si le séjour de Londres ne m'a point fait oublier à me servir d'une lance.

Ils partirent au lever du soleil, & ne marchèrent pas long-temps sans rencontrer une Demoiselle qui les reconnoissant à la forme de leurs armes pour être des Chevaliers de la grande Bretagne, les arrêta pour les prier avec instance de lui dire des nouvelles d'Amadis. Que desirez vous de lui, répondit ce Prince avec em-

* On nommoit ainsi le possesseur d'un fief noble, relevant d'un Seigneur suzerain, & dont la naissance l'excluoit de la Chevalerie, à moins qu'il ne parvint à la mériter par des actions éclatantes & de longs services dans des grades inférieurs à celui de Chevalier.

preſſement ? Je vais, dit-elle, pour le ſommer d'une parole qu'un auſſi bon Chevalier auroit dû tenir de lui-même, celle de ſecourir Briolanie, Princeſſe de Sobradiſe, contre le meurtrier de ſon père & l'uſurpateur de ſes Etats. Amadis en ſe faiſant connoître, lui prouva qu'il ne méritoit aucun reproche, & lui dit qu'il étoit prêt à la ſuivre avec les deux autres Chevaliers qu'il avoit promis à Briolanie d'amener à ſon ſecours. La Demoiſelle bien ſatisfaite retourna ſur ſes pas, & s'offrit à leur ſervir de guide. Ils la ſuivoient avec empreſſement, & ne s'occupoient que de remplir l'eſpérance de Briolanie, lorſqu'ils ſe virent arrêtés par le Chevalier dont le Vavaſſeur leur avoit parlé la veille.

Ce Chevalier, qui leur parut être d'une taille avantageuſe, maniant ſon cheval avec grace, & ferme dans les arçons, leur propoſa de rompre une lance, en les prévenant que ne deſirant que l'honneur de jouter avec eux, il eſpéroit que nulle eſpèce de reſſentiment ne les animeroit à vouloir combattre à coups d'épée, au cas qu'il remportât un premier avantage. Agrayes, auquel ce Chevalier ſembloit porter la parole, ſe ſentit très-piqué de ce qu'il paroiſſoit trop préſumer de ſa force & de ſon adreſſe, & pour toute réponſe il lui cria de ſe défendre, courut ſur

lui, & fut très-étonné de se voir désarçonné par l'inconnu, & de se trouver démonté. Son cheval épouvanté par la violence avec laquelle les deux lances s'étoient brisées, s'étant éloigné en courant dans l'épaisseur de la forêt, Galaor se présenta pour venger Agrayes; mais son cheval n'étant pas de force à résister à celui de l'inconnu, roula sur la poussière avec son maître, sans que celui-ci pût le faire relever. Amadis s'approchant aussi-tôt, modéra la colère de Galaor, qui demandoit le combat à l'épée, en lui représentant que l'inconnu jusqu'alors avoit rempli la condition de la joute qu'il avoit proposée; & se présentant aussi-tôt contre l'inconnu, cette course fut la plus violente de toutes : leurs lances furent brisées jusques dans les gantelets, & les deux Chevaliers s'étant choqués réciproquement en passant, les deux chevaux tombèrent de la force du coup, sans qu'aucun des deux eût perdu les rênes; mais le cheval d'Amadis ayant eu l'épaule cassée, ne put se relever; & l'inconnu s'élança légérement sur le sien, qui n'avoit été qu'étourdi par cette rencontre.

Ce fut en vain que les trois Chevaliers provoquèrent l'inconnu pour se battre à pied, l'épée à la main : il leur répondit avec politesse, qu'heureux de leur avoir résisté dans un com-

bat qu'il ne regardoit que comme une légère épreuve, nul motif ne le forçoit à regarder comme ennemis trois braves Chevaliers dont il venoit de connoître la force & le courage. A ces mots, il s'éloigna d'eux, en suivant une route assez frayée, & les laissa tous les trois démontés au milieu de la forêt. Amadis & son cousin Agrayes, prirent facilement le parti de rire de cette aventure; mais Galaor, piqué vivement de sa chûte, sauta sur un cheval de suite, &, sans écouter Amadis ni la Demoiselle, il courut de toute la vitesse de ce médiocre cheval à la poursuite du Chevalier inconnu. Amadis & Agrayes étant démontés tous les deux, n'eurent à prendre aucun autre parti que celui de suivre à pied la Demoiselle, qui, dès le même soir, les conduisit au château de Thorin, où la jeune Briolanie & Grovanèse sa tante étoient arrivées de la veille, pour les attendre à l'entrée de ses anciens Etats.

Ces deux Princesses reçurent Amadis & son cousin Agrayes avec l'air de la plus vive reconnoissance. L'Auteur Portugais, dont le Traducteur d'Herberay se croit en droit de s'écarter quelquefois, prétend même qu'à peine Amadis eut-il ôté son casque, que la jeune Briolanie ne put le voir sans l'aimer; mais d'Herbe-

ray, mieux instruit sans doute par les anciens manuscrits Picards qu'il avoit lus précédemment, assure que la présence d'Amadis ne fit d'autre impression sur cette jeune Princesse, que celle de lui donner l'idée de la perfection qu'on pouvoit désirer dans un Chevalier, & que préparer son cœur à ne pouvoir se défendre des mêmes charmes répandus dans toute la personne du jeune Galaor, que la jeunesse & le desir de plaire rendoient encore plus séduisans en lui que dans son frère, qu'une grande passion rendoit souvent distrait, inattentif & sérieux.

Amadis & son cousin Agrayes pasèrent plusieurs jours dans le château de Thorin, espérant donner à Galaor le temps de les rejoindre, & voulant aussi laisser à Briolanie celui de faire avertir Abyseos, Dorison & Dramis ses deux fils, que les Chevaliers qui se présentoient pour soutenir sa querelle étoient arrivés, & leur demandoient d'assigner le jour & le lieu du combat.

C'est en vain qu'ils se flattoient que leur jeune compagnon, lassé d'une vaine poursuite, retourneroit bientôt sur ses pas : Galaor avoit trouvé dans la forêt une Demoiselle assez jolie pour l'engager à s'arrêter. Personne ne possédoit mieux que lui l'art de faire de nouvelles con-

noissances, dès qu'il prévoyoit qu'elles pouvoient lui devenir agréables. La Demoiselle ayant assuré Galaor qu'elle connoissoit le Chevalier qui l'avoit démonté, & sa demeure ordinaire, il l'avoit priée de le conduire; & le chemin qu'elle lui fit prendre l'éloigna trop d'Amadis, pour ne lui pas faire perdre l'espérance de le rejoindre.

Chemin faisant, elle lui dit qu'elle étoit une des Demoiselles de la belle Corisande, souveraine d'une Isle voisine, & que sa belle maîtresse, éprise de la plus vive passion pour le Chevalier qu'il poursuivoit, le retenoit depuis plusieurs mois dans cette Isle, enchaîné par son amour pour elle, comme par le serment qu'il avoit fait de ne la point quitter sans qu'elle le lui permît. La Demoiselle ajouta que la seule Corisande connoissoit le nom & la naissance de ce Chevalier qui paroissoit avoir des raisons pour cacher l'un & l'autre: Ma maîtresse, dit-elle, ne pouvant s'opposer au desir qu'il a d'acquérir de la gloire, lui permet quelquefois de sortir de son Isle & de venir dans cette forêt, pour s'exercer à la joûte contre les Chevaliers qu'il peut y rencontrer; mais elle lui a fait jurer de n'en venir jamais au combat à coups d'épée, à moins que ce ne soit dans son Isle, où

où plusieurs Chevaliers ont déja passé pour le combattre, mais dont ils ne sont ressortis qu'après avoir perdu leurs chevaux & leurs boucliers.

Le desir de s'éprouver contre ce Chevalier, peut être aussi l'espérance que lui donnoient les beaux yeux noirs pleins de feu de cette Demoiselle, déterminèrent Galaor à ne la pas quitter. Elle le conduisit chez un ancien Chevalier de sa connoissance, pour y passer la nuit. Il trouva la famille du vieux Seigneur de ce château dans les larmes : ses deux fils venoient d'être rapportés chez lui bien blessés. Depuis quelque temps ils avoient fait le projet de forcer le Chevalier inconnu qu'ils avoient vu plusieurs fois passer dans la forêt, de leur dire son nom ; & le même jour, le voyant prêt à s'embarquer pour retourner dans l'Isle, ils avoient voulu vainement s'opposer à son passage ; le combat qu'ils l'avoient forcé de livrer avec l'épée, ne leur avoit pas mieux réussi que la joûte. Galaor promit au Seigneur Châtelain de les venger, & de lui rapporter les boucliers de ses deux fils. Le bon vieillard reconnoissant, crut ne pouvoir lui rendre un plus grand honneur, que de lui faire dresser un lit à côté du sien, selon l'usage de ce temps. La vieille Châtelaine en fit autant de

son côté pour la Demoiselle de la Dame Corisande. Galaor se fût bien passé de cet excès de politesse, & ne put s'empêcher de montrer quelque humeur, lorsque la Demoiselle, d'un air assez malin, vint lui souhaiter une bonne nuit, & le reconduire jusqu'à la chambre du Châtelain.

Galaor espéra pouvoir trouver, du moins le lendemain matin, une occasion de dire à la Demoiselle qu'il la trouvoit charmante, & lui fit promettre qu'ils partiroient ensemble dès l'aurore; mais l'éternel Châtelain auroit cru lui manquer, s'il ne l'eût accompagné jusqu'à la barque qui devoit le passer dans l'Isle de Corisande; & Galaor, plein de dépit, jura bien de n'entrer jamais le soir dans aucun château, quand la fortune auroit mis quelque Demoiselle de vingt ans sous sa garde.

L'Isle de Corisande n'étoit pas éloignée de la côte; le trajet fut fait en peu de temps; & Galaor étant descendu sur le rivage, il entendit annoncer son arrivée par le son des trompettes qui retentit sur le donjon du beau château qui dominoit sur cette Isle. La Demoiselle l'avertit de se préparer à combattre: On ne trouve pas toujours, lui dit-elle en riant, des Seigneurs Châtelains aussi polis que celui qui vous a si bien

fait les honneurs de son château ; & je crains bien que celui-ci n'obtienne de vous le bouclier que vous portez, pour le joindre à ceux que vous voyez attachés à ces poteaux.

Galaor n'eut pas le temps de répondre à cette plaisanterie, la porte du château s'ouvroit dans ce moment ; il en vit sortir un Chevalier de la plus belle taille, & d'une figure charmante : il étoit entre deux compagnes de la Demoiselle, dont l'une portoit son casque, & l'autre une forte lance. Une jeune Dame d'une beauté parfaite le suivoit, en portant une couronne de laurier entremélée de myrthe & de roses ; &, le regardant d'un air tendre, elle sembloit la lui destiner pour prix de la victoire.

Le Chevalier s'avança d'une air poli vers Galaor. Chevalier, lui dit-il, vous avez su par celle qui vous a conduit dans cette Isle, quelles sont les conditions de l'espèce de combat que je vous vois prêt à me livrer ; je vois que vous vous obstinez à me connoître autant que je le suis à cacher mon nom, jusqu'à ce que je l'aie rendu digne de ceux auxquels je tiens par les liens du sang. Si j'osois vous les nommer, je suis sûr que vous m'approuveriez. Quoique Galaor sentît naître dans son cœur une secrette sympathie pour le Chevalier inconnu, le sou-

venir d'en avoir été renversé dans la forêt, ne lui permit point de se livrer à ce sentiment : Souvenez-vous, lui dit Galaor, de l'espèce d'outrage que vous m'avez fait, en me refusant le combat à l'épée, après m'avoir abattu. Je vous ai suivi depuis ce moment, & rien ne peut plus m'empêcher d'en avoir raison. A ces mots ils s'éloignèrent, & revinrent l'un sur l'autre la lance en arrêt : les deux lances volèrent en éclats sans qu'ils en fussent ébranlés ; mais le cheval de Galaor n'étant pas aussi vigoureux que celui de son adversaire, & pliant sous son atteinte, Galaor n'eut d'autre ressource que d'embrasser en passant l'inconnu, & tous les deux tombèrent ensemble sur le sable. L'un & l'autre se relevèrent avec la même légéreté ; &, mettant l'épée à la main, ils s'attaquèrent avec autant d'adresse & de vigueur que de courage. Le combat fut si long & si terrible, que Galaor pensa qu'il n'en avoit jamais essuyé de pareil depuis celui qu'il eut contre Amadis ; & Corisande épouvantée profita d'un instant où tous les deux reprenoient haleine, pour tâcher de les séparer ; mais Galaor plus animé que jamais par la longue résistance qu'il venoit d'éprouver, & par son sang qu'il voyoit couler, ne voulut écouter aucune proposition jusqu'à ce

que ce Chevalier consentit à lui dire son nom. Le combat entr'eux devint donc plus terrible & plus dangereux encore à cette seconde attaque. Les débris sanglans de leurs armes couvroient le sable ; & Corisande éperdue voyant chanceler un moment son Chevalier, elle ne put résister à sa douleur, & courant se jetter entre les combattans : Arrête, cruel, cria-t-elle à Galaor, arrache-moi plutôt la vie que de répandre un sang si précieux ; &, si mon amour ne te peut toucher, crains la vengeance d'Amadis & de Galaor. Que dites-vous, grands Dieux ! s'écria Galaor, en baissant la pointe de son épée ? Non, continua-t-elle, mon cher Florestan, il n'est plus temps de cacher votre nom ; sachez, continua-t-elle en s'adressant à Galaor, que c'est le fils de Perion, Roi de Gaule, & le frère des deux plus redoutables Chevaliers de l'Univers, que vous êtes prêt d'enlever à mon amour. A ces mots, celui-ci jette son casque, & court présenter le pommeau de son épée à Florestan. Ah ! mon frére, s'écria-t-il, reconnoissez Galaor à sa douleur & à sa tendresse. J'aurois dû le reconnoître plutôt à ses coups comme à sa valeur, dit Florestan, en se précipitant dans ses bras. La tendre émotion des deux frères dans cet embrassement, fit cou-

ler leur ſang avec encore plus d'abondance ; & l'un & l'autre fuſſent tombés ſur le ſable, ſi Coriſande & ſes deux Demoiſelles ne les euſſent ſoutenus. Floreſtan eut cependant la force de prendre la couronne que Coriſande tenoit dans ſa main, & la poſa ſur le front de ſon frère, qui l'ôta promptement pour en couronner les beaux cheveux de celle qui venoit de les réunir *.

---

* Nous avons cru ne devoir point interrompre cette narration par l'épiſode qui nous apprend comment Floreſtan ſe trouvoit être frère d'Amadis & de Galaor : l'eſtime & la ſympathie les avoient portés également tous les deux à ſe reconnoître pour frères ; & ce ne fut que dans le château de Coriſande que Galaor apprit de Floreſtan que, dans le temps que le Roi Perion partit de la Gaule pour aller voir le Roi Garinter dans la petite Bretagne, il fut obligé de s'arrêter pendant quelques jours chez le Comte de Salandrie, dont la fille ne put réſiſter à l'amour que l'aimable Perion fit naître en ſon ame ſans aucuns ſoins & ſans le deſirer. Ce Prince une nuit repoſoit tranquillement dans ſon lit, lorſqu'il ſe ſentit ſerré par deux bras qui ne faiſoient pas craindre qu'ils cherchaſſent à nuire...... Perion, en voulant s'en débarraſſer, ceſſa bientôt d'employer toutes ſes forces, de crainte de bleſſer tout ce que ſes mains rencontroient de charmant, en lui faiſant connoître que ces bras arrondis par la jeuneſſe, étoient ceux d'une De-

Quelque nombreuse que fussent les blessures des deux frères, aucune n'étoit assez dangereuse

---

moiselle : bientôt il la reconnut à sa voix pour être la fille du Comte de Salandrie. Ah ! Perion, lui dit-elle, en tournant une lanterne sourde, & lui laissant voir presque toute nue la figure la plus charmante, cédez à mon amour, ou donnez-moi la mort. Perion étoit bien vif & bien jeune, mais il étoit également loyal ; son premier mouvement fut de repousser doucement la jeune Comtesse de Salandrie, & de lui dire qu'il ne pouvoit abuser de sa foiblesse ; & violer les droits de l'hospitalité. Confuse, desespérée de cette cruelle réponse, elle se jette sur l'épée de Perion, la tire, & la veut plonger dans son sein : Ce sein étoit si beau, que Perion avança sa main, & s'empressa de le défendre de cette pointe cruelle : l'épée tomba, Perion ne retira pas sa main, la lanterne s'éteignit ; & Florestan dut sa naissance à tous ces accidens, & à ceux qui les suivirent. Honteux le lendemain matin de s'être trouvé si foible en se livrant à des desirs qu'il avoit vivement partagés, il partit dès le lever du soleil pour continuer sa route, & ne put s'empêcher de rougir & de s'accuser secrettement en prenant congé du Comte de Salandrie.

La jeune Comtesse versa bien des larmes en apprenant son départ ; elle en versa de nouvelles en connoissant bientôt les suites de cette nuit. Une de ses tantes qui l'avoit élevée, sut cacher son embarras & son état jusqu'au dernier moment : elle reçut Florestan ; elle l'éleva jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; & , lui voyant toutes les vertus & les qualités d'un Damoisel accompli,

P iv

pour faire craindre pour leur vie ; mais l'un & l'autre trop épuiſés par la perte de leur ſang, ne furent point en état pendant près d'un mois de porter les armes ; & quelque enchanté que fût Galaor d'avoir trouvé Floreſtan, il ne put penſer ſans la plus vive douleur, qu'il ne pouvoit arriver à temps pour ſeconder Amadis & Agrayes dans leur combat contre Abyſeos & ſes deux fils.

Amadis & Agrayes en effet ayant attendu Galaor pendant cinq ou ſix jours dans le château de Thorin, & voyant que le temps marqué pour le combat étoit prêt de s'écouler, il s'avancèrent avec Grovanèſe & Briolanie vers So-

---

elle le fit armer Chevalier par le Comte de Salandrie. Elle lui découvrit ſa naiſſance, & l'envoya chercher les aventures, en lui preſcrivant de ne ſe faire connoître pour être le fils de Perion, que lorſque ſa renommée égaleroit celle de ce Prince, & celle qui commençoit à ſe répandre dans toute l'Europe, des exploits d'Amadis & de Galaor.

Floreſtan depuis trois ans s'étoit couvert de gloire ; mais ſa modeſtie ne lui auroit pas encore permis de ſe nommer, quoiqu'il eût déjà triomphé d'un grand nombre de Chevaliers renommés, depuis ſix mois que Coriſande le retenoit dans ſes aimables chaînes, ſans le combat qui força cette tendre amante d'apprendre à ſon frère Galaor & ſa naiſſance & ſon nom.

bradise ; & , se croyant assez forts pour combattre Abyseos & ses deux fils, ils firent tendre deux riches pavilloas dans une prairie voisine de cette capitale , & Briolanie envoya dire à son ennemi mortel, que, selon les conditions arrêtées, elle avoit amenés les champions qui devoient soutenir sa querelle.

Abyseos, quoique très-brave sentit un noir pressentiment : il connoissoit sa cause pour être si mauvaise, & d'ailleurs maître absolu dans Sobradise, il pouvoit si facilement éluder ce combat, qu'il fut tenté de commettre cette lâcheté; mais ses orgueilleux fils, Dorison & Dramis, s'opposèrent à ce dessein ; & fiers de leur force & de leur taille gigantesque, ils déterminèrent leur père à répondre qu'il offroit le combat pour le lendemain matin.

Amadis & Agrayes s'étant présentés dès le lever du soleil dans la place destinée pour le combat, Abyseos & ses fils ne tardèrent pas à paroître ; & , ne trouvant que deux adversaires, ils envoyèrent à Briolanie, pour lui demander pourquoi le troisième ne se présentoit pas ? Amadis , impatient de combattre , répondit pour elle, en disant au Héraut : Vas dire à tes maîtres que leur cause est si mauvaise, que le plus foible de nous deux suffiroit pour que la

justice céleste les punît de leur orgueil & de leur trahison, & que la légitime Reine de Sobradise se soumet à tout si nous sommes vaincus.

Rien n'arrêtant donc plus le combat, Abyseos & Dramis coururent tous les deux sur Amadis, & brisèrent leurs lances sur ses armes, sans l'ébranler ; mais ce premier choc rétablit l'égalité dans le combat, Amadis ayant percé d'outre en outre Dramis, qui tomba versant des flots de sang sur la poussière.

Dorison & Agrayes se chargeant avec une égale fureur, leurs chevaux ne purent supporter l'impétuosité de ce choc, & roulèrent tous les deux sur leurs maîtres. L'un & l'autre également prompts à se relever, s'attaquèrent à coups d'épée, & bientôt le sang coula de leurs blessures ; mais Agrayes, ayant vu son cousin Amadis fendre d'un seul coup la tête d'Abyseos, il fut honteux que Dorison lui disputât si longtemps la victoire. Il s'élança sur lui ; & le saisissant par son casque, il lui trancha la tête & courut la porter aux pieds de Briolanie. La mort de l'usurpateur & de ses fils décida du sort du Royaume de Sobradise ; les corps de ses ennemis vaincus furent traînés hors de la lice, au milieu des acclamations des sujets de Brio-

lanie, dont les principaux vinrent prêter serment à ses genoux.

Cette belle Reine sentit peut-être moins de plaisir encore à remonter sur le trône de ses pères, qu'à penser qu'elle pouvoit offrir à son libérateur de le partager avec elle. Les blessures qu'Amadis & son cousin avoient reçues dans ce combat les ayant arrêtés pendant quelques tems à Sobradise, Briolanie ne put s'empêcher de laisser pénétrer ses sentimens ; mais Amadis, trop fidèle pour en être touché, trop loyal Chevalier pour vouloir feindre, sut lui faire entendre qu'il n'étoit plus le maître de son cœur ; & Briolanie, étouffant dès sa naissance une passion qui ne pouvoit être que malheureuse, la plus tendre reconnoissance & la plus fidèle amitié furent les seuls sentimens qui lui restèrent pour Amadis.

Galaor, & Florestan son frère, furent un mois sans être en état de porter les armes. Etant partis ensemble pour rejoindre Amadis, ils eurent en chemin plusieurs aventures de l'espèce de celles qui pouvoient être les plus agréables à ces deux braves & galans Chevaliers ; & ce ne fut qu'après en avoir abattu plusieurs, & même avoir fait avouer à leurs jeunes maîtresses qu'elles avoient beaucoup gagné en passant sous leur

garde, qu'ils rejoignirent Amadis qui reçut Floreſtan dans ſes bras, & qui ne put ſe réſoudre à gronder Galaor; il dit ſeulement en ſa préſence à Briolanie, qu'il devoit bien regretter en ce moment de n'avoir pas partagé le bonheur de la venger. Ce ſeul mot, qu'un regard de cette belle Reine rendit encore plus frappant pour Galaor, le fit ſoupirer & tomber dans une profonde rêverie; & dès ce moment Agrayes fit remarquer à ſon couſin, que la gaieté de Galaor ſembloit s'altérer de jour en jour, & qu'il paroiſſoit même voir avec indifférence les jeunes beautés qui formoient la Cour de Briolanie, quoique ſouvent elles euſſent l'air de l'agacer.

Fin du premier livre.

Nicolas d'Herberay dédie ce second livre, comme le précédent, à François premier; nous croyons ne devoir pas rapporter les Vers médiocres qui servent de Dédicace, ni le Sonnet pareil qu'il adresse à ses Lecteurs, pour s'excuser par l'exemple d'Homere & de Virgile, du merveilleux qui commence à devenir plus fréquent dans ce second Livre.

L'isle Ferme & le Palais d'Apollidon jouant un très-grand rôle dans ce Livre, & dans presque tous ceux qui le suivent, l'Auteur débute par en donner une description, & par raconter l'histoire d'Apollidon & de Grimanèse, avant de reprendre le fil de sa narration. Il nous paroît qu'on doit louer l'Auteur de ce

Après une navigation assez longue, il aborda sur les côtes d'Italie. Sa magnificence, sa valeur, & quelques aventures singulières, le firent recevoir par l'Empereur des Romains, comme un héros. Cet Empereur, nommé Suidan, étoit frère de la charmante Grimanèse; & quoiqu'elle eût des prétentions légitimes, & que de grands seigneurs eussent demandé sa main, Suidan avoit toujours éloigné leurs propositions.

Apollidon & Grimanèse furent frappés du même trait: s'aimer, se le dire, jurer d'être à jamais unis, sortir ensemble du palais pendant l'obscurité d'une nuit, s'embarquer sur les vaisseaux d'Apollidon, & n'avoir plus pour guides que la fortune & l'amour, ce fut le sort que ces deux amans se choisirent, & ce fut celui qui fit leur gloire & leur félicité.

Etant parvenus, après une longue navigation, dans le port d'une isle qui leur parut fertile, agréable, & qu'ils crurent être inhabitée, ils y furent bientôt attaqués par un Géant, dont la barbarie avoit fait périr presque tous les anciens habitans de cette isle, & qui s'étoit retiré dans les rochers qui la bordoient au nord, avec les esclaves qu'il avoit conservés pour le servir.

Tuer ce cruel Géant, épouser le même soir la

la belle Grimanèse, ce furent pour Apollidon les événemens du premier jour qu'il passa dans cette isle ; il s'occupa pendant le second à bâtir un palais digne de celle qu'il adoroit ; & les Génies, obéissant à ses ordres, ornèrent ce palais somptueux de toutes les richesses de la nature, & le rendirent célèbre & redoutable par les enchantemens qu'ils y formèrent.

On ne pouvoit entrer dans ce palais sans passer sous une espèce d'arc de triomphe, qui prit le nom de l'arc des loyaux amans : l'entrée en étoit défendue par des forces invisibles qui repoussoient avec violence les téméraires & volages amans qui s'exposoient à cette épreuve. Une statue de bronze surmontoit la voûte de cet arc ; elle portoit une trompe avec laquelle elle honoroit le passage d'un amant fidèle sous cet arc, en rendant un son mélodieux, & répandant des fleurs sur sa tête ; la même trompe punissoit l'amant coupable, par des sons effrayans, & par des flammes mêlées d'une fumée noire & empoisonnée.

Au-delà de cet arc on trouvoit un perron de bronze doré, sur lequel on voyoit les figures d'Apollidon & de Grimanèse ; une grande table de jaspe étoit à leurs pieds enclavée dans le perron, & le nom de ceux ou de celles qui

passoient sous l'arc, paroissoit aussi-tôt s'y graver de lui-même.

Au-delà du perron de cuivre on en voyoit un de marbre blanc; mais ceux mêmes qui venoient de passer sous l'arc ne pouvoient en approcher, & monter quelques dégrés de ce perron, qu'autant que le Chevalier pouvoit atteindre par sa valeur & par ses exploits, à la haute renommée d'Apollidon, & que la Dame pouvoit égaler la beauté de Grimanèse.

Au-dessus de ce perron, on voyoit une plateforme, & la porte toujours fermée d'une espèce de temple en rotonde, qui portoit le nom de la *chambre défendue*; des Génies puissans veilloient sans cesse sur cette enceinte sacrée qui ne pouvoit s'ouvrir que pour un héros supérieur au grand Apollidon, ou pour une beauté digne d'éclipser celle de la belle Grimanèse.

Après avoir fait cette description, que nos lecteurs seront souvent obligés de se rappeller, l'Auteur reprend le fil de sa narration, au moment où Galaor & son frère Florestan venoient de rejoindre Amadis & Agrayes dans Sobradise, à la Cour de la jeune Reine Briolanie; il nous apprend seulement, que l'Empereur, frère de Grimanèse, étant mort, Apollidon &

sa charmante épouse furent forcés de quitter l'isle ferme, pour aller occuper le trône des Césars, & qu'ils laissèrent cette belle demeure sous la garde de quelques anciens serviteurs, & sous celle des Génies qui veilloient sur les enchantemens.

Quoique Briolanie s'occupât sans cesse de rendre le séjour de Sobradise agréable aux trois fils de Perion & au Prince Agrayes, Amadis occupé sans cesse de son amour, brûloit d'impatience de retourner près d'Oriane; &, quoiqu'il s'apperçut que le cœur de Galaor commencoit à sentir une passion plus sérieuse que les premières qui l'avoient jusqu'alors amusé plus qu'elles ne l'avoient touché, ce tendre amant sut déterminer ses compagnons à prendre congé de la jeune Reine, pour retourner à la Cour de Lisvard.

Au moment où ces Princes étoient prêts à s'embarquer, ils rencontrèrent deux Demoiselles qui leur demandèrent si, se trouvant à portée de l'isle ferme, ils ne se proposoient pas d'en aller éprouver les aventures; & sur cela l'une des deux Demoiselles, qui se trouvoit être fille du Gouverneur de cette isle, leur raconta ce que nous venons de voir, & leur proposa de les y conduire. Galaor & Florestan se soucioient fort peu de la suivre; l'arc des loyaux amans

leur donnoit une ſecrette inquiétude ; ils n'avoient pas la préſomption d'eſpérer que la ſtatue leur prodiguât des fleurs ; mais Agrayes, enchanté de l'eſpérance de pouvoir rendre un hommage éclatant à la belle Olinde, dit avec finesse : Ah ! ſi le brave Amadis aimoit, pourroit-il héſiter à le prouver à celle qu'il adore ? Amadis rougit, n'oſa répondre ; mais lui-même à l'inſtant, donnant la main aux Demoiſelles pour les faire entrer dans ſon vaiſſeau, courut au gouvernail & le dirigea vers l'iſle ferme, ſelon les inſtructions qu'il reçut de la Demoiſelle.

Les quatre Chevaliers abordèrent cette iſle dès le même ſoir, & furent reçus dans un hôtel, à quelque diſtance du Palais d'Apollidon, par le père de la Demoiſelle, qui ſe plut à les inſtruire de tous les détails de ce palais enchanté.

Ce fut Agrayes qui, dès le lendemain matin, ſe préſenta le premier pour paſſer ſous l'arc des loyaux amans ; auſſi-tôt la ſtatue répandit quelque fleurs, & de ſa trompe elle fit retentir l'air d'un ſon agréable. Agrayes s'étant avancé juſqu'au perron de cuivre, contemploit avec admiration les ſtatues des deux heureux & fidèles époux. Amadis ne put différer plus long-temps à ſuivre Agrayes ; & demandant à

ses frères, en souriant, s'ils ne l'imiteroient pas, il les vit se faire beaucoup de complimens l'un à l'autre, à qui passeroit le premier ; alors, ne voulant pas jouir plus long-temps de leur embarras ; il dit dans son cœur : Chère & divine Oriane, c'est en ton nom que j'éprouve cette aventure !... A peine Amadis fut-il sous l'arc, qu'une pluie de fleurs couvrit la terre, & qu'un concert céleste se fit entendre ; il rejoignit Agrayes près du perron de cuivre ; & tous les deux, après avoir admiré l'air majestueux d'Apollidon & la beauté de Grimanèse, se mirent à parcourir cette première enceinte où tout leur paroissoit merveilleux. Ils s'occupèrent à lire plusieurs noms écrits sur la pierre de jaspe ; celui d'Agrayes les surmontoit déja tous. Amadis lut avec plaisir celui de Bruneau de Bonnemer, sur la même ligne que celui d'Agrayes : il savoit que Bruneau de Bonnemer adoroit sa jeune sœur Mélicie, & dès cet instant il la lui destina. Dans ce même moment, une main invisible gravoit le nom d'Amadis sur le frontispice de la table de jaspe, il ne restoit aucune place pour le nom de celui qui l'auroit pu surmonter.

Amadis & son cousin, enchantés de tous les nouveaux objets qui frappoient leurs yeux, ou-

battoient Galaor & Floreſtan qui commençoient à s'ennuyer d'une ſi longue attente. Yſanie, le Gouverneur de l'iſle ferme, ne put s'empêcher de leur dire : Meſſeigneurs, ſerez vous les premiers qui ſoyiez venus juſqu'ici, ſans oſer éprouver cet aventure ? Ce mot, *ſans oſer*, bleſſa le ſenſible Floreſtan. Par ſaint George ! il n'eſt rien, dit-il, que je ne puiſſe oſer ; & la certitude de la mort même ne m'arrêteroit pas.... A ces mots, il s'élance & franchit à moitié le paſſage de l'arc ; mais à l'inſtant, il ſe ſent arrêté par une infinité de griffes cruelles qui le pénètrent de tous côtés ; la ſtatue ſecoue ſur ſa tête des mouches guêpes & des chauve-ſouris ; une fumée inſupportable l'environne, lui fait perdre la reſpiration ; & dans ce moment, un coup de vent le repouſſe & le rejette à quatre pas au-delà de l'entrée du paſſage. Galaor, furieux de voir Floreſtan étendu ſur l'herbe, & tout en ſang des égratignures qu'il avoit reçues, met l'épée à la main, & ſe couvrant de ſon bouclier, baiſſe la tête & pénètre ſous l'arc fatal : une autre eſpèce de réſiſtance s'oppoſe à ſon paſſage ; & tandis que la ſtatue répand ſur ſa tête un nuage de puces & de couſins qui pénètrent ſous ſes armes, en le perçant de mille aiguillons, Galaor ſent une infinité de petites

mains qui, quoiqu'elles lui paroissent douces & potelées, le saisissent par le nez, les oreilles & le bout des doigts; jusqu'à ses paupières, jusqu'à ses sourcils, rien n'échappe sur Galaor de tout ce qui peut être saisi par ces méchantes petites mains qui le pincent cruellement, le renversent, lui font perdre terre, & le portent étendu sur le dos, à côté de Florestan. Ah! mon frère, s'écrièrent-ils tous deux, maudite soit celle qui nous a conduit ici! Cependant l'instant d'après, les égratignures de Florestan furent guéries, sans qu'il en restât la moindre marque; & Galaor ne souffrant plus de la cuisson des pinçons qu'il avoit reçus, fut assez incorrigible pour regrètter de ne plus sentir l'atteinte de ces mains qui lui avoient paru jolies; mais il ne le fut pas assez pour oser tenter une seconde épreuve.

Agrayes, après avoir suffisamment observé la première enceinte, voulut essayer de franchir le perron de marbre blanc; mais à l'instant il se sentit chargé de tant de coups auxquels il opposoit vainement son épée & son bouclier, qu'il ne put jamais monter que les deux premiers degrés; &, cédant à la force, il fut renversé sans connoissance & reporté jusques sous l'arc des loyaux amans, où la fraîcheur des

fleurs que la ſtatue lui verſa, & les ſons harmonieux qu'elle tira de ſa trompe, le rappellèrent à la vie.

Amadis, invoquant alors Oriane, & ſoutenant la multitude des coups qu'on lui portoit de toutes parts, franchit tous les degrés; mais à peine fut-il ſur la plate-forme, que les coups parurent redoubler, & l'en euſſent précipité peut-être, ſi tout-à-coup la porte de la chambre défendue s'entr'ouvrant, il n'en fût pas ſorti un bras enveloppé de ſatin vert, qui le tira dans l'intérieur de la chambre. Dans ce moment, un nombre infini de voix ſe fit entendre: Honneur, crioient-elles, au brave Chevalier dont la gloire & les exploits ſurpaſſent ceux d'Apollidon qui fit cet enchantement.

La loi qu'Apollidon avoit écrite en partant étoit formelle, elle eut ſa pleine exécution; la conquête de la chambre défendue en rendoit l'accès libre à l'avenir au Chevalier vainqueur, & lui donnoit la ſouveraineté de l'iſle ferme & la poſſeſſion du palais d'Apollidon. Yſanie, ſuivi des principaux habitans, vint ſur-le-champ aux genoux d'Amadis lui prêter ſerment de fidélité. Agrayes, Galaor & Floreſtan étoient trop généreux pour voir le triomphe d'Amadis avec envie; & tous les trois, oubliant les petites

difgraces qu'ils avoient effuyées, vinrent unir leurs voix à celles qui célébroient le nouveau fouverain.

Quelle nouvelle plus charmante eût-on pu porter à la belle & fenfible Oriane, que le nouveau triomphe d'Amadis ? Mais, hélas ! au moment même où cet amant fi tendre fe préparoit à lui faire part d'une victoire qu'il ne devoit qu'à la fidélité de fon amour pour elle, Oriane, la malheureufe Oriane avoit le poignard dans le cœur, & la lettre cruelle qu'elle envoyoit par Durin, frère de la Demoifelle de Danemarck, alloit le plonger auffi dans celui d'Amadis.

Durin étoit arrivé dans le moment où, marchant vers la chambre défendue, Amadis avoit déja paffé fous l'arc des loyaux amans. Gandalin qui fe douta bien que Durin apportoit des nouvelles d'Oriane, le pria d'attendre pour les rendre à fon maître, qu'il eût mis le comble à fa gloire, en faifant la conquête de cette chambre ; ce ne fut donc qu'après avoir reçu le ferment d'Yfanie & de fes nouveaux fujets, qu'Amadis parut aux yeux de Durin. Enchanté de recevoir une lettre de celle qu'il adore, il amène Durin dans un bofquet écarté ; il reconnoit & baife l'écriture, il rompt le cachet avec un

transport qui faisoit trembler ses mains & palpiter son cœur. Hélas ! le malheureux Amadis alloit recevoir le coup le plus mortel.

Nous ne voulons point rapporter la lettre d'Oriane ; c'étoit celle d'une amante désespérée ! . . . Elle eût touché, brisé le cœur coupable qui l'auroit méritée ; quel effet mortel ne fit-elle pas sur le plus tendre & le plus fidèle ?

Les premières lignes que lut Amadis lui firent verser un torrent de larmes, & la lettre tomba de ses mains. Durin l'ayant relevée, les derniers mots étoient qu'Oriane lui défendoit de paroître à ses yeux, qu'elle desiroit & qu'elle attendoit la mort. A ce dernier trait, Amadis tomba sans connoissance, mais dans un état bien plus fâcheux encore que celui d'un simple évanouissement ; il se rouloit sur la terre, jettant quelques cris étouffés ; il demandoit son épée, sembloit chercher le tronc d'un arbre pour se briser la tête. Le fidèle Gandalin accourut à son secours, & le saisit entre ses bras avec Durin, pour l'empêcher du moins de se nuire, & tous les deux le gardèrent pendant plus de deux heures dans ce transport auquel à chaque instant même ils craignoient de le voir succomber.

L'épuisement qu'il lui causa donnant quelque

calme à ſes ſens, il en reprit l'uſage : Ah ! cher Gandalin, s'écria-t-il, en portant la lettre d'Oriane ſur ſon front, & en l'attachant ſur ſon cœur : cher Gandalin, voici l'arrêt de ma mort; il ne me reſte plus qu'à le ſubir. Hélas ! nous fûmes nourris du même lait ; je dois tout à ton vertueux père, comme à ton tendre & fidèle attachement : reçois comme mon frère & mon ami le ſeul bien dont je puiſſe diſpoſer. Puiſque cette iſle eſt à moi, je te la donne. Vas trouver mon frère Galaor, dis-lui que je lui demande pour dernière grace de t'armer Chevalier : aide-moi pour la dernière fois à me couvrir de mes armes : amène-moi mon cheval à cette petite porte écartée ; & garde-toi bien de me ſuivre, tu redoublerois ma fureur & mon déſeſpoir, ſi tu t'écartois des ordres que je te donne en te faiſant mes derniers adieux.

Gandalin baigné de larmes, n'oſa réſiſter, mais après avoir obéi à ſes ordres, il monta promptement à Cheval, & ſuivit Amadis qui s'avançoit vers une langue de terre par laquelle l'iſle tenoit au continent, ce qui lui faiſoit donner le nom de l'iſle ferme : il le ſuivit de loin, mais toujours à vue, & ſans que ſon maître put s'en appercevoir ; Durin ne put de même ſe réſoudre à l'abandonner.

Amadis ayant franchi l'eſpèce de chauſſée de l'iſle ferme, s'enfonça dans une épaiſſe forêt; à peine la clarté de la lune faiſoit-elle diſtinguer les objets. Se croyant alors ſuffiſamment éloigné de ceux qui tenteroient de le ſuivre, il deſcendit de cheval, ſe jetta ſur l'herbe, & donna cours à ſes plaintes & à ſes gémiſſemens. Gandalin & ſon compagnon n'osèrent le troubler; mais ils deſcendirent auſſi de cheval & ſe cachèrent dans un buiſſon d'où ces fidèles ſerviteurs pouvoient obſerver tous ſes mouvemens: l'un & l'autre paſsèrent cette nuit dans les larmes, en entendant le malheureux Amadis ſe plaindre de l'injuſtice d'Oriane, & appeller la mort à ſon ſecours.

L'aube du jour étoit prête à paroître, lorſque Gandalin entrevit arriver un Chevalier couvert d'armes, qu'un reſte de lune faiſoit paroître brillantes: ce Chevalier s'arrêta, paſſa la bride de ſon cheval dans une branche d'arbre, & tout en cherchant une place commode pour ſe repoſer juſqu'au jour, il ſe mit alors à chanter une chanſon. Nous ne la rapporterons point, mais nous convenons qu'il méritoit bien d'être puni; premiérement, d'en avoir fait une auſſi mauvaiſe; ſecondement, d'oſer ſe vanter en déteſtables vers de ſon amour pour Oriane, &

d'en être aimé. Gandalin fut bien ſurpris de voir qu'Amadis paroiſſoit n'être point ému par cette chanſon : cet apparent oubli de lui-même & de ſon amour, parut être le comble du déſeſpoir au fidèle Ecuyer : il ne balança plus à chercher à l'en diſtraire ; il craignoit bien moins pour ſon maître le combat le plus périlleux, que cette indifférence mortelle. Il court à lui, le tire de ſon anéantiſſement : Quoi ! ſeigneur, lui dit-il, n'avez-vous donc pas entendu ce que cet audacieux Chevalier vient de dire ? Pourquoi me viens-tu troubler contre mes ordres, lui répondit Amadis en fureur ? ſans le ſouvenir de ton père, il t'en coûteroit la vie. Mais dis, inſenſé, dis donc, que veux-tu ! que prétends-tu ? qu'eſpères-tu de moi ? Que vous le combattiez, dit Gandalin, que vous le faſſiez dédire, & que vous le puniſſiez du plus noir & du plus orgueilleux menſonge. Ah ! le puis-je, mon pauvre Gandalin, dans l'état où je ſuis, répondit-il ? ne tenois-je pas de la divine Oriane toute ma force & mon courage ? Je crois ſans doute comme toi, que cet impudent & félon Chevalier eſt bien loin du bonheur dont il ſe vante ; mais, tel qu'il puiſſe être, il eſt encore plus digne de combattre au nom d'Oriane, que le malheureux qu'elle a condamné. Eh ! que

Durin pourra-t-il donc dire à cette belle Princeſſe, s'écria Gandalin ? Vous ignorez qu'elle l'a chargé d'obſerver vos yeux, votre air, toutes vos actions, après qu'il vous auroit vu lire ſa lettre ; il m'a ſuivi juſqu'ici ; ſera-t-il donc obligé de lui dire que vous avez ſouffert qu'un audacieux attentât à ſa gloire ? Quoi ! Durin eſt ici, dit Amadis ? Oui, mon maître, j'y ſuis, s'écria Durin en tombant à ſes genoux : ah ! ne vous déſeſpérez pas ; quelque faux rapport aura bleſſé la Princeſſe, ſa colère ne ſera pas durable ; eſpérez tout des ſoins de ma ſœur, & du compte que je vais lui rendre à mon retour. Ah ! dit Amadis en l'embraſſant, donnez-moi promptement mes armes, & puiſſé-je verſer tout mon ſang en défendant l'honneur d'Oriane, après l'avoir vengée !

Amadis s'étant mis promptement en état de combattre s'élança ſur ſon cheval que Gandalin tenoit tout prêt, & s'approchant du Chevalier : Vous, lui dit-il, qui vous louez tant de l'amour, je ne crois pas que jamais vous en ayiez reçu de faveurs, ni même que vous ayiez pu les mériter. Qui es-tu, répondit l'autre, qui me parles avec tant d'audace ? Crois-tu que ma valeur & ma renommée ne me rendent pas digne de l'amour de la plus belle Princeſſe de

l'univers ? Non, je ne t'en crois pas digne, répondit Amadis avec fureur, ni même de l'honneur que je fais à un lâche tel que toi, de le défier. Le Chevalier, sans rien répondre, détache son cheval, monte dessus, prend sa lance & dit froidement : *Je pense que l'Amour te maltraite assez pour que tu desires de perdre la vie : vas, malheureux, ôte-toi de ma présence, & respecte les amans fortunés.* A ces mots, il tourne bride, & veut s'éloigner sans combattre ; mais Amadis l'arrête en lui criant : Lâche, soutiens ce que tu viens de dire, ou sois sûr d'éprouver la punition la plus humiliante. Ce Chevalier très vain & très-présomptueux, ne manquoit pas cependant d'une certaine valeur ; & lorsqu'il s'entendit menacer, il mit sa lance en arrêt, & courut contre Amadis qui le fit voler par-dessus la croupe de son cheval : cependant il n'avoit point lâché les rênes, il remonta légérement pendant qu'Amadis fournissoit sa carrière, & se présenta l'épée haute, quand celui-ci revint sur lui en lui disant : En vérité, l'amour ne pouvoit pas plus mal placer ses faveurs qu'en un aussi vil & foible champion que vous me le paroissez. C'est ce qu'il faudra voir, dit l'autre, en lui portant de toutes ses forces un coup qui ne pénétra pas même le bouclier

d'Amadis. Le coup terrible porté par le bras toujours victorieux de celui-ci, coupa tout un côté du casque de son adversaire, & le fit tomber entre les jambes de son cheval en versant un ruisseau de sang. Amadis qui le crut mort, dédaigna cette victoire ; & donnant des éperons à son cheval, il voulut s'enfoncer de nouveau dans la forêt ; mois s'appercevant que Durin & Gandalin le suivoient, il s'arrêta, prit le premier par la main, & lui dit : Mon cher Durin, mon malheur & mon désespoir sont si terribles, que la mort seule peut les terminer : je te prie de ne me plus suivre ; retourne vers celle que j'adore, & que je n'ose plus nommer ; dis à la Princesse Mabille que je mourrai son serviteur & son ami ; dis à ta bonne sœur la Demoiselle de Danemarck, que j'emporte avec moi le regret de n'avoir pu reconnoître ses bons offices & son amitié. Alors les sanglots lui coupèrent la voix, il baigna de ses larmes le visage de Durin en l'embrassant, & partit de nouveau. Durin obéit en retournant sur ses pas ; mais Gandalin s'obstinant à le suivre : Prends garde, Gandalin, lui cria fortement Amadis ; je sens que je ne suis plus le maître de la fureur qui me possède, & garde-toi, sur ta vie, puisque tu veux suivre un malheureux, de t'opposer à rien

rien de ce qu'il voudra dire ou faire. Gandalin lui jura de se conformer à ses ordres ; & son maître arrachant une partie de ses armes qu'il lui remit, l'un & l'autre continuèrent leur chemin sans projet & sans tenir de route certaine.

Durin s'étant éloigné d'Amadis, ne fut pas long-temps sans rejoindre le Chevalier blessé qu'Amadis avoit laissé sur la poussière. Ce Chevalier venoit d'ôter son casque, de se relever, & cherchoit du secours ; voyant arriver le jeune Durin qu'il ne connoissoit pas, il l'appella : Damoisel, dit-il, où pourrois-je trouver du secours ? Je l'ignore, dit Durin ; je ne connois près d'ici qu'un château fameux où tout le monde est dans les larmes : un Chevalier célèbre venoit d'en faire la conquête en passant sous l'arc des loyaux amans, & en s'emparant de la chambre défendue. Quoi ! s'écria le blessé, je vois que vous parlez de l'isle ferme que je me proposois de conquérir ; seroit-il possible qu'un autre que moi eût pu forcer les enchantemens d'Apollidon ? Quel est donc celui que quelque Magicien sans doute aura favorisé pour mettre à fin cette aventure ? Durin se moquant en lui-même de la présomption du Chevalier vaincu, lui répondit : Seigneur, je ne vous dirai son nom qu'à condition que vous m'apprendrez quel

eſt le vôtre. Volontiers, répondit-il; il eſt trop beau, trop célèbre, pour que je veuille le cacher : ſachez que je ſuis le Chevalier Patin, frère de l'Empereur de Rome, préſentement attaqué d'une maladie mortelle, & que je ſuis prêt de lui ſuccéder. Par ſaint Pierre! lui répondit Durin, vous ſoutenez bien mal une ſi haute naiſſance. Sachez à votre tour que le Chevalier vainqueur des enchantemens d'Apollidon, ne doit ſa victoire qu'à ſon courage comme à ſon amour; & vous devez le croire ſans peine, puiſque c'eſt le même Chevalier qui vous a ſi facilement & ſi bien puni de votre orgueil. Le Patin, furieux de ce propos, voulut faire un effort pour ſauter à la bride du cheval de Durin, qui lui fit un éclat de rire, en lui diſant : Adieu, pauvre battu, qui méritez de l'être toujours; je pars pour la Cour de Londres, où j'aurai bien du plaiſir à vous couvrir de honte, & à rendre juſtice au loyal amour & à la rare valeur d'Amadis. A ces mots, il partit avec vîteſſe, & diſparut aux yeux de Patin. Ce Chevalier joue un ſi grand rôle dans la ſuite de cette hiſtoire, que l'Auteur ne veut pas, avec raiſon, laiſſer ignorer ſes premières démarches & ſes projets.

Le Patin, en effet, étoit frère de Suidan,

Empereur de Rome, prêt à mourir sans enfans; il étoit désigné pour succéder à son frère, & devoit aussi-tôt conclure son mariage arrêté depuis un an avec la belle Princesse Sardamire, héritière du royaume de Sardaigne. Ce Chevalier né le plus orgueilleux de tous les hommes, dit un jour à cette Princesse : Je ne trouverois point d'adversaires en Italie qui fussent dignes de moi, si je voulois faire triompher votre beauté de celle de toutes les Princesses de l'Univers ; mais comme j'ai ouï dire que Lisvard, Roi de la grande Bretagne, a pour fille une certaine Oriane dont on célèbre les charmes, je pars pour Londres, & je veux voir s'il s'y trouvera quelque Chevalier assez téméraire pour soutenir ceux d'Oriane contre les vôtres. Sardamire auroit souhaité de le retenir, non qu'il fût cher à son cœur, mais ne se souciant point que son nom & sa beauté fussent compromis par une entreprise qu'elle regardoit comme superflue & peu sage.

Le Patin ayant exécuté son projet, fut reçu par Lisvard avec les plus grands honneurs, comme celui qui devoit bientôt occuper le trône de l'Empire Romain ; mais le cœur de Patin n'étoit pas assez ferme ni assez fidèle pour résister aux charmes de la divine Oriane. A

peine l'eut-il vue, que changeant de projet, il dit à Lisvard qu'il n'étoit parti de Rome que pour venir lui-même lui demander de placer Oriane sur le premier trône du monde Chrétien. Lisvard, dont le projet jusqu'alors avoit été de ne donner Oriane à aucun Prince qui pût la faire sortir de la grande Bretagne dont elle étoit héritière, répondit à Patin qu'il avoit promis de ne jamais marier Oriane que de sa volonté.

Le Chevalier Patin étoit trop présomptueux pour n'être pas satisfait de cette réponse : il passa quelques jours dans cette Cour, cherchant un moment favorable pour prévenir Oriane de ses desseins; mais l'air froid & modeste de cette Princesse l'avoit long-temps retenu. L'ayant vue presque seule un jour qu'il lui donnoit la main: Puis-je espérer, Madame, (lui dit-il d'un air assez avantageux) que vous obéirez aux ordres que pourra vous donner le Roi votre père? Oriane le regardant d'un air fort étonné, lui répondit: Je serois bien fâchée, Monsieur, que vous pussiez me soupçonner de n'être pas toujours soumise aux ordres d'un aussi bon père. C'est tout ce que je voulois savoir, lui dit-il, & votre cœur & votre intérêt me faisoient prévoir cette réponse. Dès le même soir, il dit

à Lisvard : Sire, je vois que les sentimens de la Princesse votre fille sont assez d'accord avec les miens, pour que dès ce moment je travaille à venir apporter de nouveaux trophées à ses pieds, & dès demain je pars pour en conquérir qui soient dignes d'elle. Lisvard surpris, fut quelques momens en suspens, & se contenta pour-lors de le détourner du projet d'aller chercher des aventures ; mais l'orgueilleux Patin partit dès le lendemain ; & sachant que nul Chevalier n'avoit pu réussir à conquérir l'isle ferme, il eut la présomption d'espérer que cette conquête lui étoit destinée. Plein de cette idée, & véritablement épris d'Oriane, ne doutant pas non plus qu'elle ne répondit à son amour, il fit la mauvaise chanson dont nous avons parlé. Ce fut en la répétant qu'il s'arrêta dans le bois où la nuit l'avoit surpris ; & ce fut aussi cette même chanson qui lui fit recevoir une leçon qui, toute forte qu'elle étoit, ne put rien diminuer de sa folle présomption.

Amadis étoit parti si secrettement de l'isle ferme, que Galaor, Agrayes & Florestan ne s'en étoient point apperçus : Ysanie, retenu par son serment, ne les en informa que le lendemain matin. Leur douleur fut extrême en apprenant le départ d'Amadis, & quel étoit son désespoir.

Ils firent feller promptement leurs chevaux, & s'étant armés ils fuivirent la route qu'il avoit d'abord prife, & vinrent jufqu'à l'endroit où le Chevalier Patin étoit encore entouré de fes Ecuyers occupés à le fecourir. Galaor lui demanda par quel accident il fe trouvoit fi hors d'état de leur répondre : ce furent fes Ecuyers qui apprirent aux trois Princes que c'étoit un Chevalier de l'ifle ferme quii venoit d'abattre & de bleffer celui-ci., & qu'après ce combat ce Chevalier qui portoit deux lions fur fon écu, s'étoit enfoncé dans le bois en verfant beaucoup de larmes, & faifant retentir les environs de fes plaintes & de fes gémiffemens. Les trois Princes, plus déterminés que jamais à faire tous leurs efforts pour le rejoindre, prirent le parti de fe féparer, & occupèrent différentes routes pour le chercher; mais, quoique tous les trois parcouruffent depuis une infinité de pays dans lefquels ils éprouvèrent des aventures périlleufes, leur recherche fut vaine, Amadis n'ayant que trop bien fu fe cacher aux yeux de l'univers. Ce Prince, après avoir long-temps marché, defcendit fur la fin du jour dans le fond d'une vallée profonde, pleine d'épais buiffons; &, fe croyant à couvert de toute recherche, il mit pied à terre pour faire paître fon cheval; &,

se couchant sur le bord d'un ruisseau, ses pleurs & ses gémissemens parurent redoubler.

Gandalin eut la mal-adresse d'oser blâmer Oriane, & de l'accuser ou d'avoir autorisé Patin à faire le chanson qu'ils avoient entendue, ou d'avoir écrit cette lettre par un de ces caprices que les femmes emploient quelquefois pour éprouver leurs amans : peu s'en fallut qu'Amadis furieux ne punît sur le champ Gandalin d'un pareil blasphême. Ah! malheureux, s'écria t-il, crains la mort, si tu continues d'outrager la plus parfaite créature que le Ciel ait formée! Non, divine Oriane, cria-t-il dans son transport, vous ne pouvez être injuste ni légère, & je me crois coupable, puisque vous m'avez condamné. A ces mots, il s'éloigne de quelque pas en remontant le ruisseau, & Gandalin, pour laisser calmer sa colère, feint de s'endormir ; mais l'instant après, épuisé par la fatigue, il ferme les yeux & se livre véritablement au sommeil. Amadis qui s'en apperçoit, saisit ce moment pour débrider le cheval de Gandalin, cache sa bride dans un buisson, monte sur le sien, &, sortant de la vallée, franchit la montagne, traverse une grande plaine, & marche le reste du jour sans rencontrer d'habitations ni de voyageurs : ce n'est qu'à la vue d'un hermite

courbé par les années, & portant avec peine une besace, qu'il s'arrête pour lui demander s'il est ministre des Autels. L'hermite lui répond que depuis plus de quarante ans il a reçu le sacerdoce ; Amadis descend, débride son cheval, le chasse dans un bois voisin, arrache ses armes qui restent éparses sur l'herbe, & nue tête & désarmé, ce malheureux Prince se jette aux genoux du vieillard. L'hermite considère Amadis avec autant d'admiration que de pitié : bientôt il s'apperçoit qu'une douleur mortelle l'agite ; il lui prend les mains, le relève, le fait asseoir à côté de lui, & cherche à porter la consolation dans son ame, en lui parlant de la miséricorde du très-Haut. Amadis, touché des soins paternels du saint hermite, lui fait un humble aveu de ses fautes. L'hermite qui connoît alors quelle est la haute naissance d'Amadis, & tous les détails & toute la violence de son amour pour Oriane, lui parle en ami tendre pour le ramener, mais aussi comme un père sévère qui parle au nom du Ciel.

Sauvez-moi de mon désespoir, ô mon père ! s'écria le malheureux Amadis. Je n'ai d'autre résolution à suivre que de me livrer sans défense à la dent meurtrière des bêtes de cette forêt, à périr de faim & de rage, si vous me

refusez de m'emmener avec vous dans votre hermitage. L'hermite s'en défendit long-temps, & lui dit que sa retraite étoit sur une roche stérile, à sept lieues en mer, & qu'il vivoit des aumônes que des mariniers charitables venoient lui porter, ou qu'il venoit chercher quelquefois sur le continent. Amadis ayant redoublé ses instances pour qu'il le conduisît dans son hermitage qu'on nommoit la Roche-pauvre, celui-ci ne put le refuser plus long-temps; mais il ne se rendit à sa prière qu'en lui faisant jurer qu'il lui obéiroit dans tout ce qu'il pourroit lui commander; & c'est, lui dit-il, la pénitence que je vous impose en priant le Ciel de vous remettre vos offenses. Amadis s'y soumit & le lui jura. La première marque d'obéissance que l'hermite exigea de lui, fut de prendre quelque nourriture; ce léger repas lui procura quelques heures de calme & de sommeil.

Le repos d'Amadis fut interrompu par un songe qui lui parut terrible & qui le réveilla, en lui faisant jetter un grand cri : il avoit cru voir la Princesse Mabille sa cousine, & la Demoiselle de Danemarck, qui le prenoient par la main & le faisoient sortir de ce lieu solitaire; elles lui paroissoient, dans son rêve, précédées par un rayon brillant qui guidoit leur

marche vers un grand feu dans lequel il apperçut tout-à-coup sa chère Oriane ; il s'élança dans ce feu, d'où l'ayant enlevée entre ses bras, il lui sembla qu'il la portoit sur un lit de fleurs, au milieu d'un bosquet couvert de feuillages.

L'hermite étant accouru pour savoir la cause du cri qu'il avoit jetté, fut encore obligé de travailler à calmer son ame agitée : Mon fils, lui dit-il, quoique vous soyiez un grand Prince & un Héros, dès le printems de votre âge vous allez mener une vie bien obscure sur la Roche-pauvre & dans la pénitence : vous voulez renoncer au monde & cacher votre nom ; je n'en trouve pas de plus convenable à vous donner désormais que celui du beau Ténébreux. Amadis y consentit, &, marchant avec l'hermite, ils arrivèrent jusqu'au bord de la mer, où les mariniers qui connoissoient le saint vieillard, les reçurent dans leur barque, & les conduisirent à la roche, avec les petites provisions qu'ils portoient. C'est-là qu'Amadis, oubliant facilement toutes les victoires qu'il avoit remportées, ne connut que trop qu'il n'oublieroit jamais son amour : il élevoit souvent son ame au Ciel, mais il y voyoit encore cette céleste Oriane qui lui paroissoit rassembler toutes les perfections qu'on peut imaginer dans les êtres les plus parfaits

que l'Eternel ait créés : s'il prioit avec ferveur, hélas ! que demandoit-il alors, que pouvoit-il demander, si ce n'est qu'Oriane reconnût son innocence, qu'elle lui pardonnât, & qu'il pût aller mourir de joie à ses pieds.

On imaginera sans peine quel fut le déséspoir de Gandalin, lorsqu'en se réveillant il ne vit plus son maître : il se douta bien, en trouvant son cheval débridé, qu'Amadis avoit pris ces précautions pour l'empêcher de le suivre : mais le fidèle Ecuyer, après bien des recherches, ayant enfin apperçu la bride de son cheval, se hâta de suivre les traces que celui d'Amadis avoit laissées sur le sable : il marcha pendant six jours sans en avoir de nouvelles. Sur le soir du sixième, étant arrivé dans la même prairie où son maître avoit rencontré l'hermite, il trouva deux Demoiselles assises sur le bord d'une fontaine, auxquelles il demanda s'il n'étoit point passé dans ces cantons un Chevalier dont il leur désigna les armes. Nous ne l'avons point vu, lui dirent-elles ; mais nous avons trouvé ces mêmes armes, avec un bouclier, sur lequel on voit deux lions rampans, & les ayant rassemblées, nous les avons montrées à dom Guilan le Pensif, qui venoit de nous délivrer des fers de Gandinos, & qui a versé des torrens de

larmes en les voyant : Guilan, ajoutèrent-elles, après avoir cherché inutilement ce Chevalier pendant trois jours, est revenu hier au soir, & demain nous partons pour Londres, où ce Chevalier compte remettre les armes d'Amadis, s'étant chargé, par respect pour lui, de porter à son cou l'écu que ce Héros a rendu si célèbre & si redoutable. Gandalin ne voulant pas perdre de temps dans sa recherche, les pria de dire à Guilan que les armes de son maître ne pouvant être en de meilleures mains, il alloit continuer sa marche & sa recherche.

Pendant ce temps, Durin avoit fait une si grande diligence, qu'il étoit arrivé le huitième jour à Londres : ce fut en fondant en larmes qu'il embrassa sa sœur la Demoiselle de Danemarck, qu'il lui raconta ce qui s'étoit passé sous ses yeux, & qu'il lui peignit le désespoir d'Amadis, depuis qu'il avoit reçu la fatale lettre dont Oriane l'avoit chargé pour ce malheureux Chevalier.

Oriane ayant appris le retour de Durin, l'envoya chercher & se jetta sur son lit pour être plus en état de soutenir l'impression qu'elle prévoyoit que son rapport alloit faire sur elle. Par la fidélité que tu m'as jurée, dit-elle, je te conjure de me dire ce que tu penses ; ce que

tu fais de la Reine Briolanie, & quelle étoit la contenance d'Amadis en lisant ma lettre. Madame, lui dit Durin, si je ne vous avois pas vue, j'aurois jugé que Briolanie étoit la plus belle Princesse de l'univers; je n'ai plus trouvé dans sa Cour les Chevaliers qui l'ont défendue; Amadis l'avoit quittée dès qu'il avoit vu ses sujets lui prêter serment: sachant qu'il étoit parti pour l'isle ferme, je l'ai suivi. Ah! Madame, croyez-en un serviteur fidèle. Au moment où j'arrivois pour joindre Amadis, ce Prince commençoit l'épreuve des enchantemens d'Apollidon, & venoit de passer sous l'arc des loyaux amans. Dieux! s'écria toute troublée la belle Oriane, comment osa-t-il tenter de s'y présenter, le cœur coupable d'une aussi grande perfidie? Je ne sais quelle est votre idée, Madame; mais j'ai vu le passage jonché des fleurs que la statue avoit répandues sur sa tête; jamais je n'entendis des sons plus harmonieux que ceux que la statue rendoit encore: tous les habitans étoient dans l'admiration, & disoient que jamais aucun Chevalier ne vit honorer son passage par des signes aussi frappans. Notre étonnement à tous a bien redoublé, lorsque nous avons vu qu'il étoit vainqueur de tous les obstacles, & que la conquête qu'il a faite

de la chambre défendue, a prouvé que ce Héros ſurpaſſoit en courage, en amour, & en fidélité le grand Apollidon même ; ce qui l'a rendu ſur le champ ſouverain de l'iſle ferme, qu'il s'eſt aſſujetti par ce nouveau triomphe.

Le premier ſentiment d'Oriane fut la joie de recevoir des preuves auſſi frappantes de la fidélité d'Amadis ; mais la renfermant dans ſon cœur, elle continua ſes queſtions. Durin ne put tenir à celles qu'elle lui fit ſur le moment où il lui préſenta ſa lettre : Ah ! Madame, lui dit-il avec une douleur amère, pourquoi m'avez-vous choiſi pour cette cruelle commiſſion ? pourquoi m'avez-vous fait porter la mort dans l'ame la plus généreuſe & la plus fidèle ? Ah Dieux ! que vas-tu m'apprendre ! s'écria-t-elle, en laiſſant tomber ſa tête ſur ſon oreiller, & commençant à verſer des larmes ; mais pourſuis, mon cher Durin, pourſuis ; &, puiſque le fidèle Amadis eſt malheureux, il eſt bien juſte que la cruelle & coupable Oriane le devienne encore plus que lui. Alors Durin lui fit un récit fidèle de tout ce qui s'étoit paſſé ſous ſes yeux, du départ d'Amadis, de ſon combat contre Patin, & de l'ordre qu'il lui avoit donné de retourner près d'elle, tandis qu'en attendant la mort il alloit s'enfoncer dans les déſerts les plus éloi-

gnés, pour obéir à ses ordres. Oriane ne put entendre ce récit sans jetter des cris qui ne cessèrent que par un évanouissement presque mortel dont Mabille & la Demoiselle de Danemarck furent deux heures sans pouvoir la faire revenir. Ayant enfin repris un peu ses sens, & les voyant toutes les deux en larmes : Ah ! mes amies, leur dit-elle, ne pleurez point pour une malheureuse, indigne de votre pitié ; pleurez, pleurez sur Amadis dont je cause peut-être la perte à l'univers par mon injuste & coupable jalousie. A ces mots, elle s'évanouit une seconde fois entre les bras de Mabille qui, quoiqu'irritée des maux qu'elle faisoit éprouver à son cousin, ne sentit plus que la tendre pitié qui l'intéressoit pour elle, & ne s'occupa plus qu'à la consoler. Quoi ! ma cousine, pouvez-vous croire qu'Amadis ne soit pas assez épris, assez constant pour vous pardonner un premier mouvement qui ne lui paroîtra bientôt plus que l'effet d'un excès d'amour ? S'il s'est éloigné après avoir fait repartir Durin, c'est pour vous laisser le temps de reconnoître son innocence, & vous le verrez plus tendre & plus soumis que jamais à vos genoux. Ah ! ma chère cousine, répondit Oriane, que je suis coupable ! Ah Ciel ! pouvez-vous croire qu'Amadis puisse jamais

l'oublier ? Oui, oui, ma cousine, répliqua vivement Mabille, un seul de vos regards, un seul mot de votre belle bouche effacera ce cruel souvenir ; mais occupons-nous promptement à le secourir ; faisons-le chercher de toutes parts pour le rappeller près de vous. Je connois sa confiance & sa tendresse pour Gandales ; c'est dans les bras des personnes qui leur sont les plus chères, que les malheureux vont porter leur douleur : envoyons promptement la Demoiselle de Danemarck en Ecosse ; elle trouvera peut-être Amadis chez Gandales, ou du moins elle trouvera chez lui les nouvelles que son fils Gandalin lui donnera de ce Damoisel de la mer qui lui dut la vie, & qu'il rendit si vertueux. Oriane approuva fort ce projet ; en est-il qui ne flatte un instant l'espérance d'une ame au comble du malheur, & sur-tout d'un malheur causé par l'amour ?...... Elle écrivit de sa main une longue lettre qu'elle mouilla de ses larmes ; quelques lignes en étoient effacées : mais qu'Amadis devoit être heureux en trouvant l'empreinte de ces larmes précieuses, & en déchiffrant les traces de la main tremblante qui peignoit ses regrets & son amour !

La Demoiselle de Danemarck partit, &, montée sur la meilleure haquenée d'Oriane, elle

traversa

traversa la grande Bretagne, & arriva le dixième jour près du château de Gandales.

La Demoiselle de Danemarck n'en étoit point connue; Gandales qui revenoit de la chasse la rencontra, lui fit offre de ses services, & lui demanda ce qu'elle cherchoit dans ce pays assez sauvage. Hélas! dit-elle, je cherche un ancien & vertueux Chevalier qui servit de père au plus brave Chevalier de l'univers, & j'espère qu'il pourra m'en donner des nouvelles: Ah! Demoiselle, répondit Gandales, si c'est Amadis que vous cherchez, vous me voyez inquiet comme vous de sa destinée: celle de mon fils unique est attachée à la sienne, & depuis long-temps je suis privé du bonheur de voir les personnes qui me sont les plus chères: en disant cela les larmes lui tombèrent des yeux, & la Demoiselle de Danemarck trompée dans son espérance, ne voulut pas lui faire partager son affliction; elle raconta seulement à Gandales la victoire d'Amadis sur Abyseos, pour le service de Briolanie, & la conquête de l'isle ferme; mais elle lui cacha l'injustice d'Oriane & le désespoir de son élève: elle passa deux jours à se reposer chez Gandales, & forma le dessein de s'embarquer sur un vaisseau prêt à partir pour les isles Orcades. Amadis, se disoit-elle dans sa

douleur extrême, aura peut-être choisi pour sa retraite les pays les plus déserts & les plus éloignés du commerce des hommes.

Nous avons vu que Guilan le Pensif, après avoir trouvé les armes d'Amadis, les rapportoit à la Cour de Lisvard : l'écu de ce Héros pendoit au cou de Guilan qui n'eût osé s'en servir, & qui reprenoit le sien lorsqu'il étoit obligé de combattre.

L'écu d'Amadis fut reconnu par deux neveux d'Arcalaüs : ces scélérats l'attaquèrent à-la-*fois*, en se disant, de par tous les diables, nous porterons sa tête à notre oncle. Oh ! de par saint Denis, s'écria Guilan, scélérats que vous êtes, c'est vous qui laisserez la vôtre. A ces mots, il perce la gorge de l'un des deux, d'un coup de lance, & l'autre s'enfuit lâchement en le voyant revenir sur lui l'épée haute *Guilan* poursuivant sa route, arriva près d'un pont sur lequel il étoit obligé de passer, & fut témoin de la lâche action de celui qui le défendoit, & qu'il vit faire couvrir de chaînes un Chevalier, que ses satellites avoient abattu, & qu'il reconnut pour être son cousin & son ami Ladasin. Guilan remettant le bouclier d'Amadis à son écuyer, prit le sien, & fondit sur la troupe qui tenoit Ladasin enchaîné ; l'ayant bientôt

mise en fuite, il s'avança contre le Chevalier qui gardoit le pont, & commençoit à lui faire des reproches ; mais l'autre l'interrompit, en lui disant : Apprends, avant que je te donne la mort, que je suis Gandaloc, fils de Barsinan, que le traître Lisvard a fait brûler dans Londres : Ah ! que ne puis-je tenir ce méchant Roi ! mais n'étant pas en état de l'attaquer dans son palais, je jouirai du moins du plaisir de lui envoyer ta tête, & celle de quatre de ses Chevaliers que j'ai déja dans mes fers. Vas, lui répondit Guilan, les traîtres de ta race sont trop lâches pour soutenir les regards de ce Prince, s'ils le trouvoient seul à seul. A ces mots, il court contre Gandaloc ; tous les deux sont renversés avec leurs chevaux dans cette atteinte ; Guilan se relève & le combat à pied devient long & cruel : à la fin, Gandaloc, étourdi par les coups de Guilan, tombe à ses pieds ; celui-ci lui fait crier merci, le fait lier, & le conduit à Londres, après avoir délivré les prisonniers.

Lorsque Lisvard vit paroître Guilan portant les armes & le bouclier d'Amadis : Ah, Dieux ! s'écria-t-il, quelle funeste nouvelle allez-vous m'annoncer ? avons-nous perdu pour toujours l'honneur & le modèle de la Chevalerie ? Je l'ignore, Sire. Alors voyant la Reine Brisène :

C'eſt à vous, Madame, que je dois rendre compte de ce que je peux ſavoir de votre Chevalier. Il lui raconta comment il avoit trouvé ſes armes entières & ſans aucune marque qu'elles euſſent été endommagées dans un combat. Cette circonſtance ne put ſuffire pour conſoler Brisène qui verſa des larmes amères; mais ſa douleur n'égala point encore celle de la belle Oriane qui, venant auprès de ſa mère, avoit reconnu les armes que Guilan venoit de rapporter: la Princeſſe Mabille eut bien de la peine à l'empêcher de ſe précipiter d'un balcon ſur lequel elle avoit couru, & ce ne fut que la circonſtance d'être ſûre que nulle marque de ſang ne paroiſſoit ſur les armes d'Amadis, qui put la réſoudre à jurer à Mabille qui la tenoit entre ſes bras, qu'elle n'attenteroit pas à ſa vie. Pendant que la ſenſible Oriane gémiſſoit de ſon injuſtice, & que tous les vœux que ſon cœur formoit rappelloient ſon Amadis, ce malheureux Prince, ſous le nom du beau Ténébreux que l'Hermite avoit cru devoir lui donner, languiſſoit dans l'hermitage de la Roche-pauvre: il aſſiſtoit aux prières, à tous les offices du ſaint homme; mais il ne pouvoit réſiſter à l'attrait enchanteur qui l'entraînoit à ne s'occuper que d'Oriane, & qui lui rappelloit les heureux

momens qu'il avoit paſſés près d'elle ; quelquefois il alloit pêcher à la ligne ſur le bord de la mer, & ne voyoit point, ſans avoir le cœur ſerré, la barrière & la diſtance qui le ſéparoit pour toujours de celle qu'il ne pouvoit ni ne vouloit oublier : le ſommeil fermoit rarement ſes paupières, & la cloche de la chapelle de l'Hermite ne lui paroiſſoit importune, que parce qu'elle ſembloit l'avertir que le jour qu'il alloit paſſer ſeroit auſſi malheureux que les derniers qui l'avoient précédé.

Il rêvoit un matin en s'avançant vers le bord de la mer où la veille il avoit laiſſé ſes hameçons; quelle fut ſa ſurpriſe de voir aborder une galère ſur cette côte déſerte, & d'en voir deſcendre des femmes accompagnées de quelques Chevaliers ! Ils paroiſſoient occupés à ſoutenir une Dame richement vêtue & à lui chercher un aſyle ; pluſieurs de ces femmes s'avancèrent dans l'iſle, & l'une d'entre elles l'appercevant, l'appella : Mon ami, lui dit-elle, ne pourriez-vous point nous procurer une maiſon où nous puiſſions faire tendre un lit pour notre maîtreſſe que la fatigue de la mer a rendue malade ? Hélas ! Madame, répondit Amadis, je ne connois ſur cette roche qu'une cabane qui ſert d'aſyle à l'Hermite que je ſers, & la chapelle

où dans un moment il va célébrer les ſaints myſtères. Ah ! de grace, répliqua-t elle, priez-le d'attendre un inſtant pour donner le temps à ma maîtreſſe de ſe rendre ici & de ſe joindre à vos prières.

Amadis retourna vers l'Hermite pour l'en avertir ; le bon vieillard n'apprit point l'arrivée de ces femmes ſans quelque peine. Je me ſuis retiré depuis quarante ans, lui dit-il, ſur cette roche, pour fuir ce ſexe dangereux ; & les années & ma longue pénitence ne me raſſurent point ſur le péril qu'on court à le voir : donnez à ces étrangers les ſecours qui ſont en votre pouvoir, mais n'exigez pas de moi que je les voie. En diſant ces mots, il s'enferme dans la ſacriſtie d'où quelque temps après il ſort les yeux baiſſés, pour monter à l'autel, &, dès qu'il en deſcendit, il rentra dans la même ſacriſtie pour ne plus reparoître.

Quoique le beau Ténébreux fût bien éloigné de l'état de perfection de l'Hermite, il couroit moins de riſque que ce bon vieillard à voir les étrangères : ſon ame déchirée par la douleur étoit trop occupée d'Oriane, pour que nul autre objet pût la troubler. Lorſque le ſervice fut fini, il les conduiſit dans un endroit de cette roche, où quelques arbres nourris par un peu

de terre étoient crûs ſans culture, & dont une fontaine baignoit les racines : ce lieu parut commode aux étrangers, pour y dreſſer une tente où la Dame incommodée ſe fit apporter.

Amadis, il faut l'avouer, n'avoit fait que de vains efforts dans l'hermitage pour renoncer abſolument au monde : toujours occupé d'Oriane, cette Dame étrangère lui parut être d'un rang aſſez conſidérable pour avoir des liaiſons dans les différentes Cours de l'Europe ; il conçut l'eſpérance d'apprendre par elle quelques nouvelles de celle de la grande Bretagne ; &, nous l'avons déjà dit, la plus légère de toutes les eſpérances ſuffit à l'amant bien épris, & ſur-tout lorſqu'il eſt malheureux : il ſe prêta donc à toutes les queſtions qu'on lui fit. Ces étrangers ne pouvoient remarquer la richeſſe de ſa taille, ſon air noble, ſa jeuneſſe & ſes traits, ſans admiration & ſans être ſurpris de l'avoir trouvé dans cette affreuſe ſolitude. Amadis, ſans être obligé de leur en faire la queſtion, apprit d'eux que cette Dame s'appelloit Coriſande, & qu'elle s'étoit embarquée pour paſſer dans la grande Bretagne, étant très-inquiète de n'avoir point eu depuis long-temps de nouvelles d'un Chevalier nommé Floreſtan, qu'elle eſpéroit trouver dans cette Cour. N'en ſoyez point

en peine, dit le beau Ténébreux, il n'y a pas long-temps que je l'ai vu dans l'isle ferme avec Agrayes & Galaor ; ils revenoient des Etats de la Reine Briolanie.

Corisande parut être étonnée de trouver dans le compagnon du vieil Hermite un homme d'une figure & d'un maintien aussi noble, & qui paroissoit connoître, encore mieux qu'il ne vouloit le laisser présumer, les plus célèbres Chevaliers de la Grande Bretagne. Puisque vous connoissez si bien, lui dit-elle, Florestan & Galaor, ne pourriez-vous pas me dire ce que fait Amadis & s'il est avec eux ? Je l'ignore, Madame, répondit-il, en laissant échapper un soupir ; mais j'en doute, parce que je crois avoir rencontré ce Chevalier à deux journées de l'Isle ferme, j'ai cru du moins le reconnoître sur le bord d'une fontaine, à moitié désarmé, baigné de larmes ; & m'étant caché dans un buisson pour l'observer, je l'entendis chanter, d'une voix entrecoupée, une complainte qu'à chaque vers ses sanglots interrompoient. Ah! s'écria Corisande, que peut-il donc être arrivé de si sinistre à ce Chevalier que je croyois être au comble de la gloire & du bonheur ? Je regrette bien de ne pouvoir entendre cette complainte qui m'apprendroit peut-être quelle est l'espèce de malheur dont il se plaint. Hélas ! Madame,

dit Amadis, les malheureux s'intéreſſent toujours pour leurs ſemblables : ce Chevalier répéta deux fois la même complainte* ; j'en fus trop touché

---

* COMPLAINTE
D'AMADIS
SUR LA ROCHE-PAUVRE.

Lay plaintif en Virelay.

Roses d'amour embelliſſoient ma vie,
A les cueillir je ſemblois deſtiné :
Douce eſpérance.... hélas ! tu m'es ravie....
Il eſt paſſé ce temps ſi fortuné.



Il eſt paſſé !... Dieux ! quelle calomnie
A pu noircir le plus loyal amant ?
Aurois-je pu manquer à mon ſerment?
Roſes d'amour embelliſſoient ma vie.

Ton tendre cœur tu me l'avois donné !
Ta foi.... ta foi... tu me l'avois jurée !...
Toutes ces fleurs que répand Cythérée
A les cueillir je ſemblois deſtiné.

pour ne la pas retenir. Ah ! de grace, répétez-la moi, dit Corisande. Vous exigez beaucoup de moi, dit-il les larmes aux yeux, je sens que je ne pourrai vous la redire sans m'attendrir sur

---

MAIS ton courroux, ta noire jalousie
Brisent un cœur qui n'adora que toi ;
Puisque tu crois qu'il t'a manqué de foi,
Douce espérance.... hélas.... tu m'es ravie.

SUR cette roche, errant, abandonné,
Cherchant la mort, la desirant sans cesse,
Baigné de pleurs, je dis.... J'eus sa tendresse !....
Il est passé ce temps si fortuné !

ROSES d'amour embellissoient ma vie,
A les cueillir je semblois destiné :
Douce espérance.... hélas ! tu m'es ravie.....
Il est passé ce temps si fortuné.....

RAPPELLES-TOI les jeux de notre enfance !
Mon cœur ému pour la première fois,
Ne palpitoit qu'aux accens de ta voix,
Et ne craignoit que ton indifférence.

mes propres malheurs : alors le beau Ténébreux prenant un luth que tenoit une des Demoiselles de Corisande, il chanta la complainte qu'il avoit composée depuis qu'il étoit dans l'hermitage,

---

A PEINE alors le connus-je ce cœur,
Que je sentis qu'Amour étoit son maître :
Je n'ai cherché ceux qui m'ont donné l'être,
Què pour en faire hommage à mon vainqueur.

OUBLIERAS-TU qu'en ton doux vasselage
Ton seul desir fut ma suprême loi ?
D'un Los nouveau refuse tu l'hommage ?
L'arc redoutable a couronné ma foi.

AH ! souviens-toi qu'en une douce ivresse,
Quand je lisois mon bonheur dans tes yeux ;
A tes genoux je répétois sans cesse :
Qui l'aima bien ... doit l'en aimer bien mieux.

ROSES d'amour embellissoient ma vie,
A les cueillir je semblois destiné :
Douce espérance.... hélas ! tu m'es ravie.....
Il est passé ce temps si fortuné !

mais il ſupprima le nom de celle pour laquelle l'amour & le déſeſpoir la lui avoient dictée.

La douceur de la voix d'Amadis, la juſteſſe des ſons de ſon luth, & la grace avec laquelle il l'accompagnoit, achevèrent de convaincre Coriſande, que le beau Ténébreux étoit d'un rang & d'une naiſſance illuſtre, que la dévotion ou le déſeſpoir avoient conduit dans cette affreuſe ſolitude: elle fùt ſi touchée de cette complainte qui s'accordoit à l'état préſent de ſon ame, qu'elle pria le beau Ténébreux de l'apprendre à ſes Demoiſelles, pour qu'elles puſſent la lui répéter.

Coriſande ſe trouvant beaucoup mieux, & le vent étant favorable, elle remonta dans ſon vaiſſeau, après avoir fait de vains efforts pour engager le beau Ténébreux à quitter cette ſolitude & s'embarquer avec elle. Un vent frais la porta dans peu de jours dans l'embouchure de la Tamiſe ; & la Reine Briſène ſa couſine, ayant appris ſon arrivée, envoya ſa dame d'honneur & des équipages pour la conduire dans ſon palais.

Coriſande fut reçue par Liſvard comme une

MOURONS, mourons, puiſqu'il ne peut renaître :
Dieux ! qui m'arrête ?... ô tranſports ſuperflus !
Amour me dit.... tu ne la verras plus....
Souffre pour elle.... obéis à ton maître.

parente qui méritoit sa tendresse, & qu'il avoit élevée dans sa Cour. Lorsqu'il lui demanda s'il pouvoit la servir en quelque chose, Corisande ne lui cacha point ses liaisons avec Florestan, & se plaignit de ne le pas trouver dans sa Cour où ce Prince lui avoit dit qu'il devoit se rendre. Ah! répondit Lisvard, Florestan est accablé du même malheur qui nous afflige tous; nous ignorons si son frère Amadis vit encore, personne ne peut en donner de nouvelles, & depuis quelques jours Guilan nous a rapporté ses armes. Florestan & plusieurs Chevaliers de ma Cour sont partis pour le chercher; &, si j'avois pu m'éloigner de mes Etats, j'aurois été moi-même à sa recherche. Vous me faites frémir, Sire, répondit Corisande; je connois la tendresse de Florestan pour Amadis, il ne pourroit survivre au malheur de l'avoir perdu.

Oriane & Mabille arrivèrent dans ce moment; les plus tendres caresses furent réciproques entre ces jeunes Princesses: en peu de jours leur liaison devint intime.

Il n'est point d'ame bien éprise qui ne soit occupée à faire naître les occasions de rappeller l'objet aimé: le nom seul de ce qu'on aime cause une douce émotion dans la bouche de son amie; & Corisande, en causant avec Oriane,

ne prononçoit jamais le nom de Floreſtan, qu'Oriane n'eût l'adreſſe de la faire parler d'Amadis. C'eſt à la ſuite d'une converſation de cette eſpèce, que Coriſande raconta tout ce qu'elle avoit vu pendant ſon ſéjour ſur la Roche-pauvre : elle peignit le beau Ténébreux avec des traits qui frappèrent également Oriane & Mabille ; & Coriſande leur ayant dit que ſes Demoiſelles avoient appris la complainte que ce ſingulier Hermite avoit chantée, elles la ſupplièrent de les faire venir. Elles firent apporter deux luths, & les Demoiſelles chantèrent cette complainte d'un ton ſi attendriſſant, qu'elles arrachèrent des larmes de toutes celles qui les écoutoient. Oriane avoit été la première à pleurer, lorſque, dès le premier couplet, elle reconnut un air qu'Amadis avoit fait pour une première complainte, dans laquelle il ne ſe plaignoit alors que de ſes rigueurs ; mais, lorſque dans les paroles de cette dernière, elle vit qu'Amadis déſeſpéré l'accuſoit d'injuſtice, de cruauté, & finiſſoit par appeler la mort à ſon ſecours, tout lui dit que cette complainte ne pouvoit être d'un autre que de ſon amant ; & penchant ſa tête ſur ſon beau ſein, elle reſta ſans connoiſſance entre les bras de Mabille qui la ſoutint à temps, & la fit emporter ſur ſon

lit. Ah ! n'en doutons pas, ma chère Mabille, dit Oriane, en reprenant ses sens, c'est Amadis ; oui, c'est ce héros que j'adore, & dont j'ai causé tous les malheurs, qui a fait cette complainte, & peut-être est-ce lui-même qui l'a chantée & qui va périr sur la Roche-pauvre. Je le pense comme vous, ma chère cousine, répondit Mabille ; mais tranquillisez-vous, je vais prendre de nouveaux éclaircissemens de Corisande ; &, si uous sommes assez heureuses pour que le beau Ténébreux soit Amadis, nous pouvons espérer de le revoir bientôt. Ah ! comment l'espérer, dit Oriane ; la Demoiselle de Danemarck a pris la route de l'Ecosse, & Durin est parti pour le chercher dans la Gaule. Je ne peux pas dire, ma cousine, interrompit Mabille, en souriant, qu'Amadis me soit absolument tout aussi cher qu'à vous ; mais en vérité, il est dans mon cœur à côté de mon frère Agrayes ; &, si dans quinze jours nous n'en avons pas de nouvelles, je prendrai le prétexte d'aller en Ecosse voir la Reine ma mère, & de m'embarquer pour faire ce voyage plus commodément ; feignant d'avoir été dérangée de ma route par les vents contraires, le Pilote du vaisseau que j'aurai, me conduira vers la Roche-pauvre. Oriane embrassa tendrement

Mabille, & reçut dans ſon cœur la conſolation avec l'eſpérance de revoir bientôt ſon cher Amadis.

La Demoiſelle de Danemarck avoit preſque perdu celle de le trouver ; elle ne toucha qu'à la première iſle des Orcades, & cette iſle étoit inhabitée ; ce n'étoit qu'un vaſte rocher couvert par de gros oiſeaux de mer qui venoient y faire leurs nids. Elle ſe propoſoit de pénétrer plus avant dans l'eſpèce d'archipel de ces iſles ſauvages, lorſqu'un coup de vent du nord la repouſſa le long des bords de l'Ecoſſe, & le même vent continuant pluſieurs jours, porta le vaiſſeau dans une mer inconnue, où la tempête qui s'éleva le mit en danger de périr. La Demoiſelle paſſa toute la nuit ſuivante entre la vie & la mort ; & le Pilote au point du jour appercevant aſſez près une eſpèce de gros écueil qui s'élevoit très-haut hors de la mer, il eut l'adreſſe de diriger ſon vaiſſeau, de façon à s'en approcher aſſez près pour s'en faire un abri.

La tempête commençant à ſe calmer & le ſoleil à paroître, le Pilote s'apperçut qu'il étoit facile d'aborder ſur cet écueil qui, de ce côté préſentant un rivage aſſez uni, n'étoit point hériſſé de roches dangereuſes ; mais, quoique ſon

son équipage & la Demoiselle de Danemarck fussent très-fatigué de la tempête, ils n'auroient point hasardé de descendre sur cet écueil qu'ils croyoient inhabité, si le son d'une cloche qu'ils entendirent, ne leur eût fait espérer d'y trouver le repos & les secours dont ils avoient besoin.

La Demoiselle de Danemarck, accompagnée du capitaine du vaisseau, descendit à terre ; & le son de la cloche les ayant dirigés, ils trouvèrent bientôt un sentier qu'ils suivirent, se doutant bien qu'il les conduiroit vers l'habitation.

Nous sommes sûrs que les lecteurs apprendront avec plaisir, que c'étoit à la Roche-pauvre que la Demoiselle de Danemarck avoit abordé : le beau Ténébreux ayant été dès l'aurore entretenir ses tristes & tendres rêveries dans le petit bois d'où l'on découvroit la mer, il avoit vu le vaisseau s'approcher du rivage ; mais, lorsqu'il vit descendre à terre ceux qui le montoient, il regagna promptement sa demeure, crainte d'être apperçu.

Ceux du vaisseau, suivant la route qui montoit en tournant jusqu'à l'Hermitage, rencontrèrent un jeune neveu du vieil Hermite, qui venoit de lui porter des provisions, & qui leur dit que son oncle étoit prêt à monter à l'Autel

pour célébrer les ſaints myſtères; la Demoiſelle & les paſſagers ſe hâtèrent de ſe rendre à la Chapelle, pour remercier le Tout Puiſſant de les avoir ſauvés de la tempête.

Le beau Ténébreux, au moment de ſon retour, avoit averti l'Hermite de l'arrivée de ces étrangers; le ſaint homme les avoit attendus, & ne commença le ſaint Sacrifice que lorſqu'ils entrèrent dans la Chapelle. Le beau Ténébreux, à genoux & le dos tourné vers les aſſiſtans, ſe préparoit à le ſervir à l'Autel; à peine en avoit-il la force : toujours dans les larmes & dans la plus mortelle douleur, ne mangeant que par obéiſſance, le teint brûlé par les rayons du ſoleil, ſa maigreur & ſon abattement, tout le rendoit méconnoiſſable. Ce ne fut que vers la fin de la meſſe, au moment de préſenter les burettes, qu'il jetta la vue ſur les aſſiſtans, & reconnut la Demoiſelle de Danemarck; ſon état de foibleſſe ne lui permit pas de ſoutenir la vive émotion qu'il ſentit alors, & pouſſant un gémiſſement ſourd, il tomba ſur le carreau ſans connoiſſance. L'Hermite vint à ſon ſecours; mais, le croyant mort, il adreſſa la prière la plus fervente au Ciel pour qu'il reçut ſon ame : ſe trouvant trop foible pour le relever, il pria ceux qui ſuivoient la Demoiſelle d'aider à

porter son compagnon dans la chambre, ce qu'ils firent avec zèle.

La Demoiselle de Danemarck s'étant informée à l'Hermite quel espèce d'homme étoit le compagnon pour lequel elle lui voyoit verser des larmes : Hélas ! dit-il, c'est un Chevalier qui faisoit ici la plus rigoureuse pénitence ; il a choisi cette roche pour se séparer à jamais des hommes & servir l'Eternel avec plus de ferveur. La Demoiselle sachant que c'étoit un Chevalier, envoya vîte au vaisseau chercher tous les secours qui pouvoient être nécessaires ; &, voulant lui procurer les plus pressés, elle entra dans la chambre, lui souleva doucement la tête, & lui fit respirer des eaux spiritueuses.

Amadis revint à lui ; mais songeant à l'instant que, s'il se faisoit connoître, ce seroit peut-être désobéir aux ordres d'Oriane qui l'avoit à jamais banni de sa présence, (& pour lui c'étoit l'être de l'univers), il continua de fermer les yeux, &, quelque chose que la Demoiselle pût lui dire, elle ne put en tirer que des soupirs. La Demoiselle croyant que l'air lui feroit du bien, celui de la chambre obscure qu'il habitoit étant chaud & épais : elle courut ouvrir la fenêtre, & les rayons du soleil tombèrent sur le visage pâle & couvert de larmes du beau Ténébreux.

Malgré la pâleur extrême & la maigreur qui défiguroit ses traits, la Demoiselle de Danemarck sentit une vive émotion en croyant le reconnoître ; mais, en le considérant encore avec plus d'attention, elle apperçut à son front la cicatrice qui lui restoit d'une blessure qu'il avoit reçue d'Arcalaüs. Ah ! Dieux, s'écria-t-elle, avec transport : ah ! vous êtes donc celui qui nous faites verser tant de larmes, & que je cherche en m'exposant sans cesse à de nouveaux périls ? Hélas ! c'est à vous à présent à pardonner à votre chère & malheureuse Oriane : un faux rapport l'avoit trompée ; elle voudroit effacer de tout son sang la cruelle lettre qui fait votre malheur. Amadis ! tendre & fidèle Amadis, recevez cette lettre de votre Oriane, & venez avec moi sur le champ à Mirefleur où l'amour vous attend pour sécher vos larmes & pour nous réunir.

Amadis éperdu, & pouvant à peine l'en croire, serre les mains de la Demoiselle de Danemarck, sans lui répondre ; il prend la lettre, il reconnoît, il baise, il couvre de larmes les traces de la main d'Oriane ; il porte cette lettre sur son front, il la serre sur son cœur, il l'ouvre enfin ; & c'est dans les transports les plus vifs que puisse éprouver un amant heureux, qu'A-



Ah! Dieux, ah! vous êtes donc celui qui nous faites verser tant de larmes?

C. P. Marillier inv. — C. De Ghendt sculp.

madis voit qu'Oriane, cette Oriane, l'unique maîtresse de son ame & de sa volonté, s'humilie jusqu'à se condamner elle même, jusqu'à convenir de l'injustice de sa jalousie, & à lui demander pardon..... Ames vulgaires, que l'amour n'embrâse ni n'épure, concevrez-vous que celle dont un seul regard soumettoit tous les cœurs, dont un seul mot décidoit de la vie d'un Héros, pût se soumettre à se servir de cette derniére expression? Elle eut tout l'effet qu'Oriane en desiroit; Amadis fut heureux, il oublia ses malheurs: pénétré d'amour & de joie, il leve sur la Demoiselle de Danemarck des yeux qui venoient de reprendre tout leur éclat & tout leur feu. O vous! dit-il, qui me rendez plus que la vie par cette divine lettre, par quels services pourrai-je reconnoître tout ce que je vous dois?

Un sang plus doux & plus animé coule dans les veines du beau Ténébreux; le coloris de sa jeunesse & ses forces se raniment; il se leve sans aucun secours, & déja le moment de son départ est le premier projet qu'il concerte avec sa vraie libératrice.

Il ne put prendre congé de l'Hermité sans être attendri; les soins du saint vieillard l'avoient sauvé de sa propre fureur, en calmant par

degrés son désespoir. L'Hermite versa des larmes en l'embrassant ; il implora pour lui la protection divine, & lui donna sa bénédiction au moment où il le vit monter sur le vaisseau.

Ah ! que le beau Ténébreux sentit vivement le bonheur de se rapprocher de ce qu'on aime. Les voiles enflées par un vent frais & favorable faisoient voguer le vaisseau rapidement ; mais il se plaignoit encore de sa lenteur à lui faire découvrir les côtes blanches de la grande Bretagne : il ne calmoit son impatience qu'en parlant sans cesse d'Oriane ; il se faisoit répéter jusqu'aux moindres circonstances ; &, ne se plaignant jamais de tout ce qu'il avoit souffert ; il ne s'attendrissoit que sur la douleur dont cette Princesse étoit accablée depuis qu'elle avoit bien connu toute son injustice.

Le sommet d'un cap élevé que les yeux d'un amant pouvoient seuls découvrir, le fit tressallir : Ah ! s'écria-t-il, à la Demoiselle, je vois l'heureuse isle que la divine Oriane habite, & bientôt je respirerai le même air : il desiroit déja que le zéphir pût porter sur ses levres un soupir de son Amante, & de moment en moment chaque objet nouveau qu'il découvroit augmentoit ses transports. Le vaisseau dirigé vers une anse peu fréquentée, le mit à portée de dé-

barquer ſans courir le riſque d'être reconnu, la Demoiſelle de Danemarck conduiſit le beau Ténébreux dans un Monaſtère ſitué dans une forêt à trois journées de Londres ; elle envoya chercher en diligence ſon frère Durin, que le meſſager d'Oriane avoit inſtruit de ſes liaiſons ſecrètes, & dont elle connoiſſoit la diſcrétion & la fidélité. Durin fit la plus grande diligence, & joignit promptement ſa ſœur qui le ſurprit bien agréablement, en lui diſant que ſa recherche avoit été heureuſe, & qu'elle ramenoit Amadis. Durin courut à la cellule où ce Prince s'étoit retiré : Me pardonnerez-vous, lui dit-il en embraſſant ſes genoux, tout le mal que j'eus le malheur de vous faire ? Ah ! mon cher Durin, lui répondit Amadis, ne devois-tu pas obéir à la divine Oriane ? J'ai vu couler les larmes que tu donnois à mes peines, & je dois mon bonheur & ma vie à ton aimable ſœur.

Le beau Ténébreux avoit toujours conſervé ſon habit d'hermite ; mais l'amour heureux commençoit à ne plus laiſſer les traces de la pénitence ſur ſon front. Le haſard ayant conduit un couſin de la Demoiſelle dans ce Monaſtère, ce couſin, dont le nom étoit Enil, les reconnut, leur offrit ſes ſervices ; mais n'ayant jamais vu

le beau Ténébreux, & lui trouvant une figure également noble & charmante, il fit quelques plaisanteries à sa cousine sur l'espèce de Chevalier qu'elle menoit à sa suite. Tel qu'il puisse être, mon cher Enil, je connois assez ta loyauté pour te le confier, lui dit-elle : ne cherche point à le connoître ; mais rends-lui les soins & les services les plus attentifs, en attendant le retour de Durin avec lequel je vais partir à l'instant pour l'affaire la plus pressée : sache seulement que tu me remercieras un jour de la marque de confiance que je te donne. Enil en effet en étoit digne ; il se comporta près du beau Ténébreux d'une manière aussi discrète que conforme aux ordres de sa cousine qui partit sur-le-champ avec Durin pour se rendre à Londres.

Le court séjour qu'Amadis fit dans ce Monastère, lui suffit pour reprendre ses forces & sa beauté. Enil admiroit souvent toutes les perfections qu'il découvroit dans cet Hermite, & le surprenoit bien plus souvent à rêver & à soupirer, qu'il ne le voyoit en prières.

Pendant ce tems, Galaor, Agrayes & Florestan que le rapport d'Ysanie, Gouverneur de l'isle ferme, avoit vivement affligés, se séparèrent après leur départ de cette isle, & parcoururent

inutilement presque tous les pays de l'Europe, pour avoir des nouvelles d'Amadis ; ils éprouvèrent tous les trois plusieurs aventures périlleuses dont ils se tirèrent avec gloire. Tous les trois voyant que leur recherche étoit vaine, & que le tems qu'ils avoient marqué pour se rejoindre à la Cour de Lisvard approchoit, se rendirent par divers chemins à peu de jours l'un de l'autre dans un Hermitage près de Londres. Floreftan fut celui des trois qui s'y rendit le dernier, parce qu'il avoit rencontré Gandalin & le nain d'Amadis avec lesquels il avoit prolongé ses recherches.

Après s'être rassemblés, ils prirent le chemin de Londres; ils rencontrèrent Floreftan à quelque distance de cette ville : il accourut dès qu'il les eut reconnus, & les larmes aux yeux en ne voyant point Amadis avec eux, il leur demanda s'ils n'en avoient aucunes nouvelles. Lisvard sentit redoubler la peine que lui fit leur réponse, en voyant avec Galaor un Chevalier de l'âge, de la taille d'Amadis, avec lequel ce Chevalier avoit une ressemblance frappante. Floreftan fléchit un genou & voulut lui baiser la main ; mais Lisvard, loin de le souffrir, l'embrassa tendrement, en lui disant : Je reconnois le sang de mon ami le Roi Perion, & je suis

pénétré de joie de recevoir dans ma Cour un de ses fils que la renommée déja rend égal à ses frères. Lisvard retourna sur-le-champ dans son palais au milieu des deux frères & d'Agrayes ; mais, en y entrant, ils entendirent bientôt pousser des cris lamantables ; c'étoit Gandalin & le nain Ardan qui venoient de reconnoître les armes d'Amadis : on eut peine à les calmer, jusqu'à ce que Guilan le Pensif leur eût dit lui-même comment il les avoit trouvées.

La Reine Brisène apprenant le retour de Galaor & d'Agrayes, s'empressa de les voir, & vint suivie de quelques Dames : l'heureuse Olinde étoit de ce nombre, elle alloit revoir Agrayes ; elle savoit déja que ce Prince avoit passé sous l'arc des loyaux amans. Quelque éprise que l'on soit, ah ! qu'il est doux d'être sûre qu'on est pour un amant fidèle : ce calme charmant de l'ame est le seul que l'amour permette, & c'est le comble des félicités qu'il répand.

Corisande ne s'informa point si Florestan avoit franchi ce passage qu'elle eût peut-être redouté pour elle-même ; contente de retrouver son amant, elle ne s'occupa que du bonheur de lire dans ses yeux tout le plaisir qu'il avoit à la revoir ; tous les deux étoient libres, per-

ſonne n'avoit d'intérêt à les obſerver, & l'un & l'autre ſembloient ſe dire en ſe regardant, qu'ils attendoient la nuit avec impatience.

Mabille, après avoir embraſſé ſon frère Agrayes, courut chez Oriane pour lui faire part de l'arrivée des trois Princes: Ah! dit-elle, en répandant de nouvelles larmes, Amadis n'eſt pas avec eux. Mabille pendant long-temps la preſſa vainement de paroître : Eh ! le puis-je, dit-elle, dans l'état où je ſuis ? En effet, ſes yeux étoient rouges & ternis par les larmes, & ſon ſein oppreſſé la laiſſoit reſpirer à peine. Conſolez-vous, ma chère couſine, lui diſoit Mabille, vous connoiſſez Amadis ; peut-être l'auront-il trouvé ſans pouvoir le connoître ; &, voulant leur cacher le ſujet de ſa douleur, il n'aura pas voulu paroître à leurs yeux ; mais ſoyez sûre que la Demoiſelle de Danemarck ſera plus heureuſe, & qu'Amadis, dès qu'il la verra, ne balancera pas à lui parler, & même à la ſuivre.

Oriane fit un effort ſur elle-même, & ſes yeux s'étant remis à-peu-près dans leur état naturel, elle paſſa chez le Roi ſon père. Galaor courut au-devant d'elle & lui baiſa la main. Ne trouvez-vous pas ma fille bien changée, lui dit Liſvard ? Sire, répondit-il, je la trouve un peu maigre,

Ah ! Madame, lui dit-il en la regardant avec des yeux bien expressifs, qu'il me seroit doux de pouvoir contribuer à vous rendre la santé ! Oriane ne put s'empêcher de sourire : ma santé reviendra facilement, dit-elle ; plût au Ciel que vous puissiez retrouver de même le frère que vous avez perdu, & qui dans ce moment seroit si nécessaire au service du Roi mon père ! A ces mots, jéttant les yeux sur Florestan qui s'avançoit pour la saluer, la vive émotion que sa ressemblance avec Amadis fit naître dans le cœur d'Oriane, pensa devenir funeste à cette Princesse ; à peine put-elle parler à Florestan ; ses genoux trembloient, & ce ne fut qu'avec le secours de Mabille, qu'elle put se retirer dans son appartement. Ma chère cousine, lui dit-elle, vous voyez que chaque jour m'apporte ici de nouvelles peines, & tout ce qui m'en coûte pour les cacher : je n'ai point à prendre un meilleure parti que de chercher la retraite, & d'obtenir du Roi mon père la permission d'aller habiter pendant quelque temps le château de Mirefleur où j'espère que vous ne voudrez pas m'abandonner. Mabille aimoit trop sa cousine pour le lui refuser ; elle en prévint Agrayes : Oriane obtint de Lisvard la permission d'aller prendre l'air à Mirefleur, & les deux Princesses

résolurent de partir ensemble pour s'y rendre dès le lendemain matin.

Galaor & ses compagnons voulurent le même jour prendre congé de Lisvard pour retourner à la recherche d'Amadis ; mais ce Prince les retint, en leur disant : Ah ! mes amis, m'abandonnerez-vous au moment où j'ai le plus de besoin de votre secours ? Vous savez que l'Irlande est assujettie à payer un tribut à la grande-Bretagne, depuis la défaite d'Abyes : Cildadan, Roi d'Irlande, refuse de le payer, & m'a envoyé défier par un de ses Hérauts d'armes, en me proposant un combat à la tête de cent Chevaliers de chaque pays, sous les conditions d'être affranchi du tribut s'il est vainqueur, ou de le payer double si je remporte la victoire ; j'ai cru qu'il étoit de mon honneur de ne point refuser ces propositions, & je me félicite de les avoir acceptées, si je peux être sûr que vous serez tous les trois du nombre des combattans. Les trois Princes ne balancèrent point à donner leur parole à Lisvard, & Galaor fut avertir Gandalin qui devoit le suivre dans sa quête, qu'il étoit obligé de la remettre après le combat entre Lisvard & Cildadan. Ah ! dit Gandalin à la Princesse Mabille, qu'il est malheureux que mon maître ne puisse pas offrir son bras au père

d'Oriane. Hélas ! par quelle affreuse fatalité s'est-elle privée de son secours & du Chevalier le plus soumis à ses ordres ? Mabille, qui se doutoit bien que Gandalin étoit mieux informé de la cause du désespoir de son maître, qu'il n'osoit le faire paroître, ne balança point à lui raconter l'indiscretion du nain, lorsqu'il revint chercher les pièces de l'épée qu'Amadis avoit reçue de Briolanie. Oriane, ajouta-t-elle, ne douta point qu'elle ne fût abandonnée ; & voyant que la Demoiselle de Danemarck & moi nous persistions toujours à soutenir qu'il étoit impossible qu'Amadis fût infidèle, elle se cacha de nous pour écrire la lettre fatale qui leur coûte tant de maux à tous les deux, & la fit porter secrétement par Durin.

Oriane écoutoit cette conversation d'un cabinet où elle s'étoit retirée ; elle accourut pâle & tremblante, en criant à Gandalin : Ah ! mon ami, la plus grande marque d'attachement que tu puisses donner à ton maître, c'est de percer le cœur coupable de celle qui pût le soupçonner & qui fait son malheur. Ah ! Madame, s'écria Gandalin, croyez que mon maître payeroit de tout son sang les larmes que vous versez pour lui ; espérez tout de la bonté du Ciel qui ne voudra point rompre une union

ſi belle, & peut-être Amadis ſera-t-il bientôt dédommagé de tout ce qu'il a ſouffert, en ſe retrouvant à vos genoux. Mon cher Gandalin, reprit Oriane d'un ton plus modéré, je pars pour Mirefleur, c'eſt là que j'attendrai des nouvelles de la Demoiſelle de Danemarck : toute mon eſpérance eſt en elle ; & ſi je perds Amadis pour toujours, mon unique reſſource c'eſt de me donner la mort : prenez le prétexte de venir voir la Princeſſe Mabille, & venez ſouvent à Mirefleur.

Oriane prit congé de Liſvard qui lui dit en partant qu'une Princeſſe de ſon âge, qui s'éloignoit de la Cour de la Reine ſa mère, ne pouvoit avec décence recevoir perſonne dans ſa retraite, & devoit ſe renfermer dans l'enceinte de ſon château & du couvent de Religieuſes qui étoient dans le parc. Oriane l'aſſura ſans peine que ſon deſſein avoit toujours été de ſe conformer à ſes ordres, & qu'elle eſpéroit que l'air de la campagne la remettroit bientôt en état de venir le féliciter ſur ſa nouvelle victoire pour laquelle elle alloit élever des vœux au Ciel.

Coriſande, allarmée du péril que ſon cher Floreſtan alloit courir, & ſe trouvant déplacée dans une Cour où l'on ne s'occupoit plus que

des préparatifs du combat sanglant qui devoit avoir lieu dans quinze jours, retourna dans son isle favorite, après avoir reçu la parole que Florestan lui donna de l'aller rejoindre après la bataille.

Oriane se trouvant en liberté dans l'agréable retraite de Mirefleur, & pouvant s'entretenir sans cesse avec son aimable cousine, de celui qu'elle aimoit, elle ne fut pas long-temps sans éprouver le bon effet de l'air pur qu'elle respiroit. En parcourant un jour le parc avec Mabille, elles apperçurent à l'une de ses extrémités une petite porte qui donnoit dans la campagne. Mabille, dont le caractère étoit très-gai, & qui cherchoit à distraire sa belle cousine des sombres rêveries où sa douleur la faisoit retomber sans cesse, lui dit en riant : Je voudrois bien savoir si les devotes habitantes de ce Couvent n'ont jamais tiré parti de cette petite porte dont je desirerois que nous fussions à même de nous servir. Eh ! quel usage en pourriez-vous donc faire, lui dit Oriane ? Ah ! répondit Mabille, si mon pauvre cousin revenoit bientôt, je regretterois de n'avoir pas les clefs de cette petite porte, car j'aurois bien du plaisir à m'en servir pour le faire entrer & l'amener à vos genoux. Oriane n'écouta d'abord le propos de Mabille

Mabille que comme une plaiſanterie ; mais l'idée de cette petite porte & de la voir paſſer au Conquérant de la chambre défendue & de l'arc des loyaux amans, fit bien du progrès dans ſon imagination, & bientôt elle ſentit palpiter ſon cœur, en penſant qu'en effet cette porte ſeroit la ſeule par laquelle il fut poſſible de faire entrer Amadis dans Mirefleur, ſans qu'il fût découvert. Oriane cependant ne ſuivit pas cette converſation ce même ſoir ; mais Gandalin l'étant venu voir le lendemain, elle le mena promener dans le parc ; &, reprenant les routes qu'elle avoit ſuivies la veille, elle repaſſa devant cette même porte, & ne put s'empecher de ſoupirer en la regardant. Mabille l'obſervoit ſans lui rien dire, & ſourit malicieuſement en voyant qu'Oriane, après s'être éloignée de cinquante pas, revint pour paſſer une ſeconde fois vis-à-vis cette petite porte, en diſant à Mabille : Vous dites donc, ma couſine, que vous voudriez en avoir la clef? Eh ! qu'en pourrois-je faire, dit Mabille, faiſant ſemblant d'avoir oublié (comme un propos léger) ce qu'elle avoit dit la veille ? La tendre Oriane baiſſa les yeux, & fit un ſoupir, dont Mabille fut ſi touchée, qu'elle l'embraſſa tendrement, en lui diſant : Ah ! ma chère couſine, nous nous entendons à préſent toutes

deux, & mon cœur me dit que les soins que je vais prendre pourront bien ne nous pas être inutiles. Elle n'en dit pas davantage, & laissant Oriane, elle fut sur-le-champ voir l'Abbesse du Couvent. Mabille, pleine d'esprit & de graces, avoit déja gagné la confiance & l'amitié de cette Abbesse; il lui fut facile d'en obtenir la clef de cette petite porte, sous le prétexte d'aller se promener dans les premières routes de la forêt, pour y voir les biches & les dains dont elle étoit remplie. Elle rapporta sur-le-champ cette clef à Gandalin, le mit dans sa confidence, & le chargea de faire faire promptement deux clefs toutes pareilles à Londres, & de les lui rapporter. Oriane n'eut point l'air de s'appercecevoir de tout ce que sa cousine venoit de faire; mais Mabille ne douta plus qu'elle ne l'eût devinée, à toutes les caresses que le même soir elle en reçut.

Depuis le départ d'Oriane, la Cour de Lisvard avoit pris le ton sérieux, & s'occupoit des soins multipliés qui précèdent toujours l'exécution de grands projets. Lisvard rassembloit le nombre de Chevaliers à la tête desquels il devoit combattre contre Cildadan, & regrettoit vivement qu'Amadis ne fût pas de ce nombre. Un jour ce Prince en sortant de table avec eux vit entrer

un Chevalier étranger qui lui présenta d'un air respectueux une lettre scellée de cinq sceaux différens, & lui demanda permission de la lire. Lisvard, se doutant bien que le Chevalier étoit porteur d'un nouveau cartel, lui dit qu'il pouvoit faire sa charge : alors le Chevalier qui jusqu'alors s'étoit tenu le genou droit à terre, se releva, ouvrit la lettre, & lut d'un air fier & d'une voix forte : Roi Lisvard, je te défie & tous tes alliés, de la part des puissans Princes Famongomad, géant du lac Boulant, Cartadague, géant de la montagne défendue, Mardasabul, géant de la Tour vermeille, Quedragant, géant, frère du feu Roi Abyes, d'Irlande, & de celle de l'Enchanteur Arcalaüs : ils te mandent par moi, qu'ils ont tous juré ta mort, & qu'à cet effet ils seront tous les cinq compris dans le nombre des cent Chevaliers du Roi Cildadan : cependant le redoutable Famongomad t'offre de te ménager la paix, si tu veux donner ton héritière Oriane pour servir de Demoiselle à Madasine sa fille qui la mariera dans la suite avec Basigant qui mérite bien de devenir maître de tes Etats.

Lisvard ne répondit d'abord à cet insolent cartel que par un rire méprisant : Chevalier, lui dit-il ensuite, ceux qui vous ont donné cette

commiſſion, ont bien compté ſur ma modération; c'eſt les armes à la main que je leur porterai ma dernière réponſe: mais puis-je compter de même ſur leur loyauté, lorſqu'un Chevalier de ma Cour leur portera celle que je vais faire à ce défi? Sire, répondit le Chevalier, je me charge de le conduire moi-même à Montgaſe où ces Princes ſont tous raſſemblés chez Quedragant, & nulle injuſtice ne peut-être commiſe par-tout où commande un auſſi vertueux Chevalier. Je ſuis Landin, neveu de ce Prince, & je brûle d'impatience comme lui de venger la mort du Roi Abyes: puiſſé-je me trouver à portée de punir celui qui la lui donna! mais on m'a dit qu'il étoit abſent de votre Cour, & je doute qu'il choiſiſſe pour y revenir, le temps où vous êtes prêt à combattre les ennemis redoutables qui deſirent auſſi vivement que moi ſa mort.

Floreſtan ne put écouter un pareil propos ſans colère: Chevalier, lui dit-il, je ne ſuis ni de la Cour, ni vaſſal du Roi Liſvard; mais s'il m'eſt permis de parler en ſa préſence & devant tant de braves Chevaliers, apprenez que je ſuis Floreſtan, frère d'Amadis, que vous devriez craindre & reſpecter, & qu'en ſon abſence je vous défie & ſaurai vous punir des propos que vous oſez tenir contre lui.

Chevalier, répondit Landin, les loix de la Chevalerie vous devroient être mieux connues : vous voyez que je ne peux plus disposer de moi qu'après le combat général ; nous nous y rencontrerons peut-être : en tout cas, si nous y survivons, j'accepte votre défi. Landin, à ces mots, lui présenta son gage, & Florestan lui remit le sien. Lisvard députa, pour le suivre & porter sa réponse, un Chevalier de sa Cour, également ferme & prudent ; &, pour dissiper les idées sombres que ce nouveau défi sembloit avoir portées dans sa Cour, il fit appeller la jeune petite Princesse Léonor, sœur cadette d'Oriane, laquelle arriva suivie d'une troupe charmante de petites Demoiselles de son âge ; elles étoient vêtues de blanc, couronnées de fleurs & de guirlandes passées avec grace autour d'elles, formant une espèce de chaîne qui paroissoit être le présage de celles qu'elles étoient destinées à faire porter : ces aimables enfans arrivent en chantant en chœur une chanson qu'Amadis avoit faite six mois auparavant pour la jeune Léonor, & qui commençoit ainsi :

Léonor, douce Rosette,
Blanche parsus toute fleur,
Rosette fraîche & doucette,
Bientôt nous mettrez en douleur.

La chanſon avoit pluſieurs couplets auxquels celui-ci ſervoit de refrein : Amadis l'avoit faite un jour que cet enfant l'ayant ſurpris cauſant tout bas avec Oriane, elle lui dit qu'elle vouloit qu'il fût auſſi ſon Chevalier, & que, pour s'en aſſurer, elle lui faiſoit préſent de ſon bouquet, & lui dèmandoit de faire une chanſon pour elle.

La jeune Léonor s'étant retirée, Liſvard tint conſeil avec les trois Princes, ſur les diſpoſitions du combat ; ils ne purent en parler ſans regretter Amadis, & la belle Oriane s'affligea preſque autant pour ſon père que pour elle, que ce Héros ne fût pas à portée de combattre pour lui, lorſque Gandalin vint à Mireſleur lui porter la nouvelle de ce nouveau cartel.

Gandalin ſaiſit cette occaſion pour lui donner une eſpérance qu'il avoit lui-même. Ah! Madame, je crois plus que jamais jouir du bonheur de revoir mon maître ; depuis deux mois le célèbre & terrible combat entre le Roi votre père & Cildadan eſt annoncé dans toute l'Europe ; quelque part que puiſſe être Amadis, ſoyez sûr que s'il jouit de ſa liberté, rien ne l'empêchera d'employer ſon bras dans cette occaſion d'acquérir de la gloire, & de ſervir le Prince dont il s'eſt déclaré le Chevalier. Oriane étoit prête à dire :

Ah ! Gandalin , croyez-vous donc que votre maître ne voudroit combattre que pour le service de Lisvard , lorsqu'une jeune fille de sa suite accourut pour lui dire : Ah ! Madame , que je suis aise ; je viens au moment même de voir de ma fenêtre , ma bonne amie la Demoiselle de Danemarck qui descend de son palefroi.

La crainte & l'espérance saisirent si vivement le cœur de la sensible Oriane , qu'elle perdit la voix , & demeura presque sans connoissance sur son sopha. Gandalin , presque aussi saisi qu'elle , sentit trembler ses jambes en voulant courir au-devant de la Demoiselle de Danemarck : mais celle-ci montant légèrement l'escalier , passa près de lui sans s'arrêter , & la joie peinte dans les yeux , elle fut embrasser les génoux d'Oriane : Ah ! divine Princesse , que je me trouve heureuse de ramener Amadis , & de vous présenter cette lettre de sa main ! Oriane , éperdue , jette les yeux sur la lettre ; elle reconnoît l'écriture d'Amadis , penche sa tête sur celle de la Demoiselle , l'embrasse , & s'écrie : Ah ! Dieux , le reverrai-je , & m'a-t-il pardonnée ? Ah ! Madame , pouvez-vous être inquiete des sentimens de l'amant le plus soumis & le plus fidèle A ces mots , elle aide Oriane , dont les mains

tremblantes avoient peine à rompre le cachet de cette lettre : tout ce qu'Oriane lit, lui prouve qu'Amadis ne respire que pour elle. Mabille accourt, partage la joie de sa cousine ; l'une & l'autre apprennent de la Demoiselle de Danemarck tous les événemens de son voyage, & l'heureux hasard qui lui fit trouver Amadis dans l'Hermitage de la Roche-pauvre.

La prudence exigeant que la Demoiselle de Danemarck parût en public, Oriane fit appeller les personnes de sa suite, & leur ordonna de faire monter Durin, & de lui dire d'apporter les présens dont la Reine d'Ecosse avoit chargé sa sœur pour la Princesse Mabille sa fille & pour elle. Durin connut par l'ordre qu'on lui porta de la part d'Oriane, ce qu'il avoit à répondre, & montant à l'instant, il se mit à genoux devant elle, & lui demanda pardon de n'avoir pas encore apporté ces présens que leur pesanteur l'avoit forcé de déposer dans une maison du port où le vaisseau qui portoit sa sœur avoit abordé. Oriane parut fâchée de ce retard, & dit tout haut à la Demoiselle de Danemarck de prendre des mesures avec son frère pour qu'il repartît dès le lendemain matin, & allât chercher ces présens.

La Demoiselle de Danemarck comprit aisé-

ment quelle étoit la volonté d'Oriane, & prit ſes ordres dès que ſes femmes furent retirées. Oriane commençoit la lettre dont elle vouloit charger Durin pour la remettre à ſon cher Amadis, lorſque Mabille entra dans ſa chambre : en diſant : Ma couſine, eh! que pourrons-nous faire de ces clefs de la petite porte du parc ? Gandalin vient de me les remettre; ne pourriez-vous pas conſulter Amadis dans votre lettre, ſur l'uſage qu'on en pourroit faire? Taiſez-vous, méchante, lui dit Oriane en l'embraſſant : puiſſe l'amour vous punir bientôt en vous rendant ſenſible; mais puiſſe-t-il auſſi vous épargner ſes peines, & ne vous faire connoître que ſes charmes & ſes faveurs !

Le conſeil de Mabille étoit ſi bon, Oriane avoit tant de penchant à le ſuivre, que la fin de la lettre apprit à ſon amant les moyens d'arriver à Mirefleur, de reſter dans la forêt près du parc juſqu'à la nuit, & d'entrer dans l'intérieur du château qu'elle habitoit, par la petite porte dont elle renferma l'une des deux clefs dans la lettre que la Demoiſelle de Danemarck remit le ſoir même à ſon frère.

Pendant l'abſence de la Demoiſelle de Danemarck, le beau Ténébreux, qui ſentoit renaître ſes forces, dit un ſoir à l'Ecuyer Enil, qui

commençoit à soupçonner que ce froc d'Hermite cachoit quelque grand personnage : Mon cher Enil, ce harnois-ci commence à me peser ; j'ai grande envie d'essayer si je pourrois encore porter des armes, & vous me ferez grand plaisir de partir demain pour Londres, & de me rapporter les meilleures que vous pourrez trouver: quant à l'écu, je desire qu'il soit vert, semé de lions d'or. Enil ayant ordre d'obéir au beau Ténébreux, exécuta ses ordres en diligence, & rapporta les armes telles qu'il les desiroit le même jour que Durin revint de Mirefleur pour lui remettre la lettre d'Oriane, & l'instruire de ce qu'il avoit à faire, ainsi que des précautions qu'il avoit à prendre.

Durin informa le beau Ténébreux, qu'Agrayes, Galaor & Florestan étoient à la Cour de Lisvard en attendant le combat contre Cildadan ; il ne lui cacha point l'insolent cartel que Lisvard avoit reçu, ce que Famongomad avoit osé proposer contre la divine Oriane, & la colère avec laquelle Florestan avoit répondu, lorsque Landin avoit eu l'audace de parler de lui.

Le beau Ténébreux embrassa mille fois Durin, lorsqu'il sut qu'il l'alloit conduire à Mirefleur, & qu'il le feroit entrer dans la retraite qu'habitoit Oriane. Animé par cette douce

espérance, il s'élança légérement sur le vigoureux cheval que Durin avoit su bien choisir ; & l'étonnement d'Enil redoubla lorsqu'il vit celui qui venoit de quitter l'habit d'Hermite, faire bondir & passager ce cheval avec une adresse & une vigueur peu commune.

Couvert de son casque pour n'être point reconnu, le beau Ténébreux marchoit depuis deux jours avec les deux Ecuyers, lorsqu'il fut arrêté par un Chevalier de la taille d'un géant, monté sur un puissant cheval, qui lui cria : Chevalier, je défends ce passage jusqu'à ce que je sois informé par vous de ce que je veux savoir. Le beau Ténébreux, ayant examiné le bouclier de ce Chevalier, qui portoit d'azur à trois fleurs d'or, il le reconnut pour être le même que celui qu'il avoit vu dans l'isle ferme, au-delà de l'arc des loyaux amans, où les boucliers de ceux qui l'avoient passé étoient attachés en honneur de leur loyauté ; il se souvint même que ce bouclier étoit surmonté du nom de Dom Quedragant, ce qui le prévint d'estime pour celui qui s'opposoit à son passage.

Il faut, lui dit Quedragant, que vous me disiez si vous êtes de la Cour du Roi Lisvard. Pourquoi, répondit le beau Ténébreux ? Parce que je suis son ennemi mortel, dit Quedragant,

& de tous ceux qui tiennent ſon parti. Ah ! dit le beau Ténébreux , quoique votre haute naiſſance & votre renommée ſoient également illuſtres , je vous trouve bien imprudent de vous déclarer l'ennemi d'un ſi grand Roi, & de tant de braves Chevaliers qui lui ſont attachés : quoique je ſois un des moindres d'entr'eux , je ſuis prêt ſoutenir cette querelle ; il me ſeroit cependant plus agréable d'être votre ami , que de combattre contre vous. Eh ! comment vous nomme-t-on , vous qui mêlez tant de politeſſe à trop d'audace ? Mon nom ne vous eſt pas connu , lui répondit-il ; on m'appelle le beau Ténébreux , & ce nom ne mérite encore aucune renommée. Voyons , repliqua Quedragant , s'il en acquerra dans cette occaſion , qui peut-être va le faire oublier pour toujours. A ces mots, ils coururent l'un contre l'autre : le beau Ténébreux fut légérement bleſſé, & voyant Quedragant renverſé ſur la pouſſière, il ſauta promptement à terre pour ſuivre ce premier avantage. Quedragant s'étant bientôt relevé, le combat à coups d'épée fut long & terrible ; mais à la fin le beau Ténébreux le ſaiſiſſant d'un bras victorieux , & le renverſant ſur la pouſſière : Vous êtes mort, lui dit-il , ſi vous ne me jurez d'obéir aux deux conditions que j'exige de vous. Qui que

vous ſoyiez, dit-il, je ne cède du moins qu'au plus brave Chevalier de l'univers, & je jure d'obſerver ce que vous me preſcrirez. Eh bien! dit le beau Ténébreux, rendez-vous à la Cour du Roi Liſvard, dites-lui que vous venez de ma part vous rendre à lui, que vous abandonnez la querelle de Cildadan, pour devenir l'un de ſes Chevaliers, & jurez, en préſence de tous les Chevaliers de ſa Cour, que vous pardonnez la mort de votre frère Abyes à celui qui combattit loyalement contre lui. Ces conditions ſont bien dures, répondit Quedragant; mais je vous jure de les remplir. A ces mots, le beau Ténébreux lui tendit la main pour le relever, & ſerrant la ſienne avec amitié: J'eſpère vous retrouver, lui dit-il, & la haute eſtime que j'ai pour vous, pourra dans la ſuite me mériter votre amitié. Ah! répondit Quedragant, quel que vous puiſſiez être, le beau Ténébreux peut s'aſſurer que je ne ſerai jamais ſon ennemi.

Le beau Ténébreux continua ſa route, après l'avoir remis entre les mains de ſes Ecuyers. En il diſoit tout bas à Durin, en le ſuivant: Tudieu, mon couſin, quel Hermite! ſon bras & ſon épée ſeroient encore plus utiles à notre Roi que ſes prières, pour le combat qu'il eſt prêt de livrer.

Le lendemain le beau Ténébreux partit dès l'aurore, dans l'espérance de pouvoir arriver vers le soir, à portée de découvrir Londres & la retraite de Mirefleur du haut d'une colline qui dominoit sur la plaine. Durin avoit préparé un asyle sûr & secret dans un hameau, pour le cacher jusqu'au moment de le conduire à la porte du parc. Prêt d'arriver à cette colline au pied de laquelle couloit une rivière qu'il falloit traverser, il fût surpris de voir dans la belle prairie que cette rivière arrosoit, plusieurs riches tentes, un grand nombre de jeunes personnes dont les unes dansoient en rond, tandis que les autres cueilloient des fleurs dans la prairie, pour en former des petits chapeaux & des guirlandes, & dix Chevaliers à cheval & bien armés qui leur servoient de garde. Le beau Ténébreux ne douta point que ces Dames ne fussent de la Cour de la Reine Brisène, & craignant d'être découvert ou retardé dans sa marche, il remontoit le long de la rivière, pour la passer un peu plus haut: mais il avoit été déja vu par les Chevaliers. L'un d'eux se détacha sur-le-champ pour le suivre: Chevalier, cria-t-il au beau Ténébreux, ignorez-vous les usages de la grande Bretagne, & croyez-vous pouvoir passer cette rivière, & vous dispenser de rompre

une lance en l'honneur des Dames que vous voyez ? Vraiment, répondit-il, je vois que vous aimez à prendre votre avantage ; vous me voyez arrivant ſur un cheval fatigué d'un long voyage ; & vous, Chevalier, que feriez-vous en ma place ? Si j'avois autant de peur que vous de perdre mon cheval à la joute, peut-être en ferois-je de même, répondit le Chevalier. Amadis, qui craignoit d'être détourné du projet qui rempliſſoit ſon cœur, lui repartit : Ne trouvez donc point étrange ſi je vous quitte. A ces mots il s'éloigna ; mais les Dames ſe plaiſant à tourmenter celui qu'elles ſoupçonnoient de timidité, envoyèrent l'une d'entr'elles qui l'arrêta. Sera-t-il poſſible, Chevalier, lui dit-elle, que vous refuſiez une joute en l'honneur de la Princeſſe Léonor, fille du Roi Liſvard, & que vous lui donniez mauvaiſe opinion de votre courage ? Non, de par Saint Georges, dit le beau Ténébreux impatienté ; qu'ils viennent deux à deux ou trois à trois, &, puiſqu'ils m'y forcent, il ne ſera pas dit que je perde cette occaſion de les corriger, & d'amuſer la jeune & charmante Léonor. Alors, courant contre le dernier qui l'avoit provoqué, il l'enleva des arçons, comme un enfant, ſans rompre ſa lance ; les neuf autres ſe ſuccédèrent pour l'éprouver, &

ſubirent tous le même ſort. Les dix chevaux ſelon la loi de cette joute étoient à lui ; mais il les envoya tous à la Princeſſe Leonor, en lui faiſant dire qu'un Chevalier, nommé le beau Ténébreux, ſe mettoit à ſes pieds, & que, deſirant plus vivement que perſonne de la ſervir, il ſeroit bien fâché de démonter les Chevaliers de ſa garde ; qu'il la prioit ſeulement de leur conſeiller d'être plus polis pour les Chevaliers étrangers, & de ſe tenir mieux à cheval une autre fois.

Le beau Ténébreux, échauffé par ces joutes, & trouvant à un quart de lieue un hermitage, s'arrêta ſur le bord d'une fontaine pour ſe rafraîchir pendant quelque temps, après avoir débridé ſon cheval : il comptoit attendre la fin du jour dans ce lieu ſolitaire, pour ſe rendre à l'entrée de la nuit à la fontaine des trois Canaux, où Durin devoit le venir joindre & lui donner des nouvelles de ce qui ſe paſſoit à Mirefleur ; mais tout-à-coup il entendit des voix de femmes qui ſe plaignoient. Il n'en fallut pas davantage à ce brave Chevalier pour remonter à cheval & voler à leur ſecours : il fut bien ſurpris de voir un grand char, ſur lequel étoient dix Chevaliers enchaînés, ſans caſque & ſans bouclier, avec pluſieurs jeunes perſonnes, qui par

par leurs gémiſſemens lui firent juger qu'elles étoient enlevées. Reconnoiſſant les boucliers attachés aux côtés du char qu'un géant précédoit de quelques pas, il ne douta plus qu'il n'eût enlevé la Princeſſe Léonor. Ah ! s'écria-t-il, c'eſt ſervir la divine Oriane, que de ſecourir ſa ſœur. A ces mots il s'avança vers le char, en criant, d'un ton impérieux à ceux qui le conduiſoient, de s'arrêter. Le géant s'avance, avec un air furieux, en lui diſant : Vil mortel, oſes-tu bien t'expoſer à la mort la plus cruelle, en t'oppoſant un moment à la volonté de Famongomad ? Ce nom excita la colère du beau Ténébreux qui ſe ſouvenoit de l'inſolent meſſage que ce géant avoit envoyé faire à Liſvard ; & pour toute réponſe il courut contre lui la lance en arrêt avec une telle violence que, ni l'écu ni la cuiraſſe ne purent réſiſter, & ce géant percé d'outre en outre, tomba roulant ſur la pouſſière. Le géant, ayant porté ſon coup trop bas, avoit frappé mortellement le cheval du beau Ténébreux qui le ſentant chanceler ſous lui, ſauta légérement à terre, & courut ſur Famongomad qui faiſoit des efforts pour ſe relever, en criant : Mon fils Baſigant, accourez à mon ſecours. A ce cri, le beau Ténébreux fut attaqué par un ſecond

géant qui paroiſſoit encore plus grand & plus redoutable que le premier : celui-ci voulut faire paſſer ſon cheval ſur le corps du beau Ténébreux, & le fendre en deux d'un coup de hache ; mais il eſquiva l'une & l'autre atteinte, & coupant les jarrets du cheval du géant, il obligea ce coloſſe à ſe jetter à terre. Le beau Ténébreux fut aſſez généreux pour ne pas profiter de cet avantage, & lui laiſſer le temps de ſe relever.

Le géant, animé par les cris de ſon père expirant, vint la hache haute, dans l'eſpérance de l'anéantir d'un ſeul coup. Le beau Ténébreux le reçut ſur ſon bouclier où la hache entra ſi profondément, que le géant eut peine à la retirer ; & le beau Ténébreux profitant de ce moment, lui traverſa la gorge d'un coup d'épée : Baſigant tomba verſant un torrent de ſang, après avoir chancelé quelques pas qui le rapprochèrent de ſon père, l'un & l'autre expirèrent dans l'inſtant, après avoir maudit leurs Dieux qui ne les avoient pas protégés, & qui les avoient laiſſé vaincre par un ſeul Chevalier.

Le beau Ténébreux s'emparant du cheval de Famongomad, s'élança deſſus, mit en fuite les conducteurs du char, & s'approchant de la jeune Princeſſe Léonor : Madame, lui dit-il,

retournez en triomphe à Londres; j'espère que vos Chevaliers perdront l'opinion que d'abord ils ont eu de moi, qu'ils se souviendront que dans le même jour je leur rends deux fois leurs chevaux, & qu'ils voudront bien présenter au Roi les corps de ces deux géants, de la part du Chevalier qui n'a d'autre nom que celui du beau Ténébreux. A votre égard, Madame, croyez que je répandrois tout mon sang pour vous & pour tout ce qui vous est cher; le Roi votre père aura ces deux ennemis de moins dans son combat contre Cildadan; ils méritoient bien d'être punis de l'insolence de leur message, & dites-lui que pour toute grace je lui demande de me comprendre dans le nombre des Chevaliers qui doivent combattre sous ses ordres, & que je me rendrai à temps auprès de lui pour ce combat. A ces mots, il s'éloigna, laissant Léonor & ses Chevaliers dans l'admiration de son courage, & se disant l'un à l'autre que ce Chevalier égaloit le redoutable Amadis. Parbleu, dit Galaor, je suis bien ennuyé d'entendre comparer ce beau Ténébreux à mon frère Amadis, & je me propose bien de m'éprouver avec lui, & d'en faire connoître la différence.

La Princesse Léonor, en arrivant à Londres à cheval, étoit suivie du char qui portoit les

corps des géants : cette vue jetta Lisvard & toute sa Cour dans l'admiration & la surprise qu'un seul Chevalier eût pu leur donner la mort; cette surprise augmenta par l'arrivée de Quedragant qui vint se rendre à la merci de Lisvard, & lui raconta la victoire que le même Chevalier avoit remportée sur lui. Chacun se demandoit s'il avoit entendu parler du beau Ténébreux. Le seul Florestan dit que Corisande avoit trouvé sur la Roche-pauvre un Hermite qui jadis avoit porté les armes, & qu'elle avoit entendu dire qu'il portoit ce nom : mais, dit Florestan, ce ne peut-être le même; car Corisande, en me parlant de cet Hermite, me dit, qu'accablé par la douleur & par les austérités, il touchoit presque à sa dernière heure.

Il étoit bien juste qu'après tant de peines & de combats, la fortune traitât Amadis plus favorablement, & que l'Amour récompensât la constance du plus tendre & du plus loyal de tous les amans. Après que, sous le nom du beau Ténébreux, il eut pris congé de Léonor, il arriva près de la fontaine des trois Canaux, où, prenant le prétexte de ses armes presque toutes brisées dans les combats qu'il avoit livrés, il envoya l'Ecuyer Enil à Londres, en lui prescrivant de lui faire faire de nouvelles armes

absolument semblables à celles qu'il avoit, & de les lui apporter dans huit jours, sur le bord de cette même fontaine qu'il lui marqua pour rendez-vous, ayant compté que ce seroit dans ce même tems qu'il devoit se rendre près de Lisvard, afin de se trouver au combat contre le Roi Cildadan.

Au moment qu'Enil étoit prêt à partir pour Londres, il arriva près de cette fontaine trois Demoiselles, parentes de l'Abesse de Mirefleur. Enil leur raconta tout ce qu'il avoit vu faire au beau Ténébreux, en les assurant que depuis Pacome, nul Hermite n'avoit fait des œuvres plus miraculeuses & plus digne de louanges. Ces trois Demoiselles partagèrent son admiration & furent très-empressées, en arrivant à Mirefleur, de répéter le récit d'Enil à toutes les habitantes de ce Monastère. Oriane reconnut sans peine son cher Amadis dans celui qui portoit le nom du beau Ténébreux; elle frémit des nouveaux périls qu'il venoit d'essuyer: mais sachant des Demoiselles, qu'elles l'avoient laissé sur le bord de la fontaine en bonne santé, son ame ne fut plus occupée que de l'espérance de le revoir bientôt; & la Princesse Mabille présente à ce récit, mettant la main sur son cœur, sentit qu'il palpitoit, mais qu'il n'étoit pas oppressé. Que

ne sommes-nous à portée de voir ce beau Ténébreux, dit-elle à sa cousine en la regardant d'un air malin ? Eh bien, ma chère Oriane, la clef de cette petite porte sera-t-elle toujours inutile ? Je commence à me savoir gré de ne l'avoir rendue à Madame l'Abbesse qu'après en avoir fait faire deux autres. Oriane ne lui répondit qu'en laissant tomber sa tête sur son sein : quelque confiance qu'on ait pour sa meilleure amie, on est toujours bien embarrassée dans les momens où l'on a besoin qu'elle favorise une passion qu'elle ne connoît pas encore.

L'une & l'autre cependant s'entendirent si bien, qu'écartant les Demoiselles de leur suite, elles se perdirent dans le parc, & bientôt elles se retrouvèrent près de la petite porte. Oriane ne put s'empêcher d'essayer la clef & de fixer ses regards sur la route de la forêt par laquelle le beau Ténébreux devoit arriver ; mais le soleil étoit encore élevé sur l'horison. Oriane eut à souffrir cette émotion mêlée de plaisir & de peine, que donne l'impatience ; Mabille la partagea moins vivement, quoique le plus grand plaisir dont jusqu'alors elle eût formé l'idée, étoit de revoir un cousin qu'elle aimoit tendrement.

Le soleil enfin descendit sous l'horison : Amadis, l'heureux Amadis, trouva Durin &

ſon fidèle Ecuyer au rendez-vous qu'ils lui avoient donné : Durin prit ſon cheval & Gandalin le conduiſit en ſilence vers la petite porte dont il avoit reçu la clef. Qui pourroit exprimer ce que ſentit Oriane en entendant cette clef tourner dans la ſerrure ! & les Cieux ouverts auroient-ils pu cauſer un raviſſement pareil à celui d'Amadis, lorſqu'un reſte de lumière lui fit entrevoir Oriane, dès que cette porte fut ouverte ? il ſe précipite à ſes genoux ; Oriane paſſe ſes bras à ſon cou & baigne ſon front de larmes : Me pardonnez-vous ; ſe diſoient-ils tous les deux d'une voix entrecoupée ? .... Chaque aſſurance de ce pardon mutuel étoit un baiſer, & cette même queſtion ſe répétoit ſans ceſſe. Eh! oui, oui, vous vous pardonnez, s'écria Mabille, impatientée. Levez-vous donc, mon cher couſin, & que je puiſſe vous embraſſer auſſi. Ils s'apperçurent enfin que Mabille étoit avec eux, & l'un & l'autre la ſerrèrent tendrement dans leurs bras. Mabille, prenant leurs mains, les unit dans les ſiennes, & ces heureux amans, revenus de leur première émotion, commençoient à ſe raconter toutes les peines qu'ils avoient ſouffertes depuis leur ſéparation : mais bientôt Mabille, plus impatientée que jamais, mit la main ſur leur bouche pour les faire taire :

Vous n'êtes pas raisonnable, ma chère Oriane, de laisser Amadis se rappeller des malheurs dont vous fûtes la cause; & vous, mon cousin, vous l'êtes encore moins de laisser si long-tems Oriane exposée au serein: allons promptement dans sa chambre où vous aurez le tems tous les deux de parler de tout ce qui vous touche. Ce conseil étoit si bon, qu'Amadis, leur donnant le bras à toutes les deux, pria Mabille de les guider; car cet amant respectueux n'osoit pas en presser Oriane, & portoit ses soins timides & charmans jusqu'à l'air de croire qu'il l'entraînoit à la suite de Mabille.

Mabille les conduisit d'abord dans sa chambre, dont une porte communiquoit dans celle d'Oriane; & cette porte, au signal qu'elle fit, fut ouverte par la Demoiselle de Danemarck, dont les soins avoient écarté tout ce qui pouvoit troubler ces heureux amans. Vous pouvez à présent causer tout à votre aise, leur dit Mabille en riant; mais, comme je me doute bien que vous allez vous répéter ce que j'ai cent fois entendu de votre bouche, je ne serai pas la dupe de passer ma nuit à vous écouter. Ma foi, Madame, vous avez bien raison, dit la Demoiselle de Danemarck, je pense tout comme vous; & les plaintes de la Princesse Oriane m'ont trop

ſouvent tenue ſans dormir pour que je ne profite pas de cette nuit ; j'eſpère que leurs plaintes mutuelles n'iront pas juſqu'à ſe quereller. En diſant ces mots, la Demoiſelle donna le bras à Mabille, & toutes deux ſortirent de l'appartement.

Amadis étoit alors aſſis dans un grand fauteuil placé dans un coin de la chambre ; Oriane étoit reſtée debout & le fixoit tendrement. Amadis maître de ſes belles mains, les tenoit toutes deux dans l'une des ſiennes, & les baiſoit avec ardeur...... L'amour & l'hymen ſourioient en les regardant : Amadis devenoit plus tendre & plus preſſant ; & la belle Oriane, baiſſant les yeux : O mon ami ! lui dit-elle, ſont-ce là les leçons que vous avez reçues de l'Hermite de la Roche-Pauvre ? Amadis ne répondit rien, ſon trouble augmentoit de momens en momens : il fallut bien enfin qu'Oriane le partageât ; car que pouvoit-elle dire à l'heureux amant qui ne lui répondoit plus ? Ce ſilence délicieux, cet abandon de toute idée, ce ſentiment dans lequel tous les autres ſe réuniſſent & ſe confondent ; cette eſpèce d'exiſtence que tous les êtres ſenſibles ont reçue plus ou moins de la Divinité, ces tranſports auſſi doux à faire naître qu'à les éprouver ſoi même, c'étoit tout ce que ces amans reſſentoient en ce mo-

ment; ils n'auroient pu se rendre compte de leur bonheur mutuel, & ce ne fut qu'en le faisant souvent renaître qu'ils purent s'assurer qu'ils jouissoient de la suprême félicité. C'est dans le comble de cette ivresse qu'Amadis passa huit jours sans s'éloigner un instant de sa chère Oriane, & le flambeau de l'amour fit briller sans cesse ses flammes les plus vives sur ces jours heureux.

Gandalin alloit tous les matins à Londres, tant pour savoir les évènemens qui s'y passoient, que pour presser les ouvriers qui forgeoient & polissoient les armes d'Amadis. Vers le quatrième jour qu'il passoit à Mirefleur, Gandalin, à son retour de Londres, leur raconta la nouvelle aventure arrivée le même jour à la Cour de Lisvard.

Le Roi, leur dit-il, sortoit de table, lorsqu'un Gentilhomme dont la barbe & les cheveux blancs annonçoient l'expérience & la vieillesse, se mit à ses genoux, & lui dit en langue Grecque: Sire, après avoir parcouru vainement l'Europe & l'Asie, le fils du Roi Ganor, qui étoit frère du célèbre Apollidon, vient à vos pieds pour vous prier de mettre fin à ses peines, & de permettre qu'il éprouve si, dans cette Cour célèbre par le nombre & la renommée des Chevaliers qui la composent, il n'en pourra pas

trouver un qui mette fin à sa peine. A ces mots, il ouvrit un riche coffre de jaspe, dans lequel on vit une épée de la plus grande beauté, dont un côté de la lame brilloit du feu le plus vif au travers du fourreau transparent qui la renfermoit. Cette épée, dit il, ne peut être tirée & servir qu'au plus loyal des amans, & ce n'est que de sa main qu'il m'est permis de recevoir l'ordre de la Chevalerie. Le vieux Gentilhomme, continua Gandalin, tira du même coffre un chapeau formé de fleurs inconnues, dont la moitié brilloit des plus vives couleurs, & dont l'autre moitié paroissoit flétrie : ces fleurs desséchées, dit-il, ne peuvent reprendre leur premier éclat que lorsque la Dame la plus tendre, la plus fidèle & la mieux aimée, en couvrira sa tête. Lisvard, poursuivit Gandalin, non-seulement accorda la permission de faire cette épreuve au vieux Gentilhomme; mais voulant donner l'exemple à sa Cour, il voulut que la Reine Brisene & lui-même fussent les premiers à la faire.

Lisvard prit l'épée & la tira plus qu'à moitié de son fourreau, mais les flammes qui s'élancèrent de la lame ne lui permirent pas de faire de plus longs efforts : une partie des fleurs flétries reprit son premier éclat sur la tête de

Brisène, mais il en resta quelques-unes de sèches, & le vieux Gentilhomme dit en soupirant, que, quoique personne encore n'eût été plus près de finir cet enchantement, l'épreuve étoit manquée, & qu'il s'arrêteroit quelques jours dans cette Cour pour voir s'il ne s'y trouveroit pas quelque Chevalier ou quelque Dame qui pût mettre à fin cette aventure.

Le récit de Gandalin fit tomber Amadis dans une profonde rêverie ; quoiqu'il eût passé sous l'arc des loyaux amans & qu'il eût conquis la chambre défendue, il ne put s'empêcher de desirer de donner à la divine Oriane cette nouvelle preuve de son amour & de sa loyauté. Ne doutant nullement que les fleurs flétries du chapeau ne reprissent toute leur fraîcheur en touchant les beaux cheveux d'Oriane, il lui proposa de venir sous des habits étrangers & le visage couvert d'un voile, à la Cour de Lisvard, pour faire avec lui l'épreuve du chapeau, comme il se proposoit de faire celle de l'épée. Quelque effroi que pût avoir la belle Oriane d'oser paroître à la Cour du Roi son père ; & quelque fût le danger pour elle d'être reconnue, elle ne put refuser Amadis qui sur le champ envoya Gandalin demander sûreté pour le beau Ténébreux & une Demoiselle inconnue qui desiroient se présenter à l'épreuve,

mais sous la condition pour le Chevalier, de n'être pas obligé de lever la visière de son casque, & pour la Demoiselle, de n'être pas forcée de baisser le voile dont sa tête seroit enveloppée.

Lisvard, pénétré déja de reconnoissance pour le beau Ténébreux auquel il devoit la défaite des deux géants, & de n'avoir plus le brave Quedragant pour ennemi, accorda sans peine cette demande ; & Gandalin, en ayant reçu sa parole royale, vint l'apporter aux deux amans qui résolurent de partir dès le lendemain pour se rendre à Londres.

Toutes leurs précautions étant prises à cet effet, ils partirent le lendemain de Mirefleur & se rendirent à la Cour de Lisvard au moment qu'il sortoit de table. Le beau Ténébreux fut annoncé dans cette Cour par l'acclamation du peuple qui déja reconnoissoit en lui le vainqueur de Famongomad, de Basigant & de Quedragant. Lisvard ne permit point qu'Amadis embrassât ses genoux, & le reçut avec les plus grands honneurs. Brisène, ne doutant point que la Dame qu'il conduisoit ne fût du plus haut parage, voulut, à l'exemple de Lisvard, rendre les mêmes honneurs à l'inconnue dont elle admiroit l'air noble & la taille svelte & élevée. Brisène fit frémir Oriane par ses empressemens, mais bientôt

celle-ci fut rassurée par l'attention que chacun donnoit aux épreuves que plusieurs Chevaliers & Dames de la Cour recommencèrent, & dont aucune ne réussit.

Amadis étant invité par Lisvard même de se présenter, ce Prince serrant tendrement la main d'Oriane sans qu'on pût s'en appercevoir : Ah ! lui dit-il tout bas, si la loyauté la plus pure suffit pour conquérir cette épée, j'ose être sûr de l'apporter à vos pieds comme un gage de mon amour. A ces mots, saisissant l'épée par la poignée, il la tira sans effort du fourreau ; la lame en sortant rendit une lumière brillante qui disparut à l'instant, & les deux côtés de cette lame devinrent égaux. Ah ! bon Chevalier, s'écria le vieux Gentilhomme, c'est à vous que je dois la fin de mes peines. A ces mots, il se jetta à genoux, & lui demanda l'accolée. Amadis la lui donna sur le champ en l'embrassant. Oriane, enchantée & encouragée par le succès de son amant, s'avança vers le chapeau de fleurs, le prit d'une main assurée & le posa sur sa tête. A peine le chapeau l'eut-il touchée, que toutes les fleurs sèches parurent aussi brillantes que les autres, & toutes ensemble exhalérent le parfum le plus délicieux : le vieux, mais nouveau Chevalier, courut à ses genoux, & lui

présenta une autre épée qu'il la supplia de lui ceindre.

Cette double victoire, remportée par deux inconnus, excita vivement la curiosité de tout ce qui composoit la Cour de Lisvard. Galaor sur-tout mouroit d'envie de trouver un moyen d'éprouver si le Chevalier seroit aussi brave en se servant de cette belle épée, qu'il s'étoit montré loyal amant en la tirant du fourreau ; il n'eût peut-être pas été fâché de savoir aussi si la Dame qui remportoit le chapeau étoit assez jolie pour avoir du mérite à la fidélité dont elle venoit de donner des preuves. Amadis rit sous son casque, comme Oriane sous son voile, de toutes les espèces d'agaceries que leur fit Galaor qui ne reçut d'eux que des plaisanteries fines, mais assez polies pour qu'il ne pût saisir l'occasion d'en paroître offensé. Pour le Roi Lisvard, fidèle à sa parole, il serra dans ses bras le beau Ténébreux, sans lui faire aucune instance pour se laisser connoître ; & présentant la main à la Dame inconnue, il la conduisit à son palefroi dont il tint les rênes jusqu'au moment où les deux amans se courbant sur les arçons de la selle, prirent congé de lui.

Amadis & sa chère Oriane, s'éloignèrent & prirent un chemin détourné pour rejoindre celui

de Mirefleur ; tous les deux s'applaudiſſoient d'un triomphe dont ils s'attribuoient l'un à l'autre tout le ſuccès & tout l'honneur : Si je n'adorois pas Oriane, je n'aurois pas conquis cette belle épée, s'écrioit Amadis d'une voix haute : Si j'euſſe été plus ſévère, diſoit d'un ton plus bas la tendre Oriane, je n'aurois pas ce beau chapeau de fleurs.

Amadis marchoit à côté d'elle & penſoit avec tranſport, en la regardant, à le lui faire encore plus mériter, lorſqu'ils furent interrompus par un Ecuyer qui, ſans le ſaluer, lui dit d'un ton bruſque : Arcalaüs vous ordonne de lui conduire ſur le champ, & de lui céder cette Demoiſelle ; obéiſſez, & n'attendez pas qu'il vienne vous enlever la tête avec elle. Ah ! dit Amadis, montrez-moi donc le Seigneur Arcalaüs. L'Ecuyer le lui fit voir ſous une touffe d'arbres, montant à cheval, ainſi qu'un Chevalier d'une taille giganteſque qui l'accompagnoit. Oriane fut ſi ſaiſie d'un pareil meſſage, qu'elle penſa ſe laiſſer tomber de cheval. Quoi ! ma chère Oriane, lui dit Amadis, pouvez-vous craindre le lâche & perfide Arcalaüs, étant ſous ma garde ? Alors, ſe retournant vers l'Ecuyer : Vas dire à ton maître que je le connois de réputation, & que je ſuis un Chevalier étranger qui le mépriſe trop pour obéir à ſes ordres.

Arcalaüs,

Arcalaüs, quoique doué d'une force prodigieuse, évitoit volontiers les occasions de se battre : Mon neveu, dit-il à Lindoraque, fils de Cartadaque, géant de l'Isle défendue, allez prendre ce beau chapeau que je destine à ma niéce Madasine ; & si son conducteur ose résister, tranchez-lui la tête, & pendez-la par les cheveux à cet arbre.

Lindoraque s'avançant pour exécuter cet ordre : Arrêté, lui cria d'une voix menaçante le beau Ténébreux, ou prends garde à toi. L'un & l'autre à ces mots coururent, leurs lances furent brisées ; mais celle du beau Ténébreux traversant les armes & le corps de Lindoraque, celui-ci fut désarçonné de la force de cette atteinte ; il fit de vains efforts pour se relever ; & retombant sur le tronçon de sa lance, il le fit pénétrer plus avant, & perdit la vie en jettant un cri douloureux.

Arcalaüs, furieux de la mort de son neveu, & voyant que le beau Ténébreux n'avoit plus de lance, fondit sur lui dans l'espérance de le renverser ; mais celui-ci sut éviter le fer d'Arcalaüs, & lui porta en passant un coup d'épée avec tant d'adresse, qu'il lui coupa dans la main la poignée de sa lance, qui tomba sur le sable avec quatre doigts de cette main. Arcalaüs se

sentant sans défense & blessé, prit aussi-tôt la fuite ; le beau Ténébreux, qui desiroit purger la terre de ce perfide enchanteur, le suivit quelque temps ; mais la peur de s'éloigner trop de sa chère Oriane, le fit revenir auprès d'elle.

Amadis, toujours inconnu par Enil qui continuoit à s'émerveiller des hauts faits de son Hermite, lui dit de prendre la tête de Lindoraque & les quatre doigts d'Arcalaüs, & de les porter au Roi Lisvard de la part du beau Ténébreux. Enil, en arrivant à Londres, renouvella l'admiration qu'on avoit déja des hauts faits de ce Chevalier inconnu, qu'on comparoit plus que jamais au redoutable Amadis ; & Galaor & Florestan, plus piqués que jamais de cette comparaison, seroient partis sur le champ pour le chercher, s'ils n'avoient été retenus par l'approche du combat contre Cildadan. Pendant ce temps, Amadis & sa chère Oriane arrivoient & rentroient dans Mirefleur. Je dois cette épée à votre cousine, dit Amadis à Mabille, en l'embrassant ; Oriane se contenta de lui montrer le chapeau de fleurs en rougissant. Eh ! vraiment, dit Mabille, je crois sans peine que vous les avez bien mérités l'un & l'autre ; mais croyez aussi, ma belle cousine, que vous les devez un peu aux larmes que j'ai versées pour vous depuis votre

départ, & ſongez que tandis que vous acquérez de la gloire ou que vous vous occupez ſi doucement à la mériter, cette pauvre Mabille ne connoît que les inquiétudes que vous lui donnez ſi ſouvent. Ah ! ma chère couſine, lui dirent-ils tous les deux en l'embraſſant, n'eſt-ce donc rien que d'être la meilleure & la plus aimable des amies ? Que ne puis-je payer de mon ſang, diſoit Amadis, les larmes que vous avez verſées pour moi. Que ne puis-je, diſoit Oriane, amener un ſecond Amadis à vos genoux ? Allons, allons, leur dit en riant Mabille, je vous diſpenſe de vous attendrir ſur mon état, & je n'imagine encore rien au-delà du bonheur de vous aimer : mais ne cauſons pas plus long-temps ; vous devez mourir de faim l'un & l'autre, & déja la nuit approche. A ces mots, elle les amena tous les deux dans ſa chambre où la Demoiſelle de Danemarck avoit eu ſoin de préparer un bon ſouper, & même de diſpoſer la table de façon que par la porte entr'ouverte Amadis pouvoit voir le lit de la belle Oriane. L'amour de la gloire pouvoit ſeul ſéparer Amadis de ſa chère Princeſſe, & cet amour étoit animé par le deſir qu'il avoit de ſervir le Roi Liſvard, & de mériter qu'il lui donnât la préférence ſur ſes rivaux. Liſvard avoit à peu près raſſemblé le nombre

des Chevaliers qui devoient combattre avec lui, lorſqu'il fut troublé par un meſſage qu'il reçut d'Urgande ; une Demoiſelle, envoyée de ſa part, remit deux lettres à ce Prince, dont l'une étoit pour lui, l'autre étoit pour Galaor ; & cette Demoiſelle diſparut auſſi-tôt ſans attendre de réponſe.

Urgande, dans la lettre qu'elle écrivoit à Liſvard, lui prédiſoit que la bataille contre Cildadan ſeroit ſanglante, que le beau Ténébreux y perdroit ſon nom, que tous ſes hauts faits ſeroient mis en oubli par un ſeul coup d'épée, & que par deux autres coups, ceux de ſon parti ſeroient vainqueurs, mais qu'elle ne pouvoit lui cacher qu'un de ces trois coups feroit couler ſon ſang.

Galaor qui lut cette lettre avant celle qu'il avoit reçue, ne douta point que le beau Ténébreux ne dût combattre pour Cildadan ; & voyant que Liſvard étoit menacé de répandre ſon ſang par les coups que le beau Ténébreux devoit porter, ſon premier mouvement fut de preſſer Liſvard de tâcher d'éviter ce combat ; mais Liſvard ne put écouter cet avis, & dit qu'ayant vécu toujours avec gloire, il aimoit mieux mourir que d'avoir l'air d'en craindre l'évènement.

La lettre de Galaor portoit que dans ce combat

terrible il demeureroit ſans défenſe ; que ſa vie ſeroit au pouvoir du beau Ténébreux, & que cependant elle feroit tout ſon poſſible pour que cette vie qu'il avoit déja rendue ſi célèbre, ne fût pas terminée.

Liſvard effrayé du péril qui menaçoit ſon Chevalier, dit à Galaor qu'il étoit prêt à ſuivre ſon premier avis ; mais celui-ci lui répondit que ſans doute il vouloit le punir de le lui avoir donné, & que plus le danger de ce combat menaçoit ſa tête, plus auſſi vouloit-il en courir tous les riſques.

Tous les deux étant donc également déterminés à combattre, ils pensèrent qu'ils auroient le beau Ténébreux pour ennemi. Quelques momens après ils virent arriver deux Chevaliers qui vinrent ſe préſenter à Liſvard ; leurs armes briſées faiſoient connoître qu'ils venoient d'eſſuyer un combat ſanglant, c'étoit Bruneau de Bonnemer & Brunfil ſon frère. Bruneau de Bonnemer, auquel ſon tendre & loyal amour pour Mélicie, ſœur d'Amadis, avoit déja mérité de paſſer ſous l'arc des loyaux amans, accouroit dans l'eſpérance de conquérir l'épée ; mais ſachant qu'elle avoit été remportée par le beau Ténébreux, il ſupplia Liſvard de le comprendre avec ſon frère dans le nombre de ſes cents Chevaliers ; ce que

Lisvard leur accorda sur le champ à l'un & à l'autre. Lisvard reçut le même jour une lettre dont il fut bien vivement touché ; le Roi Arban de Norgales & Angriote Destravaux lui mandoient qu'étant tombés par surprise sous la puissance de la cruelle Gromadase, veuve du géant Famongomad, elle les tenoit dans les chaînes, leur faisant subir chaque jour de nouveaux supplices. Lisvard, dans l'impuissance de les secourir avant la bataille, les fit assurer que son premier soin, après la défaite de Cildadan, seroit de voler à leur secours.

Le jour du combat approchoit ; Amadis s'en souvint, même dans les bras d'Oriane : Ah ! lui disoit-il, je ne m'éloigne de vous que pour vous mériter. Dans quel temps pourrois je me rendre plus utile au Roi votre père ? Peut-être le sort me destine-t-il à sauver la vie de celui qui vous donna le jour. Les larmes & les baisers de la tendre Oriane furent sa seule réponse ; elle-même aidoit Gandalin à bien attacher les armes d'Amadis ; elle voulut placer son casque de ses belles mains. Rapportez-moi bientôt, lui disoit-elle, cette tête charmante ; c'est tout ce que je desire, puisque je suis sûre de votre cœur. Amadis la serroit à tous momens dans ses bras, & sentit déchirer son ame en faisant le dernier

effort qui l'éloigna d'elle. Suivi de Gandalin & d'Enil, Amadis, par des routes détournées, fut se rendre drns le château d'Abradan ancien Chevalier dont l'habitation étoit près du champ de bataille que les deux Rois avoient choisi. Le vieux Abradan le reçut avec la politesse dont il usoit pour tous les Chevaliers étrangers; mais lorsque celui-ci le pria d'envoyer un de ses neveux assurer le Roi Lisvard que le beau Ténébreux se rendroit le lendemain sous ses ordres, il rendit à ce héros tous les honneurs qu'il devoit à sa haute renommée.

Lisvard apprit avec la plus grande joie, par le neveu d'Abradan, que le beau Ténébreux combattroit pour lui. Le vieux Grumedan qui devoit porter sa bannière le jour du combat, lui dit : *Sire*, il ne vous manque plus qu'un Chevalier, mais le beau Ténébreux en vaut lui seul plus de dix. Plusieurs autres disoient : Quoique Amadis soit absent, avec le beau Ténébreux, nous sommes assurés de la victoire. Agrayes, Galaor & Florestan frémissoient de colère d'entendre tenir ces propos, & se promettoient l'un à l'autre d'effacer les exploits de ce Chevalier qu'on osoit comparer au redoutable Amadis.

Le neveu d'Abradan, à son retour du camp de Lisvard, rendit compte au beau Ténébreux

de tout ce qu'on avoit dit lors de ſon meſſage, & ſur le champ Enil ſe jettant à ſes pieds : Ah! Seigneur, dit-il, accordez un don à l'homme le plus pénétré d'admiration pour vous. Le beau Ténébreux lui tendit la main en accordant ce don : Il manque un Chevalier dans le nombre des cent du parti du Roi Liſvard, reprit Enil ; donnez-moi l'ordre de Chevalerie, & permettez-moi de combattre près de vous. Gandalin regretta bien de ne l'avoir pas précédé dans cette demande ; mais ſon attachement à la perſonne d'Amadis, auquel il pouvoit être néceſſaire après le combat, lui fit différer de demander la même grace. Le beau Ténébreux ayant armé le Chevalier Enil qui reçut de fortes armes d'Abradan, l'un & l'autre partirent à la pointe du jour, & vinrent joindre le Roi Liſvard qui faiſoit déja ſes diſpoſitions pour combattre.

Liſvard embraſſant tendrement le beau Ténébreux, lui fit part de ſon ordre de bataille, & le pria de choiſir le poſte qui lui conviendroit le mieux. Ce ſera celui, répondit-il, d'où je pourrai ſans ceſſe veiller ſur votre tête ſacrée.

Liſvard harangua ſes Chevaliers avec cette fierté noble & cette confiance qui ſait également élever les cœurs & ſe les attacher. Cildadan en fit autant de ſon côté : Braves Irlandois, leur

disoit-il, serez-vous toujours tributaires de vos injustes voisins ? S'ils sont plus riches & plus nombreux, songez que vous êtes aussi forts, aussi braves, & qu'aujourd'hui le nombre est égal entre vous. L'un & l'autre parti desiroit trop vivement le signal du combat pour le différer. A peine le son aigu des trompettes eut frappé l'air, qu'il retentit aussi par la course impétueuse des chevaux, & par le choc des armes & des lances brisées. Plusieurs braves Chevaliers perdirent la vie dans cette première atteinte, plusieurs autres furent désarçonnés & foulés par les chevaux avant de pouvoir remonter à cheval. Le beau Ténébreux fit mordre la poussière à tous ceux qui se prèsentèrent à ses coups ; & Galaor jaloux de ses exploits & désirant les surpasser, fondit comme un lion sur l'escadron où plusieurs géans du parti de Cildadan s'étoient rassemblés, s'étant promis l'un à l'autre de tourner tous leurs efforts contre le Roi Lisvard, & de le prendre prisonnier ou de lui arracher la vie.

Cartadaque, Seigneur de l'Isle défendue, étoit le plus redoutable de tous ; & quoique Florestan l'eût blessé, il avoit déja renversé six Chevaliers de Lisvard, lorsque Galaor l'attaquant avec furie ; le frappa sur son casque avec tant de violence, qu'il lui abbattit l'oreille, & du même

coup fit sauter de sa main la pesante hache dont il étoit armé. Ce géant doué d'une force surnaturelle, saisit Galaor entre ses bras, l'enleva des arçons, & l'eût étouffé, si Galaor, à force de lui donner des coups du pommeau de son épée, ne l'eût assez étourdi pour le faire tomber de son cheval. Galaor ayant alors dégagé son bras droit, enfonça son épée dans la visière de son casque, & lui donna la mort ; mais épuisé par ce combat & par le sang qu'il avoit perdu, il resta sans connoissance sur le champ de babaille, sans avoir pu retirer son épée enfoncée dans la tête de Cartadaque. Cildadan étant accouru pour l'achever ou pour le prendre, eût réussi dans son projet, si le beau Ténébreux, s'en étant apperçu, n'eût renversé Cildadan à ses pieds d'un seul coup d'épée. Pendant que Galaor étoit défendu par son frère, le Roi Lisvard n'avoit plus autour de lui que trois ou quatre Chevaliers blessés ; & le vieux Grumedan, qui défendoit de son mieux la bannière royale à moitié coupée, fut attaqué par le géant Mandafabul qui commandoit le corps de réserve. Ce géant accourant sur un cheval frais & vigoureux, renversa sans peine celui de Lisvard, saisit ce Prince, l'enleva des arçons, & sortant de la mêlée, il l'emportoit vers les

galères ; heureusement il fut apperçu par le beau Ténébreux qui venoit de remonter sur un cheval frais que Gandalin venoit de lui donner. Effrayé du péril que couroit le père d'Oriane, il tombe comme la foudre sur Mandafabul, & lui portant un coup terrible, il le fend à moitié entre le cou & l'épaule ; l'épée descend assez bas pour blesser le bras du Roi Lisvard, dont le sang aussi-tôt rougit la terre, quoique la blessure fût légère. Mandafabul tomba mort ; & sur le champ le beau Ténébreux couvrant Lisvard de son bouclier, tandis que ce Prince remontoit sur un cheval que lui donna Florestan, s'écria d'une voix terrible : Gaule ! Gaule ! Victoire ! je suis Amadis, fuyez, & dérobez-vous à la mort. A ces mots, les Irlandois effrayés commençoient à prendre la fuite ; mais le brave géant Grandacuriel les ralliant, les ramena pleins d'une nouvelle ardeur au combat. Amadis, qui dans ce moment perdit le nom de beau Ténébreux, selon la prédiction d'Urgande, soutint presque seul l'effort de ce nouveau combat, les Chevaliers de Lisvard s'occupant alors du salut de ce Prince qui remontoit à cheval, & dont on rattachoit les armes. Florestan seul s'apperçut du péril d'Amadis, vola pour le secourir ; & Grandacuriel désespéré de

voir tomber ses Chevaliers sous l'épée d'Amadis qui l'avoit déja blessé, tourna bride sur Lisvard, & fondit sur ce Prince, pour venger la défaite de Cildadan qu'il voyoit assurée ; mais Amadis ayant connu son dessein, le suivit avec la même vitesse, & lui porta sur son casque un coup si furieux, que les attaches se rompirent, le casque tomba, & Lisvard, qui l'épée haute s'étoit mis en défense, lui fendit la tête, & le fit tomber mort à ses pieds. Grandacuriel fut le dernier du parti de Cildadan, qui périt en combattant. Le reste des Irlandois prit la fuite vers leurs vaisseaux, en abandonnant le Roi Cildadan étendu parmi les morts, ainsi que Galaor.

Lisvard, pénétré de reconnoissance pour Amadis, s'avançoit pour l'embrasser comme un héros auquel il devoit la vie, mais il le trouva dans un désespoir affreux ; il n'avoit point apperçu Galaor depuis qu'il l'avoit vu tomber, & le croyoit mort, puisqu'il avoit cessé de combattre; il pria Florestan & son cousin Agrayes de l'aider à le chercher parmi les morts. Ce ne fut pas sans peine qu'ils le trouvèrent couvert de sang & de blessures, & sans donner aucun signe de vie ; ils reconnurent le Roi Cildadan à quelques pas de lui dans le même état ; & tous les trois

ſe préparoient à les faire emporter, lorſqu'ils virent arriver douze Demoiſelles ſuivies de quatre Ecuyers, dont la plus apparente leur dit: Ces deux Princes en ce moment ſont perdus pour vous, mais ils reſpirent encore ; donnez-nous-les, & laiſſez-nous-les emporter. Quoi! donnerois-je mon frère, dit Amadis ? Vous le devez ſans héſiter, lui répondit-elle, ſi ſes jours vous ſont chers. Amadis, en ce moment, ſe ſouvint de la protection d'Urgande ; il couvrit de larmes les joues preſque froides de ſon frère, & le laiſſa relever de terre, ainſi que Cildadan, par les douze Demoiſelles & les quatre Ecuyers qui les posèrent doucement ſur deux lits couverts de pourpre, & les emportèrent dans un vaiſſeau richement orné qui les attendoit ſur le rivage.

Amadis & Floreſtan, après les avoir vu partir, allèrent relever le vieux géant Gandalac qui déſeſpéré d'avoir vu tomber Galaor qu'il avoit élevé comme ſon fils, s'en étoit pris à un autre géant du parti de Cildadan, dont Galaor avoit reçu par derrière un coup de maſſue. Ces deux géans s'étoient ſi bien entre-aſſommés, que l'Irlandois avoit perdu la vie, & que Gandalac alloit la perdre s'il n'eût été promptement ſecouru.

Lisvard fit enlever les morts des deux partis; il fit prendre soin des blessés, & fit partir un de ses Chevaliers, pour aller annoncer à Brisène l'heureux succès de ce combat terrible, le retour d'Amadis, & toute la part que ce héros avoit à la victoire qu'il venoit de remporter.

La Reine de la grande Bretagne partit aussitôt pour aller au-devant du Roi son époux, & regretta qu'Amadis ne fût pas venu lui-même lui porter ces heureuses nouvelles; mais Amadis savoit qu'il n'eût point trouvé sa chère Oriane auprès d'elle, & son cœur étoit déchiré du funeste état où son frère Galaor étoit encore lorsqu'il avoit été secouru par les douze Demoiselles & leurs Ecuyers. La Reine Briolanie prit l'occasion du départ de Brisène, pour lui demander la permission d'aller passer quelques jours à Mirefleur près de la Princesse Oriane qu'elle ne connoissoit point encore. Oriane prévenue par sa mère de l'arrivée de Briolanie, fit tout préparer pour la bien recevoir, & ne put s'empêcher de desirer secrettement dans son cœur, de ne pas trouver à cette jeune Reine des charmes aussi séducteurs que ceux que la renommée avoit si souvent célébrés.

La première entrevue d'Oriane & de Briolanie fut affectueuse & polie, mais accompagnée de

cet examen sévère, & de cette curiosité qui caractérise presque toujours celle de deux jeunes personnes qui se voient pour la première fois, & qui peuvent se disputer l'empire de la beauté. Briolanie approchoit si fort de la perfection, qu'un sentiment jaloux se réveilla dans le cœur d'Oriane : elle eût peine à croire qu'Amadis eût pu voir tant de charmes sans devenir sensible....? Il est donc vrai que rien ne peut rassurer une amante, & que l'amour porte toujours dans l'ame un trouble secret que rien ne peut calmer, puisque l'arc des loyaux amans & la conquête de l'épée ne suffisoient pas pour la rassurer.

Briolanie, moins agitée en ce premier moment, rendit justice à la belle Oriane : elle la trouva si charmante, si parfaite, qu'elle ne douta plus que ce ne fût pour elle qu'Amadis eût si souvent poussé des soupirs en sa présence, que ce ne fût le desir de retourner aux genoux d'Oriane qui l'eût pressé de la quitter si promptement après la défaite d'Abyseos, & qui l'eût rendu plus embarrassé que galant, lorsqu'elle avoit été prête à lui laisser connoître l'impression qu'il commençoit à faire sur elle. Briolanie, en voyant Oriane, bannit plus que jamais toute espérance d'enchaîner Amadis, & la tranquillité de son ame lui permit de faire mille caresses si vraies

& si tendre à la divine Oriane, que celle-ci ne put se refuser à les lui rendre. Un jour, causant ensemble avec cette douce confiance que de jeunes personnes ont toujours l'air d'avoir l'une pour l'autre quand elles désirent de se plaire, Oriane se crut bien fine, & imagina bien cacher ses secrets sentimens, en disant à Briolanie : Mais, ma belle cousine, comment, étant maîtresse d'un beau Royaume & de votre main, n'avez-vous jamais imaginé d'offrir l'un & l'autre au fils aîné du Roi de Gaule, pour prix de sa victoire sur Abyseos ? Il me semble que vous n'auriez jamais pu faire un meilleur choix. Ah ! ma belle cousine, reprit Briolanie (sans pouvoir s'empêcher de faire un soupir), je ne vous cacherai pas que d'abord j'en ai eu le dessein ; mais je me trouvai bien heureuse d'avoir renfermé ces premiers sentimens, lorsque les soupirs, l'air distrait, & quelques plaintes même, me firent juger que le cœur d'Amadis étoit plein d'une grande passion. Auroit-il mérité d'ailleurs (me disois-je en moi-même) de passer sous l'arc des loyaux amans, s'il n'eût été amoureux autant qu'il étoit fidèle ? Vous savez en effet de plus avec quelle facilité ce Prince a remporté l'épée ; ce qui nous est une nouvelle preuve qu'il aime & qu'il est aimé. J'ignore, ajouta-

ajouta-t-elle, en jettant les yeux ſur ceux d'Oriane qui les tenoit alors baiſſés, j'ignore quelle eſt l'heureuſe Princeſſe que ce héros adore ; mais qu'il eſt doux, qu'il eſt honorable pour elle, d'être auſſi parfaitement aimée ! Oriane forcée de ſuivre cette converſation embarraſſante, lui dit enfin : Mais, ma couſine, ne ſeroit-ce pas cette Demoiſelle avec laquelle il vint ſous le nom du beau Ténébreux, lorſqu'l tira du fourreau cette épée qui depuis ſoixante ans n'avoit pu l'être par perſonne ? car ce fut cette même Demoiſelle qui remporta le précieux couvre-chef... Je penſe tout comme vous, reprit aſſez vivement Briolanie, & ſi nous revoyons Amadis au retour de Liſvard, ah ! ma couſine, il faudra que nous faſſions ſi bien l'une & l'autre, qu'il ſoit forcé de nous découvrir quelle étoit celle qui remporta le chapeau de fleurs. J'eſpère en effet que nous le reverrons bientôt, reprit Oriane ; cependant je crains bien que ſa tendreſſe extrême pour ſon frère Galaor ne l'entraîne à le chercher ; jamais deux frères n'ont été plus dignes l'un de l'autre, & ne ſe ſont ſi tendrement aimés. Vous avez bien raiſon de louer Galaor, reprit Briolanie ; j'avoue qu'il eſt bien aimable & bien brave, mais ſon cœur eſt ſi léger ! ...... Que ne ſait-il aimer comme

& si tendre à la divine Oriane, que celle-ci ne put se refuser à les lui rendre. Un jour, causant ensemble avec cette douce confiance que de jeunes personnes ont toujours l'air d'avoir l'une pour l'autre quand elles désirent de se plaire, Oriane se crut bien fine, & imagina bien cacher ses secrets sentimens, en disant à Briolanie: Mais, ma belle cousine, comment, étant maîtresse d'un beau Royaume & de votre main, n'avez-vous jamais imaginé d'offrir l'un & l'autre au fils aîné du Roi de Gaule, pour prix de sa victoire sur Abyseos? Il me semble que vous n'auriez jamais pu faire un meilleur choix. Ah! ma belle cousine, reprit Briolanie (sans pouvoir s'empêcher de faire un soupir), je ne vous cacherai pas que d'abord j'en ai eu le dessein; mais je me trouvai bien heureuse d'avoir renfermé ces premiers sentimens, lorsque les soupirs, l'air distrait, & quelques plaintes même, me firent juger que le cœur d'Amadis étoit plein d'une grande passion. Auroit-il mérité d'ailleurs (me disois-je en moi-même) de passer sous l'arc des loyaux amans, s'il n'eût été amoureux autant qu'il étoit fidèle? Vous savez en effet de plus avec quelle facilité ce Prince a remporté l'épée; ce qui nous est une nouvelle preuve qu'il aime & qu'il est aimé. J'ignore,

ajouta-

ajouta-t-elle, en jettant les yeux sur ceux d'Oriane qui les tenoit alors baissés, j'ignore quelle est l'heureuse Princesse que ce héros adore; mais qu'il est doux, qu'il est honorable pour elle, d'être aussi parfaitement aimée! Oriane forcée de suivre cette conversation embarrassante, lui dit enfin : Mais, ma cousine, ne seroit-ce pas cette Demoiselle avec laquelle il vint sous le nom du beau Ténébreux, lorsqu'l tira du fourreau cette épée qui depuis soixante ans n'avoit pu l'être par personne? car ce fut cette même Demoiselle qui remporta le précieux couvre-chef... Je pense tout comme vous, reprit assez vivement Briolanie, & si nous revoyons Amadis au retour de Lisvard, ah! ma cousine, il faudra que nous fassions si bien l'une & l'autre, qu'il soit forcé de nous découvrir quelle étoit celle qui remporta le chapeau de fleurs. J'espère en effet que nous le reverrons bientôt, reprit Oriane; cependant je crains bien que sa tendresse extrême pour son frère Galaor ne l'entraîne à le chercher; jamais deux frères n'ont été plus dignes l'un de l'autre, & ne se sont si tendrement aimés. Vous avez bien raison de louer Galaor, reprit Briolanie; j'avoue qu'il est bien aimable & bien brave, mais son cœur est si léger!...... Que ne sait-il aimer comme

bout de huit jours il feroit en état de fe lever. Mais, lui dit-il, ne mettrez-vous pas le comble à vos bienfaits, en me procurant la liberté : Si cette grace n'eft pas en votre puiffance, je vous conjure de faire avertir la célèbre Urgande de ma fituation. La Demoifelle fe prit à rire : Ah! ah! dit-elle, vous avez donc bien de la confiance dans le pouvoir d'Urgande ? Comment n'en aurois-je pas, dit-il, dans ma première bienfaitrice, pour laquelle je voudrois expofer mille fois ma vie ? Puifque vous penfez ainfi, lui répondit-elle, je fuis affez de fes amies pour vous promettre de fa part de vous guérir & de vous remettre en liberté, pourvu que vous m'accordiez un don pour elle, dont elle vous fera fouvenir quand elle aura befoin de vous. Galaor n'héfita pas à le lui promettre ; & la Demoifelle en fortant le laiffa dans la même compagnie que la veille. Cildadan ne jouiffoit pas d'une fociété fi riante ; il n'étoit foigné que par la vieille Demoifelle, accompagnée des deux Chevaliers armés dont les longues barbes blanches tomboient fur leur ceinture ; &, quoiqu'il fentît que de jour en jour fa fanté fe réparoit, il avoit la douleur de fe voir dans une prifon inacceffible, fous la garde de la Demoifelle & de ces deux

Chevaliers qui se retiroient toujours sans parler.

Le troisième jour, lorsque la Demoiselle revint chez Galaor, l'une des deux jeunes filles accourut vers elle & lui dit: Mon Dieu! ma tante, je suis bien inquiète aujourd'hui du Chevalier blessé; il a paru ce matin plus tourmenté qu'à l'ordinaire; il me prenoit la main, il sembloit me demander du secours, & j'ai bien regretté de n'être pas aussi savante que vous; j'aurois moi-même appliqué du baume nouveau sur ses blessures!.... Eh bien! soyez attentive, lui dit-elle, à ce que vous me verrez faire, & s'il retomboit dans le même état, vous pourrez me remplacer.

La Demoiselle à ces mots s'approcha du Chevalier blessé: Quoi! Galaor, lui dit-elle, est-il possible que vous puissiez méconnoître votre meilleure amie, & croyez-vous qu'une autre qu'Urgande eût pu vous sauver la vie? Galaor voulut faire un effort pour embrasser ses genoux, mais Urgande l'arrêta: Toute espèce d'agitation, lui dit-elle, pourroit vous être nuisible; lorsque les premiers huit jours seront passés, soyez sûr que je vous donnerai de nouvelles marques de mon amitié.

Urgande se mit aussi-tôt en devoir de décou-

vrir ses blessures, & sa nièce Juliande s'appliqua soigneusement à voir comment elle s'y prenoit pour les traiter. Galaor plein de courage, n'avoit reçu que des blessures honorables dans ce combat, presque toutes avoient porté sur son sein, & Juliande fut bien attendrie en le voyant aussi maltraité; jamais elle n'avoit été plus attentive aux leçons de sa tante qu'elle le fut dans ce moment; ses mains blanches se promenoient de blessures en blessures & levoient bien doucement les appareils. Elle cherchoit avec inquiétude s'il en étoit échappé quelqu'une à sa tante qui sourioit de cet examen, & qui finit par l'interrompre. Quoique le bon cœur de Galaor commençât à lui donner l'air de la plus vive reconnoissance, la prudente Urgande prit le parti de toucher légérement le front de Galaor qui s'endormit aussi-tôt. Elle fit retirer ses nièces, & occuper leurs places par Gasuval son Ecuyer, & par Ardan, le nain d'Amadis, qu'elle avoit amené dans sa galère, pour servir Galaor lorsqu'il seroit guéri de ses blessures.

Son assoupissement ayant peu duré, ce Prince à son réveil fut très-fâché de ne plus voir les deux jolies nièces d'Urgande; & la présence de deux hommes qu'il aimoit ne put le dédom-

mager de celle des deux jeunes Demoiselles qui lui plaisoient: il fut forcé cependant, les quatre nuits suivantes, de causer assez tristement avec eux, sans oser se plaindre à la sage Urgande de l'avoir privé d'une société beaucoup plus aimable.

Pendant ce même tems, Urgande continua de laisser croire à Cildadan qu'il avoit perdu pour toujours la liberté, & lorsqu'elle lui donna quelque espérance de sortir de cette prison, ce ne fut qu'après l'avoir amené par degrés à lui promettre que désormais tout ressentiment seroit éteint dans son cœur contre le Roi Lisvard & ses Chevaliers, & que non-seulement il se soumettroit à lui payer le tribut accoutumé, mais même à devenir désormais son allié le plus fidèle.

Quelques jours après que Cildadan en eut prêté le serment, Urgande fut forcée de sortir de son isle & de se rendre chez le sage Alquiffe pour prendre avec lui des mesures sur les grands événemens qu'elle prévoyoit être déja prochains. Elle se plaignit en présence de ses nièces de l'embarras où elle étoit de n'être plus à portée de pouvoir prendre soin des deux Chevaliers blessés. Ah! ma chère tante, lui dit Juliande avec empressement, ma sœur & moi nous avons été

tellement attentives à vous voir soigner leurs blessures, que vous pouvez avec confiance nous envoyer à leurs secours. Pour moi, continua-t-elle, je me charge de Galaor, & vous verrez à votre retour que vous serez bien contente de mes soins & de mon adresse. . . . . Urgande fut un instant sans lui répondre. . . . . On ne peut fuir sa destinée, dit-elle ; allez donc les trouver, mes chères enfans, & rassurez-les sur mon absence qui sera la moins longue qu'il me sera possible.

Elle partit, à ces mots, sur un char traîné par deux dragons, & disparut bientôt dans les airs. La sœur aînée de Juliande, qui se nommoit Solise, courut au secours de Cildadan, & voyant les deux vieux Chevaliers prêts à la suivre, son bon petit cœur lui fit imaginer que leur présence ne pouvoit être que nuisible à la guérison de Cildadan, en entretenant sans cesse dans son esprit l'idée de sa captivité : les deux vieux Chevaliers que l'air de la mer avoit enrhumés, furent fort aises d'éviter cette corvée, & Solise munie des médicamens nécessaires, courut sur le rocher où reposoit Cildadan. Elle fut assez agréablement surprise en entrant dans la chambre de ce Prince, pour s'arreter quelques momens à le considérer. Cildadan avoit à peine un an

plus que Galaor, il l'égaloit prèſque pour les graces & pour la beauté : Ah ! s'écria-t-il, en voyant entrer Soliſe, j'eſpère tout puiſqu'une divinité bienfaiſante daigne venir à mon ſecours !... Soliſe s'approcha d'un air doux & compâtiſſant : Je regrette bien, lui dit-elle, de n'avoir pas ſuivi ma tante dans les premiéres viſites qu'elle vous a faites ; je ne connois point encore vos bleſſures ; mais ſoyez certain que je ferai de mon mieux pour que vous ne vous apperceviez pas de ſon abſence. Ah ! lui dit il, je ſens déja que votre préſence me rappelle à la vie, & à l'eſpérance d'un ſort plus heureux.

Juliande n'avoit perdu que le temps de voir diſparoître Urgande, pour voler au ſecours de Galaor. Son petit amour-propre de quatorze ans lui faiſoit croire qu'elle étoit aſſez habile pour étonner ſa tante, à ſon retour, par le ſuccès des ſoins qu'elle alloit prendre ; & ce pauvre Galaor, d'ailleurs, lui paroiſſoit ſi joli, ſi doux, ſi riant, qu'elle ſe ſentoit un ſecret plaiſir à le guérir & à mériter ſa reconnoiſſance. Quoi ! c'eſt vous, belle Juliande, s'écria-t-il (en la voyant entrer ſeule, & lui voyant fermer la porte avec ſoin pour n'être pas interrompue ni diſtraite dans un travail qu'elle ſentoit mériter toute ſon attention), quoi ! c'eſt vous qui

venez aujourd'hui pour me secourir ! Juliande lui fit part des raisons qui venoient de forcer Urgande à partir, & ces raisons parurent si bonnes à Galaor, qu'il en trouva bientôt d'aussi fortes pour envoyer Ardan rassurer Amadis sur son état présent. Il ordonna à Gasuval de parcourir sur-le-champ l'isle d'Urgande pour lui trouver un cheval propre à porter un Chevalier, espérant être bientôt en état de s'en servir. L'un & l'autre obéirent à des ordres aussi pressans ; & Galaor, en voyant Juliande s'approcher de son lit, sentit que chaque pas qu'elle faisoit sembloit hâter sa guérison.

Les blessures de Galaor étoient déja presque toutes refermées ; il baisa les jolies mains qui s'occupoient à les découvrir ; il avoit un air si tendre, si reconnoissant, que Juliande en étoit attendrie : Vos blessures vont très-bien, lui dit-elle, mais n'auriez-vous pas un peu de fièvre ? je vois dans vos yeux un feu qui m'inquiète. Galaor la rassura ; son sein étoit déja découvert, & le pauvre blessé prenant la main de Juliande, la posa sur son cœur : Ah dieux ! s'écria-t-elle, comme il palpite ! . . . Son effroi fut extrême ; elle ignoroit les moyens de calmer une agitation qui n'avoit jamais paru devant sa tante dont elle oublioit les leçons en ce moment. Mais.....

lui dit-elle d'une voix tremblante, je crains que vous ne soyiez bien plus mal que ces derniers jours. Galaor ne répondit rien, & Juliande fut encore bien plus effrayée lorsqu'elle crut qu'un transport violent mettoit ses jours en danger. Elle en fit un cri de surprise & de douleur; mais l'instant d'après elle fut rassurée en le trouvant un peu mieux.

La petite boîte de jaspe fut employée à son tour, & les cicatrices tendres & vermeilles qui tranchoient sur la blancheur du sein de Galaor, furent doucement étuvées avec le même baume qui les avoit fermées : elles parurent en si bon état à Juliande, qu'il ne lui resta plus d'inquiétude que pour le retour de ce transport qui l'avoit effrayée au point de la mettre hors d'elle-même; mais le blessé la rassura. Plus tranquille alors il embrassa tendrement Juliande en la remerciant de lui avoir sauvé la vie ; il la conjura de ne le pas laisser seul pendant l'absence de son Ecuyer ! .... Ah ! vraiment, dit elle, je m'en garderai bien. Eh ! que sais-je ? ..... Si ces mêmens accidens alloient vous reprendre.... Et que diroit ma tante si je négligeois les moyens de vous en guérir avant son retour ?...... Le bon Galaor l'assura bien qu'il couroit les plus grands risques sans sa présence & sans des soins

assidus : alors Juliande, prenant un petit air grave & bien capable, elle lui présenta de sa main ce qu'Urgande lui faisoit prendre tous les jours ; elle l'arrangea bien dans son lit, & lui prescrivit de se livrer au sommeil pendant quelques heures : cependant elle reprit un air plus tendre, en lui promettant qu'elle se trouveroit à son réveil.

Juliande de ce pas fut rejoindre sa sœur qui revenoit dans l'instant de chez Cildadan : toutes les deux rougirent en se regardant, & Solise fut celle qui demanda la première à sa sœur, comment elle avoit rempli les ordres de leur tante, pour le traitement du Chevalier qu'elle lui avoit confié ? Et vous, ma sœur, lui répondit Juliande d'un air embarrassé ? .... Pendant quelques momens, les deux jeunes sœurs continuèrent à s'interroger, aucune des deux n'osant hasarder de répondre la première : à la fin, la confiance commençant à se rétablir, elles se mirent à se raconter toutes les deux à-la-fois tout ce qui s'étoit passé dans l'action importante qu'elles venoient de faire ; des ris immodérés interrompirent cent fois leur récit ; une des deux sœurs mettoit sa main sur la bouche de l'autre, pour se faire écouter ; & ce ne fut qu'après s'être presque battues, & s'être baisées

à tous momens, qu'elles s'apprirent mutuellement que l'événement de leurs visites, à quelques petites circonstances près, avoit absolument été le même.

Les trois jours pendant lesquels Urgande fut absente furent si bien employés, les deux sœurs furent si doucement occupées à calmer les légers accidens que leur tante n'avoit pas connus, qu'à son retour ils ne reparurent point en sa présence. Urgande eut l'air d'être très-contente des soins de Solise & de Juliande : elle eut bien celui de croire tout ce que Cildadan & Galaor lui dirent de la reconnoissance qu'ils leur devoient; mais, comme aucune Fée ne savoit lire aussi bien qu'elle dans l'avenir, dès ce moment elle eut soin de s'assurer de deux excellentes nourrices, & même elle sut prévoir que deux jolis enfans dignes de Galaor & de Cildadan, seroient un jour les compagnons de celui qui devoit naître pour le bonheur d'Amadis & d'Oriane, & pour la gloire & la réunion de la Gaule & de la grande-Bretagne.

Le temps approchoit où ces espèces d'orages si fréquens dans les grandes Cours alloient naître, où les intérêts particuliers prévaudroient sur l'intérêt général, où de vils flatteurs se feroient écouter & forceroient le caractère magnanime

de Lisvard à se livrer à la défiance, à l'injustice, & même jusqu'à l'ingratitude. Ce Prince, après sa guérison des blessures qu'il avoit reçues, s'étoit rendu dans la ville de Fernèse où sa famille & sa Cour s'étoient rassemblées. Oriane & Briolanie sentirent une joie presque égale, en y voyant arriver Amadis; mais l'une ne donnoit déja plus qu'à la reconnoissance, des sentimens que l'autre donnoit à l'amour.

Oriane cependant ne pouvoit se défendre d'une secrète inquiétude, toutes les fois que Briolanie parloit à son défenseur. Cette belle Reine faisant un jour des questions sur l'isle ferme & sur les merveilles qu'elle renfermoit, Amadis peignit celle de la chambre défendue avec tant d'admiration, que Briolanie ne put s'empêcher de lui demander la permission d'en faire l'épreuve. On sait que le Chevalier qui prétendoit à pénétrer jusques dans cette chambre redoutable, devoit surpasser le célèbre Apollidon par ses exploits & par sa renommée; & que la Dame qui se sentoit le courage de se présenter à cette épreuve, ne pouvoit y réussir qu'en surpassant la belle Grimanèse, en charmes, en amour; & en fidélité.

Amadis répondit à Briolanie avec politesse, qu'elle étoit trop en droit de tenter cette

épreuve avec confiance, pour la différer. Cette réponse suffit pour ranimer les soupçons & le courroux d'Oriane qui se leva sans regarder Amadis, & fut de ce pas porter des plaintes amères à la Princesse Mabille, en lui disant que son cousin étoit si convaincu du pouvoir des charmes de Briolanie, qu'il l'avoit lui-même pressée de faire l'épreuve de la chambre défendue. Mabille se douta bien que la jalousie d'Oriane lui faisoit changer le vrai sens de la réponse d'Amadis, & s'étant fait rapporter tout ce qui pouvoit avoir précédé cette réponse, elle jugea que son cousin ne pouvoit en faire une autre en pareille occasion. Mabille étoit vive, & son indifférence naturelle l'empêchoit d'excuser les inquiétudes momentanées des amans ; elle se fâcha sérieusement contre Oriane ; elle lui reprocha d'avoir pensé déja coûter la vie à son malheureux cousin, par son injustice : Vous savez, lui dit-elle, que sa vie ou sa mort dépendent absolument de vous ; & puisque vous avez l'ingratitude de vous livrer encore à des soupçons que tant de raisons doivent bannir à jamais de votre ame, je ne veux plus en être le témoin, & je vais prier le Prince Galvanes, mon oncle, de me remener en Ecosse avec lui.

Oriane fondant en larmes, se précipita dans

les bras de sa cousine ; elle convint de tous ses torts, & sut en obtenir le pardon. Le même jour Briolanie & les Dames de la Cour pressèrent vainement Amadis de leur dire le nom de la Dame qui l'accompagnoit lorsqu'il obtint l'épée, & lorsqu'elle remporta de même le beau chapeau de fleurs. Amadis mit tant d'esprit & d'adresse dans cette réponse, qu'il les contenta sans leur rien apprendre. Oriane profita de cette occasion pour lui prouver que la tranquillité de son ame lui permettoit de lui faire des plaisanteries, & le pressa si vivement de lui dire le nom de cette Dame, ou du moins de la lui peindre, qu'il ne put se tirer d'embarras qu'en lui disant : Madame, pendant tout le temps que je fus avec elle, je n'ai pu voir que ses cheveux, & je fus surpris de les trouver presque aussi beaux que les vôtres.

Les Dames ne s'arrêtent pas facilement dans leurs questions, & sur-tout les Dames de la Cour qui sont souvent très exigeantes ; mais Amadis fut heureusement appellé par le Roi Lisvard, & se rendit chez ce Prince ; il trouva près de lui Quedragant qui sur-le-champ lui dit : Chevalier, sous le nom de beau Ténébreux vous m'avez donné la vie & fait promettre de me rendre à la Cour du Roi de la grande

grande-Bretagne ; vous m'avez fait jurer de ne plus porter les armes contre lui, d'attendre Amadis en sa Cour , & de renoncer à tout ressentiment de la mort de mon frère Abyes ; j'ai rempli ma promesse , & je m'acquitte envers vous ; mais que le beau Ténébreux me fasse donc connoître Amadis, & soyez encore assez généreux pour m'obtenir son amitié , & pour lui demander de me recevoir au nombre de ses frères d'armes , & de me permettre de lui demeurer attaché le reste de ma vie. La réponse d'Amadis fut d'accourir à Quedragant, de l'embrasser, & de lui jurer pour toujours cette fraternité d'armes si sacrée pour nos braves & loyaux ancêtres.

Landin, le neveu de Quedragant, témoin de cette nouvelle alliance, s'avança vers Florestan d'un air noble & riant : Brave Chevalier , lui dit-il, je venois pour remplir ma promesse & pour vous combattre ; mais j'espère que vous serez aussi généreux qu'Amadis , en recevant cette épée à la place de mon gage que je vous avois remis. A ces mots, il lui présenta par la poignée celle qu'il portoit à son côté ; Florestan se hâta de détacher la sienne : Je ne l'accepte , brave Landin, lui dit-il, qu'à condition que vous recevrez la mienne, & le même

serment que mon frère vient de faire à votre oncle. Cet heureux accord entre ces deux Chevaliers, la noblesse & la vérité qu'ils y portèrent, attendrit toute la Cour de Lisvard ; Quedragant & Landin regrettèrent que Galaor n'en eût pas été le témoin, & promirent dès ce moment à ses frères de partager les soins qu'ils alloient prendre pour le trouver.

Lisvard eût desiré partir lui-même pour entreprendre la recherche de son Chevalier ; mais il sentit qu'il devoit tous ses soins à la délivrance d'Arban de Norgales & d'Angriote d'Estravaux qui languissoient dans l'isle de Montgase, exposés aux mauvais traitemens que la barbare veuve de Famongomad leur faisoit essuyer dans la plus affreuse prison.

Amadis & Florestan étoient prêts à partir avec Agrayes pour chercher Galaor, lorsqu'un événement qui d'abord effraya toute la Cour de Lisvard, les arrêta. Ce Prince se promenant vers la fin du jour sur le bord de la mer, vit approcher deux pyramides de feu, dont l'une s'élevoit jusqu'aux nues, & paroissoit sortir du sein des eaux. Lisvard, trop intrépide pour en être effrayé, s'avança suivi des trois frères & d'Agrayes ; ils distinguèrent bientôt au milieu des flammes qui devinrent plus brillantes que

jamais, une galère dorée qui portoit des voiles de pourpre, & construite sur le modèle de celle que montoit Cléopâtre sur le Cydnus, quand elle parut la première fois aux yeux de Marc-Antoine; des sons harmonieux & douze Demoiselles vêtues de blanc, qui, parées de guirlandes de fleurs, paroissoient sur les bords de cette galère, annoncèrent à Lisvard l'arrivée de la sage Urgande.

Cette puissante Fée tenoit dans ses mains un petit coffre d'or; elle en tira sur le champ une bougie allumée qu'elle jetta dans la mer, & dans l'instant ces feux s'éteignirent. Lisvard s'avança pour lui donner la main. Amadis voulut baiser le bas de sa robe; mais Urgande l'embrassant, lui dit: vous iriez vainement à la recherche de votre frère Galaor; il est dans mon isle, invisible pour tous les mortels; mais soyez tranquille sur son état, jamais il ne s'est mieux porté. Il est toujours le même ajouta-t-elle en riant, & bientôt vous le reverrez plus beau, plus brave, mais moins digne que jamais des prix qui sont dûs à votre fidélité.

Lisvard conduisit Urgande à son palais où Brisène, Oriane & Briolanie la reçurent avec le plus tendre empressement, & la firent asseoir au milieu d'elles. L'arrivée d'Urgande, & les

bonnes nouvelles qu'elle avoit données de Galaor, ayant arrêté le grand nombre de Chevaliers qui se disposoient à partir pour sa recherche, les Dames furent très-aises de n'être point abandonnées, & la joie se rétablit dans cette Cour. Jamais vous ne l'avez vue si brillante, dit Urgande à Lisvard, & nul Souverain ne peut rassembler un aussi grand nombre de Chevaliers renommés. Qui pourroit résister à la force de vos armes, tant qu'ils vous démeureront attachés? Mais, hélas! dit-elle les larmes aux yeux, que je crains, ô Roi Lisvard, que la fortune ne se lasse de vous favoriser, & qu'enorgueilli par votre puissance, & trompé par des traîtres & de lâches flatteurs, vous ne vous prépariez les plus mortels chagrins!

Madame, dit-elle à Brisène, si la plus haute valeur illustre les Chevaliers du Roi votre époux, la plus rare beauté pare votre Cour; & les événemens qui viennent de se passer sous vos yeux, vous prouvent que les vertus & la loyauté des Dames qui la composent, sont égales à leurs charmes: la conquête du chapeau de fleurs est la plus honorable & la plus brillante qu'aucune Dame pût jamais faire.

Oriane rougit à ces mots; &, sachant que rien ne pouvoit échapper à la savante Urgande,

elle craignit qu'elle ne dit quelque chose qui pût la faire connoître ; mais Amadis la rassura bientôt, en lui disant tout bas que la prudence d'Urgande égaloit son savoir. Il en étoit si persuadé, qu'il osa même presser Urgande de nommer celle dont on cherchoit en vain à connoître le nom. Vraiment, lui répondit Urgande, c'est à vous que je m'adresserois pour le savoir, puisqu'après qu'elle eut couronné ses cheveux du chapeau de fleurs, vous l'amenâtes avec vous, & que vous la délivrâtes des insultes de Lindoraque & du danger de tomber dans les mains d'Arcalaüs : mais je crois que nous n'en savons ni plus ni moins l'un que l'autre ; & tout ce que je peux dire de plus, c'est que vous vous trompez tous, si vous imaginez que ce soit une Demoiselle qui tienne le chapeau de fleurs en sa puissance, puisque j'ai quelques raisons pour croire que c'est la plus belle & la plus parfaite de toutes les Dames. Amadis rougit alors à son tour ; Urgande sourit finement, & les questions cessèrent. Urgande fut très-aimable pendant toute la soirée qui suivit cette conversation. Sensible aux caresses de la belle Oriane, elle demanda de passer la nuit avec elle ; &, lorsque les Dames se retirèrent, elle fut conduite dans l'appartement de cette Princesse, où Mabille & Briolanie

occupoient un lit, & cette aimable Fée partagea celui d'Oriane.

Urgande, s'appercevant que Mabille & Briolanie dormoient déja, prit les mains d'Oriane & lui dit : Vous veillez, belle Oriane ; ne parlerons-nous pas un peu de celui qui veille si souvent pour vous ? Oriane n'osa répondre, craignant d'être entendue ; mais Urgande l'eut bientôt rassurée : elle dit quelques mots, & sur le champ Mabille & Briolanie se mirent à ronfler. Appellez la Demoiselle de Danemarck, lui dit Urgande ; & celle-ci accourant à la voix d'Oriane, tomba dès qu'elle eut passé le seuil de la porte, & se mit à ronfler pareillement. Eh bien ! charmante Princesse dit Urgande, vous voyez que nous sommes bien en sûreté. Ah ! Madame, dit Oriane, en penchant sa tête sur son sein, je vois bien que rien ne peut vous être caché ; mais puisque vous connoissez l'état de mon ame, l'union que j'ai contractée, & mes secrets les plus cachés, de grace, dites-moi ce que vous prévoyez de la suite des événemens de ma vie ? Il ne m'est pas permis de vous le découvrir ouvertement, lui dit Urgande. A ces mots, elle prit le ton d'une Sibylle, & lui fit une longue prédiction, où tous les événemens futurs étoient présentés sous une forme méta-

phorique, & dont quelques-uns allarmèrent Oriane, au point de la faire repentir d'avoir fait des questions trop pressantes.

Le charme assoupissant qu'Urgande avoit jetté sur la chambre d'Oriane, cessa dès le lever du soleil. La Demoiselle de Danemarck fut très-surprise en se réveillant de se trouver à demi nue sur le parquet de cette chambre ; elle aida la Princesse Oriane à s'habiller. Urgande, la prenant sous les bras, passa chez Lisvard, où les trois frères s'étoient déja rassemblés : Vous avez connu la vérité de mes prédictions, leur dit-elle, puisque trois grands coups d'épée ont décidé du sort du combat contre Cildadan, & que l'un de ceux qu'Amadis a portés au moment de délivrer Lisvard, a fait couler le sang de ce Roi jusqu'à terre : je vais vous en faire de nouvelles ; mais elles sont si compliquées, que vous vous tourmenteriez en vain pour les expliquer. Bien des orages, bien des combats, bien du sang répandu vont troubler la paix de cette heureuse Cour ; & vous, Amadis, vous serez bientôt obligé de regretter d'avoir fait la conquête de la riche épée, au point de desirer qu'elle soit ensevelie sous les ondes de la mer.

Amadis étoit trop intrépide pour être troublé par l'annonce du plus grand péril : J'essaie-

rai du moins, dit-il, de ne rien perdre de ce que j'ai eu le bonheur d'acquérir, & je ne crains rien pour ma vie. Ah ! dit Urgande, un aussi grand cœur que le vôtre est propre à tout surmonter ; mais votre magnanimité subira de cruelles épreuves. A ces mots, Urgande prit congé de Lisvard qui la reconduisit à son vaisseau. Dès que les ancres furent levées, les deux feux se rallumèrent ; & les vaisseaux d'Urgande, voguant avec rapidité, disparurent bientôt à tous les yeux.

Une heure après son départ, une Demoiselle assez belle & bien parée, mais d'une taille presque gigantesque, se fit annoncer à Lisvard, & lui demanda de l'écouter. Lisvard lui répondit de l'air le plus poli, qu'il étoit prêt à l'entendre. La Demoiselle alors tira d'un riche porte-feuille une lettre scellée de deux sceaux : Avant de l'ouvrir, dit-elle d'un air fier, puis-je savoir si celui qui se faisoit nommer le beau Ténébreux est dans cette Cour ? Amadis prit la parole, & lui dit qu'il desiroit, en se faisant connoître, qu'elle voulût l'employer pour son service ; alors cette Demoiselle que tous ses propos firent bientôt surnommer l'injurieuse, en tint de très-offensans pour lui, dit qu'elle doutoit qu'il osât répondre à la lettre qu'on alloit

lire. Amadis ſourit, & pria le Roi de lui permettre d'en faire lui-même la lecture. Cette lettre portoit que Gradamaſe, la géante du lac brûlant, & ſa fille Madaſime, deſirant épargner le ſang de leurs ſujets, & même de Liſvard, propoſoient de remettre la poſſeſſion de cette ſouveraineté, & la délivrance d'Angriote & d'Arban de Norgales, au ſort d'un combat que le redoutable Ardan Canille livreroit ſeul à ſeul contre Amadis. Cet Ardan Canille étoit une eſpèce de monſtre, de la taille d'un géant, d'une figure horrible, & d'une force ſi prodigieuſe, que depuis cinq ans perſonne n'avoit oſé le combattre. La Demoiſelle injurieuſe, après la lecture de cette lettre, finit par dire : Amadis, attends-toi, ſi tu n'accepte pas ce combat, à recevoir bientôt en préſent les têtes des deux Chevaliers que tu regardes comme tes compagnons. Amadis ne voulut pas laiſſer le temps à Liſvard de répondre. Oui, j'accepte ce combat, dit-il à la Demoiſelle ; mais quelle sûreté Gradamaſe donnera-t-elle de l'accompliſſement des propoſitions qu'elle fait dans ſa lettre ? Je crois, dit la Demoiſelle, qu'elle riſque ſi peu dans l'événemont d'un combat contre vous, que j'offre de ſa part de remettre la belle Madaſime ſa fille, en ôtage entre les

mains du Roi Lifvard, avec dix Chevaliers & autant de Demoifelles de haut parage ; on amenera même les deux prifonniers pour qu'ils foient témoins du combat, & qu'on leur tranche la tête au moment où l'on verra tomber la vôtre.

Bruneau de Bonnemer aimoit trop Amadis, pour entendre fans indignation les propos de la Demoifelle injurieufe : Sachez, lui dit-il, que tel que puiffe être Ardan Canille, fa préfomption & fa force ne le garantiront pas de tomber fous les coups d'Amadis ; & je defirerois vivement que votre Ardan pût amener un fecond, pour me mettre à même de le combattre. Ah ! vraiment, dit la Demoifelle injurieufe, je ne comptois que fur la tête d'Amadis ; mais, puifque vous êtes fi fort fon ami, je me fens affez le defir de voir auffi tomber la vôtre, pour vous promettre de vous amener mon frère qui fe chargera de ce foin. Sur cela Bruneau préfenta fon gage à la Demoifelle injurieufe qui le reçut, & fut le porter à Lifvard avec une attache de pierreries, priant ce Prince de garder les deux gages jufqu'après le combat.

La coutume étoit alors de bien recevoir, & même de traiter avec magnificence ceux que l'on chargeoit de porter de pareils cartels. Amadis, voulant voir fi la Demoifelle injurieufe

ſoutiendroit toujours le même ton & le même caractère, s'approcha d'elle, & la pria de venir ſe repoſer & dîner dans ſon palais. Tous les lieux, me ſont égaux, lui dit-elle, & je n'imagine point de raiſon de vous refuſer; je ſuis ſi contente d'ailleurs de vous voir, contre mon attente, accepter un combat que l'amour de la vie vous devoit faire éviter, que je me plais à voir plus long-temps la victime qu'Ardan Canille ſacrifiera bientôt aux mânes de Famongomad & de Barſinan.

A ces mots, elle lui préſenta la main d'un air plus fier que jamais, & ſe laiſſa conduire à ſon palais.

Amadis l'ayant fait entrer dans un riche appartement qui malheureuſement ſe trouvoit être celui qu'il occupoit, il crut qu'il étoit de la politeſſe de l'y laiſſer ſeule quelque temps avec une Demoiſelle qui l'avoit ſuivie; & de ce pas il alla donner ſes ordres pour faire promptement ſervir un ſomptueux repas. La Demoiſelle injurieuſe, en parcourant des yeux l'appartement d'Amadis, lorſqu'elle fut ſeule, apperçut au chevet de ſon lit la belle épée qu'il avoit conquiſe, comme le prix de ſon amour & de ſa loyauté; elle forma ſur le champ le coupable deſſein de la lui ravir, & elle eut

l'adresse de l'exécuter en la tirant de son riche fourreau & la plaçant sous sa robe où la grandeur de sa taille lui donna le moyen de la cacher. Bientôt après elle sortit, sous le prétexte de parler aux Ecuyers qui l'avoient suivie ; & , remettant cette épée à l'un de ceux qui retournoient à son vaisseau, elle lui donna ses ordres pour la cacher à fond de cale, & sur le champ elle revint d'un air libre dîner avec Amadis & Bruneau de Bonnemer qui ne purent, par toutes les politesses dont ils la comblèrent, l'engager à leur parler d'un ton plus honnête & plus doux.

La Demoiselle injurieuse abrégea sans peine un dîner, que rien ne rendoit agréable par l'humeur qu'elle y portoit sans cesse ; &, se hâtant de retourner à son vaisseau, elle partit très-contente de son message, & très-aise d'avoir privé son ennemi de l'épée dont les géans ses oncles avoient éprouvé la bonté.

Dès qu'elle fut de retour au lac brûlant, non-seulement elle se fit honneur de la fierté qu'elle avoit mise dans son message, de sa réussite à mettre Amadis à portée de tomber sous les coups d'Ardan, mais aussi d'avoir su lui dérober la bonne épée que ce dernier reçut de sa main avec bien de la reconnoissance, ne

pouvant s'en procurer une meilleure pour le combat qu'il étoit prêt à livrer.

Ardan joignoit à sa taille de géant une figure hideuse, une ame atroce, & n'étoit fait que pour inspirer l'horreur & le mépris de son amour. Ce monstre avoit été adouci par les charmes de Madasime dont la main devoit être le prix de son combat contre Amadis. Madasime n'avoit point oublié l'aimable Galaor ; non-seulement elle regrettoit que son frère fût exposé dans un combat aussi terrible, mais elle avoit une si grande horreur pour Ardan, qu'elle avoit résolu de se donner la mort s'il étoit vainqueur, plutôt que de l'accepter pour époux. Je ne veux passer pour être Chevalier digne d'estime, ni recevoir votre main, dit-il à Madasime, si dans moins d'un quart d'heure je ne fais voler la tête d'Amadis, & si je ne vous l'apporte pour présent de noces. En disant ces mots, il osa vouloir l'embrasser, mais son haleine infecte fit reculer d'horreur la pauvre Madasime. La Demoiselle injurieuse ne perdit pas cette occasion de la gronder, en lui disant, qu'aux termes où elle en étoit avec Ardan, elle avoit tort d'affecter une rigueur déplacée. Madasime outrée de douleur de sa position, se trouva du moins heureuse de s'éloigner d'Ardan, lorsque sa mère,

pour remplir les conditions proposées, la fit partir sur le champ pour se rendre en ôtage à la Cour de Lisvard, sous la conduite d'un vieux géant & de dix Chevaliers; elle étoit accompagnée de onze Demoiselles qui devoient rester en ôtage avec elle.

Lisvard avoit fait préparer un château pour la recevoir; elle y fut traitée avec magnificence; &, quoique aussi tôt on établît une garde autour de ce château, elle ne s'apperçut en rien qu'on voulût la traiter en prisonnière.

Ardan Canille n'arriva dans ce même château que la veille du jour marqué pour le combat: il avoit fait conduire Arban de Norgale & Angriote d'Estravaux : tous les deux étoient chargés de chaînes; & ils annonçoient par leur air pâle & leur maigreur, le traitement indigne qu'ils avoient essuyé.

Dès le même jour Ardan conduisit Madasime à laquelle il donnoit la main, à la Cour de Lisvard, pour reconnoître le camp, & régler les conditions du combat.

Amadis apprenant que cette Princesse approchoit, fut à cheval au-devant d'elle, accompagné d'Agrayes, de Florestan & de plusieurs autres Chevaliers. Il aborda Madasime d'un air respectueux & galant; &, sans lui rien dire qui

pût lui rappeller le temps qu'il avoit passé près d'elle avec Galaor, il lui dit qu'il s'estimeroit heureux s'il avoit à combattre pour son service. Regardant alors l'horrible Canille, il ne fut ému d'aucune autre crainte que de celle de voir tomber la belle Madasime en son pouvoir. Il lut sans peine dans ses yeux l'horreur que cette espèce de monstre lui donnoit, & se sentit animé plus vivement que jamais à l'en délivrer.

Le brutal Ardan se trouva très-offensé qu'un Chevalier qu'il ne connoissoit point encore, eût l'audace d'aborder celle qu'il se destinoit pour épouse : Recules, qui que tu sois, dit-il en s'avançant avec fureur, & saches que c'est me manquer de respect que d'oser lui parler sans ma permission. Je ne t'en dois point, repartit vivement Amadis ; apprends que je suis celui qui te punira de tes forfaits, & qui délivrera la belle Madasime de l'horreur de te donner la main.

Quoi ! dit Ardan, c'est toi, courtisan efféminé, que l'audace la plus folle ose porter à venir m'apporter ta tête ? Non, je ne puis croire que les redoutables Famongomad & Barsinan soient tombés sous tes coups, & tu n'as pu leur donner la mort sans la plus lâche trahison. Amadis saisit avec fureur la garde de son épée : Inso-

lent, s'écria-t-il, je te punirois sur le champ, sans la sauve-garde qui te garantit encore ; mais bientôt j'espère délivrer Madasime & mes compagnons, & purger la terre d'un monstre qu'elle est lasse de porter. Ardan Canille tout en colère qu'il étoit, n'osa se compromettre sans armes à combattre Amadis, quoique celui-ci n'eût alors que son épée : il éprouva trop la supériorité que la vraie valeur a toujours sur la férocité; mais, poursuivant encore avec la même insolence : Rends grace, dit-il, à la trève qui me retient, & à l'arrivée de ton Roi qui s'avance.

Lisvard en effet arrivoit à cheval avec Oriane, Mabille & Briolanie qui, sachant que Madasime n'avoit rien de la férocité de sa race & qu'elle joignoit des mœurs douces à la beauté, s'étoient déterminées à la recevoir dans leur société, pour adoucir l'effet des conventions qui la forçoient de demeurer en ôtage.

Oriane fut effrayée en voyant l'espèce de monstre que son cher Amadis avoit à combattre; mais Mabille sut la rassurer, en lui disant : Pouvez-vous craindre qu'Amadis puisse cesser d'être invincible, & sur-tout étant animé par votre présence ?

L'entrevue fut très-courte. Ardan Canille remis

mit les ôtages entre les mains de Lisvard : & , lorsque la belle Oriane s'avança pour recevoir elle-même la main dè Madasime, Ardan dit à celle-ci : Madame, avant la fin de vingt-quatre heures, je reviendrai couvert du sang d'Amadis vous retirer des mains où je vous laisse, & que je destine même avant peu de temps à vous servir.

Oriane & Mabille regardèrent Ardan avec le mépris qu'il méritoit; elles emmenèrent Madasime, qu'elles voyoient confuse & baignée de larmes. Le combat fut décidé pour pour le lendemain matin ; & le superbe Ardan Canille étant le maître d'en choisir le lieu, il voulut, pour le rendre plus éclatant, qu'il se passât sur la planimétrie d'une colline sur laquelle s'élevoit en pente douce un énorme rocher plat, dont le faîte pénétroit en saillie sur la mer.

Lisvard, de retour en son palais, envoya préparer la lice sur la colline, & fit élever des échafauds & des balcons pour sa famille & pour sa Cour. Toutes les circonstances rendoient le combat du lendemain l'un des plus mémorables qui se fût donné dans la grande Bretagne ; & quelque confiance qu'il eût dans la force, l'adresse & le courage indomptable d'Amadis, il ne pouvoit sans une vive inquiétude le voir

aux mains avec Ardan qui n'avoit jamais trouvé d'adversaire qui pût lui résister. Lisvard voulut lui-même visiter les armes dont Amadis devoit se couvrir, & dit à Gandalin de les apporter; mais quel fut le désespoir de ce fidèle Ecuyer, lorsqu'il ne retrouva que le fourreau de la bonne épée dont son maître avoit fait la conquête ! Il se douta bien alors que la Demoiselle injurieuse l'avoit dérobée. Donnez moi la mort, s'écria Gandalin, en retournant près de Lisvard & d'Amadis. Celui-ci, très-étonné du désespoir d'un homme qu'il aimoit comme son frère, ne s'occupa qu'à le calmer; & lorsque Gandalin s'accusa d'une négligence impardonnable, en n'ayant pas empêché le vol de cette excellente épée, Amadis l'embrassa, & lui dit que toute espèce d'épée seroit suffisante dans sa main, pour défendre une aussi bonne & si juste cause : cependant, voyant Lisvard plus inquiet que lui-même de cette perte, il le fit souvenir qu'il avoit encore dans son cabinet celle que Guilan le Pensif avoit rapportée avec ses armes, après qu'il les eut jettées sur le bord d'une fontaine. Lisvard sur le champ se faisant apporter cette épée, le hasard fit que la lame se trouva juste pour le fourreau de celle qu'il regrettoit.

Les trompettes & les clairons annoncèrent

dès l'aurore le combat mémorable que le soleil alloit eclairer, & toutes les cloches de la Ville appelèrent les fidèles à se joindre aux prières que maints Chapitres, Moines & Nonains élevoient au Ciel pour Amadis. Florestan, Agrayes & Bruneau de Bonnemer l'accompagnèrent lorsqu'il partit pour se rendre au lieu du combat; l'un portoit son bouclier, l'autre son casque, & le dernier sa lance.

Lisvard, sans être armé, montoit un cheval d'Espagne, & portoit un bâton d'ivoire comme juge souverain du camp, ayant en second sous lui Dom Grumedan & Quedragant. Les Princesses suivoient dans de riches litières. C'est en tournant sans cesse les yeux vers celle qui portoit Oriane, qu'Amadis croyoit sentir encore accroître ses forces & son courage; &, quelle que fût la crainte intérieure de cette tendre amante, elle sut marquer à son amant de la confiance, & l'espérance de le voir couronné bientôt d'un nouveau laurier.

Lisvard & sa suite ne furent pas long-tems sans voir Ardan Canille couvert de fortes armes, & portant à son col un bouclier d'acier poli, qui, malgré sa taille gigantesque, le couvroit presque entier; il ébranloit une lance du double de la force ordinaire, avec tant de vi-

gueur, que malgré la grosseur de son fust, l'œil trompé croyoit en voir deux dans sa main. Mais ce qui fut bientôt remarqué par Oriane avec la plus vive douleur, c'est que le perfide Ardan avoit osé ceindre à son côté la redoutable épée que la Demoiselle injurieuse avoit dérobée; la trempe en étoit connue : Amadis même en la reconnoissant en fut ému, se ressouvenant de la prédiction d'Urgande; mais il n'en fut que plus animé pour la conquérir une seconde fois, & pour priver Ardan d'une épée destinée à récompenser la vertu.

Aucun pour-parler entre deux adversaires pleins d'une égale animosité, ne retarda le signal du combat. Amadis tourna ses regards sur sa chère Oriane, en élevant sa lance & la rabaissant avec grace pour la mettre en arrêt. Tous les deux partants avec la même impétuosité, se rencontrèrent an milieu de la carrière, & leurs lances brisées & volant en éclats n'empêchèrent point le choc terrible de leurs boucliers & de leurs chevaux; celui d'Ardan roula mort sur son maître, & celui d'Amadis ayant eu l'épaule cassée, ne lui laissa que le tems de sauter légérement à terre. Les deux Chevaliers revinrent bientôt l'un sur l'autre l'épée à la main; & c'est alors que l'on connut toute l'importance du vol

qu'avoit fait la Demoiſelle injurieuſe. Quelque force qu'euſſent les coups qu'Amadis portoit ſur le bouclier & ſur le caſque d'Ardan, à peine ſon épée pouvoit-elle les entamer ; & celle d'Ardan, d'une trempe bien ſupérieure, tranchoit, déclouoit les armes & le haubert d'Amadis dont le ſang commençoit à couler, ſans que la ſienne ſe fût encore rougie de celui de ſon ennemi ; cependant il lui portoit des coups ſi redoublés & ſi terribles, que ſouvent il le faiſoit reculer, chanceler, & le mettoit dans un ſi grand déſordre, qu'Ardan heureuſement ne lui portoit preſque jamais que des coups mal aſſurés ; mais auſſi tous ceux qu'il réuſſiſſoit à lui donner, tranchoient ſes armes & faiſoient couler ſon ſang. Oriane, ne pouvant ſupporter l'inégalité de ce combat, ni voir le ſang d'Amadis, voulut ſe retirer du balcon où elle fut retenue heureuſement par Mabille : Ah ! ma couſine, y penſez-vous, s'écria-t-elle ? voulez-vous faire périr Amadis ; il perdra ſon courage & ſes forces s'il ne vous voit plus ? Ne ſavez-vous pas qu'elles ſemblent s'accroître de plus en plus à meſure que le péril augmente, & que ſon élément ſemble être d'aimer, de combattre & de vaincre ?

Liſvard, Grumedan & Quedragant tremblè-

rent alors la première fois pour les jours d'Amadis, & ne pouvoient espérer qu'il pût surmonter un ennemi qui faisoit si souvent couler son sang, sans perdre le sien; Amadis lui-même (ainsi qu'Urgande l'avoit prédit) desira plus d'une fois dans cette extrémité, que la mer eût englouti la fatale épée qu'il avoit conquise, & dont Ardan alors se trouvoit armé.

Cependant, honteux de laisser si long-temps indécis un combat qu'il livre sous les yeux d'Oriane, il saisit son épée à deux mains, s'élance sur Ardan, le frappe sur son casque d'un si terrible coup, qu'il le fait tomber sur ses genoux; mais l'épée trop foible pour en supporter la force, se brise en trois pièces, sans avoir fait d'autre effet que d'étourdir son ennemi. Ardan se relève en chancelant; alors, voyant Amadis désarmé, bientôt il se rassure & s'écrie lâchement: Regarde, Amadis, la bonne épée que tu ne méritois pas de conquérir & qui va te donner la mort; & vous, Demoiselles de Cour, avancez sur vos balcons pour voir Madasime vengée, & me reconnoître digne de son amour.

Ce moment étoit en effet si terrible, la défaite & la mort d'Amadis paroissoient si certaines, qu'Oriane, Mabille même, toutes deux également éperdues, s'arrachèrent du balcon & se

jettèrent la face la première sur un lit où déja ce n'étoit plus que le genre & le choix d'une mort prompte dont Oriane étoit occupée. Madasime, d'une autre part, fut se jetter aux pieds de Brisène : Ah! Madame, s'écria-t-elle, le brave Amadis succombe ; mais ne permettez pas que ce monstre d'Ardan profite de sa victoire en me forçant à l'épouser, ou je vais répandre tout mon sang à vos yeux. Rassurez-vous, ma fille, lui dit Brisène, je vous protégerai ; mais ne désespérez pas d'Amadis, jusqu'à ce que vous voyiez rouler sa tête sur la poussière. Mabille entendit ce peu de mots, & sentant toute l'importance qu'Amadis pût voir son Oriane en cette extrémité, elle eut la force & le courage de l'enlever & de la rapporter sur le balcon, à l'instant même où son tendre & loyal amant élevoit les yeux, & sembloit chercher à puiser de nouvelles forces dans les regards de celle qu'il adoroit. Oriane leva ses beaux yeux au Ciel, & les laissa retomber sur ceux d'Amadis. Ce fut le trait de flamme, ce fut le signal auquel Amadis s'élança sur son ennemi, le frappa du pommeau qui lui restoit, l'étonna, le fit reculer, arracha son écu, &, pensant encore moins à s'en couvrir qu'à redoubler ses attaques, ramassa le fort tronçon d'une lance qu'il porta

dans la visière d'Ardan. Celui-ci l'évite, lève l'épée redoutable, en frappe un coup terrible qu'Amadis pare avec le bouclièr d'Ardan, dans lequel la lame pénètre trop avant pour que celui-ci puisse aisément la retirer. Amadis saisit cet instant, le frappe du fer de sa lance qu'il tenoit au tronçon. La douleur que ressent Ardan détend les muscles de son bras, il laisse échapper l'épée, qu'Amadis saisit, qu'il arrache du bouclier, & dont il cherche à frapper son ennemi; mais Ardan désarmé se trouve trop lâche pour chercher les mêmes ressources qu'Amadis avoit su saisir; il se retire à reculons sur le rocher, évitant les coups que son vainqueur se plaît en ce moment à ne pas précipiter, pour que sa chère Oriane puisse jouir plus long-temps du spectacle de sa victoire. Ardan épouvanté parvient en reculant toujours jusqu'à l'extrémité du rocher qui s'avance en saillie sur la mer; c'est-là qu'Amadis s'écrie: Vas, malheureux, tu ne mérites pas de périr par ma main; vas ensevelir ta honte & ta vie coupable dans les flots. A ces mots, le frappant dans la visière d'un coup du pommeau de son épée, il le précipite dans la mer qui s'ouvre, dont les eaux jaillissent, se referment, & le font disparoître pour toujours.

Amadis à l'instant est entouré par Lisvard & ses amis qui célèbrent sa victoire; mais ce Héros qui voit Arban de Norgales & Angriote près du balcon d'Oriane, court aussi-tôt vers eux, brise les liens qui les attachent encore, & passe avec eux sous le balcon d'Oriane, comme pour lui rendre un nouvel hommage de leur liberté. Oriane ne laisse tomber sur Amadis qu'une seule fleur qu'il cache aussi-tôt dans son sein, car il sent qu'elle est baignée de ses pleurs; il la reconnoît pour être une de celles du couvre-chef qu'elle a su remporter, & cette fleur lui paroît plus fraîche & plus brillante encore que lorsqu'elle en couronna ses beaux cheveux.

Cependant le sang d'Amadis couloit d'un grand nombre de blessures qui s'étoient rouvertes par l'émotion délicieuse que le prix qu'Oriane venoit de donner à sa victoire, excitoit dans cette ame si passionnée; Brisène s'en apperçut, elle appella du secours, fit étancher son sang, & le prit avec elle dans sa litière pour le conduire elle-même dans le palais qu'il occupoit; &, dès le premier appareil qu'on mit à ses blessures, on reconnut qu'aucune ne devoit faire craindre pour sa vie.

Le jour suivant, tandis que toute la famille royale & la Cour ne s'occupoient que de la

victoire d'Amadis, la Demoiselle injurieuse, sans paroître abattue de la défaite d'Ardan, ni même honteuse du larcin si lâche dont elle étoit convaincue, s'avança fièrement devant Lisvard: Faites donc appeller, lui dit-elle, ce téméraire ami d'Amadis, dont je vous ai remis le gage contre mon frère ; qu'il se présente s'il ose. Quoiqu'il ne vale pas Ardan Canille, ce sera toujours pour nous une petite consolation que d'emporter sa tête. Bruneau de Bonnemer se présenta sur le champ ; & la Demoiselle ayant alors fait paroître son frère Mandamain, qu'elle avoit amené, les deux Chevaliers renouvellèrent leur défi devant le Roi Lisvard, qui leur remit leurs gages, leur accorda le champ, & leur dit de s'aller armer.

Le même terrain du combat d'Amadis contre Ardan, fut choisi par Mandamain. Bruneau de Bonnemer, jaloux de donner une haute idée de sa valeur au frère de la jeune & belle Mélicie, après les preuves qu'il venoit de lui donner de son attachement, se comporta dans ce combat avec tant d'adresse & de courage, qu'il sut conduire Mandamain, en le faisant toujours reculer, vers une autre pointe de rocher qui s'avançoit en saillie sur la mer, comme celle d'où le féroce Ardan avoit été précipité. Man-

damain éprouva le même fort; &, la gorge percée d'un coup d'eſtoc, il tomba du rocher à la renverſe, & fut ſur-le-champ enſeveli ſous les ondes. La Demoiſelle injurieuſe conſervant toujours ſon caractère, vit tomber ſon frère ſans verſer une larme; alors, courant vers le lieu où ſon épée étoit tombée, elle s'en frappa le ſein avant que Bruneau pût l'en empêcher: Puiſque mon meſſage a coûté la vie à mon Prince, s'écria-t-elle, d'une voix encore aſſez forte, & qu'il me fait perdre auſſi mon frère, je n'aurai pas la lâcheté de leur ſurvivre. A ces mots, elle s'élança dans la mer, & laiſſa tous les ſpectateurs de ſa mort étonnés de ſon caractère altier & de ſon courage.

Bruneau, vainqueur de Mandamain, fut reconduit au milieu des acclamations au palais d'Amadis: Cher Bruneau, lui dit ce Prince, en le voyant entrer couvert encore de ſon propre ſang & de celui de Mandamain, le frère le plus tendre ne pouvoit rien faire de plus pour moi; j'eſpère que ma ſœur Mélicie m'acquittera par ſa main de la reconnoiſſance qu'il m'eſt également cher & honorable de vous devoir.

La prodigieuſe quantité de bleſſures qu'Amadis avoit reçues dans ce combat, & le ſang

qu'il avoit perdu, rendant sa guérison fort lente, Briolanie jugea bien qu'il feroit encore plus d'un mois sans être en état de porter les armes. Nul intérêt de cœur ne la retenant à Londres, & les affaires de son Royaume la rappellant à Sobradise, elle suivit le dessein qu'elle avoit de visiter l'isle ferme en passant, & de voir les enchantemens du palais d'Apollidon & de Grimanèse. Amadis lui donna le nouveau Chevalier Enil pour la conduire, & fit dire à Ysanie de rendre à Briolanie plus d'obéissance & d'honneurs qu'il ne pourroit en rendre à lui-même. Oriane lui fit promettre un compte fidèle du succès des épreuves qu'elle tenteroit : Je ne prétends, dit la belle Briolanie, avec autant de grace que de modestie, qu'aux honneurs de l'arc des loyaux amans ; celui de remporter la chambre défendue, & la palme de la beauté sur Grimanèse, ne peuvent être destinés qu'à la céleste Oriane.

Pendant la convalescence d'Amadis, tout ce que la jalousie & l'envie peuvent imaginer de plus noir fut employé contre lui près du Roi Lisvard, par deux anciens Chevaliers, nommés Brocadan & Gandandel, lesquels avoient été élevés dans la Cour de Salangris, prédécesseur & frère aîné de Lisvard.

Gandandel avoit deux fils, & tous les deux avoient joui de la réputation d'être les plus redoutables Chevaliers de la grande Bretagne, avant l'arrivée d'Amadis, de ses frères & d'Agrayes. Le vieux père, fâché de la supériorité que ces Princes avoient prise sur ses enfans, fit le complot avec Brocadan, d'employer toutes les ruses possibles pour mettre mal dans l'esprit de Lisvard Amadis & ses proches, & pour les éloigner de son service.

Gandandel ayant demandé une audience secrette à Lisvard : Sire, lui dit-il, l'attachement que la reconnoissance m'inspire & la fidélité que je dois à mon maître, me forcent à vous parler avec sincérité ; & quelque admiration, quelque amitié même qu'Amadis m'inspire, j'avoue, Sire, que ce ne peut être sans inquiétude que je le vois devenir de jour en jour plus puissant dans vos Etats, où bientôt il le sera peut-être encore plus que vous-même. Rappellez-vous, Sire, les longues guerres que la Gaule a soutenues contre la grande Bretagne, la rivalité que ces deux Royaumes si voisins ont entr'eux pour l'empire de la mer : craignez, Sire, qu'Amadis destiné par sa naissance à succéder à Perion, ne se serve des avantages que chaque jour vous lui laissez prendre, ainsi qu'à

ſes frères, pour ſe rendre maître de l'intérieur de vos Etats, ou du moins vous aſſujettir à n'oſer plus rien entreprendre qui ne lui ſoit agréable. Quelles graces d'ailleurs peuvent eſpérer vos propres ſujets, lorſque vous vous laiſſez entourer d'une multitude de Princes étrangers, qui vous enleveront toutes celles que vous pouviez répandre ſur les Chevaliers Bretons? Je vous le répète, Sire, c'eſt à regret que je ſoupçonne Amadis d'épier le moment de faire éclater ſon deſſein funeſte; & plus il eſt grand par ſes vertus guerrières, plus la victoire ſur Ardan le rend recommandable aux yeux de vos Sujets, plus vous devez le redouter. Vous connoiſſez aſſez les Bretons pour ſavoir à quel point ce peuple eſt enthouſiaſte, & toujours prêt à la rebellion; conquis pluſieurs fois, ou forcé par les armes ou par le fanatiſme d'obéir à de nouveaux maîtres, il ſemble qu'il en ait pris l'habitude, & ſon bras eſt toujours également prêt à ſoutenir le trône ou à le renverſer: il ſait que chaque mutation des Dynaſties de ſes Souverains lui procure de nouveaux privileges, & ſes Rois ont à craindre de lui juſqu'à l'attentat, où de proche en proche l'eſprit d'indépendance peut le conduire, ſi le maître n'a l'adreſſe de l'attacher & de le rete-

nir par l'efpérance des honneurs & des bienfaits. Lifvard, malgré toute la reconnoiffance qu'il devoit au Prince de Gaule, n'écouta que trop facilement les perfides confeils de Gandandel. Jamais Prince n'avoit été plus jaloux de fon autorité que Lifvard ; & quoique Amadis, Galaor & Floreftan même lui euffent tous les trois fauvé la vie dans des occafions différentes, la crainte qu'il eut que fes Sujets ne le foupçonnaffent d'avoir laiffé trop d'empire fur fon efprit aux trois Princes Gaulois, lui fit prendre l'imprudente & fatale réfolution de leur refufer la première demande qu'ils pourroient lui faire, & d'avoir déformais en public avec eux l'air plus froid & plus réfervé. Lifvard, plein des fauffes inftigations de Gandandel, ceffa même d'aller voir, à fon ordinaire, Amadis que fes bleffures retenoient encore dans fa chambre ; & le vieux Brocadan qui s'étoit chargé du foin d'éloigner Amadis de fon attachement pour Lifvard, fit remarquer ce changement au Prince de Gaule, & s'éleva contre l'ingratitude dont le Roi lui donnoit des marques, dans le moment même où les fources de fa vie étoient encore épuifées par le fang qu'il venoit de répandre pour fon fervice.

Floreftan & le Prince Agrayes, Bruneau,

Guilan, Quedragant, ayant éprouvé de leur côté quelques froideurs de la part de Lisvard, se consultèrent avec Galvanes, frère du Roi d'Ecosse, Chevalier d'une longue expérience, & qu'Agrayes & Mabille, ses neveux, aimoient & respectoient comme leur propre père. Galvanes en ce moment avoit grand besoin que ce Prince ne lui refusât pas la demande qu'il étoit prêt à lui faire; il entraîna ses amis & son neveu chez Amadis, & leur ouvrit son cœur en présence de ce dernier.

Quoique dix lustres commançassent à blanchir la tête de Galvanes, cette tête long tems si sage n'avoit pu braver les traits de l'amour; il n'avoit pu voir la belle Madasime, sans desirer de la posséder; il en fit l'aveu, & ce fut un vrai bonheur que Galaor alors se trouvât absent. Agrayes & Florestan qui n'étoient pas moins gais que lui, ne purent s'empêcher de plaisanter un peu le bon Galvanes sur son amour, & sur le projet d'épouser Madasime. Parbleu ! mon oncle, dit Agrayes, je vous trouve bien courageux d'oser lui offrir votre main: croyez-vous qu'une Princesse de vingt-deux ans, aussi bien élevée qu'elle paroît être, ne connoisse pas assez bien tous les droits du mariage, pour n'en vouloir pas laisser perdre aucun ? & vous

proposez-

proposez-vous de les remplir ? Galvanes eut la bonne-foi de ne dire ni oui ni non, tant la candeur respectable de ce temps étoit sévère ? Le Prince Ecossois ne leur répondit rien que de modeste & de vraisemblable, & leur promit sur-tout de n'être pas jaloux : Mais, leur dit-il, la dernière victoire d'Amadis assure à Lisvard la souveraineté de l'isle de Montgase, dont Madasime se trouve dépossédée : le moyen le plus sûr pour l'y faire rentrer, seroit qu'elle me donnât la main, (ce dont elle n'est nullement éloignée), & que Lisvard, en considération de ce mariage, nous rendît, à la prière d'Amadis, l'isle de Montgase, dont nous lui prêterions l'hommage comme à notre Seigneur suzerain. Amadis trouva ce projet si raisonnable, il avoit si grand desir d'obliger l'oncle d'Agrayes & de Mabille, qu'il ne balança pas à se charger de demander cette grace au Roi Lisvard ; & quoiqu'il fût encore d'une grande foiblesse, il se feroit fait porter sur le champ chez ce Prince, si Galvanes lui-même ne l'eût retenu. Pendant huit jours qu'on le força de donner encore à laisser consolider ses blessures, Gandandel & Brocadan redoublèrent leurs menées secrettes pour aliéner de part & d'autre les esprits ; ils ne réussirent que trop auprès de Lis-

vard dont ils avoient su blesser l'amour propre, & réveiller la défiance. Mais le cœur d'Amadis étoit trop noble & trop loyal pour soupçonner deux anciens Chevaliers de perfidie, & pour imaginer que Lisvard pût oublier l'attachement dont il lui avoit donné tant de preuves; cependant il ne put s'empêcher d'être étonné de ce que ce Prince avoit cessé tout-à-coup de le venir voir. Brocadan fit de son mieux pour aggraver cet oubli; & ce fut par lui qu'il apprit que Lisvard, en colère de ce que la mère de Madasime paroissoit refuser de se soumettre aux conditions du combat contre Ardan, & de lui remettre l'isle de Montgase, avoit fait signifier à Madasime & à tous les ôtages qu'il avoit reçus avec elle, que si dans huit jours on ne lui faisoit pas remettre cette isle, il leur feroit couper la tête. Amadis crut qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour parler au Roi Lisvard, & ne douta point de l'amener facilement à des sentimens plus généreux, comme à faire accorder au Prince Galvanes la grace qu'il lui demanderoit pour lui; il avertit donc ses parens & ses amis de se trouver le lendemain matin chez lui; &, le desir de servir Galvanes lui donnant des forces, il se rendit avec eux chez le Roi, au moment où le Prince revenoit de sa chapelle.

Amadis plein de cette noble confiance, l'un des caractère du véritable héroïsme, aborda Lisvard d'un air respectueux, sans s'appercevoit même de l'accueil glacé qu'il en recevoit: Sire, dit-il, je connois si bien la générosité de votre ame pour vos anciens serviteurs, que je viens faire mon compliment à votre Majesté sur le bon usage qu'elle peut faire de sa nouvelle conquête, & sur le bonheur qu'elle aura d'acquérir un nouveau vassal également illustre & fidèle. Le frère du Roi d'Ecosse, le brave Galvanes, Sire, vous demande la main de Madasime, avec l'isle de Montgase, & vous offre de se ranger pour toujours au nombre de vos sujets. Galvanes est mon parent & mon ami, & je ne regretterai pas tout le sang que je viens de répandre, si le bonheur de ce Prince qui n'a point reçu d'Etats en partage, en est le prix. Lisvard pâlit. Gandandel caché dans la foule des parens d'Amadis, lui fit un signe; & ce Prince, après un moment de silence, répondit: Vraiment, seigneur Amadis, il me semble que vous disposez assez librement des Etats qui sont en ma puissance; mais Galvanes ne peut espérer celui de l'isle de Montgase, puisque j'en dispose en faveur de ma seconde fille la Princesse Léonore.

Amadis parut interdit d'une pareille réponse; mais Agrayes très-vif de son naturel en fut indigné : En vérité, Sire, dit-il à Lisvard, vous nous faites bien connoître que les services de vos plus zélés serviteurs ne vous sont plus agréables & leur sont inutiles ; c'est du moins les mettre à portée de vous connoître, & les instruire du parti qu'ils ont à prendre à l'avenir. Parbleu ! mon neveu, dit Galvanes, vous avez bien raison ; & l'homme sage & courageux ne doit employer son bras que pour un Prince dont le caractère reconnoissant en sente le prix. Eh ! mes amis, interrompit Amadis, ne vous plaignez pas si le Roi vous refuse ce qu'il vient de donner à sa propre fille. Qu'il permette seulement que le Prince Galvanes épouse Madasime : je n'ai que l'isle ferme, je ne la tiens que de Dieu & de mon épée ; & je prie Galvanes de l'accepter, en attendant que le Roi puisse récompenser plus dignement ses services.

Madasime est ma prisonnière, répondit brusquement Lisvard ; & si Montgase ne m'est rendu avant la fin du mois, la tête des ôtages & celle de Madasime même m'en répondront. Sire, dit Amadis, d'un ton plus ferme & plus haut, je crois que nous étions en droit d'attendre une autre réponse de votre Majesté, & qu'elle ne

connoît pas encore quels sont & doivent être les sentimens des gens de notre sorte. Je les connois assez, dit Lisvard avec un air de dédain, pour vous dire que si les miens ne vous conviennent pas, le monde est assez grand pour que vous alliez chercher des Souverains qui se laissent maîtriser. Sire, dit très-vivement Amadis, je vous avois cru jusqu'ici le Prince le plus juste & le plus généreux : c'est avec regret que je vois que je me suis trompé ; mais, puisque vous changez de façon d'être, le parti que je prends n'est pas douteux. Faites ce que vous voudrez, s'écria Lisvard en colère. A ces mots, il tourne le dos & court chez Brisène, à laquelle il rend compte de tout ce qui vient de se passer.

Cette sage Reine en fut très-affligée : Avez-vous réfléchi, dit-elle à Lisvard à tout ce qu'Amadis a fait pour vous, & au nouvel éclat que votre puissance & votre gloire ont sans cesse acquis depuis que ce Prince & les siens se sont attachés à votre service ? Qui pourra vous dédommager de ce que vous allez perdre par leur éloignement ? Pourquoi vous privez-vous du plus ferme soutien de votre couronne ? Ne m'en parlez plus, dit vivement Lisvard, le sort en est jetté.....

Amadis & ses amis, pleins d'un noble & juste ressentiment, s'étoient sur le champ retirés, avec promesse de se rassembler le lendemain matin chez Amadis, pour délibérer sur le parti qu'ils prendroient en sortant de la grande Bretagne, celui de quitter le service de Lisvard n'étant plus douteux. Amadis envoya sur le champ Durin à sa sœur la Demoiselle de Danemarck, pour la prier d'obtenir d'Oriane qu'il pût lui parler pendant la nuit. Oriane, la Demoiselle & Durin même ignoroient ce qui venoit de se passer; & la tendre Oriane, loin d'être alarmée de ce message, ne sentit que la joie de savoir que la santé de celui qu'elle regardoit comme son époux, lui permettroit enfin de venir passer quelques momens heureux auprès d'elle.

Durin, dès que la nuit & le silence régnèrent dans la Cité, conduisit à l'appartement de sa sœur, Amadis qui s'étoit enveloppé d'un long manteau gris. La chambre de la Demoiselle de Danemarck communiquoit à celle d'Oriane; il trouva cette Princesse prête à se mettre dans son lit, sur le bord duquel elle étoit assise avec Mabille : Eh! mon cher cousin, dit en riant celle-ci, prenez vîte ma place. Comment, en l'état où vous êtes encore, avez-vous osé vous

exposer à l'air de la nuit ? Amadis s'étoit déja précipité aux genoux d'Oriane qui l'embrassoit tendrement ; il vit dans ses yeux tant d'amour & de plaisir de le revoir, il en étoit si pénétré lui-même, qu'il ne put se résoudre d'abord à porter le poignard dans le cœur de celle qu'il adoroit. Il obéit à Mabille en prenant la place qu'elle occupoit, & laissa tomber son long manteau, que Mabille pensoit en elle-même qu'elle alloit bientôt garder ; elle s'y détermina presque sur le champ, en voyant Oriane laisser tomber doucement sa tête sur son oreiller. Bon soir, mes chers amis, leur dit-elle; je ne veux point perdre la fin d'une histoire charmante que la Demoiselle de Danemarck me racontoit, & j'en sais assez de la votre pour me passer de tout ce que vous avez à vous dire. A ces mots, retirant d'une main le manteau, de l'autre enveloppant son cousin sous les rideaux du lit d'Oriane, elle ne laissa de lumière qu'une petite lampe de nuit, & alla manger avec la Demoiselle de Danemarck des cerises & des fraises qu'Oriane avoit cueillies, & qu'elle oublioit dans ce moment.

Le cœur de Mabille étoit tranquille, mais son imagination étoit trop vive, pour qu'elle ne desirât pas d'écouter à la porte ce que di-

ſoient ces heureux amans ; à peine avoit-elle entendu quelques ſoupirs, lorſqu'un cri douloureux, mais étouffé, qui fut ſuivi par des ſanglots, la firent voler auprès d'Oriane. Hélas! cette malheureuſe Princeſſe venoit d'apprendre de la bouche d'Amadis ſa querelle avec Liſvard, le traitement & l'offenſant congé qu'il avoit reçu de ſon père, & la réſolution qu'il avoit priſe de le quitter dès le lendemain.

Le cœur d'Oriane étoit plein d'élévation & de fierté ; elle jugea par le ſien de celui d'Amadis ; &, voyant que ſon honneur étoit offenſé, quelque déſeſpérée qu'elle fût en ce moment fatal, elle n'exigea point de ſon amant qu'il lui ſacrifiât un ſentiment auſſi juſte ; elle prit avec lui des meſures, pour recevoir ſouvent de ſes nouvelles & lui donner des ſiennes ; ils ſe répétèrent cent fois le ſerment d'être à jamais unis, en préſence de Mabille, qui mêloit ſes larmes avec celles qu'ils verſoient. Celle-ci connoiſſant que le temps ſeul pouvoit remédier à leurs malheurs, voyant que l'aube du jour approchoit, & que tous les deux abîmés dans leur douleur étoient prêts à ſe trouver mal, elle les ſerra entre ſes bras, & bientôt arrachant Amadis de ceux d'Oriane, elle le remit entre les mains du fidèle Durin pour le reconduire à ſon palais.

Floreftan, Agrayes, Angriotes & Quedragant s'étant raffemblés avec Galvanes chez Amadis peu de temps après le lever du foleil, ils envoyèrent chercher ceux des Chevaliers qu'ils favoient être attachés à ce Prince ; le nombre en fut encore plus grand qu'ils ne l'avoient prévu : les propos & l'ingratitude de Lifvard avoient volé de bouche en bouche ; & les plus braves Chevaliers de fa Cour, pénétrés d'admiration & de refpect pour Amadis, étoient accourus pour offrir à ce Prince de fuivre fa deftinée, & d'embraffer fes intérêts & fa querelle.

Amadis, qui ne pouvoit prendre une réfolution forte contre le père d'Oriane, modéra leur ardeur, & leur dit qu'il falloit voir encore comment Lifvard foutiendroit fa préfence, & l'adieu qu'il étoit prêt de lui faire. Angriotes d'Eftravaux, à peine délivré de fes chaînes par le bras victorieux d'Amadis, s'écria vivement : Ah ! je ne vois que trop que l'ingrat Lifvard s'eft laiffé féduire par les artifices de Gandandel & de Brocadan ; c'eft à moi de punir ces traîtres ; & s'ils fe défendent fur leurs vieux ans du défi que je vais leur porter, ils ont des fils pour foutenir leur vieilleffe, & je vengerai du moins dans ce fang perfide l'injure que vient d'effuyer mon bienfaiteur.

Amadis arrêta le zèle & la colère d'Angriotes : Vous serez toujours à temps, lui dit-il, cher & généreux ami, de faire le défi que vous vous proposez ; mais il faut auparavant avoir des preuves plus complettes pour justifier vos soupçons. Lisvard va sortir bientôt de sa chapelle ; présentons-nous encore à cette heure en sa présence, pour voir de quelle manière nous en serons reçus. Au reste, quel que soit le parti que je sois forcé de prendre, songez, mes amis, que vous ne devez pas quitter le service d'un grand Roi, pour suivre la fortune d'un simple Chevalier, qui ne peut encore vous offrir que l'isle ferme pour asyle. Ah ! s'écria Quedragant, quand même vous ne seriez pas possesseur de cette isle agréable, fertile & pleine de trésors inestimables, ne seroit-ce donc pas le moment de vous faire distinguer parmi nous ceux qui vous sont véritablement attachés ? Allons trouver Lisvard, puisque vous paroissez le desirer encore ; mais je prévois d'avance que c'est pour la dernière fois qu'il verra tant de vertueux Chevaliers rassemblés dans sa Cour.

Cette nombreuse assemblée, ayant les Princes de Gaule & d'Ecosse à sa tête, se trouva peu de momens après sur le passage de Lisvard, prêt à partir pour la chasse. Ce Prince parut

d'abord étonné du grand nombre de ceux qui suivoient Amadis ; mais bientôt pour achever de le braver, lui & ses amis, il passa fiérement devant eux, sans avoir l'air d'en regarder aucun, &, prenant un émerillon sur le poing, il monta sur son cheval, & s'éloigna d'eux, suivi seulement de ses deux flatteurs & de ses fauconniers.

Amadis, ne voulant avoir rien à se reprocher vis-à-vis le père d'Oriane, attendit son retour de la chasse ; & l'abordant d'un air libre & respectueux, il lui dit : Sire, je ne suis né vassal ni de vous, ni d'aucun autre Prince ; j'ai souvent répandu mon sang pour vous, je desirois trouver l'occasion de le répandre encore ; mais vous m'avez trop fait connoître le peu de prix que vous mettez à mon attachement, & je prends congé de vous. A ces mots, il se retira. Florestan, Galvanes, Agrayes, Angriotes, & tous les amis d'Amadis lui firent comme ce Prince une profonde révérence, & prirent congé de lui. Quedragant s'avança l'un des derniers, & ne put s'empêcher de lui dire : Sachez, Sire, que l'amitié que j'ai pour Amadis me retenoit seule dans votre Cour : c'est à celui qui vous sauva la vie en l'arrachant à Mandafabul, qui vous fit triompher de Cildadan, & qui délivra

votre fille Oriane des mains du traître Arcalaüs, que je consacre & ma vie & mon épée. Le nombre de Chevaliers d'un haut renom qui se retirèrent sur le champ avec Amadis fut si grand, que Lisvard se trouva presque seul ; & de dépit il ne voulut pas permettre que ce Prince allât prendre congé de la Reine Brisène. Amadis, rencontrant alors le vertueux vieillard Grumedan, Chevalier d'honneur de la Reine, l'embrassa les larmes aux yeux, & le pria de rendre compte de tout ce qui s'étoit passé en sa présence à la Reine Brisène, & aux deux Princesses, & de les assurer de son respect & d'un dévouement éternel.

Tous les grands officiers de la couronne regrettèrent alors d'être attachés par leurs charges, & de ne pouvoir suivre Amadis ; ils montèrent tous à cheval pour le reconduire ; & Mabille, qui dans ce moment se trouvoit à sa fenêtre, appellant Oriane, lui cria : Venez, ma cousine, venez voir quelle est la troupe invincible qui suit à présent celui qui, pour l'amour de vous, s'étoit réduit au simple état d'un Chevalier errant ; jouissez du moins du triomphe que vous partagez, & voyez quels sont les Princes & les Chevaliers qui se rangent sous la bannière de celui qui s'honore & qui fait son bon-

heur d'être votre esclave le plus soumis. Malgré la vive douleur d'Oriane, elle ne put s'empêcher d'être sensible à la nouvelle gloire de l'époux qu'elle s'étoit choisi. Ah! ma cousine, s'écria-t-elle, qui sait mieux que moi combien Amadis mérite d'être aimé? Mais, hélas! quand verrons-nous finir nos malheurs? Ah! cruelle Urgande, pourquoi les avez-vous laissé s'accumuler sur nos têtes, puisque vous les aviez prévus?

De tous ceux qui ne suivirent point Amadis, Guilan le Pensif parut être le plus affligé; les deux années du deuil de la Duchesse de Bristoie n'étoient pas encore accomplies; Amadis connoissoit trop bien l'amour pour ne pas excuser Guilan de rester près de celle dont il attendoit la main: Adieu, cher Guilan, lui dit-il en l'embrassant, (& voyant couler ses larmes,) sauf votre honneur, je suis bien sûr de trouver en vous le compagnon & l'ami le plus tendre & le plus loyal.

Amadis & le grand nombre d'amis qui le suivoient, ayant pris le chemin de l'isle ferme, Lisvard se vit presque seul dans son palais, & se repentit, mais trop tard, de ce qu'il avoit fait. Gandandel & Brocadan étant avertis de ce qu'Angriote d'Estravaux avoit dit à Lisvard,

crurent parer ce coup en flattant l'orgueil de ce Prince : Nous vous faisons notre compliment, osèrent-ils lui dire, sur le parti que vous avez pris de vous défaire d'un ennemi secret, qui tôt ou tard vous eût trahi ; ne soyez point en peine de la suite de cette affaire, nous saurons remédier à tout, & maintenir en vigueur & vos intérêts & votre autorité.

Lisvard avoit un caractère trop altier pour revenir de ce qu'il avoit fait contre Amadis ; & les Rois, toujours gâtés, par l'exercice du souverain pouvoir, & par la servitude & la bassesse de la plupart de ceux qui les entourent, peuvent souvent se repentir, mais ils ne savent presque jamais réparer. Trop haut pour avouer ses torts, mais assez juste pour commencer à mépriser ceux qui l'avoient séduit, il les regarda fiérement & leur dit : Etes-vous donc assez présomptueux pour croire que vous puissiez m'être utiles ? & croyez vous que les Princes & les grands Seigneurs qui sont mes vassaux, s'abaissassent à obéir à des gens d'une réputation aussi médiocre que la vôtre ? Les deux traîtres honteux & commençant à craindre la suite de leur trame criminelle, se retirèrent en silence.

Lisvard étant parti pour la chasse, Oriane &

Mabille qui se promenoient tristement ensemble, virent arriver une Demoiselle de la Reine Briolanie, qui venoit de la part de cette Princesse pour leur rendre compte des aventures qu'elle avoit éprouvées dans l'isle. Ce ne pût être sans une secrette inquiétude qu'Oriane fit entrer cette Demoiselle dans son appartement, pour en écouter le récit.

Pendant les trois premiers jours dit-elle, ma maîtresse fut occupée à parcourir les merveilles de ce séjour enchanté ; le quatrième, s'étant présentée à l'arc des loyaux amans, la statue la couvrit de fleurs, & rendit des sons mélodieux : elle s'avança librement vers la statue d'Apollidon & de Grimanèse ; bientôt une main invisible qui gravoit des caractères brillans sur la table de jaspe, lui fit lire : Briolanie, Reine de Sobradise, & fille du Roi Tragadan, est la troisième Dame qui se soit couverte de gloire en passant sous l'arc. Ma maîtresse, continua-t-elle contente de cette première épreuve, remit au jour suivant celle de la chambre défendue ; le lendemain s'étant parée d'une riche robe ornée de diamans & de fleurs entrelacées, laissant flotter ses beaux cheveux sur ses épaules & sa gorge d'albâtre à demi nue, elle nous parut si belle, que nous ne

doutâmes plus qu'elle ne réussît également à cette seconde épreuve...... Eh bien ? reprit vivement Oriane, en rougissant & ne pouvant cacher son inquiétude. Madame, reprit la Demoiselle, elle franchit sans peine le premier perron, elle monta de même les trois premières marches du perron de marbre, dont jusqu'alors aucune Dame ne pouvoit approcher ; mais à l'instant qu'elle espéroit franchir les deux dernières, des mains invisibles la saisirent sans pitié par ses beaux cheveux, & l'entraînèrent sans connoissance jusqu'au parvis où nous l'attendions, & où nos soins la firent revenir. Ah ! nous dit-elle en reprenant ses sens, je n'espère plus que dans la divine Oriane pour rompre ce fatal enchantement. Le lendemain elle repartit de l'isle ferme sans desirer de voir le reste des autres merveilles ; &, reprenant le chemin de Sobradise, elle me fit partir pour vous dire, Madame, qu'elle compte uniquement sur vous pour la venger. Oriane, un peu honteuse de s'être laissée entraîner par son premier mouvement, conduisit la Demoiselle chez la Reine sa mère & la combla de présens pour Briolanie & pour elle.

Dans ce même temps Amadis arrivoit à l'isle avec ses compagnons ; ils admirèrent la richesse

&

& la force de cette isle qui étoit bordée de rochers inaccessibles ; on ne pouvoit y arriver que par le port très-facile à défendre, & par une langue de terre que trois châteaux en demi-cercle l'un sur l'autre rendoient impossible à forcer. A peine avoient-ils eu le temps de s'assurer que l'armée la plus formidable les attaqueroit vainement, que Balais de Carsantes, qu'Amadis avoit délivré des chaînes d'Arcalaüs, accourut de Londres pour le rejoindre, après avoir été vainement à la Cour de Lisvard pour l'y chercher : il leur rapporta que ce Prince étoit toujours dans la résolution de faire trancher la tête à Madasime, si Grodomase ne lui remettoit l'isle de Montgase avant la fin du mois. Galvanes, désespéré d'une si funeste résolution, excita dans ses compagnons la même indignation dont il étoit agité : les loix de la Chevalerie les autorisoient à défendre les douze Demoiselles en ôtages : Amadis leur conseilla de faire partir douze Chevaliers, d'aller trouver Lisvard, de lui reprocher sa cruauté, & de lui dire qu'ils venoient soutenir l'innocence des douze Demoiselles contre ceux de sa Cour qui soutiendroient qu'elles étoient coupables. Agrayes, Florestan, Brian, fils du Roi d'Espagne & cousin germain d'Amadis, Ymosil,

frère du Duc de Bourgogne, voulurent suivre Galvanes ; & ce fut avec plaisir qu'Amadis connut & les assura que Lisvard auroit peine à leur opposer douze autres Chevaliers qui pussent les égaler par leur naissance, & par leur force & leur courage. Pendant le temps que ces douze Chevaliers se préparoient à leur départ, Gandandel & Brocadan, inépuisables en ressources pour exécuter leurs lâches desseins, trouvèrent le moyen d'exciter encore la colère de Lisvard, & tinrent conseil ensemble sur ce qu'ils auroient à lui dire pour avancer la mort des ôtages & de Madasime. Se croyant tous les deux en sûreté, ces deux méchans vieillards parloient librement d'un complot qui (disoient-ils) rendroit Lisvard & Amadis irréconciliables. Heureusement ce qu'ils dirent fut entendu par Sarquilles, neveu d'Angriotes d'Estravaux. Ce jeune Chevalier, amoureux d'une nièce de Brocadan, avoit obtenu de venir la voir dans l'absence de son oncle ; mais celui-ci l'ayànt presque surpris, Sarquilles n'avoit eu que le temps de se cacher sous une tapisserie, d'où bien facilement il avoit entendu toute la teneur de ce noir complot.

Dès que Sarquilles put sortir sans être apperçu, Lisvard fut informé par lui de tout ce qu'il

venoit d'entendre ; & , quoique très-nouveau Chevalier, il eut l'assurance de dire à Lisvard, que n'étant point né son sujet ni son vassal, il ne vouloit plus servir un Prince qui venoit de perdre Amadis & la fleur des Chevaliers de sa Cour, par la confiance qu'il avoit eue pour deux traîtres ; il ajouta qu'il alloit retrouver à l'isle ferme son oncle Angriotes, & que bientôt il en reviendroit avec lui pour les défier. Lisvard laissa partir Sarquilles sans lui rien répondre ; mais ce Prince ne put s'empêcher de reconnoître tout le tort qu'il s'étoit fait à lui-même en offensant Amadis avec tant de précipitation, sur la foi de deux vieillards ambitieux. Tous les services qu'ils avoit reçus de ce Prince lui revinrent en mémoire, il se repentit ; mais nous l'avons déja dit, les Souverains, trop accoutumés à l'empire absolu, n'ont presque jamais que des retours inutiles sur eux-mêmes ; ils croiroient s'avilir en se laissant aller à ce sentiment si naturel aux vrais sages, celui de réparer un tort qu'ils reconnoissent & qu'ils ont eu. Le caractère altier de Lisvard ne lui permit de faire aucune démarche pour rappeller Amadis auprès de lui : cependant, le rapport de Sarquilles fut utiles aux ôtages, & lorsque les deux vieillards osèrent encore le presser de faire tran-

cher la tête à Madasime, il ne les écouta qu'avec un mépris mêlé d'indignation, & leur dit de penser à se défendre eux-mêmes des accusations qu'on alloit bientôt porter contre eux.

Sur ces entrefaites, ce Prince fut averti que douze Chevaliers de l'isle ferme venoient d'arriver & de faire tendre leurs pavillons sur le bord de la Tamise, à demie lieue de Londres; & qu'Ymosil, frère du Duc de Bourgogne, demandoit à lui parler au nom de ses compagnons.

Lisvard le reçut avec politesse, & parut touché de ce qu'Ymosil lui dit en faveur des ôtages; le Prince Bourguignon lui représentant sur-tout que Madasime, forcée par sa mère de demeurer en ôtage, n'étoit point dans le cas d'être condamnée, les loix de la grande Bretagne ne punissant les femmes de mort que dans le cas d'adultère ou de haute trahison. Ymosil ajouta, que si quelques Chevaliers de sa Cour osoient soutenir le contraire, ils étoient partis de l'isle ferme au nombre de douze, pour délivrer chacun l'une des douze Demoiselles parmi lesquelles Madasime étoit comprise.

Lisvard qui sentoit toute la justice de la demande d'Ymosil, voulut cependant avoir l'air de ne se rendre qu'à l'avis de son Conseil qu'il

fit aſſembler. Le jugement n'étoit pas douteux, il fut en faveur des ôtages ; & Liſvard le confirmant, l'annonça lui-même aux douze Chevaliers de l'iſle ferme, qui vinrent lui rendre leurs reſpects. Ymoſil, continuant de parler en leur nom, ſupplia Liſvard de ne point déshériter Madaſime qui, dans ce moment même, devenoit ſouveraine de l'iſle de Montgaſe, par la mort de ſa mère, qu'un Chevalier de cette iſle vint annoncer ; mais quelque juſte que fût cette demande, (Madaſime ne devant pas ſouffrir des fautes de ſa mère) Liſvard craignit de montrer trop de foibleſſe, en accordant cette ſeconde demande que les douze Chevaliers de l'iſle ferme avoient l'air de faire à main armée : il répondit avec hauteur, qu'il ne révoqueroit pas le don qu'il avoit fait à ſa fille Léonor, & que c'étoit beaucoup même qu'il accordât à Madaſime & la vie & la liberté.

Galvanes ne put entendre cette réponſe ſans impatience : Par ſaint George ! Sire, (dit-il bruſquement) puiſque nous ne pouvons recevoir aucune juſtice de vous, je ſaurai m'adreſſer à tel qui me le fera rendre. Liſvard comprit bien que Galvanes vouloit alors parler d'Amadis, & ne pouvant ſupporter l'ombre d'une menace, il lui répondit avec colère, que les audacieux

qui tenteroient d'attaquer l'isle de Montgase, pouvoient être sûrs d'y trouver la punition & la mort la plus ignominieuse.

Agrayes, vivement ému lorsqu'il entendit menacer Amadis & ses compagnons, dit à Lisvard avec aigreur : Songez que celui qui conquit pour vous l'isle de Montgase, la pourra reprendre encore plus facilement sur vous. Brian d'Epagne, voyant qu'Agrayes s'échauffoit, l'interrompit, & prenant la parole : Sire, dit-il, avez-vous oublié tous les services que vous avez reçus d'Amadis & de ses proches, & ne réfléchissez-vous pas qu'ils ne vous devoient rien ? Amadis est fils d'un grand Roi qui vous égale par la naissance & par le pouvoir. Seigneur Dom Brian, dit Lisvard, je vois que vous l'aimez mieux que moi ; & lorsque vous vîntes dans ma Cour, le Roi d'Espagne, votre père, ne vous envoya pas pour m'y manquer de respect. Je n'en dois qu'à votre âge, répondit vivement Dom Brian, & lorsque je suis venu près de vous, c'étoit uniquement pour y chercher mon cousin germain Amadis, & recevoir l'exemple & les leçons de ce Héros.

Pendant cette vive contestation, Angriotes d'Estravaux & son neveu Sarquilles qui venoient d'arriver, parurent tout-à-coup sans se

faire annoncer, & l'empêchèrent d'aller plus loin. Sire, dit Angriotès, nous vous supplions de faire sur le champ paroître en votre présence les deux méchans vieillards Gandandel & Brocadan, pour que je déclare à toute votre Cour la noire trahison qu'ils vous ont faites, sur laquelle Sarquilles & moi nous les défions : s'ils s'excusent sur leur âge, c'est à leurs fils qui se piquent d'être valeureux, à soutenir la cause de leurs indignes pères. Gandandel prit la parole, & dit à Lisvard que s'il laissoit injurier ainsi ses gentilshommes, Amadis viendroit bientôt lui-même l'insulter au milieu de sa Cour. Lisvard, fâché contre les deux traîtres qui lui suscitoient tant d'affaires très-désagréables, leur imposa silence, & dit à Sarquilles de déclarer ce qu'il avoit entendu.

Toute la Cour fut indignée par le rapport fidèle que fit Sarquilles, qui finit par offrir de soutenir son accusation les armes à la main avec son oncle Angriotès, contre les trois fils de ces traîtres. Ces trois fils, à ces mots, fendirent la presse, & se mettant à genoux devant Lisvard : Sire, dirent-ils, nous soutenons au nom de nos deux pères, qû'Angriotes & Sarquilles en ont menti par la gorge, & que toutes fois

qu'ils tiendroient pareils propos, ils mentiront lâchement ; & voici nos gages.

Lisvard crut ne devoir pas leur refuser le combat, quoique celui de trois contre deux lui parut inégal ; mais Angriotes, avec un air de mépris, s'écria : Je desirerois que cette lâche & mauvaise race fut encore plus nombreuse pour la détruire tout-à-la-fois, & purger la grande Bretagne des traîtres qui déshonorent l'ordre de Chevalerie.

Le vertueux & ancien Grumedan fut chargé par Lisvard de faire préparer les lices pour le combat qui fut décidé pour le lendemain ; il eut des paroles fort vives avec les deux pères, & finit par les défier tous les deux : Nous sommes tous les trois de même âge, leur dit il, acceptez le combat de moi seul contre vous, & procurez-moi le plaisir de vous faire pendre tous les deux au bout de la lice, après vous avoir forcés d'avouer votre trahison. Les deux vieillards, aussi lâches que méchans, refusèrent de combattre, & dirent à Grumedan de faire sa charge, & qu'ils remettoient à leurs enfans le soin de défendre leur honneur outragé.

Le combat s'exécuta le lendemain en présence des douze Chevaliers de l'isle ferme, & le peu de ceux qui restoient à la Cour de Lisvard. Ce

combat

combat ne fut pas long-temps douteux ; dès la première atteinte, Angriotes perça d'outre en outre l'un des deux qui coururent sur lui ; les deux autres tombèrent sous ses coups, & ceux de Sarquilles, & traînant par les pieds les trois corps hors de la lice, on les pendit aux fourches préparées, tandis que les deux traîtres vieillards se dérobèrent à la fureur du peuple pour s'enfuir dans une isle, où, le reste de leurs jours, ils cachèrent leur opprobre & leur douleur. Angriotes, Sarquilles & les douze Chevaliers, qui se trouvoient très-blessés de la réception & des propos de Lisvard, partirent aussi-tôt sans prendre congé de ce Prince, qu'ils laissèrent presque seul avec les grands officiers qui ne pouvoient le quitter.

Tous ces événemens & toutes ces nouvelles querelles ne pouvoient qu'augmenter la douleur d'Oriane qui connoissoit trop le caractère du Roi son père, pour conserver l'espoir qu'il se réconciliât avec Amadis : mais dans ce moment cette malheureuse Princesse étoit agitée par une inquiétude encore plus vive & plus cruelle. Hélas ! l'amour, & cet hymen tel que celui qui suffisoit aux mortels dans le premier âge du monde, avoient précédé les cérémonies devenues en usage parmi les nations policées : Oriane

sentit qu'elle portoit dans son sein le gage de l'amour d'Amadis; forcée par son état de rompre le silence, elle s'enferma dans son cabinet, dont elle avoit fermé les fenêtres, avec Mabille & la Demoiselle de Danemarck; c'est-là que, baignée de larmes & dans une obscurité qui cachoit sa rougeur, Oriane, la modeste Oriane fut obligée de leur faire un aveu nécessaire autant qu'il étoit douloureux. Ah! qu'allez-vous penser, ma chère cousine, dit-elle en cachant sa tête dans le sein de Mabille, & frémissant de la réponse qu'elle en alloit recevoir? Ma foi, ma belle & chère cousine, dit Mabille en riant & l'embrassant, je me doutois bien depuis quelque tems *qu'à tel saint viendroit telle offrande* *; mais ne vous effrayez point, consolez-vous; Dieu qui connoit la candeur de votre ame, & vos engagemens sacrés, saura pourvoir à votre destinée & à celle de l'enfant que vous portez. Oriane, un peu plus assurée par l'aveu qu'elle avoit fait, & par tout ce que sa cousine venoit de lui dire, la supplia de l'aider de ses soins & de ses conseils; elle fit la même prière à la Demoiselle de Danemarck qui lui jura d'exposer mille fois sa vie, & même jusqu'à son honneur, pour la tirer d'embarras.

* Expression du Roman, que j'ai cru devoir conserver.

Elles arrêtèrent entr'elles qu'Oriane demanderoit à retourner à Mirefleur, sous le prétexte de remettre sa santé : les roses moins vives de son teint, le manque d'appétit, un peu de maigreur même l'autorisoient à former cette demande ; & la Demoiselle de Danemarck, se disant en elle-même, après avoir été la victime de l'atrocité de Galpan, il m'est bien plus doux de l'être d'une Princesse que j'adore : Tranquillisez-vous, lui dit-elle, sur le sort de votre enfant ; je suis amie intime de l'Abbesse de Mirefleur ; j'irai demain la voir, & lui faisant une fausse confidence, je lui dirai que je me suis mariée en secret avec Gandalin, que je suis grosse, & que nos intérêts communs m'obligeant à cacher mon mariage, je la prie de me chercher une nourrice pour l'enfant dont je me délivrerai, & que, faisant porter aussi tôt cet enfant à la porte de son Eglise, elle en fera prendre soin. Ainsi, Madame, vous pourrez sans crainte jouir du bonheur de voir élever un enfant si cher sous vos yeux. Oriane embrassa tendrement celle qui se sacrifioit si généreusement pour son service, & lui jura de reconnoître son attachement jusqu'au dernier soupir. Mabille embrassa la Demoiselle à son tour : Ah ! ma bonne Demoiselle, que je t'aime, lui

dit-elle ! Ah ! que ton projet est bien imaginé ! Allons, allons, ma chère cousine, prenez courage ; tout ira bien, & je me fais d'avance une vraie fête de bercer le petit Amadis.

Fin du second Livre & du premier Volume.

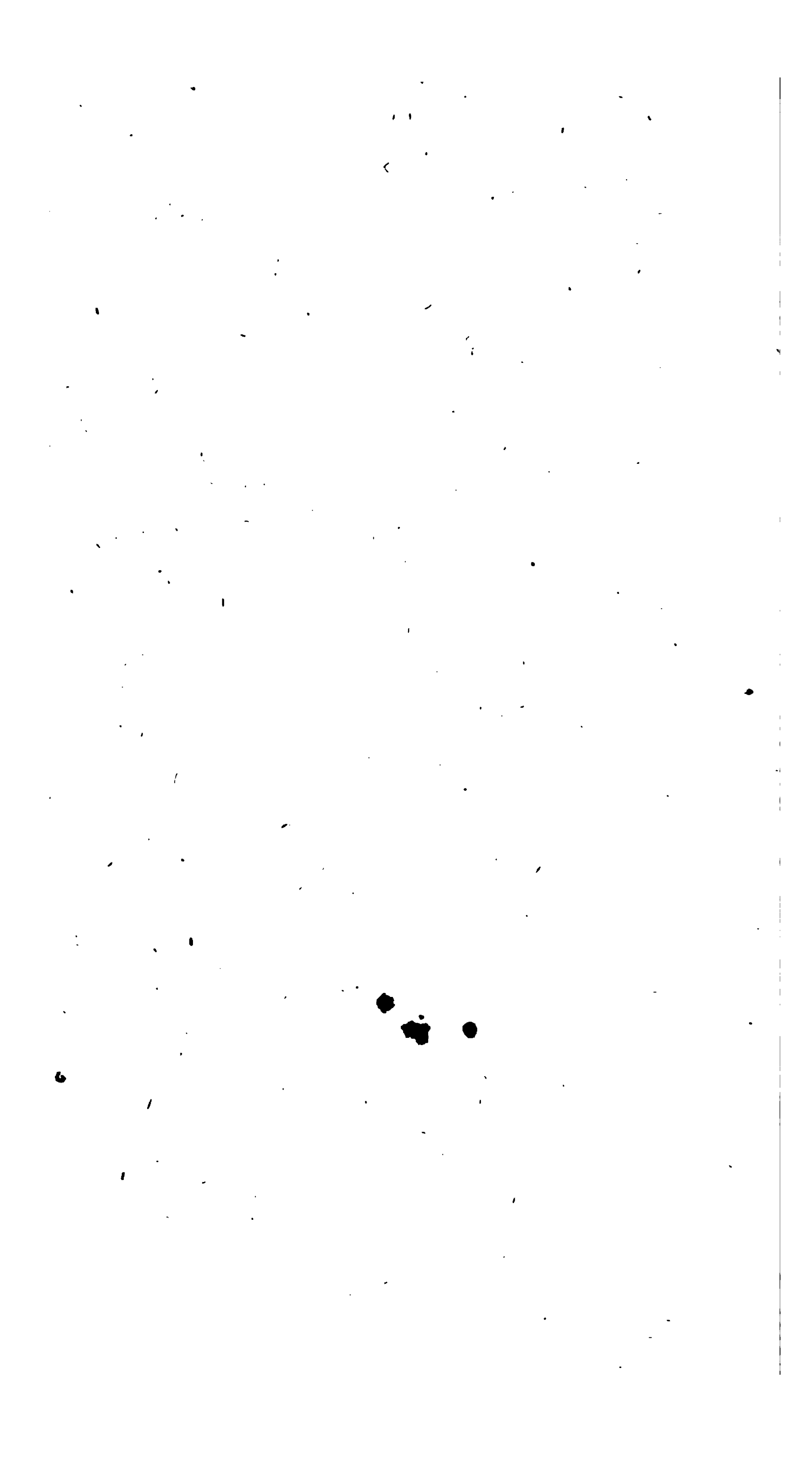
ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.



TRADUCTION

LIBRE

D'AMADIS DE GAULE,

AVEC FIGURES.

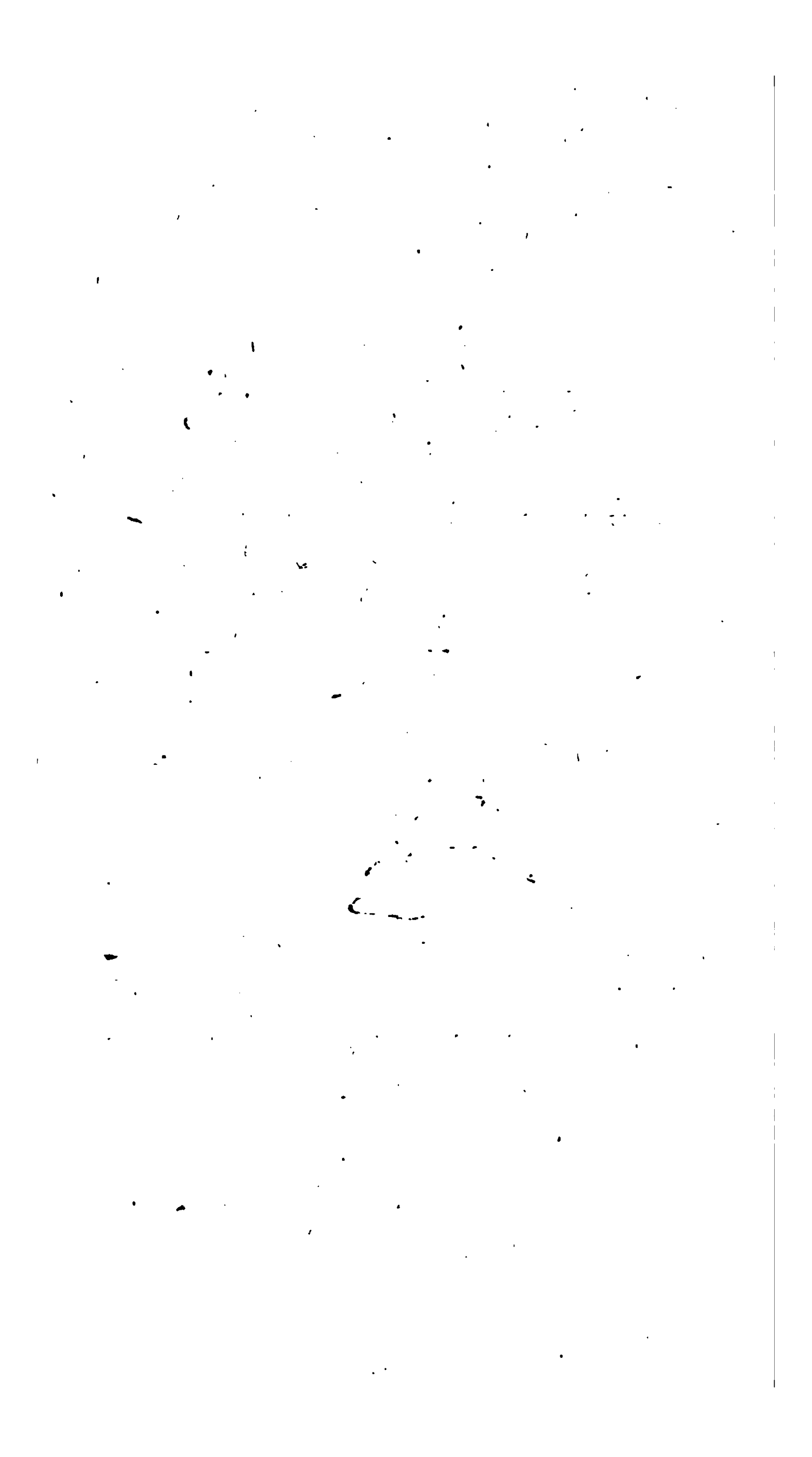
TOME SECOND.



A EVREUX,

Chez J. J. L. ANCELLE.

1796.



TRADUCTION

LIBRE

D'AMADIS DE GAULE.

LIVRE TROISIEME.

Nous avons vu dans le Livre précédent qu'elle fut la vengeance qu'Angriote & Sarquille prirent des fils de Gandandel & de Brocadan ; mais quoique Lisvard dans son cœur reconnût que cette vengeance étoit juste, il fut peiné de l'espèce de victoire qu'il sembloit que les Chevaliers de l'isle ferme avoient remportée, & par la mort des trois Chevaliers Bretons, & par la délivrance de Madasime.

Craignant qu'on ne le soupçonnât de redouter Amadis, du secours duquel Galvanes avoit paru le menacer, il envoya dire à ces Chevaliers, au moment de leur départ, que s'ils osoient reparoître dans ses Etats, rien ne l'em-

pêcheroit de les en punir. Brian d'Eſpagne indigné de cette menace, s'en plaignit vivement au ſage Grumedan, & chargea l'émiſſaire de Liſvard de lui répondre, que puiſqu'il les traitoit en ennemis, ils lui prouveroient déſormais qu'il n'en avoit jamais eu de plus redoutables.

Lorſque Liſvard reçut cette réponſe, le Roi Arban de Norgales fit en vain tous ſes efforts pour modérer les premiers tranſports de ſa colère; il fit appeller un Chevalier de ſa Cour, nommé Cédil de Ganottes : Partez, lui dit-il, pour l'Iſle ferme, où vous trouverez Amadis, & dites-lui que j'ai pris la réſolution d'aller moi-même m'emparer de l'Iſle de Montgaſe; que c'eſt-là que je l'attends avec ceux qui ſuivent maintenant ſa bannière; & que je deſire qu'ils oſent s'y trouver, pour les punir de leur audace dans leurs propos, & de l'infidélité qu'ils ont montrée en quittant mon ſervice.

Cedil étant parti pour remplir la commiſſion dont il étoit chargé, Liſvard ſe mit en marche dès le même ſoir, pour joindre ſon armée & ſe porter ſur l'Iſle de Montgaſe; ce qui fut très-heureux pour Oriane, dont l'état devenoit de jour en jour plus difficile à cacher, & qui partit ſur le champ pour Mireſleur, avec la Princeſſe Mabille, la Demoiſelle de Danemarck, & le fidèle Durin. Les douze Chevaliers, Angriote

& Sarquille, conduisirent Madasime à l'Isle ferme, & trouvèrent en y arrivant Amadis qui, prévenu de leur arrivée, s'avançoit au-devant d'eux à la tête de deux mille Chevaliers que sa renommée & le bruit de sa querelle avoit déja rassemblés sous ses étendards.

A peine Amadis avoit-il eu le temps de rendre les premiers honneurs à Madasime, qu'il vit arriver Cedil de Ganottes qui l'abordant les larmes aux yeux, lui dit : Seigneur, c'est avec regret que je m'acquitte de l'ordre dont le Roi mon maître m'a chargé. Amadis aussi-tôt fit avancer les Chevaliers de sa suite, qui formant un cercle autour de Cedil, entendirent tous avec la même indignation le défi mêlé de menaces outrageantes que Lisvard l'avoit chargé de leur faire. Amadis seul l'écouta sans en être ému, & chargeant Gandalin de conduire Cedil dans toute l'Isle, pour lui faire voir les merveilles qu'elle contenoit, & plus encore pour lui faire connoître toutes les forces & les défenses qui rendoient l'Isle inattaquable, il rassembla le Conseil des plus anciens Chevaliers, dans lequel il fut décidé que Sadamon, l'un des plus sages & des plus accomplis Chevaliers qui fussent dans l'Isle, partiroit dès le lendemain avec Cedil pour répondre au défi du Roi Lisvard, & l'assurer qu'ils passeroient au plutôt à

l'Isle de Montgase pour le forcer à la remettre à Madasime.

Amadis tirant Sadamon en particulier, le chargea de dire à ce Prince qu'il devoit le connoître trop bien pour croire que ses menaces pussent l'ébranler ; mais que cependant il ne seroit point de l'expédition que les Chevaliers de l'Isle ferme se proposoient de faire, parce qu'il regardoit comme au-dessous de lui de reprendre une souveraineté qu'il devoit au sang qu'il avoit versé pour son service. Amadis le pria d'assurer la Reine Brisène qu'il s'honoreroit jusqu'à la mort du titre de son Chevalier, & qu'il avoit le plus vif regret que l'injustice du Roi son époux le forçât à prendre les armes.

Agrayes pria Sadamon d'assurer Oriane & la Reine Brisène de ses respects ; mais de leur redemander la Princesse Mabille sa sœur, qu'il croyoit maintenant déplacée dans leur Cour. Amadis souffrit intérieurement en entendant Agrayes redemander Mabille, qu'il savoit être la seule consolation que sa chère Oriane pût avoir en son absence ; mais il n'osa rien dire qui pût le faire connoître : il nomma Gandales pour accompagner Sadamon, & lui donna ses instructions secrettes pour parler à la Princesse Mabille, & même à la belle Oriane, si la prudence le lui permettoit.

Sadamon & Gandales étant arrivés près de Lisvard, s'acquittèrent de leur commission avec noblesse & fermeté ; mais loin d'employer les menaces, Lisvard ne put rien trouver que de respectueux dans les termes dont ils se servirent en lui parlant ; cependant, lorsqu'il eut appris de leur bouche la résolution des Chevaliers de l'Isle ferme, il reçut très-mal ce que Gandales lui dit de la part d'Amadis : Il m'est fort égal, répondit-il, qu'Amadis viénne ou ne vienne pas à cette expédition ; & le parti qu'il prend de m'éviter, me forcera d'aller le chercher moi-même dans son Isle.

Giontes, neveu de Lisvard, & Guilan le Pensif, furent très-affligés d'entendre une pareille réponse ; ils avoient espéré jusqu'alors trouver un moment favorable pour rapprocher les esprits ; mais ils connoissoient trop le grand cœur d'Amadis pour croire qu'un Prince d'un si haut rang s'abaissât à faire une seconde démarche auprès de Lisvard, après l'avoir vu répondre si mal à celle qu'il venoit de faire.

Gandales s'étant rendu chez la Reine Brisène, pour s'acquitter des ordres dont Amadis l'avoit chargé pour elle, reçut le meilleur accueil de cette Princesse, qui ne put ou même ne voulut pas lui cacher l'estime & l'amitié dont elle étoit pénétrée pour Amadis ; mais Gandales (sans le

ſavoir) mit le poignard dans le cœur d'Oriane ; lorſqu'il demanda la Princeſſe Mabille de la part de ſon frère Agrayes. Les deux Princeſſes, fondant en larmes, coururent embraſſer les genoux de Brisène, pour la ſupplier d'empêcher une ſi cruelle ſéparation. Eh ! pourquoi, Madame, craignez-vous donc de quitter cette Cour, diſoit Gandales à Mabille ? Vous ſavez quelle eſt la haine qui ſépare le Roi de votre oncle Galvanes & de votre frère : pourquoi craindriez vous de venir à la Cour du Roi Perion, où vous trouveriez une ſeconde mère dans votre tante la Reine Elisène ; & la ſœur la plus aimable dans votre couſine Mélicie ? Seigneur Gandales, interrompit vivement Oriane, je n'oublie point les marques d'amitié que je reçus de vous dans votre château, & plus d'une raiſon vous fait mériter ma plus tendre amitié : ne vous obſtinez plus de grace à me percer le cœur, laiſſez décider celui de ma couſine ; ſon frère n'a nulle autorité ſur elle, & la Reine ma mère l'aime trop tendrement pour s'en ſéparer, à moins qu'elle ne le veuille. Non, non, ma chère Oriane, je ne vous quitterai jamais s'écria Mabille en la ſerrant dans ſes bras : partez, Seigneur Gandales, & dites à mon frère que ce ſeroit m'arracher la vie, que de me forcer à quitter ma couſine Oriane. Liſvard entra dans

ce moment; il fut touché du tendre attachement que montroit Mabille pour la Reine & pour Oriane, & se faisant d'ailleurs un secret plaisir de braver Agrayes, en lui refusant de lui rendre sa sœur, il dit à Gandales qu'il avoit trop d'estime pour Mabille pour forcer sa volonté, & qu'elle ne partiroit pas de sa Cour, puisqu'elle s'opposoit à la demande qu'il venoit de faire.

Cette scène si touchante attendrit le sage Gandales; il n'insista plus, & promit à Mabille de faire approuver son séjour près de la belle Oriane, qui courut à son cabinet, d'où bientôt elle rapporta de riches tablettes émaillées & garnies de pierreries qui traçoient son chiffre: Vertueux Gandales, dit-elle, acceptez ces tablettes en mémoire de mon amitié pour vous, & de celles que vous sçûtes si bien conserver. Elle rougit en prononçant ces derniers mots; Gandales ne l'en trouva que plus belle, & ce que ce peu de mots lui fit entrevoir ne put que la lui rendre plus chère: N'oubliez rien, ajouta-t-elle, de tout ce que vous avez vu & entendu dans cette Cour; dites à mon cousin Amadis qu'Oriane le regrette, & que le plus heureux jour de ma vie seroit celui de sa paix avec le Roi mon père.

Mabille, avec cette grace & cette gaîté qu'elle mettoit en toutes ses actions, prit le

vieux Gandales sous le bras : Ne soyez point scandalisées, dit-elle aux Dames de la Reine, de me voir emmener ce Chevalier dans ma chambre ; j'ai besoin de le séduire un peu pour qu'il fasse ma paix avec mon frère Agrayes. Mabille, en effet, écrivit en sa présence une lettre fort gaie & fort tendre à ce frère ; &, sans s'expliquer avec lui, cette lettre lui faisoit entendre que les raisons les plus fortes la retenoient près d'Oriane ; elle en remit en même temps à Gandales une fort longue pour Amadis. Ce Chevalier, dès qu'il s'en fut chargé, rejoignit Sadamon, & repartit pour l'Isle ferme avec lui.

Pendant leur absence, un grand nombre de Chevaliers de cette Isle se préparoient à passer dans celle de Montgase : ils apprirent par Sadamon que Lisvard y marchoit en personne, suivi de plusieurs Chevaliers renommés qui l'étoient venus joindre depuis peu ; le plus illustre de tous étoit le brave Gasquilan, Roi de Suesse. Ce Prince, vivement frappé de la haute réputation d'Amadis, avoit l'émulation de l'égaler ; & sans avoir aucun autre motif, il s'étoit rangé sous la bannière de Lisvard, par le seul espoir de combattre Amadis & de le vaincre. Gasquilan avoit fait ses premières armes dans le Nord, où nul Chevalier n'avoit pu lui résister : il n'é-

toit encore connu par les Chevaliers de l'Isle ferme, que de Listoran de la Tour-blanche qui fit les plus grands éloges de ce Prince, avec lequel il s'étoit une fois éprouvé dans un tournoi, sans qu'aucun des deux eût remporté quelqu'avatage. Tout ce que Listoran leur raconta du Roi de Suesse, prévint tellement Amadis en faveur de ce Prince, qu'il regretta de l'avoir pour ennemi. Si je suis forcé de le combattre, dit-il à Listoran, puisse le sort des combats m'accorder une double victoire, en me mettant à portée de lui demander son amitié!

Les Chevaliers de l'Isle ferme étant partis dès le lendemain avec Madasime, pour se porter sur l'Isle de Montgase; Amadis, selon la parole qu'il avoit fait porter au Roi Lisvard par Gandales, resta dans l'Isle ferme avec Bruneau de Bonnemer.

Il avoit la plus vive impatience de voir en particulier l'ancien Chevalier Gandales qu'il aimoit toujours comme un père tendre qu'il avoit adopté. Amadis avoit mille questions à lui faire. Eh! quel est l'amant bien tendre qui n'en feroit pas sans cesse de nouvelles à celui qui vient de voir celle qu'il aime? Gandales avoit attendu qu'il se trouvât seul avec lui pour lui remettre la lettre de Mabille. Quelques mots de la main d'Oriane frappèrent ses yeux en ou-

vrant cette lettre ; ses larmes & ses baisers furent le premier hommage qu'il rendit aux traces de cette main si chére. Gandales qui croyoit que cette lettre étoit en entier de celle de Mabille, parut étonné : Ah ! mon père, s'écria l'amoureux Amadis, pardonnez-moi de ne vous pas découvrir en ce moment les secrets de mon ame ; cachez le trouble où vous me voyez jusqu'à ce que je puisse vous confier mon inquiétudes & mes peines ; la vie du malheureux que vous reçutes dans votre sein, dépend en entier d'un secret qu'un autre partage avec moi. Gandales l'embrassant tendrement, lui jura tout ce qui pouvoit le rassurer. Amadis poursuivit sa lecture ; mais qui pourroit exprimer l'agitation de son ame, lorsqu'il apprit de la main de Mabille, que sa chère Oriane portoit dans son sein un gage de leur hymen secret ? .... Il faut l'avoir éprouvé pour en avoir l'idée.... Ce sentiment délicieux qui remplit une ame sensible, lorsqu'elle se représente vivement un nouvel être auquel elle fait partager son existence, & dans lequel elle espere retrouver celle de l'objet qu'elle adore, le transport de la joie la plus vive, fut le plus fort dans le premier instant qu'Amadis apprit cette nouvelle ; celui de l'inquiétude que lui donnoit l'état & la situation présente d'Oriane ne put être que le second ; mais il eût été bien

cruel pour lui, ſans les aſſurances que lui donnoit ſa couſine, qu'elle avoit prévu tout ce qui pouvoit aſſurer le ſort de ſa chère Oriane & de l'enfant qu'elle étoit prête de mettre au jour : il ſentit alors plus vivement que jamais ſon malheur d'être en querelle avec le Roi Liſvard ; mais, ne pouvant en ce moment imaginer aucun moyen de ſe rapprocher de lui, & tous les Chevaliers qui l'avoient ſuivi étant trop indignés contre ce Prince pour qu'il pût leur propoſer aucun moyen d'accommodement, il eſpéra que ſans ſe compromettre, le Roi Perion ſon père pourroit ménager cette paix qui pouvoit ſeule le réunir à ſa chère Oriane : voyant d'ailleurs qu'il n'avoit que des jours triſtes & malheureux à paſſer dans ſon abſence, il propoſa dès ce jour même à Bruneau de Bonnemer d'aller en Gaule avec lui, pour ſe rendre à la Cour de Perion ; & Bruneau reçut avec tranſport la propoſition d'un voyage qui l'alloit rapprocher de la jeune Mélicie.

Amadis fit ſur le champ équiper un vaiſſeau pour paſſer dans la Gaule ; il laiſſa Gandales pour gouverner l'Iſle ferme avec Yſanie, & s'embarqua ſuivi de Gandalin, de Salinde, accompagné de ſon ami Bruneau, qu'il regardoit déja comme ſon frère.

Les vents furent favorables pendant les deux

premiers jours de leur navigation ; mais une tempête violente s'étant élevée, ils se trouvèrent heureux de pouvoir aborder dans une Isle dont l'aspect leur parut agréable. Le pilote qui connoissoit cette mer, fit tous ses efforts pour les empêcher de descendre dans cette Isle dangereuse ; il leur apprit qu'elle portoit le nom de l'Isle Triste, & que depuis long-temps nul de ceux que leur malheur avoit conduits dans ce lieu fatal n'en avoit pu sortir.

Non seulement Amadis & Bruneau se trouvoient assez fatigués de la mer pour vouloir prendre quelque repos ; mais l'idée d'un grand péril étoit suffisante pour animer le courage des deux héros, & pour les déterminer à descendre.

S'étant armés, ils montèrent à cheval, & suivis de Gandalin & de Salinde, il parcoururent une partie de l'Isle, & parvinrent enfin sur une colline qui dominoit une plaine qui paroissoit être défendue par une forteresse, dans laquelle ils distinguèrent un très-beau château. Les deux Chevaliers s'avançoient pour le reconnoître lorsqu'ils entendirent le son éclatant d'un cor. Parbleu ! dit Bruneau, nous pouvons nous attendre à combattre, mais je crois que d'autres nous ont précédés ; car le pilote m'a dit que l'on ne sonne ce cor que pour appeller le redoutable géant Mandraque, seigneur de ce

château, lorsque les troupes de sa garde ne se trouvent pas assez fortes pour résister à ceux qui les attaquent. Ils entendirent en effet le moment d'après un grand bruit d'armes, & bientôt ils apperçurent deux Chevaliers dont les chevaux avoient été tués, qui se défendoient à peine au milieu d'une troupe nombreuse de gens armés, & qui bientôt alloient être encore attaqués par un géant qui sortoit du château pour tomber sur eux & achever leur défaite.

Amadis & Bruneau s'avançoient à leur secours, lorsqu'un nain qu'ils crurent être Ardan, celui d'Amadis, accourut à son maître, qu'il venoit de reconnoître : Ah ! Monseigneur, secourez de grace votre frère Galaor & son ami le Roi Cildadan. Les deux Chevaliers aussi-tôt volèrent la lance en arrêt à leur secours : Ah ! mon cher Bruneau, courez à mon frère, dit Amadis, moi je me charge d'arrêter & de combattre Mandraque. A ces mots, il courut sur ce géant, qui vint sur lui furieux de voir qu'un seul Chevalier osoit l'attaquer ; l'atteinte de la lance d'Amadis fut si terrible, qu'elle fit plier les reins à Mandraque jusques sur la croupe de son cheval ; & ce mouvement lui ayant fait tirer les rênes trop fortement, son cheval se renversa sur lui, sans que Mandraque pût se relever, ce géant ayant eu la jambe cassée par

cette chûte. Amadis le voyant hors d'état de combattre, courut au secours de son frère qui venant de donner la mort au neveu de Mandraque, avoit sauté sur son cheval ; & dans le même moment Gandalin descendant du sien, força le Roi Cildadan à monter dessus, & sauta légérement sur celui d'un cavalier qu'il venoit de percer d'un coup d'épée.

Les troupes du géant alors ne livrèrent presque plus de combat, & taillées en pièces par les quatre Chevaliers & leurs deux braves Ecuyers, elles cherchèrent leur salut dans la fuite, & laissèrent Mandraque étendu sans défense sur la poussière. Galaor & Cildadan couroient déja sur Mandraque pour lui donner la mort, lorsqu'Amadis se souvenant que ce géant étoit père du brave Gasquilan, Roi de Suesse, s'élança pour les retenir. Amadis s'avança seul l'épée haute sur Mandraque, en lui disant : Mandraque, ta vie est dans mes mains ; mais en faveur de ton brave fils, je te la donne si tu veux me jurer de n'attaquer jamais Chevaliers ni Dames que le hasard conduira dans ton Isle. Le géant touché de sa générosité, lui dit : Qui que tu sois, j'avoue que je te dois la vie, & que ma conduite jusqu'ici méritoit la mort : oui, je te jure d'accomplir ce que tu me prescris ; mais achève de devenir mon bienfaiteur,

en me faiſant donner du ſecours, & en me procurant l'honneur & la conſolation de te recevoir dans mon château dont maintenant tu dois te regarder comme le maître. Amadis ſe jettant auſſi tôt à terre, fut lui-même à ſon ſecours; & Gandalin & Laſinde ayant fait un brancard, ils tranſportèrent doucement Mandraque dans ſa fortereſſe, où les quatre Chevaliers entrèrent avec eux.

A peine Mandraque fut-il arrivé près des portes, qu'il appella les Commandans de ce qui reſtoit de ſa garde, pour leur ordonner de remettre les clefs & d'obéir comme à lui-même au Chevalier qui venoit de lui donner la vie.

Tous les priſonniers qui gémiſſoient dans les priſons de Mandraque furent délivrés; il s'en trouva quelques-uns du Royaume de Sobradiſe, qu'Amadis envoya à la Reine Briolanie, de la part (leur dit-il) du Chevalier de l'Iſle ferme, qui venoit de retrouver ſon frère Galaor, qu'il menoit dans la Gaule avec lui, & qui lui paroiſſoit brûler d'impatience de ſe rendre à ſes pieds.

Amadis prit lui-même le plus grand ſoin de Mandraque, pendant le peu de jours qu'il ſéjourna dans ſon château; mais ſes procédés nobles & généreux ne purent adoucir la férocité de ſa ſœur, la vieille géante Andadoue. Cette

cruelle & dangereuse fille, quoiqu'elle fût à moitié couverte de cheveux blancs hérissés, étoit d'une force singulière, plus légère à la course que les cerfs, & ne manquant pas un oiseau lorsqu'armée d'un arc & de flèches aigües, elle poursuivoit une proie qu'elle ne pouvoit dévorer que lorsqu'un sang chaud en couloit encore. N'osant attaquer Amadis en présence de son frère dont elle craignoit le pouvoir & la loyauté, la méchante Andadoue guetta le moment du départ d'Amadis, & se cacha sur un rocher que les vaisseaux étoient obligés de ranger en sortant du port, pour regagner la pleine mer.

Amadis & ses compagnons s'étant embarqués pour la Gaule, après avoir reçu les nouveaux sermens de Mandraque, passèrent près de la roche d'où la géante leur lança si fortement un dard, que non-seulement ce dard traversa la cuisse de Bruneau de Bonnemer, mais il la cloua au bord du vaisseau qu'il pénétra. L'effort qu'avoit fait Andadoue en le lançant, la fit tomber dans la mer; mais malgré les flèches qu'on lui tira, & qui furent parées par les peaux d'ours dont elle étoit couverte, elle fendit les flots de ses bras nerveux, regagna l'Isle, d'où reparoissant sur la pointe d'un autre rocher, elle leur cria d'une voix terrible, qu'elle ne feroit

pas

pas contente qu'elle ne leur eût donné la mort.

Bruneau, secouru par un chirurgien habile, supporta le trajet qui fut heureux. Le vaisseau qui portoit Amadis & ses compagnons, aborda dans un port voisin d'un château que le Roi Perion habitoit alors avec Elisène & sa fille Mélicie : c'étoit le meme où Galaor avoit été enlevé dans son enfance par le géant Gandalac. Perion ayant apperçu ce vaisseau jetter l'ancre dans le port, envoya savoir quels étoient ceux qu'il portoit. Amadis qui desiroit présenter lui-méme à la Reine sa mère, Galaor qu'elle n'avoit pas vu depuis son enlevement, fit dire à Perion que c'étoit le Roi d'Irlande Cildadan & Bruneau de Bonnemer qui desiroient lui rendre leurs hommages. Perion fut très-aise de leur arrivée, espérant apprendre par eux des nouvelles de ses enfans : il les fit prier de se rendre à son château ; mais Cildadan y parut seul, & dit à Perion l'état dangereux où son compagnon étoit encore. Perion l'envoya chercher avec les plus grandes précautions, en assurant que Bruneau ne pouvoit recevoir de meilleurs secours que de sa fille Mélicie, qu'une ancienne gouvernante qu'elle avoit eue, avoit rendue experte pour les blessures les plus dangereuses. Perion donna les mêmes assurances à Bruneau dès qu'il fut

arrivé. Ce Chevalier ne put alors regretter d'être bleſſé, puiſque des mains ſi chères alloient le rappeller à la vie, & qu'il avoit l'eſpérance de voir tous les jours celle qu'il adoroit.

Pendant ce tems, Amadis étoit monté, ſuivi de Galaor à l'appartement d'Elisène : Ah ! mon cher Amadis ; s'écria-t-elle en courant l'embraſſer.... Eperdue, ſaiſie en revoyant ce fils dont elle avoit pleuré la mort ; lorſque le traître Arcalaüs vint à Londres couvert des armes de ce Héros, en ſe vantant de la lui avoir donnée, Elisène fut long-tems ſans s'appercevoir qu'un jeune Chevalier, plus beau, plus jeune encore qu'Amadis, étoit à genoux, les yeux pleins de larmes & d'amour, & qu'il lui tendoit les bras : Galaor ! mon cher Galaor, viens dans ceux de ta mère.... viens, s'écria-t-elle, ce ne peut être un autre que toi. Galaor s'y précipita, & fut à tems pour la ſoutenir au moment où l'excès de ſa ſenſibilité la faiſoit tomber ſans connoiſſance. Mélicie accourut à ſon ſecours, & trouvant Galaor la tête appuyée ſur les genoux de ſa mère, elle l'appella pour la première fois de ce nom ſi doux, ſi ſacré pour les ames vertueuſes & ſenſibles. Elisène, en revoyant la lumière, vit auſſi pour la première fois de ſa vie ſes trois enfans réunis, & les couvrant de baiſers & de larmes : Ah ! Perion,

accours, mon cher Perion, viens partager mon bonheur, s'écria-t-elle ; viens être le plus heureux des pères. Perion accourut. Quel spectacle délicieux pour ce Prince ! eh ! que sa belle ame méritoit bien d'en jouir, & de retrouver dans ses enfans deux héros aussi célèbres ! Cildadan qui le suivoit, se garda bien d'interrompre les premiers transports de cette heureuse famille, il la regardoit les larmes aux yeux ; il finit par embrasser tendrement le Roi Perion, en lui disant : Seigneur, le Ciel est juste, & nos cœurs lui doivent de nouveaux vœux & de nouveaux sacrifices, quand il récompense la vertu.

Quelques momens après Cildadan le fit souvenir de Bruneau de Bonnemer. La jeune Mélicie devint d'une pâleur mortelle en apprenant qu'il étoit dangereusement blessé ; mais les roses de son teint redevinrent bien vives, lorsque Perion la pressa lui-même d'en prendre soin, & qu'Elisène s'appuyant sur son bras, la conduisit elle-même à l'appartement de ce Chevalier.

Galaor les suivit ; &, ne sachant rien encore des secrets sentimens de Mélicie, il redoubloit l'embarras de sa jeune sœur, en lui faisant l'éloge de son ami, qu'il l'assuroit être digne des soins qu'il la supplioit d'en prendre.

Le dard de l'affreuse Andadoue avoit percé d'outre en outre la cuisse de Bruneau, dont le

premier appareil avoit arrêté le ſang avec peine. Les tranſports que ſentit Bruneau lorſqu'il vit approcher celle pour laquelle il avoit mérité de paſſer ſous l'arc des loyaux amans, ce premier moment, ce bonheur ineſpéré, ce ſecours qu'une main adorée étoit prête à lui donner, tout fit bouillonner avec force ce qui lui reſtoit de ſang; & le fit couler de nouveau. Elisène s'en apperçut au moment où Bruneau perdoit connoiſſance; elle n'héſita pas à le ſecourir elle-même; & Mélicie, autoriſée par l'exemple de ſa mère, profita du tems de l'évanouiſſement de Bruneau pour fermer ſa double bleſſure, ſur laquelle elle verſoit un baume précieux, en l'aſſujettiſſant de façon à ne plus craindre un pareil accident. Cependant ce Chevalier fut aſſez long-tems ſans reprendre l'uſage de ſes ſens, pour donner le tems à la Reine de Gaule de ſe retirer, après avoir ordonné que ſa fille & deux de ſes demoiſelles le gardaſſent à vue juſqu'au lendemain.

Lorſque Bruneau rouvrit les yeux, ils rencontrèrent ceux de ſa chère Mélicie; il lui ſourit tendrement, & voyant ſes mains blanches encore enſanglantées, il pencha ſa tête, les ſerra ſur ſes levres: Ah! s'écria-t-il, qu'il m'eſt cher de devoir la vie à celle qui me la fait aimer! Mélicie, quoique bien attendrie, eut la force de

lui fermer la bouche, & de le menacer de s'éloigner s'il proféroit un mot, & s'il ne faisoit pas ses efforts pour conserver un calme si nécessaire à son état présent. Cette menace, quelque peu vraisemblable qu'elle fût, suffit pour lui faire garder le silence. Les soins assidus & si tendres de Mélicie eurent tout le succès qu'elle en espéroit ; elle eut le plaisir de voir Bruneau les yeux fermés par un doux sommeil ; & le hasard ayant obligé les deux Demoiselles à sortir un moment, elle ne put s'empêcher de baiser bien doucement le front de son amant, en se le représentant au moment où l'arc des loyaux amans l'avoit couronné de fleurs.

Pendant le sommeil de Bruneau, Mélicie jouit du plaisir de s'entretenir avec son Ecuyer Lasinde. Ce jeune & brave Ecuyer sçut mettre autant d'adresse que de vérité dans le récit qu'il lui fit des aventures de son maître ; il le lui peignit comme le plus passionné des amans ; il fit valoir cette candeur, cette loyauté qui l'avoit rendu digne de voir les statues enchantées d'Apollidon & de Grimanèse. Ah ! Madame, disoit-il, j'espère que par vos soins mon maître guérira de la blessure que lui fit le dard de la cruelle Andadoue ; mais vous n'arracherez jamais le trait dont l'amour a blessé son cœur : j'ignore encore quel est l'objet de sa tendresse ;

tout ce que je desire, c'est que celle qu'il aime connoisse tout le prix d'un amant aussi respectueux qu'il est fidèle.

Cildadan & Galaor se trouvèrent chez leur ami Brûneau de Bonnemer avec Amadis & Perion, lorsque Mélicie d'une main tremblante par la crainte leva le premier appareil de la blessure : la joie la plus vive remplit son cœur lorsqu'elle trouva le sang arrêté, les deux blessures réunies, & que l'état présent du blessé lui permettoit de les assurer qu'il n'y avoit rien à craindre pour sa vie.

Cildadan & Galaor se ressouvinrent alors des engagemens qui les rappelloient à Londres près de Lisvard. Le Roi d'Irlande, par les conventions de la bataille qu'il avoit perdue contre celui de la grande Bretagne, étoit obligé de l'aller servir en personne avec un certain nombre de Chevaliers Irlandois ; & Galaor ayant accepté le titre de Chevalier de Lisvard, ne pouvoit abandonner le service de ce Prince, sans avoir pris congé de lui. L'un & l'autre firent part à Perion de leur position présente, & de la cruelle nécessité dans laquelle elle les mettoit de quitter Amadis, & d'aller joindre un Prince dont il avoit lieu de se plaindre. Elisène & Perion vouloient d'abord les en détourner; mais ce Roi généreux, se représentant que le sang

de la Maison royale de Gaule étoit si pur, que la plus légère apparence d'une infidélité ne devoit jamais le tacher: Ce Prince injuste, leur dit-il, ne vous mettra que trop tôt à portée de rompre honnêtement avec lui: remplissez maintenant ce que vous croyez lui devoir, & laissez au temps & sur-tout à son ingratitude de vous donner un juste sujet de plainte & de l'abandonner pour venir nous rejoindre. La Reine, frappée de la justice & de l'honneur qui régnoient dans ce que Perion venoit de dire, se rendit, n'insista plus; & dès le lendemain Cildadan & Galaor s'embarquèrent pour retourner dans la grande Bretagne.

A peine furent-ils arrivés, qu'ils apprirent que Galvanes, Florestan, Agrayes, à la tête d'un grand détachement de Chevaliers partis de l'Isle ferme, étoient arrivés dans l'Isle de Montgase, & s'en étoient emparés après avoir battu l'armée que Lisvard avoit envoyée dans cette isle, sous les ordres du Roi Arban de Norgales & de Guilan le Pensif; ils apprirent en même temps, que Lisvard, furieux de cette défaite, avoit pris la résolution d'aller lui-même attaquer cette isle à la tête d'une nouvelle armée: ils furent vivement affligés de cette nouvelle, prévoyant bien que l'honneur & la foi du serment alloient bientôt les forcer à se trouver les

armes à la main contre leurs proches parens & leurs meilleurs amis. Les Chevaliers de ce temps ne connoiſſoient point cette politique adroite qui ſait interpréter & pallier d'anciens engagemens ; ils gémirent dans leur cœur, mais l'honneur & la foi jurée les déterminèrent à n'écouter que ce que l'un & l'autre leur preſcrivoient.

Les deux Princes continuoient leur route pour joindre le Roi Liſvard, lorſqu'ils rencontrèrent douze Chevaliers richement armés & douze Demoiſelles : au milieu de cette troupe brillante, ils apperçurent un jeune Damoiſel d'une figure charmante, & dont la taille & le maintien annonçoient qu'il étoit en état de porter les armes & de s'en ſervir avec gloire. Ces Demoiſelles, ne doutant pas que Cildadan & Galaor ne fuſſent des Chevaliers de la Cour de la grande Bretagne, les abordèrent & leur dirent qu'elles étoient étrangères, & que chargées d'une commiſſion pour le Roi Liſvard, qu'elles ſavoient être avec une troupe de Dames, goûtant le plaiſir de la chaſſe dans cette même forêt, elles les prioient de les préſenter à ce Prince. Galaor leur répondit avec le ton galant & poli qui lui étoit ſi naturel, que ſon compagnon & lui ſe feroient un honneur de les accompagner ; & Galaor, frappé de l'air noble

& agréable du Damoisel, leur demanda quelle étoit sa naissance ? Seigneur, lui dit celle qui paroissoit donner des ordres à cette troupe, ce n'est point à nous à vous en instruire ; tout ce que nous pouvons dire, c'est que le Damoisel du côté de père & de mère, est de race royale ; & nous vous supplions de nous aider à presser le Roi de lui donner l'ordre de Chevalerie, même avant de recevoir une lettre que je dois lui remettre, & qui, j'espère, lui procurera la satisfaction la plus douce. Galaor & Cildadan le lui promirent : la Demoiselle aussitôt fit faire halte à sa troupe, & suivit les deux Princes, auxquels le son des cors & le bruit des chiens annonçoient que la chasse étoit proche.

Lisvard, appercevant de loin deux Chevaliers, s'imagina que peut-être ils demanderoient la joûte, & dit à l'ancien Chevalier Grumedan d'aller les reconnoître, & de savoir ce qu'ils desiroient de lui. Galaor, reconnoissant Grumedan, vint à sa rencontre, & lui dit : Sire Chevalier, venez-vous pour me provoquer au combat ? C'est selon, répondit Grumedan d'un ton ferme ; mais jusqu'ici je n'ai d'autre dessein que de savoir qui vous êtes. Ma foi, répondit Galaor, je suis l'homme le plus content de pouvoir embrasser son ancien & vertueux ami. A ces mots, levant la visière de son casque, il

Lisvard, après l'avoir armé Chevalier, lui dit de choisir parmi les Dames celle qu'il desiroit qui lui ceignît l'épée : la belle Oriane rougit de la préférence que le nouveau Chevalier lui donna, & fut surprise elle-même du sentiment qui l'agita lorsqu'elle s'acquitta de cette fonction.

La Demoiselle, voyant la cérémonie achevée, s'approcha de Lisvard, & lui dit tout bas : Sire, je retourne sur le champ rendre compte de ma commission à celle qui m'envoie : lisez cette lettre après mon départ ; vous connoîtrez tous les droits que vous avez sur ce nouveau Chevalier, que ma maîtresse vous prie de garder à votre service avec les douze Chevaliers qui l'accompagnent, A ces mots, elle se retira avec les onze autres Demoiselles ; & Lisvard priant Galaor & Cildadan de conduire les Princesses & les Dames aux tentes prochaines, il resta quelques momens seul pour ouvrir cette lettre qui déja lui causoit une secrette émotion.

LETTRE de l'Infante Célinde au Roi Lisvard.

» Très-puissant & excellent Prince, non, je
» ne peux croire que vous ayiez entiérement
» oublié celle qui conserve toujours le plus
» tendre souvenir du temps que vous passâtes

» auprès d'elle. Hélas ! Seigneur, je me rap-
» pelle ſans ceſſe ce jour ſi cher & ſi fatal, où
» je vous vis apporter à mes pieds la tête de
» l'horrible & cruelle Antiphron. Orpheline, ſans
» appui, déſeſpérée, mes Etats & ma main
» alloient devenir la proie de ce barbare, ſans
» votre bras victorieux. Que pouvois-je offrir
» pour prix d'un pareil bienfait au jeune &
» charmant Liſvard, prêt à monter ſur le trône
» de la grande Bretagne, & déja l'époux de
» Briſène ? Me connoiſſant encore à peine, je
» crus trop facilement que le charme qui m'at-
» tachoit à vous, n'étoit que le ſentiment de
» la reconnoiſſance : une légère bleſſure qui
» vous empêchoit de porter vos armes, vous
» arrêta quelques jours dans mon palais. Ah !
» Seigneur, puis-je ſans rougir vous rappeller
» ce ſoir où, ſi jeunes encore tous les deux,
» nous étions dans un boſquet de roſiers, &
» que, les dépouillant de leurs fleurs, nous
» nous les jettions avec rapidité en voulant
» imiter votre combat contre Antiphron ? Votre
» front d'ivoire & vos yeux avoient été frap-
» pés par la roſe que je vous avois lancée ; je
» voulus éviter la vôtre . . . . je tombai. . . .
» hélas ! hélas ! . . . . vous ne me relevâtes
» point. . . Oui, Seigneur, Norandel eſt votre
» fils. . . Oui, je l'ai tendrement élevé pour le

» rendre digne de vous. . . . Sachez, Seigneur,
» que je ne l'ai jamais oublié ce jour le plus
» heureux de ma vie, que je n'ai voulu mettre
» aucun Prince en droit de me le reprocher,
» & que la tendre mère du fils de Lisvard est
» & sera toujours l'Infante Célinde, Reine
» d'Hégide. »

Lisvard fut très-touché de la lettre de Célinde ; l'ame la plus dure l'eût été pour une Princesse dont la conduite étoit si noble, qui s'étoit si bien sacrifiée à son amour pour Lisvard, à l'éducation de son fils, & qui n'exigeoit de ce Prince que de reconnoître le gage d'un amour aussi malheureux. Ce prince cependant, craignant l'effet que cette aventure pouvoit faire sur l'esprit de Brisène, prit le parti d'attendre que Norandel se fût distingué par quelque action éclatante pour le reconnoître publiquement : ce fut au seul Galaor qu'il ouvrit son cœur, en lui donnant à lire la lettre de Célinde. Galaor fut enchanté d'apprendre cette aventure qui lui rappelloit une partie des siennes ; mais bientôt son attachement pour Oriane, & tout ce que son frére le jeune Norandel promettoit, le portèrent à requérir un don à Lisvard. Que pourrois-je refuser à mon Chevalier, lui dit ce Prince ? Eh bien ! Sire, lui répondit Galaor,

vous venez de m'accorder de me donner le jeune Norandel pour mon compagnon pendant la première année qu'il portera les armes. Ah ! Seigneur, s'écria le nouveau Chevalier qui s'approchant alors entendit ces derniers mots, puissé-je mériter de l'être toute ma vie ! Lisvard permit à Galaor de mettre Oriane dans sa confidence : cette Princesse fut charmée d'avoir un frère aimable, pour lequel la sympathie s'étoit déja fait sentir dans son cœur ; elle remercia tendrement Galaor du soin qu'il vouloit prendre de le former aux armes, elle joignit à ses remercimens des louanges bien méritées ; mais les ayant portées jusqu'à comparer Galaor au Héros dont elle aimoit à répéter le nom, Galaor n'osa ni ne voulut admettre de parité entre Amadis & lui. Ce fut une occasion de s'étendre sur les vertus, les actes & les perfections de ce frère si tendrement aimé. Qu'il est doux d'entendre louer ce qu'on aime ! & que la sensible Oriane se sut bon gré d'avoir mis Galaor à même de lui parler d'Amadis, comme s'il avoit lu dans son cœur !

Tout étant prêt pour l'expédition que le Roi de la grande Bretagne vouloit faire sur l'isle de Montgase, dès le lendemain du jour de la réception de Norandel, ce Prince fut coucher en rade, & donna l'ordre d'appareiller au lever

du soleil. Ce départ vint bien à propos pour Oriane ; elle ne pouvoit plus cacher son état ; & dès que le Roi son père fut parti, les deux Princesses & la Demoiselle de Danemarck retournèrent promptement à Mirefleur. Un gros tems & les vents contraires rendit le trajet de la flotte de Lisvard difficile : ce Prince n'arriva que le huitième jour à l'isle de Montgase, & fut très-affligé d'apprendre en arrivant que le Roi Arban de Norgales avoit été forcé de se retirer & de se retrancher sur une montagne, après avoir perdu la moitié de son armée, & que Gasquilan, Roi de Suesse, avoit été blessé très-dangereusement par Florestan : il descendit sans essuyer de résistance, & jura de ne point partir de cette isle sans avoir tiré raison des Chevaliers de l'Isle ferme, qui s'en étoient emparés pour la remettre à Madasime.

Lisvard voulut les attirer au combat, mais la supériorité de ses forces déterminant Galvanes & Florestan à se tenir sur la défensive jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des secours que le Prince Agrayes étoit allé chercher, cette guerre devint plus longue que Lisvard ne l'avoit cru : il fut obligé de former un siége en règle. Dans ce tems-là les préparatifs en étoient toujours fort longs, par le tems qu'il falloit employer à la construction des machines nécessaires ; & les

approches

approches de la place furent très difficiles, par les fréquentes sorties que faisoient les Chevaliers de l'Isle ferme, qui souvent réussissoient à ruiner les travaux des assiégeans.

Rien ne fut plus heureux pour Oriane que cet événement ; la longueur de cette expédition lui donna le temps & la tranquillité dont elle avoit besoin ; & les douleurs l'ayant prise trois semaines après le départ de Lisvard, elle eut le courage d'étouffer ses cris, & mit au monde un fils que la Demoiselle de Danemarck reçut, & dont elle prit soin pendant que Mabille s'occupoit de la mère. La Demoiselle fut très-surprise en voulant couvrir cet enfant des langes qu'elle avoit préparés, de voir plusieurs caractères qui paroissoient écrits sur son sein ; les uns étoient d'un rouge éclatant ; les autres étoient blancs ; mais les uns & les autres lui furent également inconnus.

Oriane sentit d'abord bien vivement la joie d'avoir un fils, & d'être délivrée ; mais bientôt la terreur que lui causoit la destinée d'un enfant si cher, & la cruelle nécessité de s'en séparer, pensa lui coûter la vie : l'Abbesse avoit été inflexible à tout ce que la Demoiselle de Danemarck avoit pu lui dire. La pitié réside rarement dans les Monastères ; & l'Abbesse, s'excusant sur sa règle, n'avoit jamais voulu con-

ſentir que Mabille expoſât ſon prétendu fils à la porte du Couvent : cette Demoiſelle fut obligée de lui tout cacher, & de prendre d'autres meſures; elle n'en trouva point de meilleures que celle d'avertir ſon frère, le fidèle Durin, de ſe trouver avec deux chevaux ſous les murs du Couvent, d'attendre un ſignal après lequel il recevroit l'enfant qu'elle deſcendroit par la fenêtre dans une corbeille ; & dès que Durin l'auroit reçu, la Demoiſelle devoit deſcendre, le joindre, & monter à cheval avec lui, pour aller porter l'enfant en nourrice dans un lieu sûr. Pendant le temps néceſſaire pour tout préparer, Oriane tenoit ſon fils entre ſes bras, & le baignoit de ſes larmes : Hélas ! diſoit-elle, chère petite créature, puiſſe-tu devenir auſſi vertueux, auſſi renommé que ton père ! Mais qui pourra t'inſpirer des ſentimens propres à t'élever aux grandes actions ? quelle ſera la nourrice qui te donnera ſon ſein ? En diſant ces mots, elle lui préſentoit le ſien : Hélas ! continuoit-elle, on te croira le fils d'une ſimple Demoiſelle ; tu ne recevras ni les leçons, ni l'exemple du héros dont tu tiens le jour.

Durin ayant fait le ſignal convenu, le moment d'après, Mabille & la Demoiſelle de Danemarck furent obligées d'arracher l'enfant, des bras d'Oriane gémiſſante & déſeſpérée : elles le mirent

dans une corbeille, & prenant toutes les précautions néceſſaires, elles le deſcendirent doucement dans les bras de Durin. La Demoiſelle de Danemarck ne perdit pas un moment pour rejoindre ſon frère, & baiſant la main tremblante d'Oriane : Madame, lui dit-elle, ſoyez tranquille ; votre fils porte ſur ſon ſein des ſignes qui le feront toujours reconnoître, & je vous réponds de ne le pas quitter que je ne l'aie placé dans de bonnes mains. Alors, ſe dérobant aux plaintes d'Oriane dont les cris étouffés lui recommandoient ſon fils, la Demoiſelle deſcend, joint ſon frère, monte à cheval avec lui ; & tous les deux, crainte d'être découverts, s'éloignent promptement avec l'enfant, & s'enfoncent dans la forêt.

Ils marchèrent toute la nuit, & s'éloignèrent aſſez pour n'avoir plus rien à craindre de ceux qui pouvoient alors les rencontrer : ils arrivèrent, à la première clarté du jour, au bord d'une fontaine qui tomboit en caſcades d'un rocher, & qui couloit & s'enfonçoit dans une vallée profonde, couverte de gros buiſſons & de roches où le ſoleil n'avoit jamais pénétré : ils apperçurent à l'entrée de cette vallée un petit hermitage, & ſe rappellèrent que depuis long-temps cette retraite ſauvage étoit habitée par un ſaint hermite, nommé Naſcian, homme

agréable à l'Etre suprême, & qui, tel que saint Paul hermite, en recevoit souvent les alimens nécessaires à ses besoins. Il sembloit que le pouvoir suprême se fût étendu pour lui jusques sur le naturel farouche des bêtes féroces de cette forêt, dont les repaires se trouvoient en grand nombre dans la vallée : les lions & les ours avoient l'air de respecter le saint vieillard. Une lionne entre autres, dont le repaire étoit celui de tous le plus près de son hermitage, s'étoit si bien accoutumée à le voir, & à recevoir du pain & des caresses de sa main, qu'elle le laissoit entrer librement dans l'antre qui lui servoit de retraite, & souvent l'amusement du bon-homme Nascian étoit d'aller voir jouer ses petits lionceaux ; il sembloit même que cette lionne aimât à les confier à sa garde ; & très-souvent, lorsqu'elle voyoit Nascian s'amuser avec ses lionceaux, elle prenoit ce temps pour sortir de son antre, & chercher quelque nouvelle proie.

Cette lionne, ce même matin, s'étant approchée de la fontaine au bord de laquelle Durin & sa sœur s'étoient arrêtés, fit des rugissement affreux en voyant des inconnus & des chevaux si près de sa caverne ; celui de la Demoiselle de Danemarck en fut si fort épouvanté, qu'il s'enfuit & l'emporta dans la vallée au-

travers des roches & des halliers. La Demoiselle effrayée & ne pouvant le retenir, jettoit des cris lamentables en appellant son frère à son secours. Pendant que Durin, qui venoit de descendre de cheval au bord de l'eau pour se rafraîchir, & mettre quelque gouttes d'eau dans la bouche de l'enfant qui crioit dans ses bras, ce cheval avoit rompu sa bride, & s'étoit enfui comme celui de la Demoiselle.

Durin entendant redoubler les cris de sa sœur, & se trouvant à pied, posa doucement l'enfant sur le gazon, pour voler plus promptement à son secours : il trouva sa sœur tombée dans un buisson épineux, dont il eut peine à la retirer ; & voyant à peu de distance le cheval embarrassé dans un autre buisson, il le joignit, le dégagea, & le ramenant à sa sœur, tous les deux revinrent promptement à la fontaine où Durin avoit laissé l'enfant.

Quel fut leur désespoir lorsqu'ils ne le retrouvèrent plus sur le gazon, & que Durin apperçut à deux pas sur un peu de sable les traces fraîches de la lionne ! Ils ne purent douter alors qu'elle n'eût emporté ce cher & malheureux enfant.

En effet, la lionne l'ayant trouvé sur le bord de la fontaine, l'avoit pris dans sa gueule ; &, contente de cette proie, elle étoit retournée

promptement à son repaire pour servir de pâture à ses lionceaux.

Heureusement Nascian, après avoir dit la messe, étoit venu prendre son amusement ordinaire, en voyant jouer ces petits animaux auxquels il partageoit alors une partie d'un faon de chevreuil, que son neveu venoit de trouver étranglé dans les filets qu'il avoit tendus la veille. Nascian fut bien étonné de voir arriver la lionne tenant dans sa gueule un enfant couvert de riches langes. Plein de foi dans l'Etre suprême, Nascian n'hésite pas à prendre l'enfant dans la gueule de la lionne qui ne l'avoit nullement blessé. Qui t'a donné du pouvoir, dit-il avec véhémence sur cette créature que le Dieu vivant fit à son image ? Je te conjure en son nom, ajouta-t-il en levant les yeux au Ciel, je t'ordonne de sa part, non-seulement de l'épargner, mais de lui faire partager le lait que tu donnes à tes petits. La lionne ayant l'air de l'entendre, vint baisser la tête à ses pieds, & de-là s'étendit doucement près de ses petits ; le saint homme alors, voyant les lèvres de l'enfant desséchées, & plein de confiance dans le pouvoir céleste, porta l'enfant entre les cuisses de la lionne, & mettant une de ses mamelles dans la petite bouche de l'enfant, il se jetta sur le champ à genoux, les yeux baignés de larmes,



Qui ta donné du pouvoir sur cette créature que le Dieu vivant fit à son image?

pour remercier l'Eternel d'avoir écouté sa voix : bientôt il apperçut la lionne lécher doucement l'enfant, & lui présenter en se tournant une seconde mamelle lorsqu'il eut vidé la première.

Nascian eût été très-embarrassé de prendre soin de cet enfant qu'il ne perdit pas de vue pendant les premières vingt-quatre heures ; mais ayant envoyé promptement son neveu chercher sa mère qui demeuroit dans le village voisin, cette femme, sœur de Nascian, arriva le lendemain matin avec une brebis pleine de lait, qui avoit agnelé la veille. Le premier soin de la sœur de Nascian fut de démailloter l'enfant ; & le frère & la sœur furent bien surpris en voyant les caractères tracés sur son sein. Nascian lut sans peine les caractères latins qui traçoient le nom d'Esplandian ; mais il ne put rien connoître dans les autres, qu'il jugea devoir être écrits en langue Rustique.

Nascian & sa sœur ayant pris l'enfant pour le porter à l'Hermitage, la lionne eut l'air de ne le voir enlever de son antre qu'avec regret ; elle les suivit, comme un chien apprivoisé, jusques dans la cabane de l'Hermite, & depuis ce jour elle venoit tous les matins voir l'enfant qui crioit souvent pour qu'on la lui laissât téter, & qui, passant ses petites mains dans sa crinière épaisse, la caressoit à sa façon.

Le premier ſoin de l'Hermite avoit été de baptiſer l'enfant, auquel il avoit cru devoir donner le nom d'Eſplandian, écrit en lettres latines ſur ſon ſein. Quelques jours après, le mari de ſa ſœur étant revenu d'un long voyage, l'Hermite Naſcian crut que l'enfant trouveroit mieux tous les ſecours convenables à ſon âge dans la petite ville que ſa ſœur habitoit, que dans ſon pauvre Hermitage; il lui confia cet enfant pour l'élever, en le lui recommandant comme un dépôt que la Providence avoit remis entre ſes mains, & qui devoit en être aimé, puiſqu'elle l'avoit voulu tirer d'un auſſi grand péril.

La ſœur de Naſcian & ſon mari ſe rendirent dignes par leurs ſoins de la confiance de l'Hermite; & bientôt le petit Eſplandian qui ſurpaſſoit les autres enfans de ſon âge par la taille, la force & la beauté, leur devint auſſi cher, que s'il eût été l'un de leurs enfans.

On jugera ſans peine quel étoit le déſeſpoir de la Demoiſelle de Danemarck & de Durin, qui ne doutèrent point que l'enfant n'eût été dévoré par cette bête cruelle : la Demoiſelle ſe fût peut-être arraché la vie, ſi Durin n'eût fait renaître quelque légère eſpérance en ſon cœur, en lui citant l'hiſtoire de pluſieurs enfans enlevés comme celui-ci par des bêtes féroces, & que la

Providence avoit miraculeusement conservés. Ils résolurent d'être quelques jours sans retourner près d'Oriane, de ne lui rien dire qui pût l'alarmer sur le sort de son fils, & de ne confier les details de cette cruelle aventure qu'à la Princesse Mabille dont ils connoissoient l'esprit & la prudence.

Pendant ce tems le Roi Lisvard ayant reçu de nouveaux renforts, avoit serré d'assez près la ville de Montgase pour empêcher les assiégés de faire entrer des vivres. Galvanes, Florestan, craignant que la disette ne se fit bientôt sentir, honteux même de se tenir renfermés dans cette place, en présence d'un ennemi qui venoit souvent les braver jusqu'aux dernières barrières, prirent le parti de faire une sortie générale, & de livrer bataille au Roi Lisvard, quoique le secours qu'Agrayes avoit été chercher ne fût point encore arrivé.

Cette sortie ne fut point heureuse; & malgré la valeur & les efforts de Galvanes, de Florestan, de Quedragant & d'Angriote, la multitude des ennemis leur fit bientôt perdre l'avantage qu'ils avoient eu dans la première charge, pendant laquelle Florestan s'étoit vu maître de la vie de Lisvard qu'il avoit déja terrassé sous lui; mais, reconnoissant ce Prince au moment où son bras étoit prêt à le frapper,

il ne put se résoudre à donner la mort au père d'Oriane ; & , voyant son frère Galaor & Norandel accourir au secours de ce Prince , il porta ses armes d'un autre côté , & laissa relever Lisvard que ces deux Chevaliers couvroient de leurs boucliers pendant qu'il remontoit à cheval.

Le Roi Arban de Norgales étoit descendu de la montagne , où jusqu'alors il avoit campé ; ce Prince chargea avec impétuosité la petite armée des Chevaliers de l'Isle ferme , déja fatiguée par un combat inégal , & ne pouvant qu'à peine porter encore leurs armes : tout ce que Galvanes , Angriote & Sarquilles purent faire , fut de gagner la même montagne qu'Arban avoit occupée ; & Florestan & Quedragant couverts de blessures & démontés restèrent à demi morts sur le champ de battaille , & furent faits prisonniers.

Galaor qui pendant le combat les avoit reconnus à leurs armes , & qui n'avoit pu se résoudre à les combattre , vola promptement à leur secours , & les fit porter sous ses tentes , où bientôt les Chirurgiens ayant arrêté leur sang , rassurèrent Galaor sur leurs jours.

La suite de cette victoire fut la reddition de la forte ville de Montgase , dont un Héraut partit pour aller demander à Lisvard de capituler , de la part de la belle Madasime. Lisvard

étoit né fier & colère, mais généreux; content de voir ses ennemis vaincus, & l'isle de Montgase en sa puissance, il accorda la capitulation la plus honorable; & même, à la prière de Galaor, la liberté de Florestan & de Quedragant fut comprise dans les articles, sous la condition de ne pouvoir combattre pendant un an contre lui.

Lisvard s'étant approché le lendemain de la Cité de Montgase, trouva hors de la principale porte la belle Madasime en long habit de deuil, qui vint lui présenter les clefs. Madame, lui dit ce Prince, il vous eût été plus facile d'obtenir de ma générosité, ce que vous & Galvanes avez cru qu'il vous seroit facile de me ravir par les armes; j'oublie tout en ce moment, & je vous rends vos Etats. Si le Prince d'Ecosse vous est cher, vous êtes la maîtresse de les partager avec lui, & j'espère que tous deux, en me rendant hommage des Etats que je vous remets, vous ne me refuserez pas votre attachement. Madasime, pénétrée de reconnoissance, voulut se jetter à ses genoux; Lisvard l'embrassa; &, la plaçant à sa droite, il marcha vers le palais, où faisant assembler les principaux de cette isle, il leur fit prêter serment à Madasime en sa présence. Pendant ce tems, Galaor avoit envoyé porter cette nouvelle à

Galvanes qui vint avec transport remercier Lisvare, & prêter hommage dans ses mains. Dès le lendemain l'Evêque de Montgase l'unit avec Madasime, en présence du Roi de la grande Bretagne. Galaor fut témoin de cette cérémonie ; & quoiqu'il eût la discrétion de ne pas attacher ses yeux sur ceux de Madasime, lorsqu'après la cérémonie il fut lui faire son compliment, & lui baiser la main, Madasime ne put s'empêcher de rougir & de soupirer en secret en se rappellant l'aventure du château, de laquelle nous avons parlé dans le premier Livre, & pensant à la différence qu'elle trouvoit entre le jeune Galaor, & Galvanes depuis près de trente ans armé Chevalier.

Lisvard remonta le lendemain sur ses vaisseaux pour retourner dans la grande Bretagne, & calmer par sa présence quelques séditions, que la race toujours perfide de l'enchanteur Arcalaüs avoit excitées pendant l'absence de près de quatre mois qu'il avoit employés à la guerre qu'il venoit de terminer. Galaor, Norandel & Gasquilan guéri de ses blessures, s'embarquèrent avec lui ; & les Chevaliers de l'isle ferme, après avoir laissé Galvanes paisible possesseur de Madasime & de l'isle de Montgase, partirent pour l'isle ferme, dès que Florestan & Quedragant purent soutenir la mer.

Le Prince Ecossois, Galvanes, reçut de nouvelles marques de la générosité de Lisvard, dès que ce Prince fut de retour à Londres : peut-être Galaor se dit-il à lui-même qu'il devoit quelques petits dédommagemens à cet oncle de son cousin & fidèle ami le Prince Agrayes ; il se servit du crédit qu'il avoit sur Lisvard, pour faire joindre plusieurs fiefs considérables à l'isle de Montgase, & Galvanes âgé déja de cinquante ans, sans en avoir possédé auçun jusqu'alors, se trouva tout-à-coup très-riche & très-heureux avec Madasime, sans se douter de toutes les espèces d'obligations qu'il avoit à Galaor qui avoit applani toutes les difficultés qui pouvoient s'opposer à son bonheur. Il fut bientôt à portée de prouver sa reconnoissance au Roi de la grande Bretagne ; &, sachant que ce Prince étoit près d'être attaqué par le Roi Aravigne, & ceux que le perfide Arcalaüs avoit su liguer contre son Souverain, il quitta sa nouvelle épouse pour voler à Londres, avec un nombre suffisant de Chevaliers pour que sa troupe pût porter une bannière quarrée *.

* Un Seigneur n'étoit Banneret & ne pouvoit porter la bannière quarrée, que lorsqu'il pouvoit entretenir à ses dépens un certain nombre de Chevaliers & d'Ecuyers, avec leur suite à la guerre ; jusques-là son étendard avoit

Galvanes se rendit au port de Gracedonie où Lisvard s'étoit arrêté pendant quelques jours avec la Reine & les Princesses Oriane & Mabille, qui s'étoient rendues dans cette ville pour le féliciter de sa victoire, & de l'usage généreux qu'il en avoit fait. Lisvard ne se dissimula point à lui-même quelle étoit la puissance de la ligue qu'Arcalaüs avoit formée contre lui; &, quoiqu'il fût entouré de Chevaliers qui, sous ses yeux, venoient de se couvrir de gloire, il ne pouvoit s'empêcher de regretter Amadis & ceux de l'isle ferme qu'il avoit perdus.

Pendant ce temps, quelque sensible que fût Amadis à la tendresse que lui marquoient le père & la mère les plus tendres, il étoit plongé souvent dans la plus profonde mélancolie; son plus grand plaisir étoit d'aller souvent s'asseoir sur la pointe d'un cap du Boulonnois, d'où l'on découvroit les côtes blanches de la grande Bretagne: Ah! c'est-là qu'habite mon Oriane, disoit-il souvent les yeux baignés de larmes! c'est de-là que son injuste père a banni peut-être pour toujours le plus tendre & le plus fidèle des amans! Son ame étoit tellement absorbée

---

deux queues ou fanons, & quand il devenoit plus puissant, son Souverain coupoit lui-même les fanons de son étendard, pour le rendre quarré.

un jour dans ces triftes réflexions, qu'il ne s'apperçut pas d'un dard qui lui frifa la tête ; il n'eût peut-être pas évité le fecond qu'on lui lança, fans les cris de Gandalin. Amadis, fe relevant, voulut courir fur une efpèce de monftre couvert de peau d'ours, qu'il vit armé d'un fecond dard ; mais cette étrange figure étant fautée fur fon cheval, s'enfuit au travers des rochers ; &, lorfqu'il apprit de Gandalin que c'étoit la cruelle géante Andadoue, il dédaigna de la pourfuivre, & retourna fe raffeoir à la même place d'où fes yeux découvroient l'ifle d'Albion. Il n'y fut pas long-temps fans voir un efquif léger qui, venant de cette ifle, voguoit avec rapidité, & vint aborder dans une petite anfe au pied de ce cap. Amadis fut au-devant de ceux qui defcendoient, pour les obferver, & redoubla de viteffe lorfqu'il crut reconnoître Durin. C'étoit en effet ce fidèle Ecuyer qu'Oriane envoyoit pour lui donner de fes nouvelles, & lui faire favoir qu'il avoit un fils. La lettre d'Oriane pénétra le cœur d'Amadis de la joie la plus vive ; mais la prière qu'Oriane lui faifoit de refter en Gaule jufqu'à ce qu'il eût de fes nouvelles, la modéra. Une prière d'Oriane étoit l'ordre le plus facré pour cet amant refpectueux. Dans ce moment même Gandalin rejoignit Amadis avec la tête d'Andadoue, pendue à l'arçon de

sa selle. Gandalin l'avoit poursuivie, & le cheval d'Amadis ne pouvant courir avec le poids énorme qui le surchargeoit, Andadoue étoit tombée, & Gandalin avoit purgé la terre de ce monstre. Que veux-tu que je fasse; dit-il, de ce beau présent? porte-le plutôt à Bruneau, ce Prince n'est que trop payé pour en connoître le prix.

Durin se garda bien d'apprendre l'aventure sinistre de l'enfant d'Oriane, & dit au Prince de Gaule que la Damoiselle de Danemarck s'étoit chargée d'en prendre les soins les plus attentifs. Amadis le chargea des lettres les plus tendres pour sa chère Oriane & son aimable cousine; il ne put cependant s'empêcher de prier Durin de représenter à la souveraine maîtresse de ses volontés, que l'ordre qu'il suivroit de demeurer si long-temps dans l'inaction, pouvoit nuire à sa renommée, & qu'il la supplioit de lui permettre de retourner bientôt chercher de nouvelles occasions d'acquérir de sa gloire. La demande qu'Amadis faisoit à Durin, fut entendue de Bruneau de Bonnemer. Ce jeune Chevalier dont l'ame étoit élevée & courageuse, réfléchit à l'instant qu'il étoit encore plus qu'Amadis dans le cas de chercher les aventures qui pouvoient augmenter sa renommée; &, quelque épris qu'il fût de Mélicie, quelque heureux qu'il

fût

fit en paſſant tous ſes jours auprès d'elle, & quoique affligé de ſe ſéparer d'Amadis, il crut que ſon honneur ne lui permettoit pas de demeurer plus long-temps à la Cour de Perion. Amadis aimoit trop Bruneau pour s'oppoſer à ſon deſſein, il regrettoit bien vivement de ne pouvoir l'imiter ; mais les ordres d'Oriane étoient ſi ſacrés pour lui, que rien ne pouvoit les lui faire enfreindre. Il conduiſit lui même Bruneau chez Perion, pour prendre congé de lui, & le vit avec plaiſir les larmes aux yeux lorſqu'il alloit rendre les mêmes devoirs à ſa ſœur. Belle Mélicie, lui dit Bruneau, en fléchiſſant un genou, je vous dois la vie ; je vous l'avois déja conſacrée, & quoiqu'il en coûte à mon cœur, je pars pour travailler à l'illuſtrer ; ce n'eſt qu'en marchant ſur les traces de vos frères que je peux eſpérer de me rendre digne de vous. Ah ! belle & chère Mélicie, ſouvenez-vous de Bruneau qui ne reſpire que par vos ſoins & pour vous adorer. Seigneur, répondit Mélicie, en baiſſant ſes beaux yeux obſcurcis déja par ſes larmes, puiſſe le Ciel conſerver vos jours, & puiſſent ceux dont je tiens la naiſſance vous choiſir pour faire le bonheur de ceux de Mélicie !

Amadis reconduiſit ſon ami aux portes de la ville, après avoir joui du plaiſir de le voir em-

brasser par Perion & Elisène, comme s'il eût été l'un de leurs enfans. Nous ne rapporterons point plusieurs aventures également étranges & périlleuses, dans lesquelles Bruneau se couvrit de gloire, & se montra digne d'un sort heureux, & de devenir le frère d'Amadis.

Le Prince de Gaule tomba dans la plus profonde mélancolie après le départ de Bruneau ; ne point voir Oriane, languir dans un repos dont sa grande ame étoit humiliée, c'en étoit trop pour ne le pas plonger dans les plus tristes & les plus sombres rêveries ; heureusement il en fut bientôt tiré par l'événement le plus embarrassant pour lui, dans la position où ce Prince se trouvoit vis-à-vis le Roi de la grande Bretagne.

A peine Lisvard étoit-il de retour en ses Etats de l'expédition de l'isle de Montgase, qu'il apprit que le Roi Aravigne, accompagné de plusieurs Souverains & d'Arcalaüs, assembloit une armée formidable dans l'isle Léonile, pour venir l'attaquer. Combien ne regreta-t-il pas alors de s'être privé du secours d'Amadis, & de celui des Chevaliers qui l'avoient suivi dans l'isle ferme ? Quelques propos qu'il tînt à ce sujet en présence d'Oriane, excitèrent bien facilement en elle les mêmes regrets ; cependant elle ne se crut point en droit de prier

Aamadis de secourir son père ; mais elle connoissoit le cœur de son Amant..... Ah ! peut-être, dit-elle en elle-même, saisira-t-il cette occasion de forcer mon père à lui rendre justice. Elle eut donc la délicatesse de ne lui rien demander ; &, se concertant avec Mabille, elle écrivit seulement qu'elle lui laissoit la liberté de quitter la Gaule, & d'aller où ses intérêts personnels & l'honneur l'appelleroient.

Le même jour qu'Amadis reçut cette lettre, & que transporté de joie d'avoir la liberté, ce Prince se proposoit de partir pour l'isle ferme, il se promenoit sur le soir avec le Roi Perion, lorsqu'ils virent arriver un Chevalier dont le cheval très-fatigué & dont les armes à moitié brisées témoignoient qu'il avoit livré quelque violent combat. Ce Chevalier, reconnoissant Amadis, délaça promptement son casque, accourut & l'embrassa tendrement ; c'étoit Florestan. Amadis enchanté de le revoir, le serra dans ses bras un instant, & lui dit : Mon frère, quoi ! ne connoissez-vous pas encore le Roi de Gaule ? Florestan ne répondit qu'en jettant un cri ; & se précipitant aux genoux de Perion, qu'il serroit avec tendresse : Ah ! Seigneur, s'écria-t-il, daignerez-vous reconnoître Florestan qui ne s'est pas encore rendu assez digne de vous ? Perion étant instruit par les deux fils

d'Elisène, des actions & des vertus de Floreſtan : Oui, mon cher fils, lui dit-il, c'eſt avec la joie & la tendreſſe la plus vive que votre père vous reconnoît & vous reçoit dans ſes bras. Perion n'héſita pas même à le préſenter comme ſon fils à la Reine Eliſène. Cette Princeſſe, inſtruite de toutes les circonſtances de la naiſſance de Floreſtan, ne pouvoit haïr en lui le fils d'une rivale ; elle rendit juſtice au fils de Perion, que la renommée annonçoit comme un héros.

Le lendemain matin les trois Princes s'étant raſſemblés, Amadis leur fit part de la poſition préſente du Roi Liſvard, & du danger où ce Prince étoit d'être accablé par ſes ennemis. Floreſtan n'écoutant alors que ſon reſſentiment, ſon premier mouvement fut de leur propoſer de ſe joindre aux ennemis de Liſvard pour le punir de ſon injuſtice. Amadis ne répondit rien, & voulut ſavoir ce que Perion penſoit avant de ſe déclarer. La générosité de Perion ne lui permit pas de ſuivre l'avis de Floreſtan ; le ſien fut de s'en tenir à reſter neutres, & à voir quel ſeroit l'événement de cette guerre. Le grand cœur d'Amadis eût ſouffert preſque également en ſuivant l'un ou l'autre avis ; il leur repréſenta vivement à quel point Liſvard avoit illuſtré ſon règne & ſa vie, & par ſes grandes actions, &

par les graces qu'il avoit répandues ſur les Chevaliers dignes d'eſtime, avant qu'il eût eu la foibleſſe d'écouter de lâches flatteurs & des traîtres. Nous ne pouvons, leur dit-il, nous venger plus noblement des dégoûts qu'il a fini par nous donner, qu'en allant à ſon ſecours, & j'en demande la permiſſion au Roi mon père; mais, pour que ce Prince n'en puiſſe tirer aucun avantage ſur nous, & qu'il ne préſume pas que nous cherchions un moyen de nous raccommoder avec lui, je ſaurai me déguiſer de façon à n'en être pas connu; & quand même je lui ſauverois la vie, & contribuerois à lui faire remporter la victoire, il ne ſaura jamais que celui qui ſortit mécontent de ſa Cour, ait employé ſon bras à ſervice. Floreſtan étoit d'un ſang trop généreux pour ne pas revenir ſur le champ à l'avis de ſon frère: L'offenſe cruelle qu'il oſa vous faire, lui dit-il, me déterminoit ſeule à prendre les armes contre lui: j'admire & j'aime trop mon illuſtre frère pour ne le pas ſuivre, & je jure d'employer mon bras & mon épée pour le ſervice de Liſvard. A ces mots, Perion les ſerra tous les deux dans ſes bras: Mes enfans, leur dit-il, je n'euſſe oſé vous le propoſer; mais vous pénétrez mon cœur de joie & d'admiration, par une réſolution auſſi noble: ne voyons dans Liſvard qu'un grand Roi qu'un

Prince noirci de crimes veut accabler ; c'eſt agir en vrai Chevaliers que de s'oppoſer à l'injuſtice, & ſachez que votre père ne perdra pas cette occaſion d'acquérir une vraie gloire avec vous : partons tous trois enſemble, & partageons les mêmes périls & la même fortune. Les deux Princes, pénétrés de reſpect & de tendreſſe, baisèrent les mains de Perion : Ah ! lui dirent-ils, qui pourroit nous réſiſter, quand nous vous ſuivrons & que nous combattrons ſous vos yeux ? Cette réſolution étant priſe, Perion les conduiſit vers ſon arſenal : Je me ſouviens, dit-il, d'avoir trois bonnes armures ſemblables, allons les voir enſemble & les eſſayer. Ils étoient prêts d'entrer dans cet arſenal, lorſqu'ils furent arrêtés par l'arrivée d'une Demoiſelle richement vêtue ; elle étoit ſuivie par deux Ecuyers qui portoient un grand coffre de bois de cèdre qu'ils déposèrent : Seigneur Amadis, dit-elle à ce Chevalier, ma maîtreſſe vous mande par moi, que voici ce qu'il vous faut pour réparer le temps que vous venez de perdre : & vous, Sire, continua-t-elle en s'adreſſant à Perion, voilà de quoi vous aider dans le ſecours que vous vous propoſez de donner au Roi Liſvard. A ces mots, elle ouvrit le grand coffre, d'où les Ecuyers tirèrent trois caſques, trois cottes-d'armes, & trois écus également ornés ; les écus

étoient tous les trois d'argent ſemés de ſerpens d'or ; l'un des caſques étoit blanc, ce fut celui qu'elle préſenta de la part de ſa maîtreſſe à Perion ; un caſque doré fut le partage d'Amadis ; un caſque vert fut celui de Floreſtan.

Perion, très-étonné d'un ſi beau préſent arrivé preſque dans le même moment où ſes deux fils & lui venoient de prendre la réſolution de ſecourir Liſvard, témoigna ſa ſurpriſe à la Demoiſelle qui lui répondit en ſouriant : Ma maîtreſſe eſt bien habile, & vous trouveriez difficilement une auſſi bonne amie. Seigneur Amadis, ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle aime à lire dans votre cœur. A ces mots, elle ſe retira ſans qu'il fût poſſible de l'arrêter, & tous les trois ne doutèrent point qu'ils ne duſſent ce beau préſent à la ſage Urgande.

La promptitude avec laquelle les armes leur avoient été portées leur faiſant juger que la bataille ſe donneroit avant peu de jours, ils envoyèrent ſur le champ préparer un vaiſſeau, & le vent s'étant trouvé favorable, ils s'embarquèrent dès la nuit ſuivante ; ils firent en moins de huit heures le trajet, & vinrent aborder dans la grande Bretagne, aſſez près du canton où l'armée de Liſvard campoit, à peu de diſtance de celle d'Aravigne, d'Arcalaüs, & des cinq petits Souverains leurs alliés. Amadis envoya

l'un de ses Ecuyers à la découverte de l'armée ennemie ; il lui rapporta qu'elle étoit beaucoup plus nombreuse que celle de Lisvard qu'il découvroit du sommet d'une colline couverte d'un bois, dans lequel les Chevaliers résolurent de se tenir cachés. Un autre Ecuyer fut envoyé de la part de Perion, à Galaor ; ce Prince lui fit dire par cet Ecuyer, qu'ils étoient restés dans la Gaule, & qu'ils le prioient de leur faire donner de ses nouvelles & de celles de ses amis après la bataille. L'Ecuyer s'acquitta bien adroitement de sa commission. Galaor ne put s'empêcher de verser quelques larmes, lorsqu'il crut que Perion, Amadis & Florestan étoient restés en Gaule : Ah ! mon ami, dit-il à cet Ecuyer, que mon frère regrettera de n'être pas avec nous dans ce moment si décisif ! Tu vois d'ici le haut des donjons de la forteresse où la Reine Brisène & les Princesses se sont renfermées ; l'armée des ennemis, très supérieure en nombre, entoure ce château, & le Roi Lisvard, est résolu, quoique plus foible, d'attaquer dès demain ses ennemis, par la terreur que nous avons tous, que ce château ne puisse longtemps résister aux attaques qu'ils commencent à faire.

Le rapport fidèle que l'Ecuyer fit à son retour, redoubla l'ardeur de Perion & de ses

deux fils. Amadis ne pouvoit penser sans frémir que sa chère Oriane couroit quelque risques; mais il remercioit l'Etre suprême de l'avoir conduit à temps à son secours. Combattre pour celle qu'il adore, c'est le plus beau jour de la vie d'un héros.

Les trois Princes de Gaule, dès la pointe du jour, virent ébranler la petite armée du Roi Lisvard, qui s'avançoit fiérement & en bon ordre pour attaquer Aravigne. Ce Prince averti par ses troupes légères, s'étoit préparé pour combattre, & s'avançoit de son côté en étendant ses aîles autant que le terrain pouvoit le lui permettre, dans le dessein d'envelopper celle de la grande Bretagne. La Reine Brisène & les Princesses qui voyoient tous ces mouvemens du haut d'un donjon, frémissoient; à tous momens le nom d'Amadis étoit sur leurs lèvres, & n'en sortoit jamais qu'avec les plus vifs regrets de n'avoir pas ce Prince pour défenseur.

Amadis crut devoir proposer à Perion de rester cachés dans l'épaisseur du bois jusqu'après la première charge, afin de pouvoir porter du secours plus utilement où l'événement le rendroit le plus nécessaire.

Les deux armées s'étant jointes, Briant & Galaor qui commandoient l'avant-garde de Lisvard, chargèrent avec fureur celle d'Aravigne,

& la mirent d'abord en désordre; mais ils furent arrêtés par le corps de bataille que commandoit Arayigne, accompagné des Rois Targadan, Absadan & Brutaxar.

Lisvard avoit placé ses meilleurs Chevaliers à cette avant-garde, & s'avançoit avec des forces bien inégales pour la soutenir; ce fut l'instant que Perion & ses deux fils saisirent pour combattre; & sortant aussi-tôt du bois où tous les trois s'étoient tenus cachés, ils fondirent la lance en arrêt sur les trois Rois ennemis qu'ils renversèrent par terre mortellement blessés, & tirant leurs redoutables épées, ils portèrent l'épouvante & la mort dans les rangs de l'ennemi. Galaor qui venoit de remettre en ordre l'avant-garde, & le Roi Lisvard & Cildadan arrivant dans le même moment, furent dans l'admiration & la surprise des exploits surnaturels qu'ils voyoient faire aux trois Chevaliers des serpens, ne pouvant les désigner que par les écus pareils qu'ils portoient; & voyant les ennemis plier de toutes parts sous leurs coups, Galaor eut le plaisir d'entendre Lisvard s'écrier: Ah! grands Dieux, ou ce sont trois fantômes, ou ce sont trois Amadis. Galaor à son tour s'écria: Que n'est-il ici? mais quels que soient ces braves Chevaliers, suivons-les, & rendons-leur le secours qu'ils nous prêtent. A ces mots,

ils fondirent sur l'ennemi qui ne fit plus qu'une foible résistance. Le lâche Arcalaüs fut un des premiers à donner l'exemple d'une honteuse fuite ; Aravigne le suivit de près. La déroute fut générale dans son armée, le massacre fut horrible ; & les trois Chevaliers aux serpens, profitant du désordre & de la confusion qui régnoient dans les deux armées, se retirèrent dans l'épaisseur du bois, regagnèrent les bords de la mer, & retrouvant leur vaisseau dans une petite anse où ces Princes l'avoient laissé caché par quelques rochers, ils s'embarquèrent pour retourner en Gaule.

On croira sans peine que le premier soin de Lisvard, après la défaite des ennemis, fut de s'informer des trois Chevaliers aux serpens, & de les demander avec empressement ; il ne put en avoir aucunes nouvelles, hors par un Ecuyer qui dit les avoir rencontrés comme ils étoient prêts à s'embarquer : il ajouta qu'ils l'avoient prié d'assurer le Roi de leurs respects, qu'ils le prioient de les excuser, mais qu'ils étoient forcés à repartir à l'instant, & qu'ils lui demandoient seulement de donner la part du butin qu'il auroit pu leur destiner, aux Dames & aux Demoiselles qui s'étoient défendues si bravement dans la forteresse que l'armée d'Aravigne avoit entourée. Lisvard & Cildadan ne

purent se persuader, aux coups terribles qu'ils avoient vu porter, qu'Amadis ne fût pas un des trois Chevaliers inconnus ; mais Galaor persistoit à les en dissuader, en leur disant qu'il en avoit reçu la veille une lettre qu'il lui écrivoit au royaume de Gaule. Galaor eût peut-être évité bien de nouveaux malheurs, s'il n'eût pas été trompé lui-même par la lettre d'Amadis ; Lisvard n'eût peut-être point tenu contre un trait si touchant de l'attachement & de la générosité d'un Prince qu'il avoit offensé ; mais le destin en avoit ordonné différemment.

Lisvard resta dans l'incertitude. Ce Prince dès le même soir rejoignit Brisène & les Princesses, qui exaltèrent avec lui la valeur & les services des trois Chevaliers aux serpens ; il leur fit part de ses soupçons, & tout ce que put dire Galaor ne put persuader à la tendre Oriane que son Amadis ne fût pas un des trois Chevaliers ; mais la prudence lui fit renfermer ce secret dans son cœur.

Le Roi de Gaule & ses deux fils espéroient faire un trajet aussi favorable que lorsqu'ils étoient venus au secours de Lisvard ; mais un vent contraire s'étant élevé, il devint bientôt si violent, qu'il les rejetta sur la côte de la grande Bretagne, à quinze lieues de l'anse d'où ces Princes étoient partis. Ils passèrent la nuit à

l'ancre, à l'abri d'un cap, très-tourmentés par le roulis du vaiſſeau. Le lendemain matin, voyant que le même vent continuoit toujours, ils prirent le parti de deſcendre à terre ; ils étoient aſſez éloignés de Liſvard pour ne pas craindre d'être reconnus par les Chevaliers de ce Prince, qui devoient alors n'être occupés que de leur victoire ; & quelques autres aventures qui leur puſſent arriver, ils auroient plutôt deſiré de les éprouver, qu'ils n'auroient cherché à les éviter.

Ils marchèrent quelque temps le long des rochers qui bordoient le rivage, & arrivèrent dans une belle prairie où bientôt ils apperçurent une jeune & belle perſonne, ſuivie de Demoiſelles & d'Ecuyers, qui chaſſoit à l'oiſeau, & qui tenoit un faucon panaché ſur le poing. Cette Demoiſelle les ayant conſidérés attentivement, parut d'abord ſaiſie de quelque crainte ; mais tout d'un coup prenant ſon parti, elle dit quelques mots aux gens de ſa ſuite, & s'avança vers eux avec l'air le plus prévenant. Elle les ſalua d'un air reſpectueux en les abordant, leur fit entendre par ſes ſignes qu'elle étoit muette ; & leur montrant un beau château qui dominoit ſur cette prairie, elle leur fit comprendre qu'elle en étoit la maîtreſſe, & qu'elle les prioit de venir s'y repoſer. Les Princes de Gaule, très-fatigués de la nuit orageuſe

qu'ils avoient passée sur leur vaisseau, remercièrent par leurs signes la Demoiselle, acceptèrent son offre, & la suivirent à son château.

A peine y furent-ils arrivés, que la Demoiselle les conduisit dans une chambre magnifiquement meublée, & parut vouloir aider elle-même à les désarmer ; dès qu'ils le furent, on apporta tous les préparatifs d'un festin, & la table fut bientôt couverte des mets les plus délicieux. Quatre jeunes Demoiselles, accompagnées de quatre joueurs d'instrumens, commencèrent le concert le plus agréable, qui fût fort long, très-bon, & même assez gai ; car Florestan voyant que la Demoiselle étoit sourde & muette, & la trouvant d'ailleurs fort jolie, essaya de lier une espèce de conversation avec elle par signes, & ses signes faisoient souvent rire ses compagnons ; mais la Demoiselle avoit l'air de ne les jamais entendre, soit par modestie, soit pour les lui faire répéter.

Le repas finit enfin : il étoit déja tard ; & la Demoiselle leur faisant entendre qu'ils devoient avoir besoin de repos, elle se retira en leur montrant un très-grand lit richement préparé. Dès que les Princes furent seuls, ils visitèrent la chambre, crainte de quelque surprise ; ils en fermèrent la porte avec de gros verroux, &, voyant leurs armes arrangées en bon état,

ils se couchèrent dans le grand lit, & s'endormirent profondément.

Le soleil brilloit déja depuis plus de deux heures lorsqu'ils se réveillèrent, & ils furent bien surpris de n'en point appercevoir la clarté. Florestan fut le premier à sauter du lit pour ouvrir une des fenêtres ou la porte de cet appartement; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'ayant trouvé le mur & l'ayant suivi en tournant, il ne sentit aucune issue, & ne trouva nulle tapisserie ni meubles dans la chambre, qu'il reconnut enfin pour une prison! Ah! Seigneur, ah! mon frère, s'écria-t-il, nous sommes trahis. Perion & Amadis se levèrent promptement, parcoururent le triste lieu qu'ils occupoient, & le reconnurent comme Florestan pour une prison impossible à forcer. Bientôt ils entendirent quelques personnes au dessus de la voûte; on ouvrit une fenêtre fort haute, & un ancien Chevalier y paroissant, leur cria: Ah! c'est donc vous, déloyaux Chevaliers aux serpens, qui avez secouru ce méchant Roi Lisvard contre le puissant & magnanime Roi Aravigne? mais vous le paierez de votre tête. Que le félon d'Amadis n'est-il avec vous! je ne me coucherois pas sans lui couper le nez & les oreilles avant de lui arracher le cœur. La Demoiselle, qui la veille avoit si bien contrefait la muette, parut alors

un moment, & dit à l'ancien Chevalier : Mon oncle, vous faurez bientôt quels font les Chevaliers qui font en votre puiffance ; on vient d'arrêter un nain & deux Ecuyers qui demandoient des nouvelles des Chevaliers aux ferpens, & vous faurez les forcer, en leur faifant fubir la torture, de vous déclarer le nom de leurs maîtres. A ces mots, l'oncle & la nièce fe retirèrent pour quelque temps.

L'un & l'autre fe propofoient d'aller faire donner la queftion aux nouveaux prifonniers qu'on leur avoit amenés ; mais, apprenant qu'ils étoient déja dans le fond d'un cachot, ils remirent cet acte barbare au lendemain matin, & furent s'amufer à tourmenter par des plaifanteries offenfantes les trois Chevaliers qui ne pouvoient s'en défendre.

Mes amis, leur dit Arcalaüs, je penfe que depuis vingt-quatre heures que vous n'avez mangé, votre appétit doit être ouvert ; à quelle heure voulez-vous qu'on vous ferve ? Puifque vous offrez ce fecours fi néceffaire, dirent-ils, nous vous prions de ne pas différer ; mais de grace commencez par foulager la foif horrible qui nous tourmente. J'y cours, leur répondit Arcalaüs ; auffi-tôt il leur fit jetter une pièce de vieux lard, toute pénétrée & couverte de fel : Rafraîchiffez-vous, leur dit-il, & faites bonne

chère

chère en attendant que j'envoie vos têtes au Roi Aravigne. A ces mots, il ferma sa fenêtre & les laissa plongés dans l'obscurité.

Amadis & Florestan, oubliant leur propre situation en ces cruels momens, n'étoient touchés que de celle d'un père qu'ils adoroient; mais Perion, incapable de sentir la moindre foiblesse, ne s'occupoit qu'à les consoler, à leur inspirer de la constance. Ce Prince élevoit ses yeux au Ciel, & prioit l'Etre suprême de les secourir; ses vœux en ce moment étoient écoutés.

Une Demoiselle que le traître Arcalaüs avoit enlevées dans ses courses, & qu'il avoit réduite dans une espèce d'esclavage, n'avoit pu voir sans pitié l'état cruel où ces trois braves Chevaliers étoient réduits. Etant chargée de porter du pain noir & de l'eau aux deux Ecuyers & au nain d'Amadis qu'on avoit descendus dans un cachot, au-dessous de celui dans lequel les trois Princes étoient renfermés, elle joignit quelques provisions & un flacon de vin au pain noir qu'elle leur portoit,

Ne soyez point surpris de tout ce qui leur est arrivé, dit-elle; la perfide Demoiselle qui contrefaisoit la muette pour les trahir, est la fille d'Ardan Canille? elle brûle du desir de venger la mort de son père sur tous les Chevaliers de la Cour de Lisvard, espérant d'en trouver

quelqu'un qui soit de la race d'Amadis ; & , sachant tout ce que les trois Chevaliers aux serpens avoient fait pour Lisvard le jour de la bataille , dès qu'elle les a reconnus dans la plaine , elle a formé le dessein de les attirer dans ce château , & de les faire tomber dans la puissance de son méchant oncle Arcalaüs. L'exécution de son noir projet étoit facile ; le lit de la chambre qu'elle leur a fait préparer pose sur une pièce de parquet coupé dans le plancher ; le tout ensemble pose sur la grosse vis , dont le fust en tournant est arrivé dans votre cachot ; la pièce de parquet, & le lit descendu dans le cachot supérieur pendant que les Chevaliers dormoient, s'y sont posés & arrêtés : plût au Ciel que nos efforts réunis, puissent parvenir à remonter ce pesant écrou ! Tenez-vous tranquilles jusqu'à ce que tout repose dans ce château ; j'ai toutes les clefs de cette prison, je cours descendre par la fenêtre quelques rafraîchissemens à vos maîtres ; & dès que tout sera tranquille, je reviendrai vous trouver , & nous essayerons de remonter le lit dans la chambre supérieure, d'où l'on n'a point enlevé leurs armes.

La Demoiselle leur tint tout ce qu'elle venoit de leur promettre ; elle descendit des vivres & du vin aux Chevaliers , mais sans oser leur

parler, de peur d'être entendue ; & dès qu'elle crut les habitans du château bien endormis, elle vint rejoindre leurs Ecuyers.

Les trois Princes, surpris du secours inattendu qu'ils recevoient, commencèrent à ne plus désespérer de leur sort ; ils mangèrent & burent avec assez de tranquillité, se couchèrent ; & Perion & Florestan s'endormirent de même.

Le seul Amadis veilloit : eh ! pouvoit il être un moment sans s'occuper de sa chère Oriane ? La crainte d'en être séparé pour toujours, étoit plus cruelle pour lui que celle de la mort.

Gandalin, nourri du même lait qu'Amadis, étoit presque d'une force égale à la sienne ; son compagnon étoit aussi très-vigoureux ; mais le pauvre petit nain se désespéroit de ne leur être presque d'aucune utilité : cependant le desir ardent de sauver leurs maîtres, redoublant leur force & leur courage, ils parvinrent avec beaucoup d'efforts à faire tourner l'écrou, & à remonter le lit dans la chambre supérieure.

Amadis qui ne dormoit point s'apperçut que le lit s'élevoit en tournant ; il reveilla doucement Perion & Florestan, il leur fit connoître ce qui leur arrivoit ; & bientôt le lit se trouvant à la hauteur du plancher de la chambre supérieure, un rayon de la lumière de la lune qui pénétroit dans cette chambre leur fit con-

noître qu'ils étoient dans celle où deux jours avant ils avoient été reçus, & leur fit appercevoir leurs armes au même endroit où le soir ils les avoient placées.

Ils ne perdirent pas un instant à sauter du lit fatal & à se couvrir de leurs armes. On n'avoit point pris la précaution de fermer la porte de cette chambre ; les trois Princes en liberté, s'élancèrent hors de ce lieu dangereux, & parcoururent rapidement le château en criant : Gaule ! Gaule ! d'une voix terrible, & faisant tomber leurs coups sur ceux qui furent assez téméraires pour oser leur résister.

Quelques momens après, ils furent joints par la Demoiselle qui les avoit délivrés : Gandalin accourut, & serra son cher Amadis dans ses bras. Ce Prince dédaignant de donner la mort aux vils satellites d'Arcalaüs qui fuyoient de toutes parts, se fit montrer par la Demoiselle l'appartement d'Arcalaüs : il y voloit pour le punir de toutes ses trahisons ; mais le lâche enchanteur éveillé par le bruit, & entendant le cri redoutable de Gaule, s'étoit sauvé dans une forte tour, par une échelle qu'il avoit retirée après lui. Pendant ce temps le jour vint à paroître ; & ces Princes voyant qu'il étoit impossible de forcer cette tour sans un temps fort long & des machines, prirent le parti de

faire apporter autour beaucoup de matières combuſtibles auxquelles-ils mirent le feu, eſpérant faire brûler ou étouffer l'enchanteur dans ſa tour. Le feu ſe communiqua de toutes parts au château; & les Princes le voyant la proie des flammes, montèrent à cheval avec leurs Ecuyers & leur libératrice, & ſe portèrent ſur une colline d'où l'on pouvoit voir que le château dans peu d'heures ſeroit abſolument détruit.

Arcalaüs l'eût été lui-même ſans le ſecours de Dinarde : cette méchante créature s'étoit cachée dans un ſouterrain, au moment où le cri de Gaule avoit frappé ſes oreilles; & dès qu'elle ſçut les Chevaliers partis, elle fut au ſecours de ſon oncle. Il étoit temps; Arcalaüs étoit déjà preſque étouffé par la fumée, & ſon viſage & ſes bras étoient rouſſis par l'ardeur du feu : elle réuſſit à lui conſerver la vie. Si le nain Ardan l'eût ſçu, ſon dépit eût été bien grand; en ce moment même il faiſoit mourir de rire les Princes de Gaules, en criant de toutes ſes forces: Souviens-toi, ſcélérat, du jour où tu me ſuſpendis par une jambe au deſſus de pluſieurs faſcines gaudronnées, dans ton château de Valderin.

La Demoiſelle ſe ſouvenant d'avoir entendu crier Gaule, eût bien deſiré de voir les trois

Chevaliers au grand jour ; mais ayant pris leurs casques au moment où l'aurore commençoit à paroître, elle n'avoit pu démêler leurs traits, & n'osant les prier de lever la visière, elle conjura Gandalin de lui dire si le Prince Amadis étoit l'un des trois. On lui devoit trop de reconnoissance pour se cacher d'elle ; Gandalin n'hésita pas à lui dire que le Chevalier qui portoit un casque doré étoit Amadis, & que le casque blanc couvroit la tête du Roi Perion. La Demoiselle poussa des cris de surprise & de joie, & courut se précipiter aux genoux d'Amadis : Ah ! Seigneur, dit-elle, pardonnez-moi. Ah dieux ! quoi, c'est vous que je revois ! Seigneur, vous voyez en moi cette Dariolette qui fut forcée d'exposer vos jours ; il y alloit de la vie & de l'honneur de la Reine votre mère : hélas ! le peu que je viens de faire pour vous, pourra-t-il m'obtenir mon pardon ? Tandis qu'Amadis la relevoit, le Roi Perion sauta légérement à terre, & se souvenant de tout ce qu'il devoit à la bonne Dariolette, il délaça son casque & l'embrassa tendrement. Dariolette fut très-caressée & très-fêtée par les trois Princes qui se firent un devoir & un plaisir le plus sensible de la faire embarquer avec eux, & de la conduire en Gaule. Perion ne pouvoit se lasser de se rappeller avec elle la première nuit de

ſon mariage avec Elisène ; Amadis lui diſoit qu'elle avcit fait ſon devoir en l'expoſant, & qu'il n'oublieroit jamais qu'il lui devoit deux fois le jour ; il ſentoit un ſecret plaiſir à ramener près d'Elisène l'adroite & prudente Dariolette qui venoit de ſauver la vie de Perion & la ſienne.

Arcalaüs étant un peu revenu de l'état dangereux où la fumée & le feu l'avoient mis, eut de plus le déſeſpoir de voir ſes domeſtiques favoris nageant dans leur ſang, & ſon beau château dévoré par les flammes. Sa nièce fit faire à la hâte un eſpèce de litière qu'on nommoit alors une litière chevalereſſe, pour le tranſporter au Mont-Aldan ; & Dinarde avec une de ſes couſines, auſſi jeune & preſque auſſi méchante qu'elle, ayant aſſemblé cinq Chevaliers d'Arcalaüs qui s'étoient dérobés aux coups des trois Princes, ſe mit en chemin avec ſon oncle. Cette petite troupe avoit à peine fait une lieue, qu'elle apperçut à cent pas deux Chevaliers richement armés qui ſe repoſoient ſur le bord d'une fontaine.

Arcalaüs frappé de la beauté de leurs armes, & l'eſprit de rapine ne pouvant s'éteindre en lui dans l'état même ou le lâche ſe trouvoit, il dit à ſes cinq Chevaliers de courir ſur eux, de leur enlever leurs belles armes, &

de leur couper la tête s'ils leur résistoient. Les cinq Chevaliers, accoutumés à de pareils actes, obéirent ; mais l'exécution de l'ordre qu'ils avoient reçu se trouva plus difficile qu'ils ne croyoient : ces deux Chevaliers étoient Galaor & son compagnon Norandel ; tous les deux voyant la grande Bretagne tranquille, & Lisvard sans ennemis, avoient prié ce Prince de leur permettre d'aller chercher des aventures ; mais le secret motif du départ de Galaor, étoit de chercher & de revoir son frère Amadis. Les deux jeunes Princes, surpris de l'insolence du message des cinq Chevaliers, ne leur répondirent qu'en mettant l'épée à la main ; ils sçurent éviter, étant à pied, l'atteinte de leurs lances, & firent tomber morts les deux premiers qu'ils frappèrent en passant. Galaor fendit la tête d'un troisième, & les deux autres s'enfuirent dans l'épaisseur de la forêt. Dinarde, qui vit leur défaire, se jetta dans le fond d'une masure avec sa cousine, & la litière d'Arcalaüs fut absolument abandonnée ; Galaor & Norandel y coururent pour se venger du lâche qui les avoit fait attaquer.

Arcalaüs fertile en mensonges s'excusa sur ce qu'il avoit cru que c'étoit une nouvelle embuscade que ses ennemis avoient formée contre lui. Le traître réussit à les attendrir en leur montrant

ſes cheveux gris, & l'état affreux où il étoit. Galaor lui demanda ſon nom : Hélas ! dit-il, je ſuis Granfiles, couſin germain du vertueux Chevalier Grumédan ; & quelques alliés d'Arcalaüs ayant détruit mon château, & m'ayant mis dans l'état où vous me voyez, je m'en allois à la Cour de Liſvard où j'eſpérois, par l'entremiſe de mon couſin Grumedan, obtenir la protection & le bras du grand Amadis ou du brave Galaor ſon frère. Les deux jeunes Princes ayant entendu parler de Granfiles comme d'un Chevalier très-digne d'eſtime, non-ſeulement s'appaisèrent, mais même ils offrirent de l'eſcorter. Non, Seigneur, leur dit-il, ce garçon ſeul ſuffit pour me conduire ; à moins d'un quart de lieue d'ici, je retrouverai mon cortège qui m'attend, & je ſuis près d'un château qui m'appartient. Ayant reçu ſes adieux qu'il leur fit de l'air le plus affectueux, ils perdirent bientôt de vue la litière qui, par des routes détournées, s'enfonça dans l'endroit le plus épais de la forêt.

Dans ce même temps, les Ecuyers des deux Princes qui s'étoient trouvés éloignés pour chercher des vivres pendant le combat, arrivèrent avec leurs chevaux qu'ils leur ramenoient. La nuit étoit preſque fermée, & la lune commençoit à briller : Galaor & Norandel ſe conſultoient entre eux ſur le parti qu'ils avoient à

prendre, & n'avoient appris qu'avec humeur de leurs Ecuyers, qu'ils n'avoient trouvé dans les environs aucun endroit habité. Nous avons bien l'air, dit Galaor à ſon compagnon, d'être mal hébergés & de paſſer la nuit ſans ſouper. Pas tant que vous le croyez, leur dit un homme de leur ſuite, reſté en arrière, & qui les vit aſſez triſtes ; je viens de trouver à quatre pas un mulet bien chargé de vivres ; & même, dit-il en ſouriant à Galaor dont il connoiſſoit les mœurs & la gaieté, je ne vous cacherai pas que peut-être cette nuit pourroit devenir bien agréable, car j'ai entrevu deux très-jolies perſonnes ſe cacher près d'ici dans une maſure où j'imagine qu'elles ne ſeront pas trop fâchées que vous alliez les trouver.

Qu'en dites-vous, mon compagnon, dit promptement Galaor à Norandel ? Ma foi, répondit-il, après avoir juré de ne pas vous quitter pendant un an, ce ne ſera pas sûrement en cette occaſion que je romprai mon ſerment. Tous les deux ſe prirent par la main en riant, & volèrent à la maſure qui leur étoit indiquée. Ils n'eurent pas de peine à trouver Dinarde & ſa couſine qui n'en furent pas trop effrayées ; car les jeunes Princes alors n'avoient pas leurs caſques, & leur jeuneſſe & leur beauté étoient bien propres à raſſurer deux jeunes & jolies

Demoiſelles qui, forcées à paſſer une nuit entière au fond d'un bois & dans une vieille maſure, pouvoient bien aiſément avoir peur des eſprits & des loups. L'une & l'autre, bien réſolues de ne ſe point faire connoître, ſe laiſſèrent doucement conduire hors de la maſure par ces deux beaux Chevaliers, & s'abandonnèrent généreuſement à la deſtinée que peut-être dans leur cœur elles commençoient à prévoir.

Galaor s'étoit emparé de la main de Dinarde, & Norandel de celle de ſa couſine; c'eſt ainſi qu'ils ſortirent tous les quatre de la maſure. Galaor, prévoyant que ſes Ecuyers auroient ſoin de leur préparer à ſouper, crut leur devoir laiſſer tout le temps néceſſaire; & loin de ſe rapprocher d'eux, les Chevaliers conduiſirent les deux couſines du côté qui leur étoit oppoſé. Il étoit aſſez difficile de part & d'autre d'entamer la converſation; ils ne s'étoient jamais vus; ils ignoroient s'ils parloient la même langue...... Il en eſt une que tous les êtres ſenſibles ſavent entendre. Dinarde, accoutumée à s'exprimer par ſignes, fut alors plus muette que jamais; mais elle parut pluſieurs fois entendre Galaor & lui répondre; ſa couſine l'imita, quoiqu'elle en fût aſſez éloignée pour ignorer le parti que Dinarde auroit pris; & ces premiers momens leur parurent ſi doux, ils

établirent une telle confiance, que lorſque les deux couſines ſe rapprochèrent pour aller ſouper avec les deux Chevaliers, elles ſe dirent tout bas qu'elles leur avoient trouvé beaucoup de galanterie & d'eſprit. Le ſouper fut très-bon & très-gai ; la nuit étoit ſi belle, le temps ſi calme, l'air ſi doux, qu'aucun des quatre ne put penſer à dormir ; ils ſe promenèrent preſque toute la nuit dans la forêt ; & Norandel, plus curieux que Galaor, eut toujours ſoin de ſe ſéparer à quelque diſtance de lui, pour queſtionner la jeune amie qu'il eſpéroit s'être bien acquiſe. Celle-ci n'avoit pas autant de prudence que Dinarde ; elle ne put cacher à Norandel qu'elle étoit nièce d'Arcalaüs, que c'étoit cet enchanteur qu'il avoit trouvé dans la litière ſous le nom de Granfiles, & que ſa couſine étoit Dinarde, fille d'Ardan Canille.

Les deux Chevaliers s'étant rejoints au lever de l'aurore, Norandel lut facilement dans les yeux de Galaor qu'il avoit ſur le cœur de Dinarde les mêmes droits qu'il ſe flattoit d'avoir ſur celui de ſa couſine ; croyant alors n'avoir plus rien à ménager, il fit des plaiſanteries très-douces & très-gaies ſur l'aventure qui venoit d'unir quatre perſonnes de leur âge, qui juſqu'alors s'étoient haïes ſans ſe connoître, comme les ennemis les plus irréconciliables.

Galaor ne fut point du tout ému en apprenant que la nouvelle amie qui lui paroissoit si tendre étoit la nièce d'Arcalaüs ; Dinarde affecta de son côté de n'être point surprise de se trouver avec le frère d'Amadis, elle n'en parut que plus empressée pour lui, accoutumée dès ses plus jeunes ans à cacher ses pensées. Galaor fut bien persuadé que les deux cousines avoient renoncé pour jamais à l'ancienne haine de leur race, & le jour & la nuit suivante ne lui parurent pas trop longs pour s'en assurer.

Les provisions étoient finies, on ne peut point passer toute sa vie dans le fond d'un bois ; deux nuits amènent quelques réflexions prudentes, & le temps devenoit nébuleux. Galaor fut donc le premier à dire aux deux cousines qu'il seroit sage de sortir de la forêt, & de chercher un asyle plus agréable. Il me l'eût été toujours avec vous, lui dit tendrement Dinarde ; mais l'orage qui paroît se préparer, me fait approuver votre avis : nous pouvons, continua-t-elle, trouver assez près d'ici l'asyle que nous desirons, & ne nous point séparer. A ces mots, les Ecuyers furent appellés ; ils amenèrent les chevaux, & les deux Chevaliers prenant en croupe leurs jeunes amies, Dinarde leur fit prendre une route qui les conduisit en deux heures au château d'un Chevalier de ses

proches parens, nommé Ambares. Celui-ci leur fit les honneurs de son château, ne connoissant encore que celle qui les amenoit chez lui ; mais quelle fut la surprise & l'indignation de ce parent & ami d'Arcalaüs, lorsque dans le courant du jour il apprit de Dinarde qu'il avoit pour hôte le frère d'Amadis & le fils du Roi Lisvard ! Il proposa sur le champ à Dinarde de les attaquer pendant la nuit ; mais, soit qu'elle desirât peut-être secrettement que cette nuit pût ressembler aux deux précédentes, soit en effet qu'elle redoutât la colère & le courage des deux Chevaliers, elle persuada facilement Ambares de demeurer tranquille, & de lui laisser employer l'adresse & la ruse pour les éloigner & se séparer d'eux. Ambares se retira de bonne heure pour donner ses ordres ; ces quatre tendres amis restèrent les maîtres du château : tous les quatre s'y promenèrent, & s'éloignèrent les uns des autres comme dans la forêt, & dès que le jour parut, les deux cousines eurent l'air de se préparer à partir avec leur Chevaliers.

Ils descendirent tous quatre dans la cour ; ils y trouvèrent le maître du château tout armé, se proposant de les reconduire jusqu'à la sortie de son domaine. Il avoit fait préparer deux beaux palefrois pour les deux cousines, en disant aux Chevaliers qu'ils en seroient plus à leur

aiſe & plus en état de combattre, s'ils rencontroient quelques aventures. Tout ſe paſſa, tout ſe dit avec tant de politeſſe & l'air d'une ſi grande cordialité, que Galaor & Norandel ſe confondoient en remerciemens, & en offres de ſervices pour l'avenir ; ils montèrent tous à cheval. Ambares & les Chevaliers ſortirent les premiers. Dinarde feint de faire raccommoder quelque choſe qui la gêne à ſa ſelle ; auſſi-tôt qu'Ambarès s'en apperçoit, il rentre dans le château pour voir lui même ce qui peut la bleſſer ; mais tout-à-coup la herſe de la porte tombe avec un bruit terrible ; le pont-levis s'élève, & Galaor & Norandel ſe trouvent dehors, ſéparés de leurs amies, & ne voient plus auprès d'eux que leurs Ecuyers qui ſe contraignoient beaucoup pour s'empêcher de rire de l'aventure de leurs maîtres.

Les deux Chevaliers furieux ne purent rien imaginer, ſi ce n'étoit que le perfide maître du château vouloit leur enlever leurs amies ; ils firent un vacarme & jettèrent les plus hauts cris contre cette trahiſon ; & voyant Ambares paroître aux crénaux au deſſus de la porte, ils lui demandèrent avec fureur de leur rendre les deux Demoiſelles, ou de venir les leur diſputer par les armes : Ah ! parbleu, s'écria le méchant Ambares, me croyez-vous aſſez peu ja-

loux de ma réputation, pour m'abaisser à me mesurer avec de vils polissons tels que vous? Etiez-vous dignes des Demoiselles que le hasard avoit mises entre vos mains, & que la contrainte seule a forcées d'y demeurer? Ce second propos indigna plus encore que le premier les deux jeunes Chevaliers; leurs soins pour plaire à leurs nouvelles amies avoient été si bien reçus, ils avoient été si multipliés, qu'ils ne pouvoient les soupçonner d'être assez ingrates pour en perdre si-tôt le souvenir. Lâche & vil ravisseur, lui cria Galaor, oses-tu dire que ce n'est pas forcément que tu les retiens? Pauvres dupes, lui répondit Ambares, auriez-vous donc la présomption de croire qu'elles vous aiment? Parbleu, répondirent-ils tous d'une voix, nous croyons l'avoir bien mérité; nos charmantes amies nous en ont donné trop de marques pour en douter. Apprenez cependant, continua le méchant Ambares, que c'est à leurs prières que je les délivre de votre odieuse présence, & que c'est de concert avec elles que j'ai sçu vous chasser de mon château. Ah! traitre, s'écria Galaor, peux-tu joindre le mensonge à la perfidie? Laisse-les paroître un moment; mais tu ne l'oses pas, & tu crains trop que leurs larmes & leurs regrets ne te confondent.

Dans ce moment, Dinarde parut à côté d'Ambares,

d'Ambares, l'œil sec & avec un air plein de dignité. Ah! divine amie, s'écria Galaor dès qu'il l'apperçut, venez démentir ce scélérat. Vraiment, dit-elle, je m'en garderai bien, je lui dois trop de reconnoissance de nous avoir délivrées de vous deux; croyez-vous donc que la fille d'Ardan Canille & la nièce d'Arcalaüs ne vissent pas avec plaisir à leurs pieds la tête de Galaor & celle d'un fils de Lisvard? Galaor furieux, confondu de l'ingratitude & de l'audace de Dinarde, ne put s'empêcher de lui faire quelques reproches amers; & Norandel se joignit à lui, voyant paroître l'autre Demoiselle qui le regardoit d'un air riant & moqueur. S'il étoit possible de se repentir d'avoir joui des plaisirs les plus vifs & les plus doux, les deux Chevaliers eussent bien regretté les trois nuits qu'ils avoient vainement passées à s'assurer de leur tendresse. La conversation fut très-aigre de part & d'autre; les Demoiselles osèrent même joindre le mépris à l'infidélité dans leurs réponses. Galaor & Norandel regardèrent cette dernière injure comme le comble de l'ingratitude, & les Demoiselles écoutèrent avec un front d'airain tout ce qu'ils rappellèrent pour le leur prouver. De quoi vous plaignez-vous, dit d'un grand sang froid Dinarde? Nous sommes ennemis, vous passez dans ce bois, le hasard

fait que nous nous trouvons sans nous connoître, nous ne nous voyons qu'en passant ; & lorsque nous reconnoissons que vous êtes de la race d'Amadis, nous regrettons les trois jours que nous avons passés avec vous. Du moins, dit Galaor, j'espère que vous regretterez les trois nuits. Ah ! dit-elle avec le plus grand dédain, elles sont déja effacées de mon souvenir, & je serois bien fâchée de vous en faire passer de pareilles. Par ma foi, Demoiselle, dit Galaor indigné, je m'en passerai bien, & votre ingratitude me passe. Un Ecuyer de Galaor qui s'amusoit beaucoup de cette conversation, s'occupa le soir à l'écrire.

Quelque tems après, elle devint assez publique ; & ce fut vraisemblablement ce qui fit alors imaginer le mot de Passade, dont l'usage est venu jusqu'à nous.

Galaor & Norandel voyant qu'ils ne pouvoient forcer ce château, & qu'Ambares & les deux cousines étoient également dignes de leur mépris, prirent le parti de rire de cette aventure, & de s'éloigner assez promptement pour ne plus entendre les huées qui partoient sur eux du château, parmi lesquelles les deux Demoiselles faisoient distinguer leurs voix. C'étoit la première fois qu'ils avoient été trompés par un sexe enchanteur auquel on doit encore de la

reconnoiffance, même quand il nous trompe ; cette leçon auffi ne les empêcha pas de l'aimer toujours ; & l'un & l'autre ne pensèrent jamais aux trois nuits qu'ils avoient paffées avec les deux coufines, fans defirer d'être encore quelquefois trompés à pareil prix.

Pendant trois jours qu'ils marchèrent fans rencontrer d'autres aventures, ils ne cefferent de parler de ce qu'ils venoient d'effuyer. Ils arrivèrent le troifieme jour au port d'Arfil, où trouvant un vaiffeau qui partoit pour la Gaule, ils s'embarquèrent pour y paffer ; ils y defcendirent après un trajet heureux, & prirent le chemin d'une ville voifine où Perion faifoit fa réfidence. L'abordage du navire ayant été découvert d'un phare de cette ville, Amadis & Floreftan montèrent à cheval, pour favoir fi quelque Chevalier de leur connoiffance n'étoit pas arrivé par ce vaiffeau : les deux frères étant défarmés, Galaor qui les reconnut de loin accourut à toute bride pour fe jetter dans leurs bras ; il leur préfenta fon compagnon Norandel, & le fenfible Amadis fut bien vivement ému en penfant qu'il embraffoit un frere de fa chère Oriane.

L'arrivée de ces deux Princes caufa la plus grande joie dans la famille & la cour de Perion. Galaor ne put s'empêcher de leur conter tout ce

qui leur étoit arrivé lorsqu'ils rencontrèrent Arcalaüs ; l'adresse avec laquelle cet enchanteur s'étoit tiré de leurs mains ; & même, avec un embarras mêlé de plaisir & de honte, ils racontèrent ingénument toute leur aventure avec ses deux nièces. Amadis & Perion en rirent beaucoup ; mais le premier ne put perdre cette occasion de reprocher à son cher Galaor sa promptitude à s'enflammer d'une ardeur toujours trop légère. Galaor écouta son frère en homme soumis, mais incorrigible; & changeant promptement de conversation, il parla du vœu qu'il avoit fait avec Norandel de passer un an dans la recherche des trois Chevaliers aux serpens, qui s'étoient couverts de gloire dans la bataille de Lisvard contre Aravigne. Perion se mit à sourire, & leur dit que cette recherche lui paroissoit très-difficile.

Amadis, voyant Elisène & Perion entourés de beaucoup de personnes qui leur étoient chères, saisit ce temps pour prendre congé d'eux & chercher des aventures dignes de son courage. Ce héros croyoit que l'amant d'Oriane devoit sans cesse faire parler la renommée de ses nouveaux exploits ; & c'est peut-être d'après cette façon de penser d'Amadis, qu'un homme d'esprit de ce siècle a dit que les grandes réputations courent risque de se perdre, dès qu'elles cessent d'augmenter.

Floreſtan eut deſiré vivement de ſuivre Amadis; mais celui-ci, ne voulant pas laiſſer partager à ſon frère les périls & la gloire qu'il alloit chercher, pria Floreſtan de reſter avec le Roi ſon père, que Galaor devoit quitter dans peu de jours; & deſirant s'occuper ſans ceſſe & ſans en être diſtrait, de ſa chère Oriane, il s'embarqua le jour ſuivant, n'ayant à ſa ſuite que le nain Ardan & ſon cher & fidèle Gandalin.

Galaor & Norandel paſsèrent huit jours chez Perion, adorés des Chevaliers & des Dames de cette Cour. Dariolette que l'on y avoit reçue avec la plus tendre amitié, & toute la diſtinction que méritoient ſes anciens ſervices pour Eliſène, & la dernière aventure où ſon adreſſe & ſa préſence d'eſprit avoit ſauvé la vie aux trois Princes de Gaule, Dariolette aſſez jeune encore, trouva Galaor charmant & moins ſérieux qu'Amadis: elle ne put s'empêcher d'employer pour lui les petits talens que nous avons vu qu'elle poſſédoit; le bruit courut ſourdement à cette Cour qu'elle y avoit réuſſi, & que quoique Galaor n'eût pu lui faire accepter aucun préſent, Dariolette fut très-ſatisfaite de ſa reconnoiſſance.

Perion, voyant Galaor & Norandel bien déterminés à pourſuivre leur recherche des trois Chevaliers aux ſerpens, vit bien qu'il étoit

temps d'abréger pour eux une peine inutile ; deux jours avant leur départ, il les mena dans son arsenal : Ne seroit-ce point cela que vous cherchez, dit-il, en leur montrant les trois armures que ses deux fils & lui portoient le jour de la défaite d'Aravigne ? Galaor & Norandel voyant ces armes marquées des coups qu'elles avoient parés, & reconnoissant les boucliers semés de serpens : Ah ! c'est vous, Seigneur, c'est Amadis & Florestan qui les portiez, s'écrierent-ils en baisant ses mains victorieuses, & notre recherche est finie. Norandel se mit à ses genoux, & lui demanda ces trois armures avec instance : Laissez-moi, dit-il, les porter à Lisvard, & que le Roi mon père n'ignore pas plus long-temps quelle est la reconnoissance qu'il vous doit.

Perion aussi modeste que vaillant, se laissa long-temps presser pour lui donner ces armes : il se rendit enfin ; & les deux Princes les ayant renfermées telles qu'elles étoient dans le même coffre qui venoit de la sage Urgande, ils le firent porter à leur vaisseau ; & le même jour qu'ils arrivèrent près de Lisvard, ils présentèrent le coffre à ce Prince, en lui disant qu'ils étoient quittes de leur vœu, & que leur recherche étoit finie. Lisvard, ouvrant lui-même ce coffre, reconnut facilement ces armes em-

ployées si courageusement pour son service : je reconnois bien les armes, leur dit-il, mais j'ignore quels étoient ceux qui les portoient. Ah ! Sire, ne put s'émpêcher de s'écrier Galaor, si votre cœur n'étoit pas fermé pour mes proches, vous les devineriez sans peine. Eh bien ! Sire, apprenez donc que ce casque d'argent étoit celui du Roi Perion, que le casque vert couvroit la tête de Florestan, & que c'est sous le casque doré que celle d'Amadis s'exposoit aux plus grands périls pour votre service & pour votre gloire.

Lisvard eut presque autant de peine que la belle Oriane à cacher la tendre émotion qui l'agita dans ce moment : celle d'Oriane ne vint que d'avoir entendu prononcer le nom d'Amadis ; car son cœur ne l'avoit pas laissé douter un moment, après la lettre qu'elle avoit écrite, que ce ne fût ce Héros qui dans ce jour mémorable eût combattu pour son père.

Il en eût coûté trop à l'ancien ressentiment de Lisvard pour s'étendre sur les louanges d'Amadis ; mais, ne pouvant se refuser à celles qu'il devoit à Perion, il fit l'éloge de ce Prince à Norandel, & se plaignit à lui de ce qu'il ne connoissoit encore Perion que par sa valeur, ne l'ayant jamais vu qu'armé. Ah ! Sire, dit Norandel, Perion joint à toutes les grandes qualités que vous lui connoissez la figure la plus

belle & la plus majestueuse ; ce puissant Prince possède de vastes Etats, commande à la nation la plus brave, la plus aimable & la plus passionnée pour son maître. La Reine Elisène joint les graces & les vertus les plus touchantes à la beauté ; & ce qui comble le bonheur de ces illustres époux, c'est d'avoir dans leurs enfans des héros dignes de leur naissance. Lisvard ne repondit rien, mais Oriane vint embrasser son frère ; &, quoiqu'elle l'aimât tendrement, ce ne fut peut-être en ce moment qu'à celui qui venoit de louer Amadis, qu'elle donnoit cette marque de tendresse.

Un intérêt bien juste & bien tendre nous rappelle à parler du petit Esplandian. Le saint hermite Nascian l'ayant remis à sa sœur, femme d'un ancien & brave Chevalier nommé Sergil, cette sœur prit les soins les plus tendres de cet enenfant ; & Nascian sachant qu'à peine âgé de quatre ans, Esplandian surpassoit en intelligence comme en force tous les enfans de son âge, il jugea qu'il étoit temps de l'instruire, & le fit revenir à son Hermitage, accompagné de son neveu Sergil, plus âgé de deux ans que celui qu'il se proposoit d'élever lui-même.

Esplandian se prit du plus tendre attachement pour le bon-homme Nascian : docile à ses leçons, il sembloit n'être occupé que de lui plaire. Nas-

cian de son côté l'aimoit comme s'il eût été son fils, & desiroit former son corps aux exercices pénibles, en même temps qu'il travailloit à l'instruire, & à former son caractère & ses mœurs.

Nascian pourvut ces deux enfans de deux petits chiens, d'arcs & de flèches pour aller à la chasse, & ne craignoit pour eux que la fatigue qui la suit. Au retour d'une chasse assez longue, Esplandian s'étant endormi sur le bord d'un ruisseau, la lionne qui l'avoit nourri de son lait les premiers jours de sa naissance, passa près de lui, le flaira, le reconnut, & se coucha sur l'herbe à ses côtés. Le petit Sergil, s'étant rapproché d'Esplandian au moment où la lionne le flairoit, eut grand peur & s'enfuit à l'Hermitage, en criant à Nascian de courir à son compagnon qu'un grand chien vouloit dévorer. Le saint Hermite y courut aussi-tôt, & vit de loin Esplandian qui s'étoit réveillé, & qui badinoit avec la lionne qui léchoit doucement ses petites mains. Mon père, dit-il à Nascian, en le voyant arriver, ce beau grand chien est-il à nous? Mon ami, lui dit Nascian, cet animal est libre, mais il est à Dieu qui créa tous les êtres; & sans doute il lui obéit, puisqu'il vous caresse malgré la férocité de son naturel. Ah! que je desirerois, dit l'enfant, que ce bel animal voulût se donner

à nous & nous ſuivre juſqu'à notre Hermitage ! Eh bien ! mon fils, dit Naſcian, eſſayez de lui donner à manger. A ces mots, il tira de ſa beſace un quartier de daim qu'Eſplandian préſenta à la lionne qui ſe laiſſoit careſſer & prendre les oreilles pendant qu'elle mangeoit ſa proie. Dès ce moment la lionne ne voulut plus le quitter, & Sergil ceſſant d'en avoir peur, ils la conduiſirent à l'Hermitage où ſans peine ils l'accoutumèrent à ſe laiſſer paſſer autour du cou une petite leſſe, & à ſe laiſſer conduire à la chaſſe avec eux. Dès qu'ils avoient bleſſé quelque bête fauve, ils la lâchoient ſur elle ; la lionne s'élançoit pour ſaiſir la proie, & recevoir de leurs mains le partage qu'ils vouloient lui faire. C'eſt ainſi que ces enfans paſsèrent les premières années de leur jeuneſſe ; c'eſt ainſi que le fils d'Oriane & d'un héros héritier de la Gaule étoit élevé, tandis que ſon malheureux père fugitif, déſeſpéré, cachant ſa renommée & ſa naiſſance, éloigné de ſa chère Oriane, expoſoit tous les jours ſa vie à de nouveaux périls, & n'en paſſoit pas un ſans gémir du ſort barbare qui le ſéparoit preſque ſans aucun eſpoir de la Princeſſe qu'il adoroit.

Ce Prince, en ſortant de la Gaule, vogua ſur pluſieurs mers, parcourut différentes contrées, couvert d'armes ſimples, ſans deviſe ſur

son bouclier, &, ne pouvant être reconnu dans les grandes entreprises qu'il mettoit à fin, que par le fourreau de la belle épée que sa loyauté lui avoit fait conquérir, & qui brilloit d'un vert éclatant, ne fut très-long-temps désigné que par le nom du Chevalier à la verte épée.

Etant arrivé jusques dans la Bohéme, il fut rencontré sur le bord d'un fleuve qu'il côtoyoit par le Roi Taffinor, souverain de ce pays : ce Prince, alors sans armes & sans suite, fut d'abord en suspens s'il aborderoit un Chevalier inconnu, dont l'air paroissoit imposant ; mais reconnoissant que c'étoit le Chevalier de la verte épée, dont la haute réputation de valeur & de générosité étoit parvenue jusqu'à lui, il le prévint avec politesse, & lui dit qu'il se tiendroit heureux s'il pouvoit arrêter quelque temps dans ses Etats un Chevalier dont la renommée célébroit les vertus & les exploits.

Amadis répondit avec respect aux prévenances du Roi de Bohême, le suivit dans son palais, où ce Prince lui fit rendre les plus grands honneurs. Amadis s'y prit bientôt d'amitié pour le Prince Grasandor, fils du Roi Taffinor. Ce jeune Chevalier s'étoit déja rendu recommandable par de belles actions ; & son humeur douce & gaie, son desir de plaire & sa générosité lui gagnoient facilement tous les cœurs. Amadis apprit de ce

Prince que le Chevalier Patin ayant été blessé dans un combat, avoit été forcé de renoncer pour quelque temps aux démarches qu'il avoit faites pour obtenir la Princesse Oriane ; que s'étant fait transporter à Rome, il avoit été près d'un an sans pouvoir se remettre de cette blessure, & que pendant ce temps, l'Empereur son frère étant mort, il lui avoit succédé. Ces Princes lui dirent aussi qu'à peine Patin étoit-il monté sur le trône des Césars, que son orgueil lui faisoit commettre les plus grandes injustices, qu'il avoit même exigé que le Roi de Bohême lui payât un tribut ; mais qu'il l'avoit refusé comme n'ayant jamais relevé de l'Empire : ils ajoutèrent qu'ils attendoient de jour en jour de sa part quelque acte de violence, qu'ils étoient résolus de repousser par les armes.

En effet, on annonça dès le lendemain à Taffinor qu'un Chevalier, nommé Garadan, proche parent de l'Empereur, étoit arrivé suivi de douze autres Chevaliers, & démandoit à lui parler. Taffinor qui connoissoit la présomption & l'arrogance de Garadan, fut tenté de le renvoyer sans lui donner audience ; mais Amadis sut le résoudre à l'écouter. Garadan se présenta fiérement devant le Roi de Bohême, & dit d'un ton impérieux, que, quoique son maître eût des armées suffisantes pour conquérir les Etats

d'un plus puissant Prince que lui, cet Empereur ne voulant pas exposer le sang de ses sujets pour une si médiocre conquête, il venoit offrir de sa part le combat de douze Chevaliers Romains contre douze des siens, si toutefois il pouvoit en rassembler douze qui fussent assez téméraires pour oser combattre contre lui.

Amadis, indigné de l'insolence d'un pareil message, ne laissa point à Taffinor le temps de répondre à ce défi. Amadis détestoit Patin depuis le combat dans lequel il l'avoit blessé à la sortie de l'Isle ferme, lorsque Patin s'étoit vanté faussement dans une chanson, d'être aimé de la belle Oriane ; il fut bien aise d'humilier l'orgueil de Garadan, & de pouvoir en même temps mortifier Patin qu'il regardoit comme son plus irréconciliable ennemi.

Il prit donc la parole ; il répondit à Garadan avec mépris & le défia. Garadan, fier de ses forces, qu'il avoit souvent éprouvées, & du rang qu'il tenoit dans l'Empire, accepta sur le champ le combat. Les Chevaliers Romains, parmi lesquels se trouvoit Arquisil, jeune & brave Chevalier, & parent aussi proche que Garadan de l'Empereur, voulurent protester contre ce combat, disant que Garadan outre-passoit les ordres de l'Empereur, en voulant remettre le sort de ce combat à son bras, tandis que l'Empereur avoit

décidé qu'il feroit de part & d'autre entre douze Chevaliers.

Qu'à cela ne tienne, leur dit Amadis; voyez-moi vider ma querelle avec Garadan, vous prendrez après le parti qui vous conviendra le mieux. Garadan, de fon côté, mit tant de chaleur dans la difpute qu'il eut avec fes compagnons, qu'ils s'accordèrent à lui laiffer éprouver le fort des armes; mais toujours fous la condition que ce combat ne feroit point décifif, & que fi Garadan fuccomboit, les onze autres feroient les maîtres de foutenir là même querelle.

Il fut donc décidé que le lendemain Amadis & Garadan combattroient enfemble, en préfence des onze autres Chevaliers Romains, & que Taffinor choifiroit ceux qu'il voudroit leur oppofer après le combat particulier entre les deux Chevaliers qui s'étoient défiés.

Taffinor eut bientôt fait fon choix, & fon fils Grafandor fut le premier qu'il nomma dans le nombre des Chevaliers Bohémiens.

Le combat entre Amadis & Garadan ne fut pas long-temps douteux, & ce dernier mordit bientôt la pouffière. Le brave Arquifil le voyant étendu dans la lice, demanda fur le champ que les conditions du combat fuffent remplies: les Chevaliers Romains & les Bohémiens fe char-

gèrent avec fureur ; mais les premiers ne purent résister aux coups que Grasandor & le Chevalier à la verte épée leur portèrent. Arquisil s'étoit attaché pendant toute l'affaire à combattre Amadis ; & celui-ci voyant presque tous les Romains déja morts, ou sans défense, ne voulut point répandre le sang du jeune Arquisil dont la conduite lui paroissoit noble & digne d'estime : il prit son temps ; &, le désarmant d'une main victorieuse, il le força de lui donner sa parole & de se rendre à lui.

Arquisil s'étant relevé lui demanda la permission de faire emporter les corps de ses compagnons morts, & de secourir ceux qui pouvoient vivre encore. Amadis lui fit donner tous les secours dont il avoit besoin ; &, trouvant de plus en plus dans le jeune Arquisil des raisons pour l'aimer & l'estimer, il lui permit, de l'agrément de Taffinor, de retourner à Rome, sur sa parole d'honneur de le revenir joindre dès qu'il l'en requerroit sous le nom de Chevalier à la verte épée.

Amadis témoin des prodiges de valeur que Grasandor avoit faits, quatre Chevaliers Romains étant tombés l'un après l'autre sous ses coups, redoubla pour lui d'estime, lui jura l'amitié la plus durable, & l'un & l'autre ne perdirent jamais l'occasion de s'en donner des marques réciproques.

Amadis n'avoit point reçu depuis long-temps de nouvelles de sa chère Oriane : il soupiroit nuit & jour en pensant à cette belle Princesse, aux jours heureux, aux nuits plus heureuses encore qu'il avoit passées près d'elle : il ne pouvoit penser sans frémir à la longue distance qui l'en tenoit séparé. Voyant Taffinor & Grasandor tranquilles dans leurs Etats, il prit le parti de les quitter, pour se rapprocher de la grande Bretagne.

Taffinor ne put s'empêcher de verser des larmes lorsqu'Amadis lui demanda la permission de le quitter ; il conduisit ce Prince dans son cabinet, où, faisant de nouveaux efforts pour le retenir, il en vit aussi couler des yeux d'Amadis ; il les donnoit à sa séparation d'Oriane, & à la cruelle position où le sort l'avoit mis : s'il ne pouvoit retourner auprès d'elle, du moins vouloit-il s'en rapprocher. Taffinor connut bientôt que ses prières seroient inutiles : Je vois, seigneur, que quelques intérêts bien chers vous appellent ; puisse la fortune la plus heureuse remplir votre espoir ! mais aurez-vous la dureté de céler votre nom & votre naissance à celui qui vous doit tant de reconnoissance ? Je vois que jusqu'ici vous m'avez caché l'un & l'autre ; mais si vous voulez achever de m'attacher à vous à jamais, donnez-moi la marque de confiance

fiance de m'avouer qui vous êtes; & je vous jure sur mon honneur, & sur tout ce qu'il y a de plus sacré, de renfermer ce secret dans mon cœur. Je me rends, seigneur, lui répondit le Chevalier de la verte épée : il faut donc vous avouer que je suis cet Amadis, fils du Roi de Gaule, & le Chevalier le plus malheureux qui respire : Ah ! s'écria Taffinor, je m'en étois déja douté ; mais je ne pouvois croire qu'un si grand Prince pût être aussi long-temps absent de la Cour du Roi son père, & de celle du Roi Lisvard. Amadis lui raconta la plus grande partie de ses démêlés avec ce Prince, & l'apparence même qu'il seroit bientôt en guerre ouverte avec lui, pour la défense de l'isle ferme. Taffinor le pria d'accepter son secours, & jura de lui envoyer l'élite de ses troupes, commandées par son fils Grasandor, dès qu'il le lui demanderoit, soit au nom du Chevalier de la verte épée, soit à ce nom qu'il avoit rendu si glorieux & si redoutable.

Les deux Princes se séparèrent avec les plus grandes marques d'estime & de tendresse. Mon cher Prince, dit Amadis à Grasandor en l'embrassant, peut-être le sort cessera-t-il de me persécuter ; j'espère que nous nous reverrons dans un temps plus heureux pour moi, & que notre amitié sera durable. Taffinor & Grasandor le

reconduisirent jusqu'à la barque sur laquelle il alloit descendre un fleuve qui se jettoit à vingt lieues plus bas dans la mer.

Le projet d'Amadis étoit de se rapprocher de la grande Bretagne ; mais le sort en avoit autrement ordonné, & bientôt les plus terribles aventures devoient éprouver son courage.

Tandis que ce malheureux Prince erroit de Royaumes en Royaumes, éloigné de tout ce qui l'attachoit à la vie, l'injuste Lisvard étoit tranquille dans ses Etats : sa Cour étoit redevevenue florissante, les plaisirs y renaissoient ; des fêtes & de grandes parties de chasse où les Dames de sa Cour présidoient, attiroient dans ses Etats un grand nombre de Chevaliers étrangers.

Lisvard avoit été passer le mois de Mai à la belle maison de campagne qu'il avoit dans la forêt de Windsor, & chaque jour une chasse différente étoit l'amusement qui lui plaisoit le plus. Un grand cerf s'étant un jour échappé des toiles qu'il avoit eu la force & la légéreté de franchir, s'éloigna suivi de quelques chiens ; & Lisvard animé vivement à sa poursuite, se trouva seul à l'extrémité de la forêt. Son ardeur n'avoit point été vaine, & le cerf très-mal mené étoit presque aux abois, lorsque Lisvard apperçut deux beaux enfans de six à sept ans,

dont l'un tenoit une grande lionne en leſſe. Cet enfant, voyant paſſer près de lui ce cerf très-échauffé, lâcha la lionne qu'il anima par ſes cris à ſa pourſuite ; la lionne l'atteignit ſans peine, & le terraſſa fort près d'un buiſſon où Liſvard s'étoit caché pour obſerver la chaſſe ſingulière de ces enfans, & voir la fin de cette aventure. Les deux enfans accoururent en entendant le cerf qui bramoit ſous les ongles tranchans de la lionne ; le plus beau des deux fit la curée à cette bête ſi terrible pour tout autre, & ſi douce pour lui, pendant que ſon compagnon, ſonnant d'un cor, appelloit deux petits chiens courans qui vinrent les rejoindre pour partager ce que l'autre enfant leur avoit deſtiné.

Tous deux, après que la curée fut finie, couplèrent les deux chiens, remirent la leſſe à la lionne, & reprenoient le chemin de l'Hermitage ; ils commençoient à s'èloigner, lorſque Liſvard ſortit du buiſſon en appellant doucement celui qui tenoit la lionne, qui s'arrêta & le joignit d'un air aſſuré : Aimable enfant, lui dit Liſvard, apprenez-moi qui vous êtes. Sire Chevalier, répondit-il, Naſcian le ſaint Hermite m'a nourri juſqu'ici, je ne connois que lui pour père.

Liſvard fut étonné de cette réponſe ; Naſcian

étoit très-vieux, & sa réputation de sainteté ne permettoit pas de le soupçonner d'avoir un enfant de cet âge : desirant donc être mieux instruit, il se fit conduire par l'enfant à l'Hermitage. Il étoit situé sur une roche environnée de buissons épais ; c'est-là que Lisvard trouva le saint homme en prière : Mon père, lui dit il, j'ai quitté ma chasse pour suivre ce bel enfant que j'ai vu mener une lionne en lesse ; je vous prie de m'apprendre quel est sa naissance ; sa physionomie & son maintien sont trop nobles pour qu'il ne soit pas né de parens illustres.

Pendant que Lisvard parloit, Nascian qui le regardoit attentivement, le reconnut pour son Roi ; &, se jettant à ses genoux, il lui demanda pardon de ne lui avoir pas d'abord rendu les respects qu'il lui devoit. Mon père, lui dit Lisvard en le relevant avec affection, & le prenant par la main, puisque vous me connoissez, j'espère, que vous ne refuserez pas de m'éclaircir sur la naissance de ce charmant enfant : vous pensez bien que la connoissance que vous m'en donnerez, ne lui peut être qu'avantageuse. En vérité, Sire, répondit Nascian, il est bien vrai que depuis plus de six ans je le nourris & l'aime comme si c'étoit mon fils ; mais il ne l'est point, c'est un enfant que la Providence a jetté dans mes bras. Hélas ! je l'ôtai de la

gueule de la lionne que vous avez vue, lorsqu'elle le portoit à ses petits sans l'avoir blessé, & l'enfant paroissoit n'être né que du jour précédent; cette même lionne, qui me connoissoit, obéit à ma voix, &, par la permission divine, laissa téter cet enfant avec ses lionceaux. Voilà, Sire, tout ce que je sais de son sort; j'ajouterai seulement que lorsque je voulus le baptiser, j'apperçus plusieurs caractères, les uns très blancs, & les autres vermeils, imprimés sur son sein; je lus dans ceux que je pus entendre, le mot Esplandian, & c'est le nom que je lui donnai. L'autre enfant est fils de ma sœur & de l'ancien Chevalier Sergil. Mon père, lui dit le Roi plus surpris que jamais, cette aventure est vraiment merveilleuse; nous ne pouvons douter qu'il ne soit protégé par le Ciel, puisque la Providence l'a tiré d'un péril si terrible; je sens que le plus tendre intérêt m'émeut pour lui, & je vous prie en grace de vous trouver demain matin à la fontaine des sept Hêtres avec cet enfant, & le petit Sergil qui m'est cher aussi, puisqu'il est votre neveu, & que le brave Sergil que j'ai connu dans mes armées est son père. Nascian l'ayant assuré qu'il se rendroit à ses ordres, le Roi s'en retourna vers l'heure de midi. L'on commençoit à s'inquiéter de son absence, & Grumedan vint aussi-

tôt le prier, de la part de la Reine, de passer chez elle, pour lire une lettre qu'elle venoit de recevoir à l'instant. Cette lettre avoit été portée par une Demoiselle richement vêtue, montée sur un fort haubin *, & conduite par un nain. La lettre étoit scellée par une belle émeraude montée en or, sur laquelle étoient gravés ces mots : *Scel d'Urgande la Déconnue.*

Lisvard ouvrit cette lettre avec empressement, & lut : » Très-haut & très-puissant Prince, » Urgande la Déconnue qui vous aime, vous » avertit que le Damoisel allaité de trois diffé- » rentes nourrices doit vous être bien cher ; il » doit non-seulement sauver vos jours de la » plus périlleuse aventure, mais il assurera votre » gloire & votre repos, & sera cause de la paix » qui vous réunira, Sire, avec Amadis & la » Gaule. Le Damoisel est de race royale des » deux côtés, & surpassera, par sa valeur & » ses actions, les Chevaliers les plus renommés » de son tems. Il tiendra des trois nourrices » dont il a pris le lait : il aura la force, le » courage & la générosité de la lionne ; les » mœurs douces & la bienfaisance de la brebis ; » le don de plaire, la religion & l'esprit de la

* Cheval allant l'amble, & dont l'allure est très-vîte & très-douce.

» vertueuse nourrice qui lui donna son sein.
» Vous connoissez trop, Sire, le savoir de celle
» qui vous est tendrement attachée, pour hésiter
» à la croire. *Urgande la Déconnue.* »

Lisvard, plein de confiance pour Urgande, ne douta point qu'elle n'eût voulut lui parler de l'enfant à la lionne, qu'il venoit de trouver dans la forêt ; il étonna beaucoup la Reine Brisène, en lui disant : Je suis sûr, Madame, que je viens de voir à l'instant l'enfant qu'Urgande m'annonce dans sa lettre, & que dès demain vous aurez le même plaisir que moi, lorsque vous verrez en lui la plus charmante créature qui respire. A ces mots, il lui raconta la rencontre qu'il avoit faite du petit Esplandian, & tout ce qu'il en avoit appris de la bouche de Nascian.

Galaor & la belle Orlane étoient présens à ce récit. Galaor assura le Roi que, quoiqu'il ne pût rien comprendre à cette aventure comme à la lettre d'Urgande, la certitude qu'il avoit qu'elle ne pouvoit jamais se tromper, lui rendoit cet enfant bien cher, puisqu'il en espéroit tout ce qu'il desiroit avec le plus d'ardeur, la réunion de la Gaule & d'Amadis avec la grande Bretagne & le Prince dont il s'étoit déclaré le Chevalier.

Qui pourroit exprimer la tendre émotion &

le trouble du cœur d'Oriane ? Qu'elle eut de peine à cacher les sentimens qui l'agitoient ! . . . Mabille avoit enfin appris de la Demoiselle de Danemarck quel avoit été le sort du fils de sa cousine ; elle en avoit instruit Oriane avec tous les ménagemens nécessaires ; & l'heureuse Oriane, cette tendre mère, cette épouse secrette d'Amadis, rapprochant alors toutes les circonstances, ne doutoit déja plus que le charmant enfant qu'elle alloit bientôt voir ne fût son fils, & ne fût ce gage si cher de l'amour le plus malheureux & le plus fidèle.

Le lendemain matin Lisvard & Brisène se rendirent de bonne heure avec les Princesses & les premiers de la Cour, à la fontaine des sept Hêtres où l'on avoit tendu de riches pavillons ; la Reine fit relever les murailles du sien ; & la tendre Oriane, à moitié soutenue par Mabille, & contraignant à peine les mouvemens impétueux de crainte, d'espérance & de tendresse qui la mettoient hors d'elle-même, avoit les yeux fixés sur la route de la forêt qui conduisoit à l'Hermitage.

Bientôt l'on vit arriver le bon-homme Nascian, suivi de deux Vavasseurs de ses parens ; il conduisoit les deux enfans par la main, & tout ce petit cortége étoit bien intéressant par sa singularité. Esplandian, beau comme l'amour,

portoit sur son dos un grand lièvre, & dans ses mains deux perdrix qu'il avoit tuées à coups de flèches ; Sergil tenoit la lionne en lesse, & les deux Vavasseurs portoient sur un brancard le grand cerf que les enfans avoient pris la veille ; les deux petits chiens couplés suivoient Sergil, en jouant & badinant autour de la lionne. Les Dames eurent d'abord un peu de peur de cette bête redoutable ; mais elles furent rassurées par la présence de Nascian qui la fit coucher à ses pieds.

Lisvard fit quelques pas au-devant de Nascian, l'embrassa, le prit d'une main & le bel Esplandian de l'autre, & fut les présenter à Brisène : Voyez, lui dit-il, Madame, le plus beau Damoisel que nous ayons jamais vu paroître dans cette Cour. Esplandian, avec un maintien assuré, mais respectueux, parut l'avoir habitée depuis sa naissance : Sire, dit-il, recevez avec plaisir la chasse que je viens de faire ; ayez la bonté d'en faire le partage. Non, mon mignon, lui dit Lisvard, il faut que ce soit vous-même qui le fassiez. Esplandian rougit & n'en devint que plus beau. Tout-à-coup il prit son parti : Sire, dit-il, ce beau cerf est le plus noble des animaux que j'apporte ; il est bien juste que je vous le présente ; je prie la Reine d'accepter ce lièvre ; & je meurs d'envie d'offrir ces deux

perdrix à cette belle Dame que j'ai tant de plaisir à voir. A ces mots l'enfant n'osant s'avancer, allongeoit ses petits bras, & présentoit ses perdrix à la belle Oriane, avec une expression si touchante & si vive, que chacun admira son esprit comme sa beauté. Lisvard (heureusement pour Oriane qui ne pouvoit plus résister à ses premiers mouvemens) interrompit Esplandian en lui disant : Mais, mon mignon, il ne vous reste plus rien pour donner aux autres personnes de ma Cour. Ah ! Sire, n'est-ce pas de votre main que ceux qui vous suivent doivent recevoir des graces, & ce grand cerf ne suffit-il pas pour celles que vous voudrez leur faire ? Le Roi, surpris & charmé de la gentillesse de cette réponse, l'embrassa pour la seconde fois.

Mon père, dit-il à Nascian, vous m'avez dit que le Ciel l'avoit conservé, pour le mettre en vos bras, & que désormais ce seroit à moi à seconder les vues que la Providence a sur lui. Je vous demande ces deux enfans; accordez les moi pour les élever dans ma Cour, & les instruire de tout ce qui leur est nécessaire pour se rendre dignes & capables d'accomplir la destinée qu'Urgande annonce dans sa lettre. Nascian remit à l'instant l'un & l'autre enfant dans les mains de Lisvard & de Brisène, & se jet-

tant à genoux les yeux & les bras élevés au Ciel : Chers enfans, leur dit-il après quelques momens de silence, puisse l'Eternel vous bénir à jamais comme le fait un pauvre pécheur ! A ces mots, les deux enfans s'élançant des bras de Lisvard & de la Reine, volèrent aux genoux de Nascian qui les embrassa les yeux baignés de larmes.

La Reine se levant alors dit à Nascian : Puisque vous nous les accordez, je vais en faire le partage ; je me charge de votre neveu ; le premier mouvement du petit Esplandian ayant paru pour ma fille, je le remets entre ses mains. A ces mots, elle conduisit elle-même Esplandian à la belle Oriane qui le serra dans ses bras, éperdue de joie & de tendresse, sans oser ni sans pouvoir exprimer tout ce qu'elle sentoit en cet heureux moment.

Oriane étoit pleine de religion ; elle n'a jamais plus de pouvoir que sur les ames tendres & fidelles ; cette Princesse avoit d'ailleurs besoin de conseils & d'ouvrir un cœur trop plein de l'excès de son bonheur ; elle pria Nascian de l'écouter en confession avant son départ. Ce fut à ses genoux qu'elle avoua son mariage secret avec Amadis, la naissance de son fils, l'aventure affreuse qui l'avoit arraché de ses bras, & la certitude presque complette qu'Esplandian étoit

ce fils qui depuis six ans lui coûtoit tant de larmes. Nascian acheva facilement de lever les doutes que son cœur vouloit rejetter, en lui peignant exactement les langes dans lesquels il avoit trouvé son enfant enveloppé. Cette confession d'Oriane eut une suite bien heureuse, puisqu'elle instruisit Nascian du secret de cette naissance, & qu'il put dans la suite, & de l'aveu d'Oriane, s'en servir utilement pour la réunion des deux plus puissans Princes de l'Europe.

Cette réunion étoit encore bien éloignée ; il sembloit que le sort eût fait choix d'Amadis pour donner l'exemple de tous les changemens de fortune, & de tous les périls que peuvent éprouver la constance, le courage & la vertu.

Ce Prince, en sortant de la Bohême & de la Cour de Taffinor pour se rapprocher un peu de la grande Bretagne, se trouvoit sur les confins de la Romanie, & près d'un port de mer tirant son nom de la ville de Sadine, qui s'élevoit en amphithéâtre sur les deux côtés qui le couvroient, & qui formoient l'aspect le plus majestueux & le plus agréable. Amadis, en tournant autour de cette ville dans laquelle il ne vouloit entrer que la nuit, pour que rien ne pût le distraire du dessein qu'il avoit pris de s'embarquer, vit au détour d'un rocher qui lui cachoit une belle plaine, une troupe nom-

breuse & brillante de jeunes Dames accompagnées de plusieurs Chevaliers armés qui se promenoient dans une belle prairie ; bientôt au milieu de cette troupe il en distingua une d'une blancheur éclatante qui paroissoit les commander ; & lorsqu'il espéroit être encore à temps de s'en éloigner, il s'apperçut avec quelque chagrin qu'une Demoiselle suivie d'un Chevalier se détachoit pour lui parler.

Amadis crut qu'il feroit impoli de ne la pas attendre. Cette Demoiselle l'abordant aussi-tôt, vint lui dire que la belle Grassinde sa maîtresse le prioit de lui venir parler ; le premier mouvement d'Amadis fut de la refuser. La Demoiselle redoublant inutilement ses instances, le Chevalier qui la suivoit, entendant cette conversation, s'avança d'un air présomptueux, en lui disant qu'il falloit bien de gré ou de force qu'il vînt parler à la Princesse Grassinde. Amadis n'étoit pas accoutumé qu'on lui proposât une pareille alternative : J'aurois pu, dit-il au Chevalier, me rendre à la prière que cette Demoiselle m'a faite ; mais il me suffit que vous l'exigiez, pour que je m'y refuse. Oh ! parbleu, s'écria le Chevalier, Brandafidel sait punir les téméraires qui le refusent ; & maintenant je vous ordonne de descendre de cheval, & d'y remonter après, la tête tournée du côté de la croupe,

tenant la queue de votre cheval au lieu de bride; & c'eſt dans cet état que je veux que vous vous préſentiez devant Graſſinde. C'eſt ce qu'il faudra voir, dit Amadis en ébranlant ſa lance, & peut-être aurez-vous bientôt la honte de paroître vous-même en cet état.

Ce Brandafidel, fier de ſa force & de ſon adreſſe, courut auſſi-tôt ſur Amadis : il briſa ſa lance ſur ſon écu, ſans l'ébranler des arçons; mais un éclat de la lance briſée bleſſa dangereuſement Amadis à la gorge. Le coup de celui-ci fut pareil à ceux qu'il avoit coutume de porter. Brandafidel enlevé des arçons, roula ſans connoiſſance ſur la pouſſière. Amadis s'appercevant qu'il n'étoit qu'étourdi de la force du coup, ſe porta ſur lui l'épée haute, en lui diſant : Chevalier, vous êtes mort ſi vous ne ſubiſſez les mêmes conditions que vous avez oſé me propoſer. Le préſomptueux Brandafidel fut quelque temps ſans vouloir répondre; mais voyant briller l'épée d'Amadis à quatre doigts de ſa gorge, il eut la honte & la douleur d'être obligé de crier merci, de monter à cheval à reculons, & de rejoindre ainſi la belle Graſſinde. Cette Princeſſe, couſine de Taffinor, avoit trop entendu parler du Chevalier à la verte épée, pour ne pas le reconnoître à celle qui brilloit à ſon côté, comme à la valeur & à la force

avec laquelle il avoit vaincu Brandafidel qui passoit pour le plus redoutable Chevalier de cette contrée. Voyant le sang qui couloit en abondance de la gorge d'Amadis, elle le ramena promptement à son palais où maître Hélisabel, fameux Chirurgien, fut promptement appellé. Hélisabel trouva la blessure assez profonde, pour annoncer au Prince de Gaule que la cure seroit longue, & que de plus de vingt jours il ne seroit en état de porter ses armes.

Malgré toute la constance d'Amadis, il ne put apprendre sans la plus vive douleur qu'il alloit être obligé de perdre un temps aussi long sans pouvoir se rapprocher d'Oriane.

Occupé sans cesse de l'amour qu'il avoit pour elle, ce Prince ne s'apperçut point de celui dont Grassinde ne put se défendre. Cette jeune Reine n'avoit été mariée qu'un an ; elle en avoit à peine vingt ; &, quoiqu'elle eût pris la résolution de ne se point donner un maître, elle ne put vaincre le penchant qu'elle se sentoit pour Amadis. Elle ne passoit pas un jour sans aller savoir de ses nouvelles ; souvent elle étoit prête à lui découvrir les sentimens qui l'agitoient ; mais la timidité jointe à la modestie naturelle à son sexe, la retinrent. Chaque fois qu'elle fut prête à se déclarer, l'air poli, mais froid, qu'Amadis eut toujours avec elle, lui

fit garder le silence. Grassinde d'ailleurs chercha vainement à connoître quel étoit le Chevalier de la verte épée ; elle ne pouvoit douter qu'il ne fût d'une bien haute naissance ; mais elle ne put acquérir aucune connoissance, même sur le pays qui l'avoit vu naître.

Depuis long-temps Amadis desiroit de voir la Cour de l'Empereur de Grèce ; & ne s'en trouvant pas éloigné, dès qu'il fut guéri de sa blessure, & qu'il fut en état de porter les armes, il supplia Grassinde de lui permettre d'aller à la Cour de l'Empereur d'Orient. Seigneur, lui dit-elle, il me seroit cher de vous retenir plus long-temps, mais je sens qu'il seroit trop indiscret de vous arrêter. Je desirerois du moins obtenir une grace de vous avant votre départ. Ah ! Madame, répondit vivement Amadis, ordonnez ; il n'est rien que je ne doive & que je ne veuille faire pour vous prouver ma reconnoissance. Eh bien ! Seigneur, j'avoue que j'ai le secret le plus important de ma vie à vous confier ; mais il m'en coûteroit trop de vous ouvrir mon cœur en ce moment. Partez, Seigneur ; le meilleur vaisseau de ma flotte vous portera dans les ports de la Grèce ; Hélisabel ne vous quittera point : je connois trop à quel point votre courage peut vous exposer à ne pouvoir vous passer de son secours. Tout ce que j'ose

j'ose exiger de vous, c'est de revenir me voir à votre retour de Grèce avant qu'une année soit expirée. Amadis le lui promit, lui baisa la main, prit congé d'elle ; & le vent étant favorable, il s'embarqua dès le lendemain avec ses Ecuyers & maître Hélisabel. Il parcourut d'abord plusieurs isles de la Romanie, où souvent il eut occasion d'exercer sa valeur ; mais il ne fut jamais connu, dans toutes ces occasions, que sous le nom du Chevalier à la verte épée.

Amadis étoit alors prêt d'éprouver presque à la fois l'événement le plus cruel pour son amour, & le péril le plus affreux où sa vie pût être exposée.

Patin, que la mort de son frère avoit élevé sur le trône des Césars, ne pouvoit éteindre dans son cœur la flamme dont il brûloit pour Oriane : sa présomption naturelle & la dignité suprême dont il étoit revêtu, ne lui laissa pas craindre que Lisvard pût refuser Oriane à ses vœux ; mais dans les premiers temps de son règne, n'osant s'éloigner de Rome où l'ancien esprit républicain fermentoit encore quelquefois, il envoya vers Lisvard l'ambassade la plus solemnelle, pour lui demander Oriane en mariage. Cette ambassade fut composée du Prince Saluste Guide, son proche parent, de l'Archevêque de Tarente, & de la Reine Sardamire. Cette Prin-

cesse, douée de toutes les vertus & des qualités les plus aimables, étoit dans le printemps de son âge & de la beauté la plus parfaite; l'Empereur l'envoyoit comme la personne la plus propre à gagner la confiance & l'amitié d'Oriane, & comme devant la recevoir des mains du Roi son père, & l'accompagner lorsqu'elle viendroit à Rome. Nous verrons plus loin quelle fut la suite funeste de cette ambassade : les périls affreux qu'Amadis est prêt d'essuyer, sont trop intéressans pour perdre ce Héros de vue.

Ce Prince, après avoir parcouru plusieurs autres isles de cette mer, après avoir vu les ruines de Troie & le tombeau d'Hector, comptoit se rendre en peu de jours à la Cour de l'Empereur de Grèce, un vent favorable sembloit l'y porter; mais tout-à-coup un orage furieux s'étant élevé, la mer irritée & les Aquilons déchaînés le tinrent pendant trois jours & trois nuits dans l'attente d'un naufrage qui paroissoit inévitable. Le gouvernail brisé, les voiles déchirées ne laissoient plus d'espérance au Pilote; & les ténèbres d'une nuit obscure l'eussent d'ailleurs empêché de diriger son vaisseau vers quelque asyle qui pût le mettre en sûreté. C'est dans l'attente d'une mort prochaine, que tous ceux qui montoient ce vaisseau le virent entrer dans un canal étroit entre des

roches escarpées, & sentirent une secousse capable de le faire engloutir, lorsqu'il toucha sur un bas-fond où dans l'instant même il fut arrêté. Le vaisseau qui se trouvoit être de la meilleure construction, résista pendant le reste de la nuit au choc des vagues qui le battoient; & la mer s'étant appaisée vers la pointe du jour, Amadis reconnut que le vaisseau, quoique échoué, n'étoit point endommagé, & qu'ayant touché sur un fond de sable très-près du rivage, il étoit facile de descendre à terre.

Amadis ayant fait préparer ses chevaux, & s'étant fait couvrir de ses armes, se préparoit à descendre à terre, lorsque le Pilote, après avoir monté au haut du mât pour reconnoître le pays, accourut à lui pour le retenir : Ah ! Seigneur, lui cria-t-il, tous les écueils & tous les goufres de la mer sont moins à craindre que le lieu funeste où notre mauvais sort nous a jettés. Cette isle infortunée est nommée par le peuple l'isle du Diable. Depuis près de quarante ans un monstre horrible l'habite, & l'a dépeuplée de ses anciens habitans; rien ne peut résister à sa force, & aux défenses cruelles dont il est armé : sa bouche impure souffle ou des feux dévorans, ou le poison le plus mortel; la force, le courage ne peuvent rien contre ce monstre impénétrable à tous les coups,

Le cœur d'Amadis étoit trop grand, pour que rien pût y répandre la terreur ; mais voulant s'instruire davantage, il feignit une espèce de crainte, & pria le Pilote de lui dire tout ce qu'il savoit au sujet de ce monstre si redoutable.

La naissance de ce monstre, lui dit le Pilote, est affreuse comme son existence, & je frémis en vous la racontant.

Il y a quarante ans qu'un redoutable géant régnoit dans cette isle, l'une des plus fertiles & des plus peuplées de la mer Egée. Ce géant étoit payen ; il adoroit trois idoles monstrueuses, & le démon les animoit souvent pour répondre aux vœux du géant. Une fille assez belle, mais ayant des mœurs plus atroces encore que son père, étoit l'unique fruit qu'il eût de son mariage avec une Dame vertueuse & chrétienne, qui gémissoit des vices que chaque jour elle voyoit développer dans le cœur de sa fille. Cette jeune géante, contrainte par la sévérité de sa mère, conçut un amour incestueux pour son père ; & celui-ci n'étant point retenu par les loix sacrées de la religion & de la nature, un crime affreux suivit de près ce coupable amour.

La jeune géante sentit bientôt que ce crime avoit des suites qu'elle ne pourroit jamais cacher ; & se promenant un jour avec sa vertueuse mère, sur les bords d'un abîme, elle eut la bar-

barie de l'y précipiter. Le géant libre par la mort de son épouse, consulta les Dieux, & le démon se servant de cet organe, lui conseilla d'épouser publiquement sa fille, & lui promit que l'enfant qu'elle mettroit au jour tiendroit d'eux trois pour la figure; qu'il seroit d'une force surnaturelle, & couvert par la nature d'armes impénétrables.

Les neuf mois étant expirés, l'incestueuse géante mit au monde un monstre dont la tête étoit celle d'un tigre, la stature & les bras d'un homme; ses mains & ses pieds étoient armés des griffes tranchantes d'un lion; un poil hérissé, dur comme le plus fort acier, couvroit sa peau écailleuse; deux longues ailes de chauve-souris enveloppoient son corps presque en entier, & lui servoient également pour s'élever en l'air & pour le couvrir. Le géant remarqua que les Dieux ne l'avoient point trompé, & que son fils rassembloit tous les traits qui caractérisoient chacun d'eux: il voulut en vain lui donner des nourrices, le monstre dévora le sein des trois premières qui lui furent offertes, & l'on fut contraint à le faire vivre du lait de vingt vaches qui suffisoient à peine pour lui.

Six semaines après sa naissance, le monstre surpassoit déja le géant son père en hauteur. Sa mère voulut le voir dès qu'elle fut rétablie, &

le géant la conduisit dans la tour où jusques-là le monstre, qu'on avoit nommé l'Endriaque, avoit été renfermé. A peine eut-il apperçu sa mère, qu'il s'élança sur elle, & que lui déchirant le sein avec ses griffes tranchantes, il lui dévora le cœur. Le géant outré de colère, voulut lui donner la mort, & lui lança son épée avec violence; mais la pointe n'ayant pu percer les écailles du monstre, l'épée rejaillit, se retourna, & revint percer le cœur du géant. L'Endriaque alors s'élança hors de la tour, déploya ses grandes ailes, & s'envola sur la cime d'un rocher d'où bientôt il fondit sur les malheureux habitans de l'isle qu'il dévora tous les uns après les autres, ne conservant que les quadrupèdes dont chaque jour il faisoit sa nourriture.

Depuis quarante ans, continua le Pilote, ce monstre existe, & nul voyageur malheureux n'aborde dans cette isle funeste qu'il n'en soit dévoré.

Amadis, plus saisi d'horreur de la naissance de ce monstre que du péril de le combattre, résolut d'en purger la terre, & de ne paroître à la Cour de l'Empereur de Grèce qu'après l'avoir exterminé, pour remettre sous la puissance de cet Empereur une isle florissante autrefois, & comprise alors dans les Etats soumis à cet Empire.

Il se fit descendre à terre avec Gandalin, Hélisabel & son nain; &, quoiqu'ils se jettassent en larmes à ses genoux, rien ne put le dissuader de chercher le monstre & de le combattre.

Lorsqu'Amadis apperçut de loin un vaste grouppe de rochers noirs où le monstre avoit choisi sa retraite, il fit entrer ceux qui le suivoient dans une caverne, leur ordonna de s'y cacher & de l'attendre: Cher Gandalin, dit-il à son Ecuyer, si je succombe dans cette cruelle aventure, porte mon anneau à la charmante Oriane, & dis-lui que la mort la plus affreuse m'a paru encore plus supportable qu'une cruelle absence. Gandalin baigné de larmes promit d'obéir, & le héros s'avança vers le pied du mont couvert par les rochers.

Bientôt un sifflement aigu & quelques tourbillons de fumée annoncèrent que le monstre étoit proché. Le cheval d'Amadis reculant épouvanté à l'aspect horrible de l'Endriaque, Amadis fut obligé de descendre; &, se saisissant de sa lance pour parer le premier choc, il s'avança sur le monstre qui, déployant à moitié ses longues ailes, se préparoit à fondre sur lui.

Amadis joignant le sang-froid à l'intrépidité des héros, & sachant que le monstre étoit invulnérable, espéra du moins que ses deux gros

yeux qui brilloient comme des charbons allu-
més, ne le feroient pas ; il eut l'adresse dans
la première atteinte de frapper l'Endriaque du
fer de sa lance dans l'œil gauche qu'il lui creva.
Le monstre recula quelques pas par la force de
la douleur, en jettant un cri terrible ; mais
bientôt s'élançant sur Amadis qui lui porta sa
lance à la gueule, il se jetta de lui-même dessus
pour la briser avec ses dents : elle fut en effet
brisée ; mais le fer & le tronçon du fust restèrent
attachés dans le fond de la gueule du monstre,
de façon qu'il versoit un torrent de sang qui lui
tomboit dans l'estomac, lui faisoit perdre halei-
ne, & même empêchoit sa gueule meurtrière de
pouvoir serrer une proie.

Amadis lui porta vainement des coups ter-
ribles de sa bonne épée ; la lame rebondit
chaque fois sans l'entamer, comme s'il eût frappé
sur une enclume : il réussit cependant à lui en-
foncer profondément son épée dans les naseaux
avant que d'être saisi, & ce nouveau coup aug-
menta beaucoup l'effusion du sang dont ce
monstre étoit à moitié suffoqué. Le Prince de
Gaule se crut à sa dernière heure, lorsque l'En-
driaque, malgré les blessures qu'il avoit reçues,
parvint enfin à le saisir entre ses griffes cruelles
qui brisoient les mailles de son haubert, & pé-
nétroient dans son corps : Je m'... en t'ado-

rant divine Oriane, s'écria-t-il en cet affreux moment; mais l'Amour veilla ſans doute ſur la vie du plus parfait de tous les amans. En cet inſtant même le monſtre, étouffé par la quantité de ſang qu'il avaloit, détendit ſes griffes, tomba ſur le dos, & ſur le champ expira, en vomiſſant un torrent de feux & d'une fumée empoiſonnée, parmi lequel Héliſabel & Gandalin qui s'étoient avancés crurent voir un noir démon qui ſe précipita dans un abîme.

Amadis s'étant relevé, fit quelques pas en chancelant; il fut heureuſement apperçu par ſes deux fidèles ſerviteurs qui volèrent à ſon ſecours, mais qui ne purent arriver que lorſqu'il étoit déjà étendu ſur le ſable ſans aucune connoiſſance.

Gandalin délaça promptement ſon caſque, & s'apperçut qu'il reſpiroit encore. L'odeur empeſtée qui les ſaiſit, leur fit juger que la force du poiſon agiſſoit encore plus ſur Amadis que les bleſſures dont ſon corps étoit couvert. Héliſabel heureuſement l'avoit prévu, & lui verſant dans la bouche & dans le nez un élixir précieux, Amadis entr'ouvrit un œil mourant. J'expire, ô mon cher Gandalin! Ah! je te conjure de joindre à l'anneau que je t'ai donné pour porter à la divine Oriane, ce cœur qui n'aima jamais qu'elle, & qui brûle encore pour

elle à mon dernier ſoupir. Gandalin penſa mille fois expirer de douleur à ces paroles ; mais Héliſabel ſoulevant la tête d'Amadis, & le frottant de nouveau de ſon élixir : Banniſſez ces idées funeſtes, Seigneur, s'écria-t-il ; ne ſuis-je pas avec vous pour vous rappeller à la vie ? En effet, Amadis commença bientôt à reprendre ſes ſens & quelque force ; mais le ſang commençant à couler plus vivement de ſes bleſſures, ils le déſarmèrent promptement ; & le ſavant Héliſabel ſut arrêter ce ſang, & traiter ſes bleſſures avec tant d'adreſſe, qu'ils reconnurent qu'Amadis alloit bientôt ſe trouver en état d'être tranſporté.

Pendant les premiers momens de calme, Gandalin ſonna d'un cor pour appeller les gens de l'équipage, ainſi qu'il en étoit convenu, ſi ſon maître étoit vainqueur ; & tandis qu'ils accouroient pleins de ſurpriſe & de joie, il examinoit avec horreur le monſtre affreux qui couvroit un vaſte terrain de ſon corps.

Les gens de l'équipage tendirent promptement un pavillon ſous lequel Amadis fut porté. Héliſabel & Gandalin, par leurs ſecours aſſidus, achevèrent de le rappeller à la vie ; & dès le ſecond jour Héliſabel l'aſſura que la ſeule perte qu'il avoit faite de preſque tout ſon ſang rendroit la cure un peu longue, & il ne lui

laissa pas espérer de pouvoir sortir de son lit avant la fin du mois.

Amadis, regrettant vivement tous les momens qu'il perdoit sans se rapprocher d'Oriane, crut aussi n'en devoir pas perdre pour faire savoir à l'Empereur que l'isle de l'Endriaque étoit délivrée de ce monstre ; que le Chevalier de la verte épée la remettoit sous sa puissance ; mais que, blessé dans le combat, il étoit encore hors d'état de pouvoir lui aller embrasser les genoux.

Hélisabel étant très-connu dans la Cour de l'Empereur de Grèce, écrivit tous les détails de ce combat terrible, & chargea l'Exprès de remettre sa lettre au Comte de Salender, frère de la belle Grassinde, pour que ce Prince la présentât à l'Empereur.

La surprise & l'admiration de ce Prince fut extrême, en apprenant la fin de l'horrible aventure dans laquelle tant de braves Chevaliers de ses Etats avoient perdu la vie. Son premier mouvement fut de vouloir lui-même voler au secours du Chevalier de la verte épée ; mais son âge & la prière de l'Impératrice l'ayant retenu, l'Empereur députa le Prince Gastilles son neveu, avec le Comte de Salender, pour aller trouver le Chevalier de la verte épée, lui rendre les plus grands honneurs, & l'amener le plutôt qu'il seroit possible dans sa Cour ; il

les fit ſuivre par le meilleur Peintre de ſes Etats, avec ordre de deſſiner exactement l'Endriaque, ce Prince ayant réſolu d'élever un monument dans ſa capitale & dans l'iſle, où l'on verroit en bronze, de grandeur naturelle, ce monſtre effroyable, & le brave Chevalier qui l'avoit terraſſé ſous ſes coups.

Gaſtilles & le Comte de Salender firent en peu d'heures le trajet qui les ſéparoit de l'iſle de l'Endriaque, & rendirent au Chevalier de la verte épée l'hommage qu'ils devoient à ſa valeur. Malgré ſa pâleur & ſa foibleſſe, ils admirèrent la nobleſſe & la beauté de ſa figure, & jugèrent à ſes propos que ce ne pouvoit être que quelque grand perſonnage qui cachoit ſon véritable nom.

Dès le lendemain matin ils allèrent viſiter le cadávre de l'Endriaque, & ne purent le voir ſans horreur & ſans la plus grande ſurpriſe qu'un Chevalier eût pu vaincre tout ſeul un pareil monſtre : malgré la puanteur exceſſive qu'il exhaloit, un habile Peintre en prit la meſure, & le peignit avec exactitude.

Deux jours après leur arrivée, Héliſabel, voyant que le Chevalier bleſſé pouvoit ſoutenir la mer, le fit tranſporter dans le vaiſſeau dont le trajet fut également heureux ; & ſon arrivée étant annoncée déja dans le port de Conſtan-

tinople, le vaiſſeau qui portoit ce Chevalier de la verte épée fut ſalué par tous les vaiſſeaux de la flotte impériale, & par tous les forts qui défendoient l'entrée du port.

L'Empereur croyant ne pouvoir trop honorer ſa valeur, vint au-devant de lui, ſuivi d'une riche litière, l'embraſſa tendrement, & le fit conduire à ſon palais. L'Impératrice ne tarda pas à paroître, & malgré la foibleſſe d'Amadis, il ſe mit à ſes genoux pour lui baiſer la main; mais la Reine le releva d'un air plein de grace, & le força de s'aſſeoir auprès d'elle. La jeune Reine Menoreſſe qui ſuivoit l'Impératrice, cherchoit en vain à démêler ſes traits. Ayant dans un voyage été défendue par Galaor qui punit des brigands qui l'avoient attaquée, elle avoit été frappée de la reſſemblance que le Chevalier de la verte épée avoit avec lui. Elle ſoupçonna que ce Chevalier pouvoit être de l'illuſtre race des Princes de Gaule, & communiqua ſon ſoupçon à l'Empereur; mais ce Prince, auſſi rempli d'égards que magnanime, reſpecta le ſecret dans lequel le Chevalier de la verte épée vouloit tenir ſon nom, & ſe contenta de dire que, quel qu'il pût être, ce Chevalier honoroit toutes les Cours qui le recevoient, & qu'heureux ſeroit le Souverain qui l'acquerroit pour on gendre ou pour ſon beau-frère.

Les Dames étoient prêtes à demander au Chevalier les détails de son périlleux combat, lorsque la jeune Princesse Léonorine, fille unique de l'Empereur, âgée de sept à huit ans, parut avec deux jeunes Princesses de son âge, filles du Roi de Hongrie. Léonorine eût été prise pour la Déesse de la jeunesse; elle en avoit la grace & la beauté. Amadis, en la voyant, fut si vivement frappé de la trouver si belle, qu'il se rappella le premier moment où la divine Oriane, étant à peu près du même âge, parut la première fois à ses yeux dans la Cour du Roi d'Ecosse: cette pensée le jetta dans une distraction si profonde, qu'il baissa ses yeux d'où bientôt il sortit un torrent de larmes. Toute la Cour fut surprise, & commençoit à le blâmer d'oublier la compagnie qui l'entouroit; mais l'Empereur reconnoissant qu'une violente passion dont il n'étoit pas le maître l'occupoit en ce moment, fut le premier à l'excuser, & le prenant par la main: Seigneur Chevalier, lui dit-il, voici ma fille qui vient vous féliciter sur votre victoire. Amadis, revenant à lui, rougit de l'état où l'Empereur l'avoit surpris, & répara cette faute avec toute la noblesse & la galanterie qui le rendoient aussi supérieur dans les Cours, qu'il l'étoit dans les combats par sa valeur.

La jeune Léonorine fut si frappée de tout ce qu'elle admiroit dans le vainqueur de l'Endriaque, que, passant promptement dans son appartement, elle en revint aussi-tôt avec deux riches couronnes à la main : Seigneur Chevalier, lui dit-elle, voici deux couronnes dont l'Empereur m'a fait présent pour en disposer à mon gré ; toutes deux viennent de mon bisaïeul Apollidon qui les fit faire avec dix autres pour la belle Grimanèse ; je ne peux en faire un meilleur usage que de vous les offrir, sous quelques conditions que je vous prie d'accepter avant que je vous les déclare. Ah ! Madame, s'écria-t-il, je n'en imagine aucune qui qui puisse m'empêcher de vous obéir. Eh bien! Seigneur, dit Léonorine avec un air d'embarras qui parut animer les roses de son teint, j'exige que vous donniez l'une de ces deux couronnes à la Demoiselle que vous jugerez être la plus belle, que vous réserviez la seconde pour la plus excellente Dame que vous connoissiez, & que vous nous déclariez quel est le sujet des larmes que vous avez versées lorsque j'ai paru devant vous.

Amadis rougit, & se trouva dans le plus grand embarras ; cette troisième demande étoit le secret de son ame. Se remettant enfin : Madame, lui dit-il, la plus brillante couronne

de l'univers feroit encore au-dessous de celle que vos charmes naissans méritent : permettez-moi donc de vous la rendre, & d'oser en couronner vos beaux cheveux. Pour la seconde, il faut donc avouer que je la réserve pour une Dame qui rassemble les vertus & les perfections les plus célestes ; elle n'avoit que votre âge lorsque je la vis la première fois. Ah ! Madame, vous m'avez si fortement rappellé ce moment qui décida du reste de ma vie, que je vous avoue que je n'ai pu m'empêcher de verser des larmes : je vous conjure de ne m'en pas demander davantage. Je m'en tiendrai donc, dit Léonorine avec autant de grace que de politesse, à vous prier d'accorder à l'Empereur mon père le plus de temps que vous pourrez passer loin de celle dont vous conservez un souvenir aussi cher ; & puisque vous voulez que j'accepte cette couronne dont plusieurs Princesses seroient plus dignes que moi, recevez du moins cet anneau, & ne le remettez jamais qu'à quelqu'un que vous jugerez digne d'être mon Chevalier. Ah ! divine Princesse, je vous le jure, s'écria vivement Amadis ; & vous verrez peut-être bientôt à vos pieds l'un de mes proches parens vous présenter cet anneau, & vous jurer une obéissance éternelle. Amadis pensoit en ce moment à Galaor ; mais ce bonheur

heur étoit destiné pour un Chevalier plus fidèle, & qui devoit lui être encore plus cher : nous verrons dans la suite que ce fut Esplandian même qui rapporta cet anneau précieux à la belle Léonorine.

Amadis desiroit vivement partir & se rapprocher de la grande Bretagne ; mais l'Empereur & les Princesses trouvoient toujours de nouveaux prétextes pour le retenir ; la jeune Léonorine se plaisoit souvent à le tourmenter avec le badinage & les graces de son âge. Un jour entr'autres, voyant qu'un propos qu'il venoit de tenir annonçoit son départ pour le lendemain, elle fit signe aux enfans de son âge d'entourer le Chevalier : Voyons, lui dit-elle, si vous aurez autant de courage pour rompre les chaînes qui vous retiennent, que vous en montrâtes contre l'Endriaque. Vraiment, Madame, je n'avois alors à combattre qu'un démon, & je ne suis pas assez téméraire pour oser combattre des Anges. Eh bien, continua la charmante Léonorine, sachez que vous ne sortirez point de cette dure prison, que vous ne m'ayiez promis de rester encore trois jours avèc nous, & que vous ne m'ayiez renouvellé le serment de me renvoyer l'anneau par celui d'entre vos proches que vous choisirez pour être mon Chevalier.

Amadis lui baisa la main en le lui promettant.

L'Empereur regretta plus d'une fois dans son cœur que le Chevalier de la verte épée fut déja soumis au pouvoir de l'amour ; pénétré d'admiration pour lui, quoiqu'il ignorât sa naissance, quoiqu'il fût alors homme fait, & que Léonorine ne fût encore qu'un enfant, il eût désiré pouvoir se l'attacher par les liens les plus sacrés, dès que sa fille seroit en âge d'être mariée. Seigneur Chevalier, lui dit-il un jour, permettez-moi de vous sommer sérieusement de tenir à ma fille la parole qu'elle a reçue de vous. Votre haute sagesse me rend sûr que vous ne pouvez choisir qu'un Chevalier digne de l'héritière de cet Empire, & je ne permettrai point qu'elle en accepte d'autre que celui qui nous viendra de votre main. Amadis lui répondit respectueusement qu'il tâcheroit de se rendre digne de la confiance dont il l'honoroit.

L'Impératrice, sachant que le Chevalier de la verte épée brûloit du desir de retourner dans la grande Bretagne, & qu'il avoit habité souvent ce Royaume, ne put s'empêcher de lui dire un jour qu'elle étoit surprise qu'il n'eût jamais parlé des merveilles du palais que son grand-père Apollidon avoit élevé si près de la grande Bretagne. Madame, lui répondit-il, j'ai

vu l'arc des loyaux amans ; & j'ai souvent admiré tout ce que le grand Apollidon a rassemblé dans l'isle ferme. Ah ! lui dit-elle, personne n'eût été plus propre que vous à mettre cette grande aventure à fin. Vous avez trop bonne opinion de moi, Madame, cette aventure étoit sans doute réservée aux plus grands Princes. On dit que l'Isle ferme a depuis été conquise par Amadis, fils de Perion, Roi de Gaule. En vérité, dit aussi-tôt l'Empereur, j'ai souvent pensé que vous êtes cet Amadis si renommé par ses vertus &. par sa gloire ; mais ce qui m'empêche de m'arrêter à cette idée, c'est que je ne peux imaginer qu'un si grand Prince eût quitté le cœur de l'Europe, & se trouvât presque seul sur les bords du Bosphore, si loin de tout ce qui doit l'attacher. Amadis embarrassé laissa tomber ce propos sans rien répondre ; & l'instant d'après, l'idée de sa chère Oriane maîtrisant ses sens & son cœur, il retomba dans la sombre rêverie qu'on avoit déja remarquée, & quelques larmes coulèrent de ses yeux. L'aimable Reine Menoresse, qui s'étoit prise d'amitié pour lui, fut vivement touchée de son état : Ne retenons plus, dit-elle à l'Empereur, ce brave Chevalier, je vois qu'il en coûte trop à son cœur ; & vous, belle Léonorine, dit-elle à la Princesse, laissez-le aller à la recherche du

Chevalier qu'il vous destine, & présentez lui le dernier présent que vous lui réservez. Léonorine s'étant fait apporter aussi-tôt six épées d'une beauté parfaite, & dont les lames avoient été forgées en Syrie, par le plus habile ouvrier de Damas, elle le pria de les recevoir de sa main, & de n'en faire don qu'à ceux qu'il croiroit les plus dignes de les porter; Ah! Madame, ils ne les recevront de la mienne, qu'en jurant de vous servir avec le même zèle & le même attachement que je vous consacre à jamais.

Amadis ayant enfin pris congé de l'Empereur, s'embarqua le lendemain matin, enchanté de cette aimable Cour, & de tous les dons charmans qui brilloient dans la jeune Léonorine. Un vent favorable le porta dans peu de jours où la belle Grasinde devoit l'attendre; &, quoiqu'il fût loin encore de la grande Bretagne, il sentoit son cœur un peu moins oppressé d'avoir franchi quelques degrés de la distance qui le séparoit d'Oriane.

Grasinde fut bien attendrie en revoyant le Chevalier de la verte épée; &, connoissant que sa modestie le faisoit parler trop légérement sur les périls qu'il venoit d'essuyer, elle se fit rendre compte par Hélisabel de son combat contre l'Endriaque, & de tout ce qu'il avoit éprouvé

dans la suite de ce voyage. Amadis se plut à parler plus long-temps de la Cour de l'Empereur, de la jeune Léonorine, & de toutes les marques d'amitié qu'il avoit reçues dans cette Cour, & sur-tout du Comte de Salender son frère. Je ne suis pas surprise, lui dit-elle, que mon frère se soit pris d'un tendre attachement pour vous : nous nous aimons dès notre enfance, & nos sentimens furent toujours les mêmes. Vous serez peut être surpris lorsque vous saurez que le don que vous m'avez promis, & qu'il est temps que je vous déclare, est une suite de l'excès de l'amitié qu'il eut toujours pour moi. Amadis frémit en entendant parler de ce don, & craignit vivement que quelque nouvelle entreprise à laquelle ce don l'engageroit, ne l'éloignât encore de sa chère Oriane.

Le premier exploit de mon frère qui n'avoit encore nulle passion dans le cœur, dit-elle, fut de faire élever un perron sur les frontières de la Romanie, d'y faire placer mon portrait, & de soutenir pendant trois mois contre tous les Chevaliers qui se présenteroient, que je surpassois en beauté la Dame de leurs pensées. Mon frère, après avoir essuyé bien des combats, sortit vainqueur de cette folle entreprise ; & toutes les Dames des royaumes voisins furent

un peu humiliées par sa victoire. Je vous avoue, Seigneur, que je ne pus m'empêcher d'être sensible à ce triomphe, & que tout autre qu'un frère, quelque Chevalier qui vous eût ressemblé, en eût peut-être reçu la récompense ; mais je n'oserois plus aujourd'hui tenter de jouir une seconde fois d'une pareille gloire, si je ne savois que rien ne peut vous résister. J'ai souvent entendu parler, continua-t-elle, de la beauté des Dames de la grande Bretagne ; & le don que je vous demande, c'est de me conduire à cette Cour, & de me faire remporter sur les Dames de celle de Lisvard, le même avantage que j'ai sur celles de la Romanie.

Amadis, affligé d'une pareille demande, resta quelque temps sans répondre ; il eût mieux aimé périr de mille morts, que d'attenter à la gloire de la belle des belles ; & la divine Oriane lui paroissoit en tout si supérieure à Grassinde, qu'il auroit cru se trouver sans force & sans courage, au moment où son bras eût osé porter quelque atteinte à sa gloire. Grassinde commençoit à se trouver offensée de l'embarras qu'Amadis montroit à lui répondre, lorsque celui-ci reprenant ses esprits : Expliquez-vous, lui dit-il, Madame ; vous ne prétendez sans doute remporter la palme de la beauté que sur les Demoiselles de cette Cour, & vous ne voudriez pas offenser la

belle Reine Brisène ? Non, certes, lui répondit-elle, & je ne prétends qu'à vous voir forcer les Chevaliers Bretons d'avouer que celles au cœur desquelles ils prétendent, ne peuvent égaler la Princesse de Romanie. Amadis avoit eu l'adresse de bien établir cette distinction, en pensant que sa chère Oriane n'étoit plus du nombre des Demoiselles, & que par conséquent sa gloire ne pouvoit courir aucun risque par l'espèce de défi que Grasinde lui proposoit de faire ; il lui dit donc qu'il étoit prêt à la suivre, & que peut-être, dès qu'elle paroîtroit à cette Cour, aucun Chevalier ne se présenteroit pour le combattre.

Grasinde, très-contente de cette réponse, ordonna les apprêts de tout ce qui pouvoit rendre son arrivée à Londres également brillante & magnifique. Pendant qu'on s'occupoit des préparatifs nécessaires, Amadis s'amusoit souvent à chasser ; mais c'étoit bien moins le plaisir de courre un cerf qui l'attiroit dans la forêt, que le desir de la solitude, & de pouvoir se livrer tout entier à des pensées qui lui peignoient sans cesse celle qu'il adoroit : abandonnant presque toujours la chasse dès que le cerf étoit lancé, l'endroit le plus épais & le plus sauvage de la forêt étoit celui qui lui plaisoit le plus.

Un jour qu'il s'étoit égaré plus loin qu'à l'ordinaire avec le seul Gandalin à sa suite, il fut très-surpris en trouvant un beau cheval blanc étendu mort, & couvert de blessures qui saignoient encore; le moment d'après, il entendit quelques foibles plaintes; il y courut, & vit un Chevalier mourant, & dont le sang couloit sur l'herbe. Il s'empressa de lui donner du secours; mais de quelle douleur ne fut il pas saisi, lorsqu'après avoir essuyé le sang qui lui couvroit le visage, il le reconnut pour être son cher Bruneau de Bonnemer? Il fit un cri, en mouillant son front de ses larmes & les mêlant avec son sang: Ah! mon cher Lasinde, dit Bruneau d'une voix mourante, tu t'es fait bien long-temps attendre; je me meurs. Qu'est devenu Angriotes? Ah! cher Amadis, que de larmes vous donnerez à votre meilleur ami! Amadis ne s'occupa d'abord qu'à bander ses plaies, & à arrêter son sang; il eût eu peine à réussir, sans le secours de Gandalin & de Lasinde, écuyer de Bruneau, qui revenoit en ce moment, avec deux têtes hideuses attachées à l'arçon de sa selle. Ce fut par Lasinde qu'Amadis apprit que Bruneau s'étant écarté d'Angriotes d'Estravaux son compagnon, il avoit été surpris par six brigands qui, commençant par tuer son cheval avant qu'il eût pu se mettre en défense, l'a-

voient assassiné, qu'Angriotes étant accouru dans le moment où Bruneau tomboit, il avoit couru sur ses assassins, les avoit mis en fuite, aidé par son Ecuyer & par lui; & que, tandis qu'Angriotes les poursuivoit, il avoit été chercher du secours pour son maître. Un ancien Hermite qui suivoit Lasinde, arriva dans ce moment; alors, tous les quatre désarmant doucement Bruneau, l'Hermite visita ses blessures qui se trouvèrent plus-nombreuses que mortelles; & le sang étant arrêté, Bruneau reprit un peu ses sens, reconnut qu'il étoit dans les bras de son cher Amadis. Lasinde lui montra les deux têtes qu'Angriotes venoit de lui donner, en lui disant qu'il ne cesseroit pas de poursuivre le reste des assassins de son compagnon.

L'Hermite ayant fait un brancard, fit transporter Bruneau dans son Hermitage. Pendant ce temps, Amadis entendant un bruit d'armes dans la forêt, se couvrit promptement de celles de Bruneau, & vola vers le lieu d'où ce bruit partoit; il y trouva le brave Angriotes le dos appuyé contre un chêne, qui se défendoit avec courage contre huit hommes armés, dont l'un rendoit les derniers soupirs à ses pieds. Le terrible Amadis en fit tomber deux autres des premiers coups qu'il frappa; chargeant les cinq autres avec fureur, un seul reçut encore la

mort, les autres l'évitèrent par une prompte fuite. Angriotes avoit été blessé dans ce dernier combat par les quatre scélérats qui s'étoient joints à ceux qu'il poursuivoit ; &, sans le secours d'Amadis, qu'il prit d'abord pour Bruneau, ce Chevalier eût peut-être succombé sous leurs coups. Amadis ayant levé la visière de son casque, Angriotes l'embrassa tendrement. Ils reprirent ensemble le chemin de l'Hermitage, dont l'hôte partagea ses soins entre les deux blessés ; & le lendemain, l'Hermite les voyant en état d'être transportés, Amadis les fit conduire au château de Grassinde, qu'il trouva dans la plus mortelle inquiétude, & presque seule : cette Princesse ayant envoyé tous ceux de sa suite en état de porter les armes, pour chercher Amadis & lui donner des secours, craignant que les brigands de la montagne ne se fussent avancés jusques sur ses frontières, comme ils avoient osé s'y porter quelquefois.

Les soins les plus assidus & l'habileté d'Hélisabel réussirent à remettre Angriotes & Bruneau de Bonnemer en état de sortir ; & dès qu'ils purent s'armer, Grassinde s'embarqua suivie de ces deux Chevaliers & d'Amadis, & fit voile pour la grande Bretagne.

Ce fut pendant le trajet, qui fut assez long, mais paisible, qu'Amadis entendit parler pour

la première fois du jeune Esplandian ; Angriotes, en causant avec lui de tout ce qui s'étoit passé depuis son absence à la Cour de Lisvard, lui raconta comment Nascian avoit remis entre les mains de ce Prince ce bel enfant dont on ignoroit la naissance, & dont les premiers jours avoient été marqués par des événemens aussi merveilleux. Angriotes ajouta que Lisvard avoit donné le petit Esplandian à sa fille Oriane, avec Ambor son fils ; mais qu'il en étoit presque fâché, parce que son fils, quoique bien fait & grand pour son âge, paroissoit bien laid auprès d'Esplandian. N'importe, mon ami, dit Amadis, il ne peut sortir rien que de bon & d'estimable d'un aussi preux Chevalier ; & dans le dessein où je suis d'armer Chevalier mon cher & brave Gandalin, qui devoit l'être avant Enil, si vous voulez me le confier pour quelques années, il remplacera Gandalin dès que nous serons arrivés dans l'isle ferme. Angriotes accepta cette offre avec reconnoissance.

Pendant le temps qui s'étoit écoulé, tant pour la guérison de Bruneau, que pour le voyage de Grassinde, il étoit arrivé bien des événemens à la Cour de Lisvard. La Reine Sardamire, le Prince Saluste Guide, Duc de Calabre, & l'Archevêque de Tarente, étoient arrivés pour faire la demande d'Oriane avec le

ſuperbe & nombreux cortége que l'Empereur Patin leur avoit donné ; une armée navale les avoit eſcortés & portés ſur les côtes de la grande Bretagne. Ils étoient abordés dans le port de la grande cité de Tagades où Liſvard ſe trouvoit alors, & les trois Ambaſſadeurs avoient eu déja l'audience la plus favorable du Roi de la grande Bretagne.

Oriane n'étoit point pour lors à la Cour ; & dans l'abſence de ſon cher Amadis, Mirefleur où ce Prince avoit embelli ſes jours, étoit le lieu qu'elle habitoit avec le plus de plaiſir ; c'eſt-là que cette malheureuſe Princeſſe pleuroit l'abſence d'un époux adoré, mais elle ne prévoyoit pas les nouveaux malheurs dont elle étoit menacée.

Le déſeſpoir d'Oriane fut extrême, lorſqu'elle ſçut l'arrivée des Ambaſſadeurs Romains, & l'accueil que le Roi ſon père leur avoit fait ; les penſées les plus noires, les projets les plus funeſtes l'occupèrent ; ſon parti déciſif fut de ſe donner la mort plutôt que de rompre ſes ſermens, & d'accepter la main de l'Empereur.

La Reine Sardamire crut devoir la prévenir de la demande qu'elle étoit chargée de faire, & demanda la permiſſion au Roi Liſvard d'aller voir la Princeſſe à Mirefleur. Sardamire partit de Tagades avec un brillant cortége ; elle

étoit escortée par cinq Chevaliers Romains, qui depuis leur arrivée dans la grande Bretagne, portoient la présomption jusqu'à mépriser les Chevaliers de cette Cour : leurs propos avoient souvent blessé le bon vieillard Grumedan qui, malgré le poids des années, se proposoit de les en faire repentir dès qu'il en trouveroit l'occasion.

Cette occasion sembla se présenter d'elle-même. Grumedan avoit été chargé par Lisvard de conduire la Reine Sardamire à Mirefleur ; & comme la distance étoit trop grande pour la faire tout d'une traite, il avoit envoyé tendre sur le bord d'un ruisseau vers la moitié du chemin, cinq grands pavillons pour Sardamire & sa suite.

A peine les Chevaliers Romains furent-ils arrivés à ces pavillons, qu'ils s'emparèrent de celui qui leur étoit déstiné ; & , selon la coutume des Chevaliers qui desiroient de combattre avec ceux qui passeroient à portée d'eux, ils firent attacher leurs cinq boucliers autour du dôme de leur pavillon, & dressèrent leurs cinq lances vis-à-vis.

Vous proposez-vous de jouter, leur dit Grumedan? Nous le désirerions, lui répondirent-ils, mais nous ne l'espérons point ; & ce que nous connoissons des Chevaliers de ce pays, ne nous

fait pas imaginer qu'ils osent entrer en lice avec nous. Parbleu ! vous les connoissez mal, leur dit Grumedan, & tout vieux que je suis, je vous en ferois bien passer l'envie, si dans ce moment je pouvois disposer de ma personne ; mais quand j'aurai rempli les ordres dont je suis chargé par mon maître, je me ferai une vraie fête, à notre retour, ou de vous faire changer d'opinion, ou de rabattre votre orgueil. Cette dispute auroit pu devenir fort vive ; mais elle fut interrompue par l'arrivée de Florestan, qui revenoit à la Cour de Lisvard, espérant y trouver des nouvelles d'Amadis qu'il avoit cherché vainement dans une grande partie de l'Europe. Florestan, bien couvert de ses armes, ne fut reconnu de personne ; & surpris de voir des pavillons tendus, il s'approcha de celui qui lui parut le plus considérable ; les murailles en étoient relevées. Florestan resta quelques momens à considérer la Reine Sardamire, & les Dames de sa suite qu'il ne connoissoit point : il trouva cette jeune Reine si belle, qu'il resta long-temps immobile en l'admirant ; cela déplut à l'une des Demoiselles de sa suite, qui se leva pour lui dire d'un ton fort dur : Il est bien impoli de regarder avec tant de curiosité des Dames, auparavant qu'on ne les ait saluées, & qu'on n'en ait obtenu la permission. Allez,

Chevalier, vous feriez mieux d'aller toucher l'un de ces écus ; mais je ne crois pas que vous en ayiez le courage. Madame, dit Floreftan à Sardamire, je ne m'attendois pas à trouver dans ce lieu tant de beautés raffemblées, & je vous demande pardon d'une faute bien involontaire. Quant à ces écus, dit-il à la Demoifelle, j'ignore quels font ceux qui les ont placés dans un lieu fi apparent ; & , comme je ne penfe pas qu'ils aient deffein de les retirer, je ne pafferai pas fans les toucher. A ces mots, il les toucha tous les cinq l'un après l'autre du fer de fa lance, en les faifant fortement retentir, pour que les Chevaliers en fuffent avertis.

Les cinq Chevaliers fortirent enfemble, montèrent à cheval, & fe préparoient à courir tous à-la-fois contre Floreftan ; mais Grumedan s'avançant, leur dit : Eft-ce donc la coutume des Chevaliers Romains d'en attaquer un feul avec tant d'avantage ? Sachez que de pareils actes ne font point foufferts dans ee Royaume ; tout ce que vous pouvez faire, c'eft de l'attaquer l'un après l'autre, dans le même ordre qu'il a mis toucher vos bouchiers. Le plus foible de nous, repartit Gradamor le plus apparent de tous, fuffiroit pour en combattre cinq tels que vous avec lui. Le vieux Grumedan lui répondit d'un air moqueur : Oh ! parbleu, c'eft ce

que nous allons voir ; quel que ſoit ce Chevalier, je ne lui manquerai point, en me mêlant d'un combat qu'il vient d'entreprendre : je le crois très-ſuffiſant pour vous vaincre ; mais s'il a du déſavantage contre l'un de vous, je jure bien de le remplacer à l'inſtant. Ah ! ah ! Grumedan, vous voulez donc perdre auſſi votre cheval, & que votre bouclier aille orner le Capitole avec celui de ce Chevalier ? Ma foi, j'ignore quel ſera l'événement de ce combat, dit Grumedan, pour moi je regarde les vôtres comme un trop médiocre trophée pour m'en parer ; je me propoſe tout au plus de les faire traîner dans la pouſſière. Finiſſez vos radotages, vieux Grumedan, repartit Gradamor, ou je vous en punirai dès que nous ſerons à Tagades. Grumedan hors de lui, s'alloit emporter contre Gradamor ; mais il fut arrêté par le commencement de la joute qui s'alloit faire. Le Chevalier Romain n'ébranla pas ſeulement Floreſtan qui le fit voler par-deſſus la croupe de ſon cheval, à moitié mort ; il fit auſſitôt prendre ſon cheval & ſon écu par ſes Ecuyers.

Un ſecond Chevalier Romain s'étant préſenté, Floreſtan lui fit ſubir le même ſort, ainſi qu'aux deux ſuivans ; tous les quatre furent tellement bleſſés par la violence de leur chûte, qu'il

qu'il fallut les emporter, & de long-temps ils ne furent en état de porter les armes.

Il ne restoit plus que Gradamor ; mais, loin que le traitement fait à ses compagnons l'eût humilié, il n'en devint que plus arrogant, & Florestan se promit bien de l'en punir ; il employa toute sa force & son adresse dans cette dernière course, & frappant Gradamor de droit fil au milieu du corps, il l'envoya par-dessus la croupe de son cheval, avec la selle entre les jambes, tomber à quatre pas dans une marre pleine de fange. Chevalier, lui dit Florestan, lorsqu'il le vit reprendre ses sens, il est juste que votre selle vous reste ; mais pour mon cheval & mon écu, ils ne serviront pas à votre triomphe au capitole.

Gradamor revenu de son premier étourdissement, se releva furieux, mit l'épée à la main, & voulut en donner dans les flancs du cheval de Florestan qui l'évita, sauta légérement à terre, & lui dit : Vous avez besoin qu'on vous donne des leçons de courtoisie, & que l'on vous corrige de votre orgueil : vous voyez que je ne veux pas me servir de l'avantage que j'ai sur vous ; mais vous n'avez pas l'air d'être plus heureux à pied qu'à cheval. Gradamor ne lui répondit que par des coups précipités, que Florestan paroit avec adresse, en continuant à

lui faire les plaisanteries les plus amères. Voulant enfin terminer ce combat, en trois ou quatre coups il étourdit tellement Gradamor, que celui-ci tomba à la renverse : alors Floreftan lui arracha fon cafque, le prit par une jambe, & le traîna dans la marre où d'abord il l'avoit jetté. Après avoir joui quelques inftans du plaifir de le voir fe débattre dans la boue : Chevalier arrogant, lui dit-il, il eft temps de te punir. A ces mots, il lui porta la pointe de fon épée fur la gorge, & Gradamor fut obligé de lui crier merci. Non, tu n'en mérites pas, lui répondit Floreftan, à moins que tu ne confentes à deux conditions que je prétends t'impofer. Je m'y foumets, dit Gradamor, fi tu me donnes la vie.

Eh bien ! dit Floreftan, j'exige que tu commences par écrire de ton propre fang ton nom, & celui de tes compagnons, fur les cinq boucliers ; je compte les envoyer à l'ifle ferme : ils y feront fufpendus, non pas dans le rang de ceux qui font confacrés par la gloire, & par le paffage de leurs maîtres fous l'arc des loyaux amans, mais ils y feront au nombre de ceux qui furent affez mal défendus pour être enlevés par la valeur & par la force.

Il fallut obéir, la crainte de la mort fut la plus forte ; & le fuperbe Gradamor eut la honte

& le déſeſpoir de tracer lui-même ſon nom & celui des quatre autres, avec le ſang qui ſortoit de ſes bleſſures. Alors Floreſtan remontant à cheval, prit ſa lance, revint ſur Gradamor qui n'avoit encore oſé ſe relever : Souviens-toi, lui dit-il, de tout ce que ton orgueil, ſi mal ſoutenu par ton foible courage, t'a fait dire au brave & vertueux Grumedan ; ta vie eſt entre ſes mains, & tu mourras s'il ne me la demande. Grumedan s'approcha, le regarda quelque temps d'un air de mépris, & dit à Floreſtan : Sire Chevalier, je vous prie de lui donner la vie ; il eſt bon que lorſqu'il ſera de retour à Rome il puiſſe raconter ſes proueſſes & le ſuccès qu'elles ont eu contre vous. A ces mots, il fit ſigne aux gens de Gradamor de relever leur maître, & le laiſſa porter par eux à ſon pavillon.

Grumedan deſiroit vivement de connoître le Chevalier qui venoit de rabattre l'orgueil des Romains, & duquel il avoit reçu tant de marques d'eſtime ; mais Floreſtan lui dit : Je me ſens coupable en effet d'une impoliteſſe vis-à-vis des Dames ici préſentes, & je ne veux point me faire connoître que je ne l'aie réparée ; je vais dans cet Hermitage voiſin, & dans peu vous aurez de mes nouvelles.

Dès que Floreſtan fut arrivé dans le lieu

qu'il avoit choisi pour se retirer, il envoya le beau cheval de Gradamor, à Grumedan, le priant de l'accepter, comme venant de la main d'un de ses meilleurs amis; il envoya les quatre autres à la Demoiselle dont il avoit éprouvé les reproches, en lui demandant de nouveau pardon d'une impolitesse que la distraction lui avoit fait faire. La Demoiselle, bien surprise de cette réparation, pria l'Ecuyer de lui dire à quel point elle étoit honteuse & fâchée d'avoir pu parler aussi durement au plus brave & au plus courtois des Chevaliers.

Grumedan pressa si vivement l'Ecuyer de Florestan, qu'il apprit de lui le nom de son maître; il en fit part à la Reine Sardamire qui s'écria: Quoi! c'est cet aimable Florestan, fils de Perion & de la Comtesse de Salendris! Quelles louanges n'ai-je pas entendu lui donner par le marquis d'Ancône, mon oncle! mais je me suis bien gardée d'en parler devant l'Empereur qui déteste Amadis son frère. Eh! pourquoi donc, Madame, déteste-t-il le meilleur Chevalier de la terre? dit Grumedan, pour savoir quelle espèce de motif Patin donnoit à sa haine. Vraiment, dit-elle, c'est parce qu'il l'a précédé dans l'isle ferme, dont Patin se proposoit de faire la conquête. Croyez-vous donc, répondit en riant Grumedan, que cette

conquête fût si facile? Je reconnois bien à ce trait le même esprit qui faisoit parler Gradamor. Apprenez, Madame, quelle est la véritable cause de cet haine; alors il lui raconta le combat qu'Amadis avoit eu contre Patin, en sortant de l'Isle ferme, le jour que celui-ci se vantoit dans sa chanson d'être aimé de la belle Oriane; & la Reine Sardamire ne fut plus étonnée qu'Amadis fût odieux à cet orgueilleux Empereur.

Sardamire dissimula ce qu'elle pensoit de l'injuste-haine de Patin; mais ayant un secret desir de revoir Florestan, dont elle avoit été frappée, & dont elle admiroit la valeur, elle dit en souriant à Grumedan: Seigneur, il me vient une idée que je désirerois qui pût vous plaire; mon escorte est hors d'état de servir, & je serois fâchée que Florestan pût conserver une mauvaise opinion de la politesse romaine; j'ai bien envie de lui répondre par son Ecuyer, que je le prie de venir m'accompagner avec vous jusqu'à Mirefleur. Grumedan étoit encore aimable, quoique bien vieux; il avoit été très-galant dans sa jeunesse, il n'avoit point oublié l'art de lire dans les yeux d'une jeune personne les sentimens les plus chers à son cœur; il crut trouver quelque émotion dans ceux de la belle Sardamire, lorsqu'elle lui proposa d'appeller

Floreſtan auprès d'elle. Ah ! Madame, lui dit-il, rien n'eſt mieux imaginé que d'obliger Floreſtan à vous ſervir d'eſcorte ; vous le punirez en même temps de ſon premier tort, & de la défaite de vos Chevaliers : mais je doute que Floreſtan regarde un ordre pareil comme une punition ; je le connois trop galant & trop éclairé, pour qu'il ne puiſſe pas ſentir du plaiſir en ſe rapprochant de vous, & en vous devenant utile.

Sardamire envoya l'une de ſes Demoiſelles avec l'Ecuyer de Floreſtan, pour faire ce meſſage. Floreſtan ſurpris, mais enchanté, reprit ſur le champ ſes armes, monta à cheval, & ſuivit la Demoiſelle, qui le conduiſit d'abord au pavillon de Grumedan.

Les deux Chevaliers ſentirent la joie la plus vive en s'embraſſant, & Floreſtan lui raconta en peu de mots les aventures qu'il avoit éprouvées depuis leur ſéparation. Je ne ſais comment finira celle-ci, dit en riant Grumedan ; le commencement en eſt bien glorieux, la fin pourroit bien en être agréable.

Grumedan préſenta Floreſtan à la belle Reine Sardamire ; il fléchit un genou en lui baiſant la main. Leurs propos enſemble réunirent autant d'eſprit que de politeſſe ; Sardamire écoutoit d'un air attentif & modeſte ceux de Flo-

restan, qui en avoit un bien tendre en lui disant: Madame, le hasard seul vous a portée à me demander de vous servir ; puissé-je devoir à ma soumission à vos ordres, le bonheur de vous servir le reste de ma vie !

Grumedan fit préparer les équipages, & Sardamire se mit en marche pour Mirefleur. Oriane étoit prévenue de son arrivée, & quoique l'objet de son message fut odieux & désespérant pour elle, Sardamire ne put s'en appercevoir dans ce premier moment ; l'attrait enchanteur des prévenances que lui fit Oriane, l'attachèrent à cette Princesse, dont bientôt elle plaignit la destinée dans son cœur.

Oriane fut très-aise de revoir le frère d'Amadis: Seigneur, lui dit-elle, l'absence de votre redoutable frère & la vôtre ont fait bien du tort à ceux & à celles qui sont venus pour implorer votre secours ; combien de fois n'avez-vous pas été regrettés ? Vous l'êtes en ce moment par une pauvre Demoiselle que l'on veut deshériter, qu'on veut forcer à quitter sa patrie, & qui bientôt n'aura d'autre ressource que la mort. Florestan fut bien attendri, connoissant qu'Oriane parloit d'elle-même : Rassurez-la, Madame, lui dit-il les larmes aux yeux ; vous savez que je répandrois volontiers tout mon sang pour le service des Dames affligées, & je peux

vous répondre qu'Amadis est en bonne santé, qu'il s'est couvert de gloire en des pays assez éloignés, & peut-être même cette Demoiselle le verra bientôt venir à son secours. La Reine Sardamire, entendant parler d'Amadis, ne put s'empêcher de dire qu'il seroit dangereux qu'il fût à portée de l'Empereur, qui nourrissoit une haine invétérée contre lui. Je ne sais, dit-elle, lequel est le plus odieux pour lui, d'Amadis ou d'un certain Chevalier qu'on distingue par le surnom de Chevalier du nain ou de la verte épée, le fourreau brillant de son épée étant de cette couleur ; ce dernier non-seulement a tué dans un combat particulier Garadan, le proche parent & l'ami de l'Empereur ; mais par la victoire qu'il a remportée sur onze Chevaliers Romains, il a fait triompher Taffinor, Roi de Bohême ; & ses Etats que l'Empereur avoit presque à moitié conquis, ont été délivrés de toute sujétion.

C'est ainsi qu'Oriane & Florestan apprirent les nouveaux exploits d'Amadis, l'ayant reconnu sans peine aux deux surnoms que Sardamire lui donnoit.

Oriane ayant conduit Sardamire dans une chambre magnifiquement ornée, se retira quelques momens dans la sienne, pour faire part à son aimble cousine Mabille & à la Demoi-

felle de Danemarck, de ce qu'elle venoit d'apprendre. J'ai bien peu de confiance dans les fonges, lui dit vivement Mabille ; mais je vous avoue, ma chère coufine, que je fuis frappée de celui que j'ai fait cette nuit : il m'a femblé que nous étions enfermées fous des cadenas dans une chambre ; qu'Amadis nous appelloit à haute voix, & que tout-à-coup ayant brifé la porte, il nous avoit conduites dans une forte tour, où ce Prince nous avoit dit de demeurer fans crainte. Je me fuis alors réveillée ; & fi j'en crois mon fonge & mes preffentimens, Amadis viendra bientôt à notre fecours, & vous délivrera de ceux qui veulent vous enlever & vous ravir à fon amour. Ah ! puiffe le Ciel vous écouter, dit Oriane en verfant de nouvelles larmes ! Elle fit alors appeller Grumedan, dont elle connoiffoit la prudence, & ne put s'empêcher de le prier d'employer la confiance que Lifvard avoit pour lui, à lui repréfenter qu'en la livrant aux Romains, & la privant d'hériter du Royaume de la grande Bretagne, il commettoit la plus grande de toutes les injuftices.

Je ferai de mon mieux, Madame, répondit Grumedan, & je n'en fuis pas à le lui repréfenter ; mais vous connoiffez quelle eft la hauteur & l'entêtement du Roi votre père ; je fçais qu'il

a voulu séduire Galaor & l'amener à son avis, en lui disant qu'il ne pouvoit mieux faire que de vous donner à l'Empereur, qui ne desiroit que votre seule personne; & que par ce moyen, les riches & vastes Etats de la grande Bretagne ne seroient point partagés à sa mort, & seroient en entier à Léonore sa seconde fille. Galaor, continua Grumedan, a combattu son avis par les raisons les plus fortes; voyant qu'il ne pouvoit le persuader, & ne voulant pas être témoin d'une si cruelle injustice, il a pris congé de Lisvard, disant que le Roi Perion l'appelloit près de lui; qu'il le conjuroit du moins de ne rien faire que de l'avis de son Conseil, & que ne partant que le lendemain matin, il alloit lui laisser son avis par écrit, étant bien persuadé qu'aucun homme de bien dans ses Etats ne pouvoit penser autrement. Grumedan ajouta que Lisvard étoit rentré mélancolique & rêveur dans son appartement, & que Galaor, après lui avoir envoyé son écrit de sa main, s'étoit embarqué dès le lendemain pour la Gaule.

Un rayon d'espérance luisoit encore dans le cœur d'Oriane; elle parut même plus belle à Sardamire la seconde fois qu'elle la vit, ses yeux étant alors un peu plus animés que dans le premier abord. Cette Reine saisit vainement quel-

ques occaſions de parler à la belle Oriane, de tous les honneurs qui l'attendoient à Rome, & de la gloire du premier trône de l'Univers : Oriane rejetta toujours cette idée avec dédain ; elle eut ſoin de faire remarquer à Sardamire qu'elle n'en avoit que pour des offres qui la bleſſoient, & que tout ce qui lui venoit d'elle perſonnellement ne lui pouvoit être qu'agréable.

Oriane ſachant que Floreſtan ne vouloit point paroître devant Liſvard dont il connoiſſoit la haine pour lui comme pour ſon frère, & que ce Prince alloit partir pour ſe rendre à l'iſle ferme, ne put s'empêcher de lui demander de ne la pas abandonner à ſa malheureuſe deſtinée. Non, Madame, ne le craignez pas, lui dit avec feu Floreſtan ; & ſi le ſort nous privoit encore long-temps du bras d'Amadis, croyez que Floreſtan & tous les Chevaliers de l'iſle ferme répandroient tout leur ſang plutôt que de ne pas s'oppoſer à la plus affreuſe de toutes les injuſtices. Je compte être demain à l'iſle ferme ; je ſuis sûr d'y trouver Agrayes, Quedragant & maints bons Chevaliers qui ne ſouffriront point qu'on attente à votre liberté.

Dans le même tems que Floreſtan partoit pour l'iſle ferme, Amadis arrivoit dans la grande Bretagne avec la belle Graſſinde, & ſes amis

Angriotes & Bruneau. Ce Prince résolut de ne quitter jamais ses armes de peur d'être connu, & pria Grassinde & sa suite de ne lui donner d'autre nom que celui du Chevalier Grec.

Au moment où le vaisseau arrivoit dans le port, ils virent un esquif léger qui les avoit précédés à jetter l'ancre. Hélisabel s'étant informé de quel pays venoit ce vaisseau, les Mariniers lui dirent qu'il venoit de l'isle ferme, & qu'il portoit deux des Chevaliers de cette isle. Amadis sentit la joie la plus vive, en pensant qu'il alloit voir deux de ses anciens compagnons; mais étant résolu de ne se point faire connoître, il pria Bruneau de leur parler. Les deux Chevaliers de l'isle ferme ayant paru sur le tillac de leur esquif, furent reconnus pour être Dragonis & Enil. Bruneau leur ayant demandé s'ils n'avoient pas de nouvelles de ce qui se passoit à la Cour du Roi Lisvard : Nous savons peu de choses, répondirent-ils, de la Cour d'un Prince qui depuis long-temps nous a traités comme ennemis, & nous ne venons sur cette côte que pour tâcher d'avoir quelques nouvelles d'Amadis de Gaule. Bruneau leur répondit qu'il ignoroit où ce Prince pouvoit être, mais que du moins il pouvoit les assurer qu'il l'avoit vu depuis peu dans la Romanie, se proposant alors de repasser en peu de temps dans

l'isle ferme. Il y trouvera bonne compagnie, dirent-ils ; tous les principaux Chevaliers de cette isle y sont maintenant presque tous rassemblés, & Florestan s'y rendit même hier sur le soir, après avoir bien rabattu l'orgueil des Chevaliers Romains attachés à la suite des Ambassadeurs qui viennent chercher la Princesse Oriane. Ce seul mot fut un coup de foudre pour Amadis, qui pria tout bas Bruneau de faire raconter aux deux Chevaliers ce qu'ils savoient de cette ambassade. Ils lui dirent qu'ils n'en savoient point d'autres détails que ceux que Florestan leur avoit faits en arrivant à l'isle ferme ; que c'étoit par lui qu'ils avoient appris que le Roi Lisvard étoit dans la Ville de Tagades ; que le Prince Saluste, Duc de Calabre, la Reine Sardamire & l'Archevêque de Tarente étoient arrivés dans ce port avec une armée navale ; que leur commission étoit de demander au nom de l'Empereur Patin la Princesse Oriane, & que Lisvard paroissoit déterminé de la remettre entre leurs mains ; mais qu'il doutoit que les Romains vinssent facilement à bout de leur entreprise, Florestan sachant que la Princesse Oriane se donneroit plutôt la mort que de consentir à ce mariage ; & que sur ce qu'il leur en avoit dit en arrivant, tous les Chevaliers avoient pris le parti de s'opposer à

cette violence, & d'attaquer les Romains s'ils osoient enlever Oriane sans son consentement. Rien n'égale l'état cruel où se trouvoit Amadis en apprenant ces fâcheuses nouvelles. Cependant il remercioit l'Etre suprême de l'avoir fait arriver à temps de pouvoir secourir & délivrer sa chère Oriane. Amadis ayant tiré à part le fidèle Gandalin, lui dit de prendre sur le champ congé de Grasinde, & de lui annoncer qu'il alloit passer dans l'isle ferme avec ces deux Chevaliers, pour avoir des nouvelles plus positives d'Amadis de Gaule ; il lui donna pour instruction secrette de faire promptement armer tout ce qu'il pourroit assembler de vaisseaux, de prier de sa part les Chevaliers de l'isle ferme de se tenir prêts pour une expédition importante, & de les assurer que dans peu de jours il s'y rendroit, pour en partager le péril & la gloire avec eux. Amadis, sachant aussi qu'Ardan son nain étoit connu dans la Cour de Lisvard, le fit partir avec Gandalin, en lui donnant pour instruction d'exécuter les ordres de cet Ecuyer, & de l'attendre à l'isle ferme.

Les précautions qu'Amadis prit dans ce moment étoient bien essentielles, & pouvoient seules garantir la belle Oriane du sort funeste qui la menaçoit. Lisvard, depuis le départ de Galaor, s'étoit déterminé plus que jamais à

livrer Oriane entre les mains des Ambaſſadeurs ; & tout ce que le ſage Argamon ſon oncle, & le Conſeil de ſes Barons purent dire, ne parvint point à l'ébranler.

Amadis, ayant vu repartir pour l'iſle ferme l'eſquif qui portoit les deux Chevaliers & ſon Ecuyer, preſſa Graſſinde de ne pas perdre un moment pour exécuter ſon projet, & faiſant remettre à la voile le vaiſſeau qui les avoit conduits, ils abordèrent en moins de deux heures au port de Tagades. Graſſinde, dès qu'elle fut arrivée, députa près de Liſvard une de ſes Demoiſelles, en laquelle elle avoit toute confiance, & lui donna pour ce Prince une lettre qu'elle ne devoit lui remettre qu'après les formalités dont elle eut ſoin de l'inſtruire. Bruneau deſirant avoir des nouvelles plus particulières de cette Cour, fit déguiſer Laſinde ſon Ecuyer, en lui diſant de ſuivre de loin la Demoiſelle ſans qu'elle pût s'en douter, & de lui rapporter exactement tout ce qui ſe paſſoit alors à la Cour de Liſvard. Laſinde & la Demoiſelle s'acquittèrent également bien de la commiſſion dont ils étoient chargés. Dès que celle-ci fut arrivée au palais, elle demanda comment elle pourroit obtenir de parler au Roi.

Le haſard ayant amené près d'elle le jeune Eſplandian dans ce moment, cet aimable enfant

lui présenta la main, & s'offrit de la conduire lui-même.

La Demoiselle trouva Lisvard qui se promenoit dans une galerie ; aussi-tôt elle se mit à genoux, & le supplia d'écouter le message dont elle étoit chargée. Lisvard la releva lui-même d'un air affable, & lui dit qu'elle pouvoit parler. Sire, lui dit-elle, celle qui m'envoie m'a très-expressément ordonné de ne parler qu'en présence de la Reine, & ce ne doit être que de son aveu que je vous supplierai de m'accorder toute sûreté pour ceux qui desirent paroître devant vous. Lisvard envoya sur le champ prier la Reine, par Arban de Norgales, de passer un moment dans la galerie ; la Demoiselle, dès qu'elle la vit entrer, embrassa ses genoux & lui baisa la main, en lui disant : Madame, votre Cour est renommée par la bonté dont vous honorez tous les Etrangers qui se présentent devant vous ; j'espère que vous daignerez me traiter de même, & que vous ne serez point blessée de la lettre dont vous allez entendre la lecture. La Reine lui dit qu'elle pouvoit faire librement son message ; & la Demoiselle ayant présenté la lettre de Grassinde à Lisvard, ce Prince y lut ce qui suit : » Très-haut & très-» magnanime Prince, moi Grassinde, belle sur » toutes les belles Dames de la Romanie, j'ai » l'honneur

» l'honneur de vous donner avis que je suis
» arrivée depuis peu de jours dans vos Etats,
» sous la garde d'un Chevalier Grec. Fière d'a-
» voir remporté la palme de la beauté dans
» les belles contrées de la Romanie, j'ai desiré
» jouir du même honneur au-delà des mers. Je
» sçais, Sire, que les plus charmantes Demoi-
» selles & les plus braves Chevaliers rendent
» votre Cour la plus célèbre de l'Univers;
» j'avoue que, ne prétendant rien disputer aux
» Dames Bretonnes, j'ai l'ambition de rempor-
» ter la victoire sur les Demoiselles dont les
» Chevaliers voudront éprouver la valeur du
» mien; & si Votre Majesté permet que je fasse
» publier ce défi, je la prie de m'accorder un
» sauf-conduit pour moi, mon Chevalier, & ma
» suite. »

Très-volontiers, dit Lisvard à la Demoiselle: je vais faire publier le sauf-conduit que votre maîtresse desire; & si personne ne se présente pour lui disputer le prix, j'espère qu'elle sera contente d'ailleurs des égards que l'on aura pour elle.

Sire, ajouta la Demoiselle, deux compagnons du Chevalier Grec l'ont suivi dans cette Cour; tous les deux sont amoureux...... Eh! quel est l'amant qui ne pense pas que rien n'est si beau que celle qu'il adore? Ils se présenteront aussi,

prêts à combattre contre ceux de vos Chevaliers qui voudront soutenir que d'autres Beautés méritent la préférence. J'y consens, répondit Lisvard, & vous pouvez dire à votre maîtresse de se présenter avec ceux qui l'accompagnent. Sire, dit elle, Votre majesté peut être sûre qu'ils se trouveront tous demain matin dans la belle prairie voisine de cette ville.

La Demoiselle ayant rapporté la réponse favorable de Lisvard, Amadis & Grassinde envoyèrent tendre de riches pavillons dans la prairie pour s'y rendre au lever du soleil. A peine la Demoiselle de Grassinde eut-elle pris congé de Lisvard, que le Prince Saluste Guide s'avança suivi de plusieurs Chevaliers Romains; ils fléchirent un genou devant le Roi, Saluste portant la parole au nom de tous: Sire, dit-il, nous vous requérons un don qui ne peut que faire honneur à votre Cour. Certes, répondit le Roi, dans les termes où je suis avec vous, j'aurois mauvaise grace à ne vous pas l'accorder. Eh bien! reprit Saluste, il nous sera donc permis de soutenir la querelle de tant de belles Demoiselles ici présentes; je crois que nous y réussirons mieux que ne pourroient faire les Chevaliers de votre Cour; d'ailleurs, nous connoissons la façon de combattre des Grecs, & combien le seul nom de Romain leur inspire de crainte.

Le bon vieux Grumedan, qui ne pouvoit souffrir Saluste ni les Romains, ne perdit pas cette occasion de mortifier leur amour-propre. Sire, dit-il, quoique de semblables combats illustrent toujours les grandes Cours, la vôtre peut courir risque de perdre quelque chose de son ancien lustre; le Chevalier Grec & ses deux compagnons peuvent être plus redoutables que les Romains ne pensent; & quoique la querelle des Dames Bretonnes ne soit pas soutenue par des Chevaliers de votre Cour, il vous seroit très-désagréable qu'elles essuyassent une espèce de déshonneur en votre présence. Pourquoi Votre Majesté n'attendroit-elle pas plutôt cinq ou six jours? Galaor & Norandel seront alors de retour, Guilan le Pensif sera guéri de ses blessures, & vous serez alors plus certain du succès.

Il n'est plus temps, répondit Lisvard, puisque je viens d'accorder ce combat au Prince Saluste. A la bonne heure, reprit vivement Grumedan; mais Votre Majesté n'a pas consulté ces Demoiselles, & je doute qu'aucune d'elles veüillent remettre aux Chevaliers Romains le droit de défendre leur beauté.

Seigneur Grumedan, interrompit Saluste qui n'osoit montrer tout le dépit qui l'agitoit; vous direz tout ce qu'il vous plaira; mais j'es-

père soutenir avec gloire l'honneur de ces Demoiselles ; & lorsque j'aurai vaincu ce Chevalier Grec que vous estimez tant, je serai fort aise de combattre aussi ses deux compagnons, & vous aussi, s'il vous en prend envie, pourvu que deux de mes Chevaliers rendent la partie égale. Parbleu ! s'écria Grumedan, je l'accepte de tout mon cœur, tant pour moi que pour ceux qui voudront être de mon côté. A ces mots, tirant son anneau de son doigt, il fut le présenter à Lisvard : Sire, dit-il, recevez mon gage, vous ne pouvez le refuser ; c'est le Prince Saluste qui, croyant me braver, a demandé lui-même ce combat ; il ne pourroit plus maintenant s'en dédire sans honte, & sans se déclarer vaincu. Ah ! s'écria Saluste, les mers sécheront avant qu'un Romain rétracte sa parole. Grumedan, je n'ai plus de pitié de votre vieillesse, & vous méritez trop d'être puni pour avoir conservé l'imprudence de votre jeune âge. Grumedan repartit avec aigreur ; & la querelle s'échauffant, le Roi Arban de Norgales & trente Chevaliers Bretons se levèrent, en disant qu'ils embrassoient tous la querelle du respectable Grumedan, & qu'ils ne souffriroient pas que les Romains osassent lui manquer en leur présence. Lisvard fut obligé de se lever aussi pour imposer silence, & les empêcher d'en venir aux

mains dès ce moment. Il sépara l'assemblée, & se retira dans son cabinet où le Comte Argamon l'attendoit pour lui faire de nouvelles représentations sur le mariage d'Oriane. Vous risquez, lui dit-il, de la rendre la plus malheureuse Princesse de l'Univers. Songez que si l'Empereur meurt avant elle, Oriane se trouvera dépendante des Romains & sans Etats. De quel droit la privez-vous des Royaumes dont elle doit hériter ? Et d'ailleurs, comme un bon père, ne deviez-vous pas consulter son cœur, & rompre un mariage que je prévois qui ne s'achevra pas, & qui lui coûtera la vie ?

Le caractère de Lisvard est trop connu pour qu'on puisse être surpris de la résistance qu'il sut opposer aux justes représentations d'Argamon; & cet oncle se retira le cœur serré de la dureté de son neveu, comme de voir qu'il ne pouvoit plus empêcher les malheurs qui menaçoient Oriane.

L'Ecuyer de Florestan avoit été témoin de la querelle que Saluste & Grumedan avoient eue depuis le départ de la Demoiselle ; & le compte qu'il rendit de tout ce qui s'étoit passé, remplit le cœur d'Amadis de la joie la plus vive. Ce Prince craignoit mortellement que quelqu'un des Chevaliers qui lui devoient être les plus chers, n'embrassât la querelle des De-

moiselles Bretonnes ; mais, lorsqu'il sut que son frère Galaor étoit absent, que son ami Guilan le Pensif étoit hors d'état de porter les armes, & que les seuls Chevaliers Romains avoient entrepris ce combat, quoiqu'il fût aussi modeste que valeureux, il ne put s'empêcher d'assurer Grassinde d'une victoire éclatante. Ce Prince attendit avec impatience le jour qui devoit dégager la parole que Grassinde avoit reçue de lui.

Amadis s'occupa toute la nuit à penser à sa chère Oriane, &, pour la première fois de sa vie, il ne regretta point qu'elle ne fût pas témoin d'une affaire où son bras ne combattroit pas pour elle ; il se sentoit assez animé par la haine mortelle qu'il portoit aux Romains ; & réveillant Grassinde avant le jour, il la pressa de le mettre à portée d'en venir aux mains avec eux.

Grassinde agréablement parée de tout ce qui pouvoit relever sa beauté, & le front orné de la couronne brillante qu'elle avoit remportée sur les Dames de la Romanie, se mit en marche, suivie du plus brillant cortége. Amadis marchoit à côté d'elle, & Bruneau de Bonnemer & Angriotes d'Estravaux portoient, l'un sa lance, & l'autre son bouclier.

Etant arrivés dans la prairie, ils virent les

grands échafauds qu'on avoit préparés pour la Cour, avec le perron de marbre que Lisvard avoit fait élever, & sur lequel le Chevalier qui se présenteroit pour combattre, devoit poser une pièce de ses armes ou quelque rameau. Lisvard & la Reine Brisène ne tardèrent pas à paroître, suivis d'un grand nombre de jeunes Demoiselles, plus parées encore de leur jeunesse & de leur beauté, que des diamans entre-mêlés de fleurs qui renouoient leurs habits avec grace : celle que le brave Agrayes adoroit, la charmante Olinde se faisoit remarquer au milieu de cette troupe brillante, par l'élégance de sa taille, & par la blancheur éclatante de son teint.

Le Prince Saluste Guide, couvert d'armes éclatantes & monté sur un grand & superbe coursier, parut bientôt à la tête des Chevaliers Romains, & fut se ranger sous l'échafaud sur lequel les Dames étoient assises. Amadis alors, prenant la couronne qui couvroit la tête de Grasinde, fut la poser sur le perron, & s'avançant avec grace & de l'air le plus respectueux vers le Roi Lisvard : *Sire*, lui dit-il en grec, *si je n'eusse été prévenu par les Romains, mon respect & mon admiration pour vous me porteroient à vous offrir mes services ; mais, puisque le sort en décide autrement, ordonnez, Sire, que le Chevalier qui se présentera pour com-*

battre, demande à celle dont il fera choix la couronne qu'elle porte, & qu'il la pose sur le perron à côté de celle de la belle Grassinde, sous la condition que ces deux couronnes appartiendront à la Dame du Chevalier qui sera vainqueur. Après ce peu de mots, Amadis s'inclina profondément, & faisant bondir & passager son cheval avec grace, il fut rejoindre Grassinde. Lisvard n'entendoit point la langue grecque; mais Argamon ayant expliqué tout haut ce que le Chevalier Grec venoit de dire, le Prince Saluste s'avança vers l'échafaud, & s'adressant à la belle Olinde: Madame, lui dit-il, j'espère que vous voudrez bien me confier la couronne que vous portez, pour quelques momens; & je compte vous en présenter bientôt une seconde, comme à celle dont j'ai fait choix pour lui faire partager le rang & les honneurs dont je jouis auprès de l'Empereur des Romains. Olinde, très-choquée des propos que Saluste osoit lui tenir sans son aveu, ne lui répondit que par un regard méprisant; &, détournant la tête, elle se mit à causer avec une des autres Demoiselles. Saluste lui dit d'un air piqué...... Vous devriez être plus sensible à la gloire du sort que je vous destine, & à l'honneur que je vais vous faire emporter, en terrassant à vos yeux ce foible ennemi que je voudrois trouver plus digne de

moi. L'impatience d'Olinde fut extrême & colora ses joues ; elle n'en devint que plus belle & plus dédaigneuse : elle détourna la tête une seconde fois sans répondre.

Lisvard craignant de mécontenter les Romains, prit le parti de lever en riant la couronne d'Olinde de dessus sa tête, & la remit entre les mains de Saluste qui fut la poser sur le perron ; alors prenant une forte lance qu'il ébranloit d'un air menaçant, il revint vers Lisvard, & lui dit : Vous allez voir, Sire, quelle est la force & la valeur des Chevaliers Romains ; puissent les deux compagnons de ce Chevalier que vous verrez à l'instant étendu sur la poussière, essayer de le venger ! & je vous apporterai bientôt leurs têtes en place de couronnes. L'impatient Grumedan ne put s'empêcher de lui dire : Seigneur Saluste, n'employez pas, je vous prie, toutes vos forces ; réservez-en pour le combat que vous savez que nous devons avoir ensemble. Il ne m'en restera toujours que trop contre vous, lui dit Saluste d'un ton plus arrogant que jamais. Alors, baissant la visière de son casque, il fut se placer au bout de la lice. Les chevaux des deux Chevaliers volèrent au premier son des trompettes ; les deux lances portèrent également, & se brisèrent en éclats ; celle de Saluste perça l'écu d'Amadis sans ébran-

ler ce Héros, dont le bras victorieux étendit Saluste sans connoissance sur la poussière. Gentil Chevalier, dit Amadis en bravant Saluste à son tour, la Demoiselle dont vous avez pris la couronne vous doit peu de reconnoissance, puisqu'il faut que vous perdiez la tête, ou que vous me cédiez cette couronne pour la porter à Grassinde. Saluste brisé de la violence de sa chûte ne répondoit rien, & n'avoit pas encore l'usage de ses sens. Amadis s'avança près de Lisvard : Recevez, Sire, lui dit-il, ce Chevalier vaincu que je vous offre, ou trouvez bon que je poursuive ma victoire. Lisvard blessé dans le fond de son cœur de l'espèce de déshonneur qu'il croyoit partager avec Saluste, ne voulut rien répondre; & sur le champ Amadis sauta légérement à terre, courut à Saluste, délaça son casque, & l'épée haute, il avoit l'air de se préparer à lui couper la tête. Lisvard le craignant, fut enfin obligé d'envoyer le Comte Argamon dire au Chevalier Grec, qu'il le reconnoissoit pour vainqueur, & qu'il reçevoit de sa main Saluste hors d'état de défense. Amadis sur le champ marcha droit au perron; il y prit les deux couronnes, & fut les porter à Grassinde; il alla se remettre ensuite au bout de la lice, &, prenant une nouvelle lance, il attendit celui des Romains qui se présenteroit.

N'en appercevant venir aucun, & voyant de loin quelques pour-parlers entre les Chevaliers de la suite de Lisvard, Amadis eut la précaution d'envoyer à ce Prince la même Demoiselle dont il s'étoit servi pour le premier message; Sire, dit-elle, le Chevalier Grec, qui dans son cœur vous est attaché, vous supplie d'empêcher vos Chevaliers de se mêler d'une querelle qu'il desire terminer contre les seuls Romains. Assurez-le de ma part, répondit Lisvard, que la haute idée qu'il vient de me donner de sa valeur, me fait regretter qu'il ne soit pas du nombre de mes sujets dont aucun ne se présentera contre lui. La Demoiselle ayant porté cette réponse: Madame, dit Amadis à Grassinde, je vois que personne n'ose plus vous disputer la palme de la beauté; ces deux couronnes sont à vous; recevez-les, Madame, comme le don qui m'acquitte avec vous.

Amadis sentit alors la joie la plus vive de se trouver acquitté du don que Grassinde avoit obtenu de lui. Ce Prince, maître de ses démarches & de son bras, se proposoit bien de ne les plus employer que pour Oriane; cependant l'antipathie qu'il se sentoit contre les Romains, le portant à les braver, il résolut d'achever de leur faire connoître le peu d'estime qu'il avoit pour eux. A cet effet, portant son

écu ſur le perron : Puiſque perſonne, dit-il en élevant la voix, ne ſe préſente plus pour diſputer le prix à la belle Graſſinde, voyons ſi je trouverai des Romains aſſez braves pour toucher cet écu ; je défie les deux plus renommés d'entr'eux d'oſer s'y haſarder en ma préſence.

Ce défi ne pouvoit manquer d'exciter une grande rumeur parmi les Chevaliers Romains ; cependant ils reſtèrent long-temps en ſuſpens. Gradamor, le plus vain d'entr'eux, remis à peine de ſon combat contre Floreſtan, entraîna le jeune Laſanor par ſes propos & ſon exemple ; & tous les deux ſortant des rangs, s'avancèrent vers le perron, d'où le Chevalier Grec s'étoit retiré. Laſanor ſe contenta de toucher légérement l'écu du fer de ſa lance ; mais Gradamor, plein de colère & d'audace, frappa deſſus de toutes ſes forces, & le mit en pièces.

Amadis, furieux de cette nouvelle inſulte, ne ſe donna point le temps de prendre un nouveau bouclier ; il fondit ſur tous les deux la lance en arrêt, reçut leur atteinte ſans perdre les arçons, enleva de la ſelle Laſanor qu'il atteignit ; & pourſuivant Gradamor à grands coups d'épée, il l'étourdit par leur peſanteur, au point de le faire tomber ſans connoiſſance ſur le ſable. Voyant que Laſanor commençoit

à ſe relever, il courut ſur lui, & le força par les nouveaux coups qu'il lui portoit, à ſe retirer près de Gradamor ; alors, les ſaiſiſſant tous les deux d'une main puiſſante, il arracha leurs caſques & fit croire à tous les ſpectateurs qu'il alloit leur donner la mort du même coup. Le jeune Eſplandian qui s'étoit avancé pour voir ce combat, fut vivement ému par ce ſpectacle : Ah ! Sire Chevalier, s'écria-t-il en tendant les bras vers Amadis, accordez moi la vie de ces deux Chevaliers qui vous crient merci.

Le ſon de la voix, la beauté d'Eſplandian, un mouvement inconnu que ſentit Amadis, ſuſpendirent le coup qu'il étoit prêt à porter : Aimable enfant, lui dit-il, je vous accorde leur vie, & je n'en demande pour prix que de ſavoir qui vous êtes. Eſplandian ne ſe connoiſſant pas lui-même, étoit très-embarraſſé pour lui répondre, lorſque le Comte Argamon, qui s'étoit avancé, prit la parole ; & ſe ſervant de la langue grecque avec Amadis, qu'il croyoit n'en point connoître d'autre, il lui raconta tout ce qu'on ſavoit juſqu'alors de cet enfant, dont l'éducation & les premiers jours portoient l'empreinte d'une deſtinée peu commune. Amadis deſira de voir les caractères imprimés ſur ſon ſein, & ſon étonnement redoubla beaucoup

en les voyant. Pressé de retourner près de Grassinde, il serra tendrement Esplandian dans ses bras, en priant le Ciel de veiller sur tous les jours de sa vie, comme il avoit veillé sur ceux de son enfance.

Amadis fit des excuses à Grassinde sur le temps qu'il l'avoit fait attendre ; & voyant que tout ce que cette Princesse avoit desiré s'étoit terminé d'une façon satisfaisante pour elle, il fit replier les pavillons : il marcha tout de suite vers le vaisseau qui les avoit portés ; &, donnant à Grassinde le desir de voir toutes les merveilles du palais d'Apollidon, ils s'embarquèrent dès le même soir, & les premiers rayons du soleil commençoient à peine à paroître, lorsqu'ils abordèrent dans le port de l'isle ferme.

Amadis en partant n'avoit point oublié la querelle que le bon vieillard Grumedan s'étoit faite pour l'amour de lui-même sans le connoître ; & se doutant bien que l'orgueil Romain donneroit des suites à cette affaire, sur-tout contre un vieillard qui ne leur paroissoit pas à craindre, il pria ses compagnons Angriotes & Bruneau de rester à portée de soutenir sa querelle, au cas que les Romains voulussent l'attaquer ; il s'assura pour eux d'une barque légère qui devoit les repasser à l'isle ferme au

moment qu'ils apprendroient que le jour du départ d'Oriane seroit décidé, ne voulant pas alors être privé de leur secours.

Lisvard, inébranlable dans la résolution qu'il avoit prise, voyant avec chagrin que les Romains étoient détestés dans sa Cour, & s'attiroient tous les jours de nouvelles affaires, envoya son neveu Giontes & deux autres Chevaliers à Mirefleur pour chercher la Princesse Oriane, qu'il se proposoit de faire partir la semaine suivante. On imaginera sans peine quel fut le désespoir d'Oriane, en apprenant la volonté du Roi son père, & se voyant forcée de quitter Mirefleur : elle obéit, & se mit en chemin, déterminée à se précipiter dans la mer avant que d'arriver à Rome, si son cher Amadis ne pouvoit réussir à la délivrer.

Au moment où la litière d'Oriane étoit près de la fontaine où son cortége devoit faire halte, il parut un Chevalier richement armé, qui détacha l'un de ses Ecuyers pour demander au Commandant de l'escorte la permission de parler un moment à la Princesse. Giontes, en conséquence des ordres qu'il avoit reçus de Lisvard, le refusa. Le Chevalier ne s'arrêtant point à cette réponse, étoit déja près de la litière d'Oriane, lorsque Giontes courut la lance en arrêt sur lui pour l'en empêcher ; l'inconnu le ren-

versa sous son cheval dès la première atteinte, sans qu'il put se relever ; les deux autres Chevaliers de l'escorte éprouvèrent le même sort, & furent encore plus maltraités. L'inconnu, les voyant tous les trois hors de combat, s'avança respectueusement vers Oriane, & lui présenta une lettre qu'Agrayes & Florestan avoient écrite de concert avec les Chevaliers de l'isle ferme : Soyez sûre, dit-il, Madame, d'être secourue, & permettez-moi de repartir sur le champ ; car je serois désespéré de ne pas rejoindre Agrayes assez à temps pour voler avec ce Prince à votre défense. Oriane, touchée de cette marque d'attachement, exigea du Chevalier de lui dire son nom : Je suis Garnate du Val-craintif, lui dit-il, & le plus beau jour de ma vie sera celui de l'exposer pour votre service. A ces mots, il donna des deux, & regagna les bords de la mer à toutes jambes.

Le cortège s'arrêta quelque temps pour prendre soin des Chevaliers abattus. Je vois, Madame, dit Sardamire, que les Chevaliers de votre escorte n'ont pas été traités mieux que les miens ; mais il faut avouer que j'ai vu peu de Chevaliers aussi parfaits que Florestan & celui qui vient de vous parler.

Au moment où le cortége alloit se remettre en marche, Oriane pria Mabille de monter

avec

avec elle dans sa litière : les deux Princesses lurent ensemble la lettre d'Agrayes, dans laquelle Florestan annonçoit l'arrivée de Gandalin & du nain d'Amadis à l'Isle ferme, & l'assurance que ces deux fidèles serviteurs leur avoient donnée qu'Amadis seroit avec eux dans peu de jours ; les deux Princes finissoient par lui dire qu'ils seroient avertis du jour de son embarquement, & qu'ils périroient mille fois plutôt que de ne la pas délivrer de ses ravisseurs.

Les deux Princesses ouvrirent leur cœur à l'espérance, en lisant cette lettre ; mais le même saisissement reprit à la sensible Oriane, en approchant du palais du Roi son père. Ce Prince, étant averti de son arrivée, fut au-devant d'elle avec le Roi Arban de Norgales : Ah ! Sire, s'écria-t-elle en se jettant à ses genoux, voulez-vous donc sacrifier votre malheureuse fille, vous qui fûtes toujours pour moi le plus tendre & le meilleur des pères ? Est-ce vous sacrifier, ma fille, lui répondit Lisvard, que de vous rendre la plus grande Dame, & de vous élever sur le premier trône de l'univers ? Ah ! Sire, repartit-elle en sanglotant, ce trône n'est rien à mes yeux ; je ne vois que ce que je perds en m'éloignant de vous : & si vous êtes inflexible, ma mort est certaine. Lisvard, quoique très-ému, fut assez dur pour la quitter sans lui répondre :

ce fut en vain qu'Arban de Norgales qui resta près d'elle, essaya de lui donner du courage & de la persuader ; son désespoir augmenta de momens en momens, au point de faire craindre pour sa vie. Lisvard n'osa se présenter auprès d'elle, lorsque Mabille toute en larmes demandoit du secours : Brisène seule accourut ; mais que pouvoit-elle, hélas ! si ce n'est de mêler ses larmes à celles de sa malheureuse fille, qu'elle tenoit à demi morte entre ses bras ?

Pendant ce temps, Lisvard, désirant mettre une fin à des scènes si douloureuses & si touchantes, se concertoit avec le Prince Saluste pour hâter le départ d'Oriane : ce fut alors que Saluste supplia Lisvard de nommer Olinde pour accompagner la future Impératrice, en lui déclarant son amour pour elle, & le desir qu'il avoit de la rendre la première Dame de l'Empire après Oriane. Lisvard lui dit qu'il ne pouvoit contraindre Olinde ; mais qu'il se chargeoit volontiers de la prier d'accompagner sa fille, & qu'il espéroit que la tendre amitié qui les unissoit ensemble détermineroit Olinde à ne le point refuser.

Les maîtres d'hôtel ayant averti Lisvard qu'il étoit servi, il se mit à table ; ce fut le temps de ce repas que les Chevaliers Romains choisirent pour rappeller les propos que Grumedan avoit

tenus contre eux, & pour prier Lisvard, dirent-ils, ou de leur accorder le combat déja proposé, ou de punir ce vieillard impudent dont le radotage les avoit offensés. Grumedan qui conservoit avec une partie des forces de sa jeunesse, tout le courage & le feu qui l'avoient toujours animé, se levoit déja de table pour leur répondre; mais Lisvard l'arrêta: Seigneur Grumedan, lui dit-il, vous vous êtes toujours montré aussi sage que courageux, finissez ces vaines disputes déplacées dans la bouche des Chevaliers; dites seulement vos intentions à ceux-ci, & si vous acceptez le combat. Ah! si je l'accepte, s'écria Grumedan? Quand je me trouverois tout seul, j'aimerois mieux les combattre tous les trois, que de ne pas punir leur orgueil: oui, Sire, dès demain matin je me trouverai prêt, & j'espère ne me pas trouver seul contre trois hommes capables d'user de l'avantage qu'ils auroient sur moi. Grumedan, en tenant ce propos, espéroit que Galaor arriveroit le même soir; mais il fut trompé dans son attente.

Lisvard, sachant que Grumedan se trouvoit seul contre trois pour soutenir sa querelle, en fut vivement touché: ce Prince n'avoit d'autre défaut que d'être haut & trop entier dans les desseins qu'il avoit formés; mais il étoit égale-

ment brave, reconnoiſſant & généreux. Se rappellant alors tout ce que Grumedan avoit fait pour ſon ſervice, lorſque tous les Officiers furent ſortis le ſoir de ſa chambre, il ſe releva, & fut trouver Grumedan dans la ſienne: Mon ami, lui dit-il, je viens t'offrir un ſecond, & tu ne peux en avoir un qui ſente mieux le prix de tout ce que tu fis pour lui; mon deſſein eſt de me couvrir demain des armes les plus ſimples, à l'inſçu de toute ma Cour, & de me trouver au moment du combat pour embraſſer ta querelle & t'aider à la ſoutenir. Ah! mon généreux maître, dit Grumedan en ſe jettant à ſes genoux, que votre vieux ſerviteur ſoit plutôt percé de mille coups! Non, vos jours précieux ne ſeront point expoſés..... Liſvard voulut inſiſter; mais Grumedan lui ferma la bouche, en lui repréſentant que comme Roi, comme ayant lui-même accordé toute ſauve-garde dans ſa Cour à des Etrangers avec leſquels il n'avoit aucune querelle particulière, il ne pouvoit pas ſans ſe faire un tort irréparable les attaquer & les combattre dans ſa propre Cour. Liſvard ſe rendit à la force de cette objection; & s'étant retiré, Grumedan réſolut de ſortir avant le jour pour aller avertir deux de ſes neveux qui, quoique nouveaux Chevaliers, pouvoient du moins occuper ſes ennemis. Comme il étoit

prêt de sortir, il fut très-surpris de voir entrer chez lui la même Demoiselle qu'il avoit vue déja deux fois faire les messages de Grassinde; elle lui présenta la plus riche épée, en lui disant: Seigneur Grumedan, le Chevalier Grec qui vous aime, & qui savoit qu'elle est la position où vous étiez prêt de vous trouver, m'a chargé de vous présenter cette épée de sa part, & de vous dire qu'il a facilement engagé ses deux compagnons à rester cachés dans cette ville pour vous servir de seconds dans votre combat; il vous prie de les accepter, & d'être sûr des regrets qu'il a de ne pouvoir vous en servir lui-même, mais il est certain que vous approuverez vous-même les raisons qui dans ce moment l'en ont empêché. Grumedan, bien reconnoissant, commença dès lors à soupçonner que le Chevalier Grec pouvoit être Amadis lui-même; &, plein de cette idée, il se tint sûr de remporter la victoire, ayant la plus haute opinion de deux Chevaliers qu'Amadis admettoit au nombre de ses compagnons.

Le généreux vieillard, animé par cette espérance, sentit un nouveau feu couler dans ses veines; &, se couvrant de ses armes sillonnées encore par les marques honorables des coups qu'il avoit reçus dans le combat contre Cildadan, il s'élança sur le beau cheval qu'il tenoit

de l'amitié de Floreſtan, & ſe rendit au petit pas vers la lice où le combat devoit être livré. Les deux compagnons d'Amadis l'attendoient, & vinrent au-devant de lui. Certes, ſires Chevaliers, leur dit-il, vous faites un acte bien généreux en voulant défendre & honorer mes derniers jours : puiſſe l'Être ſuprême marquer tous les vôtres par le bonheur & par la gloire !

Liſvard, ſurpris de voir Grumedan accompagné de deux Chevaliers inconnus, & reconnoiſſant la Demoiſelle de Graſſinde qui ſe tenoit à portée d'eux, appella cette dernière, & lui demanda le nom de ces deux Chevaliers : Sire, je l'ignore ; je ſais ſeulement que le Chevalier Grec les a laiſſés pour ſoutenir la querelle de Grumedan, & que la vraie vertu mérite de trouver des défenſeurs.

Les trois Chevaliers Romains s'étant avancés dans ce moment : Sire, dit l'un d'eux, comme ce combat à outrance ſera bientôt terminé par la mort de ces trois Chevaliers, nous devons vous prévenir que nous avons juré d'emporter leurs têtes pour les attacher aux murs du Capitole ; celle de Grumedan le mérite ſur-tout, par la démence avec laquelle il oſa ſe comparer aux Chevaliers Romains. Liſvard, indigné de ce propos, ne put s'empêcher de leur répondre : Je préſume bien plutôt que Grumedan

ſera dans peu le maître des vôtres ; allez, & de part & d'autre que chacun de vous faſſe ſon devoir.

Les juges du camp ayant donné le ſignal, les ſix Chevaliers partirent au ſon aigu des trompettes, ſe rencontrèrent au milieu de la lice, brisèrent leurs lances ; &, ſe frappant réciproquement de leurs écus, les trois Chevaliers Romains furent renverſés ſur l'arêne. Grumedan & ſes compagnons ſe retournant à la fin de leur carrière, apperçurent les Romains qui ſe relevoient, & qui, s'uniſſant enſemble, commençoient à marcher l'épée haute pour les attaquer. Le généreux Grumedan fut le premier à propoſer aux deux autres Chevaliers de ne point ſe ſervir de leur avantage, pour mieux dompter l'orgueil des Romains. Tous les trois deſcendirent ; &, ſe choiſiſſant chacun un adverſaire, ils les attaquèrent avec une ſupériorité de force & de valeur, qui rendit ce combat auſſi peu long que douteux : l'un des trois Romains perdit la vie par l'épée d'Angriotes ; les deux autres, couverts de ſang & terraſſés aux pieds de Grumedan & de Bruneau, furent forcés de leur crier merci, & de reconnoître la ſupériorité des Chevaliers Bretons ſur les Romains.

Angriotes & Bruneau s'approchèrent alors

de Lisvard : Sire, dirent-ils, nous vous ramenons le brave & vertueux Grumedan victorieux ; si nous en avons fait assez, permettez-nous de partir. Puissiez-vous, généreux Chevaliers, leur répondit Lisvard, vous couvrir sans cesse d'une nouvelle gloire ! Grumedan sait que sa vie m'est aussi chère que la mienne ; & ma reconnoissance de ce que vous avez fait pour lui, durera jusqu'à mon dernier soupir.

Lisvard, voyant les deux Chevaliers embrasser Grumedan & s'éloigner, appella la Demoiselle pour lui demander leur nom une seconde fois ; elle eut le courage de lui répondre : Il fut un tems, Sire, où sans doute ils se fussent fait connoître ; mais ne soyez point surpris si les Chevaliers renommés qui ne sont pas nés vos sujets vous abandonnent ; l'injustice & la dureté que vous exercez contre la Princesse Oriane, la préférence que vous donnez aux Romains qui furent toujours les plus cruels ennemis de la grande Bretagne, les aliène à jamais de votre service & de votre personne. A ces mots, la Demoiselle montée sur un vigoureux coursier, vola sur les pas des deux Chevaliers inconnus qui, sachant que l'embarquement d'Oriane se feroit en peu de jours, se hâtèrent de rejoindre à l'Isle ferme Amadis, Agrayes & Florestan, qu'ils savoient devoir la secourir en attaquant

l'armée navale des Romains, dès qu'ils auroient mis à la voile.

A peine furent-ils abordés dans cette isle, que les Chevaliers, dont le nombre étoit très-augmenté depuis un mois, vinrent au-devant d'eux, ayant Amadis à leur tête ; la belle Grassinde les suivoit dans un char que Quedragant avoit voulu conduire lui-même, laissant ses compagnons assez étonnés de le voir aussi galant pour la première fois de sa vie.

Grassinde, en arrivant à l'Isle ferme, fut étonnée des honneurs qu'elle vit rendre au Chevalier Grec, que l'on y traitoit en souverain. Amadis lui découvrit alors son véritable nom : l'un & l'autre se firent des excuses mutuelles, lui d'avoir caché sa naissance, l'autre de l'avoir traité comme un simple Chevalier. Grassinde connut bien de ce moment qu'elle prétendroit en vain à la conquête d'Amadis ; eh ! qu'eût-elle fait de ses deux couronnes ? Il est possible de s'ennuyer de s'entendre dire qu'on est belle ; il vient un tems où l'on trouve plus doux de s'entendre dire que l'on est aimée. Quedragant, quoiqu'il fut un peu géant, n'en avoit pas moins de grace ; il est d'ailleurs toujours flatteur pour une Belle de soumettre un cœur jusqu'alors insensible ; tant de bonnes raisons déterminèrent Grassinde à recevoir les soins

de Quedragant, & bientôt elle écouta d'un air tendre les fermens qu'il lui faifoit de l'adorer toute fa vie.

Amadis ne perdit point de temps pour affembler un confeil général de tous les Chevaliers de l'Ifle ferme ; & fur le rapport qu'Angriotes & Bruneau lui firent de l'inflexibilité de Lifvard, il crut ne devoir plus différer à leur dire :

Souvenez-vous, mes chers & généreux compagnons, du ferment que nous fîmes entre les mains de la Reine Brisène, lorfqu'elle tenoit fa Cour plénière à Londres ; nous jurâmes en préfence du Roi Lifvard, d'obferver avec plus de zèle que jamais les loix de la Chevalerie ; en eft-il une plus facrée que de défendre le foible des atteintes du fort, & de foutenir un fexe enchanteur contre l'injuftice & l'oppreffion dont fa foibleffe l'empêche de fe défendre ? Qui pourroit exciter plus aujourd'hui notre pitié que les Princeffes Oriane & Olinde, deftinées par Lifvard à être facrifiées à fa condefcendance pour les Romains ? Oubliant tout fentiment naturel, toute juftice, il veut forcer Oriane à donner la main à l'Empereur Patin qu'elle détefte ; il veut que la belle Olinde foit le partage de Salufte Guide ; & fans confulter le cœur de ces deux charmantes Princeffes, il eft prêt à les livrer entre les bras des Romains.

Le souffrirez-vous, mes braves compagnons ? & me refuserez-vous votre secours pour les attaquer dès qu'ils auront mis à la voile, & pour remettre ces deux belles Princesses en liberté ? Un murmure général s'éleva dans l'assemblée pour courir aux armes ; & l'impétueux Agrayes, portant la parole au nom des autres Chevaliers, jura de répandre plutôt tout son sang que de laisser commettre un acte dont la honte rejailliroit sur la Gaule & sur les Royaumes de la grande Bretagne.

Amadis applaudit à la résolution que les Chevaliers prenoient ; il leur fit part des mesures qu'il avoit prises pour s'assurer d'un nombre suffisant de vaisseaux ; il leur dit de ce ton si noble qui, sans rien tenir de l'orgueil, caractérisoit son ame élevée, qu'il se croyoit invincible en combattant à leur tête pour une si juste cause ; &, leur faisant sentir l'importance de précéder la flotte Romaine dans la haute mer pour lui fermer le débouché du grand détroit qui sépare la Gaule de la grande Bretagne, il fut arrêté d'une voix unanime qu'ils s'embarqueroient & qu'ils partiroient dès le lendemain matin.

Le désespoir d'Oriane, les larmes de Brisène, les représentations de Grumedan, d'Arban de Norgales & des Seigneurs Bretons n'ayant pu

détourner Lifvard de la cruelle réfolution qu'il avoit prife, le jour fatal du départ d'Oriane arriva. Ce fut un jour de deuil pour toute la Cour de Londres; ce fut au milieu des cris du peuple & des pleurs des Seigneurs Bretons, qu'Oriane éperdue fe jetta pour la dernière fois aux genoux de fon père. Vainement cette Princeffe lui tendit les bras; vainement elle attefta le Ciel que Patin ne feroit jamais fon époux, & que Rome ne la recevroit pas vive dans fes murs: elle eut la douleur mortelle de voir fon père détourner la vue, repouffer fes mains, & s'éloigner d'elle. . . . Succombant à cette dernière marque de dureté, Oriane tomba prefque fans vie dans les bras de Brisène qui s'évanouit à ce cruel fpectacle. Lifvard faifit ce temps pour les féparer; & faifant enlever Oriane des bras de fa mère, hors d'état de la défendre, il la remit entre les mains de la Reine Sardamire qui la reçut en pleurant. Olinde, Mabille & la Demoifelle de Danemarck, s'étant jetées aux habits d'Oriane pour la retenir, & rempliffant l'air de leurs gémiffemens, Salufte & les Chevaliers Romains les entourèrent, & les emportèrent fans pitié fur différens vaiffeaux de la flotte, fur laquelle Oriane & Olinde fe trouvèrent féparées. Salufte, donnant promptement le fignal de déployer les voiles pour éviter la

fureur des Bretons qui s'attroupoient en armes ; la flotte, poussée par un vent frais, sortit du port de Tagades, & dans peu de temps s'éloigna des côtes de la grande Bretagne. Elle n'étoit encore qu'à la hauteur de celles de la petite Bretagne, lorsque les Romains apperçurent une autre flotte qui portoit sur eux ; ils crurent d'abord qu'elle n'étoit formée que de vaisseaux marchands ; mais bientôt la construction des vaisseaux & leur manœuvre leur faisant craindre d'être attaqués, ils se préparèrent à se défendre.

Amadis, que le plus grand intérêt animoit autant & plus, s'il est possible, que son courage ordinaire, voulut donner l'exemple à ceux qui le suivoient ; &, voyant que le plus beau des vaisseaux de la flotte Romaine étoit orné de toutes parts de pavillons & de fanons aux armes de l'Empereur, il espéra que la Princesse Oriane seroit sur ce vaisseau, qu'il attaqua le premier, sans permettre toutefois qu'on lançât ni des feux ni des flèches. Ce vaisseau se défendit quelque temps avec ces sortes d'armes ; mais Amadis l'ayant fait accrocher, il l'aborda & s'élança sur le tillac, en criant de cette voix si redoutable dans les combats : Gaule ! Gaule ! Brandayel, qui commandoit ce vaisseau, fit une vive résistance ; mais quel guerrier pouvoit résister au

terrible Amadis combattant alors pour sa chère Oriane ? Bientôt Brandayel est étendu sur le tillac ; Amadis arrache son casque, & lui portant la pointe de son épée sur la gorge : Meurs, dit-il, ou dis-moi le lieu qui renferme Oriane. Elle est dans cette chambre avec Mabille, dit Brandayel, en lui montrant la porte de la main, & lui criant merci. Amadis, voyant Angriotes qui l'avoit suivi de près quand il s'étoit élancé sur le vaisseau Romain, remit Brandayel entre ses mains ; &, s'approchant de la porte, il la vit fermée par un gros cadenas. Mabille, ayant entendu crier Gaule ! en avoit averti sa cousine, qui s'étoit relevée sur son lit où jusqu'alors elle étoit restée absorbée dans le désespoir. Amadis en ce moment, ébranlant la porte d'un bras animé par l'amour, en fit sauter les gonds, &, laissant tomber son epée, courut se précipiter à genoux au bord du lit d'Oriane. L'un & l'autre se tendant les bras, les entrelacèrent sans proférer une parole ; leurs lèvres, leurs larmes, leurs soupirs s'unirent & se confondirent ensemble pendant quelques momens. Ah ! mon cher Amadis, dit enfin Oriane, qu'il m'est cher d'être votre prisonnière ! oui, je la suis, & je veux l'être toujours. Ce n'est point à mon père que vous m'enlevez, c'est à ceux auxquels il avoit eu la barbarie de me donner.



Ah! mon cher Amadis, qu'il m'est doux d'être votre prisonnière!

C. P. Marillier, Del. L. Croutelle. Sculp.



Le bruit du combat terrible qui se donnoit sur un vaisseau voisin de celui d'Oriane, l'interrompit : Amadis en se relevant reprit sa redoutable épée ; mais trop éloigné de ce vaisseau pour pouvoir porter du secours à ses compagnons, il ne put être que le témoin de ce dernier combat : la jalousie & la fureur d'Agrayes le rendoient terrible. Agrayes & Quedragant ayant sauté sur le vaisseau du Prince Saluste, s'étoient déja rendus les maîtres de la moitié du tillac, dont le reste étoit défendu par Saluste & l'élite des Chevaliers Romains ; mais Olinde ayant paru vers l'extrémité de la pouppe, elle reconnut Agrayes à son bouclier, & fit un cri que ce Prince entendit. Amadis lui-même n'eût pas été plus terrible qu'Agrayes le fut en reconnoissant Olinde. Il se précipita sur Saluste, l'abattit à ses pieds, & sur le champ, arrachant son casque d'une main, il lui trancha la tête de l'autre. Les Chevaliers Romains firent un cri de douleur & d'effroi, baissèrent la pointe de leurs épées & se rendirent. Agrayes vole & passe sans résistance au milieu d'eux, & sa chère Olinde se jette dans ses bras.

Le coup d'épée qui termina la vie de Saluste, fut le dernier qui se donna ; les Romains s'étant rendus, les Chevaliers de l'isle ferme s'emparèrent de tous les vaisseaux qui n'étoient pas coulés à fond.

Dès qu'Oriane fut un peu revenue de la première agitation que lui causoit ce grand événement, elle s'occupa de la Reine Sardamire pour laquelle elle s'étoit prise d'estime & d'amitié, n'ayant vu dans tout ce que cette Reine avoit fait, que l'accomplissement de la commission dont elle étoit chargée, & l'ayant trouvée pénétrée du plus tendre intérêt pour elle. Oriane, sachant que cette belle Reine étoit sur le vaisseau dont Agrayes venoit de s'emparer, y passa sur le champ pour veiller elle-même aux égards qu'elle desiroit qu'on eût pour elle; mais, en arrivant à la chambre, elle trouva que Florestan l'avoit précédée. Ce jeune Prince étoit à ses genoux, s'occupant à la consoler de la défaite des Romains, & à lui jurer qu'il périroit plutôt que de souffrir qu'elle ne reçût pas les mêmes respects des vainqueurs, que de ceux auxquels elle cessoit de commander.

On agita pendant quelques momens le parti que l'on devoit prendre au sujet des Princesses qu'on venoit de délivrer; mais l'amant le plus soumis pouvoit-il se déterminer, sans avoir demandé les ordres d'Oriane? Ce fut à ses genoux qu'Amadis alla savoir dans quels lieux elle vouloit être conduite: Je suis votre prisonnière, lui dit-elle tendrement, je ne doit point abuser des égards que vous avez pour moi; mais, puisque

puisque vous me consultez, je pense qu'il seroit trop dangereux de me conduire au Roi mon père, dans les termes où vous êtes ensemble : il me paroît plus prudent de laisser passer sa première colère, & de me conduire prisonnière à l'isle ferme, en attendant ma réconciliation avec lui.

Vous serez obéie, Madame ; mais prisonnière ! reprit-il avec feu, prisonnière ! Ah ! de quelle expression avez-vous la cruauté de vous servir vis-à-vis d'un Prince qui baisera sans cesse les chaînes que vous daignerez lui faire porter ! Venez, Madame, venez régner en souveraine dans l'isle ferme, & nul de mes compagnons ne me désavouera, lorsque je jure pour eux & pour moi que nous y suivrons vos loix. Agrayes, Angriotes, Bruneau, Quedragant & Florestan accoururent à ces mots avec Garnates du Val-craintif, & tous les Chevaliers de l'isle ferme ; ils voulurent aller tous l'un après l'autre fléchir le genou devant Oriane, & lui prêter serment de fidélité.

Les Princesses s'étant toutes rassemblées sur le même vaisseau d'Amadis, qui n'étoit point souillé par le sang, ce Prince rendit la liberté au plus grand nombre des Chevaliers Romains ; il leur donna deux de leurs vaisseaux, pour retourner à Rome, & leur permit d'emporter avec eux

le corps du Prince Saluſte : il ne conduiſit à l'iſle ferme que les trois principaux d'entr'eux.

Toute la flotte s'étant miſe en bon ordre, Amadis fit relever les ancres qu'on avoit jettées après le combat : les voiles enflées par un vent favorables portèrent les vaiſſeaux victorieux d'Amadis, ayant ceux des Romains attachés à leur pouppe ; & le tout enſemble aborda heureuſement deux jours après à l'iſle ferme.

Fin du troiſième livre.



Nous avouons que nous sommes bien tentés de croire que les manuscrits Picards finissoient par l'enlévement d'Oriane, & par le séjour paisible de cette Princesse dans l'isle ferme ; nous commençons à voir dominer le goût Espagnol dans ce quatrième Livre : tous les vers adressés à Nicolas d'Herberay, par les beaux Esprits ses contemporains, le félicitent d'avoir suppléé par son imagination à ce qui manquoit d'ingénieux ou d'agréable au manuscrit Espagnol, d'après lequel il traduisoit. Il nous seroit bien honorable que ceux qui liront Amadis dans la Traduction d'Herberay, pussent en dire autant de celle que j'ose faire de son vieux langage.

LIVRE QUATRIÈME.

A PEINE la flotte d'Amadis eut-elle abordé dans l'isle ferme, que Grassinde en fut avertie, & qu'elle se rendit sur les bords de la mer ; elle vit Oriane descendre à terre, conduite par Amadis ; &, s'avançant au-devant de ses pas, elle lui dit dans un premier transport d'admiration : Ah ! Madame, que n'ai-je ici les deux couronnes que la valeur du Prince de Gaule & celle de mon frère m'ont fait remporter ! je les mettrois à vos pieds. Oriane embellit encore en ce moment, & par le propos flatteur de Grassinde, & par le plaisir de se voir en sûreté dans un pays où son cher Amadis donnoit la loi : Madame, dit-elle à Grassinde, ces couronnes siéent trop bien à votre front pour qu'aucune Dame ose en parer le sien : une pauvre Demoiselle déshéritée, & comme moi depuis si long-temps dans les larmes, n'a plus de droit pour y prétendre.

Elles marchèrent ensemble vers le palais d'Apollidon, duquel une seconde description nous paroît inutile ; & dans le moment qu'Oriane

entroit dans ce superbe édifice, Amadis lui présenta ce qu'il renfermoit de plus précieux.

Apollidon avoit non-seulement embelli les jardins de tout ce que l'Europe produit de plus agréable & de plus rare, mais il avoit dépouillé l'isle de Sérendib & la presque isle de l'Inde de tout ce qu'elle a de plus précieux : le phénix, attiré par les parfums qui s'exhaloient de l'isle ferme, s'étoit assez long-temps arrêté dans cette isle pour y changer de plumage. Apollidon avoit mis ses soins à recueillir les superbes plumes pourpres & dorées qui couvrent ses ailes, & en avoit fait faire un éventail relié par un diamant & une escarboucle ; cet éventail préservoit celle qui s'en servoit de toute espèce de venin ; ce fut le premier présent qu'Oriane reçut d'Amadis au moment de son arrivée.

Amadis desiroit tout, & n'osoit exiger rien d'Oriane ; il porta la délicatesse jusqu'à craindre de lui demander ses ordres sur l'appartement qu'elle vouloit occuper & sur le genre de vie qui lui convenoit le plus : il chargea son ami Quedragant de prendre ses ordres. Oriane se défendit long-temps de les lui donner, comme étant prisonnière ; mais Quedragant l'ayant pressée, elle le chargea de prier Amadis de lui donner un quartier séparé pour l'occuper avec Mabille & les femmes de sa suite : elle fit sentir

à Quedragant, que, dans la position où son enlèvement l'avoit mise, elle ne pouvoit prendre trop de précautions pour que la plus noire médisance ne pût attaquer sa conduite. Amadis soupira lorsque Quedragant lui porta la réponse d'Oriane, mais il n'insista pas ; & l'honneur de cette Princesse & sa soumission à ses volontés, le firent se conformer à ce qu'elle exigeoit de lui. Ils vécurent donc séparés, & ce ne fut qu'en saisissant, qu'en faisant naître quelques prétextes, qu'Amadis parvint à la voir quelquefois pendant le jour en présence de la Cour qui se rassembloit auprès d'elle : on a toujours ignoré s'il fut mieux traité pendant la nuit. Amadis étoit bien vif & bien amoureux ! & la mère d'Esplandian étoit bien sensible ! Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'ils méritoient d'être heureux, & que le saint hermite Nascian même l'eût trouvé bon, sachant bien qu'ils étoient époux.

Il étoit bien important de prendre un parti sage après le grand événement qui venoit de se passer. Amadis ne voulut rien décider sans l'avis de ses braves compagnons ; ils s'assemblèrent, & ce fut d'après le résultat de ce conseil, qu'il fut résolu d'envoyer deux Chevaliers au Roi Lisvard. Selon leurs instructions, ils devoient commencer à justifier le combat qu'ils venoient de livrer aux Romains, par le serment

qu'ils avoient fait de secourir toute Dame ou Demoiselle affligée, & subissant ce que l'injustice peut avoir de plus cruel ; ils devoient après, offrir de remettre Oriane entre ses mains, sous les conditions qu'il s'engageroit à ne la pas déshériter, & sur-tout à ne la jamais forcer de donner sa main à l'Empereur. Le Conseil avoit décidé que les deux Chevaliers finiroient par offrir, de la part des Chevaliers de l'isle ferme, de rentrer à son service, s'il se souvenoit encore de tout celui qu'il en avoit reçu ; mais qu'au cas que Lisvard reçût froidement cette offre, & qu'il voulût leur faire entendre qu'il prétendoit tirer vengeance de ce qu'ils venoient de faire, ils lui déclareroient hautement que nulle espèce de crainte ne pouvoit avoir accès dans leur cœur, & qu'ils étoient prêts à se défendre.

Agrayes & Florestan furent choisis pour cette ambassade ; l'un & l'autre espéroient peu qu'elle eût quelque succès, connoissant le caractère altier de Lisvard ; & Brian de Monastes, fils du Roi d'Espagne, qui vint rejoindre son cousin Amadis en ce moment, les eût détournés de s'en charger, sans la crainte qu'il eut de déplaire à la Princesse Oriane. Brian s'étoit trouvé près de Lisvard, après le combat où les trois Chevaliers aux Serpens avoient sauvé ce Prince d'une défaite entière, & l'avoient rendu victo-

rieux ; il avoit vu quel étoit le dépit avec lequel il avoit repoussé l'idée de toute son armée, qu'il devoit ce puissant secours à la générosité d'Amadis & des Princes de Gaule ; & Brian les assura que les Chevaliers de l'isle ferme n'avoient point de plus mortel ennemi. Oriane voulut voir les deux Députés avant leur départ, & s'assurer d'Agrayes dont elle connoissoit le juste ressentiment & la vivacité : Mon cousin, lui dit-elle, que ne vous ai-je pas dû jusqu'ici ? Les bontés, la tendresse du Roi & de la Reine d'Ecosse ont fait le bonheur de mon enfance ; l'amitié de votre aimable sœur Mabille fait celui d'une vie que j'aurois perdue bien des fois sans elle : achevez, je vous en conjure, de me rendre le repos, en tâchant de rapprocher les esprits ; étouffez en votre cœur le souvenir des justes sujets de plaintes que vous avez personnellement. Agrayes en ce moment jetta les yeux sur Olinde ; la douceur des regards de celle qu'il adoroit & l'air qu'elle avoit de joindre sa prière à celle d'Oriane, tout dans cet instant se réunit pour adoucir la fierté de son ame. Madame, dit-il en baisant la main d'Oriane, vous me demandez un grand sacrifice ; mais il n'en est point que je ne sois prêt à vous faire.

Amadis, auquel il ne manquoit aucune des vertus qui conduisent à la vraie gloire & qui

font le bonheur de la société, s'apperçut qu'il en coûtoit trop au cœur d'Agrayes pour faire cette promesse ; il eut la prudence de proposer aux Chevaliers de l'isle ferme de changer la disposition du Conseil, & de nommer pour Ambassadeurs, Brian, dont la personne devoit être agréable à Lisvard, & Quedragant, pour lequel ce Prince avoit toujours montré de l'amitié. Quedragant se chargea pour la Reine Brisène d'une lettre d'Oriane, qui n'osoit pas en hasarder une pour Lisvard.

Cette même prudence d'Amadis lui fit prévoir que l'isle ferme auroit besoin de secours puissans, si Lisvard recevoit mal leur message & prenoit le parti de les attaquer ; il envoya donc demander des secours aux Souverains dont il étoit sûr d'en obtenir. Tantiles fut envoyé vers la Reine Briolanie, Hélisabel porta la lettre par laquelle le Chevalier à la verte épée demandoit à l'Empereur (sous son vrai nom d'Amadis) de secourir celui dont le bras avoit purgé ses Etats de l'Endriaque ; Bruneau conjura son père d'envoyer l'élite de ses Chevaliers pour servir le frère de Mélicie, & Gandalin partit pour rendre compte à Perion de la position présente d'Amadis, étant bien certain que le Roi de Gaule viendroit sur le champ à la tête d'une nombreuse armée pour s'opposer à Lisvard. Pour le Prince

Agrayes, il sentit la joie la plus vive de n'être point forcé de paroître en présence d'un Prince qu'il détestoit ; & ses instances auprès du Roi d'Ecosse, pour qu'il envoyât ses meilleures troupes à la défense de l'isle ferme, furent motivées sur les dégoûts que son oncle Galvanes & lui pouvoient reprocher à Lisvard de leur avoir donnés.

Toutes ces précautions étant prises, l'événement ne tarda pas à prouver combien elles étoient nécessaires. Lisvard en ce moment étoit en fureur de la défaite des Romains, de la mort de Saluste & de l'enlèvement d'Oriane ; il se trouvoit mortellement offensé par l'entreprise des Chevaliers de l'isle ferme ; &, malgré les représentations de la Reine Brisène, il juroit d'en tirer une vengeance éclatante. Cette sage Princesse faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour l'adoucir : Souvenez-vous, lui disoit-elle, que lorsque vous n'étiez encore que Chevalier errant, vous n'eussiez point hésité à voler au secours d'une Princesse dans la situation où votre fille Oriane s'est trouvée ; croyez que ce n'est point pour vous braver que les Chevaliers de l'isle ferme l'ont enlevée aux Romains, & qu'ils n'ont été entraînés à cet acte, que par le respect & l'obéissance qu'ils doivent aux loix de la Chevalerie. Lisvard, pour la première fois,

rebuta durement Brisène dont les yeux se couvrirent de larmes ; elle aimoit trop Lisvard pour pouvoir supporter son courroux : Grumedan & le Roi de Norgales, la voyant prête à se trouver mal, la soutinrent & l'aidèrent à se retirer chez elle.

Brisène versa bien des pleurs, & bientôt ils redoublèrent, en recevant la lettre d'Oriane que Durin vint présenter à ses genoux.

Tout ce que la douleur & la plus vive tendresse peuvent exprimer de touchant remplissoit la lettre d'Oriane : sa soumission, son amour pour la meilleure des mères, s'y peignoient avec autant de feu que de vérité. Brisène en fut vivement touchée ; mais ce n'étoit pas la première fois qu'elle avoit gémi de ne pouvoir que pleurer des malheurs qu'elle se sentoit dans l'impuissance de terminer. Durin, mon pauvre Durin, retourne près d'Oriane, lui dit-elle en soupirant : hélas ! que pourrois-je lui répondre en ce moment ? assure-la seulement de ma tendresse & de mes soins pour rapprocher les esprits ; mais je ne peux lui rien dire de positif qu'après que les Ambassadeurs de l'isle ferme auront fait leur message, & que j'aurai vu quelle en sera la suite.

Quedragant & Brian de Monastes venoient d'arriver dans ce même temps, & s'étoient arrê-

tés dans un faubourg de Londres, pour ſavoir lorſque Liſvard voudroit les recevoir.

Leur arrivée fut annoncée à ce Prince par un de leurs Ecuyers qui, fléchiſſant un genou, lui demanda ſi les deux Chevaliers envoyés par ceux de l'iſle pouvoient paroître en ſa préſence, & s'il leur accordoit sûreté dans ſa Cour.

Liſvard regretta de n'avoir pas pris des précautions pour les arrêter à la deſcente de leur vaiſſeau, & les empêcher de venir juſqu'à Londres ; mais connoiſſant les droits ſacrés des Ambaſſadeurs, & n'étant plus à temps de les exclure de ſa préſence, il conſentit à les écouter.

Quedragant & Brian parurent après le dîner de Liſvard, dont toute la Cour attentive ſe raſſembla pour entendre ce qui ſe diroit de part & d'autre, & faiſant les vœux les plus ardens pour que cette audience eût un heureux ſuccès.

Quedragant, qui porta la parole, mit dans ſon diſcours tout ce qu'il crut propre à toucher Liſvard : mêlant adroitement toutes les louanges que ce Prince méritoit dans le rapport des ſervices qu'il avoit reçus d'Amadis & de ſes compagnons, il conclut par offrir de leur part de lui remettre la Princeſſe Oriane, pourvu qu'il ne voulût pas les forcer à violer les loix de la Chevalerie, en abandonnant une Princeſſe qu'ils étoient tenus de défendre, tant qu'ils pourroient

craindre qu'elle fût injuſtement déshéritée, ou qu'elle fût forcée à paſſer dans les bras d'un Prince qu'elle déteſtoit.

Liſvard ne put cacher entièrement l'impatience & le dépit que lui cauſa la fin de ce diſcours : Meſſieurs, leur dit-il, vous ne me perſuaderez pas que l'entrepriſe que les Chevaliers de l'iſle ferme ont faite contre les Romains, ait la juſtice & la magnanimité d'ame pour motif ; j'y vois bien plutôt leur préſomption & l'oubli des égards qui m'étoient dûs ; je ne dois compte à perſonne de ce que je fais, & je n'ai nuls traités à faire avec eux juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient ſoumis à me ramener ma fille, & à me faire une réparation éclatante de l'injure qu'ils m'ont oſé faire.

Sire, répondit Brian d'un ton ferme, nous ne nous attendions point aux propoſitions que vous nous faites, & nous ne ſommes point chargés d'y répondre ; Dieu ſait quels ſont les ſentimens & les motifs qui nous ont conduits dans cette entrepriſe : c'eſt donc à Dieu ſeul que nous devons en rendre compte, & à régler quels ſeront les événemens qui la ſuivront ; je vois que de part & d'autre nous n'avons à faire que ce qu'il nous inſpirera. A ces mots ils ſe levèrent ; ils firent une profonde révérence, ſe retirèrent & reprirent le chemin de leur vaiſſeau.

dit Quedragant, que ce Chevalier Grec eſt le célèbre Amadis de Gaule. Amadis de Gaule! répéta deux fois Eſplandian. Oh! que je me trouve heureux de l'avoir vu, & d'en avoir obtenu cette grace! ah! que je vais bien travailler à mériter que ce ne ſoit pas la dernière! .... Les deux Chevaliers embraſsèrent Eſplandian qui les conjura de le mettre aux genoux d'Amadis.

Les deux Chevaliers de l'iſle ferme étant repartis, Grumedan retournoit à ſon hôtel, lorſqu'on vint l'avertir que le Roi Liſvard l'attendoit dans ſon cabinet. Grumedan s'y rendit auſſi-tôt, & trouva ce Prince avec Arban de Norgales & Guilan le Penſif qu'il avoit fait appeller: Mes amis, leur dit Liſvard, ne réfléchiſſons point ſur ce qui s'eſt anciennement paſſé dans ma Cour; partons d'où nous ſommes, & ne nous occupons que des moyens de nous bien conduire. Je vous préviens, avant d'écouter vos avis, que je ne mets point en délibération ſi je dois faire une paix honteuſe ou me venger d'Amadis: j'ai pris mon parti tel que je le dois, relativement à la grandeur de l'offenſe, comme à la dignité de ma couronne. Je ne vous conſulte donc tous les trois que ſur les moyens de réduire Amadis & les Chevaliers de l'iſle ferme à recourir à ma clémence, & à réparer l'injure

l'injure dont ils se sont rendus coupables vis-à-vis de moi.

Les trois Chevaliers furent quelque temps sans répondre ; il fut facile à Lisvard de lire dans leurs yeux, qu'ils eussent été plus prompts à parler s'ils l'avoient cru susceptible de recevoir un conseil plus doux que celui qu'il exigeoit d'eux. Arban de Norgales rompit enfin le silence, en lui disant, que puisque rien ne pouvoit le dissuader d'attaquer l'isle ferme, il falloit du moins prendre d'assez bonnes mesures pour qu'il ne compromit pas sa réputation & ses armes, & que les Chevaliers qui la défendoient étant d'état & de naissance à recevoir de puissans secours, il falloit qu'il s'assurât d'en recevoir qui leur fussent supérieurs.

Sire, dit Guilan le Pensif, puisque vous n'entreprenez cette guerre que pour venger l'honneur des Romains, leur Empereur doit se trouver vivement intéressé dans votre querelle, & doit être animé par un ressentiment plus vif encore que ne doit être le vôtre : je crois donc que vous ne devez pas perdre un moment à le déterminer à joindre son armée & ses efforts aux vôtres ; & quelque braves que soient les Chevaliers de l'isle ferme, quelles que puissent être leurs ressources, ils ne tiendront point contre les efforts réunis de la grande Bretagne

& des Romains. Cildadan, par le dernier traité fait avec ce Prince, doit vous servir avec l'élite des Chevaliers Irlandois; & Gasquilan, Roi de Suesse, doit se souvenir assez des blessures & des échecs qu'il essuya des Chevaliers de l'isle ferme dans l'isle de Montgase, pour saisir l'occasion de s'en venger. Lisvard applaudit à l'avis de Guilan le Pensif; &, connoissant la prudence & le don que ce Chevalier avoit de persuader, il crut ne pouvoir mieux faire que de l'envoyer à l'Empereur pour presser ce Prince de partager sa querelle & d'unir promptement ses troupes aux siennes.

Lisvard étoit trop haut pour dissimuler; &, jouissant d'avance du plaisir d'abattre la puissance naissante de l'isle ferme, il ne cacha point assez les moyens qu'il prenoit pour assurer sa vengeance. Arcalaüs en fut bientôt informé: ce perfide enchanteur, haïssant également Amadis & Lisvard, espéra de perdre l'un par l'autre, & de triompher de tous les deux quand leurs forces seroient épuisées.

Arcalaüs, après avoir formé ce projet, fut trouver le Roi Aravigne: Vous avez un moyen facile, lui dit-il, de vous venger de la dernière bataille que vous avez perdue; le sort de Lisvard & de la grande Bretagne est entre vos mains si vous voulez me croire; il vous est facile

de vous joindre à Barſinan, Prince puiſſant par ſes richeſſes & ſes nombreux ſujets : le bûcher dans lequel Liſvard fit périr ſon père, fume encore ; & Barſinan eſt trop intéreſſé à venger cette mort infâme, pour ne pas s'unir à vous : joignez vos troupes, formez-en une armée formidable, préte à la porter où vous voudrez. Liſvard occupé de la conquête de l'iſle ferme, & les Chevaliers de cette iſle l'étant de ſe défendre, lorſqu'ils vous verront raſſembler vos forces, ils eſpéreront également vous attirer à leur parti ; vous les tiendrez en ſuſpens, en les flattant tour-à-tour avec adreſſe de vous déclarer pour l'un ou pour l'autre : dès que la campagne ſera commencée, vous les verrez ſe détruire mutuellement ; l'audace d'Amadis & le reſſentiment de Liſvard les porteront à décider du ſort de cette guerre par une grande bataille ; alors vous tenant à portée de les attaquer lorſqu'ils ſeront affoiblis, vous viendrez facilement au point de triompher également des vaincus & des vainqueurs, & de détruire vos deux plus mortels ennemis. Aravigne étoit bien digne d'un tel conſeil & d'un ſi coupable ami. Vous m'éclairez, mon cher Arcalaüs, lui dit-il en l'embraſſant ; chargez-vous d'aller faire préparer Barſinan, & réglez d'avance avec lui le partage que nous ferons des Etats de Liſvard & des

richesses que renferme l'isle célèbre qu'Amadis a conquise.

C'est ainsi que de nouveaux ennemis s'élevoient contre ces deux Princes, ou plutôt c'est ainsi que deux scélérats préparoient leur perte commune, en formant le projet de commettre un nouveau crime.

Briant & Quedragant, très-mécontens de la réponse de Lisvard, faisoient force de voiles pour arriver à l'isle ferme, & la porter aux Chevaliers qui ne pouvoient trop tôt se mettre en état de se défendre. Vers la pointe du jour ils virent assez près d'eux un vaisseau qui portoit peu de voiles, & qui paroissoit incertain dans sa route ; ils l'envoyèrent reconnoître, & la chaloupe étant revenue, on leur apprit que ce vaisseau portoit la Reine de Sobradise, & que son Pilote qui cherchoit l'isle ferme, craignoit de s'être égaré dans cette mer : les deux Chevaliers voguant aussi-tôt vers ce vaisseau, délacèrent leurs casques, se firent reconnoître de la belle Briolanie, & passant sur son bord, ils dirigèrent le Pilote dans la route qu'il devoit tenir.

Briolanie, charmée de la rencontre des Chevaliers, s'entretenoit avec eux du plaisir qu'elle alloit goûter à revoir ses anciens amis, lorsqu'ayant doublé l'un des caps de cette mer, elle

apperçut trois gros vaisseaux de guerre, qu'elle reconnut à leurs pavillons pour appartenir à Tiron son proche parent, mais le troisième fils d'Abyseos qu'Amadis & Agrayes avoient mis à mort pour sa défense. Tiron en effet ayant su que la Reine Briolanie partoit pour se rendre à l'isle ferme sans avoir d'escorte, avoit fait armer en diligence ces trois vaisseaux pour l'enlever.

Les deux Chevaliers les voyant prêts à les attaquer, Brian repassa promptement sur son vaisseau, & Quedragant resta pour défendre Briolanie : le combat fut long ; mais Quedragant ayant enfin abordé le vaisseau de Tiron, il terrassa ce Prince, & le conduisit aux pieds de Briolanie. Brian, quoique très-blessé, se rendit maître de celui qu'il attaquoit, & le troisième prit la fuite. La généreuse Briolanie voyant Tiron enchaîné qui n'attendoit plus que l'arrêt de sa mort, lui dit avec un air aussi noble que tranquille : Mon cousin, vous mériteriez la mort, ayant si cruellement poursuivi la mienne ; mais je n'ai déja que trop vu couler le sang de vos proches : vous sentez-vous assez généreux, assez loyal, pour mettre fin à nos querelles, & accepter avec reconnoissance la vie, la liberté, & la souveraineté de Palomir que je vous offre pour la joindre à la vôtre ? Ah !

Madame, s'écria Tiron en fondant en larmes, pardonnez à un jeune Prince de votre sang, qu'on éleva dès son enfance à la haine contre vous & à la vengeance de son père. Oui, j'atteste le Ciel que ce sentiment est éteint en mon cœur, & que ma fidélité pour vous durera tout le reste de ma vie. Venez donc avec moi, lui dit-elle, & que je puisse vous présenter de ma main à l'illustre Amadis, comme un Chevalier & comme un parent que j'amène à sa défense. Dès que Briolanie fut abordée à l'isle ferme, Quedragant en fit avertir Amadis; ce Prince accourut pour la recevoir & pour faire transporter Brian de Monastes. Dès que j'ai su, lui dit-elle, que vous aviez délivré la Princesse Oriane, & qu'elle étoit ici, ma reconnoissance pour vous & mon tendre attachement pour elle ne m'ont pas permis de différer à venir moi-même auprès de vous, & je serai bientôt suivie par Tanbiles qui rassemble promptement mes troupes d'élite pour les conduire à votre secours.

Amadis, vivement touché de la marque d'amitié que lui donnoit cette belle Reine, la conduisit lui-même au quartier qu'occupoit Oriane: il espéroit profiter de cette occasion pour pénétrer dans l'espèce de retraite qu'elle s'étoit imposée; mais Mabille l'arrêta lorsqu'il étoit

prêt d'entrer. Mon cousin, lui dit-elle, songez qu'aucun homme ne peut violer cet asyle, & je vous excommunie si vous osez l'entreprendre. Ah! méchante cousine, lui repartit Amadis en l'embrassant, que vous savez bien profiter de vos avantages! puisse l'amour, pour vous en punir, en donner bientôt sur vous au plus aimable & au plus loyal des Chevaliers! Je suis pour la Princesse Mabille, Seigneur Amadis, dit aussi-tôt Briolanie; je veux à mon tour jouir toute seule de la présenee de la Princesse Oriane, & je connois assez votre modestie pour que je desire parler à mon aise, & de vous & de tous vos nouveaux exploits. A ces mots, les deux jeunes Princesses lui fermèrent la porte; & ce ne fut qu'à l'heure marquée pour tous les autres Chevaliers, qu'Amadis fut admis au milieu de celles qui toutes lui devoient ou l'honneur ou la vie. Dans cet intervalle, Quedragant lui rendit compte des dispositions de Lisvard, & du peu d'espérance qui lui restoit d'éviter une guerre ouverte avec lui. Le Prince Agrayes ne fut pas le maître de cacher sa joie; son ressentiment contre Lisvard ne pouvoit se modérer. Oh! parbleu, mon cousin, vous n'en avez que trop fait jusqu'ici; vous ne pouvez plus éviter de démontrer à ce Prince quels sont ceux qu'il ose blesser: mon avis, puisqu'il en veut venir

aux mains, c'eſt de lui épargner le trajet & de le prévenir nous-mêmes. L'abord de la grande Bretagne eſt facile, & les Bretons ſi fiers, ſi arrogans ſur leurs vaiſſeaux ou dans leurs conſeils, ſont les peuples de la terre qui défendent le plus mal leurs frontières. Nous valons mieux que les barbares du nord qui les ont toujours ſi facilement ſubjugués, & je ne ſerai content que, lorſqu'au milieu de Londres où Liſvard nous inſulta, je verrai ce Prince humilié reconnoître ſes torts & ſon injuſtice. Amadis ne put ſe refuſer de convenir de tout ce qu'Agrayes venoit de dire ; il prit la réſolution avec lui de traverſer au plutôt la mer, & de porter la guerre dans le ſein de la grande Bretagne.

Héliſabel avoit déja rempli ſon meſſage, avec le ſuccès le plus heureux, auprès de celui qui commandoit dans les Etats de Graſſinde & de l'Empereur de Grèce. Les ſecours les plus puiſſans ſe préparoient de toutes parts pour l'iſle ferme, lorſque le fidèle Gandalin arriva dans la Gaule, & ſe rendit à la Cour du Roi Perion. Ce Prince fut bien étonné de tout ce qu'il apprit par Gandalin, & que Liſvard eût pu porter auſſi loin l'ingratitude : Gardez-vous bien, lui dit-il, de divulguer ces nouvelles dans ma Cour ; Galaor que j'ai penſé perdre,

& qui n'eſt pas hors de tout danger, ne pourroit les apprendre ſans une émotion dangereuſe ; & je ne veux point affliger le jeune Norandel, en lui faiſant ſavoir tous les juſtes mécontentemens que nous avons de ſon père, & la guerre inévitable que nous allons avoir avec lui.

Perion en effet fit en ſecret tous les préparatifs néceſſaires pour aller en diligence au ſecours d'Amadis à la tête de ſes hauts Barons & de l'élite de ſes troupes. Sa généroſité ne lui permit pas de retenir Norandel dans ſa Cour, au moment où ſon père étoit prêt à prendre les armes. Aimable Norandel, lui dit-il, votre compagnon Galaor ne ſera de long-temps en état de monter à cheval : vous m'êtes auſſi cher qu'agréable ; mais je connois trop les devoirs d'un nouveau Chevalier, pour vous laiſſer perdre la première année de l'exercice honorable de ces devoirs dans un repos qui pourroit vous être reproché ; je crois même que dans ce moment vous pouvez vous rendre utile au Roi votre père, & je vous conſeille de partir après avoir préparé Galaor à cette ſéparation, que j'eſpère ne devoir pas être longue ; ſoyez sûr que, quelque événement qui puiſſe arriver, j'aurai toujours pour vous les ſentimens du père le plus tendre. Norandel ſuivit le conſeil

de Perion ; & faiſant approuver à Galaor (hors de tout danger, mais très-foible encore) ſon départ pour paſſer dans la grande Bretagne, il s'embarqua, ſe rendit en peu de jours à Vindiſilore près du Roi ſon père, & fut auſſi ſurpris que mortellement affligé, lorſqu'il vit Liſvard prêt à ſe mettre à la tête d'une nombreuſe armée, pour aller attaquer l'iſle ferme & les Chevaliers qui la défendoient.

Laſinde, écuyer de Bruncau, ayant fait auſſi ſon meſſage près du Roi de Bohême, Taffinor, accablé par les ans, verſa des larmes de regret de ne pouvoir voler lui-même au ſecours du vainqueur de Garadan ; mais, raſſemblant auſſitôt les Chevaliers les plus renommés de ſes Etats, il mit à leur tête le Prince Graſandor ſon fils unique : Servez & imitez notre libérateur Amadis, mon cher fils, lui dit-il en l'embraſſant, & en les voyant monter à cheval pour partir.

Graſandor réuniſſoit en ſa perſonne toutes les qualités les plus éminentes & les plus aimables qu'on puiſſe deſirer dans un Chevalier ; il joignoit la beauté, le courage & la gaieté de Galaor, à la prudence & à la loyauté d'Amadis : ſon humeur vive & gaie lui donnoit l'air le plus galant avec les belles, le plus léger & le plus plaiſant dans la ſociété ; mais ſon ame

ſenſible & capable de fidélité le rendoit digne de paſſer ſous l'arc des loyaux amans : il n'eût oſé juſqu'alors en éprouver l'aventure ; car uniquement occupé des exercices de la Chevalerie, il ignoroit encore & les peines & les charmes que l'amour répand dans une ame.

Pendant que des ſecours puiſſans ſe préparoient pour défendre l'iſle ferme, les différens Ambaſſadeurs de Liſvard travailloient à raſſembler de nouvelles armées pour l'attaquer. Guilan le Penſif avoit réuſſi facilement à remplir le cœur de l'Empereur Patin du plus ardent deſir de ſe venger d'Amadis : Ah ! s'écria cet orgueilleux Empereur, retournez ſur le champ à votre maître, & dites-lui que je veux bien toujours épouſer ſon Oriane, & que je pars avec une armée formidable de Héros Romains, pour donner du courage aux Bretons, & pour détruire de fond en comble le repaire de ces brigands de Gaulois.

Guilan eut bien de la peine à ſe contenir en recevant cette impertinente réponſe ; mais, mépriſant Patin dans ſon cœur, & ne voulant que ſervir ſon maître, il dit à Patin, que quelque diligence qu'il pût faire, il trouveroit déja Liſvard en pleine marche ; &, ſans avoir reçu la moindre prévenance de la Cour de l'Empereur, il repartit ſur l'heure, & ne put

s'empêcher de dire à son maître, en annonçant l'arrivée de l'armée Romaine, que l'Empereur & ses sujets avoient bien dégénérés des Scipions & des Paul Emiles, & qu'il avoit cru voir à Rome une troupe de bouffons & de saltimbanques, plutôt qu'une armée & des Chevaliers. De tous ceux que Lisvard fit sommer de venir se joindre à lui, comme étant ses grands vassaux, Galvanes eut seul le courage de le refuser : Répondez au Roi, dit-il, que Galvanes doit trop de reconnoissance au généreux Amadis, & trop d'amitié au Prince Agrayes son neveu, pour les combattre ; & que s'il ne me permet pas de rester neutre, j'aime mieux lui remettre mon isle de Montgase, & même mon épouse Madasime, dont le bon Galvanes étoit déja peut-être un peu las. Grasandor, dans le trajet qu'il fit pour arriver à l'isle ferme, rencontra le neveu de Lisvard ; c'étoit Giontes qui retournoit à Rome, pour faire hâter le secours des Romains. Après quelques pour-parlers qu'ils eurent ensemble, ils pensèrent se battre. La seule qualité d'Ambassadeur dont Giontes étoit revêtu, retint Grasandor ; il s'en dédommagea du moins par les plaisanteries qu'il lui fit sur l'espèce de gens auxquels son oncle étoit obligé d'avoir recours.

La quantité de troupes, & la diligence avec

laquelle Lifvard les raffembloit, fit perdre l'idée aux Chevaliers de l'ifle ferme, de faire une defcete dans la grande Bretagne ; ils réfolurent plutôt de former un camp retranché hors des murs de la fortereffe, pour difputer l'abord de leur ifle aux ennemis.

Oriane ne pouvoit voir tous les préparatifs d'une guerre fi cruelle fans la plus vive douleur; Amadis tâchoit de la confoler & de la diftraire : il avoit fait préparer un balcon qui dominoit fur fon camp, & prioit fouvent les Princeffes de s'y montrer, fur-tout quand quelque nouvel allié paroiffoit pour le fecourir. Amadis ne doutoit point que la vue d'Oriane ne fit fur les autres le même effet que fur lui, ni qu'un feul de fes regards ne fuffit pour élever leur courage & les animer à la défendre.

Oriane & Mabille étoient fur ce balcon lorfque Grafandor débarqua : ce Prince, montant à cheval auffi-tôt, s'avança vers le camp ; Amadis, qui le reconnut de loin, courut au-devant de lui, & le ferra tendrement dans fes bras. Ah ! ah ! dit Mabille à Oriane, quel eft donc ce jeune Chevalier qu'Amadis reçoit avec tant d'amitié ? Ne feroit-ce pas encore quelque Galaor, ou quelqu'un des mêmes mœurs & de la même race ? Mais, ma coufine, regardez-le donc, continuoit Mabille, qu'il a l'air noble,

qu'il mène bien ſon cheval, qu'il a de beaux chevaux ! Je deſirerois bien qu'il fût auſſi bon Chevalier qu'il me paroît aimable. J'ignore ſon nom, lui répondit Oriane ; mais il faut que ce ſoit le fils de quelque puiſſant Souverain, puiſque je vois Amadis le forcer à prendre la droite ſur lui, & que toutes les bannières ſe baiſſent pour le ſaluer. Cela peut-être, dit Mabille, ſans regarder Oriane..... mais étant toujours plus attentive que jamais à regarder la fin de la première entrevue d'Amadis & de ce Chevalier.

Les deux Princeſſes ſe retirèrent du balcon, voyant Amadis le conduire vers leur palais. Graſandor qui les avoit apperçues, demanda vivement quelles étoient ces deux Divinités qu'il venoit d'entrevoir. L'une eſt la Princeſſe Oriane, dit Amadis ; l'autre..... Ah ! Seigneur, interrompit Graſandor, au portrait qu'on m'a fait d'Oriane, je crois en avoir vu deux ſur ce balcon. Nos doutes ſeront bientôt éclaircis, lui dit-il en ſouriant. A ces mots ils deſcendirent, &, le prenant par la main, Amadis le conduiſit à l'appartement d'Oriane : Madame, lui dit-il, c'eſt le Prince Graſandor, fils unique du Roi de Bohême ; c'eſt mon ami, c'eſt un héros naiſſant que j'amène à vos genoux, & qui conſacre ſon bras pour votre ſervice. Ma chère couſine, dit-il à Mabille, je vous préviens que

ſon humeur eſt auſſi gaie que la vôtre, & qu'il eſt, comme vous, capable de la plus ſolide amitié : je vous le recommande, & j'oſe vous ſupplier toutes les deux de lui faire un peu les honneurs de l'iſle ferme, tandis que je vais m'occuper à faire camper les troupes qu'il a conduites ici.

Oriane & Mabille connoiſſant le Prince Graſandor par tout ce qu'Amadis leur avoit dit de la valeur & des vertus aimables de ce Prince, le comblèrent de prévenances & de politeſſes ; il y répondit de l'air le plus reſpectueux & le plus galant. Il ſut rappeller avec autant d'eſprit que de fineſſe l'état cruel où ſouvent il avoit vu le Chevalier de la verte épée, pendant qu'il étoit chez le Roi ſon père. Que je le plaignois, diſoit-il, lorſque je l'entendois ſoupirer jour & nuit, & que je voyois couler ſes larmes, en penſant à la beauté qui captive ſon cœur, & dont il étoit depuis long-temps ſéparé! Mais, Madame, dit-il en regardant tendrement Mabille, peut-être ne le plaignois-je pas aſſez. On conçoit mal les maux qu'on n'a pas encore éprouvés ; & peut-être, ajouta-t-il en ſoupirant, mais en baiſſant les yeux, le ſort m'en prépare-t-il de ſemblables!... Mabille rougit, ne répondit rien ; & cette converſation qu'Amadis avoit cru devoir être fort animée entre

Mabille & Grasandor, devint sérieuse de momens en momens, & la belle Oriane fut souvent obligée de les retirer l'un & l'autre d'une distraction involontaire. Oriane, voyant qu'ils y retomboient sans cesse, prit le bras de Grasandor, & le conduisit en attendant le retour d'Amadis, pour voir une partie des merveilles du palais d'Apollidon : après en avoir parcouru quelques-unes, ils parvinrent près de l'arc des loyaux amans. Oriane s'en étoit toujours écartée, non que son cœur craignît cette épreuve ; mais, si le passage de l'arc en eût prouvé la loyauté, il eût prouvé de même combien ce cœur étoit sensible. Mabille, selon son humeur gaie, avoit souvent plaisanté sa cousine sur l'espèce de terreur que lui causoit cette épreuve ; mais pour elle étant bien sûre de son indifférence, elle s'étoit déja présentée à l'entrée de cet arc, & chaque fois la statue avoit répandu des lys & des roses blanches sur elle ; mais une force invincible l'avoit toujours retenue. Oriane plaisantoit de cette aventure avec Grasandor : Si je crois, Seigneur, tout ce qu'Amadis m'a raconté de vous, vous éprouveriez le même sort que ma cousine, en vous présentant à ce passage. Mabille, pour cacher le secret embarras dont elle se sentoit atteinte, voulut appuyer la plaisanterie d'Oriane : Vous ne courez aucun risque, Seigneur,

Seigneur, dit-elle à Grasandor, vous serez repoussé ; .... mais tout ce que nous savons de vous, me fait presque présumer que ce sera bien doucement. Ah ! Madame, s'écria Grasandor, (que tout animoit alors) pourquoi ne mériterois-je pas d'y passer dès ce moment même ? le titre de votre Chevalier ne m'assureroit-il pas cette gloire, si vous me permettiez de le porter......... Mabille devint vermeille comme une rose ; & sa cousine, profitant de cette occasion de lui rendre les douces plaisanteries qu'elle en avoit essuyées : Ah ! ma chère cousine, dit-elle, pourriez-vous refuser au Prince Grasandor le titre de votre Chevalier ? vous n'en avez point encore ; aucun autre ne peut être plus digne de vous. Ah ! que votre frère Agrayes n'est-il ici pour vous en presser avec moi ? Le Prince m'honore trop, dit Mabille avec un modeste embarras, mais je ne trouve nulle raison pour le refuser ; &, puisque l'usage a réglé qu'une Princesse peut accorder ce titre sans conséquence, le Prince Grasandor auroit lieu de se plaindre de moi, si je lui refusois un nom qu'Amadis reçut de la Reine Brisène. Ah ! divine Princesse, s'écria Grasandor, dans un transport dont il ne fut pas le maître, commencez donc à vous intéresser pour celui que vous honorez de ce nom, qu'il ne

perdra qu'avec la vie ; daignez me conduire vous-même à cet arc si redoutable pour les cœurs pervers ou légers. L'indifférence du vôtre vous a seule empêché de franchir ce passage, & vous ne courez d'autre risque, hélas ! que d'éprouver encore les mêmes obstacles. . . . Toute la vivacité d'esprit de Mabille lui manqua dans ce moment pour répondre. Oriane (presque maligne pour la première fois) se souvint de tout ce que Mabille avoit dit sur la petite clef du jardin de Mirefleur. Oh ! pour le coup, ma chère cousine, lui dit-elle, je vous tiens ; vous vous êtes cachée de moi pour éprouver cette aventure, & je ne perdrai pas cette occasion de voir comment les personnes indifférentes en sont repoussées. Une étincelle d'amour-propre mêlée d'un léger dépit s'empara du cœur de Mabille ; elle ne put croire qu'un jour, qu'une seule entrevue eût pu faire un si grand changement dans son ame. Eh bien ! ma cousine, dit-elle (en ne regardant qu'Oriane) puisque vous le voulez, je vais donc encore éprouver les mêmes obstacles ; mais ce ne sera qu'en me faisant précéder par le Prince, & avec la promesse que vous éprouverez le passage à votre tour. Je ne promets rien, dit Oriane en riant, que lorsque je connoîtrai le danger de cette épreuve. Ils s'avancèrent tous les trois vers cet

arc, & dès que Grasandor en fut à portée, elles le virent s'échapper d'elles, franchir sans effort le passage de l'arc, & ramasser les fleurs que lui jettoit la statue, & qu'il présentoit à Mabille, en l'appellant pour les recevoir. Mabille, hors d'elle-même à ce spectacle, ne put s'empêcher de s'avancer un peu...... On fait souvent alors plus de pas qu'on ne le croit (sans s'en douter), & Mabille étoit déja sur le seuil de l'arc des loyaux amans, lorsqu'elle s'apperçut qu'elle n'éprouvoit plus d'obstacles.... Elle en frémit.... elle voulut se retirer promptement; mais le même pouvoir invisible qui les autres fois l'avoit repoussée, l'empêcha de reculer, lui fit franchir le passage de l'arc, & la porta jusqu'aux pieds des statues d'Apollidon & de Grimanèse, où Grasandor se trouvoit dans le même instant: un coup de tonnerre, suivi d'une lumière douce & brillante, retentit dans le palais d'Apollidon; & ce fut sans doute depuis ce moment là que le double trait de l'Amour, qui pénètre sur le champ deux cœurs destinés à s'aimer le reste de leur vie, fut appellé le coup de foudre. Oriane plus prudente que Mabille, s'assit sur le gazon, sans oser s'approcher du passage que sa cousine avoit franchi presque malgré sa volonté. Mabille & Grasandor admirèrent les deux statues qui sem-

bloient leur ſourire ; leurs noms ſe gravèrent ſur le jaſpe, enchaînés enſemble par une branche de myrthe ; ils ſe regardèrent enfin, ... & ce ſeul regard fut l'aveu d'un ſentiment qui ne devoit jamais s'éteindre. Ils revinrent joindre Oriane qui reçut Mabille dans ſes bras : Enfin, ma chère couſine, lui dit-elle, vous cacherez quelquefois à votre tour votre tête dans mon ſein ; mais j'eſpère que ce ne ſera pas pour y répandre des larmes.

Amadis ayant rejoint les Princeſſes, leur annonça l'arrivée du Roi Perion ſon père. Ce Prince venoit de deſcendre de ſes vaiſſeaux, à la tête de trois mille Chevaliers Gaulois ; & chaque Chevalier ayant alors cinq hommes armés au moins à ſa ſuite, le ſecours qu'amenoit Perion mettoit les Chevaliers de l'iſle ferme en état de réſiſter aux forces réunies de Liſvard & de l'Empereur Patin.

Perion avoit le plus grand deſir de voir la belle Oriane. Le Prince Agrayes qui ne l'avoit pas quitté depuis ſon débarquement, vint de ſa part demander à cette Princeſſe quand elle voudroit bien le recevoir : Mon couſin, lui répondit-elle, la reconnoiſſance que je dois à ce grand Prince de ce qu'il fait pour moi, le rend le maître de venir dès ce moment même ; mais, avant que vous retourniez lui porter ma ré-

ponſe, je veux vous faire faire connoiſſance avec le fils aîné du Roi de Bohême, pour lequel je vous demande votre amitié. Madame, répondit-il, tout ce que la renommée publie du Prince Graſandor, me fait depuis long-temps deſirer la ſienne. A ces mots, les deux Princes s'avancèrent de part & d'autre, & s'embraſſèrent. Mabille attentive cherchoit à lire dans les yeux d'Agrayes l'impreſſion que Graſandor faiſoit ſur lui; elle eut lieu d'en être ſatisfaite; elle le fut encore plus, & rougit un peu lorſque Oriane leur dit: Princes, puiſſiez vous déſormais vous regarder comme frères! mes vœux les plus chers ſont que le nœud que l'amitié va former entre vous, ſe ſerre de jour en jour. Ah! Madame, dit Agrayes, j'en accepte d'avance tout les moyens. Apprenez donc, mon cher couſin, que votre ſœur Mabille n'avoit point encore de Chevalier, que le Prince Graſandor s'eſt offert pour en recevoir le titre; & qu'eſpérant que vous ne me déſavoueriez pas, je l'ai accpté pour elle. Seigneur, dit Agrayes à Graſandor, l'honneur que vous faites à ma ſœur, ſera ſans doute auſſi cher au Roi mon père qu'à moi-même; permettez qu'en qualité de ſon Chevalier, je vous embraſſe une ſeconde fois. Graſandor, transporté de joie, s'écria, Seigneur, votre aveu comble ma plus douce

espérance, & c'est aux genoux de ces belles Princesses que je vais renouveller en votre présence le serment de les servir le reste de ma vie, A ces mots, il s'y jetta; Oriane lui laissa baiser sa main avec l'air de la plus tendre amitié; Mabille ne put le lui refuser à l'exemple d'Oriane. Grasandor baisa cette seconde main avec tant de grace & de feu, que Mabille ne put cacher le trouble qui l'agitoit; &, voyant Oriane & son frère sourire en l'examinant, elle ne put s'empêcher de se pencher sur le sein de sa charmante cousine, pour y cacher & sa rougeur & son embarras. Oriane la serra tendrement: Enfin, ma chère cousine, lui dit-elle, votre moment est arrivé, & ce moment est marqué par l'Être suprême, pour être le commencement de votre bonheur. Agrayes & Grasandor coururent ensemble au-devant du Roi Perion qui s'avançoit accompagné d'Amadis & de Florestan; il voulut fléchir un genou devant Oriane qui l'en empêcha: Ce seroit à moi, lui dit-elle en l'embrassant, à rendre cet hommage au grand Roi qui me vient protéger, & qui me combla de marques d'amitié dans mon enfance. Perion lui dit d'un air très-galant pour un homme de son âge; Ah! Madame, un des momens le plus cher à mon souvenir, est celui où, telle qu'Hébé & plus charmante

encore, vous me priâtes d'armer de ma main le Damoisel de la mer. Dans ce moment, Perion, Amadis, Oriane se regardèrent les yeux plein de larmes, mais brillans d'une joie si vive & si pure, qu'il ne leur eût pas été possible d'exprimer plus tendrement tous les sentimens qui remplissoient leur ame.

Cette situation, si pleine de charmes pour eux, pour leurs amis & leurs proches qui les entouroient, fut troublée par l'arrivée de Balais de Carsantes; ce Chevalier devenu celui d'Amadis, depuis que ce Héros l'avoit délivré des chaînes d'Arcalaüs, & depuis qu'il l'avoit séparé lorsqu'il se battoit avec Galaor, sans le connoître. Balais avoit promptement levé sa bannière pour venir servir Amadis; il leur apprit que l'Empereur, à la tête de son armée, avoit joint celle de Lisvard; que Gasquilan, Roi de Suesse, s'étoit uni avec eux, & que tous ensemble ils se proposoient de marcher en peu de jours pour attaquer l'Isle ferme.

On doit se souvenir que cette isle portoit ce nom, parce qu'elle tenoit au continent par une langue de terre défendue par une triple enceinte. Perion ayant appris que, pour éviter d'armer la multitude de vaisseaux nécessaires pour porter une armée aussi formidable, les Souverains, leurs ennemis, dirigeoient leur

marche pour les attaquer par la terre ferme, il crut devoir éloigner la guerre du centre de l'isle & des yeux des Princesses qui s'y trouvoient réunies; &, voulant prévenir les ennemis, il laissa des Chevaliers de confiance commandant une forte garnison dans les trois enceintes fortifiées; & ce Prince portant son armée au-delà de la langue de terre, il assit son camp dans un terrain avantageux où ses deux ailes étoient défendues par la mer, & son centre étoit appuyé par la communication qu'il conservoit avec l'Isle ferme.

Amadis n'avoit point oublié que dans le combat que, sous le nom du Chevalier à la verte épée, il avoit eu dans la Bohême avec Garadan & onze autres Chevaliers Romains, il avoit donné la vie & la liberté au jeune Arquisil, dont la valeur, la jeunesse & la beauté l'avoient touché: ce jeune Prince, propre neveu de Patin, avoit promis de se rendre auprès d'Amadis à sa première réquisition. Sachant donc qu'Arquisil étoit à la suite de son oncle, il l'envoya sommer par Enil de lui tenir sa parole, & de se rendre auprès de lui. Enil fit son message; & le loyal Arquisil, loin de rien contester, dit à l'Empereur son oncle, que l'honneur ne lui permettoit pas de refuser d'obéir aux ordres d'Amadis. Patin, suivant son caractère lui dit brusquement qu'il pouvoit faire

tout ce qu'il voudroit ; & , s'adressant aux Chevaliers de l'Isle ferme , il s'emporta jusqu'aux injures & aux menaces les plus atroces contre Amadis. Enil , indigné lui répondit : Vous devriez respecter plus ce grand Prince , & vous souvenir de la façon dont il vous traita lorsque vous n'étiez encore que Chevalier errant ; croyez que le Prince de Gaule ne traitera pas mieux aujourd'hui l'Empereur , & que vous ne sortirez pas avec plus d'honneur de cette guerre , que vous ne sortites de votre combat particulier avec lui. Lisvard , craignant que Patin ne se laissât emporter à la colère , se mit entre d'eux : Allons dîner , Seigneur , dit-il à Patin , & laissons cet Envoyé jouir du droit des gens , & remplir sa charge.

Arquisil suivit Enil à l'Isle ferme , & fut reçu par Amadis avec beaucoup d'amitié. Ce Prince lui fit voir une partie des merveilles du palais d'Apollidon , & sur-tout il lui fit examiner la force des remparts de l'Isle ferme, & le nombre & la beauté des troupes qui formoient le camp qui devoit la défendre. Arquisil fut très-bien traité par tous les Chevaliers , & même par les Dames de l'Isle ferme : la noblesse de sa figure & de ses propos intéressa tout le monde en sa faveur. Ce jeune Prince , plein d'honneur & de courage , ne put s'empêcher de parler un jour

devant Amadis de tout ce que son inaction lui faisoit souffrir dans une occasion d'acquérir de la gloire. Le généreux Amadis, applaudissant dans son cœur aux sentimens de ce Prince : J'aimerois mieux, dit-il, que nous pussions combattre ensemble ; mais, ne désespérant pas de vous avoir un jour pour ami, je veux dès ce moment vous en donner des preuves. Partez, Prince, retournez à l'armée de l'Empereur, & suivez votre carrière avec gloire : tout ce que je vous demande, c'est de me venir trouver dix jours après la bataille que je prévois, quel qu'en puisse être l'événement.

Arquisil, pénétré de reconnoissance, jura non-seulement d'obéir à ses ordres, mais de conserver toute sa vie le souvenir de sa générosité. Il retourna sur le champ vers l'Empereur, qui fut plus étonné de ce procédé d'Amadis, que le Roi Lisvard qui connoissoit l'élévation de son ame, & qui regrettoit souvent tout ce qui l'avoit conduit par degrés à l'avoir pour ennemi. Lisvard s'occupoit alors avec Gasquilan & l'Empereur à dresser son ordre de bataille : nous croyons devoir supprimer la longue énumération & la description des troupes qui composoient son armée *.

* Nous ne pouvons nous résoudre à suivre cette

Perion, que tous les Princes & les Chevaliers de l'Isle ferme avoient élu tout d'une voix pour les commander, fit de son côté les dispositions les plus sages : il mit ordre à tout en peu de temps ; & tranquille dans son camp, dont les devans étoient applanis & propres à faire combattre sa gendarmerie, il se contenta d'envoyer quelques troupes légères en avant, avec ordre de se retirer sur son armée dès qu'ils verroient les ennemis s'approcher en ordre de bataille.

---

description de d'Herberay : quoique nous pardonnions un peu à l'un des Commandans de l'artillerie de François I, le foible qu'il a de parler de ce qui concerne son métier, comment a-t-il pu se conformer au texte Espagnol, au point d'écrire, d'après ce texte, un anacronisme aussi grossier ; & le grand train d'artillerie, la poudre, les boulets, les bombes, les couleuvrines que les Espagnols donnent à Lisvard ne devoient-ils pas faire juger à d'Herberay que le ton & le costume du Roman étoient changés ? Nous ferons de notre mieux pour empêcher que nos lecteurs ne trouvent aussi le même changement dans la texture & la narration de ce Roman ; mais nous nous croyons obligés de leur dire que cette traduction va devenir plus libre que jamais, desirant conserver le ton qui règne dans les trois premiers Livres que nous avons traduits, & que nous nous croyons en droit de rapporter aux Romanciers François de la fin du douzième siècle.

Lisvard n'étant plus qu'à trois jours de marche de Perion, le perfide Arcalaüs qui n'attendoit que ce moment pour exécuter sa nouvelle trahison, envoya l'un de ses neveux au Roi Aravigne, pour lui dire de s'avancer avec Barsinan sur les derrières de l'armée de Lisvard, en se contentant de l'observer jusqu'à ce qu'il eût vu quel succès auroit la grande bataille, qui bientôt seroit de part & d'autre inévitable. Aravigne se mit sur le champ en marche, & se couvrant d'une chaîne de collines qui bordoient la plaine où Lisvard avoit déployé son armée, il la côtoya long-temps avec la sienne sans être apperçu.

A peine Perion étoit-il arrivé dans l'Isle ferme, qu'enchanté de la Princesse Oriane, il desira que sa fille Mélicie vînt auprès d'elle; Amadis & Bruneau le desiroient également, & Perion envoya Gandalin pour la chercher. La Reine Elisène resta dans la Gaule pour donner ses soins à Galaor, dont la santé ne se rétablissoit que lentement. Mélicie, le voyant hors de tout danger, partit avec une Cour brillante de jeunes Demoiselles Gauloises, & vint sous la garde de Gandalin se rendre aux ordres du Roi son père.

Perion étoit deja parti de l'Isle ferme à la tête de son armée, pour marcher à la rencon-

tre de Lisvard ; ce furent Oriane & Mabille qui reçurent la jeune Mélicie comme elles auroient pu recevoir leur propre sœur : toutes les trois aimoient ; toutes trois étoient tendrement aimées ; les mêmes intérêts les unissoient, & la plus constante amitié s'établit entre elles. Elle peut être durable entre trois personnes de cet âge, lorsque l'amour ne la trouble pas, & que leurs amans s'aiment entre eux.

Gandalin fut très-affligé de ne plus trouver Amadis & Perion au palais d'Amadis ; il desiroit vivement qu'Amadis accomplît sa promesse, & l'armât Chevalier de sa main, avant la bataille. Dès qu'il eut remis la Princesse Mélicie entre les bras d'Oriane, il marcha nuit & jour, & rejoignit Amadis : Soyez sûr, lui dit Gandalin, que si je croyois vous être encore nécessaire, je ne vous presserois pas de me conférer l'ordre de Chevalerie ; mais la Princesse Oriane étant en sûreté sous votre garde & celle du Roi votre père, ne différez pas à m'accorder l'honneur de combattre à côté de vous. Ah ! Gandalin, ah ! mon cher frère, s'écria celui qui se souvenoit d'avoir partagé le lait de sa mère, votre naissance & votre valeur vous rendent depuis long-temps digne d'être Chevalier ; pardonnez à la crainte de me séparer de mon meilleur ami, le temps que j'ai différé de

vous rendre justice : je cours au Roi mon père, pour le prier de vous conférer cet ordre, & je vais faire préparer un cheval & des armes pour vous. Croyez-vous, lui dit vivement Gandalin, que je voulusse recevoir cet ordre d'une autre main que la vôtre ? Quant aux armes, votre frère Galaor m'a donné les siennes, qu'il ne peut encore porter, & j'espère le remplacer auprès de vous le jour de la bataille.

Tandis que Gandalin demandoit une grace si juste, Lasinde obtenoit la même de Bruneau de Bonnemer. Ces deux braves & fidèles Ecuyers firent ensemble la veille des armes ; & dès le lever du soleil, Amadis & Bruneau les armèrent Chevaliers : Perion ceignit l'épée à Gandalin ; Lasinde reçut le même honneur du Prince Agrayes, & croyant ne pouvoir faire un meilleur usage de deux de ces six épées qu'il avoit reçues de l'Infante Léonorine, Amadis les leur donna, les embrassant tendrement, & ne doutant pas qu'ils ne s'en servissent bientôt avec gloire.

A peine cette cérémonie étoit-elle finie, que Perion fut averti par les troupes légères qu'il avoit en avant, que l'armée ennemie approchoit; il fit sortir la sienne de son camp, la mit en bataille ; & parcourant les rangs, suivi d'Amadis, d'Agrayes, de Florestan & de Bruneau :

Gaulois, s'écria-t-il d'une voix forte, songez que la gloire vous attend dans les derniers rangs de nos ennemis, & que le vainqueur d'Abyes est avec vous. Gaule ! Gaule ! s'écria l'armée tout d'une voix ; vive Perion & son auguste sang !

Lisvard fit faire halte à ses troupes qui se campèrent en ordre de bataille à la distance d'une lieue de celles de Perion ; il y eut quelques escarmouches, sur-tout vis-à-vis de l'aile que les Romains formoient. La présomption de ceux-ci, la haine des Gaulois contre eux, eût peut-être dès le même jour engagé quelqu'action décisive, si des deux côtés les deux Rois ne les eussent contenus.

Les deux armées passèrent la nuit dans cette position. Lisvard & Perion furent avertis presqu'en même temps au lever du soleil, que les coureurs envoyés à la découverte venoient de reconnoître au-delà des montagnes une nombreuse armée dans laquelle ils avoient distingué la bannière royale d'Aravigne. Les deux Rois, incertains du parti que prendroit Aravigne, disposèrent de chaque part l'aile de leur armée la plus près des montagnes, de façon à pouvoir lui résister.

Cette nouvelle position retint les deux armées, & retarda la bataille qu'elles étoient prêtes

à se livrer. Un trompette qui partit de l'armée de Lisvard, & qui vint à celle de Perion, arriva sur ces entrefaites, & se fit conduire au corps commandé par Amadis : Seigneur, lui dit-il, je viens de la part de Gasquilan, Roi de Suesse, pour vous proposer de vous avancer seul entre les deux armées, & de rompre trois lances avec lui. Depuis long-temps ce Prince cherche l'occasion de se trouver les armes à la main avec vous; non cependant qu'il conserve aucun ressentiment de votre victoire sur le géant Mandraque son père, il est trop bien informé de la générosité que vous eûtes pour lui; mais une beauté cruelle qu'il adore, met sa main au prix de l'avantage qu'elle veut qu'il remporte sur vous. Retournes à ton maître, lui répondit Amadis; dis-lui que les lauriers dont il s'est couvert & ses qualités personnelles auroient dû lui soumettre le cœur le plus rebelle. Quant à ce qu'il me demande, dis-lui de même que le Prince de Gaule ne refuse point l'honneur qu'il lui fait, & que demain matin je me trouverai dans le lieu qu'il me désigne.

Le défi du Roi de Suesse étant public dans les deux armées, Perion & Lisvard leur firent faire un mouvement; & les portant en avant sans rien rompre de leur premier ordre de bataille,

la

la diſtance qui les ſéparoit ne fut plus que d'environ cinq cents toiſes.

C'eſt dans cet intervalle que Gaſquilan s'étant avancé deux heures après le lever du ſoleil, l'Empereur Patin ſuivi d'un détachement, s'avança pour le conduire juſqu'au tiers de la diſtance des deux armées ; & le Prince Agrayes voyant cette troupe en avant, en choiſit une de même force, & s'avança juſqu'à la même diſtance que l'autre troupe avoit obſervée. C'eſt ainſi qu'Agrayes voulut aſſurer la perſonne d'Amadis contre toute ſurpriſe ; & ce fut de la tête de ſon détachement, qu'Amadis s'avança ſeul contre le Roi Gaſquilan, qui, dès qu'il l'apperçut venir à lui, le ſalua, reçut la même courtoiſie ; & tous deux, mettant la lance en arrêt, coururent avec impétuoſité l'un contre l'autre.

La rencontre fut terrible ; le bruit de leurs lances briſées & le choc de leurs boucliers retentit juſques dans les deux armées : Gaſquilan fut renverſé ſans connoiſſance, & le bras démis, ſur la pouſſière. Amadis paſſa ſans être ébranlé ; mais s'appercevant que ſon cheval bleſſé par la violence du choc ne pouvoit plus le porter, & voyant d'ailleurs Gaſquilan à terre, il s'y jetta légérement ; & mettant l'épée à la main, il marcha d'un pas lent pour lui donner le temps de ſe relever. Le voyant immobile,

Amadis s'avançoit pour délacer son casque, lui donner de l'air & le secourir, lorsque l'Empereur Patin, qui n'étoit capable d'aucun sentimens généreux, s'imagina qu'Amadis ne s'avançoit vers Gasquilan que pour lui couper la tête. Ce lâche Empereur eut l'indignité de faire tirer plusieurs coups d'arbalête * sur Amadis, & détacha quatre Chevaliers Romains, pour l'enlever & le prendre prisonnier. Agrayes qui s'en apperçut, vola pour défendre Amadis, & les deux avant-gardes s'étant ébranlées en même temps, se chargèrent avec fureur. Le Chevalier Gandalin, qui s'étoit placé dans la troupe d'Agrayes, fut le premier qui joignit Amadis, au moment où ce Prince venoit d'être renversé par le coup de poitrail d'un cheval de ces quatre Chevaliers. Quel moment! quel spectacle pour ce fidèle Gandalin! Il fondit comme un vautour sur ces lâches; il fendit la tête aux deux premiers, & sautant à bas de son cheval, il força son cher Amadis de monter dessus; & s'élançant sur celui d'un de ceux qu'il venoit de mettre à mort, il chargea les ennemis à côté d'Amadis, s'occupant plus encore à parer les coups qu'on lui portoit, qu'à frapper ceux qui l'attaquoient lui-même. Les deux armées s'étant avan-

* Le texte dit ici plusieurs coups d'arquebuse.

cées de part & d'autre pour soutenir leurs détachemens, une affaire presque générale commença bientôt à s'engager : plusieurs corps d'une aile & du centre de la bataille se chargèrent ; mais Perion & Lisvard ayant également contenu l'aile où ces Princes avoient porté leurs principales forces, dans la défiance qu'ils avoient du parti qu'Aravigne pouvoit prendre, ce combat, quoique long, fut indécis ; & la nuit s'approchant, le seul avantage que Perion remporta, fut de rester maître du terrain sur lequel les différentes troupes avoient combattu.

Pendant la nuit les troupes de part & d'autre demeurèrent sous les armes, lorsque l'Empereur envoya demander une trève de vingt-quatre heures, pour retirer les morts & prendre soin des blessés. L'humanité fut de tout temps une des principales vertus des Princes de Gaule ; & malgré l'avantage que Perion avoit à combattre dès la pointe du jour, cette trève fut accordée : elle donna le temps à Lisvard de rassurer ses troupes, que ce combat paroissoit avoir ébranlées ; & les deux Rois sachant que l'armée d'Aravigne n'avoit fait de mouvemens que pour s'éloigner de deux lieues en arrière de sa première position, ils se préparèrent à laisser décider le sort de cette guerre par celui d'une bataille générale.

Cette bataille commença le lendemain de la trève expirée, & les premiers rayons du soleil éclairèrent les premières charges : elles furent sanglantes & multipliées ; le succès en fut long-temps indécis, & des Chevaliers en grand nombre des deux côtés virent leur dernier jour.

Ce fut dans une des plus furieuses de ces charges que le Prince Agrayes reconnut Lisvard, & courant avec fureur sur lui : Roi le plus ingrat qui respire, dit-il, reconnois Agrayes devenu ton plus mortel ennemi. A ces mots, tous les deux se chargèrent avec fureur ; mais ne pouvant entamer leurs fortes armes par le tranchant de leur épée, ils se saisirent au corps, chacun des deux faisant tous ses efforts pour terrasser son ennemi. Amadis, s'appercevant du péril que couroit Lisvard, ne put le voir plus long-temps en danger de succomber sous un bras qu'animoit la vengeance ; & se portant entre Agrayes & Lisvard, comme pour s'opposer au corps formidable de Romains prêts à les joindre, il les sépara, donnant le temps à Lisvard de rentrer dans le gros de sa troupe, & priant Agrayes, qui murmuroit d'avoir été séparé de son ennemi, de venir à son secours.

Amadis chargeant les Romains avec fureur, le Prince Floyan, parent de l'Empereur, fut le premier qui tomba sous ses coups. L'Empereur

Patin qui vit rouler la tête de Floyan à ses pieds, & dont la lance étoit entière, fondit plein de rage sur Amadis, en cherchant à le percer au défaut de ses armes ; mais Gandalin qui veilloit sur une vie si chère, détourna le fer de la lance ; & le redoutable Amadis, s'élevant sur ses étriers, porta sur l'épaule de Patin un coup si terrible, que l'épaule tomba sur le sable avec le bras passé dans son bouclier. Cette plaie horrible & des flots de sang qui s'en élancèrent, ne laissèrent qu'un instant de vie à l'Empereur, & découragèrent tellement les Romains qu'on les vit fuir de toutes parts. Lisvard voulut en vain les rallier, en faisant ferme avec Grumedan, Cildadan & les Chevaliers Bretons ; il vit que la terreur des Romains avoit plus de force que ses reproches, & fut contraint à se replier en arrière en faisant sonner la retraite.

Agrayes vouloit poursuivre la victoire & charger Lisvard dans sa retraite ; mais l'amant d'Oriane sçut encore dérober son père aux coups de son cousin, en engageant Perion à lui commander de faire halte, sous le prétexte que la nuit commençant, l'on ne pouvoit plus distinguer les siens des ennemis. Agrayes obéit en murmurant, jusqu'à dire à son cousin : Ne vous lasserez-vous donç jamais de faire grace au plus ingrat de tous les Princes ?

La nuit fut tumultueuſe, & perſonne n'oſa quitter les armes ; mais le jour ne paroiſſoit pas encore, lorſque Liſvard envoya demander une nouvelle trève, & prier Perion de lui renvoyer le corps de l'Empereur, pour lui faire faire des obsèques dignes d'un auſſi grand Prince ; ce qui lui fut accordé.

Liſvard profita de ce temps pour haranguer les chefs des Romains, leur rappeller la gloire dont ils s'étoient couverts autrefois, & les engager à s'unir plus étroitement que jamais à lui, pour tenter le ſort d'une ſeconde bataille. Arquiſil depuis la mort de l'Empereur devenoit le chef de ſon armée, comme étant ſon plus proche parent & le plus près du trône par ſa naiſſance : ce jeune Prince crut avec raiſon qu'il étoit de ſa gloire de ſuivre Liſvard, & de faire de plus heureux efforts pour relever l'honneur du nom Romain : il étoit eſtimé par les troupes Romaines autant qu'il en étoit aimé ; tous les Chefs lui jurèrent de lui obéir, & de ſervir Liſvard avec zèle.

Tandis que le ſang couloit, & que les armées de Perion & de Liſvard ne penſoient qu'à ſe détruire, le ſaint Hermite Naſcian s'occupoit du ſoin de ramener la paix. La nouvelle du mariage prochain de l'Empereur de Rome avec la Princeſſe Oriane, étant parvenue juſ-

ques dans sa retraite, il ne crut point que ce mariage pût s'exécuter.

On se souviendra que le jour que Lisvard chassoit dans la forêt de Vindisilore, Nascian ayant conduit le petit Esplandian avec sa lionne aux pavillons que ce Prince avoit fait tendre pour la Reine Brisène & les Princesses, Oriane vivement émue en voyant ce bel enfant qu'elle soupçonnoit être son fils, pria Nascian de l'entendre en confession, & qu'elle lui révéla tous les secrets qu'elle renfermoit dans son ame. Nascian, sachant par l'aveu d'Oriane qu'Amadis avoit reçu sa foi le jour qu'il la délivra des mains d'Arcalaüs, espérant aussi que le Ciel avoit reçu leurs sermens sans en être irrité, puisqu'un fils dont il étoit prédit de si grandes choses étoit le fruit de cette union, ne put croire qu'Oriane, au mépris d'un Héros & de ses sermens, pût donner sa main à l'Empereur. Nascian, dès qu'il eût appris la suite des événemens, la violence de Lisvard contre Oriane, l'enlèvement de cette Princesse, & la guerre cruelle prête à commencer entre Lisvard joint aux Romains, & les Chevaliers de l'isle ferme secourus par le Roi Perion, crut devoir s'entremettre pour en arrêter la suite, & l'effusion du sang que des nations Chrétiennes étoient prêtes à répandre : il le pouvoit sans peine, en

déclarant le mariage d'Oriane & la naiſſance d'Eſplandian ; mais n'ayant appris ces ſecrets qu'en confeſſion, il ne pouvoit les dévoiler ſans crime, à moins qu'il ne fut autoriſé par la permiſſion d'Oriane.

Naſcian ne déſeſpéra pas de l'obtenir ; & prenant ſa beſace & ſon bâton, il s'achemina vers l'iſle ferme avec toute la diligence que ſon grand âge & ſa foible monture purent lui permettre.

Après pluſieurs jours de marche bien fatiguante, Naſcian arriva près d'Oriane qui fut émue en le voyant ; elle le fit auſſi-tôt entrer dans ſon cabinet : Ah ! mon père, lui dit-elle, je ſuis encore bien plus malheureuſe que je ne l'étois la dernière fois que je vous vis ; la guerre, l'animoſité deviennent de jour en jour plus fortes entre Amadis & mon père ; des combats ſanglans ont déja coûté la vie à beaucoup de Chevaliers, & dans ce moment je frémis qu'il ne s'en donne de nouveaux. Ma fille, lui répondit Naſcian, il vous eût été poſſible de l'empêcher, en déclarant votre mariage & la naiſſance d'Eſplandian : vous ſavez que je connois l'état de votre conſcience, & je vous déclare que vous vous rendriez coupable du ſang qui ſeroit déſormais verſé, ſi vous differiez plus long-temps à découvrir vos ſecrets

les plus cachés, au Roi votre père. Hélas! mon père, répondit Oriane en verſant un torrent de larmes, exigerez-vous de moi que j'oſe faire moi-même un pareil aveu ? Non, ma chère fille, dit Naſcian attendri, pourvu que vous me permettiez de le faire pour vous. Ce que vous me dites en confeſſion m'étoit ſacré ; mais ſi vous m'accordez la permiſſion de parler au Roi votre père, j'eſpère, avec le ſecours de la grace divine, changer ſon cœur, l'attendrir pour vous, lui faire approuver vos nœuds juſqu'ici ſecrets avec Amadis, & rétablir la paix entre de grands Princes qui doivent s'aimer, & ſe ſoutenir mutuellement aujourd'hui. Ah! j'y conſens de toute mon ame, lui dit Oriane ; je ne peux plus ſoutenir ma ſituation préſente & tous les maux dont je ſuis cauſe ; je remets mon ſort entre vos mains, & je vous conjure de parler au Roi mon père le plutôt qu'il vous ſera poſſible. La réſolution que vous prenez, lui dit Naſcian, doit vous attirer les graces du Ciel, & j'eſpère qu'il me donnera la force d'arriver près du Roi Liſvard avant que la nouvelle trève ſoit expirée.

Naſcian, en effet, ne ſe donna le temps que de prendre un léger repas ; & remontant ſur ſon âne, il ſe rendit dès le même ſoir au pavillon du Roi Liſvard.

Ce Prince fut très-étonné de voir paroître le ſaint Hermite, qu'il reconnut à l'inſtant : Saint homme, lui dit-il en l'embraſſant, venez-vous pour me conſoler ? Hélas ! mon ame en ce moment eſt déchirée par la douleur ; mais votre voyage, votre préſence m'annoncent que vous devez avoir des choſes bien importantes à me dire.

Hélas ! Sire, répondit Naſcian, que n'ai-je pu faire une plus grande diligence ? je n'aurois peut-être pas la douleur de voir ces campagnes encore couvertes de ſang. Souvenez-vous, Sire, que vous êtes Chrétien, & que le pouvoir des plus grands Rois doit céder à celui du Créateur du ciel & de la terre ; craignez de l'avoir offenſé en voulant deshériter votre fille aînée, & la forcer de donner ſa main à l'Empereur, contre la foi jurée de ſes premiers ſermens. Eh ! grand Dieu, que me dites-vous, interrompit Liſvard? N'étoit-ce pas faire pour Oriane tout ce qu'un père peut faire de mieux pour ſa fille, que de l'élever ſur le premier trône de l'univers ? & cet hymen ne devoit-il pas être agréable au Très-haut, puiſque l'alliance avec ce grand Prince nous mettoit en état de faire fleurir ſa ſainte religion ? Ses décrets ſont ſouvent cachés, lui répondit Naſcian : apprenez donc qu'il avoit depuis long-temps reçu les ſermens d'Oriane, &-

que des nœuds ſecrets l'uniſſoient au Prince de Gaule, du jour même où la valeur de ce Héros la délivra des mains du perfide Arcalaüs..... Liſvard ſoupçonna quelques momens que le grand âge affoibliſſant la tête de Naſcian, il ne lui contoit qu'une fable ſans apparence ; il le regardoit d'un air ſurpris, lorſque Naſcian reprit : Sachez, Sire, que tous ces ſecrets m'étoient connus ; mais ils m'avoient été révélés ſous le ſceau de la confeſſion par la Princeſſe votre fille. Apprenez de plus que cet hymen agréable au Ciel, fut conſacré par la naiſſance d'un fils dont pluſieurs prédictions annoncent la haute deſtinée. Oui, Sire, ce jeune Eſplandian, cet enfant ſi cher, que la Providence jetta dans mes bras, & que vous élevez dans votre Cour, Eſplandian eſt ce gage précieux de l'hymen d'Oriane : je ne pouvois vous le révéler ſans ſa permiſſion ; je viens de l'obtenir, & le Ciel m'a donné des forces pour vous annoncer de ſa part, qu'il exige que vous approuviez ces nœuds, & qu'ainſi qu'il l'a prédit, Eſplandian ſoit celui qui vous uniſſe & vous réconcilie avec Amadis.

Liſvard baiſſa la tête, & fut quelques momens ſans parler. Tout ce qu'Amadis, tout ce que ce Héros & ſes frères avoient fait pour lui, tout ce que ſon aimable & malheureuſe fille avoit

dû souffrir, lui revint en mémoire, & bientôt de grosses larmes coulèrent sur ses joues : Ah ! mon père, s'écria-t-il en se jettant au col de Nascian, quel cruel mystère ! & qu'il coûte de sang & de malheurs ! Ah ! que n'ai je su plutôt quels étoient les nœuds & les sentimens d'Oriane & d'Amadis ! Eh ! pouvois-je faire un meilleur choix que celui de l'héritier de la Gaule, & sur-tout quand j'ai dû plusieurs fois à ce Prince & la vie & la victoire ? Ah ! mon père, dès que vos forces vous le permettront, retournez au camp de Perion & d'Amadis, rétablissez promptement une paix si desirable ; dites-leur que la force n'eût jamais abattu mon courage, mais que les nœuds secrets d'Amadis & la naissance d'Esplandian rouvrent mon cœur à l'amour, à la reconnoissance que je lui dois, & qu'en l'unissant avec Oriane, que je déclare dès ce jour mon héritière, je le laisse le maître de tous les articles de la paix. O Prince heureux ! s'écria Nascian en se jettant aux genoux de Lisvard, l'Eternel met dans votre ame son esprit de sagesse ; votre justice, vos sentimens, l'amour de votre famille & de vos sujets, vont remplir vos jours d'une vraie gloire & d'un vrai bonheur. A ces mots, l'un & l'autre se levèrent & vinrent retrouver les Chevaliers de la Cour qui furent surpris de voir Lisvard les yeux

encore rouges des larmes qu'ils avoient verſées, mais brillans de la joie la plus vive.

Le jeune Eſplandian entra dans ce moment; il venoit de Vindiſilore de la part de la Reine Brisène, pour ſavoir des nouvelles de Liſvard. Quoique Eſplandian fût beaucoup grandi dans ſept ans d'intervalle, & qu'il fût déja preſque de force à recevoir l'ordre de Chevalerie, le bon-homme Naſcian le reconnut à l'inſtant & lui tendit les bras. Eſplandian demeura quelques momens interdit; mais dès qu'il reconnut le ſaint Hermite, il courut embraſſer ſes genoux. Liſvard eut bien de la peine à contenir les tendres ſentimens qui l'agitoient; certain que c'étoit ſon petit-fils même qu'il voyoit dans ce bel enfant qu'il avoit toujours ſi tendrement aimé, il prit de ſa main la lettre de Brisène, & ſe retirant à l'extrémité du pavillon, il la lut avec Naſcian. Cette ſage Reine preſſoit dans ſa lettre le Roi ſon époux, de conclure la paix, & de ſe réconcilier avec Perion & les Princes de Gaule. Ne ſemble-t-il pas, dit-il à Naſcian, qu'elle nous devine? Ah! mon père, ne différez pas, je vous en conjure, à terminer votre ouvrage. Naſcian qui regardoit la vue d'un fils ſi cher pour Amadis, comme une récompenſe des maux injuſtes que ce Prince avoit ſoufferts, pria le Roi de lui permettre d'emmener avec

lui le jeune Esplandian & son neveu Sergil, pour l'aider dans son voyage. Lisvard y consentit avec d'autant plus de plaisir, qu'il sentit qu'il avoit trop de peine à cacher devant sa Cour tous les sentimens dont un enfant si cher remplissoit son ame.

Nascian toujours sur son âne, Esplandian & Sergil montés sur des coursiers, arrivèrent le lendemain matin à l'armée des Chevaliers de l'isle ferme, & les Gardes du camp les conduisirent au pavillon d'Amadis.

Le Prince de Gaule, qui n'avoit fait qu'entrevoir une fois Esplandian, ne le reconnut point; mais Quedragant qui l'avoit vu peu de jours auparavant, courut l'embrasser : Mon mignon, lui dit-il, voilà ce Chevalier Grec qui, le jour qu'il combattoit pour Grassinde, vous donna la vie de deux Chevaliers Romains; il peut vous dire que je me suis acquitté de tout ce dont vous m'aviez chargé pour lui. Esplandian, connoissant qu'il étoit en présence d'Amadis, courut baiser ses mains, comme au meilleur Chevalier du monde, & celui dont il desiroit le plus de recevoir l'ordre de Chevalerie. Amadis, ému par l'action & par les graces de cet enfant, l'embrassa tendrement, & lui demanda par quel hasard Lisvard l'avoit laissé venir près de lui : Seigneur, lui répon-

dit-il, voici le faint Hermite Nafcian qui vous l'apprendra. Le Prince de Gaule, connoiffant la réputation de fainteté de Nafcian, & fachant par Oriane que cet homme aimé du Ciel méritoit les refpects & l'amour des gens de bien, demanda pardon à Nafcian de ne l'avoir pas reçu d'abord comme il méritoit de l'être.

Vous honorez trop, lui dit Nafcian, un pauvre pécheur : nous le fommes tous, & la gloire & la fageffe du monde ne font que de foibles étincelles vis-à-vis cette lumière éternelle qui luit par elle-même, & qui féconde & tient en équilibre avec eux-mêmes tous les grands ouvrages du Créateur. C'eft à fon nom, Seigneur, que le foible Nafcian, Hermite depuis foixante ans, & touchant prefque à fa dernière heure, ofe venir vous parler.

Amadis, pénétré de refpect pour Nafcian, fit retirer tous ceux qui l'entouroient : Parlez, dit-il, mon père, & foyez sûr d'être écouté par un un homme qui vous eft déja foumis.

Souvenez-vous, dit Nafcian avec une force au-deffus de fon âge, des foins paternels que la Providence divine a pris de vos jours : fauvé de la fureur des flots à laquelle vous étiez abandonné, vainqueur du redoutable Abyes, reconnu par un grand Roi pour être fon fils, couvert de gloire en cent combats mémorables,

heureux époux d'Oriane, père d'un jeune Prince auquel les plus grandes deſtinées s'annoncent de toutes parts ; tel eſt le ſort d'Amadis, tels ſont les bienfaits que l'Etre ſuprême ſemble ſe plaire à répandre ſur lui. O mon cher Amadis ! mon cher fils ! pardonnez ce nom à la vieilleſſe d'un miniſtre du Seigneur, votre cœur n'eſt-il pas touché d'une vive reconnoiſſance ? n'eſt-il pas ouvert à l'amour de la paix que je viens vous offrir ? Ah ! mon père, dit Amadis en lui ſerrant les mains, quelles que puiſſent en être les conditions, je les accepte, puiſque c'eſt vous qui me les apportez ; mais comme fils, je dois à Perion de lui faire hommage de mes volontés : venez de grace lui faire partager tous ces ſentimens dont vous pénétrez mon ame.

Amadis le conduiſit ſur le champ au pavillon du Roi ſon père ; Perion, en les voyant entrer ſuivis d'Eſplandian, fut ſi frappé de la beauté de ce jeune Damoiſel, qu'il débuta par demander à l'Hermite s'il étoit ſon père ? Je ne le ſuis, répondit Naſcian, que par les ſoins que j'ai pris de ſes premiers jours, & par la tendreſſe que j'ai pour lui. Non, Sire, ce Damoiſel n'eſt point le fils d'un pauvre Hermite, & vous ſera plus cher que vous ne le penſez, quand vous le connoîtrez. Alors, ne s'occupant plus que de l'objet de ſa miſſion, il repréſenta fortement

ment tout ce qui devoit porter Perion à la paix, & le persuader de façon à la lui faire desirer. Perion fit assembler sur le champ le conseil de ses premiers Barons, & leur ayant fait part de tout ce que Nascian venoit de lui dire, Angriotes d'Estravaux qui jouissoit d'une grande autorité par la supériorité de son courage, de ses mœurs & de son esprit, ouvrit un avis qui fut suivi d'une approbation générale; ce fut celui de députer de nouveau près de Lisvard, Quedragant & Brian de Monastes.

Nascian, après s'être reposé quelque tems, retrourna près de Lisvard, qui, dans l'intervalle, avoit consulté les Princes les plus puissans & les Chevaliers les plus renommés de son parti, & leurs avis se trouvèrent conformes au sien. Arban, Roi de Norgales, & Guilan le Pensif furent élus de sa part pour aller dresser les articles de la paix avec Angriotes, & les préliminaires que la prudence exigoit; le premier fut d'engager Perion & Lisvard à faire retirer leurs armées dans les vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'elles fussent à la distance de sept lieues les unes des autres, ce qui fut exécuté.

Perion se replia de quatre lieues sur l'Isle ferme, & Lisvard fit retirer son armée sur la ville de Lubanie, qui se trouvoit à la même distance

du dernier champ de bataille ; il comptoit y demeurer pendant le tems des conférences.

Lifvard, ayant difpofé fa marche fur plufieurs colonnes, avoit déja fait deux lieues, lorfque ce Prince apperçut quelques corps de troupes légères qui paroiffoient fur la côte de la montagne, & dont quelques-unes defcendoient déja pour s'étendre fur fon penchant. Dans ce même tems, le jeune Efplandian, comblé des careffes de Perion & d'Amadis, qui cependant n'avoient point voulu l'inftruire encore fur fa naiffance, ce jeune Damoifel & Sergil rejoignoient avec viteffe le Roi Lifvard, lorfqu'ils apperçurent les troupes inconnues qui commençoient à fe former.

Efplandian avoit fouvent entendu la Reine Brisène parler de la haîne invétérée que le Roi Aravigne, Barfinan & l'enchanteur Arcalaüs nourriffoient contre Lifvard ; il avoit appris dans le camp de Perion qu'Aravigne, à la tête d'une nombreufe armée, n'attendoit que le moment d'écrafer ou Lifvard ou Perion avec avantage. Cet enfant au deffus de fon âge penfa de lui-même qu'Aravigne, craignant l'armée victorieufe de Perion, alloit fe porter fur celle de Lifvard, qui fembloit fe livrer à fes coups en fe retirant à la ville de Lubanie. Au lieu de pourfuivre fa route & de joindre le Roi, il re-

tourna promptement ſur ſes pas, revint vers Amadis, & lui fit le rapport de ce qu'il venoit d'obſerver, en le conjurant de voler au ſecours de Liſvard, dont l'armée affoiblie par ſes pertes & fatiguée par une guerre malheureuſe, ne pouvoit être en état de ſoutenir l'effort d'une armée fraîche qui ſortoit de ſes quartiers.

Amadis admira la ſagacité de l'avis que ce jeune Damoiſel lui donnoit ; & ſon amour pour Oriane ne lui laiſſant voir dans Liſvard qu'un Prince qu'il devoit ſecourir plus que jamais, quoiqu'il dût être fatigué d'une longue marche, il remonta promptement à cheval avec Floreſtan, Graſandor, Quedragant, Garnates & quelques Chevaliers, & partit en diligence pour ſe rendre au ſecours de Liſvard, après avoir fait avertir le Roi Perion du parti qu'il prenoit, & de ſa marche.

Le Roi Perion, en apprenant cet événement, n'héſita pas à faire prendre les armes à l'élite de ſes troupes, & ſe mit en marche pour ſoutenir Amadis ; mais le corps qu'il conduiſoit ne pouvant ſe porter en avant avec la même diligence qu'Amadis & la troupe légère qui le ſuivoit, il ne put ni rejoindre ſon fils, ni même le ſuivre qu'après de deux lieux de diſtance.

Liſvard avoit été bruſquement attaqué ; ſes deux ailes avoient été preſque enveloppées par

l'armée d'Aravigne, au moment où ce Prince n'étoit encore qu'à la vue des remparts de Lubanie : se portant tour-à-tour aux deux ailes avec le plus grand courage, il soutint les efforts des ennemis jusques aux portes de cette ville; mais l'armée entière d'Aravigne achevant de se développer par les deux flancs de la montagne, & fournissant sans cesse des troupes fraîches à celles qui pressoient l'armée de Lisvard, ce Prince ne pouvant plus s'occuper que de sa retraite dans Lubanie, y faisoit entrer ses troupes déja découragées, tandis qu'il faisoit ferme à la tête de son arrière-garde, & soutenoit avec un petit nombre de Chevaliers tous les efforts d'une armée qui se croyoit déja victorieuse.

C'est dans ce moment si périlleux pour sa vie & pour son entière défaite, qu'Amadis arriva pour le secourir

Amadis avoit fait halte pendant quelques instans avant d'attaquer Aravigne ; faisant serrer sa petite troupe pour en réunir la force, rien ne put résister à la fureur de la première charge qu'il fit, & vingt des principaux Chevaliers d'Aravigne mordoient déja la poussière, lorsque le cri redoutable de Gaule ! Gaule ! se fit entendre. Ce cri, qui porta la terreur dans les troupes d'Aravigne, ranima l'espoir & la vigueur des Chevaliers de Lisvard. Ah ! mes com-

pagnons, s'écria le vieux Grumedan qui portoit la bannière, donnons de par Dieu & de par Amadis qui vient à notre secours. Norandel, Cildadan, Guilan le Pensif relèvent à ces mots leurs épées. Leur courage se ranime, leurs forces renaissent; & criant Gaule à leur tour, ils enfoncent de toutes parts leurs ennemis, dont Amadis & sa troupe faisoient un carnage horrible.

Le combat se soutint pendant quelque temps à cette porte de la ville, sur laquelle le centre & l'aile gauche d'Aravigne avoient porté leurs efforts réunis. L'aile droite commandée par ce Prince & par Arcalaüs, avoit embrassé la partie méridionale de la cité de Lubanie. Ne trouvant qu'une légère résistance, ils s'étoient emparés des barrières, des portes & des corps-de-garde de cette partie; & se formant en colonne dans les principales rues, Aravigne espéroit couper toute retraite au Roi Lisvard, & le prendre ou le mettre à mort au moment où sa ressource seroit de se retirer dans le centre de cette ville.

Arcalaüs entendant encore le bruit des armes retentir vers la porte de la ville où le centre de l'armée attaquoit Lisvard, envoya Barsinan, suivi d'un gros détachement, pour marcher de rue en rue vers cette porte, & prendre Lisvard

par derrière. Au moment même où Barsinan y arrivoit, Amadis, après avoir mis en désordre & fait reculer l'ennemi de plus de deux portées d'arc des barrières, entroit avec Lisvard & ses Chevaliers, pour se retrancher dans cette ville, & donner le temps au Roi Perion d'arriver à son secours.

Surpris de trouver à sa rencontre de nouveaux ennemis qu'il reconnut à leur bannière, il ne perdit pas un moment à les charger, & le cri redouté de Gaule retentit pour la seconde fois. A ce cri, les troupes de Barsinan plièrent en désordre, & s'enfuirent en jettant leurs armes. Barsinan désarçonné, cria merci, se jettant à genoux près du cheval d'Amadis, qui donna ce neveu d'Aravigne en garde à Grumedan. De-là ce Prince poursuivant sa victoire, parvint aux portes méridionales de la ville, fit un massacre horrible de ceux qui s'en étoient emparés, & fit fermer les barrières & entourer la maison où l'on avoit vu qu'Aravigne s'étoit retiré du combat avec Arcalaüs.

Lisvard, vainqueur de tous côtés, ignoroit encore quel étoit le bras qui l'avoit secouru ; il le demanda à ses Chevaliers, lorsque le bon Grumedan s'écria : Eh, quoi donc ! n'avez-vous pas entendu crier Gaule ? Eh ! quel autre qu'Amadis auroit pu nous sauver la vie ou la li-

berté ? Amadis, arrivant dans ce moment, entendit Lisvard s'écrier : Ah ! Grumedan, je crois bien Amadis capable d'un acte aussi généreux ; mais se pourroit-il qu'il eût oublié toutes mes injustices ? Oui, Sire, j'ose vous en répondre ; il n'est aucun acte vertueux que mon Amadis ne soit capable de faire. Vous avez bien raison, cher Grumedan, de m'appeller votre, dit Amadis en baissant la visière de son casque, car personne ne vous respecte & ne vous aime plus que moi ; mais, Sire, dit-il à Lisvard, ne jouirai-je donc jamais du bonheur de vous entendre dire aussi mon Amadis, en parlant de l'homme qui vous est le plus attaché ? Ah ! dès ce moment, s'écria Lisvard en jettant les bras autour de son col, & le tenant serré sur son sein : Ah ! mon cher Amadis, que la vaine gloire & l'injustice m'ont coûté cher, & quel nouveau triomphe pour vous ! quel nouveau mérite n'avez-vous pas à l'oublier ! Sire, dit Amadis en lui baisant la main malgré lui, je ne me souviens que des bontés & de la confiance dont vous m'avez si long-temps honoré ; je regarde comme malheureux tous les jours que j'ai passés dans votre disgrace, & comme le plus beau de ma vie celui qui me rend votre amitié.

Tandis que cette scène attendrissante faisoit

verser des larmes de joie à Grumedan & aux Chevaliers de la suite des deux Princes, Perion arrivé près de Lubanie, venoit de tailler en pièces ce qui s'étoit rallié de l'armée d'Aravigne, dont les restes épars fuyoient vers la montagne, en jettant leurs armes. Perion, avant de joindre Lisvard, avoit envoyé le Prince Agrayes à leur poursuite ; mais son vrai motif avoit été l'inquiétude de sa première entrevue avec un Prince qu'il haïssoit avec tant de raison. Dès que Lisvard sut que Perion étoit aux portes de la ville, il courut au-devant de lui ; les deux Rois s'embrassèrent ; & leur entrevue eut cette noblesse, cette franchise, cette cordialité que les Souverains, & que même les autres hommes ont si rarement entr'eux quand ils ont été long-tems ennemis. Lisvard ne voyant point Agrayes, dit avec un air d'inquiétude à Perion : Quoi ! le Prince d'Ecosse auroit-il poussé l'inimitié jusqu'à ne vouloir pas vous suivre pour venir à mon secours ? Il est à la poursuite de vos ennemis, répondit Perion, & veut détruire jusqu'au dernier de ceux qui vous restent. Ah ! s'écria Lisvard, je ne serai pas content que je ne l'aie embrassé ; c'est un nouveau service, dit-il en se retournant vers Amadis, que j'espère encore vous devoir. Amadis, sans rien répondre, partit avec vitesse, joignit Agrayes, le

conjura d'oublier tout, & de se réconcilier avec Lisvard. Parbleu ! mon cousin, lui dit-il, si je le haïssois, c'étoit principalement par rapport à vous ; ne savez-vous pas que depuis notre enfance je n'eus d'autres sentimens que les vôtres? A ces mots, il courut avec grace à Lisvard, en ôtant son casque ; & Lisvard le serrant dans ses bras, lui dit en riant : Prince Agrayes, cet embrassement est plus doux pour moi que le dernier que nous eûmes ensemble ! Par saint Georges, Sire, dit Agrayes, bien m'en prend, car de ma vie je n'en essuyai un qui fût aussi dangereux pour moi. Lisvard, transporté de joie de retrouver dans le cœur de ses anciens amis cet attachement dont ils venoient de lui donner des preuves si touchantes, s'appercevoit à peine qu'il étoit couvert de blessures. Le Roi Perion, voyant ses armes brisées & son sang qui couloit encore, le conduisit promptement dans un palais où les Chirurgiens arrêtèrent son sang, & ne lui trouvèrent que des plaies légères. Le temps qu'il fut obligé de garder le lit, donna celui de le rejoindre à Gasquilan qui se lia d'une tendre amitié avec Amadis, & le bonhomme Nascian, suivi d'Esplandian & de son neveu, rejoignit aussi Lisvard dès le lendemain. Je vois que je n'ai plus qu'à benir le Ciel, leur dit le saint Hermite, & le

prier qu'il verſe auſſi ſes bénédictions ſur vous.

Liſvard, ſurpris de la promptitude avec laquelle il avoit été ſecouru, queſtionnoit à ce ſujet Amadis ; ce fut alors qu'Eſplandian, devenu vermeil comme une roſe, mais avec un air d'aſſurance, leur apprit que voyant deſcendre de la montagne l'armée fraîche d'Aravigne, & ſachant qu'il étoit l'ennemi de Liſvard, il avoit pris ſur lui de retourner vers Amadis pour le preſſer de voler au ſecours de ſon Roi.

Liſvard & le ſenſible Amadis ne purent s'empêcher de ſerrer tour-à-tour cet aimable enfant dans leurs bras ; mais ils étoient convenus enſemble de ſe contraindre, & de ne déclarer ſa naiſſance qu'en préſence de la Reine Briſène & d'Oriane.

Pendant ce temps, Aravigne & le méchant Arcalaüs étoient toujours gardés à vue dans la maiſon qu'ils avoient choiſie pour aſyle, au moment où le cri de Gaule avoit porté la terreur dans leur ame. Amadis voulut voir de quel œil ils ſoutiendroient ſa préſence, & ſe fit conduire à cette maiſon. Il les trouva tous les deux couchés ſur un lit, abſorbés dans une profonde rêverie : Me reconnois-tu, perfide Arcalaüs ? dit-il en entrant. Je ne penſe pas

t'avoir jamais vu, répondit Arcalaüs, en le regardant avec dédain, si tu n'es pas un jeune efféminé de la Cour de Lisvard, qu'une fausse pitié me fit un jour épargner dans mon château de Valderain. Tu portes cependant des marques, dit Amadis, en lui montrant sa main estropiée, qui devroient te faire connoître Amadis de Gaule. C'est à ta conduite que je pourrois te reconnoître, dit Arcalaüs. Eh! mérites-tu qu'on te pardonne, dit Amadis? & si j'avois cette foiblesse, en deviendrois-tu plus homme de bien? Fais ce que tu voudras, dit fièrement Arcalaüs; je suis bien loin de te rien promettre, & je ne désespère pas de te faire encore bien du mal avant ma mort.

Amadis, indigné de se voir encore menacé par ce traître, le fit enfermer dans une cage de fer. Pour Aravigne & Barsinan, sachant combien ils avoient abusé de leur pouvoir comme souverains, & le déshonneur dont ils s'étoient couverts comme Chevaliers, il les fit dégrader de ce titre, fit célébrer sur eux l'Office des Morts, comme s'ils l'eussent été, les fit raser & confiner dans une Abbaye; & les troupes de Lisvard s'étant emparées de leurs Etats, on remit au jour de la célébration des noces d'Amadis, la distribution qu'on en devoit faire.

Amadis retourna près de Lisvard avec le

Prince Arquisil qui ne l'avoit point quitté, & qui, ranimant la valeur des Romains par son exemple, avoit empêché Lisvard d'être accablé par l'armée d'Aravigne. Il estimoit ce jeune Prince dont il connoissoit l'ame élevée ; il écrivit sur le champ au Gouverneur de l'isle ferme de faire partir sous une escorte, le Marquis d'Ancône, l'Archevêque de Tarente, & le Prince Flamian, restés comme prisonniers sur leur parole, depuis la défaite du Prince Saluste.

Ces trois prisonniers étant arrivés, il commença par leur rendre la liberté, voulant, dit-il, que leur suffrage fût libre ; il leur fit sentir que leurs véritables intérêts étoient d'élire le Prince Arquisil pour Empereur ; il les pria d'assembler l'armée Romaine, dont la voix avoit presque toujours suffi pour élire un légitime Empereur.

Les chefs de cette armée s'étant rassemblés, Amadis y parla long-temps avec cette éloquence naturelle & guerrière, à laquelle tout homme portant les armes ne pouvoit résister. Je ne vous cache point, leur dit-il, que connoissant l'amour dont le Prince Arquisil brûle en secret pour la jeune Princesse Léonore, je n'aie l'espérance de l'unir avec Lisvard & aux Princes ses alliés, par des nœuds solemnels ; mais que peut-il arriver de plus avantageux à l'Empire Romain, qu'une alliance étroite avec la Gaule

& la grande Bretagne ? & quel est le Souverain qui pourroit résister à ces trois Puissances réunies ?

Amadis enchaînoit tous les cœurs, il entraîna tous les suffrages ; Arquisil fut élu, & la suite de sa proclamation fut signalée par les hommages que tous les Princes presens à cette auguste cérémonie allèrent lui rendre, comme au premier Prince du monde Chrétien.

Lorsque le Roi Lisvard se présenta pour les lui rendre, le nouvel Empereur, loin de vouloir les recevoir, lui dit : Sire, c'est à moi de me mettre à vos genoux, pour vous jurer un amour & une obéissance entière à vos ordres, si vous daignez accorder la Princesse Léonore à mes vœux. Amadis, Agrayes, Grumedan joignoient leurs instances à la demande d'Arquisil, lorsque Lisvard, embrassant tendrement ce Prince, dit : Seigneur, je n'ai jamais rien désiré plus vivement pour le bien de la Religion qu'une alliance durable avec les Romains ; c'est ce qui m'avoit porté pour le mariage d'Oriane avec votre prédécesseur. Jugez combien votre demande m'est honorable & chère, votre personne m'étant aussi agréable, que celle de Patin étoit faite pour déplaire.

Ce grand mariage étant arrêté, Lisvard fit assembler tous les Chevaliers de sa Cour & ceux

de l'armée Romaine : Mes amis & compagnons, dit-il, je m'étois proposé de garder dans mon cœur un secret qui fait maintenant le bonheur de ma vie, jusqu'à ce que la Reine Brisène & ma fille Oriane fussent avec moi ; mais dans le moment où je donne ma fille cadette à l'Empereur, je ne peux vous cacher plus longtems par quels moyens la Providence a conduit toutes choses pour rendre ma fille Oriane aussi fortunée que sa sœur. Mon père, dit-il à Nascian, vous avez trop de part à l'exécution des décrets de cette divine Providence, pour que je ne vous prie pas de raconter vous-même tout ce que vous savez sur le mariage d'Oriane avec le Prince de Gaule, & sur la naissance de notre cher Esplandian.

Nascian fit un récit fidèle de tout ce qui s'étoit passé ; & le jeune Esplandian, apprenant par ce récit qu'il étoit fils d'Amadis & petit-fils de Lisvard, fut se jetter dans leurs bras avec tant d'amour & de graces, que personne ne put le voir & l'entendre sans en être vivement ému.

Seigneur, dit Lisvard à l'Empereur, je connois trop la générosité de votre cœur, pour craindre que vous regretiez le trône de la grande Bretagne, que je donne à ma fille Oriane, en l'unissant au Héros auquel je dois

tant de reconnoissance. Ah ! Seigneur, s'écria l'Empereur, que n'ai-je une nouvelle couronne à donner à ces illustres époux ! & ne tiens-je pas de l'amitié d'Amadis & l'Empire & le bonheur de ma vie ?

Amadis envoya sur le champ porter ces grandes nouvelles à sa chère Oriane, par Ardan son fidèle nain. Oriane, en lisant la lettre d'Amadis, se prosterna, leva les mains au Ciel, & le remercia, les yeux pleins de larmes, d'avoir assuré son honneur & sa félicité.

Lisvard étant guéri de ses blessures, partit avec l'Empereur, Amadis, Esplandian, & tous les Princes & les Chevaliers de leur suite, pour Vindisilore. Brisène, avertie de leur arrivée, fut au-devant de Lisvard ; mais dès qu'Esplandian, qui le précédoit de quelques pas, parut, elle ne vit plus que lui. Courant à lui les bras ouverts : Ah ! cher enfant, lui dit-elle, que bénite soit l'heure où tu naquis pour le bonheur & pour la paix de tes proches ! Brisène, éperdue de tendresse & de joie, en serrant Esplandian dans ses bras, s'apperçut à peine que l'Empereur Arquisil étoit déja aux genoux de Léonore. Toute cette Cour heureuse & brillante oublia dans ce moment les chagrins & les troubles qu'elle venoit d'essuyer. Lisvard manda ses alliés & ses grands vassaux, parmi lesquels Gal-

vanes & Madasime ne furent point oubliés ; &, ne voulant pas se refuser plus long-temps au plaisir de revoir sa fille, & de célébrer la cérémonie qui devoit assurer son bonheur & celui de plusieurs illustres Princes, il se mit peu de jours après en marche pour se rendre à l'isle ferme où ces mariages devoient être célébrés.

Les préparatifs nécessaires pour son départ ayant paru bien longs aux Princes de Gaule, dans l'impatience qu'ils avoient de revoir Oriane, Lisvard avoit été le premier à les presser de partir avant lui pour l'Isle ferme ; & Perion, suivi d'Amadis, d'Arquisil, de Florestan, de Grasandor & d'Agrayes, y précéda Lisvard de quelques jours.

Oriane, après avoir été prévenue de tant d'heureux événemens par une lettre d'Amadis, avoit entendu le récit de ceux qui les avoient suivis, de la bouche du Chevalier Gandalin ; elle avoit reçu ce brave & fidèle frère de lait d'Amadis, comme s'il eût été le sien. Pourquoi ne me dites-vous pas, cher Gandalin, lui dit-elle, que vous sauvâtes la vie de celui qui nous est si cher, lorsque dans la bataille contre mon père vous détournâtes le fer de la lance de Patin ? Eh ! Madame, répondit Gandalin, n'est-ce donc pas aussi la mienne que je sauvois en même temps ? Avouez-le, Madame, qui de nous

nous deux pourroit vivre un ſeul jour, s'il perdoit Amadis ?

Quelque prévenue que fût Oriane, ſon ſaiſiſſement fut extrême en voyant Amadis ; mais ce ſaiſiſſement fut délicieux. Qu'il eſt heureux ce moment où l'embarras & la crainte ne combattent plus le ſentiment qui nous pénètre ! & que la modeſte & ſenſible mère d'Eſplandian ſentit vivement le bonheur de voir un époux cher à ſon père, dans Amadis ! ..... Madame, lui dit ce Prince, je viens renouveller tous mes ſermens à vos genoux ; régnez à jamais en ſouveraine ſur ce cœur qui vous eſt ſoumis. Enfin, cher Amadis, il m'eſt donc permis de vous appeller du doux nom d'époux, dit Oriane ? & c'eſt à moi de vous être ſoumiſe. Eh ! devons-nous changer d'exiſtence, s'écria tendrement Amadis ? le pourrois-je, divine Oriane ? & puis-je ambitionner jamais d'autres droits que de vous prouver l'amour & la fidélité que je vous ai voués juſqu'à mon dernier ſoupir ?

L'Empereur Arquiſil arriva dans ce moment deſiré ſi long-temps par ces heureux époux, & lut dans leurs yeux le tort qu'il avoit eu de l'interrompre. Amadis le conduiſant vers Oriane : Je vous préſente, Madame, ce digne Chevalier auquel bientôt vous donnerez un nom qui lui

sera plus doux que le titre auguste qui vient d'être la récompense de ses vertus. Oriane connut sans peine que c'étoit l'Empereur, qu'elle voyoit pour la première fois : Je connois le cœur de ma jeune sœur, lui dit-elle ; je suis sûre qu'il méritera votre attachement, & que les deux filles de Lisvard seront les deux plus heureuses Princesses de l'univers. Ah ! Madame, ce ne peut être, dit Arquisil, qu'en imitant ce Héros, que je peux mériter le nom de frère que je dois à son amitié.

Ce moment fut un des plus heureux de la vie d'Amadis ; aucun nuage n'en troubloit les charmes ; chaque réflexion étoit pour ce Prince un nouveau plaisir, une nouvelle récompense de la suite de sa vie & de la pratique constante de toutes les vertus.

Si Perion avoit le cœur moins agité par les transports de l'amour, il en étoit bien dédommagé lorsqu'il se trouvoit le plus heureux de tous les pères. Mon ami, mon brave compagnon, disoit-il de toute son ame à son fils, notre bonheur commun est ton ouvrage ; achèves de répandre celui qui remplit ton ame dans le cœur de tes proches & de tes amis ; jouis des droits d'un souverain & d'un père. Oui, mon ami, je te les remets tous pour les exercer ; partages entre tes amis les Etats que nous ve-

mons de conquérir ; fais plus encore pour eux..... lis dans leur ame quelle est celle qui peut les rendre heureux : disposes de la main de ta sœur Mélicie ; je me refuse de te nommer un Chevalier qui m'est cher, c'est de ta bouche que je veux qu'il apprenne son sort. Amadis, pénétré de tendresse & de reconnoissance, serre & baise les mains de Perion. Accours, cher Bruneau, s'écria-t-il ; viens aux genoux de mon père, donner ta foi & recevoir celle de Mélicie. Perion à l'instant même vit Oriane, Bruneau, Amadis & Mélicie embrasser ses genoux : Puisse, mes chers enfans, puisse l'Etre suprême vous bénir par ma main ! s'écria ce bon Roi, en leur donnant sa bénédiction comme leur père, & les embrassant comme leur ami.

Amadis connoissoit depuis quelque temps les sentimens de Florestan pour la Reine Sardamire ; il desiroit fixer son ancienne légéreté & lui faire un sort heureux. Il avoit cru lire dans les yeux de cette jeune Reine, qu'elle étoit sensible aux soins de Florestan, & qu'elle n'avoit point oublié que le jour du combat naval contre les Romains, ce Prince ne s'étoit occupé que de sa défense ; il consultoit avec Perion sur les moyens de réussir à former cette alliance, lorsque l'Empereur lui dit : Mon frère, c'est à

moi de saisir cette occasion de prouver ma reconnoissance à l'illustre sang de Gaule. Sardamire est ma cousine, elle a toute confiance en moi, & la mort de Saluste me donne la disposition du plus beau fief de l'Empire ; que Florestan accepte de ma main celle de Sardamire, avec la Souveraineté de la Pouille & de la Calabre. Quant à votre sœur Mélicie, si le Roi de Gaule & vous y consentez, les vastes Etats d'Aravigne seront le partage de Bruneau ; le brave & fidèle Quedragant consolera, s'il est possible, la belle Grassinde de n'avoir pu toucher le cœur du héros qui fit triompher sa beauté, & tous les deux régneront sur le beau pays de Sansuègue dont nous avons si justement dépossédé Barsinan. Pour les Princes Agrayes & Grasandor, le Royaume d'Ecosse & celui de Bohéme les rendent assez grands Seigneurs, pour ne leur laisser à desirer que d'en partager le trône avec celles qu'ils adorent. Et mon pauvre Galaor, s'écria Perion, ne songerez-vous donc pas à l'établir ? Je vois que l'Empereur vient de partager nos conquêtes avec la magnificence d'Antoine & la sagesse de Caton ; mais j'avoue que j'aimerois bien qu'on s'occupât un peu de mon Galaor. La naissance de Florestan me soumet à lui pardonner un peu ce que l'arc des loyaux amans lui reproche, & j'aurois

bien du plaiſir dans ma vieilleſſe à voir de petits Galaor jouer autour de moi avec les jeunes Demoiſelles de ma Cour. Pourriez-vous croire, dit Amadis, que j'euſſe oublié ce frère qui m'eſt ſi cher? Je me ſouviens qu'après qu'Agrayes & moi nous eûmes triomphé d'Abyſeos, & remis la belle Briolanie ſur le trône de Sobradiſe, Galaor nous parut épris d'elle, & depuis ce tems ſes aventures galantes ont été moins multipliées. Je crois que nous ferions bien de ſaiſir le tems de ſa convaleſcence, & de l'appeller promptement parmi nous; je me défierois un peu du retour de ſa ſanté, ſi nous lui donnions le tems de voir quelque objet agréable qui lui fût nouveau. Faiſons-le venir vîte aux genoux de Briolanie, & je ſuis preſque ſûr qu'il s'y trouvera ſi bien, que ſa légéreté naturelle y ſera fixée pour toujours. Perion & l'Empereur approuvèrent beaucoup tous ces nouveaux arrangemens, & tous deux rentrèrent chez Oriane avec Amadis, pour prendre ſon avis en les lui communiquant. L'un & l'autre connoiſſoient la déférence d'Amadis pour les volontés d'Oriane, & crurent ne pouvoir ſe diſpenſer de les écouter avant que d'achever de ſe décider.

Agrayes, Graſandor & Quedragant, enchantés du ſort qui leur étoit deſtiné, & pénétrés

de reconnoissance, étoient restés près d'Oriane pendant que Périon, Amadis, Arquisil & Bruneau s'étoient retirés dans un cabinet pour se consulter ensemble. Amadis portant la parole, rendit compte à sa chère Oriane de tout ce que l'Empereur avoit proposé pour ses proches & pour ses amis. Lorsqu'il en vint à l'article de Mabille, Grasandor pensa se laisser tomber sur ses genoux, de crainte & de douleur, en voyant cette Princesse se lever avec un petit air de colère : Vraiment, mon cousin, dit-elle, je vous trouve bien plaisant d'oser disposer de ma main sans mon aveu, comme sans celui du Roi mon père. Ma bonne petite sœur, interrompit Agrayes en riant, voulez-vous faire mourir de crainte mon pauvre ami Grasandor? voyez l'état cruel où le réduit la seule apparence de votre refus. Mabille ne put s'empêcher de regarder en ce moment Grasandor; les yeux de cet aimable Prince étoient pleins de larmes; ils étoient si tendres, si supplians, si remplis d'amour & de crainte, que Mabille en fut touchée; elle se tourna promptement vers Oriane: Eh! mais... ma cousine.... conseillez-moi donc;.... que feriez-vous à ma place? Eh! mais, ma cousine, dit d'un air malin Oriane, en saisissant le ton que Mabille avoit pris, je consulterois mon cœur; & si le vôtre vous dit

ce que le mien me répétoit sans cesse pour Amadis, ce pauvre Grasandor ne seroit pas toujours malheureux. Mabille vouloit aussi consulter Perion qui se mit à rire, & qui voulut saisir sa main pour la donner à Grasandor: Ah! Dieux! où suis-je, s'écria Mabille? je vois que vous êtes tous conjurés contre moi; mais je vais me servir d'un bien bon moyen pour vous faire taire. Seigneur, ajouta-t-elle en se tournant vers Grasandor d'un air sérieux, & qu'elle auroit bien voulu pouvoir rendre sévère, une Princesse de mon âge ne peut écouter que la voix de son père, & lui seul peut disposer de son sort. Ah! ma pauvre petite sœur, dit Agrayes, ce moyen que vous croyez excellent est précisément celui qui va vous confondre; lisez, lisez cette lettre, & nous allons voir ce que vous aurez encore à nous répondre.

Agrayes avoit reçu la veille cette lettre du Roi & de la Reine d'Écosse, par le retour d'un courier qu'il avoit dépêché, dès que Lisvard vainqueur avoit embrassé le Prince de Gaule comme son gendre. Après avoir demandé leur consentement pour son mariage avec la Princesse Olinde, il leur avoit peint sous les traits les plus propres à les toucher, la puissance, l'amour & les vertus de l'héritier de la Bohême. L'un

& l'autre lui mandoient que ſon mariage & celui de Mabille feroient le bonheur de leurs derniers jours.

Tous les yeux étoient attachés ſur Mabille, lorſqu'elle liſoit tout bas cette lettre ; quand elle fut à la fin, on la vit rougir, ſe précipiter dans les bras d'Oriane en la lui donnant à lire ; mais tout-à-coup, ſe relevant avec l'air le plus noble & le plus doux : Prince Graſandor, dit elle, recevez ma main ; puiſſe-t-elle être ſans ceſſe de quelque prix pour vous ! Graſandor, à ces mots, ſe précipite à ſes genoux, baiſe cette main qu'on lui préſente, la porte ſur ſon cœur, & jure à Mabille un éternel amour. Oriane enchantée ſe jette au cou de ſa couſine ; & Perion, Amadis, & tous ceux qui l'aiment, admirent la candeur, la nobleſſe & la vérité qu'elle met dans un acte qui les touche autant qu'il leur eſt agréable. Ils crurent tous ne devoir rien dire encore à Briolanie de ce qui la regardoit perſonnellement ; mais l'air qu'ils eurent ſouvent avec elle, la part qu'ils lui firent des mariages arrêtés, les propos que quelquefois ils tenoient tout bas devant elle, tout lui fit juger qu'ils avoient un ſecret cher à leur cœur, qui ne l'étoit plus que pour elle ; & n'entendant point parler de Galaor dans le nombre des amans heureux, elle eut quelque idée qu'on le lui deſti-

noit ; mais elle eut grand ſoin de tenir cette idée ſecrette.

Tandis que Graſandor & Bruneau de Bonnemer étoient aux genoux de Mabille & de Melicie, & qu'Agrayes & Quedragant couroient à ceux d'Olinde & de Graſſinde, Perion embraſſant Bruneau : Mon cher fils, lui dit-il, je me crois en droit de vous commander comme à l'enfant dont j'augmente ma famille. Les noces d'Amadis & de l'Empereur ne peuvent être célébrées avant quinze jours; ce tems eſt le double de celui dont vous avez beſoin pour nous ramener ici la Reine Elisène & notre Galaor ; partez de grace pour la Gaule, & ramenez-nous promptement les ſeules perſonnes qui manquent à notre bonheur. Sire, dit Bruneau, ce n'eſt que pour votre ſervice que je peux me réſoudre à m'éloigner dans cet heureux moment; mais cependant il m'eſt bien cher d'aller aux pieds de la Reine Elisène, & de revoir mon compagnon & mon ami.

Angriotes, & Branfil frère de Bruneau, partirent avec ce Prince; & le vent le plus favorable les fit aborder dans la ville maritime où la Cour de Gaule réſidoit toujours pendant la belle ſaiſon.

Bruneau fut reçu par Elisène & Galaor, comme un enfant & comme un frère. Galaor fut bien

ſurpris de tout ce qu'il apprit touchant la guerre de l'Iſle ferme, & les événemens qui l'avoient ſuivie ; il frémit, en penſant que ſans la longue & dangereuſe maladie qu'il venoit d'eſſuyer, il ſe ſeroit trouvé les armes à la main contre le Roi ſon père & contre ſon cher Amadis ; le ſerment qu'il avoit prêté, lorſqu'il ſe déclara le Chevalier de Liſvard, ayant été de le ſervir envers & contre tous, ſans avoir fait une exception qui dans le tems de ce ſerment ne pouvoit être prévue.

Bruneau lui fit part de tous les arrangemens que Perion, Amadis & l'empereur avoient arrêtés, & ce fut aux pieds d'Eliſène qu'il alla demander ſon aveu ſur le mariage de Mélicie. Eliſène l'embraſſant tendrement, lui dit : Mon cher Bruneau, depuis long-tems je vous regardois comme mon fils, & j'eſtime Mélicie bienheureuſe de vous être unie ; j'eſpère que vous verrez enſemble toute votre vie les ſtatues d'Apollidon & de Grimanèſe, & que vous les imiterez par leurs vertus & leur fidélité.

Galaor, après avoir marqué la joie qu'il ſentoit d'avoir déſormais ſon ami pour ſon frère, lui demanda tout les détails qui pouvoient l'intéreſſer ; mais n'apprenant rien de la Reine de Sobradiſe : Et cette charmante Briolanie, dit-il, quel eſt ſon ſort ? ... à qui ſe deſtine-t-elle,

ajouta-t-il encore plus vivement ?.... On n'ose encore former de projets, répondit froidement Bruneau : Amadis & Perion auroient bien en vue pour elle le plus aimable des Chevaliers, dont la renommée ne peut céder qu'à celle d'Amadis ; mais ils craignent que sa légèreté ne fasse le malheur de la sensible Briolanie. (On se rend rarement justice à soi même), & Galaor ne voulut point se reconnoître à ce portrait. C'est donc Norandel ou Florestan, dit Galaor qui les connoissoit à fond ? Eh ! non, non, mon frère, dit Bruneau, c'est Galaor qu'on veut unir à cette belle Reine. Quoi ! pour toujours ?... dit Galaor par un premier mouvement. Ah ! vaurien, ne changeras-tu donc jamais ? s'écria sa mère, en fermant sa bouche avec sa main, & cependant en riant de très-bon cœur ; car les vauriens de l'espèce de Galaor ne déplaisent guères aux plus honnêtes personnes. Pardon, maman, dit Galaor en appuyant cette main sur ses lèvres, la force de l'habitude m'a peut-être emporté ; je crois que je n'avois pas bien entendu Bruneau..... Mais vraiment savez-vous bien que depuis long-temps je pense que Briolanie pourroit seule me fixer ? Elle est charmante, maman, & son image est bien gravée dans mon ame ; n'est-il pas vrai que ses beaux yeux noirs sont pleins de feu, que son teint, son front sont

éblouiſſans, ſur-tout lorſqu'elle laiſſe voir ſes cheveux noirs que les Graces ſemblent avoir relevés de leurs mains ? Si quelques traits de ſon joli viſage ſont un peu moins réguliers, le tout enſemble lui donne une phyſionomie fine & piquante qui varie à tout inſtant : d'ailleurs, Briolanie eſt pleine des talens les plus agréables ; pluſieurs inſtrumens ſous ſes doigts ſemblent être touchés par les Muſes ; ſon eſprit orné, fin & toujours riant, ſe met à tous les tons, & n'en ſaiſit aucun ſans plaire. Oh ! oui, oui, maman, je ſens que je pourrai devenir fidèle ; Briolanie raſſemble tout ce qui m'a plu dans celles que je croyois aimer ; & ce ſeroit bien la faute de mon goût, ſi ſes charmes n'avoient pas toujours pour moi ceux de la nouveauté.

Eliſène fut très-contente de ce portrait, & des diſpoſitions de Galaor à rendre heureuſe Briolanie. Quoique ce Prince ne fût pas encore aſſez bien rétabli pour porter les armes, Eliſène, voyant qu'il pouvoit ſoutenir la mer, ne voulut pas différer le bonheur qu'elle alloit goûter en revoyant tant de perſonnes ſi chères au comble de la félicité ; elle s'embarqua dans un bon vaiſſeau bien armé, avec les Chevaliers que Perion avoit envoyés pour la prier de ſe rendre à l'iſle ferme.

Ils rencontrèrent en faisant route un gros vaisseau qui mit en panne à leur approche : une Dame dont l'air étoit aussi majestueux que triste, & que de longs habits de crêpe noir couvroient, parut sur le tillac ; & , s'adressant aux Chevaliers , elle leur demanda s'il n'y en avoit point quelques-uns sur leur vaisseau , qui fussent de l'isle ferme ? Que souhaitez-vous d'eux, Madame , dit aussi-tôt Angriotes ? nous en sommes , & la Reine de Gaule ici présente nous permettra de vous offrir nos services. Ah ! Seigneur , dit la Dame affligée, demandez-lui donc que je passe sur son bord , & que j'aille lui raconter mes malheurs. Elisène qui l'avoit écoutée, parut alors , fit approcher son vaisseau , & lui tendit la main. Lorsqu'Angriotes la conduisit auprès d'elle, la Dame vouloit embrasser les genoux d'Elisène , qui , l'en empêchant, la fit asseoir auprès d'elle. Madame , dit cette Dame , vous voyez ici l'infortunée Reine de Dace , dont le sort étoit brillant il n'y a que peu de jours, & qui se trouve au comble de l'infortune. Hélas ! Madame , heureuse dans ma famille, & Reine d'un beau Royaume , je jouissois avec le Roi mon époux, du bonheur d'élever deux fils de la plus grande espérance , & de croire avoir bien marié ma fille , l'ayant donnée au puissant Duc de Sudermanie. Ce

perfide gendre, dans la soif d'agrandir ses Etats & d'envahir la Dace, a su ménager sur nos frontières une entrevue avec mon époux, à laquelle même il avoit attiré mes deux fils; & dans l'instant où le Roi son beau-père le serroit entre ses bras, le traître a plongé son poignard dans son sein; il en eût fait autant à mes deux fils, si leurs Gouverneurs, en se jettant au-devant d'eux ne leur eussent donné le temps de s'enfuir, & de se retirer dans la ville de Tanèse. Le barbare Duc de Sudermanie, ne pouvant consommer son crime, a fait déboucher de toutes parts des troupes qu'il avoit tenues cachées dans une forêt; &, se mettant à la poursuite de mes enfans, il les tient assiégés dans Tanèse. Ces affreuses nouvelles m'ont été apportées dans un château sur le bord de la mer, où j'attendois ma famille, au retour de cette fatale entrevue; j'ai su d'eux en même temps que ma malheureuse fille est expirée de douleur en apprenant la mort de son père, & le crime de son cruel époux. N'ayant en ce moment aucune force que je pusse opposer & conduire à la défense de mes enfans, je me suis embarquée sur ce vaisseau, pour passer à l'isle ferme & demander le secours d'un des Héros qui vous doivent le jour.

Elisène fut très-touchée des malheurs de la

Reine de Dace dont elle étoit parente : elle mêla ses larmes avec les siennes ; & , voyant qu'elle avoit besoin du plus pressant secours , elle pria Bruneau , Branfil & le brave Angriotes de passer sur le vaisseau de cette Reine infortunée , & de voler au secours de ses deux fils.

Dès que la Reine de Dace fut partie avec ces trois braves Chevaliers , Elisène fit faire force de voiles , & dès le même soir le vaisseau la porta dans l'isle ferme , dont tous les Chevaliers vinrent la recevoir à la suite du Roi de Gaule. Perion , après avoir embrassé sa chère Elisène , jetta ses bras autour du cou de Galaor : Mon cher enfant , lui dit-il , tu me parois encore bien foible ; d'ailleurs , je ne te crains plus , depuis que j'ai renoué l'amitié qui m'unissoit dans mes jeunes ans avec le Roi Lisvard. Sais tu bien que nous nous serions peut-être battus ensemble ?

Oriane parut en ce moment ; elle sortoit de sa retraite avec toutes les Princesses qui gardoient les mêmes bienséances qu'elle au milieu de tant d'aimables Chevaliers. Oriane voulut se jetter aux genoux d'Elisène , comme destinée au bonheur d'être bientôt sa belle-fille. Elisène la reçut dans ses bras ; & , la voyant si belle , elle pardonna facilement à l'amoureux

Amadis de s'être si souvent éloigné de la Gaule.

Galaor, dès qu'il eut reconnu la Reine de Sobradise près d'Oriane, vola d'abord à cette belle Reine : il voulut se jetter à ses genoux ; mais la foiblesse dont il étoit encore l'eût fait tomber, si Briolanie ne l'eût retenu dans ses bras : cet accident heureux rendit à Galaor toute sa force ; &, ne pouvant laisser échapper un si doux moment, il profita de cette situation pour dérober un baiser à Briolanie : elle en devint vermeille comme une rose ; mais elle n'eut pas la force de se fâcher, en voyant Amadis, Agrayes & Florestan se jetter à ses genoux & lui demander pardon pour Galaor, qui le lui demandoit aussi avec un air à moitié timide, mais bien vif & bien tendre.

Toute cette heureuse & charmante compagnie conduisit Elisène dans le palais d'Apollidon, où chaque jour fut marqué par de nouvelles fêtes, en attendant l'arrivée du Roi de la grande Bretagne. Galaor pendant ce temps reprit ses belles couleurs & toute sa santé ; mais son ancien caractère ne parut plus le même ; il eut sans cesse le langage & les sentimens d'Amadis (parlant à la divine Oriane), toutes les fois qu'il eut l'adresse de se trouver seul près de Briolanie ; & sa sœur Mélicie étant attentive à lui

lui préparer ces momens favorables, Galaor fut assez heureux, & pour toucher Briolanie, & pour l'être aussi bien véritablement lui-même.

Peu de jours après l'arrivée d'Elisène, les Princesses qui se promenoient sur le bord de la mer virent un vaisseau arrivant à pleines voiles; ses mâts étoient ornés de banderolles & de lauriers; ses bords étoient couverts d'écus renversés, & le son des trompettes faisoit entendre les fanfares qui suivent une grande victoire : c'étoit Angriotes, Branfil & Bruneau, qui conduisoient avec eux le jeune Roi de Dace (simple Damoisel encore), après l'avoir délivré du Duc de Sudermanie, & avoir replacé sur le trône la Reine de Dace qui venoit de recevoir de leurs mains la tête de l'assassin de son époux.

Le jeune Roi de Dace étoit charmant; il plut beaucoup à toute cette Cour. Amadis, voyant qu'il étoit de l'âge de son cher Esplandian, s'empara de ce jeune Prince, & se plut à l'instruire lui-même pour lui faire recevoir l'ordre de Chevalerie avec son fils. Le retour de Bruneau sécha les larmes que Mélicie versoit quelquefois en secret; & rien ne manqua plus au bonheur de tant de personnes illustres que leurs vertus rendoient si dignes d'être heureuses, que l'arrivée du Roi de la grande Bre-

tagne, qui de ſon côté preſſoit vivement ſon départ pour l'iſle ferme.

Ce jour heureux & ſi deſiré brilloit déja ; & dans le moment où l'on commençoit après le dîner à lever les tables, les cris de joie, les acclamations qu'on entendit s'élever vers le port, annoncèrent la flotte de la grande Bretagne, & l'arrivée de Liſvard, de Brisène & de la jeune Princeſſe Léonore.

Oriane, ſoutenue par Mabille & Briolanie, vint d'un pas tremblant au-devant de ſa mère. Etant près de Brisène, elle lui tendoit déja les bras ; mais en voyant ſon père, quoique ce Prince la regardât alors d'un air attendri, ſes forces l'abandonnèrent, & ſes amies ne purent l'empêcher de tomber à ſes genoux. Liſvard la releva dans ſes bras avec tendreſſe : La ſageſſe éternelle, ma fille, lui dit-il, connoît mieux que nous-mêmes ce qui peut nous rendre heureux ; & c'eſt à l'accompliſſement de ſes décrets que je dois le plus beau jour de ma vie. A ces mots, il remit Oriane entre les bras de Brisène ; &, tandis que cette Reine l'y ſerroit tendrement, Eſplandian tout en larmes s'échappa des perſonnes qui le retenoient, & vint ſe jetter dans ceux de ſa mère. O vous, ames ſenſibles, qui goûtez le bonheur pur d'aimer! pères, époux, enfans dignes de ces noms ſi

chers à l'Eternel, & qui sont la gloire & le bonheur de la nature, arrêtez vos yeux sur ce spectacle attendrissant, & conservez chèrement dans vos cœurs tous les sentimens qu'il inspire! .... Amadis éperdu de joie, & les yeux au Ciel, étendoit les bras; il eût desiré les y serrer tous ensemble.

Lisvard interrompit à regret une scène si touchante: Mon frère, dit-il à Perion, ils vont succomber! .... allons à leur secours. A ces mots, les deux vieux Rois, ces deux heureux pères, relevèrent leurs enfans, & tous ensemble reprirent le chemin du palais d'Apollidon.

Ils étoient prêts à rentrer dans ce palais, lorsque des cris d'une multitude effrayée se firent entendre: le peuple couroit de toutes parts, en fuyant les bords de la mer sur laquelle on appercevoit une montagne de feu qui paroissoit s'avancer vers l'isle ferme, & n'en devoir faire qu'un monceau de cendres; les Dames se jettèrent promptement dans le palais; mais l'intrépidité des Chevaliers les fit avancer vers le port, pour observer ce terrible phénomène: bientôt ils distinguèrent un rocher de feu qui s'élevoit jusqu'aux nues, & qu'un vent impétueux poussoit vers le port. Lorsque ce rocher n'en fut plus qu'à la distance de cinq cents toises, il se fendit en deux avec un fracas

terrible ; les deux parties s'abîmèrent dans la mer, & laissèrent voir un serpent monstrueux qui nageoit & fendoit l'onde, en étendant deux ailes longues comme la portée d'une flèche : la tête de ce monstre, plus élevée que les mâts des plus grands vaisseaux, vomissoit de sa gueule des torrens de flammes qu'accompagnoient d'affreux mugissemens. La terreur eut pour lors quelque accès dans l'ame de la plupart des Chevaliers ; mais, animés par l'intrépidité des deux Rois & des Princes qui les suivoient, l'honneur les retint, & tous ensemble, ils bravèrent & la fureur du monstre & la mort. Leur surprise fut extrême, lorsque tout-à-coup ils apperçurent le monstre battre des ailes, & s'élever, en cessant de jetter des feux & de mugir. Une frégate dorée, & couverte de guirlandes, de pierreries & de banderolles, sortit de ses flancs, & s'avança doucement vers le rivage, au son harmonieux des instrumens que douze jeunes & belles Nymphes faisoient retentir au loin. Amadis & les deux Rois, à ces nouveaux signes, reconnurent la sage Urgande ; &, suivis du nouvel Empereur, ils s'avancèrent au-devant d'elle.

Nous savons que cette célèbre Fée se nommoit Urgande la Déconnue, parce que l'isle qu'elle habitoit étoit invisible, & qu'elle ne

paroissoit jamais que sous les formes les plus étranges, & souvent assez hideuses pour inspirer la terreur ; mais dans ce moment Urgande, se trouvant au milieu de ses meilleurs amis, parut sous sa figure naturelle, & cette figure étoit aussi majestueuse qu'agréable. Les deux Rois lui donnèrent la main pour descendre de son vaisseau ; & l'Empereur Arquisil, qui ne l'avoit jamais vue, resta confondu dans la foule.

Arquisil cependant fut le premier auquel Urgande s'adressa : Seigneur, lui dit-elle, quoique vous n'ayiez pas l'air de me connoître, je suis depuis long-temps de vos amies ; l'alliance que vous faites, & que j'avois prévue, augmente encore mon amitié pour vous. Quoique une distance immense sépare l'isle que j'habite de la capitale du monde où vous régnez, moins d'un jour me suffit pour me rendre auprès de vous ; & l'Impératrice m'est si chère, que je sauverai de la mort le premier fruit de son hymen avec vous, & que je veillerai sur le bonheur de vos jours, & sur la destinée de votre postérité. L'Empereur lui baisa la main d'un air galant & plein de reconnoissance : L'univers connoît quel est votre pouvoir, Madame, lui dit ce Prince ; & Lisvard, Perion & leurs enfans, m'ont appris quelle est votre bonté.

Urgande, embrassant Amadis, lui dit : Vous

avez enfin ce que vous desiriez le plus au monde ; cet amour heureux ne laissera point languir votre valeur ; les travaux, les victoires & l'amour rempliront également les jours de votre longue & glorieuse vie. Madame, dit Amadis, je n'ai plus rien à craindre, & je ne demande au Ciel que de me conserver Oriane & votre amitié.

Les deux Rois prièrent Urgande de se laisser conduire au palais d'Apollidon, dont les Dames, revenues de leur frayeur, avoient fait ouvrir les portes, & s'étoient mises en marche pour venir au devant d'Urgande.

Cette Fée, avant de les suivre, se fit amener deux jeunes Damoisels qu'elle avoit laissés dans son vaisseau. Leur grace, leur parure & leur beauté surprirent lorsqu'ils parurent ; Urgande les prit tous les deux par la main, & sur le champ, appellant Esplandian : Mon mignon, lui dit-elle, je vous amène deux compagnons dignes de vous ; ils vous seront utiles, & vous jouirez de bonne heure avec eux des charmes d'une tendre amitié. Le jeune Esplandian courut les embrasser tous deux avec toute la grace possible. L'un des deux, nommé Manéli, avoit une taille haute, de beaux traits, un air noble & sérieux ; le second, nommé Talanque, ressembloit au jeune Achille chez Lycomèdes ; on

eût pu le déguiser de même sous les habits d'une Nymphe, il en avoit la beauté; mais peut-être n'en eût-il pas eu la modestie : ses regards perçans, tendres & presque malins, tels que ceux de Galaor, eussent bientôt dévoilé son sexe, & quelqu'une de ses jolies compagnes eût été pour lui ce qu'une épée & des armes furent pour le fils de Thétis.

Belle Oriane, lui dit Urgande en l'embrassant, un amour heureux & tranquille va faire votre bonheur; mais n'oubliez point les plaisirs qu'il vous accorda quand il étoit troublé par les peines; il ne doit rien perdre pour vous de ses charmes & de sa vivacité.

Urgande caressa tour-à-tour toutes les jeunes beautés que cette grande Cour rassembloit; il n'en fut aucune à laquelle elle ne dît quelque chose de particulier sur ses secrets les plus intimes, & sur sa destinée; il n'en fut aucune à laquelle elle ne promît ses secours & son amitié. Ah! divine Urgande, ne put s'empêcher de lui dire tout bas l'aimable Briolanie, ah! de grace, servez-vous de tout votre pouvoir pour que Galaor me soit fidèle. Charmante Reine, lui dit Urgande, un enchanteur bien plus ancien, bien plus puissant que moi, règle la destinée des Chevaliers qui lui ressemblent; mon art n'est rien vis-à-vis celui qui sait em-

ployer l'Amour ; mais vos yeux, votre esprit me rassurent assez : soyez toujours tout ce que vous êtes, & soyez sûre que Galaor vous aimera toujours.

Urgande engagea facilement les deux Rois à ne pas différer le bonheur de tant d'illustres amans ; & non-seulement elle suppléa par son pouvoir à ce qui n'étoit pas encore préparé pour cette grande fête, mais elle sut y faire paroître tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat, la galanterie & la dignité.

Ce beau jour étant arrivé, & le son de mille instrumens guerriers qui perçoient la nue, ayant annoncé le lever du soleil & cette grande fête, le saint Hermite Nascian fut préparer le Temple pour l'auguste cérémonie qu'il alloit accomplir ; une tunique de lin couvroit sa robe de bure & son cilice ; sa longue barbe blanche tomboit sur son étole brillante du feu des diamans : c'est en cet état qu'il reçut tour-à-tour à ses genoux, en joignant leurs mains, l'Empereur & Léonore, Amadis & Oriane, Galaor & Briolanie, Agrayes & Olinde, Bruneau de Bonnemer & Mélicie, Grasandor & Mabille, Floreftan & Sardamire, Quedragant & Grassinde. Esplandian parut dans cette cérémonie ; Lisvard & Perion le conduisirent eux-mêmes aux genoux de Nascian, entre Amadis & l'heureuse Oriane ;

& le faint Hermite, après les avoir bénis tous les trois enfemble, répéta le Cantique de Siméon, & , d'une voix forte encore pour fon âge, il entonna cette Hymne de louange que la reconnoiffance a confacrée à l'Eternel.

A peine ces heureux époux furent-ils fortis du Temple, qu'Amadis, fléchiffant un genou devant le Roi, lui dit : Quoique vous m'ayiez donné tout ce qui peut faire mon bonheur, en me donnant Oriane, j'ofe cependant encore vous requérir un don. Parlez, mon cher fils, s'écria Lifvard ; il n'en eft aucun que je ne vous accorde, & même cette couronne. A ces mots, il ôtoit la fienne, qu'il vouloit pofer fur la tête d'Amadis : Ah ! Sire, s'écria vivement ce Prince, en la refufant, que ne puis-je en ajouter une nouvelle à celle que vous portez fi dignement ! Non, Sire, ce n'eft point pour moi que je defire une nouvelle gloire ; mais vous favez que la fin des enchantemens du palais d'Apollidon & de la chambre défendue eft réfervée à celle qui pourra furpaffer Grimanèfe par fa loyauté, fes vertus & fes charmes. Ah ! Sire, qui peut douter que cette victoire ne foit deftinée à la divine Oriane ? Le don que vous m'avez accordé, Sire, c'eft d'obtenir de la Princeffe votre fille, qu'elle aille de ce pas à l'épreuve de l'arc & de la chambre dé-

fendue. Oriane rougit & n'en parut que plus digne de triompher de Grimanèse ; elle ne put refuser son père, ni la première grace que lui demandoit Amadis. Olinde & Mélicie, par attachement pour Oriane, & peut-être un peu jalouses en secret de la gloire que cette Princesse alloit acquérir, s'offrirent & furent acceptées pour l'accompagner dans cette épreuve. Agrayes & Bruneau ne purent les voir s'exposer sans quelque alarme ; mais ils aimoient, & l'on croit facilement que l'objet qu'on aime doit toujours réussir. Pour Mabille, elle étoit trop sensée pour tenter cette épreuve: Je passerois encore plus facilement que jamais, dit-elle à Grasandor, sous l'arc des loyaux amans, & ce que je sens & n'ai jamais senti que pour vous m'en assure ; mais je connois trop la supériorité des charmes d'Oriane pour lui disputer la palme de la beauté. Ah ! du moins, lui dit Grasandor, personne ne vous la disputera jamais dans mon cœur, & la conquête de la chambre défendue ne pourroit vous donner plus de charmes à mes yeux.

Les trois Princesses s'étant prises par la main, s'avancèrent à l'arc des loyaux amans, & le passèrent sans obstacle. Jamais la statue qui le surmontoit n'avoit répandu tant de fleurs, jamais sa trompe n'avoit rendu des sons si mélo-

dieux : Mélicie ne reconnut dans ces nouveaux ſons, ni ceux de la muſique guerrière des Gaules, ni les ſons triſtes & langoureux des bords du Lignon ; ceux qu'elle entendoit lui parurent également expreſſifs & variés. Les trois Princeſſes en furent aſſez frappées pour les retenir & les noter à leur retour : on a cru même ſouvent que, depuis, ces airs notés de leurs mains avoient été retrouvés par Pergolèſe & Piccini, dans le creux du piédeſtal d'une ſtatue de Memnon.

Les trois Princeſſes s'arrêtèrent long-temps pour admirer les ſtatues d'Apollidon & de Grimanèſe. La modeſte Oriane fut ſi frappée de la beauté de Grimanèſe, qu'elle ſe repentit d'avoir oſé ſe ſoumettre à l'épreuve de la chambre défendue : Mais du moins, dit-elle tout bas dans ſon cœur, nulle autre ne ſera plus heureuſe que moi. Oriane & les deux Princeſſes ayant jetté les yeux ſur la table de jaſpe, y lurent d'abord les noms de Briolanie & de Mabille ; bientôt elles virent un trait de lumière parcourir ce jaſpe, & graver leurs noms à côté de ceux de leurs amans, qui depuis long-temps étoient déja ſur cette table. S'étant enſuite ſéparées pour obſerver la quantité de merveilles dont l'eſpace qui renfermoit l'arc étoit enrichi, Oriane s'approcha d'une fontaine dont le baſſin

relevé sur un massif de corail & de roseaux, étoit formé comme une conque marine ; une statue d'agathe représentant la Déesse des Amours, y paroissoit assise sortant des eaux comme au jour de sa naissance ; elle tenoit d'une main la pomme d'or qu'elle reçut du berger Phrygien ; de l'autre, elle sembloit badiner avec une perle qui pendoit à son oreille, & cette perle étoit la pareille de celle que Cléopâtre avoit fait dissoudre pour son amant. Oriane ayant plongé sa main pour puiser de l'eau limpide qui le remplissoit, la statue avança son bras vers elle, & lui présenta la pomme ; détachant en même temps de son autre main la perle qui pendoit à son oreille, elle la lui présenta de même ; & la statue de l'arc rendit encore de nouveaux sons qu'un accompagnement simple & mélodieux, formé par différens instrumens, soutenoit sans leur rien faire perdre de leur chant divin. Si les deux autres Princesses eussent moins aimé la belle Oriane, elles n'auroient pu la voir maîtresse de ces riches dons sans quelque jalousie ; mais d'ailleurs, Oriane ne les avoit reçus qu'étant séparée d'elles, & c'est ce qui leur fit prendre le parti de ne la plus quitter. Ce parti fut très-sage ; peut-être n'eussent-elles osé s'approcher sans elle d'une porte que deux dragons affreux défendoient : bientôt, à l'aspect

d'Oriane, ils baissèrent leur tête redoutable. Oriane traversa le passage avec ses compagnes; elles entrèrent dans le vaste labyrinthe où, sur une colonne de porphyre très-élevée, on voyoit une urne de cristal de roche, qui renfermoit le reste du feu que Prométhée avoit ravi des Cieux. Ce feu brillant étoit l'une des principales merveilles du palais d'Apollidon, & devoit se dissiper à l'aspect de celle qui surpasseroit Grimanèse; il parut en effet s'élancer tout-à coup de son urne, entourer la tête des trois Princesses, s'élever & se dissiper en entier dans les airs. Ce feu céleste fut alors perdu pour les mortels; c'est vainement que Zoroastre, & que, depuis ce grand Mage, plusieurs savans ont cru qu'ils en avoient rassemblé quelques étincelles; ils n'en ont joui tout au plus que quelques instans, & n'ont jamais pu réussir à s'en former un foyer qui fût durable.

Pendant que les trois Princesses employoient un temps assez long à voir une partie des merveilles du palais d'Apollidon, Grassinde, fière de la victoire que ses charmes avoient remportée par la valeur de son frère dans la Romanie, & par celle d'Amadis dans la grande Bretagne, ne douta presque point qu'elle ne pût faire la conquête de la chambre défendue, en y précédant Oriane, qu'elle crut retenue pour long-temps dans le labyrinthe.

Grassinde, sans consulter Amadis, Quedragant ni les deux Rois, s'avança la tête haute & ses beaux cheveux épars vers l'arc des loyaux amans; son ame pure & sa candeur méritoient les fleurs que lui jetta la statue.

Elle passa librement cet arc, & elle fut contempler les deux statues : tandis que son nom se gravoit sur le jaspe, encouragée par ce premier succès, elle marcha vers le premier perron par lequel on montoit à la chambre défendue : elle ne le monta qu'avec peine, quoique ses genoux ne sentissent encore qu'une molle résistance; mais lorsqu'elle voulut monter la première marche du second perron, une force irrésistible la renversa sur le dos, & la repoussa jusques sur le seuil de l'arc qu'elle avoit franchi. Perion, la voyant étendue sans connoissance, s'écria : Eh! mon ami Quedragant, cours donc vîte au secours de ton épouse. Laissez, laissez, dit le bon Quedragant, il n'y a pas grand mal que son petit amour-propre soit un peu puni : eh! de par Dieu, Grassinde n'est encore que trop belle pour un ancien guerrier de race de géant, tel que moi; je ne suis pas trop fâché qu'elle ne tire plus tant d'avantage de sa beauté; ses deux premières victoires l'eussent peut-être rendue superbe & dédaigneuse avec moi, & cette petite correction va me rendre ma femme aussi

douce & modérée qu'elle eſt belle. Perion ne put s'empêcher de rire des bonnes raiſons que Quedragant donnoit de ſa tranquille ſécurité ; à la fin, il courut l'aider à remporter Graſſinde, qui ſe contenta de dire en reprenant ſes eſprits : Ah ! mon cher Quedragant, ſi mon aventure ne me rend pas moins belle à tes yeux, je n'ai rien perdu. Quedragant la raſſura par les careſſes les plus tendres : Cette palme de la beauté, lui dit-il, n'a de prix que celui qu'y met l'amour propre ; ſoyez ſenſible au plus tendre amour que j'ai pour vous, & chaque jour mes ſoins attentifs, mes deſirs & mon dévouement à vos ordres, vous en feront cueillir une plus belle & plus durable.

Agrayes & Bruneau virent avec crainte Olinde & Mélicie ſortir du labyrinthe, & s'avancer pour venger Graſſinde : l'une & l'autre montèrent preſque ſans oppoſition les trois marches du premier perron ; mais Olinde fut enlevée de la première marche du ſecond perron, & Mélicie de la ſeconde ; l'une & l'autre furent emportées les yeux fermés ſur les fleurs dont la ſtatue avoit jonché le ſeuil de l'arc des loyaux amans ; bientôt les nouvelles fleurs qui tomboient ſur elles les firent revenir, & leur fit voir Agrayes & Bruneau de Bonnemer à leurs genoux.

Oriane étant restée seule dans l'enceinte qui renfermoit les perrons, Amadis s'approcha d'elle les yeux pleins d'amour : Divine Oriane, lui dit-il, cette pomme que vous avez déja reçue vous est le gage d'une victoire que vous seule pouviez remporter ; allez ouvrir cette porte si redoutable pour toutes les autres beautés, & triomphez des charmes & des vertus de Grimanèse, aussi facilement que vous vous soumîtes à jamais le Damoisel de la mer.

Le premier moment d'une grande passion est bien vif & bien doux à se rappeller quand elle est heureuse. Oriane sentit palpiter son cœur ; Amadis crut voir briller une flamme céleste dans ses yeux ; il la suivoit des siens, lorsqu'elle s'éleva légérement sur le premier perron. Oriane alors encouragée par les regards de son amant, monta les deux premières marches, & ne sentit à la troisième que cette légère résistance que les fleurs prêtes à couper d'une prairie, opposent à la course légère des Nymphes ; la même main qu'on avoit vue paroître lorsqu'Amadis avoit franchi les perrons, se saisit doucement de celle d'Oriane, & l'attira dans la chambre défendue, dont les portes d'or restant alors ouvertes, laissèrent voir l'intérieur de cette chambre, resplendissant de lumière. Mille voix s'en élevèrent, en criant : Vive, vive celle dont l'ame & la beauté surpassent

furpaffent encore celles qu'on adoroit dans Grimanéfe! qu'elle règne à jamais fur nous, & qu'elle faffe toujours le bonheur du parfait Chevalier, reconnu déja pour être fupérieur au grand Apollidon !

Le Chevalier Yfanie, ancien Gouverneur de l'Isle ferme, s'avança alors, &, montant librement fur le dernier perron, éleva fa voix pour déclarer que la conquête qu'Amadis & la belle Oriane avoient faite de la chambre défendue, en rendoit l'accès libre, & détruifoit tout ce qui n'étoit que l'ouvrage des enchantemens dans le palais d'Apollidon; il y reftoit d'ailleurs tant d'ornemens précieux & tant de beautés réelles, que l'on regretta peu ce qui n'avoit été jufqu'alors que l'effet d'un preftige & de l'illufion.

Yfanie fit préparer le lit nuptial d'Amadis dans la chambre défendue. Un feftin où chaque Chevalier répéta, fur le mets royal d'un paon couronné, les mêmes fermens que le Ciel avoit reçus, fuivit le triomphe d'Oriane. Ce feftin dura jufqu'au coucher du foleil; la nuit délicieufe qui devoit le fuivre ne pouvoit être trop longue pour tant d'heureux amans; & les bons Rois Perion & Lifvard, bien rians & bien colorés par les vins précieux de la Grèce & de la Gaule, prirent gaiement Elisène & Brisène fous le bras; &, tout en chantant & les faifant

quelquefois rougir ; ils se retirèrent en priant leurs enfans de se renfermer promptement aussi, de peur qu'on ne troublât leur sommeil.

Les fêtes les plus gaies & les plus brillantes, durerent pendant huit jours dans le palais d'Apollidon, devenu celui d'Amadis ; Urgande y parut très-aimable & très-gaie, & se plut à faire connoître à cette Cour brillante que tout ce qu'elle avoit prédit jusqu'alors du jeune Esplandian étoit accompli. Cette sage Fée fit de nouvelles prédictions, mais elle les enveloppa de tant d'obscurité, qu'elles ne purent être dévoilées que lorsqu'elles furent accomplies.

Un jour que cette belle Cour s'amusoit à voir le jeune Esplandian jouer aux barres, sauter avec le petit Roi de Dace, Ambor fils d'Angriotes d'Estravaux, Talanque & Maneli qu'Urgande avoit amenés dans son vaisseau, cette Fée ne put s'empêcher de tirer à part le Roi Cildadan, & Galaor devenu Roi de Sobradise, par son mariage avec Briolanie : Que vous semble, leur dit-elle, de ces jeunes Damoisels que je donne pour compagnons au fils d'Amadis ? Ma foi, Madame, dit Cildadan, je les trouve charmans, sur-tout celui qui porte dans ses traits & dans sa physionomie cet air si vif & si gaillard, que j'aime en mon frère & compagnon Galaor. Ah ! mon frère, s'écria celui-ci ; vous

n'avez donc pas bien regardé l'autre, si vous donnez la préférence à Talanque ? Maneli a des traits aussi beaux, un regard fier & perçant, qui ressemble beaucoup aux vôtres. Urgande se mit à rire en voyant naître en eux un air d'embarras à mesure qu'ils examinoient ces jolis Damoisels : Appellons-les, dit-elle, & voyons ce qu'ils feront. Venez un moment avec moi dans ce bosquet voisin, mes chers enfans, continua-t-elle, en y conduisant les deux Rois. Les deux Damoisels quittèrent leur jeu pour la suivre : Choisissez, leur dit-elle, entre ces deux Chevaliers celui que vous vous sentirez le desir d'embrasser. Les deux Damoisels rougirent, restèrent un moment en suspens. Maneli d'un air noble & respectueux vint à Cildadan, prit ses mains & les voulut baiser ; Talanque regarda fixement Galaor, se mit à lui sourire, & vint en deux sauts se jetter entre ses bras. Je devrois vous gronder, dit-elle aux deux Rois : souvenez-vous du tems de mon voyage chez Alquife ; & mes nièces, mes pauvres petites nièces ! ne sentez-vous rien à vous reprocher ? Cildadan embarrassé n'osoit répondre ; mais la nature & le caractère vif de Galaor l'emportant alors : Viens, mon cher enfant, dit-il en serrant Talanque dans ses bras, viens aux genoux d'Urgande avec moi pour

obtenir la grace de ton père. A ces mots, s'y jettant l'un & l'autre, ils baisèrent tous deux l'une de ses mains; & Cildadan encouragé par cet exemple, se saisit de son autre main avec Talanque. Urgande n'étoit rien moins que sévére; & de plus elle avoit lu dans les astres que Talanque & Maneli devoient naître à tems pour être les compagnons d'Esplandian, & qu'il est bien difficile que des Demoiselles de quinze ans & des Chevaliers de vingt, puissent rester huit jours tête à tête ensemble sans se plaire, & sans se le dire, quand ils ont été bien élevés. Allez, allez, mes amis, dit-elle aux deux Rois, aimez bien les enfans de Solise & de Juliande, & soyez sûrs qu'ils vous ressembleront par leur courage; mais tenons cette aventure secrete; & sur-tout vous, Galaor, oubliez Juliande, & ne vous occupez plus que de l'aimable Briolanie.

Ils revinrent promptement ensemble rejoindre la Cour: Roi Lisvard, dit-elle, c'est avec regret que je vous annonce de nouveaux malheurs; mon pouvoir est souvent combattu par des ennemis qui me sont redoutables; moi-même je crains de succomber sous leurs enchantemens, & je ne peux prévoir pour moi si le tems en est proche; tout ce que je peux vous dire, c'est qu'Esplandian & ses quatre compagnons

pourront ſeuls nous délivrer des piéges que ces ennemis ſont prêts à nous tendre. Gardez bien le perfide Arcalaüs dans ſa cage de fer : voici deux anneaux pour vous défendre de ſes enchantemens, au cas que ce traître trouvât le moyen de recouvrer ſa liberté. A ces mots, Amadis & Oriane les reçurent de ſa main : Je pars, leur dit-elle à tous ; mais tant qu'Urgande ſera libre, tant qu'elle aura du pouvoir, ſoyez sûrs qu'elle veillera ſur vous. Je laiſſe à l'entrée du port ma grande Serpente, dans laquelle des Ecuyers gardent les armes & les chevaux que je deſtine aux Damoiſels, pour le jour qu'ils ſeront armés Chevaliers. Tel qui ſe croit votre ennemi, doit armer de ſa main Eſplandian. Ce jeune Prince, le Roi de Dace, Talanque, Ambor & Maneli, ſous le nom de Chevaliers de la Serpente, mettront à fin de grandes aventures ; & le grand aigle impérial récompenſera de ſon propre ſang le gentil faucon Pélégrin, qui l'aura délivré du bec tranchant des corbeaux & des ſerres cruelles des vautours d'outre-mer.

Tous les Princes reconduiſirent Urgande au bord de la mer : cette ſage Fée s'embarqua ſur un léger eſquif, qu'un vent frais fit bientôt diſparoître ; une épaiſſe nuée parut alors envelopper la grande Serpente, que juſqu'alors on avoit vue ſur ſes ancres à demi-lieue en mer, & qui

cessa d'être visible. Amadis, qui savoit que la sage Urgande ne faisoit rien sans dessein, n'en fut point inquiet, & prévit que ce singulier vaisseau ne reparoîtroit que lorsqu'il en seroit temps.

Pendant les fêtes qui suivirent encore le départ d'Urgande, l'Empereur Arquisil ayant fait revenir de Vindisilore la flotte que son prédécesseur avoit amenée, prit congé des Princes & des Princesses, & repassa suivi de Florestan & de Sardamire, pour prendre possession de l'Empire, & faire monter sa chère Léonore sur le trône des Césars.

Perion peu de jours après repartit pour la Gaule avec la Reine Elisène; & Galaor partit avec Bruneau, pour l'aider à conquérir le reste des Etats d'Aravigne, dont une partie étoit limitrophe avec le Royaume de Sobradisè. Quedragant, Agrayes, Angriotes, furent de cette expédition; il ne resta donc près d'Oriane & d'Amadis, dans l'isle ferme, que Mélicie, Grasandor & Mabille, Grassinde, Esplandian, le jeune Roi de Dace, & les trois autres Damoisels leurs compagnons.

Amadis & Grasandor, au comble de la félicité, jouissoient non-seulement de celle d'un amour heureux & tranquille, avec des épouses adorées, mais ils jouissoient aussi des charmes

de l'amitié. Mabille, plus aimable que jamais, avoit perdu cette contrainte que sa modestie & son état de Demoiselle avoit portée jusqu'alors dans son air & dans ses discours; le plus riant badinage animoit la société de ces quatre heureuses personnes; & même Oriane, devenue moins sérieuse, imaginoit chaque jour de nouveaux divertissemens. Une forêt immense, bien percée & pleine de bêtes fauves, les invitoit souvent à choisir le plaisir de la chasse, d'autant plus qu'Amadis & Grasandor, toujours occupés de l'honneur de la Chevalerie, se plaisoient à former les cinq jeunes Damoisels, & les entretenoient en des exercices propres à déployer leur force.

Amadis s'étant un jour écarté fort loin de la calèche des Princesses, à la poursuite d'un vieux cerf à tête bisarre, arriva sur le sommet d'une montagne qui se coupant en falaise, descendoit jusqu'à la mer; il fut très-surpris en voyant une Demoiselle toute en pleurs qui venoit d'aborder dans une barque, & qui se fit apporter par deux Ecuyers un Chevalier mort, armé de toutes pièces. La Demoiselle fit étendre ce Chevalier sur l'herbe, & posa sur son écu sa tête qu'elle baignoit de ses pleurs.

Amadis, quoique sans armes, n'hésita point à paroître; ce Héros n'avoit jamais vu de mal-

heureux sans les secourir. La Demoiselle regardoit Amadis ; ce Prince cherchoit à la reconnoître, lorsqu'elle vint se jetter à ses pieds : Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, ayez pitié de la malheureuse Dariolette. Eh ! que puis-je faire pour vous, lui dit Amadis en l'embrassant ? Hélas ! dit-elle, délivrer mon père & venger mon époux. Vous savez que Perion nous a tous comblés de biens, & qu'il a nommé mon père, comme bon & loyal Chevalier, pour commander sur les côtes opposées à la grande Bretagne : j'avois épousé depuis un an le malheureux Chevalier, que vous voyez étendu sans vie ; rien ne manquoit à notre bonheur. Perion connoissant mon tendre attachement pour vous, nous envoya dire de nous rendre promptement à l'isle ferme, pour assister à votre mariage avec la Princesse Oriane ; nous ne balançâmes pas à nous rendre à des ordres si chers : nous partîmes dans une barque, avec l'espérance d'arriver en peu de jours auprès de vous. Hélas ! le sort le plus affreux nous étoit destiné : une violente tempête nous fit entrevoir la mort, nous écarta de notre route, & nous jetta sur la côte d'une isle que nous apprîmes des habitans se nommer l'isle vermeille. Nous fûmes bientôt entourés par une garde nombreuse, qui nous conduisit au seigneur de cette isle : c'étoit le redoutable géant Balan, fils du géant

Mandafabul, que vous tuâtes dans la bataille contre Cildadan, lorfque ce géant emportoit le Roi Lifvard fur fes vaiffeaux. Quand nous parûmes devant lui : Puifque vous êtes Chevalier, dit-il, il faut que vous vous foumettiez à la coutume que j'ai établie depuis la mort de mon père Mandafabul. Tout Chevalier Gaulois ou Breton doit refter dans mes fers, s'il ne peut foutenir un combat contre moi pendant une heure, à la fin de laquelle je lui rends fon cheval & fes armes en le comblant de préfens, s'il a pu me réfifter ; choififfez promptement ou de combattre ou de porter des fers.

Mon père & mon époux, pleins de courage, préférèrent la mort à la captivité. Le géant leur dit : C'eft à regret que je vais vous combattre ; mes mœurs ne me portent point à la cruauté ; & mon époufe, fille du bon géant Gandalac, s'oppoferoit à la coutume qui s'exerce contre les Chevaliers Gaulois ou Bretons, fi mon honneur ne m'avoit pas forcé de l'établir pour venger la mort de mon père fur tous les Chevaliers du parti d'Amadis ou de Lifvard, jufqu'à ce que l'un de ces deux Princes vienne lui-même dans mon ifle m'en faire raifon.

Mon époux fut le premier qui tenta le fort des armes ; fa lance fe brifa fans ébranler le géant dont la rencontre fut fi terrible, que

l'homme & le cheval roulèrent sur la poussière, les vertebres du col brisées & sans vie. Mon père qui prit sa place, ne résista pas davantage à la force du géant ; mais celui-ci qui paroissoit ne voir qu'à regret le premier combattant sans vie, ne voulut point se servir de sa lance contre mon père, & la laissant tomber, il le saisit d'un bras puissant au passage, l'enleva des arçons, & le porta sur ceux de son cheval à la porte des prisons. Je m'écriai dans mon désespoir : Ah ! qu'Amadis ou Galaor ne sont-ils ici pour venger mon père & mon époux ! Je doute, me dit Balan, que Galaor voulût combattre le gendre de Gandalac, qui prit soin de son enfance ; mais pour Amadis, ah ! si vous pouvez le trouver & l'engager à vous suivre ici ; je vous promets la liberté de votre père, & de réparer autant que je le puis le tort que je vous ai fait. Je vais le chercher, barbare, m'écriai-je désespérée ; mais laissez-moi du moins emporter le corps de mon malheureux époux, pour que sa vue puisse exciter Amadis à me venger. De tout mon cœur, dit Balan. A ces mots, faisant porter le corps tout armé de mon époux dans ma barque, dont il fit renouveller les vivres, il me donna même un pilote qui connoît ces mers-ci, pour me conduire plus promptement à l'isle ferme. Vous voyez, Seigneur,

ajouta-t-elle, que vous n'avez pas un moment à perdre pour punir l'audace de Balan qui, ſachant que je ſuis sûre de vous trouver, pourroit croire, ſi vous différiez, que vous héſitez à combattre contre lui.

Amadis fut très-touché de ce que Dariolette venoit de lui raconter : voulant également la venger & détruire la coutume que Balan avoit établie ; mais jugeant bien qu'Oriane & Mabille s'oppoſeroient fortement à ſon départ, il prit ſur le champ le parti de faire déſarmer le Chevalier mort par un de ſes Veneurs qui venoit de le joindre ; & , s'étant couvert des armes du mort, il chargea le Veneur de dire à Graſandor qu'il étoit forcé de partir pour une affaire où ſon honneur étoit très-intéreſſé, le priant de conſoler Oriane qu'il comptoit rejoindre dans peu de jours.

S'étant embarqué, dès qu'il eut perdu l'iſle ferme de vue, il fit pluſieurs queſtions au pilote ſur le compte de Balan. C'eſt, lui dit cet homme, le meilleur & le plus vertueux des Souverains ; ſon épouſe, fille de Gandalac, & ſon fils Bravor ſont adorés de leurs Sujets. Il faut que Balan croie ſon honneur bien intéreſſé pour avoir établi cette coutume dont nous l'avous vu gémir lui-même, lorſque les Chevaliers qui ſe ſont expoſés à ſa force ſurnaturelle, ont

perdu la vie ſous ſes coups. Au reſte, ajouta le pilote, vous n'avez à craindre aucune ſupercherie de ſa part; ſa religion & ſa loyauté ſont égales à ſa valeur.

Amadis ſur tout ce qu'il entendoit dire de Balan, regrettoit de l'avoir pour ennemi; plein de reconnoiſſance d'ailleurs pour les ſoins que ſon beau-père Gandalac avoit pris de ſon frère Galaor, & s'avouant à lui-même qu'il étoit bien naturel qu'un fils cherchât à venger la mort de ſon père, ce fut ſans animoſité qu'il marcha contre Balan, & qu'il aborda dans ſon iſle.

Dariolette ayant fait avertir Balan qu'elle avoit amené le Chevalier qu'elle s'étoit engagée de lui conduire, Balan ne put jamais croire que ce pût être Amadis, & qu'un ſi grand Prince, dans les premiers jours de ſon mariage, ſe fût arraché des bras d'Oriane, pour venir le combattre. Cependant ſelon ſa générosité naturelle, Balan ayant appris que le Chevalier arrivé de l'iſle ferme n'avoit point de cheval, il lui fit conduire un des meilleurs de ſon écurie par un Ecuyer qu'il chargea de lui dire qu'en peu de momens il ſeroit à lui, & qu'il lui donnoit toute ſûreté dans ſon iſle.

Balan en effet ne tarda pas long-temps à paroître; & ne pouvant s'empêcher d'admirer l'air

noble d'Amadis qu'il n'avoit jamais vu jusqu'alors : Seigneur, lui dit-il, j'ai peur qu'on ne vous ait séduit par quelque supercherie, pour vous engager dans une mauvaise querelle; il en est tems encore; le courage & la loyauté que vous me montrez, me portent à vous offrir de vous laisser retirer sans combattre & sans être sujet à la coutume établie. Je ne suis point fait à recevoir de pareilles graces, dit Amadis; je suis venu pour combattre, &, sans plus longtems différer, songez à vous défendre.

Ayant couru l'un contre l'autre avec la même rapidité, Balan ayant porté sa lance trop bas, frappa son coup dans la tête du cheval d'Amadis dont la lance perça l'écu de Balan & son haubert en se rompant; & le reste du fust de la lance achevant de se briser contre les os de la poitrine de Balan, celui-ci tomba sans connoissance, tandis qu'Amadis se relevoit de dessous son cheval tombé mort du coup qu'il avoit reçu.

Balan s'étant relevé, mais perdant haleine à chaque instant par la force du coup porté contre sa poitrine, ne put tenir que peu de tems contre Amadis qui le choquoit avec violence de son bouclier, sans lui porter aucun coup de sa redoutable épée. Ce moyen lui réussit, & le bouclier d'Amadis porté contre la potrine de

Balan avec violence, ayant achevé de lui faire perdre la respiration, Balan tomba comme mort à la renverse; & le généreux Amadis ne se porta sur lui que pour prendre son épée & son bouclier, comme aussi pour lui donner de l'air en délaçant son casque.

Le jeune Bravor, fils de Balan, ne put tenir au spectacle de voir un père qu'il adoroit en cet état; & croyant qu'Amadis ne se portoit sur lui que pour lui donner la mort, il ne contint pas à tems une troupe qu'il commandoit, & la laissa courir sur Amadis & l'attaquer, tandis qu'aidé par quelques Ecuyers, il emporta son père qu'il fit étendre sans connoissance sur son lit, & qu'il ne put se résoudre à quitter que sa mère & les Chirurgiens ne fussent venus à son secours.

Pendant ce tems, Amadis avoit peine à se défendre de la multitude de gens armés qui l'avoient attaqué, se battant en retraite en faisant tomber les plus audacieux. Amadis s'étoit retiré sous la balcon de la chambre de Balan, où les colonnes qui soutenoient ce balcon l'empêchoient d'être attaqué par derrière & sur les flancs. Le combat duroit depuis assez de tems pour que Balan eût eu celui de revenir à lui; le bruit des armes qu'il entendit acheva de lui rendre la connoissance; la fureur & le désespoir

s'emparèrent de lui, lorsqu'il sut que ce bruit étoit causé par la lâcheté que ses gens avoient eue d'attaquer le Chevalier, contre la parole de sûreté qu'il avoit donnée : Traître, cria-t-il à Bravor, ta vie me répondra de la trahison que tu laisses exercer sous tes yeux. Bravor ne pouvoit déjà plus l'entendre ; le même bruit l'avoit frappé ; & dans l'instant où son père ouvrit les yeux, il étoit volé pour faire retirer ses gens dont il fit tomber aux pieds d'Amadis les deux qui le pressoient le plus.

Ce tumulte étant appaisé, Amadis vit enlever Bravor par quatre Ecuyers qui le conduisoient à son père ; quelque moment après, un autre Ecuyer descendit, & le pria respectueusement de la part de son maître de monter dans sa chambre. Dieux ! quel spectacle frappa les yeux d'Amadis, en arrivant, près du Géant !

Balan étoit sur son séant dans son lit ; la plaie de sa poitrine noire & sanglante étoit découverte, & lui-même en avoit arraché les bandages ; son fils Bravor, lié de grosses cordes, étoit à genoux entre deux soldats, le col découvert ; l'épouse du Géant au pied du lit, poussoit des sanglots & se cachoit les yeux : Approche, Chevalier, dit Balan d'une voix entrecoupée ; venges-toi, venges-moi du traître qui vient de violer la parole que je t'avois

donnée ; tranches-lui la tête en ma présence, & viens achever sur moi ta juste vengeance : je me suis remis au même état dans lequel tu m'as épargné.

Ah ! que la grande ame d'Amadis fut émue en admirant la générosité de Balan ! Après avoir joui pendant un instant de cette scène attendrissante, Amadis courant à Bravor, le serre entre ses bras, le délie, le prend par la main, & le conduit au lit de son père : Vertueux Balan, lui dit-il, fais un effort encore plus généreux ; reçois la vie de ton fils de la main d'Amadis, & pardonne-lui la mort de ton brave & trop cruel père. Balan, interdit par cet acte & par ce discours, reste un moment en silence, & les larmes coulent de ses yeux : Oui, je vois Amadis, s'écria-t-il ; & quel autre que ce Héros eût pu me réduire au point où je suis, & surmonter sa juste colère ? Ah ! Prince, continua-t-il, tout est effacé de mon souvenir, hors le grand acte que vous faites, & ma reconnoissance. A ces mots, il tendit sa main qu'Amadis serra dans la sienne ; & prenant Balan dans ses bras, il le recoucha doucement sur son lit, & voulut aider lui-même à remettre un nouvel appareil sur sa blessure. L'épouse de Balan, éperdue d'admiration & de tendresse voulut se jetter à ses pieds : Ah ! Madame, lui dit

dit Amadis, c'eſt à moi d'être aux vôtres. Eh! que ne dois-je pas à la fille de Gandalac qui nourrit mon frère Galaor, & qui l'a rendu l'un des premiers Chevaliers de la terre, puiſſé-je acquitter dans votre fils Bravor tout ce que le ſang de Gaule doit au vôtre !

Bravor s'excuſa ſans peine auprès d'Amadis d'un premier mouvement qui l'avoit entraîné près de ſon père, ſans lui laiſſer le temps de réprimer l'ardeur inconſidérée & coupable de ceux qui l'avoient attaqué. Le père & le fils jurèrent un attachement éternel au Prince de Gaule ; une juſte vénération pour l'ame religieuſe & noble de Balan, rendit ce Géant, le reſte de ſes jours, & le conſeil & le meilleur ami d'Amadis. Son fils Bravor ne le quitta plus dans les combats & dans les aventures les plus périlleuſes ; & ce fut de la main d'Amadis même que Bravor reçut pour épouſe la belle Galéotte, fille de Galvane & de la belle géante Madaſime.

Ce fut du mariage de Bravor avec Galéotte que naquit le généreux Balan, ſecond du nom, qui ne dégénéra point des vertus de ſon ayeul. Nous rendrons compte de la ſuite de cette bonne & noble race, avec d'autant plus de zèle & d'affection, que nous voyons par l'ordre chronologique des races, & des Romans du dou-

zième & du treizième ſiècles, que ce ſecond Balan fut père du fameux Chevalier Ségurades, qui ſervit avec tant de gloire ſous l'ançien Roi de la grande Bretagne Uterpendragon, père du fameux Artus & de Morgane. C'eſt ce même Ségurades qu'on voit revenir ſous le Roi Artus dans l'hiſtoire de Giron le Courtois, & lequel, ſans ſe ſervir de ſa lance (hors contre les jeunes Lancelot du Lac & Triſtan de Léonois) joute, âgé de ſix vingts ans, contre tous les autres jeunes Chevaliers de la Cour d'Artus, & les déſarçonne. C'eſt de ce même Balan que deſcendit le célèbre Galletaut le Brun, Seigneur des lointaines iſles, le compagnon & l'ami des célèbres amans de la Reine Genièvre & de la belle Reine Yſeult; & les notes rapportées dans les manuſcrits que d'Herberay traduiſit, étoient bien plus que ſuffiſantes pour lui démontrer que s'il eût voulu rechercher le fond de ce Roman dans ſa ſource, & dans les manuſcrits écrits en langue prétendue Picarde, il ſe fût prouvé facilement à lui-même que les premiers Auteurs Eſpagnols qui parlent de l'hiſtoire des Amadis, n'ont été que les anciens Traducteurs de nos Romanciers François, & que l'Amadis de Gaule nous eſt propre, & doit être très-cher à la littérature françoiſe, comme un Ouvrage d'invention qui la caractériſe, & comme un des

plus agréables qui puisse honorer son berceau.

Tandis qu'Amadis jouissoit du plaisir de s'être acquis des amis vertueux & reconnoissans, tandis que le géant Balan guérissoit de sa dangereuse blessure, Grasandor se livroit à l'inquiétude la plus vive. Dès que ce Prince apprit par le Veneur qu'Amadis étoit prêt à partir pour une aventure périlleuse, il vola sur le bord de la mer, où le Chevalier mort & désarmé fut le premier objet qui frappa sa vue ; la portant de là sur la mer, il ne vit plus que le haut du mât de la barque sur laquelle Amadis étoit parti. Son tendre attachement pour ce Prince ne lui permit pas de balancer ; &, malgré les pleurs de sa chère Mabille, il fit promptement équiper une frégate, & fit diriger les voiles vers l'isle vermeille.

Mabille sentit pour la première fois la douleur d'être séparée de ce qu'elle aimoit ; cette cruelle situation n'étoit pas nouvelle pour Oriane ; & quoique cette Princesse y fût toujours aussi sensible, elle dit alors à Mabille ce que souvent la raison avoit voulu lui répéter sans succès. Mabille, plus vive & plus impatiente qu'elle dans sa douleur, imaginoit sans cesse pour Grasandor les accidens, les périls les plus terribles ; & la fin des conversations que ces Princesses avoient

ensemble étoit de se noyer dans les larmes, de s'alarmer mutuellement, & d'élever des vœux au Ciel pour la conservation de leurs époux.

Grasandor ayant su du Veneur qu'Amadis avoit fait route pour se rendre à l'isle vermeille, fit faire force de voiles pendant le reste du jour pour le rejoindre ; mais un vent violent s'engouffrant dans les voiles pendant une nuit très-obscure, le Pilote ne put les caler à temps, fit fausse route ; & dépassant l'isle vermeille, il fut forcé d'aborder dans une autre des isles Hébrides pour radouber son vaisseau. Grasandor descendit à terre pour reconnoître l'intérieur de cette isle ; &, suivant la principale route d'une forêt, il arriva sur le milieu du jour à la porte d'un Monastère. S'appercevant de quelque trouble parmi les Religieux qui s'étoient avancés pour le recevoir, il leur en demanda la cause, & quelle étoit l'isle qu'ils habitoient : Seigneur, lui dirent-ils, elle est légitimement au Roi Cildadan, & nous vivions heureux sous ses loix ; mais pendant sa longue absence, trois brigands redoutables par leur force & leurs cruautés se sont rendus les maîtres de cette isle, usurpant le nom de Chevaliers, qu'ils déshonorent ; ils se sont fortifiés dans un château dont presque tous les jours ils sortent pour commettre de nouveaux crimes. Hier, sans

nos prières & la rançon que nous leur avons donnée, ils eussent achevé de massacrer un jeune Chevalier qu'ils ont attaqué tous ensemble, & qu'ils ont couvert de blessures. Nous avons apporté ce Chevalier dans notre maison, & nous en avons pris soin; peut-être en apprendrez-vous plus de sa bouche. Grasandor courut à la chambre du blessé, qu'il reconnut pour être Elisée, cousin de Landin, & neveu de Quedragant. Elisée surpris de voir Grasandor qu'il avoit laissé deux jours auparavant près de sa chère Mabille, lui dit qu'étant en chemin avec Landin pour aller joindre Quedragant, son mauvais sort l'avoit fait tomber entre les mains de trois scélérats, lorsqu'il s'étoit avancé seul au son de la cloche de ce Monastère; il ajouta que Landin l'ayant rejoint une heure après, n'avoit pas voulu différer de courir après ses assassins, & qu'il craignoit pour son cousin la même trahison qu'il avoit essuyée.

Grasandor ne balança pas à voler au secours de Landin, pour lequel il étoit pénétré d'estime & d'amitié. A peine eut-il fait une lieue sur la route que les Religieux avoient indiquée, que le cliquetis des armes le fit courir vers un vallon où Landin démonté ne se défendoit plus qu'à peine contre les trois brigands qui l'entouroient. Grasandor fondit sur eux, & du premier

coup il en étendit un sur la poussière ; les deux autres reçurent bientôt la punition de leurs crimes ; & les deux Chevaliers de l'isle ferme s'étant embrassés, retournèrent promptement vers Elisée ; &, le trouvant en meilleur état, ils le firent transporter sur le vaisseau de Grasandor qui, dès le lendemain matin, aborda sans accident à l'isle vermeille.

Amadis, enchanté de la marque d'attachement que Grasandor lui donnoit, lui fit cependant quelques légers reproches sur ce qu'il s'étoit si promptement éloigné de Mabille. J'ai vu couler ses pleurs à mon départ, dit Grasandor, elles m'ont vivement touché ; mais l'amitié n'a-t-elle pas des droits presque aussi forts que ceux de l'amour ? N'ai-je pas vu couler aussi les larmes que la belle Oriane donnoit à votre départ ? & Mabille même eût-elle pu m'estimer dans son cœur, si j'eusse pu balancer à vous suivre ?

Amadis se fit un plaisir sensible de conduire lui-même Grasandor à la chambre de Balan qui gardoit le lit, la blessure de sa poitrine n'étant pas encore refermée : Venez, lui dit Amadis, rendre hommage au plus vertueux des Chevaliers ; & vous, cher Balan, acceptez un nouvel ami dans celui d'Amadis & d'Oriane.

Les deux Princes & les autres Chevaliers

de l'isle ferme restèrent plusieurs jours chez Balan, pour lui donner le temps, ainsi qu'au jeune Elisée, de se remettre de leurs blessures. Pendant ce temps, Gandalin rejoignit Amadis, après être sorti glorieusement de plusieurs aventures qu'il avoit essuyées dans la recherche qu'il avoit entreprise, dès qu'il avoit su que ce Prince s'étoit éloigné de l'isle ferme. Le hasard conduisit aussi le Duc Nolfon à l'isle vermeille; & c'est par lui qu'Amadis apprit que la guerre que ses frères & ses amis venoient de faire étoit finie, & que Bruneau de Bonnemer étoit paisible possesseur des riches Etats d'Aravigne.

Nolfon leur fit un récit bien propre à ranimer le grand cœur d'Amadis à l'épreuve des plus étranges aventures : Un gros temps, lui dit-il, nous ayant forcé de relâcher dans une isle des Hébrides, qui jusqu'alors nous étoit inconnue, nous avons parcouru cette isle que les habitans nous ont dit avoir été long-temps féconde en merveilles; elle étoit alors habitée, m'ont-ils dit, par une Demoiselle Enchanteresse dont le pouvoir devenoit bien funeste aux étrangers que le sort conduisoit dans son isle. Pour peu qu'ils lui parussent aimables, elle leur prodiguoit ses faveurs, paroissant toujours sous une forme différente à chaque amant nouveau



qu'elle vouloit captiver : son pouvoir alloit jusqu'à leur faire voir la jeunesse & les charmes d'Hébé, & la taille agréable & légère de Galathée; mais un fameux Magicien dont elle avoit reçu le jour, se repentant près de sa mort de l'abus qu'il avoit fait de son art, voulut mettre un frein à celui que sa fille avoit fait aussi jusqu'alors de sa jeunesse & de ses enchantemens. Plus savant qu'elle, le dernier acte qu'il fit de son pouvoir, fut de borner celui de sa fille à ne rajeunir désormais que son visage, sa gorge & sa taille de Nymphe ; le reste de son existence fut condamné par le père sévère à subir tout le changement hideux de la vieillesse : en un mot, la Demoiselle Enchanteresse joignit, depuis la mort de son père, à des attraits qu'Adonis & Mars eussent adorés, quelques défauts que, depuis elle, la Fée Concombre, qu'on croit en être descendue, rendit les plus détestables de tous pour ses amans.

Ce malheur troubla le reste de sa vie, & lui fit perdre bien des adorateurs, que ceux qui leur succédoient accusoient d'abord d'une impardonnable légéreté. La Demoiselle Enchanteresse employa vainement tout son art pour les fixer ; mais un froid glacial, une indifférence insultante pour tous les reproches qu'elle leur faisoit de l'air le plus passionné, finirent

par lui donner de l'humeur ; & d'une assez douce Enchanteresse qu'elle avoit été jusqu'alors, ils en firent la plus méchante Magicienne que les trois Furies eussent jamais marquée de leur sceau. Ne pouvant donc plus jouir du bonheur d'être aimée, elle ne s'occupa que du plaisir affreux de nuire ; ses jardins, son parc, furent bientôt peuplés de rochers, de thermes, de cerfs & de daims, sous la forme desquels ses amans avoient été métamorphosés par son dépit & par son pouvoir. Quelques Chevaliers Grecs étant abordés dans cette isle, l'un d'eux de la race de Sinon, & presque aussi fin que celui qui trompa les Troyens, parut devant la Demoiselle Enchanteresse avec une contenance si modeste & si timide, qu'elle se persuada qu'il lui seroit possible de le séduire & de se l'attacher. Elle débuta par lui montrer des trésors, des pierreries inestimables ; mais le Chevalier, paroissant plus sensible à la gloire qu'aux richesses: Je vais donc, lui dit-elle, vous révéler le secret le plus important, & vous mettre à même de faire la conquête d'une épée destinée au meilleur Chevalier de l'univers. Cette épée fut forgée par mon père ; mais son art l'enclava si profondément dans les portes d'airain qui ferment une route qui conduit au temple de Mémoire, que nul mortel ne peut la retirer de cette porte,

s'il n'a tout l'amour dont Hercule fut animé dans l'un de ses travaux, ou s'il ne réunit la force & la générosité de ce demi-Dieu. Le Chevalier Grec qui se rendoit justice, & qui ne se sentoit ni les dons ni la force d'Hercule, lui dit avec modestie, qu'il ne pouvoit croire qu'un simple mortel pût oser tenter une pareille aventure. Essayez-la toujours, lui dit la Demoiselle, avec plus d'empressement que jamais. A ces mots, elle le fit monter par de longs détours sur un promontoire terminé par un rocher qui s'avançoit perpendiculairement sur une mer profonde. C'est-là que s'élevoit un petit temple d'Hercule, fermé par des portes d'airain ; ce temple communiquoit avec celui de Mémoire, placé sur un promontoire opposé ; mais un profond golfe séparoit les deux montagnes, & l'on ne pouvoit aller à ce temple, dont l'éclat éblouissoit les yeux, qu'en traversant celui dont l'épée merveilleuse traversoit la porte, & en passant de même un pont très-étroit & très-élevé qui étoit sur le golfe : ce pont fait de lianes *, n'avoit d'ailleurs aucun appui sur ses côtés, & paroissoit obéir sans cesse & se plier par l'im-

* M. de la Condamine a passé sur beaucoup de ponts pareils dans le Pérou, & ses Ecrits font croire qu'il a dû passer aussi celui dont nous venons de parler.

pétuosité du vent qui l'agitoit. Avant que l'Enchanteur eût fermé l'accès de ce pont, une infinité de guerriers & de philosophes, plusieurs poëtes même assez renommés dans leur siècle, avoient tenté ce dangereux passage : presque tous avoient succombé ; & ce golfe profond nommé celui de l'oubli, les avoit ensevelis pour toujours. Un des derniers actes de l'Enchanteur, père de la Demoiselle, avoit été d'en interdire l'accès aux mortels ; il eût été peut-être heureux pour leur bonheur que ce pont leur eût été fermé pour toujours.

Le Chevalier Grec, frappé par l'éclat & la beauté de l'épée qui sortoit assez en dehors pour lui faire croire qu'il pouvoit la retirer facilement, y porta la main ; mais tous ses efforts furent inutiles, il ne put pas seulement réussir à l'ébranler. Je vous en avois averti, lui dit la Demoiselle ; ce qui vous arrive me prouve que vous n'avez pas la force d'Hercule ; il ne vous reste de ressource que celle d'essayer un autre moyen de lui ressembler.

Soit que le Chevalier Grec désespérât dans son cœur de mettre à fin cette aventure, soit que les leçons de sagesse qu'il avoit reçues dans Athènes des disciples de Socrate, eussent préparé son ame à résister aux charmes de la beauté, celle de la Demoiselle Enchanteresse ne

fit aucune impression sur son ame : elle en fut indignée, & se préparoit à l'en punir ; elle voulut reculer deux pas pour le frapper de sa baguette ; mais ses pieds ayant glissé sur la roche, un coup de vent furieux s'engouffra sous ses vêtemens, & la précipita dans la mer. Le Chevalier fit un cri perçant ; mais ce fut moins alors de regret de la voir tomber, que de l'horreur qu'il eut, en croyant que c'étoit l'hydre de Lerne qui, sous les traits d'Omphale, venoit de lui proposer d'imiter Hercule.

Au moment où la Demoiselle expiroit dans les flots, toutes les malheureuses victimes de sa vengeance reprirent leur première figure, & coururent rendre hommage à leur libérateur; il n'en fut aucun qui ne lui demandât par quel bonheur il avoit pu se dérober aux enchantemens de cette cruelle Magicienne. Il fut assez embarrassé pour leur répondre ; car il se sentoit intérieurement humilié des vraies raisons qu'il pouvoit en donner à des gens qui du moins s'étoient quelque temps défendus de leur métamorphose.

Tous ceux qui venoient de reprendre leur première forme, le reconnurent pour leur chef ; ils s'emparèrent de toutes les richesses qu'ils purent emporter de l'isle & furent se joindre aux Phocéens établis déja sur les côtes de Provence.

Tel fut le récit du Duc Nolfon qui convint de bonne-foi qu'il s'étoit consolé de ne pouvoir arracher l'épée, en considérant tout le péril qu'il auroit couru, si, les portes s'étant alors ouvertes, un peu trop d'ambition l'eût exposé à risquer le passage du pont de lianes. Nous sommes si près de cette isle, dit Amadis à Grasandor, que je meurs d'envie de la connoître par moi-même, & de profiter du temps nécessaire à la parfaite guérison de Balan, pour faire l'essai de l'épée. Le Duc Nolfon s'offrit de le conduire; & l'assura qu'il pourroit être de retour deux jours après.

Tous les Chevaliers de l'isle ferme voulurent suivre Amadis qui ne fut que trois heures à faire le trajet qui séparoit l'isle vermeille de celle de la Demoiselle Enchanteresse. Ils reconnurent tout ce que le Duc Nolfon leur avoit dépeint; ils montèrent, par les mêmes détours qu'il avoit parcourus, jusqu'au haut du promontoire, & bientôt ils admirèrent le petit temple d'Hercule dont les portes d'airain étoient scellées par l'épée merveilleuse qui les traversoit. Grasandor, Landin & Gandalin essayèrent tour à tour à la retirer; mais à peine Grasandor put-il découvrir deux doigts de la longueur de la lame. Amadis enfin se présenta pour cette épreuve, & saisissant la poignée brillante de

diamans de cette épée, son bras toujours invincible en fit découvrir la lame jusqu'à la pointe; mais une force irrésistible la fit aussitôt rentrer jusqu'à la poignée. Le même événement arriva la seconde fois qu'il fit le même effort. Il étoit prêt à tenter une troisième fois à retirer l'épée, en ayant tenu la lame assez long-temps découverte, pour distinguer qu'elle portoit plusieurs caractères rouges & brillans comme le feu; il fut alors retenu par une voix forte qui sortit de l'intérieur de ce temple: Arrête, Amadis, lui cria-t-elle; tu n'es pas fait pour des tentatives inutiles: cette aventure est réservée pour un autre; & tu n'as pas besoin d'aller au temple de Mémoire, où ta statue est déja placée entre celles d'Achille & de Thésée. Amadis obéit, & sentit naître en son cœur la douce espérance que le destin réservoit le succès de cette épreuve à son fils Esplandian. Il descendit en silence avec ceux qui l'accompagnoient; & bientôt ils se rembarquèrent ensemble pour retourner à l'isle vermeille où Balan, qui commençoit à se lever, faisoit tout préparer pour suivre Amadis à l'isle ferme.

Gandalin l'ayant précédé de quelques jours, porta la joie la plus vive dans le cœur d'Oriane & de Mabille, en leur annonçant le prochain retour de leurs époux. Elles-mêmes alloient dès

le lever du soleil sur le phare de l'isle ferme, pour découvrir de plus loin le vaisseau qu'elles attendoient avec tant d'impatience & d'amour.

Trois jours après, elles apperçurent une barque tirant assez peu d'eau pour trouver un asyle entre les rochers de la côte, ou bientôt elle disparut à leurs yeux; elles n'y firent que peu d'attention, découvrant presqu'au même moment un gros vaisseau qui venoit à pleines voiles, & sur le mât duquel l'amour fit bientôt reconnoître à la tendre Oriane un coq les ailes déployées & couronné, qu'Amadis arboroit comme Prince héritier de la Gaule.

Les deux Princesses descendirent à l'instant sur le rivage pour recevoir Amadis & Grasandor à leur sortie du vaisseau; mais elles furent précédées par une grande femme en longs habits de deuil, qui vint se jetter aux pieds d'Amadis, au même instant qu'ils touchèrent le rivage. Seigneur, s'écria cette femme avec une voix gémissante, ayez pitié de mon malheureux sort: jamais Dame n'implora vainement votre générosité; non, Seigneur, je ne me releverai pas de vos genoux que j'embrasse, que vous ne m'accordiez un don. Ne craignez rien, Madame, continua-t-elle en se tournant vers Oriane qui joignit Amadis en ce moment: non, je ne viens point vous enlever encore votre

époux ; le don que je lui demande est en sa puissance, & je vous conjure, par l'amour qui vous unit avec ce Héros, de m'obtenir de lui le don que je lui demande.

Les pleurs de la Dame affligée émurent le cœur sensible d'Oriane ; & l'impatience d'embrasser Amadis, dont cette Dame serroit les genoux, la détermina à faire le signal connu par son époux pour accorder une pareille demande. Relevez-vous, Madame, dit-il aussitôt ; le don que vous me demandez vous est accordé.

Cette Dame, relevant aussi-tôt son voile, dit d'un air fier : Amadis, reconnois-moi ; souviens-toi que j'épargnai ta vie dans le château de Valderin : tu ne fais aujourd'hui que rendre le bienfait que tu tenois de la femme d'Arcalaüs ; & le don que tu viens de m'accorder, c'est la liberté de mon époux que tu tiens honteusement enfermé dans une vile cage de fer.

Amadis & la belle Oriane ne purent voir sans douleur & sans indignation avec quelle audace & quelle adresse la femme d'Arcalaüs leur avoit arraché ce don ; mais rien n'étant plus sacré que l'accomplissement du don octroyé, Amadis dit à la femme d'Arcalaüs de le suivre au palais d'Apollidon, & qu'elle seroit satisfaite. Elle en prit le chemin à l'instant.

Débarrassés

Débarrassés de son odieuse présence, les plus heureux époux unirent leurs ames sur leurs lèvres, & se tinrent long-tems embrassés dans ce silence délicieux, plus doux, plus expressif que tout ce qu'ils auroient pu se dire. Amadis présenta le vertueux Balan & son fils aux deux Princesses. Oriane, prévenue par Gandalin de la haute estime que méritoit Balan, & de l'action qu'il avoit faite, lui dit avec cet air qui lui gagnoit tous les cœurs, que l'acquisition qu'Amadis venoit de faire de son amitié, étoit pour ce Prince la plus honorable & la plus utile de ses conquêtes : Elle m'est d'autant plus chère, ajouta-t-elle, que j'espère la partager avec lui. Ah ! Madame, s'écria le bon Balan, je vois en ce moment qu'Amadis seul étoit digne de la divine Oriane, & que son dévouement à votre service passe promptement dans l'ame de ses serviteurs & de ses amis.

Toute cette heureuse & brillante compagnie étant rentrée dans le palais d'Apollidon, la femme d'Arcalaüs ne tarda pas long-tems à paroître pour demander l'effet des promesses d'Amadis. Ce Prince n'hésita pas ; mais étant curieux de connoître par lui-même quels seroient les sentimens d'Arcalaüs en recouvrant sa liberté : Suivez-moi, lui dit-il, Madame. Alors, accompagné des Princesses & des Che-

valiers de l'Isle ferme, il marcha vers le perron dans lequel la cage de fer qui renfermoit Arcalaüs étoit enclavée. Les Princesses frémirent en voyant ce vieillard hideux, dont la barbe blanche, longue & touffue tomboit sur sa poitrine, & dont les yeux étincelans sembloient les menacer encore au travers des barreaux de fer dont il étoit entouré.

Eh bien ! Arcalaüs, lui dit Amadis, quelle est la disposition présente de ton ame ? De braver ta vengeance, & de souffrir patiemment mon sort, répondit-il sans le regarder. Mais quels sentimens aurois-tu, repartit Amadis, si pour l'amour de ta femme je te rendois présentement la liberté ? Je pourrois en être touché, lui dit-il, si c'étoit toi qui l'eusse appellée près de moi ; mais comme je ne dois qu'à son adresse le don qui te force à rompre les fers dont tu m'as chargé dans Lubanie, me crois-tu donc assez lâche pour te remercier, & ne pas persévérer dans les sentimens de haîne & de vengeance qui m'animent contre toi ! Vas, lui dit Amadis, si tu pouvois mériter quelque estime, j'en accorderois à ce libre aveu ; mais ce n'est point la fermeté d'ame qui te le dicte, c'est cette rage intérieure qui te dévore, & la lâche espérance de venger par un crime heureux celui qui ne t'a pas réussi. A ces mots,

Amadis voulant soustraire cet objet odieux aux yeux des Princesses, il les reconduisit au palais, en donnant ordre au Chevalier Ysanie de faire rendre au perfide Arcalaüs tout ce qu'on avoit prit sur lui dans Lubanie, & de le remettre en liberté en le faisant conduire sous une forte escorte jusques dans le château de Valderin; ce qu'Ysanie s'empressa d'exécuter.

Oriane & Mabille sentirent encore mieux la joie pure de vivre avec Amadis & Grasandor, lorsque la présence d'Arcalaüs n'infecta plus l'air qu'elles respiroient; mais elles les conjurèrent de se tenir en garde contre les perfidies de ce noir enchanteur.

Le retour de Galaor qui revint dans ce même tems avec Briolanie, & qui leur rendit compte de la fête solemnelle célébrée lorsque Bruneau & Mélicie étoient montés sur le trône d'Aravigne; le retour de cet aimable frère acheva de rendre l'Isle ferme le centre de l'amitié, de l'amour & des plaisirs. Galaor se plut à rendre les plus tendres hommages à Balan. Je dois à votre fils Bravor, lui disoit-il, les tendres soins que j'ai reçus de Gandalac, & j'aime à vous rendre les respects dûs à vos vertus. Eh bien! lui dit Balan, brave & généreux Galaor; prenez donc soin de ce fils que je vous donne pour vous être attaché toute sa vie. A ces mots, il le

lui présenta, le priant de l'accepter pour Ecuyer, en attendant qu'il le trouvât digne d'être armé Chevalier.

Tandis que les Princes & Princesses de l'Isle ferme jouissoient d'un bonheur qu'ils croyoient que rien ne pouvoit plus troubler, celui de la grande Bretagne le fut par un événement bien funeste. Le Roi Lisvard & Brisène, de retour à Vindisilore, regrettoient souvent le tems qu'ils avoient passé dans l'Isle ferme ; l'éloignement & l'absence d'Oriane & de Léonore leur causoient une tristesse qu'ils cherchoient à dissiper ; cependant leur Cour étoit nombreuse & brillante. Depuis que Lisvard avoit rendu justice à son gendre Amadis, il ne s'étoit occupé qu'à rendre heureux tout ceux qui l'entouroient ; & la haute réputation de ses vertus & des exploits de sa jeunesse lui méritoit les hommages de tous les Chevaliers de l'Europe qui se trouvoient à portée de ses Etats. Ce Prince, connoissant combien les tournois étoient dangereux, n'en permettoit que rarement dans sa Cour ; mais, pour entretenir dans un continuel exercice les jeunes Chevaliers qui la composoient, il faisoit souvent de grandes chasses dans la belle & vaste forêt voisine de Vindisilore. Un jour qu'entraîné par sa passion pour la chasse, il s'étoit éloigné plus qu'à l'ordinaire, sans avoir

personne à sa suite, une Demoiselle échevelée traversa la route devant lui comme en s'enfuyant; elle remplissoit l'air de ses cris: Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, courez au secours de ma pauvre sœur dont un scélérat vient de se saisir, & qu'il entraîne dans l'épaisseur des halliers, pour lui ravir son honneur.

Lisvard ne balança pas à voler à sa défense, & vint à temps pour faire lâcher prise à ce scélérat qui s'enfuit dans les buissons les plus épais. La Demoiselle, le sein meurtri & les yeux couverts de larmes, crioit à Lisvard de le tuer, avec une animosité qui lui fit croire qu'il avoit à punir un coupable dans l'agresseur de cette Demoiselle. Il le poursuivit donc jusques dans une prairie où cet homme se sauva dans un pavillon tendu sous les arbres; le poursuivant jusques dans cet asyle, une Demoiselle déja sur son déclin se présenta, lui demandant ce qu'il vouloit faire? Remplir les devoirs d'un Chevalier, en punissant un lâche ravisseur. Je ne m'oppose point à votre vengeance, puisque vous la croyez juste, lui répondit la Demoiselle; entrez, & continuez votre recherche. Lisvard, sautant à bas de son cheval, voulut en effet pénétrer dans le pavillon; mais, dès qu'il eut fait le premier pas, il tomba sans connoissance; & sur le champ deux autres Demoiselles aidèrent la première à

le soulever & le porter à leur vaisseau, caché dans une petite anse où la mer battoit les bords de cette forêt.

Personne ne s'apperçut de l'enlèvement de Lisvard, qu'un piqueur que les cris de la Demoiselle avoient attiré; mais il ne put donner aucun secours à son maître : tout ce qu'il put faire, ce fut d'observer quel seroit son sort; & c'est de ce piqueur qui ramena le soir le cheval sur lequel Lisvard étoit monté, que la Reine Brisène apprit l'enlèvement du Roi son époux. Son désespoir fut extrême, &, sans Garnates & le sage Grumedan, elle eût peut-être attenté sur ses jours. Eh! ne savez-vous donc pas, Madame, disoit ce bon vieillard, que la fortune porte sans cesse des urnes, dont tour-à-tour elle nous verse les biens & les maux? Pour les grandes ames, telles que la vôtre, Madame, les maux ne sont jamais qu'une épreuve, & les biens sont presque toujours après, la récompense du courage : d'ailleurs, ne connoissez-vous pas tout le secours que vous pouvez recevoir d'un gendre tel qu'Amadis? & ceux qui tirèrent le Roi des mains d'Arcalaüs, ne peuvent-ils pas encore le sauver des nouveaux piéges où ce Prince est tombé? Brisène se rendit aux avis de Grumedan; mais, mettant toute son espérance dans le secours de l'époux d'O-

riane, elle lui envoya sur le champ le Chevalier Brindabolas, avec une lettre écrite dans toute l'amertume de son cœur.

L'enlèvement de Lisvard ayant été su promptement par tous les souverains voisins, Bruneau, Quedragant, croyant qu'Amadis pourroit avoir besoin d'eux, volèrent à l'isle ferme, & vinrent près d'Oriane prendre part à ses douleurs, la prier d'accepter leur bras, & la conjurer de prendre espérance dans la recherche qu'ils alloient faire du Roi son père.

Brindabolas redoubla l'affliction d'Oriane, en lui peignant celle de Brisène, & l'inquiétude d'Amadis par les circonstances de l'enlèvement, qui ne donnoient nulle indice sur la contrée où Lisvard avoit été porté. Tandis que ce Prince se consultoit sur le parti le plus utile à prendre, on vint lui dire que la grande Serpente étoit devenue visible, & qu'une Dame en étoit descendue dans une chaloupe qui s'avançoit vers le port.

Amadis & Galaor ne doutèrent point que ce ne fût Urgande la Déconnue qui venoit à leur secours. Rassurez-vous, chère Oriane, dit Amadis à cette Princesse, courons au-devant d'elle, & nous allons en apprendre les moyens de voler au secours du Roi votre père.

Les deux frères en effet reconnurent Urgande



en arrivant sur le port, & lui présentèrent la main pour la conduire. Ne vous avois-je pas assuré, leur dit-elle, que vous me reverriez lorsqu'il en seroit temps, & que celui d'armer Esplandian & ses compagnons seroit arrivé ? N'en perdons point, dit-elle, il est trop cher en ce moment; je cours embrasser & rassurer Oriane; rassemblez promptement Esplandian, le jeune Roi de D.ce, Talanque, Maneli, Ambor fils d'Angriotes, & vos principaux Chevaliers, & suivez-moi tous dans la grande Serpente, où les cinq Damoiseaux seront fait Chevaliers. Apprenez que la recherche de Lisvard & la gloire de le délivrer leur est réservée, & que c'est en vain que vous parcourriez toutes les mers du monde pour chercher le père d'Oriane : souvenez-vous aussi que je vous ai dit que je ne pouvois par mon art prévoir les malheurs qui menaçoient Lisvard, ni ceux qui me menacent moi-même.

Amadis & les Chevaliers de l'isle ferme obéirent promptement aux ordres d'Urgande; & dès le même jour, une chalouppe les transporta tous dans la grande Serpente qui battit des ailes, en recevant dans ses flancs, la fleur de la Chevalerie & celle de la beauté.

Urgande conduisit Esplandian & ses compagnons dans la chapelle de ce grand & singulier

vaiſſeau ; les cinq Damoiſeaux , ſelon l'uſage, y paſsèrent la nuit à prier & dans la veille des armes.

Après quelques heures écoulées, Urgande conduiſit tous ceux qu'elle avoit amenés , à la chapelle ; elle portoit une cote de maille noire , ſa nièce Soliſe, un caſque de même couleur, & ſon autre nièce Juliande un bouclier pareil : Bienheureux Damoiſel, dit Urgande au jeune Eſplandian , quoique la coutume ſoit de donner des armes blanches aux nouveaux Chevaliers , j'ai voulu que les vôtres fuſſent un ſigne de votre ſituation préſente, & du deuil que la captivité du Roi votre aïeul doit porter dans votre ame. A ces mots, Urgande & ſes deux nièces l'armèrent de pied en cap. Eſplandian, couvert de ſes armes, ne laiſſa plus voir dans un Damoiſel , juſqu'alors paré de toutes les fleurs de la jeuneſſe & de la beauté, qu'un guerrier dont l'air étoit également noble & redoutable : Que vous ſemble de ce Damoiſel, dit Urgande, en faiſant approcher Amadis ? Madame , dit ce Prince, je crois qu'il ſauroit bien attaquer & ſe défendre s'il avoit une épée. Ne ſavez-vous pas mieux qu'un autre, repartit-elle , qu'il en exiſte une bien brillante & bien bonne , qui depuis long-temps lui doit être réſervée ? c'eſt à lui d'en faire la conquête. Les Demoiſelles d'Ur-



gande apportèrent dans ce même temps de riches armes toutes blanches, & quatre boucliers pareils, portant une croix noire, & les quatre compagnons d'Esplandian s'en couvrirent.

Ils passèrent la nuit en prières, &, dès que l'orient brilla des premiers rayons du soleil, une musique guerrière & le son des trompettes retentirent dans les airs, & jusques dans le palais d'Apollidon.

Vertueux Balan, approchez, dit Urgande; c'est vous que le Ciel choisit pour conférer l'ordre à ce Damoisel; l'estime & l'amitié qu'Amadis a pour vous, la générosité de votre belle ame, vous acquièrent cet honneur. Balan par modestie voulut, dans le premier moment, s'en défendre; mais les instances d'Amadis & d'Oriane le déterminèrent. Du moins, Seigneur, dit-il, prêtez-moi cette épée si redoutable entre vos mains; alors, tirant celle d'Amadis, il donna l'accolée, chaussa l'éperon droit au jeune Esplandian, & l'embrassa tendrement. Maintenant, dit Urgande, Chevalier Esplandian, conférez l'ordre que vous venez de recevoir à vos quatre compagnons, ils n'oublieront jamais qu'ils tiennent cet honneur de votre main.

Ce spectacle attendrissoit tous les spectateurs; mais Urgande interrompit l'attention qu'ils y portoient, en disant au Prince de Gaule: Vous

n'avez pas un instant à perdre pour donner vos derniers ordres à votre fils. A ces mots, elle les fit entrer dans un cabinet qu'elle ferma sur eux. Esplandian se mit sur le champ à genoux pour recevoir les ordres de son père. Mon fils, lui dit-il, lorsqu'après avoir tué l'Endriaque je m'arrêtai quelque tems dans la Cour de l'Empereur de Grèce, je promis à la Princesse Léonorine sa fille, & à l'aimable Reine Menoresse, que si je ne pouvois retourner auprès d'elle, je leur enverrois un Chevalier de ma race pour les servir : je vous remets cet anneau que je reçus de la charmante Léonorine : elle est de votre âge, elle égale votre mère par ses attraits naissans ; cet anneau vous servira pour lui faire connoître que vous êtes celui que j'ai choisi pour acquitter ma promesse & se rendre à ses ordres. J'exige donc de vous que, dès que vous aurez délivré votre aïeul Lisvard, vous vous rendiez à Constantinople ; le Ciel prendra soin de votre destinée.

Amadis & son fils ayant rejoint Urgande, tout-à-coup les Demoiselles de sa suite formèrent un concert de flûtes, dont les sons tendres & voluptueux, accompagnés par ceux de plusieurs harpes, firent tomber toute la Cour de l'Isle ferme dans une douce rêverie qui fut bientôt suivie d'un profond sommeil ; ce sommeil dura quelques heures ; &, lorsqu'ils se ré-

veillèrent, ils furent très-surpris de se trouver tous rassemblés dans le palais d'Apollidon.

Esplandian & ses quatre compagnons ne se trouvèrent plus avec eux; & la grande Serpente étant disparue, ils jugerent que la sage Urgande les avoit fait tous transporter dans l'Isle ferme pendant leur sommeil, & qu'elle avoit hâté le moment d'envoyer Esplandian au secours du Roi Lisvard.

Après s'être consultés ensemble, il fut déterminé que Galaor & Briolanie, Agrayes & la belle Olinde, partiroient pour la grande Bretagne, & se rendroient auprès de Brisène, pour lui faire part des espérances qu'Urgande venoit de leur donner, & de tout ce qui venoit de se passer au moment où Balan avoit armé Chevalier le jeune Esplandian.

Peut-être quelqu'un pourroit-il soupçonner Galaor de n'avoir pu revoir Juliande sans émotion; mais, s'il se souvient du portrait que l'auteur fait de l'aimable Briolanie, il croira sans peine que Galaor ne regretta point de ne pas rencontrer les yeux de la nièce d'Urgande: Juliande les avoit tenus baissés pendant toute cette cérémonie; & Galaor avoit toujours eu les siens arrêtés sur Esplandian ou sur la Reine de Sobradise.

Fin du quatrième Livre, & du second Volume.

